



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

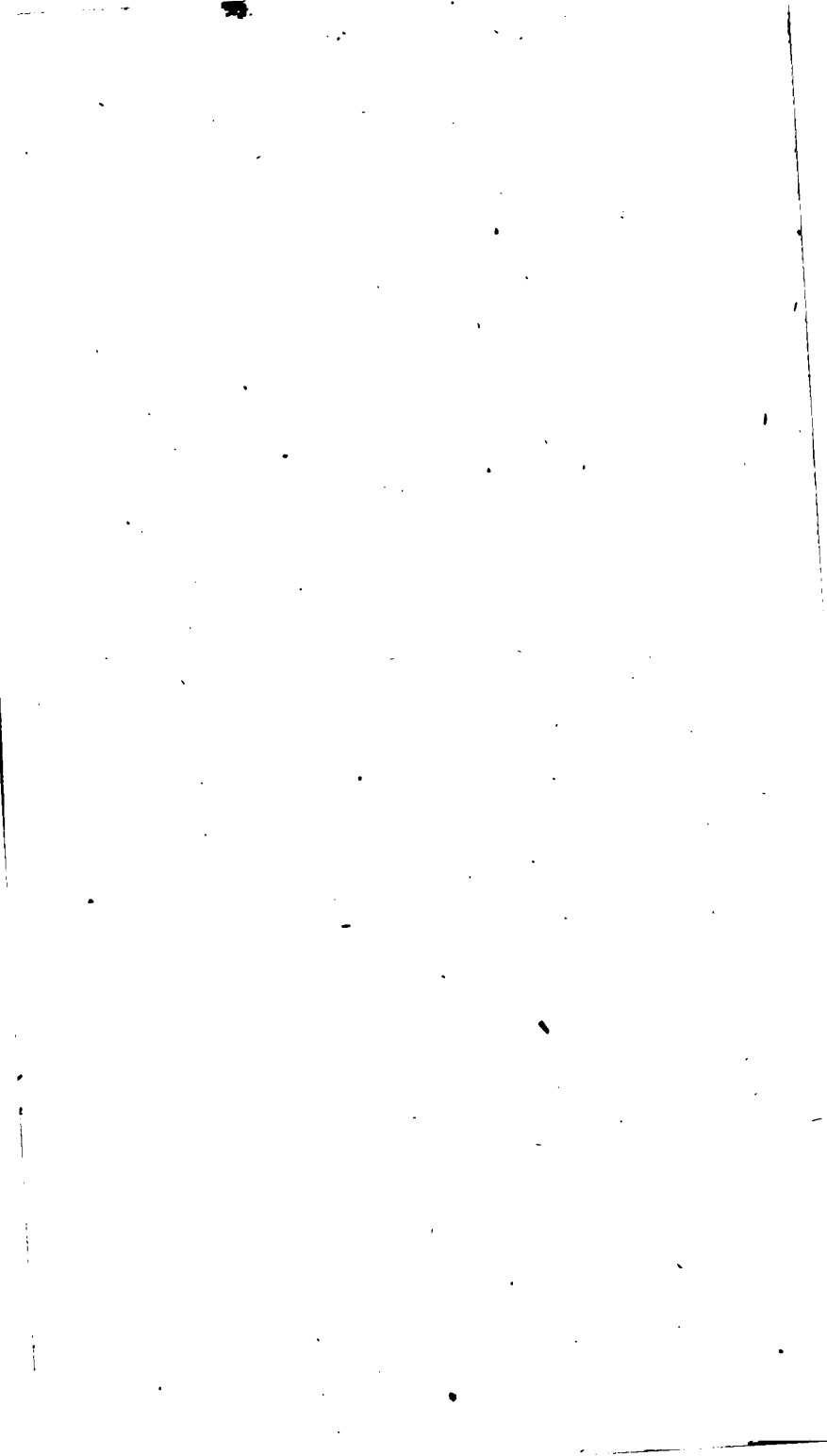
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II. B. 1821





Laura Hayes



OEUVRES

DE

BOILEAU DESPRÉAUX.

*Avec des Eclaircissemens Historiques donnés par lui-même,
& rédigés par M. BROSSETTE ; augmentées de plusieurs
Pièces, tant de l'Auteur, qu'ayant rapport à ses Ouvrages;
avec des Remarques & des Dissertations Critiques.*

PAR M. DE SAINT-MARC.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de plusieurs Remarques & de Pièces relatives
aux Ouvrages de l'Auteur. Enrichie de Figures gravées
d'après les desseins du fameux PICART LE ROMAIN.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.
MDCCLXXII

Vet. Fr. II B. 1821



OEUVRES

DE

BOILEAU DESPRÉAUX.

*Avec des Eclaircissemens Historiques donnés par lui-même,
& rédigés par M. BROSSETTE ; augmentées de plusieurs
Pièces, tant de l'Auteur, qu'ayant rapport à ses Ouvrages;
avec des Remarques & des Dissertations Critiques.*

PAR M. DE SAINT-MARC.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de plusieurs Remarques & de Pièces relatives
aux Ouvrages de l'Auteur. Enrichie de Figures gravées
d'après les desseins du fameux PICART LE ROMAIN.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.
MDCCLXXII

Velt. Fr. II B. 1821



T A B L E D E S P I E C E S

CONTENUES DANS LE IV. TOME.

*Les Pièces qui ne sont pas de M. DESPREAUX sont
marquées d'un Astérisque.*

Traité du Sublime, ou du Merveilleux dans le Discours: traduit du Grec de Longin.	
Préface.	Page 5
* Additions à la Préface.	32
Définition du Sublime, par M. Despréaux.	33
* Définition du Sublime, par M. de La Motte.	34
* Définition & division du Sublime, par M. Silvain.	38
* Différence du Grand & du Sublime, par M. Silvain.	46
* S'il y a un Art du Sublime, par M. Silvain.	54
* Réflexions sur le Sublime, par M. Raimond de S. Mard.	65
* Réflexions sur la nature & la source du Su- blime dans le Discours; sur le Vrai Philo- sophique du discours Poétique; & sur l'Ana- logie, qui est la Clef des Découvertes. Par le R. P. Castell.	76
* Dissertation sur l'Objet du Traité de Longin.	88
* Observations sur les Vices opposés au Su- blime.	141
* Examen du Récit de Thérémène.	227
TRAITE DU SUBLIME &c.	
Chapitre I. Servant de Préface à tout l'Ouvra- ge.	267
Ch. II. S'il y a un Art particulier du Sublime, & des trois Vices qui lui sont opposés.	274
Ch. III. Du Stile Froid.	289
Ch. IV. De l'origine du Stile Froid.	298
Ch. V. Des moyens en général pour connoi- tre le Sublime.	301
Ch. VI. Des cinq Sources du Grand.	307
Ch. VII. De la Sublimité dans les Pensées.	314

Tome IV. *

T A B L E

Ch. VIII. De la Sublimité qui se tire des Cir- constances.	343
Ch. IX. De l'Amplification.	360
Ch. X. Ce que c'est qu'Amplification.	367
Ch. XI. De l'Imitation.	372
Ch. XII. De la manière d'imiter.	383
Ch. XIII. Des Images.	385
Ch. XIV. Des Figures, & premièrement de l'Apostrophe.	403
Ch. XV. Que les Figures ont besoin du Su- blime pour les soutenir.	415
Ch. XVI. Des interrogations.	419
Ch. XVII. Du mélange des Figures.	442
Ch. XVIII. Des Hyperbates.	431
Ch. XIX. Du changement de Nombre.	439
Ch. XX. Des Pluriels réduits en Singuliers.	445
Ch. XXI. Du changement de Temps.	448
Ch. XXII. Du changement de Personnes.	449
Ch. XXIII. Des Transitions imprévues.	452
Ch. XXIV. De la PérIPHRAse.	458
Ch. XXV. Du choix des Mots.	465
Ch. XXVI. Des Métaphores.	470
Ch. XXVII. Si l'on doit préférer le Médio- cre parfait au Sublime qui a quelques défauts.	482
Ch. XXVIII. Comparaison d'Hypéride & de Démofthène.	488
Ch. XXIX. de Platon & de Lyfias, & de l'ex- cellence de l'esprit humain.	495
Ch. XXX. Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.	500
Ch. XXXI. Des Paraboles, des Comparaisons, & des Hyperboles.	504
Ch. XXXII. De l'arrangement des paroles.	513
Ch. XXXIII. De la mesure des Périodes.	517
Ch. XXXIV. De la bassesse des termes.	521
Ch. XXXV. Des Causes de la décadence des esprits.	530

TRAITE

T R A I T É

D U

S U B L I M E ;

O U

D U M E R V E I L L E U X

D A N S L E D I S C O U R S ;

Traduit du Grec de Longin.

Tome IV.

A

20

THE

OF

AND

BY

1843

PRÉFACE.

CE petit Traité, (1) dont je donne la Traduction au Public, est une pièce échappée du naufrage de plusieurs autres livres que Longin avoit composés. Encore n'est-elle pas venue à nous toute entière. Car bien que le volume ne soit pas fort gros, il y a plusieurs endroits défectueux, & nous avons perdu le Traité des Passions, dont l'Auteur avoit fait un livre à part, qui étoit comme une suite naturelle de celui-ci. Néanmoins, tout défigurés qu'il est, il nous en reste encore assez pour nous faire concevoir une fort grande idée de son Auteur, & pour nous donner un véritable regret de la perte de ses autres ouvrages. Le nombre n'en étoit pas médiocre. (2) Suidas en compte jusqu'à neuf,

REMARKES.

(1) dont je donne la Traduction] L'Auteur la donna en 1674. étant dans sa trente-huitième année. BROSS.

(2) Suidas en compte jusqu'à neuf,] Je vais donner ici les titres de tous les Ouvrages de Longin & de ceux qui lui sont attribués. Les huit premiers sont les seuls que Suidas nomme. I. Contre l'Ouvrage de PHIDIAS. Langbaine soupçonne qu'il faudroit lire *Midas*; & qu'en ce cas ce seroit un Commentaire sur l'Oraison de DÉMOSTHÈNE contre MIDIAS. Mais Hudson & M. Pearce avec lui, croient plutôt que c'étoit quelque Ecrit contre un Philosophe nommé *Médus*, dont il est parlé dans un Fragment de LONGIN. II. Des Doutes sur HOMÈRE. Ils sont cités par le Scholaste d'Homere sur le second Liv. de l'Illade. III. Deux Livres des Problèmes d'HOMÈRE & leurs Solutions. IV. Si HOMÈRE est Philosophe. V. Quelles choses les Grammairiens interprètent (ou rapportent) comme Historiques contre la foi de l'Histotre. AVANT LOM-

P R E F A C E.

dont il ne nous reste plus que des titres assez confus. C'étoient tous ouvrages de critique. Et certainement on ne sçauroit assez plaindre la perte de

R E M A R Q U E S.

VOIN, *Cécilius*, comme le dit *Suidas*, avoit écrit de ce que les *Rhétieurs* (ou les *Orateurs*) rapportent selon l'Histoire ou contre l'Histoire. VI. Quatre Livres des Mots, qui signifient plusieurs choses dans HOMERE. VII. Deux Livres des Dictionnaires Antiques. VIII. Des Dictionnaires particulières à ANTIMACHUS & à HÉRACLÉON, ou selon d'autres, Cléon. IX. Un Livre Des Principes, & vraisemblablement, selon la conjecture de *Langbaine*, un autre Livre sur la même matière, intitulé : *Philarchée* ou l'Amateur des Principes. X. De la fin (apparemment des Actions humaines) à PLOTIN & à GENTILIANUS AMELIUS. XI. Une Lettre à AMELIUS. XII. De la Justice, suivant PLATON. XIII. Des Idées, contre Plotin & Porphyre. XIV. De l'Effort, ou des Efforts. (*Περὶ ἰσχύος* De Conatu,) Ouvrage adressé à Cléodamus & à Porphyre. LANGBAINÉ, *Hudson*, ni M. *Pearce*, n'en parlent point dans leurs Catalogues des *Ecrits* de Longin. Ceux compris dans les six derniers Articles, sont nommés par Porphyre dans la *Vie* de Plotin. XV. Dissertation contre l'opinion des Stoïciens sur l'Âme. C'est *Eusèbe*, qui dans le quinzième Livre de sa *Préparation Évangélique*, cite cette Dissertation comme un Ouvrage dans lequel Longin prouvoit, que l'âme n'est point corporelle. Mais *Langbaine* craint, je ne puis deviner sur quoi, qu'*Eusèbe* n'ait donné lui-même ce titre à quelque partie séparée d'un autre Ouvrage de Longin. XVI. *Traité du Sublime*. XVII. Deux Livres de la Composition du Discours, ou plutôt De l'Arrangement des Paroles dans le Discours. Il en est parlé dans le *Traité du Sublime*. XVIII. Des Passions, ouvrage annoncé dans celui du *Sublime*, & qui devoit en faire la seconde partie. XIX. Observation sur XÉNOPHON. Elles sont citées dans le *Sublime*. XX. L'Art de la Rhétorique. Le Commentateur Anonyme d'Hermogène cite cet Ouvrage comme étant de LONGIN. *Hudson* en parle seul dans son Catalogue, & demande si ce ne seroit pas la même chose que le *Traité de l'Arrangement des paroles*, ou plutôt le petit *Écrit* qui porte le même titre parmi les Ouvrages de *Denis d'Halicarnasse*, & que M. *Le Febvre* ne croit pas de ce Rhéteur. XXI. Com-

P R E F A C E.

ces excellens originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient être autant de chef-d'œuvres de bon sens, d'érudition & d'éloquence. Je dis d'éloquen-

R E M A R Q U E S.

mentaire ou *Rémarques sur l'Art de la Rhétorique d'HERMOGÈNE*. Hudson parle seul de cet Ouvrage, qui, peut-être, dit-il, est le même que le précédent. Il ajoute, sur le rapport de *Nesselius*, qu'il est dans la Bibliothèque de Vienne en Autriche. XXII. *Les Philologues de LONGIN* sont cités par l'*Auteur Anonyme de la Vie d'Apollonius*. XXIII. Un petit Livre *Des Metres*, ou *Prolegomenes pour le Manuel d'HEPHESTION touchant les Metres*. HOLSTENIUS a le premier averti, dans ses NOTES sur la *Vie de PYTHAGORE par PORPHYRE*, que cet Ouvrage existoit dans la Bibliothèque du Vatican. Il n'en reste que des *Fragmens*. HUDSON en rapporte un dans sa *Préface*. Ces *Fragmens* se trouvent dans le Manuscrit de *Longin* de la Bibliothèque du Roi. M. *Boivin* les a fait imprimer avec une *Traduction Latine* de sa façon à la fin du second Tome de l'*Édition in-4^o*. faite en 1713. des *Ouvrages de M. Despréaux*. M. *Pearce* les a fait réimprimer dans ses *Éditions de Longin*. XXIV. Un *Discours* dont le titre étoit: ODENAT. *Libanius*, Liv. second *Ept.* 293. en fait mention & le dit de *Longin*. XXV. *Traité des Ordres de Bataille (De aciebus bellicis)*. GESNER dans sa *Bibliothèque* dit, que cet Ouvrage se conservoit à Rome. XXVI. *Diogène Laërce*, dans la *Vie de Thalès*, cite *Denis* dans les *Critiques*: Quoi qu'en dise *Langbaine*, qui veut que *Diogène Laërce*, lequel vivoit sous les *Antonins*, ait été postérieur à *Longin*, mort sous *Aurélien*; le *Denis*, dont l'*Historien des Philosophes* allégué les *Critiques*, c'est-à-dire, à ce que je crois, les différens Ouvrages de *Critique*, ne peut être que *Denis d'Halicarnasse*. XXVII. Enfin le *Scholaste de Nicander* parle d'un *Traité des Poètes* par *Denis de Phafese*. LANGBAINE veut encore, que ce *Denis* soit *Longin*, auquel il donne, contre l'opinion commune, *Phafese*, ville de *Pamphylie* pour *Patrie*. Sa raison est, que dans un autre endroit le même *Scholaste* cite encore *Denis de Phafese*, dans son *Traité touchant la Poésie d'ANTIMACHUS*. SUR QUOI *Langbaine* observe que, selon *Suidas*, LONGIN avoit écrit contre *Antimachus*. Le Livre *Des Dictions familières* à *ANTIMACHUS* & à *HÉRACLÉON*, nommé par *Suidas*,

ce; parce que Longin ne s'est pas contenté, (3) comme Aristote & Hermogène, de nous donner des préceptes tout secs & dépouillés d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut qu'il reproche à Cécilius, qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en stile bas. En traitant des beautés de l'Elocution, il a employé toutes les fineses de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enseigne; & en parlant du Sublime, il est lui-même très-sublime. Cependant il fait cela si à propos & avec tant d'art, qu'on ne scauroit l'accuser en pas un endroit de sortir du stile didactique. C'est ce qui a donné à son livre cette haute réputation qu'il s'est acquise parmi les Sçavans, qui l'ont tous regardé comme un des plus précieux restes de l'antiquité sur les matieres de Rhétorique. (4) Casaubon l'appelle un *Livre d'or*, voulant marquer par-là le poids de ce petit ouvrage, qui, malgré sa petitesse, peut être mis en balance avec les plus gros volumes.

R E M A R Q U E S.

devoit être un Ouvrage de pure Grammaire, au lieu que celui dont parle le Scholiaste de *Nicander*, s'annonce par son titre comme un Ouvrage de *Philologie*, ou de Critique & de Goût. Ces deux Ouvrages pouvoient bien être de deux Auteurs différens. DE ST. MARC.

(3) *Longin ne s'est pas contenté comme . . . Hermogène de nous donner des préceptes tous secs, & dépouillés d'ornemens &c.*] Dans l'Exemplaire du *Longin* de *Tollius*, que j'ai sous les yeux, je trouve à la marge de cet endroit de la *Préface* de notre Auteur, ces paroles écrites de la main de feu M. CAPPERONNIER. *Personne n'a écrit si élégamment qu'HERMOGÈNE. Il suffit de le lire pour s'en convaincre. Il est infiniment plus élégant que LONGIN. DE ST. MARC.*

(4) *Casaubon l'appelle un Livre d'or, &c.*] EXERCIT. I. adv. BARONIUM Criticus insignis . . . DIONYSIUS LONGINUS cujus exstar aureolus *ad* Y Jus libellus. CASaubon donne ailleurs à ce même Ouvrage de *Longin*, les Epithetes de *très-docte* & de *très-élégant*. BROSS.

P R E F A C E.

Aussi jamais homme, de son temps même, n'a été plus estimé que Longin. (5) Le Philosophe Porphyre, qui avoit été son disciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, son jugement étoit la regle du bon sens; ses décisions en matiere d'ouyrages, passôient pour des arrêts souverains, & rien n'étoit bon ou mauvais, qu'autant que Longin l'avoit approuvé ou blâmé. (6) Eumapius, dans la Vie des Sophistes, passe encore

R E M A R Q U E S.

J. Rurergusus, J. G. Vossius, M. Le Fevre, Hudson, & quelques autres disent comme Casaubon, que le *Traité du Sublime* est un *petit Livre d'or* (*Aureolus libellus*). Voyez Remarque 6. DE ST. MARC.

(5) *Le Philosophe Porphyre, &c.*] Ce Disciple de Longin parle souvent de son Maître, dans la *Vie de Plotin*; & l'appelle tantôt le *meilleur des Critiques de son siècle*; tantôt un *grand Homme*, & le *premier de tous pour le jugement*; d'autrefois, un *Homme très-éloquent*, un *Juge excellent des Esprits*. Il dit enfin, que Longin avoit examiné les Ouvrages de presque tous les Ecrivains de son tems, & qu'il en avoit relevé les fautes. Cela ne ressemble pas tout-à-fait à ce que M. Despréaux fait dire à Porphyre. Voyez la Remarque suivante. DE ST. MARC.

(6) *Eumapius... se laisse emporter à des hyperboles extravagantes, &c.*] Cet Ecrivain (dans ses *Vies des Philosophes & des Sophistes*, Art. de Porphyre) dit que Longin étoit une *Bibliothèque animée*, un *Temple vivant des Muses*, qu'il s'étoit acquis le pouvoir de juger des Ouvrages des Anciens, fonction qu'on avoit auparavant attribuée à d'autres Critiques, & sur-tout à Denis d'Halicarnasse le plus illustre de tous. Eumapius ajoute, que Longin étoit infiniment supérieur à tous les Sçavans de son tems, & qu'il avoit mis au jour un très-grand nombre d'Ouvrages qu'on admiroit. Il dit encore, que si quelqu'un s'avisoit de reprendre quelque chose dans un ancien Auteur, son jugement n'étoit d'aucun poids, jusqu'à ce que Longin l'eût confirmé.

Dans le Chap. II. du *Traité du Sublime*, LONGIN reprend Gorgias d'avoir appelé les *Vautours des sépulchres animés*. M. Le Fevre fait une remarque sur cet endroit; & voici ce qu'il y dit au sujet de ce que M. Des-

plus avant. Pour exprimer l'estime qu'il fait de Longin, il se laisse emporter à des hyperboles extravagantes, & ne sçauroit se résoudre à parler en style raisonnable d'un mérite aussi extraordinaire

R E M A R Q U E S

peut-être condamne ici trop sévèrement, à mon avis. EUNAPIUS... *dixit id quod multis postea placuit, & tis etiam, quibus has sonoras nugas, & Pegasi lascivientis gyros, melior placere potuisse. Quid igitur mirabilis EUNAPIUS? Longinus, inquit, erat... vivens bibliotheca. Neque hoc satis; Longinus erat... Musæum ambulans. Miror etiam (nam id pro suo jure potuit,) non dixisse, Musæum illud & sibi interdum, & dormire, ac vigilare solitum fuisse.* Malgré le cas que je fais des décisions de M. Le Febvre & de M. Despréaux, je ne laisserai pas de dire un mot en faveur d'Eunapius. Il est question ici de deux *Métaphores* ou plutôt de deux *Métaphores*. LONGIN étoit une *Bibliothèque animée*. LONGIN étoit un *Temple vivant des Muses*. La première de ces deux *Métaphores* jouit depuis longtems du Droit de bourgeoisie parmi nous. Elle s'est même emparée de la Conversation; & la censure de nos deux Critiques ne lui peut faire aucun tort dans notre esprit. Pour la seconde, de la manière que je l'ai tournée en François, il n'est pas besoin que je fasse voir qu'on ne peut lui refuser son passeport. Je ne veux cependant point en imposer aux Lecteurs. Le mot *Musæum*, Grec d'origine, & le même dont *Eunapius* se sert, se traduit ordinairement en François par celui de *Cabinet*. Mais comme il est métaphorique dans cette acception, & qu'originellement il signifie en lui-même un *lieu sacré aux Muses*; j'ai pu le traduire, comme j'ai fait, sans qu'on puisse y trouver à redire. Il est vrai que, ne pouvant dire avec grace: *Temple ambulante des Muses*, j'ai substitué, d'après *Adr. Junius*, Traducteur Latin d'*Eunapius*, le terme de *vivant* à celui d'*ambulant*; & par-là je crois avoir rendu raisonnablement une *Métaphore*, que M. Le Febvre tourne en ridicule, & que M. Despréaux traite d'*Hyperbole* extravagante. Il faut observer encore, que le mot, qui veut dire *ambulant*, appartient en Grec, au même Verbe, d'où les Philosophes Péripatéticiens avoient tiré leur nom; & qu'il n'est pas susceptible de la même idée de ridicule, que nous attachons au mot demi-François, qui le tra-

P R E F A C E.

que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas simplement un Critique habile: ce fut un Ministre d'Etat considérable; & il suffit, pour faire son éloge, de dire qu'il fut considéré de Zénobie cette fa-

R E M A R Q U E S.

duit exactement. Au reste, l'imitation exacte de cette Hyperbole d'Eunapius, peut avoir produit dans un genre d'écrire tout-à-fait différent, quelque chose d'assez plaisant, lorsque Scarron s'est avisé de se qualifier lui-même, *Hôpital allant & venant.*

Eunapius & Porphire ne sont point parmi les Anciens, les seuls qui parlent avantageusement de notre Rhéteur. *Théophraste* Archevêque de Bulgare dit, *Epst.* XVII. *Ne m'attribuez pas des Jugemens pareils à ceux de LONGIN, de peur que vous ne paroissiez à quelques-uns ne pas juger suivant les regles établies par le même LONGIN.* *Photius*, dans sa *Bibliothèque*, & *Suidas*, *Art. de Porphire & de Fronton*, donnent à *Longin* le surnom de *Critique*. Le même *Suidas* dans l'*Art. de Longin*, le nomme *Philosophe*. Le *Commentateur Anonyme de la Rhétorique d'Hermogène*, en citant *Longin*, lui donne le titre de *Philologue*; & *Saint Jérôme* parlant à *Rusticus* d'un mauvais *Littérateur* de son tems, dit: *Vous diriez que c'est le Critique Longin & le Censeur de l'Eloquence Romaine.* On verra dans la *Rem. 12.* le jugement que les *Philosophes Plotin & Proclus* faisoient de ce Rhéteur si vanté.

Beaucoup de sçavans *Philologues* modernes, comme *P. Victorius*, *Henri Estienne*, *G. Canterus*, le *P. Causin*, le *P. Cresol*, *Dan. Heinsius*, *Gab. de Petra*, *Jac. ad Portum*, *Holstenius*, ont comblé *Longin* de louanges en différens endroits de leurs Ecrits. Selon eux, il excelloit par le Jugement; c'est un Juge exact, un très-grand Juge des Ouvrages des Anciens; un grand, un très-grand Homme; un Critique très-judicieux, le grand Critique des Orateurs; un Maître excellent; un grand & très-sçavant Rhéteur; le Maître des Rhéteurs. Son Ouvrage fait voir la justesse de son esprit, l'exacritude de son jugement, & l'abondance de son érudition: il a montré précisément, comment on peut, par un chemin sûr, arriver au SUBLIME, le plus haut degré de l'Eloquence. HEINSIUS, après l'avoir compté parmi les Rhéteurs excellens Critiques, *Aristote*, *Cicéron*, *Quintilien*, *Hermogène*, *Démétrius*, *De.*

meuse Reine des Palmyréniens, qui ôta bien se déclarer Reine de l'Orient après la mort de son mari Odenat. Elle avoit appelé d'abord Longin auprès d'elle, pour s'instruire dans la Langue Grecque. Mais de son Maître en Grec, elle en fit à

R E M A R Q U E S.

nis d'Halicarnasse, ajoute: Quorum scripta qui non legi, nunquam in dicendo, quod oportet, obtinebit; nunquam recte de antiquitate judicabit. DOM. BAUDIUS, *Cent. III. Epist. XXXVI.* parle de Longin en ces termes; *Sudatissimi judicii Rhetor LONGINUS, qui nunquam dimittit sedulum & astentum lectorem sine bona frugis proventus, & cum spe divite manat in venas animumque. Superest, dit J. CASLIUS dans son RHÉTEUR, Dionysius Longinus, quem supra magistros docendi colloco. Quando enim suam de summo genere dicendi sententiam ostendit, non solum ibi oratorum, sed omnis generis scriptorum subtilis & acer; nec iniquus censor est; homo doctissimus, & summi sincerique judicii.* Ce n'est encore rien. ETIENNE DE CHATEAUBEAU (à Castrobello) dans une Lettre à *Gab. de Petra*, va plus loin. *Quid enim, dit-il, præter ipsam Sublimitatem ipso LONGINO sublimius? qui verbis præcepta, quod vix quisquam cuiquam æquum & facile speret... æquat, artem professione exæquat, & sese ipso docentem superat.* C'est ce que cet Ecrivain ajoute après avoir loué le travail de *G. de Petra*, qu'il étoit chargé d'examiner. Je sens qu'à la fin, un plus grand amas de ces fortes d'éloges pourroit devenir très-ennuyeux. Je demande pourtant la permission de mettre encore ici quelques lignes de *M. Le Fevre*. Elles ne sont pas d'un tour à pouvoir ennuyer. Je les tire de la *I. Préface* de son Edition de notre Rhéteur. *Quod, dit-il, in illo suo tractatu nihil egerat aliud Cæcilius, quam ut probaret dari quandam orationis Sublimitatem, ex qua præstantissimis scriptoribus præcipua laus & admirabilitas contigissent, interim viam nullam, qua ad tam grande secretum perveniretur, docuerat, quidem fecisse dicas, Lector? Idem planissime, quod ille faciat, qui homini non cæco solem in celo esse probaverit. At Longinus, qui erecto ingenio esset, & quali eos esse oporteat, qui ad magna nati sint; rem ab illo indicatam splendide aggressus splendidius expediavit; neque illi in genere Critico simile aut secundum quidquam dixeris,*

P R É F A C E.

11

la fin un de ses principaux Ministres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à soutenir la qualité de Reine de l'Orient, qui lui rehaussa le cœur dans l'adversité, & qui lui fournit les paroles altières qu'elle écrivit à Aurélian, quand cet Empereur la somma de se rendre. Il en coûta la vie à notre Auteur ; mais (7) sa mort fut également glorieuse

R E M A R Q U E S.

Nam liquidum spisso secrevit ab aere caelum,
Et, quæ pressa diu massa latuere sub ipsa,
Sidera distincto jussit fervere caelo.

Cæcilius, fateor, ideam Sublimitatis videras, sed us

————— confusam caligine lucem;
————— & qualem primo qui surgere mense
Aut videt, aut vidisse putat, per lumina lunam.

At Longinus certo plenoque illius intuitu vegetos acresque oculos imbuat. Cæcilio ^{ειδωλον} (simulacrum) Veneris apparuerat: sed hic noster Venerem ipsam manifesto in lumine vidit.

————— qualifque videri
Cælicolis & quanta solet.....

Denique rem antea vagam ac fluitantem retinuit, suisque limitibus ita circumspexit ac destitit, ut qui tanti magistri præceptis paruerint, iis falsa Sublimitatis species non amplius imponat. C'est dommage que M. Le Fèvre n'ait pas été plus en garde contre les faillies de son imagination. Il ne nous reste pas le moindre petit Fragment de l'Ouvrage de Cæcilius; & nous ne sommes nullement en état de décider des avantages, que peut avoir sur lui LONGIN, dont le Traité n'est peut-être qu'un Commentaire, passablement bon, de celui de cet ancien Rhéteur. DE ST. MARC.

(7) sa mort fut... honteuse pour Aurélian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la mémoire.] Je conviens sans peine que Longin étoit un Homme de mérite. Mais cela ne m'empêchera pas de dire qu'il est faux qu'un Souverain se déshonore, en punissant un Sujet rebelle, devenu le Conseil & le Ministre de ses Ennemis. DE ST. MARC.

pour lui, & honteuse pour Aurélian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais fiétri la memoire. Comme cette mort est un des plus fameux incidens de l'histoire de ce temps-là, le Lecteur ne sera peut-être pas fâché que je lui rapporte ici (8) ce que Flavius Vopiscus en a écrit. Cet Auteur raconte que l'armée de Zénobie & de ses alliés ayant été mise en fuite près de (9) la ville d'Emesse, Aurélian alla mettre le siège devant Palmyre, où cette Princesse s'étoit retirée. Il trouva plus de résistance qu'il ne s'étoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vraisemblablement de la résolution d'une femme. Ennuyé de la longueur du siège, il essaya de l'avoir par composition. Il écrivit donc une lettre à Zénobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourvû qu'elle se rendît dans un certain temps. Zénobie, ajoute Vopiscus, répondit à cette lettre avec une fierté plus grande que l'état de ses affaires ne le lui permettoit. Elle croyoit par-là donner de la terreur à Aurélian. Voici sa réponse.

(10) ZÉNOBIE REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURÉLIAN. *Personne jusques ici n'a fait*

R E M A R Q U E S.

(8) *ce que Flavius Vopiscus en a écrit.*] Dans la *Vie d'Aurélian.* DE ST. MARC.

(9) *la ville d'Emesse.*] Il me semble qu'il faudroit *Emese.* Le nom Latin est *Emisa.* DE ST. MARC.

(10) *Zénobie Reine de l'Orient, &c.*] Voici pour ceux qui voudront comparer cette *Lettre*, telle qu'elle est dans l'Historien Latin, avec la Traduction que notre Auteur en donne ici. *ZENOBIA Regina Orientis. Nemo adhuc præter te, quod poscis literis, petiit. Virtute faciendum est, quidquid in rebus bellicis gerendum est. Deditioem meam petis, quasi nescias Cleopatram Reginam perire maluisse, quam in qualibet vitæ dignitate. Nobis Persarum auxilla non desunt, quæ jam speramus. Pro nobis sunt Saraceni: pro nobis Armenii. Latrones Syri exercitum tuum, Aureliane, vicerunt. Quid igitur, si illa va-*

une demande pareille à la tienne. C'est la vertu, Aurélian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains : comme si tu ne sçavois pas que Cléopâtre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le secours des Perses. Les Sarrasins arment pour nous. Les Arméniens se sont déclarés en notre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Fuge ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces seront jointes. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu de toutes choses, tu m'ordonnes de me rendre. Cette Lettre, ajoute Vopiscus, donna encore plus de colere que de honte à Aurélian. La Ville de Palmyre fut prise peu de jours après, & Zénobie arrêtée, comme elle s'enfuyoit chez les Perses. Toute l'armée demandoit sa mort. Mais Aurélian ne voulut pas déshonorer sa victoire par la mort d'une femme. Il réserva donc Zénobie pour le triomphe, & se contenta de faire mourir ceux qui l'avoient assistés de leurs conseils. (II) Entre ceux-là, continue cet Historien, le Philosophe Longin fut extrêmement regretté. Il avoit été appelé auprès de cette Princesse pour lui enseigner le Grec. Aurélian le fit mourir, pour avoir écrit la Lettre

R E M A R Q U E S.

nerit manus, qua undique speratur? Pones profecto supercilium, quo nunc mihi quasi omniseriam victor imperas. Si cette Lettre étoit effectivement l'Ouvrage de Longin, comme on le fit entendre à l'Empereur, il faut avouer que Longin étoit plus propre à juger des Ouvrages d'esprit, qu'à se mêler des affaires d'Etat. DE ST. MARC.

(II) *Entre ceux-là, continue cet Historien,] Voici ses termes: Grave inter eos, qui casti sunt, de Longino Philosopho fuisse perhibetur, quo Zenobia magistro usa esse ad Græcas litteras dicitur: quem quidam Aurelianus dicitur occidisse, quod superior illa Epistola ipsius diceretur dictata consilio, quamvis Syro esset sermons contexta.* DE ST. MARC.

précédente. Car bien qu'elle fût écrite en langue Syriaque, on le soupçonnoit d'en être l'Auteur. (12) L'Historien Zozime témoigne que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accusa. Zénobie, dit-il, se voyant arrêtée, rejeta toute la faute sur ses Ministres, qui avoient, dit-elle, abusé de la faiblesse de son esprit. Elle nomma entr'autres Longin, celui dont nous avons encore plusieurs écrits si utiles. Aurélian ordonna qu'on l'envoyât au supplice. Ce grand personnage, poursuit Zozime, souffrit la mort avec une constance admirable, jusques à consoler en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié & d'indignation.

Par-là on peut voir que Longin n'étoit pas seulement un habile Rhéteur, comme Quintilien & comme Hermogène: mais (13) un Philosophe, digne d'être mis en parallèle avec les Socrates &

R E M A R Q U E S.

(12) *L'Historien Zozime témoigne &c.*] Liv. I. de son *Histoire*. DE ST. MARC.

(13) *un Philosophe, digne d'être mis en parallèle avec les Socrates & avec les Catons.*] La constance, avec laquelle Longin souffrit la mort, peut faire dire de lui, qu'il mourut en Philosophe. Il s'en faut bien pourtant, que les Anciens l'aient tous mis au nombre des Philosophes. Porphyre lui-même, son Disciple & son admirateur, ne le loue que comme un Homme de beaucoup d'esprit, comme un Critique très-sçavant & très-judicieux. Mais au même-tems il nous a conservé dans la *Vie de Plotin*, son Maître en Philosophie, le jugement que ce Philosophe, le plus célèbre de ce tems-là, faisoit de Longin. Il rapporte, que Plotin ayant lu le Livre *Des Principes*, dit: Longin est Philologue à la vérité, mais pour Philosophe, il ne l'est nullement. Ce Jugement fut adopté dans la suite par Proclus, autre célèbre Philosophe. Dans le I. Livre de son *Commentaire sur le Timée de Platon*, page 27. il dit: LONGIN remarque encore en cet endroit que Platon, en exprimant une même chose, en différentes manières, songe à mettre de l'élegance & de la variété dans ses discours... Or ce Lon-

avec les Catois. Son livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractère d'honnête-homme y paroît par-tout; & ses sentimens ont je ne sçai quoi qui marque non seulement un esprit sublime,

R E M A R Q U E S.

gin est, selon ce qu'on rapporte qu'en a dit Plotin, un PHILOLOGUE, & non un PHILOSOPHE. GABRIEL DE PETRA pense de même. Ce qui me donne une grande idée de son Jugement. Dans sa Préface sur Longin, il interprète le titre de *Philosophe*, que Suidas & Flavius Vopiscus donnent seuls parmi les Anciens à ce Critique, par celui de *Philologue*. Voici ses paroles. *Sed cum Philoſophus ſignificet etiam . . . literarum & disciplinarum humaniorum ſcientiſſimum, latiore ſignificatione tum à Suida, tum à Flavio Vopifco Philoſophum pro Philologo, hoc eſt, pro eximia literatura & eruditione conſpicuum crediderim vocitatum.* Quiconque a lu le *Traité du Sublime* avec des yeux un peu philosoſophes, ne peut manquer d'être du sentiment de Plotin, de Proclus, & de Gabriel de Petra.

Je vais achever de faire connoître Longin. Il se nommoit *Dionysius Longinus Caſſius*. On ignore le nom & la qualité de son Pere. Mais la Mere étoit *Frontonis*, ſœur du fameux Orateur *Cornelius Fronto*, petit-fils du Philoſophe *Plutarque*. FRONTON enseigna longtems l'Eloquence dans Athènes avec beaucoup de réputation. Il y mourut, après avoir institué Longin son héritier. Il étoit Syrien & natif d'Emese. Ce qui fait croire à Gabriel de Petra, que Longin étoit auſſi de Syrie. Il se confirme dans son opinion, sur ce que Zénobie, qui le fit venir auprès d'elle & l'admit dans son Conseil, étoit Reine de Palmyre ville de la Phénicie, qui faisoit partie de la Syrie. On peut croire que cette Princeſſe n'appella Longin à ſa Cour, que parce qu'il étoit originaire du Pays. Ce qui donne encore du poids à cette opinion, c'est une *Inſcription* qu'Hudſon dit avoir été trouvée de ſon tems, dans le Comté de Cheſter, & qui prouve que les Longins étoient Citoyens de Samosate en Syrie. La voici: FLAVIUS LONGINUS TRIB. MIL. LEG. XX. LONGINUS FILIUS EJUS DOMO SAMOSATA. De ce que Flavius Vopiscus fait entendre, comme on l'a vu dans la Remarque 11., que Longin ignoroit totalement la Langue Syriaque, M. Le Febvre conclut, que ce Rheteur n'étoit

mais une ame fort élevée au dessus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir employé quelques-unes de mes veilles à débrouiller un si excellent ouvrage, que je puis dire n'avoir été entendu jusqu'ici que d'un très-petit nombre de Sçavans. (14) Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en latin, à la sollicitation de Manuce: mais il n'acheva pas cet Ouvrage; soit parce que les difficultés l'en rebuterent, ou que la mort le surprit auparavant. (15) Gabriel de Petra, à quelque tems

R E M A R Q U E S.

pas Syrien. J. Jonsfus, dans son Livre *Des Ecrits des Philosophes*, le dit Athénien, mais il n'en apporte aucune preuve. Il est dit dans la *Remarque 2.* pourquoy *Langbaine* vouloit qu'il fût de Phafele en Pamphlie. M. *Pearce* croit que *Longin* eut d'abord son Oncle pour premier Maître. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il employa, comme il nous l'apprend lui-même dans un *Fragment* conservé par *Porphire*, sa jeunesse à voyager avec ses Parens, pour s'instruire de plus en plus dans les Belles-Lettres & dans la Philosophie, en étudiant sous tous les Hommes de son tems les plus célèbres; & qu'il prit entre autres des Leçons d'*Origène* & d'*Ammonius*. Il résulte de ce témoignage, qu'il se rend à lui-même, qu'il étoit très-instruit de toutes les matieres Philosophiques. Mais cela ne suffit pas pour être Philosophe. Il paroit encore vraisemblable à M. *Pearce*, que *Longin* fit un long séjour à Athènes, qu'il y composa son *Traité du Sublime*, que ce fut la source de sa grande réputation, & ce qui fut cause qu'on lui donna le droit de revoir & de juger souverainement les Ouvrages des Anciens. C'est à-peu-près, avec ce que notre Auteur vient de dire dans cette *Préface*, tout ce que l'on sçait de *Longin*. DE ST. MARC.

(14) *Muret fut le premier* &c.] *Muret* dans ses *Commentaires sur Catulle*, avoit promis une Version de *Longin*. DUDITHIUS, nommé par M. LE FEBVRE, *Vir nobilis & exquisiti judicii*, s'étoit aussi chargé de traduire le *Traité du Sublime*. C'est ce qu'il n'exécuta pas plus que *Muret*; & sans doute pour les raisons que dit M. *Despreaux*. DE ST. MARC.

(15) *Gabriel de Petra*,] Professeur en Grec à Lausanne.

tems de là, fut plus courageux; & c'est à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres; mais elles sont si informes & si grossières, que (16) ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, que de les nommer. Et même celle de Petra, qui est infiniment la meilleure, n'est pas fort achevée. Car outre que souvent il parle Grec en Latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu son Auteur. Ce n'est pas que je veuille accuser un si sçavant Homme d'ignorance, ni établir ma réputation sur les ruines de la sienne. Je sçai ce que c'est que de débrouiller le premier un Auteur; & j'avoue d'ailleurs que son ouvrage m'a beaucoup servi, aussi-bien que (17) les petites notes de Langbaine & de M. Le Fèvre. Mais je suis bien

R E M A R Q U E S.

æe. Il vivoit, en 1615. BROSS.

Voyez Remarque 17.

(16) *ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, &c.*] L'un est *Petrus Paganus*, & l'autre *Dominicus Pizimentius*. BROSS.

Voyez Remarque 17.

(17) *les petites notes de Langbaine & de M. Le Fèvre.*] GERARD LANGBAINE, Anglois, a traduit en Latin le *Traité du Sublime de Longin* avec des *Notes* fort estimées. Cet Ouvrage fut imprimé à Oxford en 1638. Et ces mêmes *Notes* ont été insérées avec celles des autres *Commentateurs* de *Longin*, dans la belle *Edition*, que *Jacques Tollius* a données de cet excellent Critique, à Utrecht, en 1694. *Langbaine* mourut en 1657. BROSS.

Cette *Note* a besoin d'être rectifiée. 1. *Langbaine* n'a point traduit LONDIN: il a seulement fait réimprimer la *Traduction* de *Gabriel de Petra*. 2. Les *Notes* de *Langbaine* sur *Longin* n'ont pas été imprimées en 1638. pour la première fois, comme il paroît que le *Commentateur* l'a cru, par la manière dont il s'exprime. La première *Edition* est de 1636. 3. *Langbaine* ne mourut pas en 1657. mais en 1658. Pour être exact, il falloit dire, que *Langbaine* mourut. le 20. de Février 1658. suivant

P R E F A C E.

aise d'excuser par les fautes de la traduction Latine, celles qui pourront m'être échappées dans la Francoise. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre aussi exacte qu'elle pouvoit l'être. A dire vrai, je n'y ai pas trouvé de petites difficultés. Il est aisé à un Traducteur Latin de se tirer d'affaire, aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec mot pour mot, & à débiter des pa-

R E M A R Q U E S.

notre maniere de compter: & le 10. de Février 1657. selon la maniere de compter établie en Angleterre, où l'on suit le *vieux Stile*, & où l'année commence le 25. de Mars. DU MONTEIL.

TANNEGUI LE FEBVRE, Pere de l'illustre & sçavante Madame Dacier, étoit Professeur à Saumur. BROSS. Faisons connoître les *Éditions* & les *Traductions* de *Longin*.

C'est à *François Robortel* qu'on est redevable de la premiere *Édition* du *Texte Grec*, qu'il tira de la poussiere des Bibliothèques, & qu'il fit paroître à Bale en 1554. in-4°. avec des *Remarques*.

En 1555. *Paul Manuce*, fils d'*Aldo*, n'ayant aucune connoissance de ce que *Robortel* avoit fait, imprima *Longin* in-4°. à Venise, d'après un *Manuscrit* du Cardinal *Bessarion*.

C'est sur cette *Édition*, que *François Portus* se regla pour donner la sienne, qui parut à Genève en 1569. ou 1570. in-4°. Tous les Éditeurs qui l'ont suivi jusqu'à *Tollius*, se sont servis de son texte.

En 1612. *Gabriel de Petra* donna la premiere *Version Latine* qu'on ait faite de *Longin*. Elle fut imprimée à Genève in-8°. avec le *Texte Grec* de *Portus*.

La même *Version* & le même *Texte* reparurent à Oxford in-8°. en 1636. par les soins de *Gérard Langbaine*, qui les enrichit d'un grand nombre de *Notes* très-sçavantes.

L'année 1644. vit paroître à Bologne en Italie, une nouvelle *Édition* in-4°. du *Texte* de *Longin*, avec les *Traductions Latines* de *Gabriel de Petra*, de *Paganus*, & de *Pizimentius*, enrichie de *Dissertations (Praelectionibus)* par l'Éditeur *Charles Malonesius*; c'est ainsi que *MORNOX* (*Polyhist. L. VI. c. 1. N. 6.*) le nomme, ou *Malonesius*, comme *Fabricius* l'écrit dans sa *Bibliothèque*

roles qu'on peut au moins soupçonner d'être intelligibles. En effet le Lecteur, qui bien souvent n'y conçoit rien, s'en prend plutôt à soi-même qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en est pas ainsi des Traductions en langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point s'appelle un galimathias, dont le Traducteur tout seul est responsable. On lui impute jusqu'aux fautes de son Auteur; & il

R E M A R Q U E S.

Grecque. Ce Bibliographe parle aussi d'une autre *Edition* de la *Traduction* de *Paganus*, faite à Venise in-4°. en 1572. Si cette date étoit vraie, la *Version* de *Gabriel de Petra* ne seroit pas la première. Je soupçonne qu'il faut 1627. au lieu de 1572. Comme je n'ai vu ni l'une ni l'autre de ces *Editions*, je n'en puis rien dire de plus. M. *Despréaux* n'est pas le seul qui méprise le travail de *Paganus* & de *Pizimentius*. Avant lui M. *Le Febvre*, dans sa seconde *Préface* avoit dit fort librement ce qu'il en pensoit. Voici ses paroles: PAGANUM... & PIZIMENTIUM haud sane pluris faciendos existimo, quam qui pane in Latio & Gracia peregrini sunt. Il ajoute, quelques lignes plus bas, que l'*Edition* de *Bologne* est, omnium postrema & tempore & dignitate. Ce qui peut faire penser qu'il n'estimoit pas plus les *Dissertations* de l'*Editeur*, que les deux *Versions* dont il s'agit. *Hudson* & M. *Pearce* pensent de ces dernières comme M. *Le Febvre* & M. *Despréaux*.

En 1663. M. *Le Febvre* lui-même, fit imprimer à Saumur in-8°. une autre *Edition* de *Longin*, avec de courtes *Notes*, agréables par une infinité de traits ingénieux; utiles par des corrections, quelquefois heureuses, & que le sçavant *Editeur* ne devoit qu'à la lecture attentive de son original, n'ayant eu le secours d'aucun *Manuscrit*. Il y joignit la *Version* de *GABRIEL DE PETRA*, non, dit-il, ut perfectam quidem, apage, sed ut eam, qua paucioribus aliquanto vitis urgeatur.

La *Traduction* de M. *Despréaux* parut la première fois, comme on l'a déjà dit, en 1674. Après plusieurs *Editions*, elle fut réimprimée en 1694. à Paris in-12. vis-à-vis du *Texte Grec*, sans *Préface*, & sans aucunes *Remarques*.

Dans la même année 1694. *Jacques Toillus* fit paroître

faut en bien des endroits qu'il les rectifie, sans néanmoins qu'il ose s'en écarter.

Quelque petit donc que soit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un médiocre présent au Public, si je lui en avois donné une bonne traduction en notre langue. Je n'y ai point épargné mes soins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une version timide & scrupuleuse des paroles de Longin. Bien que je me fois efforcé de ne me point écarter en pas un endroit des règles de la véritable traduction; je me suis pourtant donné une honnête liberté, sur-tout dans les passages qu'il rapporte. J'ai songé qu'il ne s'agissoit pas simplement ici de traduire Longin, mais de donner au Public un Traité du Sublime,

R E M A R Q U E S.

à Utrecht *in-4o.* la meilleure *Édition*, qu'on eût encore eue de Longin. Elle a pour titre: *DIONYSII LONGINI de Sublimitate Commentarius, ceteraque, qua reperiri potuerunt. In usum Serenissimi Principis Electoralis Brandenburgici Jacobus Tollius à quinque Codicibus Mss. emendavit, & Fr. Robortelli, Fr. Porti, Gabriellis de Petra, Ger. Langbæni, & Tanaquilli Fabri notis integris suas subjecit, novamque versionem suam Latinam, & Gallicam Boilavii, cum ejusdem, ac Dacierii suisque notis Gallicis addidit.* Ce titre annonce tout le travail de Tollius, auquel le Public sçavant rendit justice par le bon accueil qu'il lui fit. Le *Texte* cependant n'est pas exempt de fautes d'impression. Les *Corrections* ne sont pas toujours heureuses; toutes les *Notes* ne sont pas également utiles, & la *Version*, écrite d'un Stile périodique & très-diffus, tient plus de l'*Interprétation* que de la *Traduction*, & ne sert que médiocrement à l'intelligence du *Texte* original.

Ces raisons jointes à ce qu'un *in-4o.* par sa cherté, n'est pas à l'usage de la plupart des jeunes Etudiens, engagerent *J. Hudson*, célèbre *Éditeur* d'Auteurs Grecs, à travailler aussi sur Longin. Il le fit imprimer à Oxford en 1710. en un petit *in-8o.* fort mince, sous ce titre: *DIONYSII LONGINI de Sublimitate libellus, cum Praefatione de Vita & Scriptis Longini, Notis, Indicibus, & Variis*

qui pût être utile. Avec tout cela néanmoins il se trouvera peut-être des gens, qui non seulement n'approuveront pas ma traduction, mais qui n'épargneront pas même l'original. Je m'attens bien qu'il y en aura plusieurs qui déclineront la juridiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loueront ce qu'il blâme. C'est le traitement qu'il doit attendre de la plupart des Juges de notre siècle. Ces Hommes accoutumés aux débauches & aux excès des Poètes modernes, & qui n'admirent que ce qu'ils n'entendent point, ne pensent pas qu'un Auteur se soit élevé, s'ils ne l'ont entièrement perdu de vue: ces petits Esprits, dis-je, ne seront pas sans doute fort frappés des hardiesses judicieuses des Homeres, des Platons, & des Dé-

R E M A R Q U E S.

Lectionibus. Le nom de l'Éditeur n'est nulle part. Il a revu le Texte avec soin. Il s'est servi de la Traduction de Tollius, en retranchant un peu de ses superfluités. Il a mis au bas des pages un choix de courtes Notes très-utiles, auxquelles il a mêlé les siennes; & l'on trouve au commencement, en forme d'Inscription lapidaire, cette Dédicace, qui me paroît bien tournée, & que son peu de longueur m'engage à rapporter ici. *Viris excellentissimis, amplissimis, optimarumque litterarum laudiflorentissimis Dno. Henr. Newtono LL. D. à serenissima Magna Britannia Regina ad celsissimum Etruria Principem Legato, & Dno. Anton. Mariae Salvino, Græcarum Litterarum in Academia Florentina Professori aureolum hunc Longini αὐτῶν libellum, opere industriaque sua diligentissime, & cum summo studio, diligenterque denuo perpolitum, in perpetuum sua erga vos observantia monumentum, quam humillime D. D. C. G. G. Editor.* Cette Edition d'Iludson fut réimprimée en 1718.

Cela n'empêcha pas, que six ans après (en 1724.) il n'en parût à Londres une in-4^o. parfaitement belle sous ce titre: *DIONYSII LONGINI de Sublimitate Commentarius, quem Nova Versio donavit, Notis illustravit & partim Manuscriptorum ope, partim conjectura emendavit (additis etiam omnibus ejusdem Auctoris Fragmentis) ZACHARIAS PEARCE.* Cet Éditeur me paroît, s'il m'est permis d'en juger, avoir beaucoup mieux réussi que tous ceux qui

moſthenes. Ils chercheront ſouvent le Sublime dans le Sublime, & peut-être ſe moqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois ſur des paſſages, qui, bien que très-sublimes, ne laiſſent pas d'être ſimples & naturels, & qui ſaiſſent plutôt l'ame, qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelques aſſurance pourtant que ces Meſſieurs ayent de la netteté de leurs lumieres, je les prie de conſidérer

R E M A R Q U E S.

J'avoient précédé. Sa *Traduction* eſt ſimple, preſque de mot à mot, & toute propre à donner l'intelligence du *Texte*. Il n'y a gueres de *Notes* qui ne ſoient néceſſaires. Elles ſont inſtructives & courtes; & j'en fais aſſez ſouvent uſage dans les *Remarques* ſur le *Traité du Sublime*, & dans celles ſur la *Traduction* de M. Despréaux. Les *Éditions* multipliées du *Longin* de M. Pearce, en ſont l'éloge. La ſeconde, que je n'ai point vue, eſt de Londres 1732. Les *Notes* y ſont augmentées & mieux rangées que dans la premiere. Il s'en fit encore une troiſieme à Londres en 1743. in-8°. Elle eſt très-bien exécutée, & paroit conforme à la ſeconde. Du moins n'annonce-t-elle rien de nouveau. C'eſt celle dont je me fers.

Enfin en 1733. parut encore à Verone in-4°. une autre *Édition* de *Longin* à quatre colonnes, dont le titre eſt: DIONYSII LONGINI de Sublimi Libellus Græce conſcriptus, Latino, Italico & Gallico ſermone redactus, additis Anotationibus. Le *Texte* avec la *Verſion* & les *Notes Latines*, ſont précifément la même choſe que dans l'*Édition* d'*Hudſon* de 1710. La *Verſion Françoisſe* eſt celle de M. Despréaux avec ſes *Remarques*, & celles de M. Dacier, de M. Boivin & de Tollius. La *Traduction Italienne* eſt de M. l'Abbé Anton-Franceſco Gori, Profefſeur à Florence, & Diſciple du célèbre Anton-Maria Salyini. Cette *Traduction*, faite ſous les yeux de ce ſçavant Abbé, ſoumiſe deux fois à ſa critique, & ſur laquelle l'Auteur a conſulté tout ce qu'il y a de gens habiles à Florence, ne me paroit pas faire moins d'honneur à *Longin*, que celle de M. Despréaux. Les Italiens en ont une autre plus ancienne, dont l'Auteur s'appelle Pinelli. Je ne la connois que par ce que M. l'Abbé Gori la nomme quelque part dans ſes *Notes marginales*. DE ST. MARC.

que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un Apprenti, que je leur offre : mais le chef-d'œuvre d'un des plus sçavans Critiques de l'antiquité. Que s'ils ne voyent pas la beauté de ces passages, cela peut aussi-tôt venir de la foiblesse de leur vue, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis aller, je leur conseille d'en accuser la traduction, puisqu'il n'est que trop vrai que je n'ai ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens Originaux ; & je leur déclare par avance, que s'il y a quelques défauts, ils ne sçauroient venir que de moi.

(18) Il ne reste plus, pour finir cette Préface, que de dire ce que Longin entend par Sublime.

R E M A R Q U E S.

(18) Il ne reste plus, &c.] M. Le Febyre & notre Auteur, sont les seuls de tous les *Interpretes & Commentateurs* de Longin, qui croient que ce Rhéteur a voulu traiter d'autre chose que de ce que les Maîtres de l'Eloquence appellent ordinairement le *Stile Sublime*, le *Genre Sublime d'Eloquence*. Je crois cependant qu'en faisant attention, soit à la description que Longin fait du *Sublime*, soit à tout ce que son *Traité* renferme, on pensera que son dessein étoit plutôt de parler de ce qui fait la souveraine perfection de ce *Genre d'Eloquence*, que je viens de nommer ; que de ce que nous appellons spécialement le *Sublime*. Chose dont peut-être les Anciens n'ont jamais eu la moindre idée. Quoi qu'il en soit, le *Traité de Longin* ne laisse pas d'être utile ; & c'est parce qu'il est réellement utile, que nous devons regretter la perte de celui de *Cécilius*. Cet Auteur ayant mis tous ses soins à bien déterminer ce que c'étoit que l'espece de *Sublime*, dont il vouloit parler ; les lumières que nous y puiserions, nous feroient voir plus clair dans Longin, & le sauveroient apparemment des reproches, qu'il me semble que l'on peut lui faire, avec assez de justice, d'être trop vague & trop confus.

M. Le Febyre, dans une *Dissertation*, qui sert de première Préface à son Edition de Longin, & dont le titre est : *Utrum idem argumentum ab Hermogene & Longino tractatum fuerit* ; examine si le *Grand*, dont Hermogène traite, est la même chose que le *Sublime*, dont Longin



Car comme il écrit de cette matière après Cécilius, qui avoit presque employé tout son livre à montrer ce que c'est que Sublime; il n'a pas crû devoir rebatre une chose qui n'avoit été déjà que trop

R E M A R Q U E S.

se propose de donner des préceptes. Il fait voir que le Grand & le Sublime sont deux choses différentes, & prétend que ce n'est point du Genre Sublime d'Eloquence, qu'il s'agit dans Longin. Ce que M. Le Febvre dit sur la distinction du Grand & du Sublime, est si plein d'esprit & si bien écrit en Latin, qu'on ne sera pas fâché de le voir ici, dans ses propres termes, auxquels il seroit bien difficile de conserver toute leur beauté dans une Traduction. *Si quid Magnum esse dixeris & Copiosum, non statim idem Sublime aut Summum esse dixeris; Magnitudo gradus est ad Sublimitatem; Ab illa ascensus datur, ab hac non potest; cumque post Sublimitatem nihil sit, quo se attollat animus, in ea sistat necessitas est; & quidquid ad Summum venit, quo crescat non habet.* Magnitudinem ipsam quasi corpus, Sublimitatem quasi animam, seu spiritum, dicere possis. Quanto supra vulgarem virtutem Heroica præstantia sese exerit, tanto & supra Magnitudinem evahitur Sublimitas. Magnitudo absque Sublimitate esse potest. Sublimitas sine Magnitudine numquam erit. Illa quidem mater est, & pulchra & nobilis, & generosa, sed matre pulchra filia pulchrior, sed matre forti filia fortior: illamque post se tanto relinquens intervalla, quanto tertium Genus (dicendū) cætera relinquerebat. Denique Magnitudo mediocritas est, si cum Sublimitate comparatur. Vin' tu etiam imaginem aliquam addidisti? nam jam tempus est, & mutari orationis colorem haud abs te fuerit: mos tibi geretur. Cum igitur Magnitudinem seu Αδρῶν consideremus, sana aliquid egregie præstant in animo habemus; sed æquabile tamen, ut Istrum, Gangem, Nilum, aut, si maris, late fusum incendium. At ubi Sublimitatem contemplantur ipsam, tunc inæquales procellas, irati fremitum maris, & trementes verberare ripas, ac raptā in terras, præcipiti turbine fulmina cernimus. Quid, quod illa Υψῶς (Sublimis) definitio, quæ apud Longinum est, tertio Generi (dicendū) non convenit, quæ tamen utrique communis esse debeat, si Sublimitatem Rhetoris nostri eandem esse velis cum Magnitudine Hermogenis? Avec quelque netteté que cet ingénieux E.

discutée par un autre. Il faut donc sçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le stile sublime: mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui frappe dans le discours, &

R E M A R Q U E S.

crivain établitte la différence très-réelle du *Grand* & du *Sublime*, je n'y vois point ce que nous appellons aujourd'hui de ce dernier nom. Je n'y trouve que ce que j'ai dit que l'on pouvoit voir dans *Longin*, c'est-à-dire, le *Genre Sublime d'Eloquence* & son souverain degré de perfection. C'est de la premiere de ces deux choses qu'*Hermogène* a traité; c'est le chemin pour arriver à la seconde, que *Longin* a voulu nous montrer. Ces deux Rhéteurs traitent donc la même matiere, quant au fond. Mais ils la regardent sous deux points de vue différens; & par-là *M. Le Fevre* a pu conclure que le *Grand* de l'un n'étoit pas le *Sublime* de l'autre: d'autant plus qu'*Hermogène* n'emploie jamais le terme, qui signifie *Sublime*, quoique *Longin* ne fasse pas difficulté de se servir en quelques endroits de plusieurs des termes, qui dans *Hermogène* désignent la matiere dont il traite. Ce qui me persuade que cette matiere est la même dans le fonds, c'est la conformité qui se trouve entre ces deux Rhéteurs touchant les *Sources*, soit du *Grand*, soit du *Sublime*. C'est ce que je vais laisser expliquer au plus habile, & je dirois volontiers à l'unique Rhéteur de ces derniers tems. Je veux parler de *M. Gibert*, qui, comme on va voir, est bien éloigné d'admettre la distinction de *M. Le Fevre*: & qui, dans ses *JUGEMENS des Sçavans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique*, T. 1. pag. 246. & *suiv.* rend ainsi compte des raisons de l'Adversaire que *M. Le Fevre* combattoit. HERMOGÈNE, (dit Châteaubeau dans une Lettre à Gabriel de Petra) fait dépendre le Grand de ce qu'il peut y avoir de Grave dans le discours, ou de Dur, ou de Véhément, ou de Brillant, ou de Fort & de Vigoureux, ou de Périodique. Le Grave vient de la noblesse du sujet, quand on en parle dignement; ce qu'il y a de Dur, vient des justes reproches adressés aux personnes constituées en dignité; le Véhément consiste dans des reproches, qu'on fait à des personnes de moindre considération; le Brillant résulte des discours avantageux, qu'on tient de soi à propos; le Fort vient d'une heureuse chaleur qui anime & melle en-

plus sçavans Hommes de notre siècle (24) qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas aperçu de la beauté de cet endroit, (25) qui a osé, dis-je, avancer (26) dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'étoit trompé lorsqu'il avoit cru que ces paroles étoient sublimes? J'ai la satisfaction au moins que (27) des personnes, non moins considérables par leur piété que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la Genèse, n'ont pas été (28) de l'avis de ce sçavant Homme; & (29) dans leur Préface, entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce Livre, ont allégué le passage de Longin, pour montrer combien les Chrétiens doivent être persuadés d'une vérité si claire, & qu'un Payen même a sentie par les seules lumieres de la raison.

(30) Au reste, dans le temps qu'on travailloit à

R E M A R Q U E S.

Précepteur de Monseigneur le Dauphin, & ensuite Evêque d'Avranches. BROSS.

CHANG. d'un des plus sçavans hommes de notre siècle,] EDITION de 1683. d'un Sçavant de ce siècle. DE ST. MARC.

(24) CHANG. qui éclairé] Ibid. qui quoiqu'éclairé. DE ST. MARC.

(25) CHANG. qui a osé,] Le qui manque dans les Editions qui précèdent celle de 1713. DE ST. MARC.

(26) dans un Livre qu'il a fait &c.] *Demonstratio Evangelica*: Propos. IV. Cap. II. N. 53. BROSS.

(27) des personnes, non moins considérables &c.] MM. de Port-Royal, & sur-tout M. Le Maître de Saci. BROSS.

(28) CHANG. de l'avis de ce sçavant Homme; &] EDITION de 1683. de l'avis de ce Sçavant; &c. DE ST. MARC.

§. (29) dans leur Préface,] Voyez, Tome V. la Remarque 18. sur la Lett. de M. Huet à M. de Montausier.

(30) Au reste, dans le temps qu'on travailloit &c.] L'Auteur ajouta encore cette autre Section, à cette Préface, dans l'Edition de 1683. BROSS.

cette dernière édition de mon Livre, Monsieur Dacier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes très-sçavantes qu'il a faites sur Longin, où il a cherché de nouveaux sens, inconnus jusques ici aux interpretes. J'en ai suivi quelques-unes; mais comme dans celles où je ne suis pas de son sentiment, je puis m'être trompé, il est bon d'en faire les Lecteurs juges. C'est dans cette vue que (31) je les ai mises à la suite de mes Remarques; Monsieur Dacier n'étant pas seulement un homme de très-grande érudition, & d'une critique très-fine, mais d'une politesse d'autant plus estimable, qu'elle accompagne rarement un grand sçavoir. Il a été disciple du célèbre Monsieur Le Fèvre, pere (32) de cette sçavante fille à qui nous devons (33) la première traduction qui ait encore paru d'Anacréon en François; & qui travaille maintenant à nous faire voir Aristophane, Sophocle & Euripide en la même langue.

(34) J'ai laissé dans toutes mes autres éditions

R E M A R Q U E S.

§. (31) je les ai mises à la suite de mes Remarques;] M. Despréaux avoit fait imprimer ses Remarques, celles de M. Dacier & celles de M. Botvin séparément, à la suite de sa Traduction. Dans l'Édition de Genève, M. Broffette les avoit rangées avec les Notes Françoises de Tollius, au bas des pages du Traité du Sublime; en quoi tous les autres Éditeurs l'ont imité, excepté M. De St. Marc, qui a renvoyé les Notes Grammaticales après la Traduction, à l'exemple de M. Despréaux, que l'on a jugé à propos de suivre aussi dans cette Édition.

(32) de cette sçavante fille] Mademoiselle Le Febvre, depuis Madame Dacier. DE ST. MARC.

(33) la première traduction &c.] Nous en avons déjà deux. La plus connue est en Vers, & de Remi Belleau, qui la fit imprimer 11-12. à Paris chez André Wechel, en 1556. DE ST. MARC.

(34) J'ai laissé dans toutes mes autres éditions &c.]

cette Préface, telle qu'elle étoit lorsque je la fis imprimer pour la première fois, il y a plus de vingt ans, & je n'y ai rien ajouté. Mais aujourd'hui, comme j'en revoyois les épreuves, & que je les allois renvoyer à l'Imprimeur, il m'a paru qu'il ne seroit peut-être pas mauvais, pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime, de joindre encore ici au passage que j'ai rapporté de la Bible, quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'est présenté assez heureusement à ma mémoire. Il est tiré de l'Horace de (35) Monsieur Corneille. Dans cette Tragédie, dont les trois premiers Actes sont, à mon avis, le chef-d'œuvre de cet illustre Ecrivain, une femme qui avoit été présente au combat des trois Horaces, mais qui s'étoit retirée un peu trop tôt, & n'en avoit pas vu la fin, vient mal à propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ses fils ont été tués, & que le troisième, ne se voyant plus en état de résister, s'est enfui. Alors, ce vieux Romain possédé de l'amour de sa patrie, sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux Fils, morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une si lâche action imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace: & leur Sœur qui étoit là présente lui ayant dit, *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?* il répond brusquement, *Qu'il mourût.* Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur héroïque qui est renfermée dans ce mot *Qu'il mourût*, qui est d'autant plus su-

R E M A R Q U E S.

Ceci, jusqu'à la fin de la Préface, fut ajouté par l'Auteur dans l'Édition de 1701. BROSS.

(35) CHANG. de Monsieur Corneille.] ÉDITION de 1701. de Monsieur de Corneille. DE ST. MARC.

blime qu'il est simple & naturel, & que par-là on voit que c'est du fond du cœur que parle ce vieux Héros, & dans les transports d'une colere vraiment Romaine. De fait, la chose auroit beaucoup perdu de sa force, si au lieu de *Qu'il mourût*, il avoit dit, *Qu'il suivt l'exemple de ses deux freres*, ou, *Qu'il sacrifiat sa vie à l'intérêt & à la gloire de son pays*. Ainsi, c'est la simplicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce sont-là de ces choses que Longin appelle Sublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vécu du tems de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit sa bouche au commencement de la mort de Pompée pour exagérer les vaines circonstances d'une déroute qu'il n'a point vue.





* A D D I T I O N S
A L A P R É F A C E .

LE but principal de ces Additions est de rassembler ici, pour la plus grande commodité des Lecteurs, ce qu'ont pensé touchant le Sublime plusieurs de nos Ecrivains, dont quelques-uns même sont très-célèbres. Voudroit-on exiger que je marquasse en quoi chacun me semble avoir atteint le but, en quoi chacun me parott s'en être écarté? J'évite une longueur qui ne manqueroit pas de devenir à charge; & je sens qu'à disserter sans cesse, je commencerois par m'ennuyer moi-même, pour ennuyer ensuite le plus grand nombre de ceux qui liront ceci. Je vais offrir une abondante matière à leurs réflexions. C'en est assez pour moi, qui, malgré mon penchant à dire librement ce que je pense, ne crains cependant rien tant que d'être accusé de tyranniser les pensées des autres. S'il est quelque chose surquoi l'on doive laisser une pleine liberté, c'est principalement le Sublime. Il frappe, enleve, ravit, transporte; & l'Impression est son juge. Mais cette Impression, pour être faite, demande un certain rapport entre ce qui doit la produire & l'Âme qui la doit recevoir. Ce rapport est-il quelque

R E M A R Q U E S .

* M. De St. Marq, Auteur de ces *Additions*, ayant aussi composé les *Remarques* qui les accompagnent, on a cru pouvoir se dispenser d'y mettre son nom, pourvu qu'on en prévint le Lecteur. Il n'y en a qu'une seule qui ne soit pas de lui; & on l'a distinguée par cette marque †.

que chose d'uniforme chez tous les Hommes: & ce qui fait sur quelques-uns l'effet du Sublime, le fait-il également sur tous les autres? Le Sublime est donc une affaire, non de pur sentiment, mais de pure sensation spirituelle. Qu'on me permette cette Expression; elle rend ma pensée, & montre clairement pourquoi j'ai dû laisser mes Lecteurs maîtres absolus de leurs idées sur la nature du Sublime.

Longin s'est contenté de le décrire par ses effets, & l'on a vu plus haut M. Despréaux marcher, dans sa Préface, sur les traces de son Auteur. Dans sa XII. Réflexion Critique, il s'est hasardé de donner une Définition du Sublime, laquelle n'est pourtant au fond, qu'une autre sorte de Description. Qu'il me soit permis de la rappeler ici.

LE SUBLIME est une certaine force de Discours Définition propre à élever & à ravir l'Ame, & qui provient du Subli- ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse me, par du sentiment, ou de la magnificence des paroles, M. Des-
préaux. ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expres- sion, c'est-à-dire, d'une de ces choses regardées séparément, ou, ce qui fait le parfait Sublime, de ces trois choses jointes ensemble.

QUOIQUE M. Despréaux paroisse n'admettre que trois Sources du Sublime, il est aisé de retrouver dans sa Définition, (1) les cinq Sources indiquées par Longin. La grandeur de la Pensée, & la noblesse du Sentiment, dont M. Despréaux semble ne faire qu'une seule Source du Sublime, sont deux choses très-distinctes, dont la première n'est autre; que ce que Longin appelle l'Élévation de la Pensée; & la seconde peut rentrer dans le Pathétique. La

R E M A R Q U E S .

(1) les cinq Sources indiquées par Longin.] Voyez ci' dev. PRÉF. Rem. 18, vers la fin; & ci-après le Traité du Sublime, CHAP. VI.

Tome IV.

C

magnificence des paroles. & la noblesse de la diction sont aussi la même chose. C'est la troisième Source du Sublime. Les deux autres, l'Extraordinaire dans les Figures, & l'Arrangement des paroles se retrouvent dans ce que M. Despréaux appelle le Tour harmonieux, vif & animé de l'Expression. Notre Auteur n'a donc effectivement dit, que ce que Longin avoit dit avant lui.

Cherchons quelque chose de plus neuf dans le Discours sur la Poësie en général, & sur l'Ode en particulier, où M. DE LA MOTTE s'est trouvé conduit par son sujet même à traiter du Sublime, auquel l'Ode doit tendre d'une manière encore plus particulière. que toute autre espece de grande Poësie. (2) Voici donc ce qu'il dit.

Définition I. Je ne sçai si la nature du Sublime est encore du Sublime bien éclaircie. Il me semble, que jusqu'à présent, par M. de La Motte. on en a plutôt donné des exemples que des définitions. Il est néanmoins important d'en fixer l'idée; car les exemples ne font que des moyens de comparaison sujets à mille erreurs; au lieu que les définitions font juger des choses par un principe invariable, sans avoir recours à des analogies toujours très-imparfaites. J'oserai donc exposer là-dessus ma conjecture, qui ne peut être qu'utile, quand elle ne feroit qu'exciter quelqu'un à en trouver le faux, & à lui opposer la vérité. Je crois que LE SUBLIME n'est autre chose que le Vrai & le Nouveau réunis dans une grande Idée, exprimés avec élégance & précision.

R E M A R Q U E S.

(2) Voici donc ce qu'il dit.] J'ai divisé par Nombres ce qu'on va lire de M. de La Motte, afin de pouvoir, au besoin, y renvoyer plus commodément. J'en userai de même pour les autres Morceaux, dont ces Additions seront composées.

II. J'entens par le *Vrai*, une *Vérité positive*, Définition comme dans ces paroles de MOYSE : Dieu dit que la lumière se fasse, & la lumière se fit; ou seulement une *Vérité de convenance* & d'imitation, comme dans ce sentiment d'AJAX.

Grand Dieu, rens-nous le jour, & combats contre nous.

où sur le caractère de ce Guerrier une fois connu, on voit qu'il a dû penser ce qu'*Homere* lui fait dire. J'entens par le *Nouveau*, la nouveauté des choses en elles-mêmes, ou du moins celle de la manière de les ordonner & de les dire. J'entens enfin par *grande Idée* les pensées qui étonnent l'esprit, ou qui flattent l'orgueil humain. J'ajoute l'*élégance* & la *brèveté*, sans lesquelles tout cet assemblage manqueroit encore son effet: mais en les y joignant, où rassemblera-t-on ces trois qualités que je viens de dire, qu'on n'y sente aussi-tôt le *Sublime*? Et au contraire, où le sentira-t-on si quelqu'une de ces qualités manque?

III. Tout le monde convient aujourd'hui que sans le *Vrai*, il ne peut y avoir de solide beauté, ni par conséquent de *Sublime*. On peut bien séduire quelquefois sans lui; mais l'illusion se dissipe bientôt, & l'on traite de *puérile* †, ce que l'on avoit d'abord trouvé *grand*. Les *Pointes* & les *Jeux de mots* qui avoient été inventés pour suppléer au défaut du *Vrai*, ont cessé de plaire dès qu'il a reparu. Il a réuni tous les goûts, ceux mêmes qui ne le connoissent pas le demandent, & n'applaudissent qu'à ce qu'ils prennent pour lui.

IV. La *Nouveauté* n'est pas moins nécessaire au *Sublime*; car il est de son essence de faire une impression vive sur les esprits, & de les frapper d'ad-

R E M A R Q U E S.

† On ne dit point *puérile* au masculin, mais *puéril*. Voyez à ce sujet la *Remarque* 45. page 394. du Tome III.

Définition du *Sublime* par M. de La Motte. miration. Le moyen sans nouveauté de produire ces grands effets? Ce qui est familier à l'esprit, n'y sçauroit faire qu'une impression languissante. Il est vrai qu'en remontant aux tems & aux circonstances, où une chose sublime a été dite, on reconnoît bien qu'elle a dû étonner alors; & on l'admire soi-même, en la regardant dans son origine; mais l'imitateur qui la répète, ne peut plus que surprendre l'estime de ceux qui l'ignorent, & qui prennent sa mémoire pour du génie.... Qu'on ne dise pas qu'il n'y a plus de *Pensées nouvelles*, & que depuis que l'on pense, l'Esprit humain a imaginé tout ce qui se peut dire.... Nos *Pensées*, quoiqu'elles roulent toutes sur des Idées qui nous sont communes, peuvent cependant par leurs circonstances, leur tour & leur application particulière, avoir à l'infini quelque chose d'original.

V. Les *grandes Idées* sont encore essentielles au *Sublime*; car ce n'est pas assez qu'il plaise, il doit élever l'Esprit, & c'est précisément cet effet qui le caractérise. Il faut donc de grands objets & des sentimens extraordinaires. La description d'un hameau peut bien plaire par la naïveté & la grace; mais NEPTUNE calmant d'un mot les flots irrités, JUPITER faisant trembler les Dieux d'un clin d'œil; ce n'est qu'à de pareilles *Images* qu'il appartient d'étonner & d'élever l'imagination. Pour les sentimens, on peut bien être touché des plus foibles & de ceux qui nous sont les plus familiers; mais nous n'admirons que ceux qui sont au dessus des foiblesses communes, & qui par une certaine grandeur d'ame qu'ils nous communiquent, augmentent en nous l'idée de notre propre excellence.

VI. Au reste, comme je l'ai dit, c'est à l'*Élégance* & à la *Précision* à mettre le *Sublime* dans tout son jour. C'est même quelquefois la brièveté qui fait la plus grande force des traits qui passent pour merveilleux; & il ne faut au contraire qu'un mot

superflu pour énerver la pensée la plus vive & la Définition
dégrader du SUBLIME.

du Sublime
par M. de
La Motte.

M. DE LA MOTTE n'entend, comme on le voit par Précision que la brièveté du stile. L'Idée, comprise sous ce terme a bien plus d'étendue. En s'exprimant en très-peu de mots, on est court sans difficulté; mais on n'est pas toujours précis. Pour que l'expression d'une Image ou d'un Sentiment soit précisée, il faut non seulement qu'il ne s'y trouve aucun terme superflu, mais encore que tous les termes, qui la composent, soient les plus propres à produire par leur union l'effet, qui, dans l'intention de celui qui parle, doit nécessairement être produit par cette Image, ou par ce Sentiment. Sans cela point de Précision, & sans Précision point de Sublime. Quant à l'Élégance, que M. de La Motte demande encore dans le Sublime, comme il n'a pas pris soin de nous apprendre ce qu'il entendoit par Élégance, il me paroît impossible de deviner sa pensée. Le Sublime consiste souvent dans un seul mot, QU'IL MOURÛT. Le Vrai de convenance & d'imitation, le Nouveau paroissent dans cette parole du Vieil Horace, l'Expression est absolument précise. Est-elle élégante? L'Élégance renferme, dans son idée, une sorte d'ornement quel qu'il soit. Elle n'est point incompatible avec la Simplicité, qui peut être ornée jusqu'à certain point; mais qui n'a pas toujours besoin de l'être pour être agréable, & moins encore pour être grande. La Simplicité toute nue de l'Expression, rend le Sublime de l'Idée & du Sentiment dans QU'IL MOURÛT! C'est ce qu'elle fait aussi dans le MOI de Médée, & dans ce Monosyllabe ROI de la Tragédie de Nicomede. Je dis plus. Quand la beauté de l'Elocution fait devenir Sublime ce qui n'étoit en soi-même que Noble ou Grand; est-ce par l'Élégance que cela se fait ou par la Noblesse, la Richesse, la Magnificence de l'Expression? Ces trois termes

offrent des idées d'Ornemens d'un genre fort supérieur à ceux que l'on comprend dans l'idée de l'Élégance.

Mais c'est assez nous arrêter avec M. de La Motte. Il est tems qu'il cede la place à l'Auteur, qui le doit suivre ici. M. Silvain, Avocat en Parlement, fit imprimer à Paris en 1732. un Ouvrage, composé dès 1708. & dont le titre est: TRAITÉ DU SUBLIME à Monsieur DESPRÉAUX, &c. Il est en trois Livres. Dans le premier on fait voir ce que c'est que le Sublime & ses différentes especes. Dans le second on examine les choses dans lesquelles le Sublime ne consiste pas, & dans lesquelles plusieurs le font consister. Dans le troisieme enfin on montre les méprises de Longin sur le sujet du Sublime. Quel doit être le Stile du Sublime. S'il y a un Art du Sublime. Et les raisons pourquoi le Sublime est si rare. Cette division n'annonce rien qui ne soit digne d'attention; & cependant l'Ouvrage eut peu de succès dans son tems, & n'est pas aujourd'hui plus connu que son Auteur. Il renferme pourtant de fort bonnes choses, mais le nombre des médiocres est fort supérieur, & celui des mauvaises n'est pas petit. (3) *Aliter non fit, Avite, liber. Quoi qu'il en soit, je ne laisserai pas de faire un grand usage des réflexions de M. Silvain, dans les Remarques, dont j'accompagnerai le Traité du Sublime de Longin, Le bon, le mauvais, le médiocre, tout concourt également au but que je me propose. Tout peut instruire les jeunes gens & fournir aux autres Lecteurs l'occasion de réfléchir. Je vais donc commencer par copier ici le II. Chapitre du I. Livre du Traité de M. Silvain. Laissons-le parler lui-même.*

Définition I. JE serois assez du sentiment de Cécilius. (4)
& division On le blâme de s'être appliqué uniquement à faire
du Sublime par M. le Traité du Sublime de Longin.
Silvain.

R E M A R Q U E S.

(3) *Aliter &c.] Martial, Liv. I. Epigr. XVII.*

(4) *On le blâme &c.] C'est Longin, qui, Chapitre I. fait à Cécilius les reproches dont il s'agit ici.*

connoître le *Sublime*, comme si, dit-on, c'étoit un point fort ignoré, & qu'on ne sçût pas naturellement ce que c'est. On croit qu'il en est du *Sublime* comme des premiers principes, & de ces choses évidentes par elles-mêmes, que l'on sent, & qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer. Mais si cela étoit, toutes les personnes raisonnables auroient une idée fixe & juste du *Sublime*. Cependant les doutes de *La Bruyere* & de plusieurs autres, qui n'ont pû le définir, font bien voir que c'est une chose très-obscur & très-inconnue.

(5) De dire, comme *Longin*, que c'est ce qui enlève, qui transporte, qui entraîne, c'est faire un éloge, & tout cela ne le caractérise point & ne sert point à le distinguer des autres especes du discours qui ont ces qualités communes avec le *Sublime*; car un raisonnement vif & pressant, un récit animé, & une passion bien touchée, transportent & entraînent. Il est donc absolument nécessaire de faire connoître la nature & les qualités particulieres du *Sublime*; & c'est à mon gré tout ce qu'il y a à faire sur cette matiere. (6) Car ce que l'on dit, que dans les *Traités*, le principal est d'enseigner les moyens de parvenir à ce qu'on traite, ne regarde que les choses qui se peuvent acquérir par l'art & par l'étude. Mais à l'égard de celles qui doivent tout à la nature, & qui en dépendent uniquement, tout consiste à les bien faire entendre. Le *Sublime* est de cette sorte. Voici donc quelle en est, si je ne me trompe, la vraie nature, & la juste idée.

Le SUBLIME est un discours d'un tour extraordinaire, qui par les plus nobles Images, & par les plus grands Sentimens, dont il fait sentir toute la

R E M A R Q U E S.

(5) De dire, comme *Longin*, &c.] Chap. I.

(6) Car ce que l'on dit, que &c.] *Longin*, Chap. I.

Définition & division du Sublime par M. Silvain. nobleſſe par ce tour même d'exprefſion, élève l'ame au deſſus de ſes idées ordinaires de grandeur, & qu'il la portant tout-à-coup avec admiration à ce qu'il y a de plus élevé dans la nature, la ravit & lui donne une haute idée d'elle-même.

II. Je dis que c'eſt un diſcours, pour diſtinguer ce Sublime de celui des *Mœurs* qui eſt tout entier dans les vertus, dans les actions Héroïques, dans les plus nobles mouvemens du cœur conſidérés en eux-mêmes. Il eſt vrai que ces vertus & ces actions ſe trouvent ſouvent décrites dans des Hiſtoires & dans d'autres écrits: mais alors, c'eſt un ſimple récit, & ce n'eſt pas le diſcours qui touche & que l'on regarde; ce ſont les vertus & les actions mêmes. Cela eſt ſi vrai, que de quelque différente maniere qu'elles ſoient racontées, pourvu que ce ſoit fidèlement & nettement, le *Sublime des Mœurs* ſubſiſte; au lieu que le *Sublime dans le Diſcours*, dépend indiviſiblement du diſcours même; de forte que ſi vous le changez, & que vous y donniez un tour différent de celui qui eſt propre au *Sublime*, le *Sublime* ſe perd, bien que les choſes ſe voyent encore dans l'exprefſion nouvelle. Ce n'eſt pas que le *Sublime* ſoit dans les *Paroles* ſeules. Comment cela pourroit-il être, puifque les *Paroles* n'étant que l'image des *Penſées* & des *Senſimons*, la vraie élévation du Diſcours ne peut venir proprement que de celle des choſes qui y ſont exprimées? Mais le *Sublime* eſt tout à la fois & dans les *Chofes*, & dans les *Paroles* choiſies & tournées d'une certaine maniere.

III. Je dis en ſecond lieu que le *SUBLIME eſt un Diſcours d'un tour extraordinaire*; & j'entens par-là, un tour viſ & animé, mais d'une vivacité ſinguliere & propre à cette eſpece de diſcours. Tout le monde ſçait que les réflexions & les jugemens de l'Efprit, ont un langage naturel, paifible, & tout uni. Au contraire les mouvemens du

Cœur & de l'Ame s'expriment d'un air vif & animé, qui est l'image de ces mouvemens. Ainsi les Prophètes, les Oracles & les Poètes parlent le plus souvent d'un air fort vif, & ils donnent, pour l'ordinaire, de la vie & de l'ardeur à tout ce qu'ils disent, parce qu'ils sont animés & agités. Les Figures ont aussi un tour vif, parce qu'elles ne sont autre chose que l'expression de certains mouvemens de l'Ame. Il en est de même du Sublime; le tour en est vif & animé, mais d'une vivacité qui lui est propre. Or, pour montrer que ce tour extraordinaire est essentiel au Sublime, je demanderai pourquoi ce trait: *Dieu dit que la lumiere se fasse, & la lumiere fut faite*, est Sublime; & que celui-ci: *Le souverain arbitre de la nature, d'une seule parole a formé la lumiere*, n'est pas Sublime, quoiqu'au fond ils disent tous deux la même chose? C'est parce que ce dernier ne contient qu'un récit tout pur, tout uni, & sans mouvement. Mais *Moïse* a un tour vif, animé, extraordinaire; il ne conte pas, il peint la chose aux yeux, & en fait une image si vive, qu'on y voit tout à coup & l'action divine, & la vitesse de l'action, si rapide, qu'au moment même où le Seigneur dit: *Que la lumiere se fasse*, la lumiere se trouve faite. Voilà ce qui élève l'Ame avec admiration; voilà ce qui touche & ce qui entraîne; au lieu qu'on n'est point touché de l'autre exemple. Si quelqu'un disoit de lui-même: *On ne doit point me pleurer mourant pour mon pays*, personne ne seroit fort élevé ni fort ému de ce discours: mais que dans *Corneille*, *Horace* vienne à dire:

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays?

on est ravi, on est transporté à la vûe de ce trait, qui étale si vivement toute la magnanimité de ces Héros. Mais d'où vient que de ces deux discours qui expriment le même sentiment, le dernier est

Définition
& division
du Sublime
par M.
Silyain.

Définition
& division
du *Sublime*
par M.
Silyain.

Sublime, & que le premier ne l'est pas? Sinon de ce que l'un a le *tour vif & animé*, propre au *Sublime*, & que l'autre ne l'a pas; d'où il s'ensuit que le *Sublime*, pour faire son effet, ou plutôt pour être *Sublime*, doit avoir un *tour extraordinaire* tel que je viens de l'expliquer....

IV. J'ajoute que ce *Sublime* doit *élever l'Âme*, & c'est ce que je m'imagine qu'on sentira d'abord. Tout Discours étant destiné à faire quelque impression dans l'esprit, & le *Sublime*, selon l'idée même que ce mot présente, n'étant pas fait sans doute pour émouvoir les passions, pour instruire ni pour convaincre la raison, il est clair qu'il ne lui reste plus que d'élever l'Âme. Et de vrai, l'effet de chaque chose est proportionné à sa nature, & l'effet naturel de ce qu'il y a de plus grand dans le monde, étant certainement d'attirer à soi nos esprits, & par conséquent de les élever; il s'ensuit que le *Sublime* qui met vivement ces grands objets devant les yeux doit nécessairement & infailliblement élever l'ame.

V. Il ne suffit pourtant pas à un Discours pour être *Sublime* d'élever simplement nos *Âmes*. Il faut, comme le porte encore notre définition, qu'il les *élève au-dessus de nos idées ordinaires de grandeur*. Le terme de *Sublime*, qui marque tout ce qu'il y a de plus élevé, le montre sensiblement; & on en peut tirer une autre preuve de la nature de l'Esprit Humain. Car l'Homme est grand & fait pour la grandeur. Non-seulement il la cherche par-tout avec empressement, mais il l'apperçoit naturellement dans les objets spirituels & sensibles qui se présentent à lui. C'est ce que l'on peut remarquer dans les personnes les plus grossières. Il y en a peu qui ne saisissent d'abord, jusqu'à un certain point, ce qu'il y a de grand dans les choses qu'ils voyent, & dans celles dont on leur parle. Mais parce que, communément, les esprits sont médio-

eres, paresseux, & distraits par une infinité de soins, ^{Définition} ils ne voyent ordinairement dans les plus grands & division: objets, qu'une grandeur médiocre, & proportionnée ^{du Sublime} à leurs lumieres ou à leur attention. Cette grandeur commune, à laquelle la plupart des Hommes ^{Silyain.} s'arrêtent, ne les ravit point. Ils la voyent sans en être fort émus tant parce qu'ils y sont accoutumés, que par un effet secret de l'excellence de l'Esprit Humain trop élevé pour être fort frappé d'une médiocre grandeur. Mais lorsque dans ces mêmes objets où ils n'avoient apperçu qu'une grandeur commune, on vient à leur en montrer une extraordinaire; qu'on la leur présente dans un point de vûe avantageux, & d'une maniere qui la peigne vivement à leurs yeux dans toute son étendue; alors, ils sont ravis & transportés; leurs Ames s'élevent tout à coup à ce grand objet qui les frappe, & qui les attire par son éclat & par son excellence. Le *Sublime* dont le propre est d'élever nos esprits d'une maniere proportionnée à sa nature, ne seroit donc pas *Sublime* s'il ne les élevoit pas *au-dessus de leurs idées ordinaires de grandeur*; d'où il s'ensuit également, & qu'il n'y a que ce qui se trouve de plus élevé dans les plus grands objets, qui puisse être la matiere du *Sublime*, & que cette partie de notre définition est indubitable.

VI. Mais il n'y a pas moins de vérité dans ce qu'on ajoute que *l'Âme ainsi élevée se porte à ces grands objets avec admiration*. Cela n'a pas besoin de preuve. *L'Admiration* est l'effet naturel & inséparable de la vûe des choses extraordinairement grandes, & par conséquent du *Sublime* qui doit en être la plus vive & la plus noble image. La surprise & l'étonnement peuvent naître de la nouveauté seule, même à l'égard des objets médiocres qu'on n'avoit jamais vûs. Mais ces mouvemens sont bien différens de *l'Admiration* que produisent nécessairement, dans les esprits raisonnables, les

Définition
& division
du Subli-
me par M.
Sibyain.

objets extrêmement grands, & le *Sublime* qui les présente à nos yeux dans toute leur magnificence. Ce n'est même principalement que par cette *Admiration* que le *Sublime* remplit sa plus grande fonction, qui est d'élever l'*Ame* aussi-haut qu'on vient de le décrire, parce que c'est aussi l'effet & la nature de l'*Admiration*, d'élever l'esprit jusqu'aux objets qu'il admire. Et ceci confirme ce qu'on a observé qu'il est essentiel au *Sublime* d'élever l'*ame avec transport*, étant même impossible qu'il ne l'éleve pas de la sorte, parce qu'on y trouve les deux choses les plus capables de produire cet effet: je veux dire la vûe des objets extraordinairement grands, & l'*Admiration* qui nait nécessairement de cette vûe.

VII. Mais cette *Admiration* & le mouvement par lesquels l'*Ame* se porte à ces grands objets peints dans le Discours, doivent, de toute nécessité, lui donner une haute opinion d'elle-même; non pas, (7) comme dit Longin, parce qu'elle s'imagine avoir produit ce qu'elle vient seulement d'entendre, ce sont-là de trop foibles motifs; & l'ardeur & la rapidité de ses mouvemens n'ont garde de lui laisser le loisir & la liberté de réfléchir ainsi sur les qualités du stile. Ce qui lui donne cette haute opinion de soi, & qui la remplit de ce généreux orgueil, c'est qu'elle conçoit par-là la noblesse de ses idées & de ses mouvemens; jusqu'à quel point elle peut s'élever; quelle est par conséquent la grandeur & l'excellence de sa nature, & combien elle est capable des plus grandes Pensées & des plus héroïques sentimens....

VIII. Je suis persuadé que le *Sublime* est unique & ne souffre point de division. Cependant, si on regarde à la nature des divers objets qui lui servent

R E M A R Q U E S.

(7) comme dit Longin,] Voyez le Chapitre V.

de matiere, on le peut diviser en deux especes, *Définition & division du Sublime par M. Silvain.* sans qu'il y en puisse avoir davantage. Car le *Sublime dans le Discours*, est l'expression d'une grandeur extraordinaire. Or cette grandeur ne se peut trouver que dans les Sentimens du Cœur de l'Homme, ou dans les autres objets animés ou inanimés de la nature. Cela étant, il ne peut y avoir que deux sortes de *Sublime*; l'une qui regarde les *Sentimens*, & l'autre qui regarde les *Choses*. J'appellerai l'une de ces especes, le *Sublime des Sentimens*, & l'autre le *Sublime des Images*, parce que ... ce *Sublime* n'est autre chose que de certaines *Images* des plus grands objets. Ce n'est pas que les *Sentimens* ne présentent aussi en un sens, de nobles *Images*; puisqu'ils ne sont *Sublimes* que parce qu'ils exposent aux yeux l'Ame & le Cœur de l'Homme dans leur plus haute élévation. Mais comme le *Sublime des Images* peint seulement un objet sans mouvement, & que l'autre *Sublime* marque un mouvement du Cœur & un mouvement actuel, il a fallu distinguer ces deux especes par ce qui domine en chacune.

(8) NOUS avons déjà vu que M. Le Febvre distingue le Grand du Sublime. C'est ce que fait aussi M. Silvain. Cette distinction n'en est pas moins réelle pour être difficile à faire; & (9) quoiqu'on ait voulu douter de sa réalité, je ne crois pas que ceux qui refusent de l'admettre, puissent jamais parvenir à bien connoître le vrai Sublime. Ce que M. Silvain en dit dans le I. Chapitre de son II. Livre m'a paru mériter toute l'attention des Lecteurs. Il va plus

R E M A R Q U E S.

(8) Nous avons déjà vu &c.] Ci-devant dans la PREFACE, Remarque 18.

(9) quoiqu'on ait voulu douter de sa réalité; MÉMOIRES de Trevoux, Octobre 1733. Article LXXXI. p. 1814. Quand la différence entre les deux (le GRAND & le SUBLIME) seroit très-réelle, &c.

loin que M. Le Febvre & marque beaucoup mieux que lui cette différence si délicate. Ses réflexions peuvent en fournir d'autres, qui rendront cette même différence de plus en plus sensible.

Différence I. IL y a lieu d'être surpris que l'on ait confondu du *Grand* du le *Grand* & le *Sublime*. Il me semble que la & du *Su*-différence en est fondée sur la nature même du *Sublime*, par *blime*, & sur celle de l'Esprit Humain. Car l'Homme est naturellement si grand, qu'il est impossible qu'il soit ému d'une grandeur ordinaire, non-seulement parce qu'il l'apperçoit d'abord de lui-même & qu'il y est accoutumé, mais parce qu'il est homme; & ainsi cette tranquillité qu'il sent à la vûe des objets qui ne sont que grands, vient de sa propre élévation, & du sentiment secret de son excellence naturelle. Il est vrai que le Peuple & les petits esprits, sont frappés des moindres objets, & qu'ils y courent avec empressement; mais si on y prend garde de près, on trouvera que ce n'est pas la grandeur de ces choses qui touche le Peuple; c'est leur nouveauté. Il ne les admire pas comme grandes, mais comme inconnues; & il y a bien de la différence entre la surprise que cause la nouveauté, & l'admiration que produit l'extrême grandeur. Or l'expression d'une grandeur extraordinaire, fait le *Sublime*. . . & l'expression de la grandeur ordinaire fait le *Grand*. Le propre du *Sublime* étant d'exciter l'admiration, d'élever l'ame avec transport, de la remplir d'une haute opinion d'elle-même, il est clair que le *Grand*, qui ne produit point ces effets, est bien différent du *Sublime*. Ce n'est pas que la noblesse & la grandeur ordinaire du Discours ne tiennent l'Ame dans une assiette assez noble, & qu'elle ne donne beaucoup de plaisir. Mais le *Sublime* ne plaît pas simplement, il ravit, il transporte; & au lieu que le *Grand* empêche seulement l'Ame de s'abaisser, ou ne l'éleve que médiocrement; le

SUBLIME l'éleve au-dessus de ses idées ordinaires de grandeur & la porte avec admiration à ce qu'il y a du Grand de plus élevé dans la nature. Mais pour inspirer tous ces mouvemens, il ne suffit pas d'exposer un grand objet, il faut le faire avec un tour extraordinaire d'expression, qui marque l'impression vive & noble que l'objet a faite dans l'Orateur, & qui montre son Ame émue & élevée à la hauteur des choses dont il parle. C'est, si je ne me trompe, ce que le Grand, par sa nature, ne sçauroit faire dans l'Orateur, & un Discours peut avoir de la Grandeur sans ce tour extraordinaire d'expression.

II. Enfin, selon la nature, dans le Grand il y a divers degrés: mais dans le Sublime, il paroît qu'il n'y a qu'un seul degré, qui consiste en ce qu'il y a de plus élevé dans les plus grands objets. Il seroit facile de faire sentir ces vérités par rapport au Discours, soit à l'égard du Sublime des Images, soit à l'égard du Sublime des Sentimens. Ce qui fait le Grand dans le Discours a plusieurs degrés; mais ce qui fait le Sublime n'en a qu'un; & si, en certains cas, il s'en trouve deux, sçavoir, le dernier point de grandeur, & celui qui le précède immédiatement: ce sont des exceptions à la règle, qui ne doivent pas tirer à conséquence. Tout ceci se peut remarquer dans l'exemple... d'un Roi, qui par une magnificence bien entendue, & sans faste, fait un noble usage de ses richesses. Car qui peut douter qu'il n'y ait de la grandeur dans cette conduite? S'il étend cette magnificence sur les personnes de mérite, cela est encore plus grand; & s'il fait des libéralités à des malheureux, qui ne lui soient considérables que par leur misère, ce sera un nouveau degré de vertu & de grandeur. Cependant, il n'y a en tout cela que de la grandeur. Mais s'il porte la générosité jusqu'à se dévouer quelquefois sans imprudence, à ne se réserver que l'espérance comme Alexandre; si même il croit

Différence (comme *Titus*) avoir perdu tous les momens qu'il du *Grand* a passés sans faire du bien, & s'il dit en soupirant : & du *Sublime*, par *M. Silyain*, *Mes amis, j'ai perdu un jour*; ces deux derniers degrés sont le plus haut point de la vertu, où l'Homme puisse atteindre à cet égard. Ce sont des mouvemens visiblement *Sublimes*, & les seuls par conséquent dont l'expression puisse faire dans le Discours le *Sublime des Sentimens*.... Ces exemples font voir qu'il y a divers degrés dans le *Grand*, & qu'il n'y en a point ou du moins qu'il ne peut y en avoir que deux dans le *Sublime*, & cela en des cas fort rares; d'où il s'enfuit que le *Grand* & le *Sublime* sont très-différens l'un de l'autre.

III. Comme cette différence est ce qu'il y a de plus ignoré, & de plus important sur cette matière, il la faut rendre encore plus sensible par des exemples, & commencer par ceux qui ont rapport au *Sublime des Images*, pour en venir ensuite à ceux qui regardent le *Sublime des Sentimens*.

Longin cite ces Vers d'*Euripide*, où le *Soleil* parle ainsi à *PHAETON*.

Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie,
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Lybie.
Là, jamais d'aucune eau le filon arrosé,
Ne rafraîchit mon Char dans sa course embrasé.

.....
Aussi-tôt devant toi s'offriront sept Etoiles;
Dressé par-là ta course, & sui le droit chemin.
Aussi-tôt *Phaëton* prend les rênes en main,
De ses chevaux allés il bat les flancs agiles;
Les courriers du *Soleil* à sa voix sont dociles,
Ils vont. Le *Char* s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
Le pere cependant plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste,

Lui

A LA PREFACE.

49

Lui montre encor sa route, & du plus haut des Cieux
Le suit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux.
Va par-là, lui dit-il: Reviens; détourne; arrête.

Différence
du Grand
& du Sub-
lime, par
M. Silyain.

Je m'affûre que tout le monde s'apercevra d'a-
bord que les conseils du Soleil à Phaëton, & le
soin qu'il prend de lui crier de loin de s'arrêter,
de revenir, n'ont rien en soi de fort élevé. Ces
deux Vers:

Ils vont. Le Char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.

Ces deux Vers, dis-je, qui ont quelque rapport aux
Images, sont fort nobles; mais il n'y a que de la
Noblesse, & point du tout de *Sublime*. D'ailleurs
on ne trouve point ici ce *tour extraordinaire* d'ex-
pression dont j'ai parlé: c'est un simple récit; &
quelle comparaison de ce *tour-là*, à celui-ci? (10)
La Mer vit, & elle s'enfuit. Il jette ses regards,
& les Nations sont dissipées. Enfin il n'y a dans
tout ce passage quoi que ce soit qui élève l'Âme;
ce qui est pourtant essentiel au *Sublime*. A la vé-
rité on s'intéresse pour le Soleil & pour Phaëton;
on entre dans l'inquiétude d'un Père qui craint pour
la vie de son Fils; mais après tout, on n'est point
transporté d'admiration....

Longin cite encore (ces Vers) d'une Pièce d'*Eu-
ripide*, intitulée: *Dirce emportée par un Taureau*.

Il tourne aux environs dans sa route incertaine;
Et courant en tous lieux où sa rage le mène,
Traîne après soi la femme, & l'arbre, & le rocher

Premièrement, il est faux & impossible qu'un

R E M A R Q U E S.

(10) *La Mer &c.] Mare vidit & fugit P. CXIII.*

Tome IV.

D

Différence du *Grand* & du *Sublime*, par *M. Sibyala*.
 Taureau entraîne tout à la fois une femme, un arbre, & un rocher, & qu'il les entraîne en courant. Or, le *Vrai* seul peut être *Sublime*, & ce qui est convaincu de faux par la nature, ne le peut être. D'ailleurs, un Taureau qui fait de grands efforts, ne me paroît point un objet *sublime*; il ne m'élève point l'Ame; il ne me touche point d'admiration. Cependant il y a une assez noble vivacité dans ces Vers; & il ne s'agit plus que de sçavoir, si tout ce qui est *Noble dans le Discours*, doit passer pour *Sublime*, lorsqu'on n'y trouve point d'ailleurs les propriétés essentielles de *Sublime*. Voilà pour le *Sublime des Images*.

IV. Voici des exemples pour le *Sublime des Sentimens*.

Auguste délibere avec *Cinna* & avec *Maxime*, s'il doit quitter l'Empire ou le garder. *Cinna* lui conseille ce dernier parti; & après avoir dit à ce Prince, que de se défaire de sa puissance, ce seroit condamner toutes les actions de sa vie; il ajoute:

On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
 On garde sans remors ce qu'on acquiert sans crimes;
 Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
 Plus qui l'ose quitter, le juge mal acquis.
 N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
 A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque,
 Vous l'êtes justement, & c'est sans attentat,
 Que vous avez changé la forme de l'Etat.
 Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre,
 Qui sous les loix de Rome a mis toute la terre.
 Vos Armes l'ont conquise; & tous les conquérans,
 Pour être usurpateurs, ne sont pas des tyrans.
 Quand ils ont sous leurs loix asservi des Provinces,
 Gouvernant justement, ils s'en font justes Princes.
 C'est ce que fit César; il vous fait aujourd'hui

A LA PREFACE.

Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un Tyran, & son trépas fut juste ;
Et vous devez aux Dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées.
Un plus puissant Démon veille sur vos années.
On a dix fois sur vous attenté sans effet.
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.

*Distiques
du Grand
& du Sa-
disme, par
M. Silvain.*

D'un autre côté, *Maxime* qui est d'un avis contrai-
re, parle ainsi à *Auguste*.

Rome est à vous, Seigneur, l'Empire est votre bien,
Chacun en liberté peut disposer du sien.
Il le peut à son choix garder ou s'en défaire ;
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire ?
Et seriez devenu pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté ?
Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possèdent.
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cedent ;
Et faites hautement connoître enfin à tous,
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance,
Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;
Et Cinna vous impute à crime capital,
La liberté vers le Pays natal !
Il appelle remors l'amour de la Patrie !
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie ?
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix ?
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;
Mais commet-on un crime indigne de pardon.

Différence Taureau entraîne tout
 du *Grand* bre, & un rocher, &
 & du *Sublime*, par Or, le *Vrai* seul pe
 M. *Silyain*. convaincu de faux
 D'ailleurs, un T

(p)

ne me paroît pr
 ve point l'Am
 tion. Cepen
 dans ces Ve
 si tout ce
 fer pour
 leurs les
 pour le

FAIT

prém.
 ème ;
 agner,
 ur de regner.

IV.
 timer

s'i

quelque chose de *Grand*
 admirable... Mais af
 e *Sublime*. Les *Sentimens*
 ce Discours, ne sont que
 esprit, & non pas des mouve-
 Cœur de ceux qui parlent: & on
 que ces beaux Vers, qui à la vérité
 ne dans une noble assiette, l'élevent &
 portent avec cette émotion Héroïque, que
 oppose qu'on a sentie aux exemples que j'ai
 portés ailleurs.

V. Mais, pour rendre plus sensible la différence
 du *Grand* & du *Sublime*, je répéterai quelques
 exemples où ils se trouvent tous deux ensemble
 comme opposés l'un à l'autre dans le même Dis-
 cours; & cela afin qu'on puisse plus aisément les
 distinguer l'un de l'autre par cette opposition mê-
 me....

(Dans la *Tragédie de Cinna*) *Maxime* qui vou-
 loit fuir le danger, ayant témoigné de l'amour à
Emilie, (qu'il tâche d'engager à fuir avec lui;) el-
 le lui parle ainsi:

Quoi ! tu m'oses aimer, & tu n'oses mourir !
 Tu prétens un peu trop ; mais, quoi que tu prétendes,
 Rens-toi digne du moins de ce que tu demandes.
 Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas.

L A

un

om

rs au

out le monde con

m'oses aimer, & tu n'oses mourir.

me & très-sublime. Mais on doit convenir que les Vers qui suivent, quoique pleins de grandeur, ne font rien en comparaison....

(Dans la *Tragédie de Sertorius*) la Reine *Viriane* parle à *Sertorius* qui refusoit de l'épouser, parce qu'il s'en croyoit indigne par sa naissance, & qui cependant la vouloit donner à *Perperna*; & sur ce qu'il disoit, qu'il ne vouloit que le nom de créature de la Reine, elle lui répond:

Si vous prenez ce titre, agissez moins en Maître;
Ou m'apprenez du moins, Seigneur, par quelle loi
Vous n'osez m'accepter, & disposez de moi:
Accordez le respect que mon Trône vous donne,
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime & n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne sçauroit déguiser.

Tout cela est beau, tout cela est noble, mais quand elle vient à dire immédiatement après:

Puisque vous le voulez, foyez ma créature;
Et me laissant en Reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moi, parce que je le veux.

Cela est si *sublime*, cela élève l'Âme si haut, & avec un tel ravissement que les autres Vers, tout *grands* qu'ils sont, paroissent foibles en comparai-

Différence du Grand & du Sublime, par M. Silvain.

fon de ces derniers; de sorte qu'on peut dire que le Grand disparoit à la vue du Sublime, comme les Astres disparoissent à la vue du Soleil...

VI. Cette différence (du Grand & du Sublime) est certaine; elle est dans la nature & nous la sentons. De donner des marques & des regles pour faire infailliblement cette distinction, c'est ce qui me paroît difficile. Cela dépend des lumieres & du goût de chacun. La différence du Grand & du Sublime est une chose de sentiment; ceux qui l'ont juste & délicat, la verront & en général, & dans les exemples particuliers. Il me semble que les regles & les exemples qu'on a vûs dans ce discours, peuvent servir à faire ce discernement; à quoi je puis ajouter ce principe qu'on ne peut trop répéter, & qui me paroît certain en ces matieres: *Tout Discours qui eleve l'Âme avec admiration au-dessus de ses idées ordinaires de grandeur, & qui lui donne une haute opinion d'elle-même, ... est SUBLIME. Tout Discours qui n'a ni ces qualités ni ces effets, n'est pas SUBLIME, quoiqu'il ait d'ailleurs de la noblesse.* Au reste j'avertis que quand on trouveroit Sublimes quelques-uns des passages qui ne me paroissent que Grands, cela ne feroit rien contre le principe; & un exemple mal appliqué ne peut détruire une différence si réelle.

Je ne puis s-tôt quitter M. Silvain. Il examine dans le VII. Chapitre de son III. Livre, s'il y a un Art du Sublime. Ce qu'il dit à ce sujet m'a paru raisonnable; & je me persuade qu'on voudra bien lui donner audience encore un moment.

S'il y a un Art du Sublime, par M. Silvain.

Si on entend par le mot d'Art, un amas d'observations sur les opérations de l'Esprit & de la Nature, ou sur les moyens d'exciter à la production de ces beaux traits, les personnes qui sont sçés au Grand; il y a un Art du Sublime. Mais

si on entend par *Art*, un amas de préceptes propres à faire acquérir le *Sublime*, je ne crois pas qu'il y en ait aucun. Le *Sublime* doit tout à la Nature; il n'est pas moins l'image de la grandeur du cœur & de l'esprit de l'Orateur, que de l'objet dont il parle; & par conséquent, il faut, pour y parvenir, être né avec un esprit élevé, avec une âme grande & noble, & joindre une extrême justesse à une extrême vivacité. Ce font-là, comme on voit, des dons du Ciel, que toute l'adresse humaine ne sauroit procurer. D'ailleurs, le *Sublime* consiste non-seulement dans la grandeur extraordinaire d'un objet, mais encore dans l'impression que cet objet a faite sur l'Orateur, c'est-à-dire, dans les *Mouvements* qu'il a excités en lui, & qui sont imprimés dans l'air & dans le tour de son Expression. Comment peut-on apprendre à avoir ou à produire des *Mouvements*, puisqu'ils naissent d'eux-mêmes en nous, à la vue des objets, souvent malgré nous, & quelquefois sans que nous nous en apercevions? Ne faut-il pas avoir pour cela un cœur & un naturel sensibles? Et dépend-t-il d'un homme d'être touché quand il lui plaît, & de l'être précisément autant & en la manière que la grandeur des choses le demande? Dans le *Sublime des Images* peut-on se donner, ou donner aux autres cette intelligence vive & lumineuse, qui vous fait découvrir dans les plus grands objets de la Nature, une hauteur extraordinaire & inconnue au commun des hommes? D'un autre côté, est-il au pouvoir d'un Homme de faire naître en soi des sentimens héroïques? & ne faut-il pas qu'ils partent naturellement du cœur, accompagnés d'un air, d'un tour & d'un mouvement que la magnanimité seule peut inspirer?

II. Il est certain que l'*Art* ne peut servir de rien pour acquérir le *Sublime*; & il ne sert pas davantage pour le guider ou pour le conduire. L'*Art* ne regarde jamais que la manière. Or, ce qu'il y a

Si l'y a un
Art du Su-
blime, par
M. Silyain.

s'il y a un d'admirable ici, c'est que la même chose qui fait *Art du Sublime*, par M. Sylvain. en partie l'essence du *Sublime* en fait aussi la manière, je veux dire ce *Mouvement* élevé de l'Orateur; & nous venons de voir que tout l'*Art* humain ne sauroit avoir la moindre part à ces *Mouvements*. On peut avoir besoin de règles pour se conduire dans un Discours de quelque étendue. Mais comme le *Sublime* est conçu en petits traits fort vifs, qui partent de l'esprit tout-à-coup, & plus vite qu'un éclair; qu'est-ce que l'*Art* peut faire dans ces soudains transports, & dans une opération si prompte? Et comment l'*Art* pourroit-il régler ces *Mouvements* impétueux & ces *Traits sublimes*, puisqu'on ne les peut produire, que lorsqu'on parle, ou en écrivant, on est comme transporté hors de soi-même? Car si on avoit assez de liberté & de sang-froid, non-seulement pour songer à la régularité, mais pour faire des réflexions, ils ne naistroient jamais. Mais, dit-on l'*Art* peut faire connoître, après qu'on a parlé, si les *Traits de Sublime* sont justes, & s'ils ont la perfection que leur nature demande. C'est sortir de la question; il s'agit uniquement de la production des *Traits sublimes*, & non pas du jugement qu'on en peut faire après qu'ils sont produits. L'*Art* & l'étude de la Langue, ajoutera-t-on peut-être, sont nécessaires pour exprimer les *Traits sublimes* avec le tour, & dans les termes les plus purs & les plus propres. Mais outre que tout cela n'est point particulier au *Sublime*, & qu'il est nécessaire à tous ceux qui veulent parler ou écrire; comme (II) les *Traits sublimes* ne sont tels que par un *Tour extraordinaire*, &

R E M A R Q U E S.

(II) *les Traits sublimes ne sont tels que par un Tour extraordinaire, &c.*] Ce que M. Sylvain avance ici sur la nature de l'*Expression du Sublime*, il a pris soin de l'établir; d'une manière, à mon avis, assez satisfaisante;

qu'ils doivent être exprimés en très-peu de mots, s'il y a un
 & dans les termes les plus simples, il est impossi- *Art du Su-*
 ble que la Nature inspire dans les occasions, des *blime,* par
Traits sublimes à ceux à qui elle a donné ce talent, *M. Silvan.*
 sans leur inspirer, en même tems, le tour & les
 termes qui y sont propres, & sans lesquels il ne
 peut y avoir de *Traits sublimes*. Ainsi ma pro-
 position reste dans toute sa force; & il demeure
 constant que *le seul Art du SUBLIME est d'être*
né au SUBLIME.

III. (12) *Longin est d'un Sentiment contraire,*
 & il croit que l'*Art* est absolument nécessaire.
Comme les vaisseaux, dit-il, *sont en danger de périr*
lorsqu'on les abandonne à leur seule légèreté, &
qu'on ne sçait pas leur donner leur charge & le poids
qu'ils doivent avoir; il en est ainsi du Sublime si on
l'abandonne à la seule impétuosité d'une Nature igno-
rante & téméraire. Je dirai franchement, quoi-
 qu'avec peine, qu'il ne me paroît pas qu'il y ait
 beaucoup de justesse à tout cela. Un Vaisseau ne
 marche & ne se conduit pas tout seul; mais l'Es-
 prit marche de soi-même & par son propre mou-
 vement. Parler d'une *Nature ignorante & témé-*
raire en fait de *Sublime*, c'est poser pour principe
 non-seulement ce qui est en question, mais ce qui
 est visiblement faux; puisque le *Sublime* suppose
 nécessairement un naturel admirable, & qu'il ne
 peut jamais partir que d'un esprit juste & guidé en
 ce point par des lumières naturellement sûres &
 infaillibles. Je dis en ce point; car il se pourroit
 bien faire que l'Esprit le plus né au *Sublime* ne

R E M A R Q U E S.

dans ce même Livre III. Chapitre VI. dont le titre est:
En quel stile le Sublime doit être écrit. Différence du
Sublime & du Stile Sublime.

(12) *Longin est d'un sentiment contraire,*] Voyez ce
 qu'il en dit dans le II. Chapitre du *Traité du Sublime.*

Si l'on ne peut pas se servir de règle & de guide à lui-même dans un long Discours, & qu'on y trouve des irrégularités, faute d'Art ou d'expérience. Mais je maintiens qu'on ne trouveroit aucuns de ces irrégularités dans les endroits *Sublimes*, & que ces *Traits* se trouveroient de la dernière justesse. En un mot, le *Sublime* ne peut avoir d'autre défaut, que celui de l'esprit de l'Orateur. Le *Sublime* peut bien n'être pas, manque du génie & des talens nécessaires, mais dès qu'il est, il est parfait.

Ce qui peut avoir trompé *Longin*, (13) c'est qu'il a confondu le *Sublime* avec l'*Eloquence*, & qu'il n'a

REMARQUES.

(13) c'est qu'il a confondu le *Sublime* avec l'*Eloquence*, &c.] M. *Silvain* après avoir prouvé dans les Chap. II, III, IV, V, & VII. de son second Livre; que la *Perfection du Discours*, les *Raisonnemens de conviction*, le *Pathétique*, & les *Discours véhémens de la raison*, de la *vertu*, de la *justice*, & de l'*amour du vrai bien* différent du *Sublime*, ajoute dans le IX. Chap. du même Liv. il est clair qu'un Discours peut être parfaitement *Eloquent*, sans être *Sublime* par lui-même; puisque l'*Eloquence* la plus parfaite ne consiste que dans l'assemblage de toutes ces choses. On peut être très-*éloquent* sur des sujets légers, & pour de petits intérêts, qui n'offrent rien de grand, ni de capable d'élever l'Esprit; d'où il se conclut nécessairement, que de ce qu'un Discours est plein d'*Eloquence*, il ne s'ensuit pas qu'il soit *Sublime*. C'est de quoi on seroit parfaitement convaincu, par un endroit de la seconde *Philippique* de *Cicéron*, où il se défend sur ce qu'*Antoine* l'avoit accusé d'avoir été complice de la mort de *César*. Il n'y a pas un seul *Trait sublime* dans tout ce passage. Cependant toute l'*Eloquence* du monde, tout ce qui peut la former, s'y trouve rassemblé: des récits animés, des raisonnemens invincibles, des mouvemens, une adresse admirable pour tourner l'accusation contre l'accusateur même; le tout accompagné d'une force, d'une beauté d'expression, d'une noblesse, d'une vivacité, & d'un charme extraordinaire. Rien n'est au-dessus de cet endroit... Rien n'est plus capable de faire voir la différence de l'*Eloquence* &

pas pris garde à ce qui fait que celle-ci a besoin s'il y a un
d'Art & de regles. Car je conviens que quoiqu'el- Art du Su-
le doive infiniment à la Nature, & que tous les blime, par
préceptes du monde ne seroient pas capables de M. Silvain
rendre éloquens, ceux qui ne seroient pas nés tels;

R E M A R Q U E S.

du Sublime... Ce n'est pas qu'il ne se puisse trou-
ver, & qu'il ne se trouve en effet assez souvent des
Traits de Sublime dans un Discours éloquent. Mais il
peut n'y en avoir aucun sans qu'il soit moins éloquent.
Enfin il est vrai que tout ce qui est Sublime est Elo-
quent; mais tout ce qui est éloquent n'est pas Sublime.
Dans le I. Chap. du III. Liv. M. Silvain prétend
que Longin a confondu le Sublime avec l'éloquence; &
voici comme il le prouve. „ Ce seroit nier le jour en
plein midi, que de contester que Longin n'ait cou-
fondu le Sublime avec l'éloquence. Les cinq sources
qu'il marque du Sublime, sont précisément les prin-
cipales sources de l'éloquence; & son sixieme Chapi-
tre, où il fait le plan de son Ouvrage, est le dessein
d'un Traité de Rhétorique, dont tout le Livre est l'exé-
cution. Car peut-on nier qu'un Discours, où tout
sera heureusement pensé, où il y aura de beaux Mou-
vemens & des Passions poussées à propos; des Figures,
soit de pensée ou de diction, bien tournées, agréa-
bles, véhémentes, bien ménagées, & dont l'artifice
soit caché par l'éclat du Pathétique; où il y aura des
Énumérations exactes des principales circonstances,
des Images vives & justes des choses, un Style noble,
élégant, harmonieux; peut-on nier, dis-je, qu'un
tel Discours ne fût éloquent. N'est-ce pas dans l'as-
semblage de toutes ces choses, jointes à la force du
Raisonnement, que les Maîtres de l'Art font consister
l'éloquence? Et puisque c'est uniquement dans ces
choses-là même que Longin met le Sublime, peut-on
douter qu'il ne se confonde avec l'éloquence? Cepen-
dant rien n'est moins vrai que cette idée; & il est
constant qu'il se peut trouver, & qu'il se trouve,
même sur des sujets fort médiocres, des Discours où
toutes ces choses se rencontrent ensemble, sans qu'il
y ait un seul trait de Sublime. Au reste, c'est ici le
défaut le plus universel de Longin; & qui se répand
généralement sur tout son Ouvrage, & dans chaque
partie de son Ouvrage.”

Il est certain qu'on ne peut devenir parfait Orateur sans le secours de l'Art & des préceptes. La raison en est, que l'Eloquence a une infinité de parties qu'il faut trouver & disposer, & que par conséquent elle dépend d'une infinité de réflexions, qu'un Homme seul ne peut pas faire, qui ont été faites par plusieurs dans la succession des tems, & dont l'assemblage a produit la *Rhetorique*. Mais le *Sublime* n'a pas un grand nombre de parties; il n'en a point, à parler en un certain sens; & ainsi il n'a pas besoin de réflexions; elles y nuisent au contraire. Il ne s'y agit pas d'arranger & de disposer, il suffit de produire. Ce sont, comme j'ai dit, des effets subits & naturels de la grandeur de l'esprit & de la noblesse du cœur. Ce sont des faillies & des mouvemens, qui, encore une fois, naissent parfaits, ou ne naissent point du tout.

V. Mais quoiqu'il n'y ait point d'Art du *Sublime*, on ne sçauroit traiter trop souvent & trop exactement cette matiere. Il est nécessaire d'avoir une juste idée d'une chose aussi importante à l'Eloquence que le *Sublime*, & d'en découvrir les sources. Cette juste idée & les exemples qu'on en donnera aideront les Lecteurs à en bien juger, & à le distinguer, animeront les Esprits élevés, leur feront connoître à eux-mêmes les *Traits sublimes* qui leur échappent, car on ne connoît pas toujours tous ses talens, ni la beauté de tout ce que l'on dit. Et au lieu que la hardiesse & le *Tour extraordinaire* des *Traits sublimes* qui se présentent à eux, pourroient les rendre trop timides; la connoissance qu'ils auront de la nature & des qualités du *Sublime*, les rassurera; & mettant leur esprit dans une pleine liberté d'agir, il produira une infinité de ces beaux traits, qui, sans cela, y seroient toujours demeurés.

VI. D'ailleurs, si on ne peut leur donner des préceptes on peut leur donner des conseils, dont

le plus utile est de s'exercer au *Grand*. Quelque excellent naturel qu'on ait, on a besoin de le cultiver par l'exercice; & la Nature nous fait presque toujours acheter par le travail ce qu'elle nous donne. A la vérité, les *Traits sublimes* naissent d'eux-mêmes par un transport soudain; mais c'est à cause de cela même qu'il faut tenir, pour ainsi dire, son esprit en haleine, & dans l'élévation par une considération continuelle des plus grands objets de la Nature, des actions & des qualités éminentes de Dieu & des Hommes illustres, afin d'en tirer des *Images sublimes*. On peut même imiter par forme d'exercice la manière de ceux qui ont le mieux réussi à cette sorte de *Sublime*, comme *Moïse*, *David*, *Homère*, *Corneille*, & quelques autres. Véritablement cela n'aura peut-être pas d'abord la même beauté que dans l'original; & j'avoue que ce seront à peu près les *Images* & les *Mouvements* de *Moïse* & de *Corneille*, que l'on verra, & que vous aurez transportés & appliqués à d'autres objets. Mais cet exercice, cette imitation & ces exemples, réveilleront votre esprit né au *Sublime*, l'exciteront & le mettront en mouvement, & alors sans songer désormais à ces exemples, & lorsque vous y penserez le moins, votre esprit ainsi excité produira de son propre fonds des *Traits de Sublime* semblables à ceux de ces Auteurs; des *Traits* qui présentant des *Idees* nobles & des *Mouvements* aussi nobles, pourront exciter la même admiration.

VII. Je dis la même chose du *Sublime des Sentimens*. L'imitation non seulement des discours des Orateurs, mais encore de la manière de parler des grands Hommes, (14) dont nous avons rapporté les *Sentimens héroïques*, pourra nous animer à en

R E M A R Q U E S.

(14) dont nous avons rapporté les *Sentimens héroïques*. M. Silyain en a rapporté beaucoup en différens endroits

s'il y a un produire de semblables. Il faudra tâcher sur-tout *Art du Sublime*, par *Bl. Sylvain*, de se mettre dans la même disposition où ils étoient, quand ces réponses leur ont échapé, & pour cela, tourner les yeux vers les choses qui ont excité en eux ces beaux *Mouvements*. Il faut donc étudier ces grands Hommes; on ne sçauroit croire combien *Cyrus*, *Alexandre*, *Philippe*, *Agésilas*, *Thémistocle*, *Epaminondas*, *Démofthène*, *Scipion*, *Brutus*, *César*, *Pompée*, *Cicéron*, *Caton d'Utique*; combien *Homere*, *Virgile*, *Corneille*, *Plutarque*, & les autres Historiens Grecs & Latins, peuvent servir à ceux qui sont nés pour le *Sublime des Sentimens*. L'imitation des discours des uns, & la considération des vertus des autres, sont les deux plus grands secrets en tout ceci. Car enfin, les objets émeuvent, les exemples touchent & animent. Nous voyons combien *Alexandre* étoit transporté à la lecture d'*Homere*, & j'oserois croire, qu'elle n'a pas peu contribué à lui inspirer cette ardeur de courage, cette grandeur d'ame, & ces desseins de guerre & de conquête qu'il a exécutés. Il est vrai que cette lecture trouva en lui un fonds admirable; & un naturel beaucoup plus riche & plus noble que celui d'*Achille*; de sorte que dans *Alexandre*, la Nature a passé les idées d'un des plus grands esprits du monde. Mais enfin, si ces fictions animerent si fort ce Prince par cette foule de grandes actions, d'exemples & de sentimens élevés; si elles lui firent faire & penser de si grandes choses, pourquoi de semblables lectures & de semblables exemples ne pourront-ils pas nous élever & nous échauffer l'esprit de la même sorte? Pourquoi lorsque dans les sujets que nous aurons à traiter, nous aurons saisi les endroits propres par leur nature à exciter de

R E M A R Q U E S.

de son *Traité*, mais sur-tout dans les Chap. V. VI. & XV. de son I. Livre.

grands Mouvemens, ne pourrons-nous pas en avoir, s'il y a un & les exprimer avec des paroles qui en portent le caractère ?

VIII. Cependant, si l'on veut appeller *Art & Préceptes* l'exercice & les conseils dont je viens de parler, & qui ne servent ni à produire, ni à former le *Sublime*, mais seulement à mettre les grands Esprits en mouvement pour le produire; je ne m'y opposerai point; ce sera une dispute de mots peu importante. Je dirai seulement sur ces mêmes exercices, & sur ces mêmes conseils, qu'il faut se connoître & se bien examiner. Car, si on ne se trouve pas une ame haute, fiere & généreuse; si on se sent foible & lent, de sorte qu'on ne soit pas susceptible de ces nobles impressions propres au *Sublime*; il est inutile de se donner la torture. Comme alors dans le *Sublime des Images* on ne feroit que de pompeux Galimathias, de même il ne nous échaperoit que des *Rodomontades* & des *Saillies de Capitan*, au lieu de *Sentimens héroïques*. Mais quand on se voit un cœur grand & sensible, il faut s'exercer par les moyens que je viens de dire, & plus encore par de grandes actions dans les rencontres & par la pratique des plus hautes vertus. Car la vertu est le seul véritable Maître dans cette Science; & puisque (15) c'est dans la grandeur d'ame que le *Sublime des Sentimens* a sa source, l'art le plus sûr & la voye la plus abrégée pour y parvenir, c'est, s'il se peut, de se rendre magnanime....

R E M A R Q U E S.

(15) c'est dans la grandeur d'ame que le *Sublime des Sentimens* a sa source,] Il faut faire attention, que M. Sylvain n'admet point de *Grandeur d'Ame*, qui ne soit fondée sur la vertu. Voilà son grand Principe. Selon lui, nul *Sentiment sublime*, s'il n'est *vertueux*. C'est ce qu'il répète par-tout dans son Livre. Il seroit à souhaiter que les Hommes fussent autres qu'ils ne sont.

s'il y a un IX. Avant que de finir ... je crois devoit aver-
Art du Su- tir ceux qui ont le plus de disposition au *Sublime* ,
blime , par de le ménager , & de n'en pas mettre plusieurs
M. Silvain. *Trois* tout de suite. Quelque simple qu'en soit
 l'ex-

R E M A R Q U E S.

Ils ne courent sans contredit qu'après l'Ombre de la
Grandeur ; mais cette Ombre est *Réalité* pour eux. Ils
 en jouissent. Quoi qu'il en soit, *M. Silvain* commence
 ainsi le Chap. V. de son I. Liv. „ Les *Sentimens* sont
 „ ce qui découvre les qualités & la disposition présente
 „ d'un Cœur ; & puisque le propre du *Sublime* est d'ex-
 „ poser ce qu'il y a de plus grand dans les objets , &
 „ d'élever les Esprits avec admiration par cette vûe ,
 „ il s'enfuit que les *Sentimens sublimes* sont ceux qui
 „ marquent dans l'Ame de celui qui parle une *Gran-*
 „ *deur extraordinaire* , & la plus haute dont l'Homme
 „ soit naturellement capable. Or il me semble que cet-
 „ te *Grandeur* consiste à être élevé par la noblesse de
 „ ses *Mouvemens* , & par la *Magnanimité* au-dessus de la
 „ Crainte de la Mort , au-dessus des *Passions* & des
 „ *Vertus communes*. Examinons ces trois Articles .
 „ qui sont les sources de la *Sublimité des Sentimens* .
 Elle ne peut avoir son principe que dans un fonds ex-
 traordinaire de vertu ; c'est ce que *M. Silvain* établit fort
 au long dans les neuf Chapitres suivans , en traitant &
 les trois points qu'il vient de se proposer d'examiner ,
 & quelques autres sujets. L'objet du IV. Chap. du II.
 Liv. est de prouver que le *Pathétique* ne peut pas être
Sublime , & voici de quelle maniere *M. Silvain* y rai-
 sonne. „ Il est certain que le *Pathétique* n'est autre
 „ chose que des *Discours vifs, touchans, & enflammés* ,
 „ qui expriment les passions de l'Orateur , & qui par-là ,
 „ sont propres à les inspirer aux autres. . . . Je ne vois
 „ pas que le *Pathétique* , considéré comme tel , puisse
 „ être *Sublime* . Car enfin , pour former le *Sublime* , il
 „ faut un *Grand Objet* , ou un *Grand Sentiment* dans un
 „ *Tour extraordinaire d'Expression* . Or les *Mouvemens*
 „ des *Passions* , & les *Passions* même n'ayant rien de *Grand*
 „ ni de *Noble* , le *Pathétique* , qui n'est autre chose que
 „ l'*Expression de ces Mouvemens* , ne peut avoir non plus
 „ de véritable *Grandeur* ; & par conséquent il ne peut
 „ être *Sublime* . Quoi , s'écriera-t-on peut-être , il n'y
 „ a rien de *Grand* dans les *Passions* & dans leurs *Mou-*
 „ *vemens* ? Peut-on parler ainsi indistinctement de tou-
 „ tes

A LA PREFACE. 75

l'expression, ils jettent tant d'éclat, & touchent si fort, s'il y a un qu'on ne pourroit pas supporter une telle lecture. *Art. du Sublime*, par M. Silvain. Quoique chacun de ces *Traits* fût naturel, la multitude & la suite n'en seroient pas naturelles. Il en est, à cet égard, comme de ces *Pensées ingénieuses & brillantes*, dont on est si amoureux, & dont on s'efforce de composer des pièces entières. Rien n'est plus fatiguant, ni moins aimable, qu'un long tissu de *Traits brillans*, parce que rien n'est moins naturel.

REMARQUES.

tes les *Passions*? Oui, on le peut, & on le doit même, quand on est raisonnable; & encore plus, quand on est Chrétien. Affûrement, on ne peut qu'applaudir à la pureté du motif, sur lequel M. Silvain a pris parti pour l'opinion qu'il soutient, & qui lui fait dégrader certaines choses que l'on regarde comme *Sublimes*, du rang où l'opinion commune les avoit mises. Tel est, par exemple, le fameux *Moi de Médée* cité par M. Despréaux dans sa *X. Réflexion Critique*. „ Ce *Moi*, „ dit M. Silvain, Liv. I. Chap. III. a beaucoup de „ Force, j'en conviens, mais il ne me paroît pourtant „ pas *Sublime*, parce qu'après tout il ne présente que „ *Médée*; c'est-à-dire, une Femme couverte de mille „ crimes. La grande idée qu'elle paroît avoir d'elle-même, ne change pas celle que les autres en ont, „ & qu'ils en doivent avoir. Ce *Moi* pourroit faire attendre, à ceux qui n'en jugeroient pas bien, quelque chose de *Grand*; & il est vrai que le propre du *Sublime* est d'offrir à l'Esprit quelque *Grandeur extraordinaire*. Mais il faut que ce soit une *Grandeur réelle*, & que les Auditeurs la reconnoissent sur le champ avec admiration; & ils font ici tout le contraire, „ parce qu'ils connoissent trop *Médée*, & que l'idée „ qu'ils en ont est trop présente. Ainsi ce n'est-là, si „ je ne me trompe, qu'une expression forte qui carac- „ térise merveilleusement l'audace indomptable de *Médée*, „ & sa confiance en ses enchantemens. Il seroit aisé de faire sentir le peu de solidité de cette critique; & l'on pourroit détruire sans peine l'opinion de M. Silvain sur la source des *Sentimens sublimes*. Mais ce sont deux objets auxquels il m'est d'autant plus inutile de m'arrêter ici, que l'on verra dans les *Réflexions* de M.

QUITTONS enfin M. Silvain; & si l'abondance languissante de son Stile a pu nous fatiguer, cherchons un délassement utile dans ce que M. Raimond de S. Mard a dit touchant le Sublime au commencement de ses Réflexions sur l'Ode.

Réflexions: I. Sous prétexte que le *Sublime* tient à l'*Ode* sur le *Sublime*, par ce que vous avez vu jusqu'ici ne vous a contenté. M. Raimond de S. Mard. De grands mots ne vous suffissent pas; vous voulez des Idées claires: mais croyez-vous qu'il soit bien facile de vous en donner? Non, Monsieur. Il n'est pas dit, parce que nous sentons une chose, que nous la connoissons quand nous voudrions, & nos retours sur nous-mêmes ne réussissent pas toujours. Tel endroit nous frappe qui doit sa beauté à une demi-douzaine de choses qui concourent à la former. Quelle fatigue pour les démêler, & si l'on en est venu à bout, comment évaluer & fixer la part que chacune de ces choses doit avoir à la beauté dont on est charmé? Encore autre embarras? Vous avez attrapé la source d'un agrément. Il s'en présente un dans votre chemin, qui, à une nuance près, est de la même espece que celui que vous avez trouvé: vous croyez n'avoir qu'à appliquer votre Principe, vous êtes tout étonné qu'il ne va plus; il faut recourir à un autre, ou l'unir à celui que vous aviez déjà, parce que votre beauté coule de l'union de ces deux Principes. Le *Sublime*, par exemple, dérive d'un endroit, souvent de deux; tantôt il est dans les *Images*, tantôt il est dans les *Tours*, & dans ces *Tours* il doit à l'Orgueil, ou tout, ou une bonne partie de ce qu'il est. Or je vous prie, comment démêler des ressorts si délicats qu'ils en

R E M A R Q U E S.

Raimond de S. Mard sur le *Sublime*, que sans attaquer M. Silvain, il l'a parfaitement bien réfuté.

A L A P R E F A C E. 67

deviennent imperceptibles? Nous sentons bien, à Réflexion sur le *Sublime*, par M. Raimond de S. Mars, la vérité, que ces ressorts nous remuent; nous sentons leurs efforts; mais la difficulté n'est pas de les sentir, il s'agit de les voir, de connoître leur jeu particulier, de débrouiller leur jeu général, & pour tout cela, il faut avoir la vue bien fine; & ce qu'il y a de triste, c'est qu'avec de bons yeux, on court risque de ne voir les choses que confusément & par conséquent de rendre un compte embarrassé de ce qu'on a vû. Mais quand je devrois me deshonorer, il faut que je vous fasse part de ce que j'ai pu démêler du *Sublime*. En voici deux ou trois exemples, pour vous expliquer une espece de *Sublime* que je nomme le *Sublime des Images*.

II. *Homere*, en parlant de *Neptune*, dit en je ne sçai quel endroit de l'*Iliade*.

Neptune ainsi marchant dans les vastes Campagnes
Fait trembler sous ses pieds & Forêts & Montagnes.

Ne voilà-t-il pas, Monsieur, une belle *Image*. Mais *Homere*, selon moi, est encore bien admirable, lorsqu'au sujet du même *Neptune* il dit dans un autre endroit.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie :
Pluton sort de son Trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour
D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux
Abhorré des Mortels & craint même des Dieux :

Quels coups de Pinceau, Monsieur! Que c'étoit un grand Peintre qu'*Homere*! Que ne nous fait-il pas voir ici? *La Terre ébranlée d'un coup de Trident; les Rayons du jour prêts à entrer dans son*

Réflexions *contre, la Rivé du Styx tremblante & désolée.* Cer-
 sur le *Su-*tes voilà de bien grands objets pour des cerveaux
blime, par aussi petits que les autres, & il seroit bien éton-
 M. Rai- nant qu'à la vûe d'un pareil spectacle, nous demeu-
 mond de russions tranquilles, nous que le *Nouveau* subjugue
 S. Mard. & fait, pour ainsi dire, trembler toutes les fois
 qu'il réveille en nous le sentiment d'une certaine
 Puissance où nous ne sçaurions atteindre.

Homere qui est toujours grand dans ses *Images* en
 étale encore une bien magnifique. *Thétis* dans l'*I-*
Iade va prier *Jupiter* de venger son Fils qui avoit
 été outragé par *Agamemnon*. Touché des plaintes
 de la Déesse, *Jupiter* lui répond: „ Ne vous in-
 „ quitez point, belle *Thétis*, je comblerai votre
 „ Fils de gloire, & pour vous en assurer, je vais
 „ faire un signe de Tête, & ce signe est le gage le
 „ plus certain de la foi de mes promesses”. *Il dit;*
du mouvement de sa tête immortelle l'Olympe est ébran-
lé. Voilà un beau trait de *Sublime*, & bien propre
 à exciter notre *admiration*: car, encore une fois,
 tout ce qui passe nos forces, tout ce qui passe no-
 tre pouvoir la réveille; & remarquez qu'à cette *ad-*
miracion il se joint toujours de l'étonnement, espece
 de sentiment qui ne laisse pas d'avoir encore son
 prix pour nous.

Enfin, Monsieur, il est certain que les grandes
Images ont pour nous un furieux charme: au lieu
 de nous appetisser, ce qu'elles devoient faire par
 leur grandeur, il semble qu'elles nous élevent, &
 il faut qu'au milieu de notre bassesse, nous nourris-
 sions tous un sentiment de grandeur & même de
 bouffissure, qui soit réveillé pour les *Images* tou-
 tes les fois qu'elles ont un certain air de magnifi-
 cence. D'ailleurs il faut vous dire que les grandes
Images tiennent toujours par quelque coin au *Mer-*
veilleux; & vous n'ignorez pas sans doute le Talent
 du *Merveilleux*, & la force impérieuse avec la-
 quelle il frappe & maîtrise notre Imagination.

III. Il est tems maintenant de vous faire passer *Réflexions* au *Sublime des Tours*; mais il me faut encore des *sur le Sublime*, par *exemples*, & vous devez deviner que je les prendrai dans *Corneille*. *M. Raimond de S. Mars*

Dans la Scène quatrieme du premier Acte de *Médée*; *Médée*, parlant à sa Confidente, lui dit qu'elle sçaura bien venir à bout de ses Ennemis, qu'elle compte même incessamment s'en venger; à quoi *Nérine*, sa Confidente, répond.

Perdez l'aveugle espoir dont vous êtes séduité,
 Pour voir en quel état le sort vous a réduite,
 Votre Pays vous hait, votre Epoux est sans foi,
 Contre tant d'Ennemis que vous reste-t-il ?

A quoi répond *Médée*,

Moi, dis-je, & c'est assez.

Moi;

On en trouve un autre du même genre dans la sixieme Scène du troisieme Acte des *Horaces*. Une femme qui avoit assisté au Combat des trois *Horaces* contre les trois *Curiaques*, mais qui n'en avoit point vu la fin, vient annoncer au *vieil Horace*, le Pere, que deux de ses Fils ont été tués, & que le troisieme, se voyant hors d'état de résister contre trois, avoit pris la fuite. Le Pere, alors outré de la lâcheté de son Fils, déclame contre lui, entre en fureur: sur quoi leur Sœur qui étoit là présente lui ayant dit,

Que vouliez vous qu'il fit contre trois ?

Il répond brusquement.

Qu'il mourût.

Dans les deux exemples que je viens de rapporter, *Médée* & *Horace* sont tous deux agités de Passions, & il est impossible qu'ils expriment ce qu'ils sentent, d'une façon plus pathétique. Le *Moi*

ADDIT I O N S

Réflexions qu'emploie *Médée*, & à qui elle donne même une nouvelle force en le répétant, peint la Hauteur & la Puissance de cette Enchanteresse, de la maniere la plus vive; & remarquez, je vous prie, que cette maniere de peindre est la plus vive, parce qu'elle ne sçauroit être plus courte. C'est qu'un sentiment pressé en peu de paroles, en devient plus vif; il acquiert de la force de ce qu'il est ferré; sa chaleur ne se divise point, & se conserve toute entière, parce qu'elle est réunie. Le Sentiment qu'exprime *Horace* le Pere, a encore la même sorte de beauté; il ne sçauroit être, non plus que celui de *Médée*, rendu en moins de paroles, & par conséquent il ne sçauroit être plus vif. C'est qu'encore une fois, il n'y a rien de si rapide que nos mouvemens. Les expressions, quelque énergiques qu'elles puissent être, les énervent, les affoiblissent, & ne les rendent jamais à notre gré: mais, quand par bonheur, un mot, un seul mot peint vivement un sentiment, nous sommes ravis, parce qu'alors le sentiment a été peint avec la même vitesse qu'il a été éprouvé, & cela est si rare, qu'il faut nécessairement qu'on en soit surpris dans le même tems qu'on en est charmé.

IV. Il n'y a point à douter encore que l'Orgueil ne prête de la beauté aux deux traits de *Cornille*... Lorsque des gens animés parlent, nous nous incorporons avec eux, nous faisons partie d'eux-mêmes, enfin nous nous mettons machinalement à leur place. Ainsi quand *Nérine* dit à *MÉDÉE*, *Contre tant d'Ennemis, que vous reste-t-il?* nous sommes extasiés d'entendre ce *Moi* superbe. L'orgueil de *Médée* enfle, pour ainsi dire, & élève le notre; nous luttons nous-mêmes sans nous en apercevoir contre le sort, & lui faisons face comme *Médée*. Ne trouvez-vous pas aussi que l'exemple d'*Horace* est de la même nature, & qu'il a encore sa bonne part d'Orgueil. *Camille* lui dit en pap.

l'ant de son Frere, *Que vouliez-vous qu'il fit contre* Réflexions
trois? Le Pere répond brusquement, *Qu'il mou-* sur le *Su-*
rit. Le *Qu'il mourût* nous enleve: car comme *blime*, par
 nous craignons prodigieusement la Mort, nous avons *M. Rai-*
 une singuliere vénération pour ceux qui la mépri- *mond de*
 sent; aussi sommes-nous tout à la fois surpris & *S. Marc.*
 enchantés de nous trouver si braves, & il est cer-
 tain que, nous étant mis à la place d'*Horace*, &
 nous trouvant pour un moment animés de la même
 grandeur que lui, nous ne sçaurions nous empê-
 cher de nous enorgueillir tacitement d'un coura-
 ge que nous n'avions pas le bonheur de connoî-
 tre encore.

V. Je conclus donc, Monsieur, que le SUBLIME
 DES TOURS est un grand Sentiment que nous som-
 mes sûrs avoir été éprouvé par un grand Homme à
 la place duquel nous nous mettons; mais souvenez-
 vous qu'il faut que ce grand Sentiment soit peint
 d'une maniere très-vive. Par exemple, pour en
 revenir au *vieil Horace*, si lorsqu'on lui demanda
 ce qu'il eût voulu qu'eût fait son Fils étant seul
 contre trois, il avoit répondu qu'il devoit se souve-
 nir qu'il étoit Romain, soutenir la gloire de ses An-
 cêtres & se livrer courageusement à la mort; n'est-il
 pas vrai qu'il eût exprimé un grand sentiment?
 Cependant avouez que ce sentiment, tout grand
 qu'il est, nous auroit peu frappés. Il falloit pour
 qu'il fit sur nous tout l'effet qu'il pouvoit faire;
 que le bon *Horace* en parût bien pénétré, & c'est
 ce dont il fait foi par la maniere brusque & naïve
 dont il le rend. C'est qu'il faut toujours se souve-
 nir qu'un Sentiment, quelque grand qu'il soit, s'il
 n'est marqué au coin de la Passion; si même il ne
 marque pas bien distinctement la hauteur & l'éléva-
 tion du caractère de celui qui parle, ne passe pas
 chez nous, ou n'y passe qu'en partie; ce qui ne
 sçauroit alors produire le SUBLIME qui n'est autre
 chose que l'expression courte & vive de tout ce qu'il

réflexions y a dans une Ame de plus grand, de plus magnif
sur le Su-
bime, par

M. Rai-
mond de
S. Mars.

VI. Au reste que ce qu'il y a de grand & de res-
pectable à sa maniere, dans les impressions que
fait sur nous le Sublime ne nous rende pas, Mon-
sieur, plus estimables à vos yeux! Car enfin, tous
ces beaux *Sentimens* qui nous font tant d'honneur,
nous les devons, comme je vous ai déjà dit, à no-
tre Orgueil qui souvent est fort sot & fort ridicu-
le, & vous en allez être pleinement convaincu par
un trait de Sublime d'*Homere*. Une épaisse obscu-
rité avoit couvert tout-à-coup l'Armée des Grecs,
& vous jugez bien qu'enveloppés ainsi de ténèbres,
il n'y avoit pas moyen qu'ils pussent combattre.
Ajax, un des plus courageux des Grecs & qui
mouroit d'envie de se battre, ne sachant plus
quelle résolution prendre, s'écrie alors en s'adres-
sant au Soleil.

Grand Dieu, rends-nous le jour & combats contre nous.

C'est ici assurément le triomphe de l'Orgueil, &
il est clair que le Genre Humain qui goûte une
Pensée si Gasconne, est charmé de voir son Ma-
tre appellé en duel par un Mortel: Mais ne vous
étonnez point de notre imprudence; nous sommes
d'étranges Animaux. Nés tous avec un fonds de
Religion, nous ne laissons pas, malgré cela, d'être
un peu Impies; & ce fonds d'implété que la
Religion endort quelquefois, se réveille toujours
chez nous avec plaisir. Oul! Monsieur, nous nous
trouverons toujours plus hauts, quand nous ver-
rons abaisser nos Supérieurs; moins dépendans
quand on manquera de respect à nos Maîtres.
Nous sommes si ridicules qu'on nous prendroit quel-
quefois dans nos coleres pour de nouveaux Titans
qui voudroient escalader le Ciel, & aller dégrader
& anéantir les Etres qui nous dominent. Je sçai
bien que la Raison vient condamner de pareils plat-

irs; mais, selon la coutume, elle vient trop tard : l'Orgueil a déjà fait son coup, le plaisir est pris, & qui sçait si, sourdement & à l'insçu de la Raison, on ne continue pas de le goûter encore. Réflexions
sur le Su-
blime, par
M. Rai-
mond de
S. Marc.

VII. Il faut, Monsieur, pour épuiser tout ce qu'on nous vante en fait de *Sublime* que je vous rapporte encore un trait de *Corneille*, qui me paroît avoir bien de la beauté. *Suréna*, Général des Armées d'*Orode*, Roi des Parthes, avoit rendu des services si essentiels à son Maître, s'étoit acquis une si grande réputation, que son Maître pour s'assurer de sa fidélité, résoud de le prendre pour Gendre. *Suréna* qui aimoit ailleurs, refuse la Fille du Roi, & sur ce refus le Roi le fait assassiner. On vient aussi-tôt en apprendre la nouvelle à la Sœur & à la Maîtresse de *Suréna*, qui étoient ensemble, & alors la Sœur de *Suréna* éclatant en imprecations contre le Tyran, dit:

Que fais-tu du Tonnerre,
Ciel, si tu daignes voir ce qu'on fait sur la Terre?
Et pour qui gardes-tu tes Carreaux embrasés,
Si de pareils Tyrans n'en font point écrasés ?

Ensuite, s'adressant à la Maîtresse de *Suréna* qui ne paroissoit pas extrêmement émue, elle lui dit :

Et vous, Madame, & vous dont l'Amour inutile,
Dont l'intrépide Orgueil paroît encor tranquille,
Vous qui brûlant pour lui sans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé, que pour l'assassiner:
Allez d'un tel Amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi! vous causez sa mort & n'avez point de pleurs?
A quoi répond *Euridice*, c'est-à-dire, la Maîtresse
de *Suréna*.

Non! je ne pleure point, Madame, mais je moue!

Réflexions
sur le *Sublime*, par
M. Raimond de
St. Bernard.

Et cette malheureuse Princesse tombe aussitôt entre les bras de ses Femmes qui l'emportent mourante. Il y a, Monsieur, furieusement de *Sublime* & dans l'action d'*Euridice* & dans sa réponse. Mourir en apprenant qu'on perd ce qu'on aime; être saisi au point de n'avoir pas la force d'en gémir, ce sont-là des traits qui nous passent & qui nous illustrent bien quand nous pouvons nous en croire capables: car vous n'ignorez pas que nous mettons une gloire exquise & délicate à paroître & même à être inconsolables, sur-tout quand la cause de notre affliction est de nature à nous faire honneur.

VIII. Voilà, Monsieur, les deux especes de *Sublime* que j'ai trouvées après avoir bien décomposé tous les exemples qu'on nous en donne: la plus belle especes est, sans difficulté, le *Sublime des Tours*. Ce *Sublime*, le seul qu'on puisse appeller *Sublime par excellence*, renferme une certaine grandeur, un je ne sçai quoi qui nous élève, pour ainsi dire, à la Divinité. Nous ne prenons point *Médée* & *Horace* pour des Mortels; nous les prenons pour des Dieux; nous les prenons au-moins pour des *Héros*, & ce qu'il y a d'agréable pour nous, nous devenons tout cela nous-mêmes.

IX. Il me reste à vous prévenir sur un reproche que vous ne manquerez pas de me faire. Pourquoi, direz-vous, avoir supprimé ce beau trait de *Sublime* de la *Genèse*? DIEU dit que la lumière se fit, & la lumière fut faite. Que voulez-vous, Monsieur, on est le Maître d'appeller ce trait-là *Sublime*; je ne le regarde moi, que comme une belle & magnifique façon de conter ce grand fait: appelez-le, si vous voulez, *Sublime*, vous y êtes autorisé par *Longin*; mais prenez garde que tout est *Sublime* chez lui. Il fait entrer dans le *Sublime* toutes les *Figures* qui donnent de la chaleur au Discours; & à son compte un Ouvrage chaud fera un tissu de *Sublime*. Je vous l'ai déjà dit, je ne sçauois appeller *Sublime*

que le *Sublime des Images* & celui des *Tours*; & c'est bien dommage que ce dernier ne puisse gueres entrer que dans le *Poëme Epique* & dans le *Poëme Dramatique*. Je suis bien fâché aussi de vous dire que je ne vois pas trop comment il pourroit trouver place dans l'*Ode*: mais en récompense l'*Ode* est le triomphe du *Sublime des Images*: elles ne font en nul endroit du monde, étalées avec tant de magnificence.

Réflexions
sur le Su-
blime, par
M. Rai-
mond de
S. Mard.

LA division des différentes especes du Sublime est la même chez M. Raimond de S. Mard & chez M. Silvain. Ce que l'un appelle le Sublime des Sentimens, l'autre le nomme le Sublime des Tours. Il est certain aussi que le premier admet tacitement la distinction du Grand & du Sublime, que le second a pris soin d'établir fort au long. Mon embarras est de sçavoir si la dénomination de Sublime des Tours présente son idée d'une manière aussi juste, aussi nette, que le fait celle de Sublime des Sentimens. Je ne puis douter qu'un Sentiment grand par lui-même, n'ait besoin d'être rendu d'une certaine manière pour devenir Sublimé, & que ce ne soit au Tour dont on se sert pour l'exprimer, qu'il est redevable de ce degré de perfection. Mais l'Image de son côté ne doit-elle jamais rien au Tour? Est-elle toujours immanquablement Sublime, dès que son objet est grand? Le Sublime des Tours appartient aux Images, comme aux Sentimens. J'oserais faire une autre question à M. Raimond de S. Mard. Est-il bien persuadé que son Sublime des Tours puisse difficilement trouver place dans l'*ODE*? Je conviens avec lui que ce Poëme est le triomphe du SUBLIME DES IMAGES. J'avoue en même tems que jusqu'ici le Sentiment a fait assez peu de figure dans nos Odes. Mais je conçois aussi que le Lyrique parfait seroit celui qui sçauroit parler au Cœur en même tems qu'à l'Imagination, qui sçauroit unir les Sentimens aux Images. C'est

ce que n'a fait aucun de nos Poëtes Lyriques, pas même celui que M. Raimond de S. Mard estime tant, & qu'il propose comme un modele achevé. Mais c'est ce qu'Horace a fait dans beaucoup de ses Odes. L'Ode, dès qu'elle le voudra, pourra s'approprier le Sentiment, & s'enrichir du Sublime, qui doit en naître. Le tout dépend de la nature du sujet, & du génie de celui qui le traite.

Des différens morceaux, que j'avois dessein d'emprunter pour les insérer ici, celui que j'ai réservé pour le dernier renferme une multitude de vues nouvelles, & qui peuvent, étant suivies avec soin, mener à des découvertes de plus d'une espece. Il compose l'Article LXXVII. des Mémoires de Trevoux, Octobre 1733. pp. 1747-1762. Son Auteur est le R. P. Castel. A ce nom on conçoit quelque chose d'ingénieux & de profond; & ce qu'on va lire ne démentira point cette idée.

RÉFLEXIONS sur la nature & la source du Sublime dans le Discours, sur le Vrai Philosophique du Discours Poétique; & sur l'Analogie, qui est la Clef des Découvertes.

Réflexions sur la nature & la source du Sublime, &c. par le R. P. Castel. (17) 1°. Ce Titre paroît annoncer des sujets fort différens. Mais la Philosophie rapproche souvent les extrémités, en ramenant la multitude des apparences à la réalité d'un principe très-simple. Et c'est par l'Analogie, que la Philosophie atteint à cette simplicité féconde de la Nature.

2°. En général cette Analogie nous apprend, que s'il y a bien des Sciences & des Arts, il n'y a pourtant qu'une Vérité dont ces Arts & ces Sciences ne

R E M A R Q U E S.

(17) 1°.] Cette division par Nombres est de l'Auteur même.

font que les différens points de vûe, les divers as-Réflexions pectis. La *Poésie* en particulier & la *Philosophie*, quel- sur la na- que irréconciliables qu'elles paroissent, ne différent ture & la que par-là, par le point de vûe, par l'expression. source du

3°. Le *Poète* pense & parle. Le *Philosophe* ré- *Sublime,*
fléchit, raisonne & discours. C'est-à-dire le *Poète* &c. par
enveloppe dans une pensée, & souvent dans un mot le R. P.
le raisonnement du *Philosophe*, & le *Philosophe* dans *Cashek.*
un raisonnement étendu développe la pensée, le
mot du *Poète*. C'est cet enveloppement & ce dé-
veloppement seuls qui caractérisent les deux gen-
res, relativement l'un à l'autre.

4°. Mais c'est toujours le même objet, la même nature, la même vérité que le *Poète* & le *Philosophe* peignent également, l'un en grand, l'autre en raccourci & comme en miniature.

5°. Lorsque cet objet est nouveau, merveilleux, élevé, intéressant, qu'il donne à penser, ou qu'il étend les vues de l'esprit, le *Raisonnement philosophique* qui le développe, prend le nom de *Découverte*; la *Pensée poétique* qui le révèle prend celui de *Pensée sublime*. Venons à des exemples.

6°. Mais auparavant je dois poser comme un principe cette maxime, *sublime* elle-même, de *Des-préaux*, que

(18) Rien n'est beau que le *Vrai*, le *Vrai* seul est aimable: Il doit régner par-tout, & même dans la *Fable*.

En effet la découverte du *Faux* ne peut jamais passer pour une *vraie Découverte*: car découvrir ce qui n'est pas, c'est pis que de ne rien découvrir, & une *Pensée fautive* ne sauroit être une *belle Pensée*.

7°. *Virgile* peint la nuit, en disant qu'elle ôte

R E M A R Q U E S.

(18) Rien n'est beau &c.] *Eplt. IX. Vers 43-*



Reflexions aux choses leurs couleurs, *rebus nox abstulit atra* sur la nature & la source du Sublime, &c. par le R. P. Castel. *colores*; cette idée est *sublime, belle*, du moins. Of qu'est-ce qui en fait la beauté? je le demande aux *Commentateurs de Virgile*. Mais que nous en ont-ils dit? des *Tropes, des Figures, des Métaphores, des Allégories*. Je ne connois point tout cela: mais je demande encore si c'est du *Vrai*, si c'est du *Faux* que *Virgile* nous donne là.

80. *Aristote* nous a donné les vraies règles de la *Poétique*, & même de la *Rhetorique*. Ce sera donc un *Philosophe*, ce sera *Descartes* qui nous apprendra que, les couleurs n'étant qu'une lumière modifiée, la nuit en chassant la lumière, a chassé les couleurs; & qu'ainsi la *Pensée de Virgile* a tous les caractères du *Sublime, du Grand, du Beau*, étant d'abord *vraie*, & ensuite *nouvelle, merveilleuse, profonde, paradoxale* même, & contraire au préjugé.

90. Car je pense que c'est par rapport à nous & pour nous qu'une *Pensée* est *sublime*, c'est-à-dire, comme placée en un lieu *sublime, escarpé, difficile à atteindre*, & par-là très-merveilleuse, & toute aimable, lorsqu'elle daigne s'abaisser en quelque sorte jusqu'à nous, qui n'aurions pu sans le secours du *Poète* comme inspiré, & sans une espèce de secours divin, nous élever jusqu'à elle.

100. *Virgile* dit ailleurs.

Provehimur portu, terræque urbisque recedunt:

Nous sortons du Port, & nous voyons les Terres & les Villes se retirer. Cette Image est magnifique... mais ce n'est que parce qu'elle renferme une *Vérité philosophique* que le tems nous a révélée, quoiqu'elle soit encore toute *sublime, toute poétique, toute paradoxale*. Car l'Auteur n'est pas encore dans le cas de *sublatam ex oculis* &c.

110. Quelle est donc cette vérité? c'est celle de la nature du mouvement qui n'a d'absolu que son existence, & dont l'essence consiste dans un simple

changement de rapport de distance de divers ter-
mes, dont l'un ne peut se mouvoir sans que tous
les autres se meuvent aussi. Je m'éloigne du Port,
le Port s'éloigne de moi. Je fuis les Terres & les
Villes, les Terres & les Villes me fuient.

Réflexions
sur la pi-
ture & la
source du
Sublime,
&c. par
le R. P.
Castel.

12°. Cela est fort; car les voilà toujours à la
même place. Oui les unes par rapport aux autres:
& dans ce sens me voilà immobile à la même pla-
ce dans le Vaisseau qui m'emporte. Mais par rap-
port à ce Vaisseau & par rapport à moi, tout l'U-
nivers se remue lorsque nous nous remuons. La
rame repousse le rivage ou l'eau, l'eau & le rivagé
repoussent la rame & le Vaisseau: l'action & la réac-
tion sont égales, la séparation est réciproque. Mais
ce siècle n'a droit de jouir que des *Découvertes* du
siècle précédent qui s'en moquoit aussi.

13°. Laissons les discussions philosophiques: écou-
tons les *Commentateurs*. Vous êtes, me disent-ils,
dupe de votre Imagination. Il est vrai que les Ter-
res & les Villes semblent fuir: on s'imagine qu'elles
fuient: c'est tout comme si elles fuyoient; mais el-
les ne fuient pas pour cela, & ce n'est que par
métaphore qu'on dit qu'elles fuient. Fort bien.

14°. Mais je reviens à ma Règle qui n'est pas une
imagination; & qui est, ce me semble, la plus so-
lide règle de bon sens qu'on puisse consulter. *Cela*
est-il vrai, cela est-il faux? Virgile ment-il, Virgile
dit-il la vérité? Si la Pensée est fautive, elle n'est donc
plus belle, elle est frivole, sophistique, misérable. Si
elle est belle, admirable, sublime, comme on l'a cru
jusqu'ici, & comme les Commentateurs en convien-
nent, je reviens à Despréaux, & je dis:

Rien n'est beau que le *Vrai*, le *Vrai* seul est aimable:
Il doit régner par-tout, & même dans la Fable.

15°. Je puis me tromper; mais il me semble que
bien des gens se repaissent de choses vagues, & qu'ils

Réflexions aiment même à s'en repaître, sur-tout dans les belles-
 sur la na-Lettres, tout y est plein de *je ne sçai quoi*; on di-
 ture & la roit que la *précision des Idées* les gêne, les con-
 fource du trait, leur paroît insupportable; ils sont toujours
 Sublime, en garde & prêts à combattre contre cette précision,
 &c. par comme les Romains pour leur liberté. C'est la li-
 le R. P. berté d'esprit, en effet, qu'on retrouve dans ces
 Castel. *Idées vagues* qui le bercent doucement, & le balan-
 cent entre le oui & le non, entre le *Vrai* & le *Faux*.
 Il en coute, & il faut une espee d'effort d'esprit,
 pour se fixer à une vérité précise & indivisible.

16°. Outre la paresse de l'esprit, il ya encore un
 intérêt du cœur qui fait qu'on aime à se tenir comme
 neutre entre la plupart des vérités & des erreurs qui
 leur sont opposées. Moyennant cette neutralité que
 l'inattention de l'esprit rend facile, on est toujours
 prêt à se ranger au parti que la passion du cœur
 rend le plus agréable. Mais cette moralité m'écarteroit
 de mon sujet.

17°. *Victis causa Diis placuit, sed victa Catoni,*

dit *Lucain*, que *Brébeuf* a rendu par ces Vers :

Les Dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée.

Cette *Pensée* a eu des Approbateurs & des Criti-
 ques. Les uns en ont fait un modele de *Sublime*,
 les autres l'ont crue *fausse* & purement *ensflée*. C'est
 bien pis, d'autres l'ont traitée d'impie & de sacril-
 lége. La *Philosophie* seule a droit d'en décider.

18°. Rien n'est plus simple que le fonds de *vérité*
philosophique, morale même & *presque théologique*,
 que ce Vers de *Lucain* renferme ou suppose. Les
 Dieux, ou plutôt Dieu tout miséricordieux & lent
 à punir, laisse souvent prospérer le crime dans cet-
 te vie & pour un tems; & bien nous en prend à
 tous: que deviendrions-nous si la peine suivoit le
 péché de si près? Il n'en est pas de même des
 Hommes; il leur est expressément enjoint de s'at-
 tacher

tâcher au parti de la justice & de la vérité connues, Réflexions sur la nature & la source du Sublime, sans en juger par les apparences ou par aucune forme d'événement. Le Commentaire est donc facile à faire désormais. *Les Dieux servent CÉSAR, parce qu'il leur plait,* placuit. CATON suit POMPÉE, &c. par le R. P. Castel. parce qu'il le doit.

19^o Lucain est outré, dit-on. Cela se peut quelquefois. Mais quelquefois aussi il peut n'être que trop élevé, *trop sublime*. Une vérité n'est pas toujours mûre, même pour la Poésie. Corneille n'a pas laissé de meurer quelques traits de Lucain. Mais Corneille lui-même passe pour être souvent enflé.

200. Ces quatre Vers ont été fort critiqués.

Pleurez ; pleurez mes yeux , & fondez-vous en eau ;
 La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ;
 Et me laisse à venger après ce coup funeste ,
 Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

Je ne disconvien-drai pas que la Poésie ; sur-tout la Dramatique , étant faite pour tout le monde , & ses beautés devant consister dans des traits comme imperceptibles , plutôt que dans des raisonnemens philosophiques un peu étendus , il n'y ait du trop dans ces Vers de Corneille.

21^o. Si le Poète avoit pu renfermer les mêmes beautés dans un seul Vers , ou deux tout au plus ; en jettant même un petit nuage sur des vérités qu'il a rendu trop sensibles ; trop précises , trop géométriques , rien n'auroit été plus sublime : car au-reste je ne convien-drai pas qu'il y ait du faux dans sa pensée. Une fille , comme Chimene ; peut regarder la vie de son pere , comme la moitié de sa vie , aussi bien que celle de son mari futur , puisque selon l'écriture ; *erunt duo in carne una*. Et il n'y a rien d'outré à dire qu'une Fille se partage entre son pere & son futur époux , & que toute sa vie dépend des deux. Oui ; mais il y en a donc trois parties ;

Reflexions celle du pere, celle de l'époux, & la sienne? mais sur la naïve plaisanterie que celle-là. *Chimene* ne vit plus en elle-même dès qu'elle se partage ainsi. Ce qui est si vrai, que si son pere & *Rodrigue* meurent, on ne s'attend qu'à la voir mourir: Mais la vérité elle-même dépend tout-à-fait de l'expression.

Source du
Sublime,
&c. par
le R. P.
Cassé.

22°. En général toute *Vérité* a droit de plaire. Mais toute *Vérité nouvelle, profonde, sublime* éblouit, & révolte même l'esprit, & souvent le cœur. Pour la faire goûter, il faut en tempérer l'éclat. Or on tempère cet éclat en l'enveloppant, en ne la laissant qu'entrevoir à demi, comme un trait vif qui perce & disparaît. Et voilà le devoir & l'avantage de la *Poésie*.

23°. Naturellement elle enveloppe & elle doit envelopper les vérités. Double avantage du *Poëte*. Sous cette enveloppe & par cet air mystérieux, qui n'est qu'une affaire d'expression, les *Vérités communes* deviennent *nouvelles* & *sublimes*: & les *Vérités nouvelles* & *sublimes* par elles-mêmes brillent toujours assez sans éblouir. L'enveloppe pique toujours la curiosité, d'autant plus qu'elle la satisfait moins.

24°. Toute la gloire du *Philosophe* consiste dans la découverte de la vérité. Mais une vérité toute découverte, lorsqu'elle est neuve, blesse la vue, & réveille souvent la jalousie contre son Auteur. Un génie à découvertes, comme *Descartes*, devroit, s'il étoit bien conseillé, ne proposer son système que sous l'enveloppe de la *Poésie* & de la *fiction*. Il n'y perdrait rien. Car tout nouveau système est toujours traité de fiction, & de Roman. Il y gagneroit même beaucoup. On court après une Vérité qui se dérobe: & un bon Commentaire feroit bien-tôt adopter comme *philosophiques* des *Vérités* qu'on auroit goûtées d'abord comme *poétiques*. C'est par la *fiction*, c'est-à-dire, par l'invention qu'on est *Poëte*; & lorsqu'on est né *Poëte*,

Les Vers ou la Prose ne sont plus que des formes-Réflexions
 litées, des expressions arbitraires. sur la na-
 ture & la

25°. Cependant la gloire du *Philosophe* paroît source du
 l'emporter beaucoup sur celle du *Poëte*, quoiqu'el- Sublime,
 le vienne un peu tard. Le *Poëte* a beau semer les &c. par
 plus profondes vérités, il n'est jamais censé parve- le R. P.
 nir jusqu'à la *Découverte* qui est la principale gloire Castel.
 de l'esprit humain. Il n'y parvient pas non plus.
 Il ne voit la vérité que comme il la présente sous
 le voile, dans le nuage. C'est par une espee d'in-
 stinct ou d'enthousiasme, & à la pointe de l'esprit
 qu'il la saisit comme en passant. C'est inspiration,
 c'est révélation si l'on veut. Mais les Prophètes
 ne comprennent pas toujours tout ce que Dieu ré-
 vele par leur organe à l'Univers. *Virgile*, après
 avoir dit que *la nuit emporte les couleurs*, auroit
 bien pu n'être point *Cartésien* sur l'article.

26°. Mais comme c'est toujours le *Vrai*, toujours
 la *Nature* que le *Poëte* peint, le *Philosophe* ne sçau-
 roit trop méditer le sens profond de tous les traits
 véritablement *sublimes* qui sont répandus chez les
Poëtes plus que chez aucune autre sorte d'Écrivains.
 C'est-là le véritable emploi du *Philosophe*, de com-
 prendre ce que les autres ne font que sentir, de
 tourner l'*Instinct* en *Pensée*, la *Pensée* en *Réflexion*,
 la *Réflexion* en *Raisonnement*. Je regarde tous ces
 grands traits qu'on admire dans les *Poëtes*, comme
 autant de semences de *Découvertes*.

27°. Or c'est l'*Analogie* qui rend ces traits *poë-
 tiques* féconds en *Découvertes*. Car ce qu'on appel-
 le chez les *Poëtes* ou chez les *Orateurs*, *Métaphore*,
Comparaisons, *Allégorie*, *Figure*, un *Philosophe*, un
Géometre non hérisié l'appelle *Analogie*, *Proportion*,
Rapport. Toutes nos *Découvertes*, toutes nos *Vé-
 rités scientifiques* ne sont que des *Vérités de rapport*
 Et par-là souvent le *Sens figuré* dégénere en *Sens
 propre*, & la *Figure* en *Réalité*.

28°. Je dirai quelle est ma Regle en ce point.

Réflexions Lorsque je rencontre quelqu'un de ces *traits poétiques* sur la nature, ou autres concernant la Nature, ou tout autre objet philosophique, & que ce trait me paroît source du beau & sublime, sur-tout s'il paroît tel au commun des Lecteurs; je commence selon la méthode de l'Analyse Géométrique, par le supposer vrai & même littéralement vrai: ensuite par les conséquences que j'en tire, selon les règles du même Art, je le vérifie: Et enfin après me l'être démontré à moi-même, je me mets en état de le démontrer aux autres.

Sublime,
&c. par
le R. P.
Cassini.

29°. Par exemple, sans parler d'autre chose, tout ce que je viens de dire, je crois le devoir à la maxime de Despréaux, que rien n'est beau que le Vrai &c. Ce Vers m'a bien mieux appris ce que c'est que Sublime, que tout le *Traité de Longin* traduit par le même Despréaux; *Traité* que j'avoue qui m'a toujours paru fort beau, mais un peu vague, un peu oratoire, & plus enflé de discours que nourri d'explications & d'idées philosophiques.

30°. Au lieu qu'en supposant la maxime en question, & partant de là, il m'a été facile de conclure, que le SUBLIME consistoit donc dans une vérité toute neuve, en elle-même, ou dans son point de vue ou par son expression, & présentée sous une espèce d'enveloppe qui en rehausse l'éclat en le tempérant. Le FIAT LUX ET FACTA EST LUX, que Longin trouve si sublime, ne l'est que par le Vrai nouveau, profond, merveilleux. Qu'on parle d'un Ouvrage des Hommes, il faut bien des paroles, des discours, des descriptions pour en faire connoître la façon. Pour les Ouvrages de Dieu, comme il n'a fallu qu'un mot pour les faire, *dixit & facta sunt*, il ne faut qu'un mot pour les peindre: & cette peinture est toujours sublime, parce qu'elle est extraordinaire, unique, divine.

QUOIQUE les diverses opinions que l'on vient de voir touchant le Sublime, paroissent très-différentes entre elles, on peut aisément les ramener au même point de vue. Le Sublime élève l'Âme au plus haut point qu'elle puisse être élevée. C'est l'Étonnement & l'Admiration qui produisent cet effet. Tout ce qui fait voir ensemble dans un grand Objet, le Vrai, le Nouveau, l'Extraordinaire, ne sauroit manquer d'étonner, & d'être admiré, ni par conséquent d'élever l'Âme, soit en la rappelant à la contemplation de sa propre excellence, soit en fournissant de l'aliment à son orgueil; ce qui, dans le fond, revient au même. Il me semble de plus qu'il n'est guère possible de disconvenir que le Sublime ne doive être au moins un peu Paradoxe. Que sçais-je même, s'il n'est pas de son essence de l'être totalement? Qu'est-ce en effet que le Paradoxe, sinon le Vrai, le Nouveau, l'Extraordinaire réunis dans la même Idée? Ajoutez-y la Grandeur de l'Objet, & que l'Expression soit convenable: qu'est-ce que cela, si ce n'est pas du Sublime?

Que résulte-t-il encore de tout ce qu'on a lu jusqu'ici? Que, selon nos Idées, le Sublime consiste uniquement dans l'Expression, c'est-à-dire, qu'il faut qu'une grande Pensée, qu'un grand Sentiment, soient exprimés d'une certaine manière pour devenir Sublimes. Je parle de l'Expression proprement dite, qu'il ne faut pas confondre avec l'Elocution, c'est-à-dire avec le Choix & l'Arrangement des Mots. Qu'est-ce donc que cette Expression proprement dite, c'est ce que l'on appelle communément le Tour de la Pensée? Or ce Tour fait partie de la Pensée elle-même, & n'a de commun avec les Mots, que de marquer à chacun l'usage, auquel il doit être employé. Je m'explique par des Exemples. Il n'est pas possible qu'un Tel ait commis ce crime. Ne seroit-il pas possible qu'un Tel eût commis ce crime? Ces deux Phrases sont composées des mêmes Mots; &

chacun de ces Mots exprime, dans l'une & dans l'autre Phrase, précisément la même Idée. Les deux Phrases cependant forment deux Propositions contraires. Par l'une j'affure que non-seulement un Tel n'a pas commis ce crime, mais qu'il est même impossible qu'il l'ait commis. Par l'autre je n'affirme pas à la vérité qu'un Tel a commis ce crime; mais j'affirme du moins qu'il est très-possible qu'il l'ait commis, & mon intention est en effet qu'on l'en croye coupable. Que faudroit-il de plus pour faire comprendre que la Tour, ou l'Expression proprement dite, fait partie de la Pensée? N'ai-je pas montré que les mêmes Mots, employés chacun dans la même signification, peuvent rendre deux Propositions, sinon contradictoires, du moins contraires?

Pour développer de plus en plus mon Idée, je dis que le Tour ou l'Expression est à la Pensée dans le Discours, ce que le Trait est dans l'Art de peindre à la Figure, & que le Choix & l'Arrangement des Mots sont à l'Expression, au Tour, ce que les Couleurs sont au Trait. Ce que j'avance est si vrai que, si dans la première de mes deux Propositions, au lieu de dire: Il n'est pas possible qu'un Tel ait commis ce crime; je dis: Un Tel ne peut pas être coupable de cette méchante action; ma Proposition ne sera point différente, parce qu'en changeant la plupart des Mots, je n'aurai point changé le Tour, l'Expression, & que la Pensée sera restée la même. Ce sont d'autres Couleurs, mais le Trait reste le même, & c'est toujours la même Figure qu'il dessine.

Enfin il en est de la Pensée & du Tour ou de l'Expression, comme de l'Etre & de la Manière d'Etre. Bien que par cette espee d'opération de l'Esprit, que les Philosophes appellent Abstraction; je puisse considérer l'Etre indépendamment de sa Manière d'Etre, & que réciproquement je puisse considérer la Manière d'Etre indépendamment de l'Etre, il ne s'ensuit pas que l'Etre & la Manière d'Etre

puissent jamais exister, je dis plus, puissent jamais être conçus comme existans indépendamment l'un de l'autre. Ajoutons qu'il est des Manieres d'Être, qui constituent l'Essence de l'Être & sans lesquelles il ne peut jamais exister. Telle est la Vie à l'égard de la Portion de Matière, que l'on appelle Animal. Dès que la Vie n'est plus, la Matière subsiste encore, mais l'Animal est détruit. Il en est de même de la Pensée & sous ce nom j'ai compris jusqu'ici le Sentiment. La Pensée est un Être, qui tout Métaphysique qu'il est, n'en a pas moins une existence réelle. Cet Être a sa Maniere d'être essentielle, c'est le Tour, l'Expression. C'est-à-dire qu'il ne se peut pas que la Pensée soit de telle ou de telle sorte sans tel ou tel Tour, telle ou telle Expression; de même qu'il est impossible que l'Animal existe sans la Vie. Si donc le Tour, l'Expression proprement dite constitue l'Essence de la Pensée; si c'est par le Tour, par l'Expression proprement dite qu'une Pensée est de telle ou de telle espèce; n'en faut-il pas conclure que le Tour, que l'Expression ne fait qu'un seul tout avec la Pensée; & par une conséquence un peu plus éloignée, que la Pensée Sublime, n'est qu'une Pensée tournée, exprimée d'une certaine maniere, qui montre du Vrai, du Nouveau, de l'Extraordinaire, du Paradoxe même, dans un Objet, qui, sans cette certaine maniere, sans ce Tour, cette Expression; n'auroit offert qu'une Grandeur commune? N'en suit-il pas encore que le Sublime ne sauroit être produit par l'Expression seule, prise pour l'Elocution, pour le Choix & l'Arrangement des Mots, qui servent à manifester une Pensée; & qui peuvent quelquefois, mais bien rarement, concourir, en quelque sorte, à la rendre Sublime? L'Elocution peut bien revêtir du Stile Sublime des Pensées, dont les objets n'ayent point de Grandeur; mais ces Pensées, malgré le fard de l'Elocution, restent Petites, Basses, Médiocres, en un mot ce qu'elles étoient dans

leur origine, sans être jamais élevées à la dignité de Sublimes. Le Pourquoi du Sublime, si je puis m'exprimer ainsi, réside dans l'Objet de la Pensée; & le Comment du Sublime est dans le Tour, dans l'Expression de la Pensée; & ce Tour, cette Expression peut fort bien ne rien avoir de Sublime dans le Stile, ainsi que M. Despréaux l'a remarqué dans sa Préface, & comme tous ceux qui, depuis lui, se sont donné la peine de réfléchir sur cette Matière, en ont dû convenir. Ce qu'on vient de lire conduit assez naturellement à demander si Ce que nous appellons spécialement LE SUBLIME, est l'Objet du TRAITÉ de LONGIN. C'est une Question, à l'Examen de laquelle j'ai consacré d'autant plus volontiers la DISSERTATION que l'on va lire, qu'il n'est pas possible, du moins à mon avis, de tirer quelque fruit de la lecture de Longin, ni même de le bien entendre, sans être au fait du véritable Objet de ses réflexions.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

I. Ce qui peut faire croire que Longin a voulu nous tracer des regles de Ce que nous appellons spécialement LE SUBLIME, c'est principalement ce qu'il dit (19) dans le Chapitre, qui traite de l'Élévation dans les Pensées, laquelle est, selon lui, l'Écho de l'Élévation de l'Âme, & qui peut même quelquefois se manifester & causer de l'Admiration sans le secours des Paroles. Tel est le Silence d'Ajax aux Enfers. Longin le trouve plus Grand & plus Sublime que tout Discours. J'avoue que s'il ne nous restoit du Traité de ce Rhéteur que ce seul Chapitre, on n'auroit pas lieu de croire qu'il eût voulu parler d'autre chose que de notre Sublime. En effet la Discorde ayant

R E M A R Q U E S.

(19) dans le Chapitre, &c.] Chap. VII. ou Section IX. selon les Editions de Tollius, & Hudson & de M. Pearce.

A L A P R É F A C E. 89

La tête dans les Cieux & les pieds sur la Terre: **DISSERTA**

Voilà ce que nous appellons *du Sublime*. Il en faut dire autant de l'idée, qu'*Homere* donne de la vitesse avec laquelle les Dieux se rendent d'un lieu dans un autre. **TION sur l'Objet du Traité de Longin.**

Autant qu'un homme assis au rivage des Mers
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs,
Autant des Importels les courriers intrépides
En franchissent d'un saut.

On se rappelle sans-doute les deux morceaux du même Poète (20) rapportés ci-devant par M. Raimond de S. Mars, dans lesquels il s'agit de la marche de *Neptune* & de la frayeur qu'un seul coup de son Trident cause au Dieu des Enfers.

Ce qu'*Homere* dit du bruit que les Dieux font en combattant,

Le Ciel en retentit & l'Olympe en trembla;

Ajax, qui, lorsque l'obscurité, cachant tout-à coup le *Soleil*, l'empêche de combattre, s'écrie, en s'adressant à *Jupiter*, (21) & non pas au *Soleil*:

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des Cieux;

Ce que M. de La Motte a si bien rendu par ce seul Vers,

Grand Dieu rends nous le jour, & combats contre nous:

Enfin, DIEU DIT: Que la Lumière soit, & la Lumière fut: Tous ces Traits & quelques autres cités

R E M A R Q U E S.

(20) rapportés ci-devant par M. Raimond de S. Mars, dans ses RÉFLEXIONS sur le Sublime, N. II. p. 67.

(21) & non pas au *Soleil*:] Voyez ibid. N. VI. p. 72.

DISSERTATION sur l'Objet du *Traité de Longin*. par *Longin*, nous offrent les uns notre *Sublime des Images*, les autres notre *Sublime des Sentimens*. Mais ce n'est pas une seule Partie, c'est l'Ensemble d'un Ouvrage, qui peut montrer quel en est le but.

Depuis l'impression de la *Remarque 18.* sur la *Préface* de *M. Despréaux*, j'ai relu *Longin* tout entier, & je n'ai fait que me confirmer de plus en plus dans l'opinion où j'étois, qu'il n'a voulu parler que du *Genre Sublime d'Eloquence*; que son objet est le même que celui d'*Hermogène* & des autres *Rhétteurs*; & que toute la différence entre eux & lui consiste en ce que, portant ses vues plus loin, il envisage dans le plus haut point d'élevation, dans l'état le plus parfait, ce qu'on nomme indifféremment le *Stile*, le *Genre*, la *Forme*, le *Caractère Sublime*, la *Grande Eloquence*, l'*Eloquence Sublime*. C'est de *Longin* lui-même, c'est de différentes parties de son Ouvrage comparées ensemble, que je tirerai la preuve de ce que j'ose soutenir.

II. La manière dont il décrit le *Sublime* en deux endroits différens est très-capable de faire illusion, à qui ne se rendroit pas assez attentif. Voici comme il parle à *Terentianus*, (22) à la fin du I. Chapitre. *Comme c'est à vous que j'écris & que vous êtes*

R E M A R Q U E S.

(22) à la fin du I. Chapitre.] Voyez ci-après le *Traité du Sublime*, Chapitre I. à l'*Alinea* qui commence par ces mots: *Au-reste, comme c'est à vous que j'écris &c.* On sera sans-doute surpris de me voir, dans cette *Dissertation*, ne faire aucun usage de la *Traduction* de *M. Despréaux*. Elle est digne, sans-doute, de toute la réputation dont elle jouit; mais (je ne le dis qu'en tremblant; & ne puis cependant m'empêcher de le dire) quiconque prendra la peine de la conférer, non-seulement avec l'*Original* & les *Versions* de *M. Pearce* & de *M. l'Abbé Gori*, mais encore avec les *Remarques* de tous les *Commentateurs*, trouvera *M. Despréaux* plus attentif à présenter par-tout son *Stile* & dans certains endroits ses *Pensées* à *Longin*, qu'à rendre exactement les *Pensées* & le

A LA PRÉFACE. 91

versé dans les Lettres, je puis m'abstenir de commen-
 cer par établir plus au long, que le Sublime est ce
 qu'il y a d'excellent & de plus parfait dans le Dis-
 cours; ce qui donne seul le premier rang aux grands
 Poëtes, aux grands Ecrivains, ce qui rend leur gloi-
 re immortelle. Qui ne croiroit au premier coup
 d'œil qu'il s'agit-là de ces Traits, qui chez nous

DISSERTATION sur
 l'Objet du
 Traité de
 Longin.

REMARQUES.

Stile de ce Rhéteur. Je me suis donc vu dans l'indis-
 pensable nécessité de retraduire tout ce qui me devoit
 servir, soit à développer quelque Idée importante de
 Longin, soit à fonder quelque Remarque de goût. Et c'est
 pour le dire en passant, ce qui m'a fait hâter quelques
 légers Changemens dans le cours de la Traduction
 même de M. Despréaux. Ils sont en très-petit nom-
 bre; & seulement dans quelques endroits, où certaine-
 ment il s'est écarté du sens de l'Auteur, & dans les-
 quels il m'a paru nécessaire d'en présenter aux Lecteurs
 la véritable Pensée, ou du moins ce que j'ai cru l'être.
 Ces Changemens seront annoncés dans les Remarques au-
 dessous du Texte, en cette manière: CHANG. DE L'EDIT,
 & j'aurai soin d'en rendre compte dans les Remarques
 sur la Traduction. Je n'entreprendrai point de justifier
 ici cette espece de témérité. C'est au Public à m'ap-
 prendre ce que j'en dois penser moi-même. En tout-
 cas, s'il décide que j'ai mal fait, ma faute ne passera
 jamais pour être bien considérable, & les Editeurs, qui
 viendront dans la suite, pourront, en usant de leur
 droit, me condamner & remettre les choses en leur
 premier état. Au reste, persuadé depuis longtems que
 les Auteurs Grecs peuvent être le plus souvent traduits
 presque à la lettre, sans risquer de déplaire, je me suis
 efforcé de rendre mes Traductions le plus littérales que
 j'ai pu, sans négliger pourtant de leur donner autant de
 hardiesse qu'il en falloit pour rendre le caractère du
 Stile de l'Original, qui, quoique M. Despréaux en ait
 dit, a souvent peu d'élégance, & que beaucoup de Mots
 employés par Longin dans des acceptions qui lui sont
 particulières, & la fréquente dureté de ses Métaphores
 rendent quelquefois un peu bizarre.

Pour la satisfaction de ceux qui le pourroient souhai-
 ter, j'aurai soin de mettre ici le Grec de tous les en-
 droits de Longin, que je traduirai dans cette Dissertation.

DISSERTA-
TION sur
l'Objet du
Traité de
Longin.

portent éminemment le nom de *Sublime*? Ils font en effet ce qu'il y a de plus parfait dans les Ouvrages de nos plus célèbres Auteurs; & c'est ce qui les élève pour toujours infiniment au-dessus de tous les autres. Mais on va voir que *Longin* n'entend & ne peut entendre ici par ces paroles que ce qui fait la plus grande perfection du Genre *Sublime*, à laquelle ces *Traits*, dont je viens de parler, peuvent contribuer pour beaucoup, mais où pourtant ils ne se rencontrent pas toujours. Notre *Rhétteur* continue. (23) *L'effet du Sublime est moins de persuader l'Auditeur, que de l'enlever à lui-même; & ce qui se fait admirer a par-tout, en conséquence de l'étonnement qu'il cause à l'Esprit, plus de force que ce qui peut plaire ou persuader. Le Persuasif n'agit le plus souvent sur nous qu'à notre gré. Pour le Sublime, il fait violence, & son irrésistible impétuosité subjugué absolument l'Auditeur. Ce que nous appellons Le Sublime se trouve caractérisé par ces effets, que Longin attribue au Sublime, dont*

R E M A R Q U E S.

Ρεῖσαν δὲ ὡς σὶ, θίλτατι, ἢ παιδείας ἐπιτήμοια, χιδὸν ἀπήλαγμαί καὶ Ἐ δὲ πλειόνων ἀρτυρατίβ-
δαι, ὡς ἀκρότης καὶ ἰσοχῆ τις λόγων ἐστὶ τὰ ὕψη
καὶ ποιητῶν τε οἱ μίγιστοὶ καὶ συγγραφῶν ἐν ἄλλοις ἢ
ἐπιθίδι ποιοῦ ἰσπράτευσαι, καὶ ταῖς ἰαυτῶν περιίβαλον
ἐνκλείαις τὸν αἰῶνα.

(23) *L'effet du Sublime est moins &c.]* Οὐ γὰρ εἰς
πειθὰ τὰς ἀκροαμένους, ἀλλ' εἰς ἕκαστην ἄγει καὶ ὑπερβῶ-
πάντη δὲ γινεσκὴν ἐκπλήξει τῷ πειθῶν καὶ Ἐ ὡς χάρις
αἰεὶ κρατεῖ τὸ θαυμάσιον. "Εἰσι τὰ ἴδη πειθῶν ὡς τὰ
πολλὰ ἐφ' ἑμῶν τὰυτα δὲ, δυναστίας καὶ βίαν ἄμαχον ὡς-
φύροντα, πάντως ἐπάνω Ἐ ἀκροαμένους καθίσταται. J'ai
lu dans cette fin πάντως avec M. Le Febvre & M.
Dacier, au lieu de πάντες, qui se trouve dans toutes
les Editions.

il parle. Ce ne seroit pas précisément pour plaire ou pour persuader, que nous pourrions avoir recours au *Sublime des Images* ou des *Sentimens*; ce seroit pour entraîner de force l'Auditeur ébranlé déjà par l'*Agréable* ou par le *Persuasif*. Nous ne chercherions pas à le gagner par-là, nous lui voudrions arracher, malgré lui, son consentement. Mais c'est aussi ce que la *Grande Eloquence* doit faire, quand elle est à son plus haut degré d'élevation; & c'est ce qu'elle fait effectivement. Reprenons la suite du même passage de LONGIN: (24) *D'ailleurs la sagesse de l'Invention, l'Ordre & la Dispensation des choses, loin de se faire sentir dans un endroit ou deux, se laissent à peine appercevoir dans la suite entiere du Discours: mais, semblable à la foudre, le Sublime, quand il frappe à propos, a éolûme de renverser tout; & d'un seul coup, il manifeste toutes les forces de l'Orateur.* Ces derniers Mots sont peut-être ce qu'il y a de plus fort contre ce que j'entreprinds de prouver. En effet, Longin n'y parle pas d'un Sublime répandu dans toute la suite d'une Harangue, mais d'un Sublime qui ne frappe qu'aux endroits où son secours est nécessaire. Et je me serois rangé sans peine au

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

R E M A R Q U É S.

(24) *D'ailleurs la sagesse &c.*] Καὶ τὴν μὲν ἐμπειρίαν τῆς ἐπιείκειας, καὶ τὴν τῶν πραγμάτων τάξιν καὶ διοικησίαν ἐκ. ἐξ. ἑνὸς, καὶ δ' ἐκ. δυοῖν. ὅτι δὲ τὸ ἕλκ. τῶν λόγων ἕφους μόλις ἐμφαινόμενῃ ἐρῶντο ἕψους δὲ που καίτοις ἐξουχθὲν τὰ τε πράγματα δίκην σημεῖα πάντα διαφέρουσι, καὶ τὴν τὸ ἴσχυρος ἰσθὺς ἀθροῦς σφιδείξαστο δύναμι. Je n'insisterai point sur ce que ces morceaux du I. Chapitre de Longin & ceux que je rapporterai dans la suite, ne disent pas dans ma Traduction précisément les mêmes choses que dans celle de M. Despreaux. Ces différences sont assez considérables entre elles, mais de peu d'importance au fonds de la Question que je traite ici.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. parti de ceux qui croient qu'il a voulu traiter de notre *Sublime*; si la lecture attentive de son Ouvrage ne m'avoit convaincu de la réalité de ce que je n'avois donné ci-devant que comme un simple soupçon.

III. (25) Le V. Chapitre de *Longin* favorisé encore beaucoup l'Opinion contraire à la mienne; & ce m'est une raison de plus pour le présenter ici tout entier à mes Lecteurs, quand-ce ne seroit que pour leur fournir le moyen de contredire mon sentiment, auquel je ne suis pas si fort attaché, que je ne sois prêt à l'abandonner, à la moindre certitude que je pourrois avoir de m'être mépris. II

R E M A R Q U E S.

(25) le V. Chapitre] Ou la Section VII. suivant *Tollius*, *Hudson* & *M. Pearce*. Voici ce que je vais en rapporter en François.

Εἰδέναι χρὴ, φίλτατε, διότι; καθάπερ καὶ τῶ κοινῷ βίῳ εἶδη ὑπάρχει μέγα, ἔ τὸ καταφρονεῖν ἐστὶ μέγα· οἷον πλῆτοι; τιμῆ; δόξαι; τυρανίδες, καὶ ὅσα δὴ ἄλλα ἔχει πολλὴ τὸ ἔχειν ἀστυργαδόμενοι, ἐκ αὐτῶ γε φρονίμα δέξιν ἀγαθὰ ὑπερβάλλοντα, ἀν αὐτὸ τὸ ἀφρονεῖν ἀγαθὸν ἔ μίτριον θαυμάζουσι γὰρ τῶν ἔχοντων αὐτὰ μᾶλλον τῆς δυναμίνης ἔχειν, καὶ ἀφ μεγαλοψυχίας ὑπεροσάντας. Τῆ δὲ πρὸς καὶ ἐπὶ τῶν διηρημένων ἐὼ ποιήματι καὶ λόγοις ἐπισκεπτίον; μὴ τινα μεγέθους φαντασίαν ἔχοι τε ταύτην (ἢ πολλὴ πρόσκειται τὸ εἰκὴ ἀστυαναπλαττόμενοι), ἀναπυσόμενα δὲ ἀλλῶς ἐυρίσκοιτο χῆρα; ἀν τῶ θαυμάζον τὸ περιφρονεῖν ἐυγενέστερον. Φύσει γὰρ πᾶς ὑπὸ τ' ἀληθῆς ὕψους ἐπαίρεται τε ἡμῶν ἡ ψυχὴ, καὶ γαῦρόν τι ἀνάστημα λαμβάνουσα πληρῆται χαρῆς καὶ μεγαλαυχίας, ὡς αὐτὴ γενοῖτο ἡσασα ἔπερ ἤκαστιν. J'ai préféré γαῦρόν τι ἀνάστημα, que portent quelques Manuscrits, à γαῦρόν τι ἀνάστημα, que *M. Pearce* a mis d'après d'autres Manuscrits, & à παράστημα, restitution de *Manuce* suivie par *Tollius* & par *Hudson*.

fait savoir, dit LONGIN, que comme dans le cours ^{Disserta-}
 de la vie, rien n'est grand de ce qu'il est grand de ^{TION sur}
 mépriser; & que, comme un Homme de bon sens ne ^{l'Objet du}
 compte point pour biens d'un ordre supérieur, les ri- ^{Traité de}
 chesses, les honneurs, les dignités, la puissance su-
 prême, ni tant d'autres choses, qui frappent les yeux
 d'un éclat aussi vain que celui d'une pompe de Théâ-
 tre, & dont le mépris n'est pas un bien médiocre,
 puisqu'on admire moins ceux qui les possèdent, que
 ceux qui, les pouvant posséder, ont le courage de les
 mépriser: de même dans les Poèmes & dans les au-
 tres genres d'Ouvrages, il ne faut pas prendre pour
 sublimes, quelques endroits qui n'ont que cette ap-
 arence de Grandeur, dont certains traits imaginés
 au hasard approchent beaucoup; mais qui, soumis à
 l'examen n'offrent plus que de l'Enflure, & que tout
 bon Esprit doit mépriser plutôt qu'admirer. Telle est
 la Loi de la Nature. L'Ame, élevée par le vrai
 Sublime, en acquiert une certaine assurance, une
 sorte d'orgueil; & remplie de joie, elle s'applaudit
 de ce qu'elle vient d'entendre, comme si c'étoit elle-
 même qui l'eût produit. Voilà sans-contredit notre
 Sublime. Il élève l'Ame; c'est son principal effet.
 Et comment l'élève-t-il? en lui donnant une cer-
 taine assurance, c'est-à-dire, en lui rappelant l'idée
 de son excellence naturelle, selon M. Silvain; en
 lui donnant d'ailleurs une sorte d'Orgueil, c'est-à-
 dire en flattant, en augmentant son orgueil natu-
 rel, selon M. de La Motte & M. Raimond de S.
 Mard. Enfin il la remplit de la même joie, qu'elle
 auroit à le produire; & dans la vérité c'est ce
 qu'elle produit au moment même qu'elle en est
 frappée, sans quoi le Sublime seroit sans effet;
 parce qu'au fond nous ne sommes véritablement
 admirateurs que de notre propre excellence, &
 que celle des autres n'est jamais admirée de nous
 que par l'attribution que nous en faisons à nous-
 mêmes. Mais ces mêmes effets sont communs au

DISSERTA-
TION sur
l'Objet du
Traité de
Longin.

Sublime de Longin, puisqu'il le dit lui-même. Et j'ose encore prétendre, que ce Sublime est toute autre chose que le notre. Je commence à craindre qu'on n'ait mauvaise opinion de ma cause. Je n'ai fait jusqu'ici que fournir des armes à mes adversaires, & mon imprudence ou ma bonne foi va leur prêter encore généreusement des secours. Ce que Longin ajoute touchant la manière de discerner le vrai Sublime; est aussi la seule règle que nous ayons de reconnoître ce qui doit, chez nous; être honoré de ce nom. (26) Si donc il arrive, dit il, qu'un Homme habile & connoisseur en Eloquence, écoute plusieurs fois une même chose, sans qu'elle élève son esprit, & sans que ce qu'elle y laisse, porte sa pensée au-delà de ce que les paroles expriment; & s'il arrive qu'en examinant cette chose avec attention, vous la voyez tomber & devenir petite; ce n'est point-là du vrai Sublime, puisqu'il se borne à frapper les oreilles. Le vrai Sublime donne beaucoup à penser. Il est difficile, ou plutôt impossible, de lui résister. Il se grave profondément dans la mémoire, & ne s'en efface qu'avec peine. Ce qui vient ensuite sert encore beaucoup à distinguer le vrai Sublime. Du moins Longin le prétend-il, & M. Despréaux, qui s'en sert pour texte à sa XI. Réflexion, l'a cru: Mais M. de La Motte; en lui répondant, a fort bien

R E M A R Q U E S.

(26) Si donc il arrive, &c.] Όταν ἂν ὁ ἀνδρὶς ἔμφρονος καὶ ἑμπείρου λόγων πολλακίς ἀκούμενός τι ὡς ἔστι μεγαλοφροσύνη τῆς ψυχῆς μὴ συνδιατιθῆ, μηδ' ἐγκαταλείπη τῇ διανοίᾳ πλείον τῷ λεγομένῳ τῷ ἀπαθεωρέμενον, πικρῆ δ' ἐστὶν το σπυρίδις ἐπισκοπῆς, εἰς ἀπαύθησιν ἢ καὶ ἂν ἔτ' ἀληθὲς ὄψος εἴη; μέγας μόνος τῆς ἀκοῆς σωζόμενος. Τῆτο γὰρ τῷ ὄντι μέγα, ἢ πολλὴ μὲν ἡ ἀνὰ θείωσιν, δύσκολος δὲ; μάλλον δ' ἀδύνατος ἢ κατέχου τῶσιν; ἔχου δὲ ἢ μὴ; καὶ ὅστις ἐκαλείτο.

bien prouvé que c'étoit une règle très peu sûre. Quoi-
 qu'il en soit, voici la maxime de notre RHETEUR, DISSERTA-
 TION sur
 l'Objet du
 Traité de
 Longin.
 (27) *Croyez donc que ce qui plait toujours à tout le
 monde est absolument du beau, du vrai Sublime. Lors-
 qu'en un Discours un seul & même endroit fait en
 même tems la même impression sur des gens, dont l'é-
 ducation, le genre de vie, les inclinations & l'âge
 n'ont aucun rapport; alors cette espece de jugement,
 ce consentement de tant d'esprits si différens entre eux
 fait une preuve, aussi forte qu'indubitable, que l'en-
 droit est digne d'être admiré.* Je vais faire un aveu
 qu'on n'attend peut-être pas de moi; c'est que ces
 deux derniers passages prouvent clairement que
 Longin n'a pas dessein de parler d'un Sublime, qui
 doit regner sans interruption dans toute la conti-
 nuité du Discours; & ceux qui sont dans le Senti-
 ment contraire au mien, tireront de ces passages
 & de mon aveu tout l'avantage qu'ils voudront.
 Mon dessein n'est pas de les en empêcher, ni de
 leur contester ce qu'ils peuvent légitimement em-
 ployer à la défense de leur opinion.

IV. Elle doit leur paroître d'autant plus certaine,
 qu'elle a pour elle le suffrage de M. Despréaux, à
 qui ce que j'ai traduit jusqu'ici de Longin, a fourni
 l'occasion de dire, comme on l'a vu dans sa PRÉ-
 FACE: *il faut sçavoir que par Sublime, Longin n'en-
 tend pas ce que les Orateurs appellent le Stile Subli-
 me, mais cet Extraordinaire & ce Merveilleux qui*

R E M A R Q U E S.

(27) *Croyez donc que ce qui plait &c.] Ολος δε
 καλὰ νόμιζε ὕψη, καὶ ἀληθινὰ, τὰ διαπαντος ἀρίστοισιν
 καὶ πάνσιν ὅταν ᾗ τοῖς ἁπλῶς διαφορῶν ἐπιτηδεύματων,
 βίῳ, ζήλῳ, ἡλικίῳ, λόγῳ ἐν τι, καὶ ταυτὸν ἅμα
 περὶ τῶν αὐτῶν ἅπασιν δοκῆ, τίς ἢ ἐξ ἀσυμφωνίᾳ αἰ-
 κρίσις καὶ συγκατάθεσις τῆν ἐπὶ τῷ θαυμάζομένῳ πίστιν
 ἰσχυρὰν λαμβάνει, καὶ ἀναμφίλεκτον.*

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

frappe dans le discours, & qui fait qu'un Ouvrage enleve, ravit, transporte. Le Stile Sublime veut toujours de grands mots, mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le Stile Sublime, & n'être pourtant pas Sublime; c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Ces paroles (28) ont fait dire à M. ROLLIN: Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui souffre plusieurs difficultés, je me contente d'avertir que par Sublime j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue, & se trouve dans la suite du discours; & celui qui est plus court; & consiste dans des traits vifs & frappans: parce que dans l'une & dans l'autre espece, j'y trouve également une maniere de penser & de s'exprimer avec noblesse & grandeur, ce qui fait proprement le SUBLIME. M. Rollin, en avançant que la remarque de M. DESPRÉAUX souffre plusieurs difficultés, fait assez voir qu'il n'étoit pas convaincu que cet Extraordinaire, ce Merveilleux, que nous appellons Le Sublime, fût véritablement l'unique Objet du Traité de Longin. Je puis donc le compter, (29) ainsi que M. Gibert & Chateaubeau, pour être du Sentiment,

R E M A R Q U E S.

(28) ont fait dire à M. Rollin:] Tome II. de sa Maniere d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres, Chap. III. §. I. Art II.

(29) ainsi que M. Gibert & Chateaubeau,] Voyez ci-devant la fin de la Remarque 18. sur la Préface.

BALTHAZAR GIBERT, Clerc du Diocèse d'Aix, Bachelier en Théologie de la Faculté de Paris, ancien Recteur, & Syndic de l'Université, l'un des Professeurs de Rhétorique au Collège Mazarin, mourut à Regennes chez M. l'Evêque d'Auxerre, le 28. Octobre 1741. âgé de près de 80. ans. Il étoit né l'an 1662. à Aix, où son Pere exerçoit la Profession d'Avocat. Il fit ses études, partie chez les Peres de l'Oratoire à Soissons, partie dans l'Université de Paris. Il n'avoit pas 22. ans

que j'ai cru devoir embrasser. Mais je ne sçais **DISSERTA-**
 pourtant si l'autorité de M. Rollin, quelque envie **TION sur**
 que j'eusse de m'en prévaloir, peut être ici d'un **P'Objet du**
 fort grand poids. En effet si l'on fait attention à **Traité de**
Longin.

R E M A R Q U E S.

lorsqu'il fut choisi pour enseigner la Philosophie au Collège de la Ville de Beauvais. Quatre ans après, il fut nommé pour l'une des Chaires de Rhétorique du Collège Mazarin, dont les Exercices commencèrent en 1688. & lui-même en fit l'ouverture par un Discours public. Il a rempli cette Chaire pendant plus de 50. ans avec une réputation digne de son application & de son zele. Il fut Recteur, pour la première fois, depuis le mois d'Octobre 1707. jusqu'au même mois de l'année suivante; pour la seconde fois, depuis le mois de Juin 1721. jusqu'au mois d'Octobre 1723. & pour la troisième fois, depuis le mois d'Octobre 1733. jusqu'au mois d'Octobre 1736. Son second Rectorat lui fit beaucoup d'honneur, par la maniere, dont il défendit, & vint à bout de faire maintenir les Droits des Universités du Royaume, auxquels de nouveaux Etablissmens, que l'on projettoit alors, sembloient devoir donner atteinte. Au mois de Juin 1734. & pendant qu'il étoit Recteur, l'Université le fit son Syndic à la place de M. Pourchot, qu'elle venoit de perdre, & le gratifia d'une Pension de 540. livres. En 1728. on eut quelque dessein de lui donner la Chaire d'Eloquence, que la mort de l'Abbé Couture avoit laissée vacante au Collège Royal; mais il crût avoir ses raisons pour ne se pas charger de ce nouvel emploi. Le 15. de Juin 1739. il eut ordre de se retirer à Auxerre, & le 22. du même mois, il partit de Paris, & n'y revint plus. Il fut en différens tems chargé de faire au nom de l'Université l'*Oraison Funebre* de M. de Lamoignon ancien Avocat Général, & mort Président à Mortier, & celle de M. le Premier Président *de Mesmes*. Il a soutenu d'une maniere à se faire honneur, deux Disputes Littéraires, l'une depuis 1703. jusqu'en 1707. contre M. Pourchot & le P. Lamy, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, au sujet de l'*Eloquence*; & l'autre en 1726. & 1727. contre M. Rollin, au sujet de l'*Eloquence* encore, & de plusieurs points du Livre de ce dernier, que j'ai cité dans la *Remarque* précédente. M. Rollin étoit alors *l'Auteur du jour*, & le Public ne parut pas faire beau-

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. tout ce que j'en viens de citer, on remarquera qu'il n'est nullement sûr que cet Homme célèbre eût pris soin de se former une idée bien nette de ce que c'est que nôtre Sublime, qui selon lui, con-

R E M A R Q U E S.

coup d'attention à ce que M. Gibert écrit en cette occasion. Je n'ose assurer qu'il eût absolument raison pour le fonds; mais au-moins est-il certain qu'il l'eût dans la forme. Je ne dois pas oublier de faire remarquer, que M. Gibert avoit été des amis particuliers de M. Despréaux. Je n'entreprendrai point de donner la liste de tous les Ouvrages de cet Homme célèbre, que je regarde, ainsi que je l'ai déjà dit, comme l'unique Rhéteur de ces derniers tems. On la trouvera dans le nouveau Supplément au Dictionnaire Historique, que l'on imprime actuellement. Je ne parlerai que des deux plus considérables. I. JUGEMENT des Sçavans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un Précis de la doctrine de ces Auteurs, 3 vol. in-12. Le premier, qui parut en 1713. contient les Auteurs Grecs & Latins jusqu'à Quintilien. Le second est de 1716. & renferme ce qui s'est dit de plus curieux sur l'Eloquence, tant sacrée que profane, depuis Quintilien jusqu'au milieu du XVII. Siecle. Le troisieme vit le jour en 1719. & traite des plus fameux Maitres de Rhétorique des derniers tems. C'est un fort bon Ouvrage; & si la matiere en avoit été plus généralement intéressante, il auroit eu sans-doute un très-grand succès. II. LA RHÉTORIQUE, ou les Regles de l'Eloquence. C'est un Volume in-12. qui parut en 1730. pour la premiere fois. M. Gibert avoit été sollicité long-tems, & par beaucoup de personnes, de faire une Rhétorique en François, qui fût à la portée de tout le monde, & qui facilitât aux jeunes gens l'intelligence de celle qu'il avoit fait imprimer en Latin pour leur usage, après que son Confrere M. Morain, Homme aussi très-habile, & lui, l'eurent dictée alternativement pendant plus de 40. ans; & dont le titre est: *Rhetorica juxta doctrinam Aristotelis Dialogis explanata*. Sa Rhétorique Françoisse est le meilleur Ouvrage, & peut être le seul bon de ce genre, que nous ayons dans notre Langue. Elle est toute dans les Principes des Anciens; & j'y trouve la partie des Mœurs, & des Passions, traitée plus exactement que par tout ailleurs. Je ne puis mieux finir ce que j'avois à dire

fiste dans des traits vifs & frappans. Ce peu de mots ne le caractérise pas suffisamment; & cette maniere de s'exprimer avec noblesse & grandeur qui fait dit-il, proprement le SUBLIME, ne fait que le Noble & le Grand, qui different entre eux, & ne sont que des degrés pour arriver au Sublime. C'est ce que deux exemples très-connus vont faire sentir. A la demande de CAMILLE, *Que vouliez-vous qu'il fût contre trois? si le Vieil Horace avoit répondu; Qu'il suivit l'exemple de ses Freres!* sa Réponse n'eut été que Noble. Elle eut été Grande, s'il eût dit: *Qu'il fût le devoir d'un Romain & ne survecût point à la gloire de sa Patrie.* Mais *Qu'il mourût!* Voilà le Sublime. Ce Mot seul dit tout le reste. Il jette l'Ame dans l'étonnement, & l'admiration; il l'éleve, en élevant si haut l'objet, qu'il lui présente, que dans ce moment il lui fait concevoir l'Amour de la Patrie, & le soin de son propre honneur, comme ce qu'il y a de plus grand. Rome asservie, le nom d'Horace flétri par la fuite de l'un des trois Freres, ne doivent inspirer d'abord à leur malheureux Pere, que ce Mot seul, où toute la grandeur de son ame est exprimée, où nous le voyons regarder d'un oeil d'envie la mort glorieuse de ses deux Fils, qui viennent de s'immoler à la défense de la liberté de leur Patrie; où nous le voyons s'abîmer dans la plus amere douleur, en pensant à la tâche éternelle, que la fuite de son troisieme Fils imprime au nom d'une race de Héros.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

R E M A R Q U E S.

de M. Gibert, que par un aveu, dont la reconnoissance me fait une nécessité. Si je puis me flatter de quelque espece de goût, c'est aux Leçons de cet excellent Maître, que j'en suis premièrement redevable. Sa principale attention étoit de former le Jugement & le Goût de ses Disciples. Partie essentielle de l'Education; mais, par malheur, trop communément négligée, sur-tout dans les Colléges.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

Mais si le premier mouvement porte rapidement une grande Âme au *Sublime*, il ne l'affranchit point des droits de la Nature. Aussi le vieil *Horace*, sans se rabaisser, sans rien perdre de la chaleur de son mouvement, voit presque du même coup d'œil ce qu'un Fils, qu'il aime, devoit faire à la vue de ses Freres morts & de leurs Ennemis vainqueurs, mais blessés.

Qu'il mourût,

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Il me paroît que bien des gens se sont mépris sur le compte de ce second Vers, en le regardant comme amené par la nécessité de la Rime, & comme n'ajoutant rien à ce qui précède. Mais ils n'ont pas pris garde que c'est un second mouvement très-naturel. Ce n'est plus un *élan sublime*, c'est la réflexion d'un grand Cœur. Eh quoi! Son Fils, au lieu de fuir, ne pouvoit-il pas trouver dans son *désespoir* même & de nouvelles forces & de nouvelles ressources? Ne pouvoit-il pas en tirer, bien qu'il fut seul contre trois, le moyen de venger la mort de ses Freres, & de faire régner sa Patrie? Ce Vers est d'autant moins inutile, il est d'autant plus beau, que dans la vérité de l'événement c'est précisément ce qu'*Horace* a fait. Sa fuite n'est que l'effet de ce *beau désespoir*, que son Pere vouloit qui le *secourût*; & dans l'instant il va revenir vainqueur.

(30) Qu'on se rappelle dans quelle situation est *Médée*, quand *Nérine* lui dit:

R E M A R Q U E S.

(30) *Qu'on se rappelle &c.*] Dans ce qui précède je viens d'exposer le *Sublime* de QU'IL MOURÛT! d'une manière un peu différente de celle de M. *Raimond de S. Mars*. Cela ne m'empêche cependant pas d'applaudir sincèrement à tout ce qu'il en a dit, qui me paroît aussi judicieux que finement pensé. Mais chacun à sa façon

Contre tant d'Ennemis que vous reste-t-il ?

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

Qu'elle réponde: *Mon Art & mon courage.* Cela seroit très-noble & touchant de bien près au Grand; Qu'elle dise simplement: *Moi.* Voilà du Grand; mais ce n'est point encore du Sublime. Ce Monosyllabe annonçeroit de la manière la plus vive & la plus rapide jusqu'où va la grandeur du courage de Médée. Mais cette Médée est une méchante Femme, dont on a pris soin de me faire connaître tous les crimes; & les moyens, dont elle s'est servi pour les commettre. Je ne suis donc point étonné de son audace. Je la vois grande & je m'attendois qu'elle le devoit être. Mais quand elle dit, *Moi: Moi, dis-je; & c'est assez.* Ce n'est plus une réponse vive & rapide, fruit d'une Passion aveugle & turbulente. C'est une réponse vive, & pourtant de sang froid; c'est la réflexion, c'est le raisonnement d'une Passion éclairée & tranquille dans sa violence. *Moi: je ne vois encore que MÉDÉE; Moi, dis-je, je ne vois plus que son courage & la puissance de son Art; ce qu'il a d'odieux a disparu.* Je commence à devenir elle-même, je réfléchis avec elle, & je conclus avec elle: *& c'est assez.* Voilà Le Sublime; c'est particulièrement ce *c'est assez*, qui rend Sublime toute la réponse. Je ne doute point un instant que Médée seule ne doive être supérieure à tous ses Ennemis. Elle en triomphe actuellement dans ma pen-

R E M A R Q U E S.

de voir les choses. C'est pour cela même, que dans ce qui va suivre, je ne suis nullement de son avis sur ce qui fait le Sublime de la Réponse de Médée à Nérine. Mais dans des choses si subtiles, qu'il est plus aisé de les sentir que de les voir, je n'ose assurer que je ne me sois pas trompé. Je propose mes vues sans autre dessein que de les proposer.

Voyez ci-devant *Réflexions sur le Sublime*, par Monsieur Raimond de S. Mars. N. III. IV. & V.

DISSERTA-
TION sur
l'Objet du
Traité de
Longin.

fé; & malgré moi, sans m'en appercevoir même, je partage avec elle le plaisir d'une vangeance assurée. C'est ce que le *Moi*, tout seul n'eût pas fait. Mon dessein dans ce que je viens de dire, n'est pas de contredire M. Despréaux, qui dans sa *X. Réflexion* semble faire consister le Sublime de la Réponse de *Médée* dans le seul Monosyllabe *Moi*; mais de vanger le premier éclat du Génie de *Cornelle* (31) d'une Question injurieuse, que j'ai vue quelque part, & par laquelle on demande très fé-

R E M A R Q U E S.

(31) *d'une Question injurieuse, que j'ai vue quelque part, &c.*] Dans un Livre intitulé: *Miscellanea Observationes in Auctores veteres & recentiores ab Eruditis Britannis, anno MDCCXXXI, edi capta &c.* Vol. II. Tom. I. imprimé à Amsterdam en 1733. p. 216. on lit: *BOILAVIUS in Observationibus ad LONGINUM producit exemplum Styli Sublimis ex Cornelii MEDEA.* Cette fameuse enchanteresse se vantant, que seule & abandonnée comme elle est de tout le monde, elle trouvera pourtant bien moyen de se vanger de tous ses ennemis. *Nérine* la confidante lui dit:

*Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite,
Votre pays vous hait, votre Epoux est sans foi,
Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il?*

A quoi *Médée* répond

Moi:

Peut-on nier qu'il y a du Sublime le plus relevé dans ce Monosyllabe *Moi*? *CORNELIUS hanc dictionem à Latina Medea mutuatus fuit.* (Voyez la fuite de cette Remarque.)

NUTRIX Abiere Colchi. Conjugis nulla est fides,
Nihilque superest opibus è tantis tibi.
MEDEA Medea superest.

Sed quæ Cornelius Monosyllabi Moi, non debuisset contentus esse; an addendo Moi, dis-je; & c'est assez, omne Sublime non evanuit?

Cet Observateur avertit que *Cornelle* a pris son Monosyllabe *Moi* de *SENEQUE* (*hanc dictionem mutuatus fuit.*)

rieusement, si CORNEILLE n'étoit pas d'abord s'en tenu DISSERTA-
 au Monosyllabe Moi; si par l'addition de Moi, dis- TION sur
 je; & c'est assez, il n'a pas fait évanouir tout le l'Objet de
 SUBLIME. C'est un Anglois, qui fait cette ques- Traité de
 tion. Je ne le connois point. Mais je suppose Longin,
 qu'un *Trait Sublime*, absolument pareil en tout à
 celui de *Corneille*, dont il s'agit ici, se trouvât dans
Shakespear ou dans *Ben Johnson*; & je demande si
 cet *Anglois* auroit proposé son *Probleme*.

R E M A R Q U E S.

Ce n'est pas l'expression, que *Corneille* a prise dans la
Médée Latine, c'est uniquement la *Pensée*; & ce dont
 il a fait un *Sentiment très-sublime*, a tout au plus de la
Force dans l'*Original*. On y dit à MÉDÉE *Que vous reste-*
z-il? Elle répond: *Il me reste MÉDÉE, Medea superest.*
 Je ne vois là que *Médée* avec tous ses crimes. Mais je
 consens que les deux Mots Latins fassent d'eux-même
 un *Trait Sublime*. Qu'on prenne garde à tout ce qui
 les environne, & l'on n'y trouvera que du *Sénèque*,
 c'est-à-dire, de la *Déclamation* & de l'*Enfure*. Pour
 qu'on puisse s'en convaincre sur le champ, je vais copier
 ici quelques Vers, qui feront voir comment *Sénèque*
 amène & gâte cette *Pensée*. Vers 155.

MEDEA *Levis est dolor, qui capere consilium potest,*
Et elepere sese: magna non latitant mala.
Libet ire contra.

NUTRIX *Siste furialem impetum*
Alumna: vix te tacita defendit quies.

MEDEA *Fortuna fortes metuit, ignavos premit.*

NUTRIX *Tunc est probanda, si locum virtus habet.*

MEDEA *Qui nil potest sperare, desperet nihil.*

NUTRIX *Abiere Colchi: conjugis nulla est fides;*

Nihilque superest opibus à tantis tibi.

MEDEA *Medea superest: hic mare & terras vides,*
Ferrumque & ignes, & Deos & fulmins.

Ces deux derniers Vers ne doivent être traduits, à ce
 que je crois, que de cette manière. *Il me reste MÉDÉE,*
& tu vois en elle la Mer & les Terres, & le fer & les
feux, & les Dieux & la foudre. Voilà comme un esprit
 faux & sans goût ne fait d'une *Pensée* belle en elle-même
 qu'une ridicule *Rodomontade*.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

V. Mais insensiblement je me suis écarté de mon sujet. J'y rentre brusquement, en rassemblant sous un seul coup d'œil tous les traits, que *Longin* emploie à peindre son Objet. „ Le *Sublime* ne persuade pas l'Auditeur; il lui fait violence; il le subjugue absolument & l'enleve à lui-même. Il „ étonne. Il se fait admirer. *C'est par là qu'il a* „ par tout plus de force que ce qui peut plaire ou „ persuader. Semblable à la foudre, il a coutume, en frappant à propos, de renverser tout, „ & d'un seul coup il manifeste toutes les forces „ de l'Orateur. L'Ame élevée par le *vrai Sublime* „ en acquiert une certaine assurance, une forte „ d'orgueil, & remplie de joye, elle s'applaudit „ de ce qu'elle vient d'entendre. *Enfin le VRAI* „ *SUBLIME* donne beaucoup à penser & se grave „ si profondément dans la Mémoire, qu'il ne s'en „ efface qu'avec peine. Toutes ces Idées réunies conviennent à ce que nous appellons spécialement LE SUBLIME. Je l'ai déjà dit, & je n'en disconviendrai jamais. Je ferai seulement observer que ces mêmes Idées réunies caractérisent parfaitement la GRANDE ELOQUENCE élevée à son plus haut degré de perfection. J'en fais les Lecteurs juges. Tout ce que *Longin* attribue au Sublime ne se retrouve-t-il pas au-moins pour le fonds dans cet éloge du Genre Sublime (32) tracé par M. Rollin, d'après les idées de *Cicéron* & de *Quintilien*. „ (33) Il y a un autre genre d'écrire tout différent

R E M A R Q U E S.

(32) *tracé par M. Rollin &c.]* Dans le même Vol. Chap. III. §. I.

(33) *Il y a &c.]* M. Rollin dans une Note sur cet endroit, cite ce Passage de *Cicéron* dans son Orateur. N. 97. *Tertius est ille amplius, copiosus, gravis, ornatus; in quo profecto vis maxima est. Ille est enim, cujus ornatum dicendi & copiam admirata gentes, eloquentiam in civitatibus plurimum valere passa sunt; sed hanc eloquentiam,*

„ du premier (du Simple); noble, riche, abon-
 „ dant, magnifique: c'est ce qu'on appelle le Grand, DISSERTA-
TION sur
 „ le Sublime. Il met en usage tout ce que l'Elo- l'Objet du
 „ quence a de plus relevé, de plus fort, de plus Traité de
 „ capable de frapper les esprits: la noblesse des Longin.
 „ Pensées, la richesse des Expressions, la har-
 „ dieffe des Figures, la vivacité des Mouvemens.
 „ C'est cette sorte d'Eloquence qui dominoit autre-
 „ fois souverainement à Athenes & à Rome, & qui
 „ s'y étoit rendue maitresse absolue des délibéra-
 „ tions publiques. C'est elle qui enleve & qui ra-
 „ vit l'admiration & les applaudissemens. C'est el-
 „ le qui tonne, qui foudroie & qui (34) sembla-
 „ ble à un fleuve rapide & impétueux entraîne &
 „ renverse tout ce qui lui résiste”. Le même Ecri-
 „ vain (35) dans un autre endroit décrit les effets
 „ du Sublime, dans des termes empruntés de Longin,
 „ & termine sa description par quelques idées, qu'il
 „ prend dans le XXVIII. Chapitre de cet Auteur,
 „ & qu'il exprime en ces termes: „ Par ce ton de
 „ majesté & de grandeur, par cette force & cette
 „ véhémence qui regnent (dans le Discours,) le
 „ Genre Sublime enleve l'Auditeur, & le laisse

R E M A R Q U E S.

*que cursu magno sonituque ferretur, quam suspicerent om-
 nes, quam admirarentur, quam se assequi posse desiderent.
 Hujus eloquentia est tractare animos; hujus omnino permov-
 vere.* M. Rollin rapporte ensuite cet autre Passage tiré
 du même Ouvrage de Cicéron, N. 20. *Nam & grandilo-
 qui, ut ita dicam, fuerunt, cum ampla & sententiarum
 gravitate, & majestate verborum: vehementes, varii, co-
 piosi, graves, ad permovendos & convertendos animos in-
 structi & parati.*

(34) semblable à un fleuve &c.] M. Rollin cite ici
 dans sa Note, ces paroles de Quintilien, Liv. XII. Chap.
 XX. *At ille qui saxa devolvat, & pontem indignetur, &
 ripas sibi faciat, multus & torrens judicem vel nitentem
 contra feret, cogetque ire quâ cupit.*

(35) dans un autre endroit,] Ibid. Art. II.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. „ comme abattu & ébloui, pour ainsi dire; de ses tonnerres & de ses éclairs”. Il ajoute ensuite: „ C'est ce que *Quintilien* remarque (36) au sujet d'un endroit sublime & éclatant du Plaidoyer de *Cicéron* pour *Cornelius Balbus*, où il avoit inséré un éloge magnifique du grand *Pompée*. Il fut interrompu non-seulement par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu: ce qui ne seroit point arrivé, dit notre *Rhétteur*, s'il n'avoit eu en vûe que d'instruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un Stile simple & élégant. Ce fut sans-doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui arracherent à tout son Auditoire ces cris & ces applaudissemens, qui ne furent point libres & volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espee de ravissement & d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le tems de songer ni à ce qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient”. On ne sçauroit méconnoître le *Sublime* de *Longin* dans ce recit & dans ces réflexions empruntées du plus judicieux de tous les *Rhétteurs*; c'est de *Quintilien* que je

REMARQUES.

(36) au sujet d'un endroit sublime &c.] Voici le Passage de *Quintilien*, mis en Note par *M. Rollin*. Il est du Liv. VIII. Chap. III. *Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii: qui non affectus esset docendo Judicem tantùm, & utiliter demum ac latine perspicueque dicendo, ut Populus Romanus admirationem suam non acclamatione tantùm, sed etiam plausu confisteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas, expressit illum fragorem. Nec tam insolita laus esset profecta dicentem, si usitata & ceteris similis fuisset oratio. Atque ego illos credo qui adstant, nec sensisse quid facerent, nec sponte judicioque plausisse, sed velut mente captos, & quo essent in loco ignorantés, eripisse in hanc voluntatis affectum.*

parle. Mais quel est donc enfin ce Sublime? C'est DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. ce que Longin va nous apprendre lui-même par sa division des Sources, qui le produisent.

VI. (37) Il en compte cinq. La première est (38) l'heureuse Audace dans les Pensées. La seconde est (39) la Véhémence & l'Enthousiasme de la Passion. La troisième est (40) un certain tour des Figures, soit de Pensées soit de Mots. La quatrième est (41) l'Expression convenable au sujet, & travaillée avec soin, fondée sur l'heureux choix des

R E M A R Q U E S .

(37) Il en compte cinq.] Dans le Chap. VII. ou Sect. VIII. selon Tollius, Hudson & M. Pearce.

(38) l'heureuse Audace dans les Pensées.] Τὸ αὐτὸ τὰς νοήσεις ἀδριπύβολον.

(39) la Véhémence & l'Enthousiasme de la Passion.] Τὸ σφοδρὸν καὶ ἐνθουσιαστικὸν πάθος.

(40) un certain tour des Figures, &c.] Ποιὰ τῶν γημάτων πλάσις, (διὰ τὰ διὰ πάντα ταῦτα, τὰ μὲν νοήσεις, θάτις δὲ λέξις.)

(41) l'Expression convenable &c.] Je me suis plus attaché dans cet endroit à rendre la pensée de Longin, qu'à rendre ses termes, que voici :

Ἡ γυναιῖα φέρσις, ἢς μίρα πάλιν ὀνομάτων τε ἐκλογῆ, καὶ ἡ τροπικὴ καὶ πεποιημένη λέξις.

Ce que M. Pearce traduit de cette manière: *splendida Elocutio, cujus rursus partes sunt & delectus verborum, & dictio tropis plena atque facta.* Au lieu de dire, la Noblesse de l'Expression, comme M. Despréaux, ou l'Elocution brillante avec M. Pearce, je rends ἡ γυναιῖα φέρσις par l'Expression convenable au sujet. Je sçais, que γυναιῖος s'emploie souvent dans le même sens qu'ingenuus & generosus sont employés par les Latins. Mais ce même Adjectif Grec, soit qu'il vienne de γίνωμαι, nascor, ou de γενᾶω, genero, signifie dans son propre, genuinus, ou natus. J'ai cru, peut-être à tort, que Longin l'employoit dans ce sens; & j'ai dû rendre Elocutio genuina par l'Expression convenable au sujet; c'est-à-dire, née du sujet même. C'est un axiome en matière

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. Mots & le bon usage (42) des Tropes. La cinquieme cause du Sublime & celle qui ne vient qu'après les autres, c'est une grande & magnifique Composition. (43) J'expliquerai plus bas ce que ce Terme signifie. Des cinq Sources ou Causes du Subli-

REMARQUES.

d'Eloquence; que la nature de l'Expression est déterminée par la nature du sujet. Au-reste la plus grande difficulté de ce Passage est *πικροειμένη λέξις dictio elaborata ou facta*. Qu'est-ce en effet qu'*elaborata* ou *facta Dictio*. Les Commentateurs de Longin sont assez partagés sur cet article; & je n'ai trouvé de clair, que ce que M. Pearce en dit. Je rapporte ses propres termes. *Eodem modo locutus est Cicero in l. 3. De Orat. c. 48. Oratio quæ quidem polita sit atque facta quodammodo. Et in BRUTO, Accurata & facta quodammodo oratio. i. e. artificio quodam distincta, & elaborata*. C'est ce qui me paroît ne pouvoir être rendu que par les termes, dont je me suis servi. Nous avons une Phrase de conversation, qui peut faire entendre la pensée de Longin. Quand on nous demande notre avis sur un Ouvrage, dont le fonds nous paroît excellent, mais dont les détails ne sont pas aussi parfaits qu'ils pourroient l'être; nous disons: *Cela est beau, cela est bon; mais cela n'est pas fait.*

(42) des Tropes.] On entend par Tropes, les Termes figurés, c'est-à-dire, employés dans une signification différente de celle qui leur est propre. Quand on dit d'un Homme extrêmement courageux, *c'est un Lion*. Le mot *Lion* en cet endroit, est un Trope; & cette espèce de Trope s'appelle *Métaphore*. Mais c'est une matière sur laquelle il est inutile de m'étendre ici d'avantage.

(43) J'expliquerai plus bas ce que ce Terme (composition) signifie.] Ce sera d'abord dans cette Remarque. LONGIN dit de la cinquieme cause:

Πίμπλη δὲ μεγέθους αἰτία, καὶ συγκλίσιον τὰ εἰς αὐτῆς ἀκάρτα, ἢ ἐν ἀξιώματι καὶ διάρσει οὐθεσίαις.

C'est-à-dire selon M. Pearce: *Quinta verò causa Sublimitatis, eaque quæ concludit omnia ante se nominata, est magnifica elataque Compositio*. Voici le tour que M. Despreaux donne à sa Traduction de cet endroit. „ Pour „ la cinquieme (Source) qui est celle, à proprement „ parler, qui produit le Grand, & qui renferme en soi

me, LONGIN avoue que les deux premières dépendent principalement de la Nature, & qu'il faut qu'elle en ait mis en nous le fondement. Nous y retrouvons les deux branches de notre *Sublime*. Longin.

R E M A R Q U E S.

„ toutes les autres, c'est la *Composition & l'arrangement* „ *des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité* „.

1°. Au lieu de ces Mots: *La cinquième, qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand*; le Grec dit simplement: *La cinquième cause du Sublime*. M. Despréaux n'a pas pris garde qu'il faisoit dire à Longin ce qu'il ne peut pas avoir voulu dire, parce qu'il est absolument faux, que l'*Arrangement des Mots* (c'est ce que notre Rhéteur appelle *Composition*.) puisse jamais être, à proprement parler, ce qui produit le Grand; & qu'il ne peut tout au plus qu'ajouter quelque chose à la Grandeur, qui naît des quatre autres Sources. 2°. S'il étoit vrai que la *Composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & dignité* fût des Sources du SUBLIME, celle, à proprement parler, qui produisit le GRAND; comment M. Despréaux auroit-il pu dans sa Préface (pag. 30.) citer le QU'IL MOURÛT d'Horace comme un exemple du Sublime, & dire ensuite: *Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur héroïque qui est renfermée dans ce mot, QU'IL MOURÛT, qui est d'autant plus Sublime, qu'il est simple & naturel...* C'est la simplicité de ce mot qui en fait la GRANDEUR? Qu'y a-t-il de plus contraire à l'*Arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité*, que des Paroles, dont on est obligé de dire, qu'elles sont fort petites; qu'un Mot tout seul, dont on est obligé d'avouer, qu'il est d'autant plus SUBLIME, qu'il est SIMPLE & NATUREL, c'est-à-dire, naïf; c'est le seul sens qu'on puisse ici donner au terme de naturel. De deux choses l'une. Selon M. Despréaux dans sa Préface, il est faux que l'*Arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité*, soit, à proprement parler, ce qui produit le Grand, puisqu'il nous donne pour un exemple admirable de Grand & de Sublime, un seul Mot, dans lequel il auroit en vain cherché des paroles arrangées dans toute leur magnificence & leur dignité. Selon M. Despréaux traduisant Longin, il est faux que le QU'IL MOURÛT d'Horace soit Sublime, puisqu'on n'y voit point cet *Arrangement des paroles, qui, des Sour-*

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. L'heureuse Audace dans les Pensées produit le Sublime des Images. Celui des Sentimens tire son origine de la Véhémence & de l'Enthousiasme de la Pas-

R E M A R Q U E S.

ces du GRAND, est, à proprement parler, celle qui le produit. Je n'ai fait cette seconde observation, que pour montrer combien il est important de regarder de près à ce que l'on veut prêter aux Auteurs, qu'on traduit; & combien il est nécessaire de se rappeler tout ce que l'on a déjà dit d'une matière, quand il en faut parler de nouveau dans le même Ouvrage, ou dans quelque dépendance de cet Ouvrage. On n'a le droit de se contredire, qu'en avertissant le Lecteur qu'on va lui proposer de nouvelles vues, & qu'on est soi-même mécontent de ce que l'on avoit dit auparavant. C'est ce qu'il ne me semble pas qui puisse, du moins ordinairement, arriver dans le cours d'un même Ouvrage.

Une autre difficulté se présente dans le Passage de Longin. Elle vient de ces paroles : *ενυκλιςια τα εν τω τῆς ἀναρχαυ claudens omnia ante se: (qui renferme tout ce qui la précède.)* C'est ainsi qu'il faudroit traduire à la Lettre. On ne conçoit pas trop comment les quatre premières Sources du Sublime sont renfermées dans le grand & magnifique Arrangement des Mots. Mais il faut faire attention, que le Verbe Grec que je viens de rendre, ainsi que M. Despréaux, par qui renferme, ne signifie pas moins clore & fermer, que renfermer & comprendre; & le sens le plus naturel, qu'il puisse recevoir ici, c'est celui de fermer. LONGIN dit donc, que la cinquième Source ferme les quatre autres, c'est-à-dire, ne vient, n'agit, n'a lieu qu'après elles. Ce qui dans le fonds est très-vrai. Ce même Verbe Grec peut encore être pris dans une acception qui n'est guere usitée, & qui lui fait signifier: célébrer. Comme Longin se sert assez volontiers des termes dans leurs acceptions les plus singulieres, & qu'il leur donne quelquefois des sens, qui ne sont qu'à lui, ne pourroit-on pas, en étendant la signification active de célébrer, jusqu'à celle de rendre célèbre, croire qu'il a voulu dire: la cinquième cause & celle qui fait valoir les autres, c'est &c. Ce sens est le plus beau sans contredit; & dans le système de notre Rhéteur, il ne présente, comme on le verra, rien que de vrai. C'est sur les deux derniers sens, que je viens d'indiquer, que mes raisonnemens seront fondés.

A LA PREFACE. 319

Passion. Nous serons ici plus hardis, ou, si l'on veut plus décisifs que notre *Rhétteur*. Ses deux premières *Sources*, non-seulement dépendent principalement de la Nature, mais elles en dépendent uniquement. Tout ce qu'on a vu dans ces *Additions* doit l'avoir suffisamment prouvé. Ce qui pourroit sembler être ici de la dépendance de l'Art, c'est le *Tout* ou l'*Expression proprement dite*. Mais le *Tout* ou l'*Expression* fait nécessairement partie de la *Pensée*, comme n'en étant que la *Manière d'être essentielle*, ainsi que je l'ai dit: & j'en puis conclure que dès qu'il s'agit dans *Longin* d'un *Sublime*, qui produit par ses deux premières *Sources*, peut cependant, en quelque chose, être soumis aux règles de l'Art; il n'est pas question chez lui de notre *Sublime*, auquel l'Art n'a rien à prescrire; mais de la *Grande Eloquence*, dont le fonds consiste dans l'*heureuse Audace des Pensées* & dans la *Véhémence* & l'*Enthousiasme de la Passion*, & qui ne peut cependant devoir sa *Perfection* qu'à l'Art, parce qu'effectivement elle a, dans ses détails, à suivre beaucoup de loix différentes, qui lui sont imposées par la Nature, & que l'Art a réduites en un système de Regles, dont il lui faut nécessairement suivre la marche, dans l'ordre qu'elle veut faire garder soit aux *Pensées*, soit aux *Mouvements*. Il s'agit donc là d'une certaine *suite*, d'une certaine *étendue de Discours*, qui n'a rien de commun avec ces *Saillies vives* & *frappantes*, qui sont notre *Sublime*, & qui peuvent bien quelquefois trouver place dans cette *étendue de Discours*, laquelle doit être *Sublime* dans sa totalité, même en leur absence.

(44) *Cicéron*, dans son *Plaidoyer pour Milon*, c'est-à-dire dans son chef-d'œuvre de l'Art Oratoire,

REMARQUES.

(44) *Cicéron*, dans son *Plaidoyer pour Milon*,] N. LXXXV.

Tome IV.

H

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. attribue, (45) dit M. Rollin, la mort de Clodius à une juste colere des Dieux, qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une manière fort sublime, en apostrophant & les autels & les dieux, & employant les plus grandes figures de RHÉTORIQUE. (46) Je vous atteste & vous implore, saintes Collines d'Albe que Clodius a profanées; Bois respectables qu'il a abattus, sacrés Autels, lieu de notre union, & aussi anciens que Rome même; sur les ruines desquels cet impie avoit élevé ces masses énormes de bâtimens: votre religion violée, votre culte aboli, vos mysteres pollus, vos Dieux outragés, ont enfin fait éclater leur pouvoir & leur vengeance. Et vous, divin Jupiter Latial, dont il avoit souillé les lacs & les bois par tant de crimes & d'impuretés, du sommet de votre sainte montagne vous avez ouvert les yeux sur ce scélérat pour le punir. C'est à vous, & sur vos yeux, c'est à vous qu'une lente mais juste vengeance a immolé cette victime, dont le sang vous étoit dû. Voila de ce Sublime étendu, dont parle Longin. Il ne s'y trouve pas un de ces Traits vifs

R E M A R Q U E S.

(45) dit M. Rollin, Ibid. Art. III.

(46) Je vous atteste &c. Je fais ici le contraire de M. Rollin. Il rapporte en Note la Traduction, que l'on va lire, & dont je ne connois point l'Auteur, & met dans son Texte les paroles même de Cicéron, que voici: Vos Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor; vosque Albanorum obruta ara, sacrorum Populi Edimani socla & equulas, quas ille præcepit amentia, cæcis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppræsserat; vestra tum ara, vestra religiones vigerunt, vestra vis valuit, quam ille omni scelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte, Latialis sancte Jupiter, cujus ille lucos, nemora, sinefugus, saepe omni nefario supro & scelere macularat, aliquando ad eum puniendum oculos aperisti. Hic ille, vobis, vestro in conspectu, sera, sed juste tamen & debita pœna soluta sunt.

Et rapides, qui font ce que nous appellons spécialement le SUBLIME. Je pourrois, par une foule d'exemples, confirmer ce que j'avance ici; je pourrois, en décomposant quelque morceau d'une juste étendue, faire voir aisément, ce qu'il tiendrait de la Nature, ce qu'il devrait à l'Art; & prouver par là que Longin a raison de vouloir que les deux premières Sources de son Sublime soient, pour quelque chose, dans la dépendance de l'Art. Plus je justifierois son sentiment, & plus mon opinion s'approcheroit de la certitude. Mais il faut me restreindre & ne pas donner à cette Dissertation, plus d'étendue qu'elle n'en doit occuper ici.

VII. Longin avoue que ses trois dernières sources du SUBLIME tirent aussi leur origine de l'Art; c'est-à-dire qu'elles doivent à l'Art pour le moins autant qu'à la Nature. Si nous disions qu'elles doivent bien plus au dernier qu'à la première, dirions-nous quelque chose de trop? Mais ce n'est pas ce qu'il s'agit de discuter à présent. Il me suffit qu'un certain tour des Figures de Pensées & de Mots, & que l'Expression convenable au sujet, travaillée avec soin, & fondée sur l'heureux choix des Mots, & le bon usage des Tropes, soit ce qui constitue l'Elocution, le Stile Sublime; & que, de l'aveu de tous les Rhéteurs, cette Elocution, ce Stile Sublime soit ce qui fait principalement & presque uniquement la Grande Eloquence. A considérer notre Sublime par sa nature, je ne vois pas trop quels sont les secours, qu'il pourroit tirer des deux sources, dont nous parlons présentement; s'il est vrai, (47) comme M. Silyain le prétend & comme je serois tenté de le croire, que le SUBLIME doit être exprimé avec les termes les plus simples, & en moins de mots

R E M A R Q U E S .

(47) comme M. Silyain le prétend] Liv. III. Chap. III. vers la fin.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. qu'il est possible. La multitude ou la magnificence des paroles, ajoute-t-il, le corrompent & le dissipent également. Les Expressions magnifiques & brillantes ne laissent pas bien appercevoir l'objet: Elles partagent l'attention, & même elles donnent souvent le change à l'Esprit, qui laisse la chose pour s'amuser à la beauté & à l'éclat de l'expression, lorsqu'il ne devroit être plein que de la grandeur de l'objet, & de l'émotion de l'Orateur. Ajoutez à cela, qu'il n'est point naturel que des Mouvemens, tels que ceux qui se trouvent toujours dans l'ame des personnes à qui il échappe des Traits Sublimes, il n'est pas naturel, dis-je, que des Mouvemens s'expliquent par de grands mots, & en termes magnifiques. Il ne suffit pas même d'éviter cette magnificence d'expression, & les grands mots. On doit encore, si je ne me trompe, ménager les plus simples, & n'en employer que ce qu'il en faut précisément pour se faire entendre. Car il fait toujours que la Chose, l'Action & le Mouvement de l'Orateur se voyent tout d'un coup, qu'ils se voyent seuls, & enfin qu'ils se voyent dans toute leur noblesse, & dans toute leur étendue. Or tout cela est étouffé dans la trop grande multitude des mots, même les plus simples. Le Sublime ainsi of-fusqué par ce tas de paroles superflues, ne s'aperçoit point; c'est la foudre encore renfermée dans la nue. Ce que nous entendons par le Sublime, c'est la faillie d'une grande Ame émue par un grand objet. La Nature lui fournit les Termes en même tems que l'Image ou le Sentiment; & de l'examen de presque tous les Traits vraiment Sublimes, qui nous sont connus, il résulte que la Nature fournit toujours ou du moins presque toujours les Termes les plus simples & les plus propres. Les Traits Sublimes, par lesquels un Ecrivain rend ce qui se passe dans une grande Ame, ne peuvent guère être l'effet de la méditation. C'est l'effet en lui d'un élan de la Nature, qui le transforme en cette grande Ame,

qu'il veut exprimer, & qui fait pour lui ce qu'elle DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.
 auroit fait pour cette même Ame. Qu'on me dise quel usage l'esprit peut faire alors des Regles, que la Rhétorique prescrit touchant ce que Longin nous donne ici pour deux sources de SUBLIME. N'est-il pas visible que ce qui porte chez lui ce nom, est toute autre chose, que ces Traits, auxquels nous l'attribuons par préférence, & que ce ne peut être que la Grande Eloquence, qui ne sçauroit s'élever à son état le plus parfait, sans le secours de l'Eloution Sublime, dont Longin vient de nous indiquer les deux Sources.

VIII. La cinquieme Source du SUBLIME est une grande & magnifique Composition, & par ce Terme, Longin n'entend que l'Arrangement des Mots, comme il s'en explique lui-même (48) ailleurs. Cette cinquieme Source est la dernière en rang, & ne vient qu'après les autres, parce qu'en effet avant qu'elle puisse contribuer à la perfection de la Grande Elo-

R E M A R Q U E S.

(48) ailleurs.] Dans le Chap. XXXII. ou la Sect. XXXVIII. selon Follius, & XXXIX. selon Hudson & M. Pearce. C'est-là que Longin dit :

Οὐ μόνον ἐστὶ πειθὺς, καὶ ὑδοῆς ἢ ἀρμονία φησὶν ἀνθρώποις ἐπίργημα, ἀλλὰ καὶ μετ' ἐλευθερίας καὶ καθύπερθε θαυμασίου τι ἔργου. Οὐ γὰρ ἀλλὰ μὲν ἐπιτίθεισι τινα πάντα τοῖς φρονημένοις, καὶ οἷον ἔκφρασις καὶ παραβατισμῶν πλήρεις ἀπειλαί, καὶ βασιμὸν οὐδὲν τινα ῥυθμῶν ὡς ταύτην ἀναγκαῖον βαινεῖν ἐν ῥυθμῶ, καὶ συνεχομένῳ δαὶ τῶν μέλεσσι τ' ακροατῆν, καὶ ἀμυστος ἢ παντάπασι; καὶ ἢ Δία φθόγοι κιδάρας, ἔδδῃ ἀπλῶς σημαίνοντες, πᾶσι τῶν ἔχων μεταβολαῖς, καὶ τῇ ὡς ἀπᾶντος κρῆσι καὶ μίσει τῆς συμφορῆς θαυμασθῆν ἐπάγουσι ποικίλεις, ὡς ἐπίστασθαι, θίλγυτρον καίτοι ταῦτα τὰ ἰδάλια καὶ μιμήματα ἰδῆσθαι ἐνὶ πειθῆ, ἢ καὶ τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως, ὡς ἴφω, ἐπιργήματα γησῖα.

J'ai suivi dans ce passage les leçons du Texte & des Notes de M. Pearce.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

quence, il faut que chacune des quatre autres Sources ait fourni ce qui dépend d'elle. La *Composition*, l'*Arrangement des mots* est la dernière chose à faire dans le *Discours*. On ne peut nier d'ailleurs que la *Composition* ne doive être différente, selon les différens *Genres d'Eloquence*; & que quand elle a de la *Grandeur* & de la *Magnificence*, elle ne fasse la partie la plus considérable, de l'*Elocution*, du *Stile Sublime*. C'est elle, qui lui donne sa dernière perfection; & je suis en droit d'affirmer hardiment qu'elle ne peut pas être la *Source* d'un *Sublime*, qui ne consiste souvent que dans un seul *Mot*, ou dans quelques *Mots* en trop petit nombre, pour que l'on puisse y déployer toute la pompe d'une *Composition grande & magnifique*. Le *Sublime*, que cette cinquième *Source* produit, ne peut se trouver que dans une certaine *étendue de Discours*; & par conséquent il ne diffère en rien de la *Grande Eloquence*. Mais comment cette cinquième *Source* produit-elle le *Sublime*? Nous allons l'apprendre de Longin lui-même. (49) „ L'HARMONIE, dit-il, n'est pas seulement un moyen naturel aux Hommes de persuader ou de plaire; mais encore une sorte d'Instrument admirable pour élever l'Esprit ou pour exciter des Mouvements. La Flûte n'inspire-t-elle pas à ceux qui l'entendent une espèce de Passion? Ne les met-elle pas comme hors d'eux-mêmes? Ne les remplit-elle pas d'une fureur pareille à celle des (50) *Coribantes*; & lorsqu'elle frappe leurs oreilles de certaines

R E M A R Q U E S.

(49) L'Harmonie, dit-il, n'est pas seulement &c.] C'est la Traduction du Passage de Longin rapporté dans la Remarque précédente.

(50) *Coribantes*;] Prêtres de Cibèle, ainsi nommés de *Coribantus*, Fils de Jason & de cette Déesse, lequel accompagné de *Dardanus*, porta dans la Phrigie le culte de la *Mère des Dieux*. Ces Prêtres, saisis d'une fu-

à mesures, ne les force-t-elle pas de se mouvoir
 » en cadence, & de se conformer au mouvement
 » de l'air, quand même ils n'auroient aucune con-
 » noissance de la Musique? Et certes les sons de
 » la Lire, qui n'expriment, à proprement parler,
 » aucun sens, ne causent-ils pas, comme on le
 » sait, une satisfaction merveilleuse par leurs
 » changemens de tons, par le choc réciproque &
 » par le mélange des accords; bien que ce ne soit
 » là que des images & des imitations, pour ainsi
 » dire, bâtarde, de la faculté de persuader, &
 » non des effets légitimes de ce que les Hommes
 » tiennent, (51) comme je l'ai dit, de la Nature." ?
 Nous commençons à voir comment Longin veut

REMARQUES.

leur, prétendue sacrée, dansoient au son des Cimbales,
 qu'ils frappoient eux-mêmes, en secouant violemment
 la tête, & communicoient leur fureur à ceux qui les
 regardoient. Ils demeurèrent d'abord en Phrigie sur le
 Mont Ida. Dans la suite ils vinrent en Crete & s'éta-
 blirent sur une Montagne, à laquelle ils donnerent le
 nom de leur ancienne habitation. Ce fut-là qu'ils pri-
 rent soin de l'enfance de Jupiter. Les Coribantes, les
 Curetes, les Idéens & les Dactyles n'étoient, à ce qu'en
 disent quelques Auteurs, que la même sorte de Prêtres.

(51) comme je l'ai dit, de la Nature? Ce que Longin
 dit dans ce Passage & dans ceux que je vais rapporter
 encore, est pris, du moins pour le fonds, de Quinti-
 lien, qui dit sur le même sujet; „ Tout ce qu'il y a
 » de plus habiles gens sont persuadés, que la Composi-
 » tion a tout le pouvoir possible, non-seulement pour
 » plaire, mais aussi pour émouvoir les Esprits; pre-
 » mierement, parce que rien ne peut aller jusqu'au
 » Cœur de ce qui *branche* dès l'Oreille, laquelle en est
 » comme le Vestibule; ensuite parce que naturellement
 » on nous conduit où l'on veut par l'Harmonie. Et c'est
 » par cette raison que les sons même des Instrumens,
 » bien qu'ils n'expriment le sens d'aucunes paroles,
 » ne laissent pas d'exciter dans ceux qui les entendent
 » des mouvemens tantôt d'une nature, tantôt d'une
 » autre. Dans les combats, qui sont partie des Festes

DISSERTATION sur que la *Composition*, c'est-à-dire, l'*Arrangement des Mots* puisse concourir, après les autres Causes, à former le *Sublime*. C'est par le *Nombre* & l'*Harmonie*. Dans son *Système* & dans celui de tous *Longin*.

R E M A R Q U E S.

„ Publiques, ce n'est point de la même manière que
 „ l'on anime ou que l'on adoucit les Esprits; on ne
 „ se sert pas des mêmes Aïrs quand il s'agit de don-
 „ ner le signal, ou quand les genoux en terre il faut
 „ demander grace au Peuple; & le concert des Trom-
 „ pettes n'est pas le même quand une Armée marche
 „ aux Ennemis ou quand elle fait retraite. Les *Pitha-*
 „ *goriciens* avoient coutume à leur réveil de ramer
 „ leurs Esprits par le son de la Lire, pour se rendre
 „ plus alertes à ce qu'ils avoient à faire. Quand ils se
 „ disposoient au Sommeil, le même Instrument tran-
 „ quillisoit leur ame, & calmoit ce que les soins de
 „ la journée y pouvoient avoir laissé d'agitation. Mais
 „ si le *Nombre* & la *Mesure*, sans le secours des *Paro-*
 „ *les*, ont une certaine force, celle du *Discours* est sans
 „ bornes; & s'il est important à la *Pensée* que les *Mots*,
 „ qui l'expriment, soient bien choisis; il n'est pas moins
 „ important à ces mêmes *Mots*, que dans la *Composi-*
 „ *tion* on ait égard, pour les placer, à leurs terminai-
 „ sons, & qu'on les fasse tomber heureusement à la fin
 „ ou de la Période, ou de chacun de ses Membres.
 „ Car c'est le seul mérite de la *Composition* qui fait va-
 „ loir certains endroits, où la *Pensée* est petite & l'*Ex-*
 „ *pression* commune. Enfin ce que chacun aura trouvé
 „ dit avec force, avec douceur, avec magnificence;
 „ qu'il en dérange & rompe l'ordre des *Mots*, il n'y
 „ trouvera plus la même force, la même douceur, ni
 „ la même magnificence”. *Eruditissimo cuique persuasum*
 „ *est, valere eam (Compositionem) quam plurimum, non ad*
 „ *delectationem modo, sed ad motum quoque animorum. Pri-*
 „ *imum quia nihil intrare potest in affectum, quod in aure,*
 „ *velut quoddam vestibulo, statim offendit: Deinde quod natu-*
 „ *ra docimur, ad modos. Neque enim aliter eveniret, ut*
 „ *illi quoque organorum soni, quamquam verba non expri-*
 „ *ment, in alios tamen atque alios motus ducerent auditorem.*
 „ *In certaminibus sacris non eadem ratione concitant animos*
 „ *ac remittunt; nec eosdem modos adhibent, cum bellicum est*
 „ *canendum, & composito genu est supplicandum: nec idem*

Les autres *Rhétteurs*, le *Nombre* & l'*Harmonie* sont ^{Dissertati-} essentiels au *Discours*. L'un & l'autre, selon eux, ^{tion sur} est dans la Nature. Le devoir de l'*Orateur* est, ^{l'Objet du} d'étudier la Nature, & son Art est de l'imiter, en ^{Traité de} variant l'*Harmonie*, suivant la diversité des choses, ^{Longin,} qu'il doit dire. Il n'est point de *Pensée*, point d'*Image*, point de *Mouvement*, qui ne puisse être mieux rendu par une sorte d'*Harmonie* que par toute autre. C'est ce que nous sentons tous à-peu-près dans la *Prononciation*, dans la *Déclamation*. La *Composition* doit être, en quelque sorte, l'*Image* de ce que la Nature fait faire à la voix. Et ce que je dis-là doit s'entendre à la rigueur pour les *Langues Grecque & Latine*. Du moins un *Grec*, un *Romain*, l'eût-il pris à la lettre. Tout cela n'est pas bien sensible pour des *Lecteurs François*, ni même pour moi tout le premier. Ce n'est pas que notre *Langue* ne soit très-susceptible d'*Harmonie*, & qu'elle ne sache s'en parer au besoin. Mais il s'en faut bien qu'elle y puisse mettre autant de va-

R E M A R Q U E S.

Agnoſcorum concentus eſt procedente ad prallum exercitū, idem receptui carmen. Pythagoreis certō moris fuit, & cum evigilaſſent animos ad tyram excitare, quo eſſent ad agendum erectiores; & cum ſomnum peterent, ad eandem prius lenire mentes; ut ſi quid fuiſſet turbidiorum cogitationum, componerent. Quod ſi numeris, & modis ineſt quadam tacita viſ, in oratione eſt vehementiſſima; quantumque intereſt, ſenſus idem quibus verbis efferatur, tantum verba eadem, qua compositione, vel in exitu jungantur vel in fine claudantur. Nam quadam & ſententiis parva & elocutione modica, virtus hæc ſola commendat. Denique quod cuique viſum erit vehementer, dulciter, ſpectoſe dictum, ſobras & turbet, abierit omnis viſ, jucunditas, decor. INSTIT. ORAT. Liv. IX. Chap. IV. p. 589. de l'Édition de M. Cappelainier. Je n'ai traduit ce Paſſage en entier, que parce qu'en pluſieurs endroits je ne l'entens pas de la même manière que M. l'Abbé Gadoys, & que ce Traducteur, ſouvent infidèle, me paroît même en quelques uns ne l'avoir nullement entendu.

DISSERTATION
SUR
L'Objet du
Traité de
Longin.

tes combinaisons (54) des *tems* de la *Prononciation*. C'est uniquement par là que l'*Harmonie* est simple ou pompeuse, naïve ou brillante, vive ou douce, rapide ou lente, forte ou gracieuse, enfin capable d'élever ou de rabaïsser l'ame, de l'émouvoir ou de la calmer, de la transporter hors d'elle-même ou de l'y ramener. Je parle ici le langage des *Anciens Rhéteurs*. Certainement, il est une *Harmonie*, dont la *grandeur* & la *magnificence* concourent à former la *Grande Eloquence*. Plus cette *Harmonie* est parfaite dans son genre, plus aussi la *Grande Eloquence* est-elle portée rapidement vers son *plus haut degré d'élevation*. J'avoue que l'*Arrangement des Mots* forme toujours une *Harmonie* particulière, quelle qu'elle puisse être, dans les *Phrases*, qui renferment ces *Traits*, ces *Eclairs*, ces *Foudres*, que nous appellons spécialement *Le Sublime*. Mais qu'on y fasse attention, l'*Harmonie*, qui se trouve compagne de ces *Traits*, loin d'être toujours pompeuse, noble, majestueuse, magnifique, grande, sublime, est le plus souvent simple & naïve. Une *Harmonie caractérisée* ne leur est nullement essentielle. Son absence ne les rend pas moins *Sublimes*, & sa présence n'ajoute presque rien, peut-être même absolument rien à leur *Sublimité*. Si ces *Traits* ne doivent aucune partie de leur essence à la *Cause du SUBLIME*, qu'on peut regarder comme la plus parfaite, comme celle qui met la dernière main à ce que les autres n'ont qu'ébauché; qui pourra nier que le *Sublime*, dont parle Longin, ne soit d'une toute autre espèce que le nôtre?

R E M A R Q U E S.

(54) des *tems* de la *Prononciation*. } C'est ce qu'on appelle la *Quantité des Syllabes*. Il faut joindre encore, à ce que j'ai dit, les *Accens*, qui, bien plus marqués dans la *Prononciation* des *Grecs* & des *Latins*, qu'ils ne le sont dans la nôtre, contribuoient encore beaucoup à varier leur *Harmonie*.

X. Mais quoi ! lui-même ne nous l'apprend-il pas (55) dans ce Passage ? „ Il en est du *Discours*, comme des *Corps* ; c'est l'assemblage des *Membres*, qui fait le *Sublime*. Qu'un *Membre* soit séparé d'un autre, il n'a rien de considérable ; au lieu que tous ensemble ils composent entre eux un *Corps parfait*. De même les *Grandes choses* dispersées & loin les unes des autres dans un *Discours*, en font disparaître le *Sublime* même ; mais lorsque par leur union, elles forment un seul *Corps*, & qu'elles sont, comme serrées par les liens de l'*Harmonie*, c'est alors qu'elles acquiescent, par le contour même des paroles, ces sons efficaces, dont j'ai parlé. LONGIN pouvoit-il fixer d'une manière plus claire quel est le véritable Objet de son *Traité* ? Ne nous dit-il pas lui-même ici que le *Sublime*, dont-il parle, consiste dans un assemblage de *Grandes choses*, dans une certaine étendue de *Discours*. Ce sont ces *Grandes choses* unies, qui, rendues parfaites par l'*Harmonie*, qui leur est propre, sont le plus haut point où la *Grande Eloquence* puisse arriver. Et ce qui prouve

R E M A R Q U E S.

(55) dans ce Passage ?] Chap. XXXIII. Sect. XXXIX. selon Tollus, & XL. selon Hudson & M. Pearce.

Εν δὲ τοῖς μάλιστα μεγαλοποιεῖ τὰ λεγόμενα, καθάπερ τὰ σώματα, ἢ τῶν μελῶν ἐπιστάσει; ἢ ἐν μὲν εἰδὶν, τμηθῆν ἀπ' ἑτέρου, καθ' ἑαυτὸ ἀξιόλογοι ἔχει, πάντα δὲ μετ' ἀλλήλων ἰσχυροὶ τέλεισι σύνεσμα· ἕως τὰ μεγάλα, συνεκδοθέντα μὲν ἀπ' ἀλλήλων ἕκαστο ἕκαστο, ἀμφὶ ἑαυτοῖς συνδιαφορῆν, τὸ ὕψος σωματοποιούμενα δὲ τῆ κοπῆν, ἢ ἐν τῷ διαμῶ τῆς ἀρμονίας περικλειόμενα, ἀντὶ τῶ κόκλῳ φωνήεντα γίνονται.

Les derniers mots de ce Passage sont très-clairs, & n'en sont pas plus aisés à traduire. Il m'a fallu paraphraser, pour faire entendre la pensée de Longin, que M. Pearce, grâce à la commodité du Latin, rend ainsi mot-à-mot: *ipso ambitu sonora fiunt.*

encore invinciblement que c'est elle seule, que
 Longin avoit en vue, c'est ce qu'il ajoute quelques
 lignes plus bas. (56) „ Entre les Poëtes & les
 autres Ecrivains, plusieurs qui n'étoient pas nés
 pour le *Sublime*, à qui peut-être il étoit tout-à-
 fait étranger, ont su néanmoins, en se servant
 de *Termes* communs: populaires & qui n'offrent
 rien de fort recherché, se donner par le seul
 arrangement de ces mêmes *Termes*, assez de poids
 & d'élevation, pour éviter de paroître aussi pe-
 tits qu'ils le font. C'est ce que *Philiste*, *Arista-*
phane en quelques endroits, *Euripide* presque
 par tout, & plusieurs autres Ecrivains ont fait”.
 Je suppose, pour le moment présent, que ce qui
 a du *Poids*, de la *Gravité*, de la *Majesté* soit dans
 Longin la même chose que le *Sublime*; & je de-
 mande s'il est possible que le seul *Arrangement des*
Mots rende *Sublimes* des *Sentimens* ou des *Images*,
 qui ne le feroient pas, ni par leur *Tour*, ni par
 la nature de leur objet. L'espece de *Sublimité*,
 qui consiste uniquement dans l'*Arrangement des*
Mots, quoique ces *Mots* soient petits ou bas, &
 que les choses n'aient pas plus de grandeur ou de
 noblesse, ne peut jamais être notre *Sublime*: mais
 elle entre fort bien dans ce qui compose la *Grande*
Eloquence, laquelle a quelquefois à dire de très

R E M A R Q U E S.

(56) Entre les Poëtes &c.] Οτι πολλοί η ουγ-
 γραφίαι η ποιηται, οκ οντες οψηλοι φουσι, μηποτε
 δι η αμεγίθεις, ζμας κοποις η δηκιδου τοις ούμασι,
 η εδν επαγομίνουις αρετων ος τὰ κοκὰ ουγγράμμουι,
 αλε μόνε ε ουθεϊναι η αρμόουαι τούτα, ζμας ουγου
 η διάσημα, η τὸ μη ταπεινὸι δοκίμηναι, αρειβάλουτο,
 (καθάπερ αλοι τε κοκοί, η Φιλισοι, Α ελοφάνουι εν
 οισι, ος τοις κλοιουις Ευριπίδου), ουουίς ημίν διδά-
 λουαι.

petites choses, qu'elle ne peut exprimer que par DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.
 des Termes propres, qui n'ont aucune noblesse, & qui ne reçoivent leur passeport que de la seule manière, dont ils sont placés, & de l'illusion, qu'ils font à l'oreille par le secours de l'Harmonie. Mais tout cela n'est bien clair, qu'en le rapprochant des Langues Grecque & Latine. La nôtre, qui, dans ses Phrases, ne s'écarte presque jamais de l'ordre naturel de la Pensée, n'a guère de ressourçes du côté de l'Arrangement, de ses Mots: Ils ne peuvent que bien rarement être mis hors de la place, que la Pensée leur assigne. Il me suffit d'avoir montré jusqu'ici par la discussion de quelques Passages de Longin & par l'exposition de ses cinq Sources de SUBLIME, que ce qu'il y a d'excellent & de plus parfait dans le Discours, n'est & ne peut être dans la pensée de ce Rhéteur que la Grande Eloquence elle-même, élevée à son plus haut point de perfection.

XI. Quelle foule de nouvelles preuves ne pourrais-je pas apporter, si je voulois m'engager dans une analyse exacte du Traité de Longin? Mais il faut donner des bornes à cette Dissertation, qui n'est peut-être déjà que trop étendue. Je ne m'arrête plus qu'à deux ou trois objets, & je renvoie à mes Remarques sur Longin tout ce que j'aurois encore à dire. Je ne ferai qu'une observation très courte sur les différens noms, dont il se sert pour désigner la matière de son Ouvrage. (57) Le Sublime, (58) le Grand, le très Grand, (59) l'Elevé,

R E M A R Q U E S.

- (57) Le Sublime,] ἵψος, ὑψηλόν, ὑψηλοῦς.
 (58) le Grand, le très Grand,] Μέγας, μέγα, τὰ μέγιστα, τὰ μεγαλοφυῆ &c.
 (59) l'Elevé,] C'est ce que signifient dans Longin, tous ces termes: διαρσις, τὰ διαρσιῶν; ἀκρότατα, τὰ δίσταμα, δίσταμα.

DISSERTATION SUR L'Objet du Traité de Longin. (60) l'Admirable, (61) le Surnaturel, (62) l'Extraordinaire, ce qu'il y a de plus SUBLIME dans le SUBLIME. Je consens de prendre ces différentes Appellations pour Synonymes. Mais quand Longin donne à son objet (63) le nom de Grave, quand il dit qu'il a du poids, quand il l'appelle (64) la Profondeur, ou la Dignité; les Idées présentées par ces Termes sont si différentes de celles que les autres Termes présentent, que, malgré ce qu'en disent les Commentateurs & les Interprètes, je ne puis me persuader qu'il emploie ces secondes appellations, comme synonymes des premières. C'est ce qui se peut d'autant moins, (65) qu'il les unit quelquefois ensemble; & sans doute il ne les unit, que pour offrir en même tems des Idées différentes. La Gravité, le Poids, la Profondeur n'ont rien de commun avec notre Sublime; mais elles entrent dans l'Ensemble de la Grande Eloquence; & conduites à leur perfection, elles contribuent à la rendre parfaite.

XII. Ce qui fait encore beaucoup pour moi, c'est ce que Longin dit de trois Ecrivains, qui sont pour lui, les Héros du SUBLIME, Platon, Demosthène & Cicéron.

(66) PLATON est un Fleuve qui coule sans bruit, c'est

R E M A R Q U E S.

(60) l'Admirable,] Θαυμάσιον, θαυμαστόν.

(61) le Surnaturel,] Τὸ ὑπερφυσικόν.

(62) l'Extraordinaire, ce qu'il y a de plus Sublime dans le Sublime.] Πιστοῦτον.

(63) le nom de Grave... a du poids,] ὄγκος.

(64) la Profondeur, ou la Dignité;] Βάθος, ἀξίωμα.

(65) qu'il les unit quelquefois ensemble;] ὄγκος καὶ βάθος. Πρὸς ὄγκον τε, καὶ ἀξίωμα, καὶ ὕψος. Ἰψὺς τε καὶ βάθος τε γὰρ.

(66) Platon est un Fleuve qui coule sans bruit,] Le Chapitre XII. ou la Section XIII. commence ainsi: *Quot*
qui

c'est une grande Mer, qui se répand de toutes parts avec abondance. Ces similitudes, qui le caractérisent n'empêchent pas qu'il ne soit Sublime; & c'est ce que Longin a dessein de prouver par des Exemples, qui comparés à nos Idées du Sublime, n'offrieroient la plupart que de la Noblesse ou de la Gravité. Quoiqu'il en soit, Platon est, généralement parlant, un des Ecrivains dont l'Eloquence est la plus Magnifique, la plus Sublime. Pensées, Stile,

DISSERTATION SUR L'Objet du Traité de Longin.

R E M A R Q U E S.

que Platon ... coule comme un Fleuve, qui ne fait aucun bruit, il n'en est pas moins Sublime.

Ὅτι μόντοι ὁ Πλάτων ... τοῖσ' τῶ τινὶ χεῦματι ἀψοφῆτι ῥέων εἰδὲν ἤτ' ὄν μεγαθύνηται.

Dans le Chapitre, ou la Section qui précède, Longin compare Platon avec Démosthène, & Démosthène avec Cicéron. Voici ce qui nous reste du premier Parallèle, immédiatement après la Lacune. Il (Platon) est comme une Mer, & son abondance s'étend au loin avec profusion. De là vient, comme je crois, que celui-là (Démosthène) qui ne parle jamais qu'en Orateur, & qui sait mieux que tout autre émouvoir les Passions, est extrêmement vif & comme enflammé d'une violente colere; & que celui-ci, se tenant toujours dans une élévation & dans une gravité majestueuse, ne se refroidit point à la vérité, mais qu'en même tems il ne lance point sans éclairs.

Πλωσιώτατα, καθάπερ τι πέλαγος, εἰς ἀναπνεύσασθαι κίχεται πολλαχῆ μείγθος. Ὅθεν, οἶμαι, καὶ λόγον ὁ μὲν ῥήτωρ, ἄτε παθητικώτερος, πολὺ τὸ διάπυρον ἔχει, καὶ θυμικῶς ἐκφλεγόμενος ὁ δὲ, καθέως ὡς ὄγκω καὶ μεγαλοπρεπεί σιωπῆτι, ὡς ἐψυκταί μιν, ἀλλ' ἔτι ἔτιως ἐπὶ σφραγίσσασθαι.

Au lieu de ce dernier mot, toutes les Editions portent ἐπίσφραγίσσασθαι, avec lequel la pensée de Longin est obscure & ne peut être traduite qu'en paraphrasant. Au lieu qu'elle est nette dans le Grec & facile à rendre en toute autre Langue, au moyen de la légère correction, que M. l'Abbé Capperonnier, aujourd'hui Professeur Royal en Langue Grecque, m'a fournie, & que je n'ai du faire aucune difficulté d'adopter.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

Diſſion, tout eſt *Grand* chez lui, pour l'ordinaire. Preſque tout ce que notre *Rhétteur* en cite eſt, par rapport aux matières dont *Platon* traite, bien près de la perfection du *Genre*, dans lequel il écrit; & ſans doute nous jugerions comme *Longin*, & nous trouverions ces endroits parfaits, ſi nous pouvions ſentir quel prix ils reçoivent du *Choix des Mots* & de l'*Harmonie*, qui réſulte de leur *Arrangement*.

(67) *DEMOSTHENE coupe bruſquement ſon ſtile dans le SUBLIME; il ravage; il brûle tout. C'eſt le Tonnerre; c'eſt la Foudre. Et véritablement, on peut trouver chez lui beaucoup de ces TRAITS, que nous appellons ſpécialement LE SUBLIME. Les exemples même, que Longin tire de cet Orateur, en fourniffent quelques-uns. Mais ſi l'on confidere que Longin en différens endroits de ſon Ouvrage,*

R E M A R Q U E S.

(67) *Démofthène coupe bruſquement ſon ſtile dans le Sublime; &c.]* Immédiatement après ce qu'on vient de lire dans la *Remarque* précédente, *Longin* commence la *Comparaiſon* de *Cicéron* & de *Démofthène* par ces paroles. *C'eſt encore par là, comme il me ſemble, mon cher Terentianus, (ſajoute & ſi nous autres Grecs pouvons en juger) que Cicéron diſſe de Démofthène dans les endroits qui demandent de la Grandeur. En effet dans le Sublime, celui-ci pour l'ordinaire coupe bruſquement ſon Stile, & l'autre au-contraire étend le ſien. Voilà pourquoi la force, l'impétuoſité, la véhémence, la fureur avec laquelle le premier ſemble ravager & brûler tout, le rend comparable au tonnerre, à la foudre.*

Ὅν κατ' ἄλλα δὲ τινὰ ἢ ταῦτα, ἰμοὶ δοκῶ, Φίλτατε Τερτυτιανὲ, (λέγω δὲ, εἰ καὶ ἡμῖν ὡς Ἐλλήσιν ἐφείτῃται τι γνώσκων.) καὶ ὁ Κικίριον ἔδ' Δημοσθένους ἐν τοῖς μεγέθεισι παραβάτῃσι. Ὁ μὲν γὰρ ἐν ὕψει τὸ πλείον διατόμω, ὁ δὲ Κικίριον ἐν χόρῳ καὶ ὁ μὲν ἡμέτερος ἀλλὰ τὸ μὲν βίας ἴσατα, ἴτι δὲ τάχως, ῥάμως, δεινότητος, αἴον καίεν τι ἅμα καὶ ἀλαργάζων, σκηπῶ τῷ παρεικαζοῖτ' ἀπ' ἡ κεραυνῶ.

& sur-tout dans (68) la *Comparaison d'Hipéride & de Démosthène*, décide que ce dernier, malgré tous ses défauts, est le plus parfait modèle de l'*Eloquence véhémente*; & si l'on considère en même tems, que celle-ci, par une suite naturelle des différens Principes de notre Rhéteur, est la plus Grande, la plus Sublime de toutes les sortes d'*Eloquence*; on conviendra sans doute que *Longin* ne perd pas son Objet de vue, & que notre *Sublime* n'est point ce qui l'occupe. *Raisonnemens* serrés, précis, qui s'entassent, qui se pressent les uns sur les autres; qui se font jour par force dans l'Esprit; qui ne le gagnent pas, qui ne le soumettent pas; qui l'accablent, qui le captivent: *Mouvemens* impétueux, enflammés, qui se succèdent rapidement, qui se croisent les uns les autres; qui s'entremêlent aux *Raisonnemens*; qui portent le désordre dans toute l'Âme, qui la mettent aux fers, qui ne lui laissent pas même sentir la violence qu'ils lui font: voilà ce que c'est que la *Véhémençe*. Voilà l'idée de l'*Eloquence la plus parfaite*. Voilà par où *Démosthène* est le plus sublime des Orateurs. Mais cette *Véhémençe* même, qui fait tout son mérite, peut-elle être l'effet de quelques *Traits* lancés par intervalle? Et quoique le *Stile concis*, & quelquefois même sans liaison, soit celui qui lui convienne le mieux; en est-il moins vrai qu'elle est uniquement l'effet d'une *Etendue de Discours*, où le *Stile*, tout décousu qu'il paroît, est par-tout lié par le sens; dont toutes les parties se tiennent & se correspondent; dans laquelle il n'est aucune *Pensée*, aucun *Mouvement*, qui ne soit le principe ou la conséquent d'une autre *Pensée*; d'un autre *Mouvement*.

REMARQUES.

(68) la *Comparaison d'Hipéride & de Démosthène*.] Voyez le Chapitre XXVIII. ou la Section XXXIV.

DISSERTATION
SUR
L'Objet du
Traité de
Longin.

(69) CICÉRON est un vaste embrasement, qui se déploie de toutes parts & qui consume tout ce qui s'offre à lui. Qu'on mette l'Idée de notre Sublime en parallèle avec celle que Longin nous offre de celui qu'il attribue à Cicéron, quelle ressemblance pourra-t-on y trouver? Cicéron est par-tout Majestueux & Grand. J'oserai cependant avancer que de tous les Ecrivains, qui passent à bon titre pour Sublimes, il est peut être celui chez qui l'on rencontre le moins de ces Saillies heureuses & si rares, que nous nommons LE SUBLIME, & qu'on peut dire (70) n'être autre chose que l'Expression courte & vive de tout ce qu'il y a dans une Ame de plus grand, de plus magnifique, de plus superbe. Le Style de Cicéron toujours abondant; toujours chargé, quelquefois même un peu surchargé d'ornemens; toujours nombreux; toujours amusant, flattant, caressant, séduisant, étonnant l'oreille par son Harmonie; semble être par sa nature même, si non incompatible, du moins peu convenable à la sorte de Sublime, dont nous parlons. C'est donc par un Sublime d'un autre genre, que Longin trou-

R E M A R Q U E S.

(69) Cicéron est un vaste embrasement, &c.] Voici la suite de la Remarque 67. Le second me paroît un vaste embrasement. Il se déploie de toutes parts. Il consume tout ce qui s'offre, & possède toujours éminemment la faculté de s'enflammer. Il porte au-dedans de lui-même, diversément distribuées en divers endroits, les Matières, qui fournissent de l'aliment à son feu. Mais, vous autres Latins, vous êtes plus en état d'en juger que nous.

Ο δὲ Κικέρων, ὡς ἀμφιλαφῆς τις ἐμπρησμός (οἶμαι) πάντῃ νέμεται καὶ ἀνελεῖται, πολὺ ἔχων καὶ ἐπίμονον αἰετὸ καίον, καὶ ἀκατηρονομήμενον ἀπὸ τ' ἀλλοίως ἐν αὐτῷ, καὶ καὶ ἀλόχως ἀνατριβόμενον. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὑμεῖς ἂν ἀμείνον ἐπικρίνοιτε.

(70) n'être autre chose &c.] C'est ainsi que M. Raimond de S. Marî caractérise le Sublime. Voyez ci-de-
vant ses Reflex. &c. N. V.

ve Cicéron comparable à Démosthène, dont il est si différent. Celui de l'Orateur d'Athènes, est concis & pressé. Celui de l'Orateur Romain consiste dans l'abondance & dans l'étendue de son *Stile*. Mais, comme on le voit, l'un & l'autre demandent une certaine suite de Discours; & Longin nous le fait entendre; quand il décide que (71) le *Stile Sublime* de Démosthène est plus propre dans les Exagérations des Faits, dans les Amplifications vives des Pensées, dans les Passions impétueuses; & que le *Stile Sublime* de Cicéron à son usage, quand il faut plaire à l'Auditeur, & le gagner pied-à-pied, sans lui laisser le tems de se refroidir. Ce même *Stile*, où le *Sublime* s'étend & se met, pour ainsi dire, à l'aise, (72) convient, selon Longin à bien des sortes de Discours, ou de parties de Discours, dont

R E M A R Q U E S.

(71) *Le Stile Sublime de Démosthène &c.*] Ce qu'on a vu dans la Remarque 69. est suivi de ceci. Le Sublime de Démosthène & ce qu'il y a de plus vif est à propos quand il faut grossir & charger les Faits, exciter des Passions violentes, entraîner absolument de force l'Auditeur. S'agit-il au-contraire de le gagner par la persuasion, c'est alors que le *Stile* étendu (de Cicéron) est d'usage.

Καιρός δὲ τῶ Δημοσθενικῷ μὲν ὕψος καὶ ὑπερτεταμένον, εἴ τι ταῖς δεινώσει καὶ τοῖς σφοδροῖς πάθεσι, καὶ εἴτα δεῖ τὴ ἀκρατὴν τὸ σύνολον ἐκπλήξαι τῆς δὲ χυστείας, ὅπως χρὴ καταπιλῆσαι.

(72) convient . . . à bien des sortes de Discours, &c.] Voici la suite de ce qu'on a lu dans la Remarque précédente. Ce *Stile* (étendu de CICÉRON) convient aux Lieux communs, à la plupart des Peroraisons, aux Digressions, aux Descriptions de toutes especes, aux Morceaux du Genre Démonstratif, aux Histoires, aux Traités des Choses Naturelles, & même à beaucoup d'autres Matières.

Τοπιογραφαίαι τε γὰρ, καὶ ἐπιλόγοι καὶ τὸ πλέον, καὶ ἀναβάσεις καὶ τοῖς ἀποδεικτικαῖς ἀποστολαῖς καὶ ἐπιδεικτικαῖς, ἰσοσταθιαί τε καὶ φυσιολογιαί, καὶ ὅσα ὀλίγοις ἀλλοῖς μόνον ἀρμόδιος.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

la plupart ne semblent avoir pour but que d'instruire ou de plaire. Par où donc Cicéron & Démosthène peuvent-ils être comparés, si ce n'est pas uniquement par la *Perfection de la Grande Eloquence*, du *Genre Sublime*, où l'un & l'autre sont arrivés par des routes absolument différentes & presque contraires. A quoi donc enfin Longin a-t-il voulu nous conduire, si ce n'est à cette *Perfection*?

XIII. Je n'ajoute plus que deux Mots. Notre *Rhétteur* (73) emploie un Chapitre entier à prouver que le *SUBLIME avec quelques défauts*, est *préférable au Médiocre parfait*. J'applaudis à sa décision. Rien ne prouve plus incontestablement la vérité de ma Thèse. Notre *Sublime* n'est qu'un *Trait*, une *Saillie*, un *Eclair*. Mais, tel qu'il est, il renferme en lui-même l'idée de ce que l'on peut concevoir de plus parfait, & par conséquent l'exclusion absolue de tous défauts. S'il en avoit quelques-uns, ce pourroit être du *Noble* ou du *Grand*; mais sûrement ce ne seroit pas du *Sublime*. LONGIN parle d'un *Sublime*, qui peut avoir des taches, sans cesser d'être *Sublime*, & qui par cela même qu'il est *Sublime*, est préférable au *Médiocre le plus parfait*. Il n'a donc voulu parler que du *Genre Sublime*, de la *Grande Eloquence*, considérée dans son *plus haut état de perfection*. En effet elle peut avoir des défauts & même beaucoup. L'exemple de *Démosthène* le prouve. Mais elle n'en fera pas moins toujours préférable à l'*Eloquence Fleurie*, au second *Genre d'Eloquence*, à celui qui porte chez les *Rhétteurs* les noms de *Moyen*, de *Médiocre*, de *Tempéré*,

R E M A R Q U E S .

J'ai suivi dans ce Passage une correction de feu M. Capperonnier.

(73) *emploie un Chapitre entier*] C'est le XXVII. ou la Section XXXVIII. selon Tollius, Hudson & M. Peazee.

d'Orné, de Fleuri; celui, (74) dit M. GIBERT, DISSERTATION sur
où les Graces & les Brillants se présentent de toutes parts, & néanmoins sans excès. C'est principalement cette forte d'Eloquence, qui peut être sans Longin.

R E M A R Q U E S.

(74) dit M. Gibert,] RHETORIQUE, Liv. I. Ch. V.
Art. IV.

M. ROLLIN (*Man. d'étudier* &c. Tom. II. Chap. III. §. 1. Art. III.) dit qu'on peut appeller le Genre d'Eloquence, dont nous parlons, orné & fleuri, parce que c'est celui où l'Eloquence étale ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Cela n'est pas assez exact. Ce que l'on va voir l'est encore moins. „ On appelle Ornement en matière d'Eloquence certains tours, certaines manières; qui contribuent à rendre le Discours plus agréable, plus insinuant, & même plus persuasif. L'Orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre; auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une manière; au quel simple, pourvu qu'elle fût claire & intelligible. Son Principal but est de convaincre & de toucher: à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moyen de plaire. Il veut aller à l'Esprit & au Cœur: mais il ne peut le faire qu'en passant par l'Imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des Figures & des Images, parce qu'elle n'est frappée & remuée, que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien, que le plaisir aide à la persuasion, & que l'Auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il trouve agréable. (*Multum ad fidem adjuvat audientis voluptas.* Liv. V. Cap. XIV. *Nescio quomodo etiam credit facilius quam audienti jucunda sunt, & voluptate ad fidem ducitur.* Liv. IV. Cap. II.) Il ne suffit donc pas que le Discours soit clair & intelligible, ni qu'il soit plein de Raisons & de Pensées solides. L'Eloquence ajoute à cette clarté & à cette solidité certain agrément, certain éclat: & c'est ce qu'on appelle Ornement. Par là l'Orateur satisfait en même tems l'Esprit & l'Imagination. Il donne à l'Esprit la vérité & la solidité des Pensées & des Preuves; & il accorde à l'Imagination la beauté, la délicatesse & l'agrément des Expressions & des Tours, qui sont plus de son ressort, & lui appartiennent plus particulièrement. Le Genre médiocre, orné, fleuri se trouve décrit dans cea.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. défauts. Son véritable but, après avoir instruit l'Auditeur, est de le conduire à la Persuasion par des routes semées de fleurs. C'est en le flattant, en l'amusant agréablement, c'est en lui faisant une

R E M A R Q U E S.

paroles. Mais en même tems on y voit le Genre Sublime à peu de chose près. Il doit parler à l'Imagination, à la Raïson, au Cœur. Il doit frapper & remuer. Il lui faut certain agrément, certain éclat. A ce que cette peinture contient, ajoutez de la Grandeur dans les Images & de la Véhémence dans les Passions; vous aurez l'idée complete du Genre Sublime. M. Gibert est bien plus exact que M. Rollin. Il ajoute après les paroles qui donnent occasion à cette Remarque: „ Il y a des „ Brillans plus riches les uns que les autres, ou des „ Graces plus nobles & plus relevées, & des Graces „ qui ne sont pas d'une si grande élévation. Les unes „ & les autres plaisent à peu près également, quand „ elles sont placées où elles doivent l'être. Mais elles „ sont si différentes, que l'on confond quelquefois les „ unes avec le Stile Simple, & les autres avec le Sublime. C'est une des raisons pourquoi on peut dire „ que le Stile orné participe de l'un & de l'autre.” M. Rollin parlant ensuite dans le même endroit de la différence entre un Homme disert & un Homme éloquent: „ Le premier, dit-il, . . . s'explique seulement avec „ clarté & solidité, laisse son Auditeur froid & tranquille, & n'excite point en lui ces Sentimens d'admiration & de surprise, qui, selon Cicéron, ne peuvent être l'effet que d'un Discours orné & enrichi de ce „ que l'Eloquence a de plus brillant, soit pour les Pensées, soit pour les Expressions, (In quo igitur homines „ exhorrescunt? Quem stupefacti audiunt? . . . qui distinctè, qui explicatè, qui abundanter, qui illuminatè & „ rebus & verbis dicunt: id est, quod dico, ornatè. L. III. „ de Orat.)” M. Rollin après s'être servi du Système de Longin, pour expliquer ce que c'est que le Genre Sublime, ne devoit pas s'en tenir à Cicéron pour faire connoître le Genre Orné. Ces deux Ecrivains ne sont pas dans les mêmes principes; & M. Gibert a pris soin d'en avertir, lorsqu'au sujet des Graces nobles & grandes, il dit dans l'Article, d'où j'ai pris ce que j'ai rapporté ci-devant: „ On peut placer, si l'on veut, les „ beautés de cette sorte dans le Genre Sublime, comme

douce illusion, qu'elle cherche à s'insinuer dans son DISSERTA-
 esprit. Et, bien que son dessein soit de convain-TION sur
 cre & de persuader, son Art est de ne paroître l'Objet du
 occupée que du soin de plaire. On voit par là Traité de
 Longin.

R É M A R Q U E S.

„ fait Longin ; on peut aussi avec Cicéron les mettre
 „ dans le Genre tempéré, parce que cet Orateur ne re-
 „ garde comme Sublimes, que les endroits où il y a de
 „ grands Mouvements”. Voici quelque chose encore
 „ où M. Rollin n'est pas d'accord avec Longin. „ Il y a,
 „ dit-il, à la suite de ce que l'on a vu plus haut, un
 „ Genre d'Eloquence, qui est uniquement pour l'ostenta-
 „ tion, & qui n'a d'autre but que le plaisir de l'Audi-
 „ teur, comme les Discours Académiques, les Complimens
 „ qu'on fait aux Puissances, certains Panégyriques, &
 „ d'autres Pièces semblables ; où il est permis de dé-
 „ ployer toutes les richesses de l'Art, & d'en étaler
 „ toute la pompe. Pensées ingénieuses, Expressions frac-
 „ pantes, Tours & Figures agréables, Méta-
 „ phores hardies, Arrangement nombreux & périodique ; en un
 „ mot, tout ce que l'Art a de plus magnifique & de
 „ plus brillant, l'Orateur peut non-seulement le mon-
 „ trer, mais même en quelque sorte en faire parade,
 „ pour remplir l'attente d'un Auditeur, qui n'est venu
 „ que pour entendre un beau Discours, & dont il ne
 „ peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance & de
 „ beauté”. Dans cet endroit, M. Rollin se fonde sur
 „ l'autorité de Quintilien. Il en cite ce Passage, dont il
 „ n'a que très-imparfaitement exprimé le sens. *Illud genus*
ostentationi compositum, solum petit audientium voluptatem ;
ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis
exponit . . . Quare quidquid erit sententiarum populare, ver-
bis nitidum, figuris jucundum, translationibus magnificum,
compositione elaboratum, velut institor quidam eloquentia,
intuendum & penè pertractandum dabit. (Liv. VIII. Chap.
III.) In hoc genere, permittitur plus cultus, omnemque
artem, quæ latere plerumque in iudiciis debet, non confiteri
modò, sed ostentare etiam hominibus in hoc advocatis.
 (Liv. II. Chap. XI.) M. Rollin a prétendu rendre *sen-*
sentiarum populare par *Pensées ingénieuses*. C'est précisément
 le contraire de ce que Quintilien veut dire. Il appelle
 Populaire dans les Pensées, ce qui peut venir dans l'es-
 prit de tout le monde, & même du Peuple. Il s'agit
 dans le III. Chap. du Liv. III. de l'Ornement du Dis-

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. qu'elle est plutôt le fruit de l'Esprit que du Génie. La Réflexion y travaille plus que la Verve, & comme il ne faut point y mouvoir les grands ressorts des Passions, & qu'il y suffit de causer au cœur

R E M A R Q U E S.

ours, & *Quintilien* se propose de montrer quels en sont les avantages. C'est pour cela qu'il dit, que l'*Orateur* fera valoir les *Pensées les plus communes*, (*Sententis populare*) par le brillant des *Paroles*, par l'agrément des *Figures*, par la hardiesse des *Métaphores* & par l'exactitude de la *Composition*. Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit ici. J'ai voulu faire voir que *M. Rollin*, n'étoit pas d'accord avec *Longin*. Qu'on se rappelle ce que j'ai rapporté de ce *Rhétteur* dans la *Remarque 72*. Il demande le *Stile Sublime* pour tout ce qui dépend du *Genre Démonstratif*. C'est ce que *M. Rollin*, appuyé de *Quintilien*, attribue au *Stile orné*. J'en devois avertir. La *Traduction* de *Longin* est entre les mains de tout le monde, & *Quintilien* n'est connu que de très-peu de Personnes. Indépendamment de cela, *M. Rollin* a tort de placer absolument dans le *Genre tempéré*, les *Discours Académiques*, & les *Complimens*. Ces sortes d'Ouvrages appartiennent aux trois *Genres d'Eloquence*. Ce sont les circonstances & le génie de l'*Orateur*, qui le déterminent à parler dans un *Genre* plutôt que dans un autre; & le *Stile le plus simple* comme le plus sublime, peut convenir à ces sortes de *Discours*. Pour les *Panegyriques*; il y en a certainement qui doivent se contenir dans les bornes du *Stile orné*; mais il en est beaucoup aussi, dans lesquels le *Sublime* doit étaler toute sa magnificence. Ce *Genre de Discours* est pour les *Orateurs*, ce que *M. Raimond de S. Mard* a dit, que l'*Ode* étoit pour les *POÈTES*, le *Triomphe des Images*. Substituons des *Idées nettes* & précises aux *Idées un peu confuses* de *M. Rollin*. *M. Gibert* nous les fournit. (*Rhétorique*, Liv. I. Chap. V. Art. I.) Après avoir dit que les trois *Caractères* dominans dans le *Discours*, sont la *Simplicité*, l'*Agément*, ou l'*Elevation*; il ajoute: La „ simplicité „ suffit même dans les grands Sujets, lorsqu'il est „ question seulement d'instruire les Auditeurs. Mais „ lorsque l'Auditeur est instruit des Matières, & qu'il „ est question de le remplir d'admiration, ou de l'émou- „ voir, ou d'enlever en quelque sorte son consente- „ ment; alors on ne peut se dispenser d'employer la

quelques émotions légères, l'Orateur peut conser-
 ver assez de sang froid pour examiner, pour pefer, pour mesurer tout; *Pensées, Images, Sentimens, Tours, Expressions, Phrases, Harmonie, & ne* DISSERTA- TION sur l'Objet du Traité de Longin.

R E M A R Q U E S.

Grande Eloquence. Enfin il y a des Sujets, qui ne demandent point ces grandes merveilles, mais qui veulent néanmoins des *Agrémens, des Pensées brillantes & lumineuses, des Pensées capables de plaisir, des Expressions ingénieuses, des Tours qui charment les personnes délicates & de bon goût.* C'est ce qu'on appelle le *Stile orné, ou Genre Médiocre*: parce qu'il est au-dessus du *Simple* & que néanmoins il n'atteint pas jusques à la grandeur du *Stile Sublime*... On distingue trois *Devoirs* de l'ORATEUR, *Instruire, Plaire, & Émouvoir.* Le premier est indispensable; car à moins que les Auditeurs ne soient instruits d'ailleurs, il faut nécessairement que l'Orateur les instruisse. Cette instruction est quelquefois capable de plaire par elle-même: il y a pourtant des *Agrémens*, qu'on y peut répandre, ainsi que dans les autres parties du *Discours.* C'est à quoi l'on oblige l'Orateur par le second *Devoir*, qu'on lui prescrit, qui est de *plaire.* Il y en a un troisième, qui est d'*émouvoir.* C'est, en y satisfaisant, que l'Orateur s'éleve au plus haut degré de gloire, auquel il puisse parvenir. C'est ce qui le fait triompher. C'est ce qui brise les cœurs & les entraîne. On rapporte à ces trois *Devoirs* les trois *Genres d'Eloquence.* Le *Stile Simple* est donc pour *Instruire*; le *Stile Orné* pour *plaire*, & le *Sublime* est pour *émouvoir*... Voilà le langage d'un grand Maître, qui s'étoit fait une loi de penser & de réfléchir, & non de compiler au hasard ce qui l'avoit le plus frappé dans les Auteurs qu'il avoit lus. Il est clair, par ce qu'il vient de nous dire, que les trois *Genres d'Eloquence* peuvent & doivent même trouver place dans presque tous les *Discours Oratoires.* C'est la Réponse à la mauvaise Objection, que l'on pourroit faire contre le *Sentiment*, que je soutiens, touchant l'Objet du *Traité de Longin.* Il n'y a pas une *Harangue de Cicéron* ni de *Démochène*, qui soit d'un bout à l'autre dans le *Genre Sublime.* Donc *Longin* a voulu parler de toute autre chose que de ce *Genre d'Eloquence.* *Cicéron & Démochène* sont des *Orateurs*, qui savoient par-

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin.

fer échapper aucune faute. Cette sorte d'*Eloquence* peut être extrêmement *Noble, Grande, Parfaite* dans l'étendue de son caractère, & ne s'élever jamais jusqu'à la *Perfection du Genre Sublime*. Elle n'en a ni la force, ni la véhémence, ni la rapidité, ni les éclats, ni les mouvemens, ni les transports. Nous avons deux modeles admirables, uniques, inimitables même de ce *Genre orné*, RACINE parmi nos Poëtes, FLECHIER parmi nos Orateurs. L'un & l'autre ont toujours de la *Noblesse* & souvent de la *Grandeur*; quelquefois même ils atteignent le *Sublime*, quand leur Sujet les y porte. C'est par rapport à la différente nature des deux especes d'*Eloquence*, dont nous parlons, que Longin a raison de conclure, qu'*Hiperide*, qu'*Yon*, que *Bacilide*, Auteurs parfaits dans leur genre d'*Eloquence*, & chez qui l'on ne trouve rien à reprendre, c'est-à-dire, dont les fautes, en très petit nombre, sont très-légeres, doivent être regardés comme inférieurs à *Démofthène*, à *Sophocle*, à *Pindare*, qui fournissent continuellement matiere à la critique, & qui toujours bronchant, toujours tombant & se relevant du même tems, ainsi que notre *Bosquet* & notre *Corneille*, s'élancent impétueusement vers le *Sommet de la Perfection*, sans que rien puisse les arrêter dans leur course.

R E M A R Q U E S.

faitement leur métier. Ils proportionnoient leur *Stile* aux différentes matieres, qu'ils traitoient. Ils observoient exactement les regles fondamentales de leur Art; & l'on ne dit de leurs *Harangues*, qu'elles sont *Sublimes*, que parce que c'est leur *caractere* dominant, & que les deux autres *Genres d'Eloquence* ne s'y trouvent que quand ils y sont nécessaires. De même quand on dit d'un *Discours*, qu'il est dans le *Stile Fleuri*, l'on ne prétend pas en exclure le *Simple*, ni même le *Sublime*, si la matiere a permis qu'il y pût entrer. On veut dire seulement, que la partie la plus considérable de la totalité du *Discours* est dans le *Stile Fleuri*.

Tout ce qui s'est offert à moi, m'a donc confirmé de plus-en-plus dans mon sentiment, & ramené par tous les pas, que j'ai faits, au point d'où j'étois parti, je n'en fuis que plus en droit de dire: *Ce que nous appelons spécialement LE SUBLIME, n'est point l'objet du Traité de LONGIN; & son unique dessein est de montrer, par des Préceptes & des Exemples, quel chemin il faut tenir pour arriver à la PERFECTION du GENRE SUBLIME.*

PEUT-ÊTRE est-il assez à propos de faire succéder à ce que l'on vient de voir quelques Observations sur la doctrine de Longin touchant les Vices opposés au Sublime. Je prétens moins en faire une Dissertation suivie, que mettre ensemble certaines choses, qui ne sont pas sans liaison entre elles, mais qui pourtant ne dépendent pas absolument l'une de l'autre, & qui, s'étant multipliées sous ma plume, beaucoup plus que je ne l'avois cru d'abord, se sont trouvées trop étendues pour être placées dans les Remarques, auxquelles je les avois destinées.

(75) DANS le Chapitre II. du Traité de Longin est une Lacune d'environ quatre pages. Il est à croire que ce qui manque contenoit quelques réflexions générales sur les Vices du Discours opposés au Genre Sublime; & que Longin en venoit ensuite à traiter de chacun de ces Vices en particulier. Il commençoit par le *Stile enflé*. Nous n'avons de reste de ce qu'il disoit dans ce commencement, qu'une partie d'un Exemple, apparamment un peu long, tiré d'un Poëte Tragique, que rien

REMARQUES.

(75) Dans le Chapitre II.... est une Lacune] Dans les Editions de Tollius, d'Hudson & de M. Pearce, la Section III. commence par les Vers, qui seront rapportés dans la Remarque suivante.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

ne nous fait connoître. (76) Cinq Vers que voici terminoient cet Exemple.

Et que les feux éteints respectent ma venue.
Car si quelqu'un ici vient offenser ma vue.
De Flammes aussi-tôt lançant un tourbillon.
Sous un torrent de feux j'enterre sa maison
Mais à ces foibles sons qui peut me reconnoître ?

R E M A R Q U E S

(76) Cinq Vers &c.] Voici les Vers Grecs.

— Καὶ καμίνε χάσι * μάκισον σίλας * *Alia*
Ἐὶ γὰρ τιν' ἰσιῶχον ὄψομαι μόνον, *κάκιστον.*
Μίαν παριέχης πλακτάνην χειμάρρον,
Στίγην πυρώσω, καὶ κάτανθεκώσωμαι.
Νῦν δ' ἔ κίεργα πῶ τὸ γυναιῖον μέλος.

C'est ce que *Tollus* rend assez bien dans ces Vers Latins.

Flammam foci nec maximam represserint.
Si quem etenim modo patremfamilias videro,
Unum rotando flammæ rapidum vorticem
Ambusta prunis tectâ operiam ardentibus.
At nunc genuinum necdum insonui canilicum.

La négation, que l'on voit dans le premier de ces Vers, ne se trouve que dans les *Éditions* de *Tollus* & d'*Hudson*. *M. Pearce* l'a retranchée, comme n'étant point dans le Manuscrit, où *Tollus* disoit l'avoir prise. Les Vers Grecs, que *M. Le Febvre* croit, sans aucun fondement, être d'*Eschile*, veulent dire, rendus mot-à-mot & selon la propre valeur des termes : *Et qu'ils enterrent le très-vif (ou le très-odieux) éclat de la fournaise. Car si je vois seulement quelque maître de Maison, (aussi-tôt) lançant un tourbillon orageux (ou roulant comme un torrent) j'embraserai la maison & la couvrirai de charbons ardents. Mais à présent (ou jusqu'ici) je n'ai pas crié ma douleur naturelle. Voilà sur quoi j'ai fait cinq Vers, dans lesquels je me suis attaché plutôt à marcher à côté du sens, qu'à l'exprimer exactement ; ce qui me paroisoit impossible dans cinq Vers François, qui, considérés*

LONGIN ajoute ensuite. (77) „ Lancer un tour-
 „ billon de flâmes; Enterrer une Maison sous un
 „ torrent de feux; Vomir contre le Ciel; Changer
 „ BORÉE en Joueur de flûte, & ce qui suit; tou-
 OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

REMARQUES.

homme Vers, ne fussent pas absolument mauvais. Ce qui suit dans Longin, m'a fait supposer avec M. Le Febvre & M. Dacier, contre la conjecture de Langbaine adoptée par M. Despréaux, que c'étoit Borée qui parloit dans ces Vers, qui sont apparament de quelque Tragedie, dont l'enlèvement d'Orithie étoit le sujet. Borée conduit par sa passion dans le séjour de cette Belle, ne voulant pas qu'on l'observât, & craignant que la présence de qui que ce fût ne nuisît à l'exécution de ce qu'il projettoit, ordonnoit dans les Vers, qui précédoient immédiatement ceux-ci, que tout le monde eût à se retirer dans ses maisons. Cette circonstance fonde la menace contenue dans le second Vers & dans les deux suivans. J'aurois pu rendre le fonds de la pensée du cinquieme tout autrement que je n'ai fait. Ce Vers, qui dans l'original est, dit M. LE FEBVRE, *planè nobilis, rotundus & sonorus*, est pourtant ridicule, selon le même Critique, en ce que le Poète y fait, comme Longin le lui reproche, de Borée un Joueur de flûte. J'ai voulu conserver l'apparence de rapport, que j'ai cru voir, aussi-bien que M. Le Febvre, entre la remarque de Longin & ce Vers, que j'ai tourné de vingt manieres différentes. Je donne celle, dont j'ai moi-même été le moins mécontent. Au-reste, si l'on me demandoit pourquoi je me suis avisé de traduire en Vers des Vers, que M. Despréaux a retranchés de sa Traduction; ma réponse seroit très-simple. On n'a point de raison à rendre des choses de pur caprice.

(77) Lancer un tourbillon de flâmes; Enterrer une Maison sous un torrent de feux;] Au lieu de ces deux Phrases, il n'y a dans le Grec que le mot que j'ai traduit par celui de Tourbillon. Mais comme il est question ici de donner des exemples de choses également enflées dans la Pensée & dans l'Elucution, j'ai du, dans la réflexion, qui suit les Vers, répéter les Termes, dont je m'étois servi, pour leur donner une Enflure ridicule. Quoiqu'il en soit, voici le texte de Longin.

OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

„ tes ces choses ne font point du ton de la *Tragédie*, elles vont au-delà. L'Expression les rend obscures; ce qu'elles ont de vaine apparence fait plus de fracas & de confusion dans le *Discours*, qu'il n'y met de grandeur & de force; & , si l'on présente chacune de ces choses au grand jour, de terrible, elle deviendra bientôt très-méprisable. Mais si dans la *Tragédie*, dont le propre est d'être fastueuse, & de se parer de grands mots, c'est une faute impardonnable que (78) de s'enfler outre mesure; j'ai peine à croire que „ cela

R E M A R Q U E S.

Οὐ τραγικὰ εἶσι ταῦτα, ἀλλὰ ὑπερτέργατα, αἰ
 κλεκτάναί, καὶ τὸ ὡς ἐξωνὸν ἰξεμεῖν, καὶ τὸ Ἵ Βορέαν
 ἀνελήτην ποιεῖν, καὶ τὰ ἄλλα ἰξῆς. Τεθόλωται γὰρ τῇ
 φρεσὶ, καὶ τεθορύβηται ταῖς φωναταῖαις μᾶλλον ἢ δε-
 υνιωνται, καὶ ἰκαστοὶ αὐτῶν ὡς ἀνυγὰς ἀισιοκοπῆς, καὶ
 τὰ φοβερὰ κατ' ὀλίγον ὑποιοσεῖ ὡς τὸ ἰνκαταφρόνητον.
 Ὅπως δ' ἐν τραγωδίαις, πράγματι ὀγκηρῶ φύσει καὶ
 ἐπιδοχομίνῳ τόμφον, ὅμως τὸ ὑπερ μίλες οἰδεῖν ἀσύγ-
 γηστοί, καὶ γὰρ ἂν, οἶμαι, λόγοις ἀληθινοῖς ἀρμόσειον.

(78) de s'enfler outre mesure;] Il y a mot-à-mot de
 s'enfler au-dessus de l'air. M. Le Febvre remarque, que
 c'est une *Métaphore* empruntée d'une façon de parler
 commune aux *Musiciens Grecs*, qui, pour exprimer ce
 que les nôtres appellent, *Prendre trop haut*, aller trop
 haut, disoient: *chanter au-dessus de l'air*. M. Despréaux
 ne rend donc pas la pensée de *Longin* en traduisant ici
 de s'enfler mal-à-propos. Si l'*Enflure* pouvoit jamais être
 à-propos dans un Ouvrage sérieux, elle cesseroit d'être
Enflure. D'ailleurs il paroît par ce Passage, que *Longin*
 accordoit à la coutume de tous les *Tragiques Grecs*,
 un commencement d'*Enflure*, quelque chose de *visant*
 à l'*Outré*, si je puis m'exprimer ainsi; mais qu'en mê-
 me tems il entroyoit des limites, qu'il ne croyoit pas
 qu'ils dussent passer. Il falloit donc dire nécessairement
 de s'enfler outre mesure; & c'est ce que le *nimius tumor*
 de *Tollius*, l'*immodicus tumor* de M. Pearce & le *strag-
 onfiare* de M. l'Abbé Gori, rendent très-bien.

„ cela puisse convenir (79) aux Discours, qui rou- OBSERVA-
 „ lent sur des intérêts réels & présens ”. Les TIONS sur
 „ dernières paroles de ce Passage ne me paroissent les Vices
 pas devoir être prises dans le sens favorable que opposés au
 Sublime.

R E M A R Q U E S.

(79) aux Discours, qui roulent sur des intérêts réels & présens.] Le Grec dit: aux Discours véritables. Qu'est-ce que Longin entend par-là? C'est, à ce que dit *Tollius*, ce que les Ecrivains Latins appellent *veras lites, veras causas, veritatem causarum, veram dñicationem*. C'est-à-dire, les *Plaidoyers* & les *Harangues*, qui se faisoient dans le Sénat ou devant le Peuple; tous les Discours, qui dépendent des *Hypothèses Judiciaire & Délibérative*; en un mot, toute Action publique, ayant pour objet un intérêt réel & présent. Toutes ces différentes sortes de Discours portoient le nom de *véritables*, par opposition à ceux que l'on faisoit pour s'exercer dans les Ecoles des *Rhétieurs*, & dont les Sujets étoient imaginés à plaisir. *M. Pearce*, qui n'a pas tout-à-fait bien pris la pensée de *Tollius*, aime mieux par Discours véritables entendre les *Ecrits où l'on se propose d'exposer la vérité*. Telle est l'*Histoire*. Deux raisons le déterminent à donner ce sens aux paroles de *Longin*. L'une est, que ce *Rhétieur* va parler dans l'instant de quelques *Historiens*; l'autre, que la *Tragédie* jouissant du droit d'employer la *Fiction*, elle est en ce point opposée à l'*Histoire*, qui ne doit faire usage que de la *Vérité*. C'est dommage que cette interprétation ingénieuse soit sans fondement. Rien ne montre que *Longin* ait voulu mettre la *Tragédie* en opposition avec l'*Histoire*; & d'ailleurs, il ne passe pas si promptement aux *Historiens*, qu'il ne parle auparavant de *GORGIAS, Orateur* de profession, & qui n'avoit rien écrit dans le *Genre Historique*. Les *Causés Judiciaires & Délibératives* ont avec la *Tragédie* la même opposition, que *M. Pearce* trouve entre cette dernière & l'*Histoire*. Il faut donc s'en tenir à l'interprétation de *Tollius*. Il la fonde sur le langage unanime, non-seulement des *Rhétieurs Latins*, mais encore des *Rhétieurs Grecs*, & cite à ce sujet quelques Passages de *Denis d'Halicarnasse*, & d'*Hermogène*. C'est même de ce dernier que *Longin* paroît avoir emprunté les termes, dont il se sert ici. Mais ces mots, *Discours véritables*, ne présentant aucune idée en François, c'étoit une nécessité de recourir à la Paraphrase.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

M. Despréaux semble leur donner, en disant dans sa TRADUCTION; *La Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique.* Comme j'estime les Anciens tout ce qu'ils valent, & que je n'en suis nullement un Admirateur outré; je vois que Longin a moins voulu flatter les *Tragiques Grecs*, que leur faire un reproche secret, de n'avoir pas connu le véritable caractère du Stile de la *Tragédie*, lequel consiste dans une simplicité noble & majestueuse. Ce qui me fait avoir cette Idée, c'est que dans le petit membre de Phrase, que je traduis par, *se parler de grands mots*, LONGIN se sert (80) d'une locution empruntée d'un Vers des *Nuées* d'*Aristophane*, où ce dernier censure le fracas avec lequel le Poëte *ESCHILE* précipite sa diction bruyante & bous-soufflée. On convient assez généralement qu'*Eschile*, qui s'étoit formé sur *Homere*, parle presque toujours le Langage du Poëme *Epique*. Mais *Euripide* & sur-tout *Sophocle*, qui sont plus retenus que lui, font-ils tout-à-fait exemts de ce défaut? Et si *Racine*, celui de tous nos Poëtes qui s'est le mieux sçu contenir dans les bornes du Ton de la *Tragédie*, ne laisse pas d'aller quelquefois au-delà, ne pourroit-on pas en rejeter la faute sur une imitation trop exacte de ses modeles?

II. Ce qui paroitra peut-être singulier, c'est que (81) le sçavant *Gérard Langbaine* compare aux Vers, qu'on a vus ci-dessus, ceux-ci de *VIRGILE*.

R E M A R Q U E S.

Je crois que le tour, que j'ai pris, dit tout ce que Longin a voulu dire.

(80) d'une locution empruntée &c.] Στόμφον.

Voici le Vers d'*Aristophane*.

Ψόφῃ πλέον, ἀτύκτον, εὐμφακκ, κρηνοπηγίον.

Streperum, incompressum, tumidiloquum, confragosum

(81) le sçavant *Gérard Langbaine* compare &c.] Dans

————— Ciclopum allabimur oris.
 Portus ab accessu ventorum immotus, & ingens
 Ipse; sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis
 Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem
 Turbine fumantem piceo, & candente favilla:
 Attollitque globos flammaram, & sydera lambit.
 Interdum scopulos, avulsaque viscera montis
 Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
 Cum gemitu glomerat; fundoque exæstuat imo.

OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

C'est ce que *Segrais* a très-bien rendu par ces beaux Vers.

Des Cyclopes hideux nous abordons la plage:
 Le port est vaste & sûr; mais par tout ce rivage
 Incessamment d'Ætna tonne le bruit affreux:
 Tantôt jusques au Ciel il élance ses feux:
 Et roule à gros bouillons sur sa cime enflâmée
 Un tourbillon épais de cendre & de fumée.
 Tantôt du plus profond de ses gouffres ouverts
 Furieux, il mugit, & vomit dans les airs
 Du mont étincellant les entrailles brûlantes,
 Et les rochers fondus dans ses grottes ardentes.

(82) *M. Pearce* est de l'avis de *Langbaine*, qu'il ne nomme point, & fait un peu plus. Il remarque

R E M A R Q U E S.

l'Édition de *Tollius* Sect. III. Remarque 7. *Langbaine* après avoir parlé des Vers Grecs cités par *Longin*, dit: *invenias forsitan & apud Æschilum quadam his-ce gemina; imò (quòd miseris) VIRGILIUM Æneid. III. (V. 571.) lege, & pronuncia:*

————— Horrificis juxta tonat ætna ruinis &c.

(82) *M. Pearce* est de l'avis de *Langbaine*,] Dans une Note sur cet endroit de *Longin*, Sect. III. il dit: *Notan-*

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

que *Virgile* après avoir dit: *attollitque globos flamm-
marum*, ajoute: & *sydera lambit*. C'est cette Ex-
pression qu'il trouve outrée. (89) M. *Le Febvre*
pense tout autrement que ces deux *Critiques*. Il
dit nettement que *Langbaine* se trompe. Qu'y a-t-
il en effet de trop élevé dans les Vers de *Virgile*?
Comment y trouver une vaine *Enflure*? Il dit la
chose comme elle est. Il peint la Nature, &
n'ajoute rien à la vérité. C'est-à-dire qu'il peint
l'*Eruption* du Mont *Etna* telle qu'elle paroît à la
vue, aussi bien qu'à l'ouïe. Les réflexions de cet
ingénieux *Critique* sont vraies. Cet endroit de
Virgile est en lui-même une des plus belles *Pein-
tures*, qu'il ait faites. Si cependant on vouloit ob-
server que c'est *Enée* & non pas le *Poète*, qui fait
cette Description; peut-être ces Vers si beaux, si
poétiques, si sublimes, ne parotroient-ils pas à
l'abri de toute censure? M. *Le Febvre* lui-même,
en les considérant sous ce point de vue, n'auroit
pu s'empêcher de trouver *ENÉE* furieusement *Poë-*

R E M A R Q U E S.

*dum hic videtur, quod Virgilius in Æneid. L. III, ubi
Ætnam ardentem magnificè describit, non aliud, quam hic
Poëta ignotus (cujus Versus prodit Longinus, fecit; nam
quoniam dixerat Attollitque globos flammaram, Hypertragicè
addidit & sydera lambit.*

(89) M. *Le Febvre* pense tout autrement &c.]: Voici
ses paroles, (Edition de *Tollius*, Ibid. Remarque 6.):
Quod hunc Virgilia locum de Ætna, Æneidas Lib. III.

— Horrificis juxta tonat Ætna rainis: &c.

*quod, inquam, hunc Virgilia locum Vir doctissimus (Lang-
bænius) existimavit isdem esse vitis affinem, quibus illa
Æschili carmina sunt, fallitur. Ubi enim vanus tumor?...
Quid ibi elatius æquo reperias? Nam id tantum dixit Vir-
gilius, quod res erat; naturam loci depinxit; sed veris ni-
hil addidit. Alia igitur querenda exempla fuerant;...
Nam in ea sum sententia Virgillum sæpe Hypertragicum
esse & dithyrambico tumore turgidum.*

se; & je ne sçais, si malgré tout son esprit, il eût pu sauver le Prince Troyen du reproche que M. de Fénelon & M. de la Motte ont fait si justement au *Théramene* de Racine.

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

III. Voyons ce que Longin dit encore au sujet de ce premier Vice du Discours, dont il nous a parlé jusqu'ici. (84) „ L'Enflure paroît absolument „ être une des choses, qu'il est le plus difficile „ d'éviter; car tous ceux qui recherchent le Grand „ & qui craignent qu'on ne leur reproche d'être „ foibles ou secs, sont naturellement comme em- „ portés vers ce vice, persuadés que *c'est une fau- „ te noble de ne tomber que parce qu'on est grand.* „ Mais, (85) & dans le Discours, & dans les „ Corps, l'Enflure vicieuse n'a rien de solide. Elle „ n'est qu'un faux enbonpoint, & quelquefois elle „ fait en nous le contraire de ce que nous cher- „ chons. Car, comme on le dit, rien n'est plus „ sec qu'un Hydropique. Mais l'Enflure veut s'é- „ lever au-dessus du Sublime &c”. De la maniere

R E M A R Q U E S.

(84) L'Enflure paroît absolument &c.] C'est la Traduction de ces paroles de Longin.

Ὅλων δ' ἴσκειν εἶναι τὸ οἰδεῖν, ἐν τοῖς μάλιστα, δυσφυλακτότατον φύσει γὰρ ἅπαντες οἱ μεγέθους ἐπιφίεμνοι, φύγοντες ἀσθενείας καὶ ξηρότητος κατάγνωσιν, ὅσα οἰδ' ἔσως ἐπὶ τῷ ὑποφίρονται, κειθόμενοι τῶν, Μεγάλως ἀπολιθαινέων ἡμῶν ἐνυγνέως ἀμαρτήμα. Κακοὶ δὲ ὄγκοι, καὶ ἐπὶ σωμάτων καὶ λόγων, οἱ χαῦνοι καὶ ἀναληθεῖς, καὶ μήποτε περιεσάντες ἡμᾶς εἰς τὴν αἰσθητικὴν εὐδὴν γὰρ, φασὶ, ξηρότερον ὑδρωπικῶν. Ἀλλὰ τὸ μὲν οἰδεῖν ὑπερφίερον βύλεται τὰ ὑψηλὰ &c.

(85) & dans le Discours, & dans les Corps, l'Enflure vicieuse &c.] Cette Pensée de Longin ressemble en quelque chose à celle-ci de Sénèque le Philosophe (*De Ira*, Liv. I. Chap. dern.) *Non est enim illa magnitudo: tumor est: nec corporibus copia vitiosus humoris intensus morbus incrementum est, sed pestilens abundantia.*

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

dont *Tolltus* a traduit ces derniers mots, il prête à *Longin* une espece d'apologie de l'*Enflure* à laquelle je ne crois pas qu'il ait pensé. (86) L'*Enflure*, lui fait-il dire, est cependant à louer en ce point seulement, qu'elle s'efforce de surpasser la Grandeur, & de la laisser au-dessous d'elle. Il tâche d'autoriser ce sens par (87) un Passage des *Controverses* de *Séneque*, dans lequel il est dit que „ ceux „ qui sont enflés & qui péchent par trop d'abon- „ dance, ont le plus de verve & le plus de corps ; „ & que l'on est d'autant plus près de la santé, „ que l'on peut être guéri par le retranchement de „ quelque chose, au lieu qu'on ne peut apporter „ aucun remede à ceux qui manquent du nécessai- „ re en même tems qu'ils extravagent ". Quelque ingénieuse que soit cette idée de *Séneque*, je ne puis m'imaginer que l'*Enflure* vienne d'un excès de force. J'aime mieux en croire *Quintilien*, qui rapporte à la foiblesse de l'Esprit l'origine de la plupart des Vices du Discours. (88) „ Moins on a „ d'esprit, dit-il, plus on fait d'efforts pour s'éle-

R E M A R Q U E S.

(86) L'*Enflure* ... est cependant à louer &c.] Est tamen eatenus laudandus tumor, quod magnitudinem excedere studet, atque infra se relinquere.

(87) un Passage des *Controverses* de *Séneque*,] Il est du Liv. IV. ou de la *Controverse* XXVI. Voici ce que c'est. Illi, qui tument & abundantia laborant, plus habent furoris, sed plus etiam corporis: semper autem ad sanitatem proctivius est, quod potest detractione curari. Illi succurri non potest, qui simul & insani, & deficiunt. Il n'est pas possible de conserver à ce Passage toute sa concision, en le mettant en François. Je me suis contenté d'en rendre le sens.

(88) Moins on a d'esprit, dit-il,] Liv. II. Chap. III. p. 89. Quo quisque ingenio minus valet, hoc se magis atrollere, & dilatare conatur; & statura breves in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur. Nam tumidos, & corruptos, & tinnulos, & quocumque alio cacozellæ genere peccantes, certum habeo, non virtum, sed infirmitatis

„ ver & pour s'étendre; ainsi que les petits Hommes se dressent sur le bout des pieds, & que les plus foibles font le plus de menaces. Car je suis persuadé que ceux qui sont enflés, ceux qui courent après l'esprit, ceux qui ne songent qu'à flatter l'oreille par des sons frivoles, & ceux qui pèchent par toute autre espece d'affectation ridicule, ont plus de foiblesse que de force; de même que ce n'est point la bonne santé, mais la maladie qui fait enfler le corps". La comparaison de l'*Enflure* du *Discours* à celle du *Corps* étoit familière aux *Rhétieurs* avant *Quintilien*. On la trouve dans *Cicéron* en plus d'un endroit, & (89) l'Auteur de la *Rhétorique* à *Hérennius*, dit qu'une *Figure* grave (ou grande) qu'il faut louer, est voisine d'une autre, qu'il faut éviter, & qu'on

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime

R E M A R Q U E S.

vitio laborare: ut corpora non robore, sed valetudine inflantur. Si l'on n'est pas content de la manière dont j'ai traduit ce Passage, on peut recourir à la Traduction de M. l'Abbé *Gédoyn*, mais je doute que l'on en soit plus satisfait. La voici telle qu'elle est: „ Moins l'on a d'esprit, plus on fait d'effort pour se guinder & pour s'étendre, comme ces petits Hommes, qui se dressent sur le bout des pieds, pour paroître plus grands, & comme les plus foibles sont toujours ceux qui font le plus de menaces; car je suis persuadé que l'*Enflure*, le *faux Brillant*, la *délicatesse affectée*, & tous ces défauts, qui semblent approcher de quelque vertu, marquent la foiblesse de l'esprit, & non pas la force, de même que les visages bouffis sont une marque de mauvaise santé non pas d'enbonpoint".

(89) [Auteur de la *Rhétorique* à *Hérennius*, dit] Liv. IV. Chap. X. *Gravi figura, quæ laudanda est, propinqua est ea, quæ fugienda est; quæ rectè videbitur appellari, si sufflata nominabitur. Nam ut corporis bonam habitudinem tumor imitatur sæpe, ita gravis oratio sæpe imperitiis videtur ea, quæ iurgat & inflata est... In hoc genus plerique cum declinassent, & ab eo, quo profecti sunt, aberraverunt, & specie gravitatis falluntur; nec prospicere possunt orationis tumorem.*

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

„ pourroit fort bien nommer *Boursoffié*. Car,
„ ajoute-t-il, comme l'*Enflure* imite souvent l'en-
„ bonpoint du Corps, de même il arrive souvent
„ qu'un *Discours* enflé, bouffi, paroît grave, (ou
„ grand) aux personnes qui ne s'y connoissent pas....
„ Ceux qui sont insensiblement tombés dans ce
„ genre d'écrire, se sont écartés du point dont ils
„ étoient partis. Une apparence de gravité (ou
„ de grandeur) leur en impose; & l'*Enflure* de
„ leurs *Discours* n'est pas sensible pour'eux ". Je
„ n'ai rapporté ce Passage que parce qu'il m'a semblé
la source d'une partie de ce que *Longin* nous dit
sur le même sujet.

IV. Comme l'*Enflure* est le défaut le plus ordinaire aux *Poëtes* & sur-tout aux *Poëtes Tragiques*, & qu'il est très-difficile de l'éviter, j'en parlerai plus au long que des autres *Vices*, que *Longin* oppose au *Sublime*; & pour donner des Idées plus précises que celles des *Anciens*, je commence par distinguer deux fortes d'*Enflure* absolument différentes. J'appellerai la première simplement *Enflure*, & c'est celle que *Quintilien* fait naître de la foiblesse de l'esprit; la seule, en quelque sorte, que les *Anciens* aient connue, & dont *Longin* dit qu'elle veut s'élever au-dessus du *SUBLIME*. C'est le Nain qui se hausse sur la pointe des pieds, ou qui se guide sur des échasses, pour paroître grand. C'est l'*Hydropisie* du *Discours*. C'est ce gonflement entre cuir & chair, qui fait paroître en bon point un Corps sec & décharné. Quittons la Figure; & disons tout uniment que l'*Enflure* consiste dans des Pensées, qui n'ont rien de grand en elles-mêmes, & qu'un Esprit faux & petit s'efforce de faire paroître grandes, ou par le *Tour*, qu'il leur donne, ou par les *grands Mots*, dont il les masque. L'autre forte d'*Enflure* n'est autre chose que le *Sublime* même sortant de ses justes bornes, le *Sublime outré*, ce que nous nommons assez communément le

Gigantesque; & je ne lui donnerai pas d'autre nom. Ce que *Longin* a dit de ces choses qui, selon lui, vont au-delà du Ton de la TRAGÉDIE; que l'Expression les rend obscures & que ce qu'elles ont de vaine apparence fait plus de fracas & de confusion dans le discours, qu'il n'y met de grandeur & de force; convient en tout à l'Enflure, & je puis me dispenser de le prouver. L'effet du *Gigantesque* est aussi le même, mais on auroit tort de l'accuser de n'avoir qu'une vaine apparence. Son principal défaut au-contraire est d'être trop apparent. Je m'explique. Trop près d'un Bâtiment très-élevé, nous ne voyons qu'une masse énorme de pierres, dont l'étendue se dérobe à nos yeux par son excès même, où tout est confus pour nous, où nous ne pouvons distinguer aucun ordre, aucune symétrie. Mais éloignons-nous, le Bâtiment décroît, pour ainsi dire, en se développant. Une certaine distance le réduit à sa juste grandeur, & le met en proportion avec notre vûe. L'application de cette Comparaison se présente si naturellement, que je croirois faire tort à l'intelligence des Lecteurs, si je m'amusois à la leur détailler. Tout cela posé, je dis que l'Enflure & le *Gigantesque* sont, ou dans la Pensée, ou dans les Mots, & le plus souvent dans l'un & dans l'autre. C'est ce que quelques exemples acheveront de faire sentir.

OBSERVATIONS SUR les Vices opposés au Sublime.

V. *Médée* dans la *Tragédie* qui porte son nom chez *Séneque*, s'excitant elle-même à se vanger de *Jafon* & des complices de son infidélité, s'écrie: (90) *Quoi! l'Auteur de notre Race, le Soleil voit*

R E M A R Q U E S.

(90) *Quoi! l'Auteur de notre Race,] Séneque dans Médée, V. 28.*

Speñat hoc nostri fatòr
Sol generis, & speñatur? Et curru infidens
Per solita puri spatia decurrit poli?

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

ce qui se passe, il le voit, & se laisse voir! *Affis* sur son char, il parcourt sa route ordinaire dans le Ciel, qu'aucun nuage n'obscurcit! Il ne retourne pas en arriere, & ne reporte pas le jour aux lieux, qui l'ont vu naitre! O mon Pere! laisse, laisse-moi voler dans les airs sur ton char. Confies-en les rênes à mes mains: permets qu'avec tes guides enflammées je conduise tes Courriers, qui portent le feu de toutes parts. On voit, dans ces niaiseries, que *Médée* débite avec tant d'emphase, ce que c'est que l'Ensure de l'Elocution, quoique ma traduction ne rende l'original que très-imparfaitement. Un peu plus loin *Médée* s'apostrophe elle-même. (91) O mon Esprit! si tu vis encore, ouvre-toi par mes propres entrailles un chemin au supplice de Jason; & toi, mon Cœur, s'il te reste encore quelque chose de ton ancienne for-

REMARQUES.

*Non redit in ortus, & remittitur diem?
Da, da per auras curribus patriis vehi.
Committe habenas, genitor, & flagrantibus
Ignifera loris tribue moderari juga.*

(91) O mon Esprit, si tu vis encore, &c.] Ibid. Vers 40.

*Per viscera ipsa quare supplicio viam,
Si vivis, antmo: s; quid antlqui tibi
Remanet vigoris, pelle femlneos metus,
Et inhospitalem Caucasum mente indue.
Quodcumque vidit Phasis aut Pontus nefas
Videbit isthmus. Effera, ignota, horrida,
Tremenda calo pariter ac terris mala,
Mens intus agitât, vulnora, & cadem, & vagum
Fumus per artus. Levra memoravi nimis:
Hac virgo feci. Gravior exurgat dolor.
Majora jam me scelera post partus decent.*

Je le répète encore ici. Je ne donne pas les Traductions de ces Vers, & celles qu'on verra dans la suite, pour être absolument exactes. Je m'efforce seulement de rendre le caractère des originaux, sans trop m'écartier du sens.

es, bannis les craintes, qui ne sont faites que pour les Femmes; arme-toi de toute la barbarie du Caucase. L'Isthme verra tous les crimes, que le Phaxe ou le Pont a vus. Mon esprit roule au-dedans de lui-même des maux cruels, inconnus, horribles, également redoutables pour le Ciel & pour la Terre; des playes, des meurtres, des membres déchirés, des funérailles éparses. Mais je ne parle là que de trop petites choses. J'étois Fille quand je les fis. Que ma douleur s'éleve à des effets plus éclatans. Je suis Mere, il me faut de plus grands forfaits. L'Enflure des Mots l'emporte dans cet Exemple sur celle des Pensées, dont quelques-unes seroient raisonnables, exprimées dans le vrai Stile de la Tragédie. Il est tout simple & tout naturel que Médée anime son Esprit & son Cœur à la vengeance, & qu'elle médite des forfaits plus grands que ceux qu'elle a ci-devant exécutés.

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

VI. Dans la *Pharsale* le pieux *Cordus* couvre d'une pierre la fosse, dans laquelle il vient de brûler à demi le corps du *Grand Pompée*; & sur cette pierre il écrit avec un tison: *Ci gît pompée*. *Lucain* s'écrie: (92) *Il te plait donc, ô Fortune, d'appeller le tombeau de Pompée, cet indigne*

R E M A R Q U E S.

(92) *Il te plait donc, ô Fortune, &c.] Pharsale, Liv. VIII. V. 793.*

Placet hoc, *Fortuna*, sepulchrum
 Dicere *Pompèii*, quo conati maluit illum,
 Quam terra caruisse focer? *Temeraria dextra*,
 Cur obicis *Magno tumulum*, manesque vagantes
 Includis? *Situs est*, qua terra extrema refuso
 Pendet in *Ocæano*. *Romanum nomen* & omne
 Imperium *Magno est tumuli modus*. *Obrue saxa*
Crimine plena Dedit. *Si tota est Herculis Oeta*,
 Et juga tota vacant *Bromio Nyseia*: quare
 Unus in *Egypto Magno lapis*? *Omnia Lagi*
Rura tenere potest, si nullo cespite nomen.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

endroit, où son Beau-pere même aime mieux qu'il soit enfermé, que s'il manquoit de sépulture! O Main téméraire, pourquoi bornes-tu Pompée dans un sépulchre? Pourquoi renfermes-tu ses manes errans. Il est dans l'Univers, & le remplit jusqu'où la Terre manque à la vûe de l'Océan, qui l'entoure. Toute l'étendue de l'Empire Romain est la mesure du tombeau du Grand Pompée. Renverse ces pierres accusatrices des Dieux. Si le mont Oeta tout entier est le sépulchre d'Hercule; si Bacchus a pour lui seul tout celui de Nise; pourquoi le Grand Pompée n'a-t-il pour monument en Egypte qu'une seule pierre? Il peut remplir toutes les campagnes de Lagus, pourvu qu'aucun gazon n'offre son nom aux yeux des Voyageurs. Peuples, éloignons-nous! & que, par respect pour les cendres du Grand Pompée, nos pieds ne foulent aucun endroit des sables arrosés par le Nil.

Une partie de ces Vers, & ce que Lucain dit (93) en un autre endroit au sujet des Romains tués à la Bataille de Pharfale, dont César voulut qu'on laissât pourrir les corps sur la terre: *Le Ciel couvre celui qui n'a point d'urne*, ont fournis cette réflexion judicieuse (94) au P. Bouhours. „ Ces „ Pensées ont un éclat qui frappe d'abord, & sem- „ blent même convaincantes à la première vûe,

R E M A R Q U E S.

*Hæserit. Ertemus populū, cinerumque tuorum,
Magne, metu nullas Nilī calcemus arenas.*

Il y a dans ces Vers quelques endroits, où je ne suis pas bien sur d'avoir rendu le véritable sens de l'Auteur. Mais comment faire? Il n'est pas absolument certain qu'il s'entendit lui-même.

(93) en un autre endroit] PHARS. L. VII. V. 8.

———— Calo tegitur qui non habet urnam.

(94) au P. Bouhours.] MANIERE de bien penser &c.
Dial. III.

„ car c'est quelque chose de plus noble en appa-
 „ rence d'être couvert du Ciel que d'un marbre &
 „ d'avoir le monde entier pour tombeau, qu'un pe-
 „ tit espace de terre : mais ce n'est au fonds qu'une
 „ noblesse chimérique. Car enfin le véritable hon-
 „ neur de la sépulture vient de l'amour & de l'esti-
 „ me de nos parens ou de nos amis, qui nous
 „ dressent un monument, dont le seul usage est
 „ de couvrir des cadavres, & de renfermer des
 „ cendres, pour les garantir des injures de l'air,
 „ & de la cruauté des Animaux; ce que ne fait pas
 „ le ciel qui est destiné à tout autre ministère, &
 „ qui couvre également les corps des hommes &
 „ des bêtes sans les préserver de rien. On voit
 „ par cette réflexion & par ce que j'ai cité de *Lon-*
 „ *gin*, que la fausseté des *Pensées* peut être compa-
 „ gne de l'*Enflure*; & c'est de toutes les especes
 „ d'*Enflure* la plus vicieuse, puisqu'elle ne porte sur
 „ rien, & qu'au moins les autres especes, comme on
 „ l'a vu par les exemples, que j'ai rapportés de *Sé-*
 „ *neque*, roulent sur un fonds réel, sur des *Pensées*
 „ vraies. Il faut encore observer que ces Vers de
 „ *Lucain*, qui sont très propres à faire connoître ce
 „ que c'est que le *Faux Sublime*, qu'il ne faut point
 „ confondre avec le *Sublime outré*, ne peuvent pas,
 „ du moins dans l'*Original*, être accusés d'*Enflure*
 „ pour les termes. C'est ce qu'on ne peut pas dire
 „ de la Traduction, que *Brébeuf* en a faite, dans la-
 „ quelle il a conservé d'ailleurs tous les défauts de
 „ son Auteur, quoiqu'il ne paroisse pas l'avoir en-
 „ tendu par-tout.

OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

Mais ô fort tout ensemble & fidelle & honteux,
 Où l'outrage est visible & le respect douteux,
 Ce tombeau de Pompée en ces rives profanes
 Irrite beaucoup plus qu'il n'appaise ses Manes,
 Et pour lui César même auroit souhaité moins

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

Un mépris déclaré que ces indignes soins !
Dis dis que ce Héros, que ce foudre de guerre,
Ce juste étonnement de Rome & de la Terre,
Après tant de progrès si grands & si divers,
Ou n'a point de sepulchre, ou gît dans l'Univers,
Tout ce qu'a mis son bras sous le pouvoir de Rome ;
Est à peine un cercueil digne d'un si grand homme.
Cache-nous ce tombeau plus cruel que la mort,
Plein des rigueurs du Phare & des crimes du Sort ;
Si l'Eta tout entier est le tombeau d'Alcide,
Ou si Bacchus à Nysé en Souverain préside,
Consens-tu que Pompée en ce bord étranger
S'enferme indignement sous un marbre léger ?
Pouvût que ce grand Nom ne marque point sa cendre,
Sur tout l'Etat du Nil son cercueil peut s'étendre,
Et ces bords criminels, ces climats abhorrés
Par des manes si grands se verront consacrés.

Ce qui paroitra peut-être singulier, c'est de voir que sur le même sujet un Ecrivain du Siecle d'*Auguste* n'est gueres moins outré que *Lucain*. Mais on ne s'en étonnera pas, en faisant attention que cet Ecrivain est à-peu-près parmi les *Historiens* ce qu'*Ovide* est parmi les *Poëtes* ; un très-bel Esprit, mais sans jugement & sans goût dans sa manière d'écrire. C'est *VELLEIUS PATERCULUS*. (95) *Telle fut, dit-il, après trois Consulats, autant de triomphes & l'Univers domté, la fin de la vie de Pompée, pour qui la Fortune fut si peu d'accord avec elle-mé-*

R E M A R Q U E S.

(95) *Telle fut, &c.] VELL. PATERC. Liv. II. Hic post tres Consulatus & totidem Triumphos domitumque terrarum orbem vita fuit exitus: in tantum in illo viro à se discordante fortuna, ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam.*

me, que la terre, qui venoit de manquer aux Victoires de ce grand Homme, lui manqua pour sa sépulture. L'Elocution est assez simple dans cette Phrase, qui n'est enflée que par le fonds & le Tour ou l'Expression de la Pensée.

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

VII. Un de nos Poètes, dont (96) le P. Bouhours a dit avec justice qu'il avoit la plus belle imagination du monde, & qu'il auroit fait un Poète accompli, s'il avoit pu modérer son feu, va me fournir des exemples de Gigantesque. Je me suis toujours étonné de ce que M. Despréaux n'avoit fait aucune mention de (97) cet Auteur, qui par l'élévation de son génie, par la beauté de son esprit, par l'é-

R E M A R Q U E S.

(96) le P. Bouhours a dit] Ibid.

(97) cet Auteur,] PIERRE LE MOINE, natif de Chaumont en Bassigni, se fit Jésuite à l'âge de dix-sept ans à Nancy. Sa plume a plus d'une fois servi sa Société, dans laquelle il a rempli divers emplois. Il mourut à Paris le 22. Août 1671. âgé de 69. ans. Il étoit né l'an 1602. Il est le premier d'entre les Jésuites, qui se soit fait un nom par ses Poésies Françaises, & le seul peut-être, qui l'ait mérité. Son plus considérable Ouvrage est le *Saint Louis ou la Sainte Couronne reconquise*; c'est un Poème Epique en dix-huit Livres. Nous n'en avons point en notre Langue d'aussi long, & je n'en connois point, dont la lecture, pourvu qu'on l'accompagne de quelque précaution, soit plus capable d'exciter & d'enrichir l'Imagination d'un jeune Poète. En général il regne dans toutes les Poésies du P. Le Moine une hardiesse prodigieuse dans les Pensées, dans les Images, dans la Diction; & je ne doute point, que nos Poètes Liriques, refroidis tous par une certaine timidité naturelle au Génie François, ne trouvaient beaucoup à profiter, en étudiant cet Auteur à la lumière de la Critique. Pour donner une idée à-peu-près juste du caractère du P. Le Moine, que personne ne connoit plus aujourd'hui, je dirai qu'il joint à l'ingénieuse Facilité d'Ovide, l'Audace de Lucain, la Fougue de Stace, & le Brillant de Claudien. Mais s'il participe aux bonnes qualités de ces Poètes, il en réunit aussi tous les défauts, auxquels il ajoute celui d'une Elocution toujours ou

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

tendue & la multiplicité de ses talens, bien que tout cela soit continuellement gâté par des fautes de Jugement & de Goût, méritoit plus d'attention que *Scudéri*, que *Brébauf*; & que *Chapelain* même. Voici comment le P. *Le Moine* se figure en idée les apprêts de la Tempête.

(98) Mais quoi ? j'entens rouler le flottant attelage,
De l'orgueilleux Démon qui préside à l'orage.
Ses chevaux écaillés, du vent de leurs naseaux,
Font déjà bruire l'air & bouillonner les eaux :
Et de l'effieu du Char, je voi jusqu'à la nue
Jaillir l'onde coupée & l'écume chenue.
Que la Bife qui suit irritera la Mer !
Que de monts, après monts, s'éleveront en l'air,
Quand les flots mutinés s'exciteront sous elle,
De sa bouche soufflés, & battus de son alle !

Il s'agit dans les Vers suivans de l'Orage par rapport à l'Air.

(99) L'Air est le Magasin, où se fait l'équipage
De l'Archange guerrier, qui préside à l'orage.

Là,

R E M A R Q U E S.

presque toujours figurée, & par-là jamais naturelle. Les Pointes sont aussi très-fréquentes dans ses Ecrits. C'étoit le goût de son tems. Sa Prose est tout aussi figurée & tout aussi hardie que ses Vers. Il a fait un très-grand nombre d'Ouvrages. On en peut voir la liste dans les *Jugemens des Sçavans* de M. *Baillet*. Ses Poésies sont rassemblées dans un Volume *in-folio*, qui parut à Paris en 1671. Toute matiere convenoit à son esprit tout de feu ; mais il est Poète par-tout ; & dans ce qu'il a fait touchant la Théologie ou la Morale, l'Imagination a plus conduit sa plume, que le Jugement, aidé d'une Science solide.

(98) *Mais quoi ? &c.] Entretiens Poétiques. Liv. I. Entret. II.*

(99) *L'air est le Magasin, &c.] Ibid. Entr. XL.*

Là, se forgent sans fer ces Bombes de vapeur.
 Dont les Moles, les Tours, les Montagnes ont peut.
 Là, sont les Coutelas à lames flamboyantes,
 Et les lancés de feux, & d'éclairs ondoyantes;
 Là, sont ces Chariots, qui de force trainés,
 Par les Vents limonniers à leur joug enchaînés,
 Du bruit de leur harnois, & de leur attelage,
 Font le Monde trembler, du haut-au bas étage.
 Là, se forgent encor ces foudres acetés,
 De six flammes ardens, de six pointes ferrés,
 Qui mettent tout en feu, quand au son du Tonnerre,
 Décochés du nuage, ils tombent sur la Terre.

OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

Ce second Exemple n'a rien de *Gigantesque*, il est au-contre tout *Putrik*. Je ne le mets à la suite du premier, que pour donner par occasion une idée des disparates de ce *Poëte*. Mais nous retrouverons du *Gigantesque* dans ce qu'il dit des Vaisseaux.

(100) Qu'il fait beau voir rouler ces Tours à grandes voiles,
 Dont les masts orgueilleux menacent les Etoiles !
 De l'alle fendant l'air, du corps fendant les eaux,
 Elles semblent poissons, elles semblent oiseaux :
 Et par un double effort, Courrières de deux Mondes,
 Elles suivent les Vents & passent sur les ondes.

R E M A R Q U E S.

(100) *Qu'il fait beau voir &c.*] *Ibid. Entrec. II.*
Ces Tours à grandes voiles, pourroient bien avoir produit ce Vers, qui, pour faire une mauvaise pointe, doit avoir été bien étonné de se voir dans une TRAGÉDIE.

Et nos Châteaux allés qui volent sur les eaux.

Mais je me trompe. Nous devons plutôt ce Vers aux *Châteaux flottans*; Expression, dont *Ségrais* se sert quelque part dans sa *Traduction* de l'*Entée*.

OBSERVATIONS sur les *Vices* opposés au *Sublime*. Le fonds de l'*Image* est *grand*; l'*Expression* est *gigantesque* parce qu'elle est outrée, & le tout est *froid*. J'aurai bientôt occasion de dire que le *Froid* est souvent inséparable des deux especes d'*Enflure*. Mais voici du *Gigantesque* tout pur.

(101) Les Eaux basses, qui n'ont ni lit, ni fond, ni course,
Se perdent en naissant, à deux pas de leur source.
Le Pô-Fleuve regnant, le Rhin Fleuve Héros,
Avecque l'équipage & le train de leurs flots,
Traversent les Climats, arrosent les Provinces,
Servent cent Nations, se prêtent à cent Princes,
Et bien loin des Pays, où l'on voit leurs Berceaux,
Ils étendent le regne & le bruit de leurs eaux.

Encore quelques Vers du même *Paste* qui seroient de toute beauté sans deux ou trois traits, dans lesquels on trouve ou du *Gigantesque* ou du *Bas*.

(102) L'Avarice aujourd'hui prête à l'Ambition,
Pour bâtir de rapine & de concussion:
Et le Luxe insolent, qui préside aux structures
Ne garde en leurs desseins ni regles ni mesures.
On voit d'ici monter leur superbe sommet
Qui son orgueil, au Louvre, avec peine foumet.
On voit s'étendre au loin leurs spacieuses masses,
Pour lesquelles Paris manque d'air & de places.
Là, les Salïons sont peints, les meubles sont dorés
Des larmes & du sang des pauvres dévorés:
Là, le pré de la Veuve & le champ du Pupile,
Font, changés en Buffets, une montre inutile.

R E M A R Q U E S.

(101) Les eaux basses,] Ibid. Entr. IV.

(102) L'Avarice aujourd'hui prête à l'Ambition,] Ibid. Entretien VI.

Et les biens confisqués des Riches appauvris,
 En cuisine, en débauche, en spectacles sont mis,
 Combien de Régions aujourd'hui démolies,
 Ont fourni de matière à semblables folies ?
 Et combien de Pays ont été défolés,
 Combien de Droits rompus, de Devoirs violés,
 Afin qu'un Roturier mieux logé que les Princes,
 Eut un Monde en Maisons, eut en Parcs des Provinces.

OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

VIII. Mais laissons le P. *Le Moine*, & remplaçons-le par (103) un Ecrivain beaucoup moins Poète que lui, mais aussi beaucoup plus sage ; chez qui le Bon Sens l'emporte sur l'Esprit, & le Jugement sur l'Imagination ; à qui le Goût tient lieu de Génie ; & qui tire d'un fonds de lectures méditées ce que l'Invention lui refuse. Croiroit-on qu'un Ecrivain ; tel que je le dépeins, fût capable de tomber dans le défaut, dont il s'agit ? Il y tombe pourtant quelquefois, ne fût-ce que dans son ODE sur la naissance du Duc de Bretagne. Après avoir dit que le Siècle d'*Astrée* va renaître & rendre aux Hommes cette première innocence, qui leur faisoit mériter d'être en commerce avec les Dieux ; il ajoute :

Où suis-je ? Quel nouveau miracle
 Tient encor mes sens enchantés ?
 Quel vaste, quel pompeux spectacle
 Frappe mes yeux épouvantés !
 Un nouveau monde vient d'éclorre,
 L'Univers se reforme encore
 Dans les abîmes du Cahos ;
 Et pour réparer ses ruines,

R E M A R Q U E S.

(103) Un Ecrivain] Feu M. Rousseau.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de Héros.

C'est au sujet de cette *Stance*, (104) qu'un Auteur, chez qui l'envie de dire du mal a fait quelquefois les fonctions du Goût, s'écrie: „ Qui est-ce qui a „ jamais oui dire que les yeux soient épouvantés „ par la pompe d'un spectacle miraculeux, & dont „ tous les autres sens sont enchantés; & qui pourra „ jamais comprendre qu'un nouveau Monde étant „ éclos, l'Univers se reforme dans un abîme de „ confusion”. Cette critique est très-juste, & *Gacon*, s'il peut être permis de le nommer, pouvoit ajouter que les trois derniers Vers ne sont pas plus intelligibles que les trois qui les précèdent. En effet ce *nouveau Monde*, qui vient d'*éclore*, cet *Univers*, qui se reforme actuellement, n'a point encore de ruines à réparer, pour lesquelles il faille qu'un peuple de Héros descende des demeures divines. Cette *Stance* est dans le genre des Vers de *Lucain*, qu'on a lus plus haut. Elle est tissue de *Pensées* fausses, & ce n'est que du faux *Sublime*. Elle n'a de *gigantesque* que le mot *épouvantés*, par lequel le *Verificateur* s'est imaginé qu'il agrandissoit l'idée de l'*Étonnement*. Il est vrai, généralement parlant, que l'*Épouvante* commence par un mouvement de *Surprise*, qu'on peut bien appeller *Étonnement*; mais l'*Étonnement* ne finit pas toujours par l'*Épouvante*. Dans le troisième Vers il falloit *grand* au lieu de *vaste*, qui ne fait qu'enfler la *Diction* sans rien ajouter à l'*Idée*, qu'il rend imparfaitement. Enfin ce morceau me semble mériter le trait de *Satire*, que le même Censeur lui lance (105) dans cette *Stance*, qui peut-être vaut mieux seule que

R E M A R Q U E S.

(104) qu'un Auteur, chez qui l'envie de dire du mal] Le Poëte *Gacon*, dans la seconde partie de son *Anti-Rousseau*.
(105) dans cette *Stance*, &c.] Elle est tirée d'une *Ode*

A L A P R E F A C E. 165

tout l'Ouvrage, qu'elle tourne en ridicule, quoi-
qu'elle ne soit au fond qu'une *Turlupinade* anoblée.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

MAIS je l'entens, qui sur sa Lire
Tente de sublimes accords.
Il s'émeut, il entre en délire :
Où vont aboutir ses transports ?
Il chante l'heureuse naissance
D'un Prince, l'espoir de la France :
Écoutons, Ciel ! pour ce Héros
Sa Muse crée un nouveau Monde,
Confond les Cieux, la Terre, l'Onde,
Et s'abîme dans le Cahos.

L'ODE aux Princes Chrétiens sur l'armement des
Turcs en 1715. débute par ces deux Vers.

Ce n'est donc point assez que ce peuple perfide
De la sainte Cité profanateur stupide.

Qu'est-ce que ce second Vers si ce n'est pas une
vaine *Enflure de Mots* ? Mais que dira-t-on de cette
Stance ? C'est la troisième de la même *Ode*.

A L'ASPECT des Vaisseaux, que vomit le Bosphore
Sous un nouveau Xerxes, Thétis croit voir encore,
A travers de ses flots promener les Forêts :
Et le nombreux amas de lances hérissées,
Contre le Ciel dressées,
Égalent les épics qui dorent nos guérets.

Le P. *Le Moine* pourroit revendiquer cette *Stance*.
Elle est toute dans le caractère de sa *Diction* ; mais

R E M A R Q U E S.

Satirique de *Gacon* sur les *Odes* de M. *Rousseau*. Voyez
l'*Anti-Rousseau*, Part. II.

OBSERVA- il eût évité ce tour trop périodique qui la rend
 TIONS sur froide. (106) Malgré tout ce qu'on en a voulu dire,
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

R E M A R Q U E S.

(106) *Malgré tout ce qu'on en a voulu dire,* Dans différentes Feuilles des *Jugemens sur quelques Ouvrages nouveaux*, on s'est fondé sur le *Tour périodique*, que l'Auteur, dont je relève ici quelques fautes, donne à presque toutes les *Stances*, pour l'élever au-dessus de tous nos *Poëtes Liriques*. Qu'il me soit permis de m'opposer à cette décision dictée par le caprice, & d'en faire voir le faux, non par des raisonnemens, qui me meneroient trop loin, mais par des Exemples, qui feront sentir sur le champ, quelle froide pesanteur l'appareil de la *Période* donne au *Stile Lirique*, qui doit toujours être vif, lors même qu'il ne peut pas être rapide, sans extravaguer. Je ne parle point ici des endroits, où regne le *Sentiment*. Il a sa marche particulière à laquelle il faut s'asservir. Je parle uniquement des endroits, qui n'admettent que ce qui peut être compris sous le nom de *Pensée*. Voyons le début de l'*Ode* du même Ecrivain célèbre à *M. le Comte Du Luc*.

*TEL que le vieux pasteur des troupeaux de Nepaune,
 Protée, à qui le Ciel, Pere de la fortune,*

Ne cache aucuns secrets,

*Sous diverse figure, arbre, fleur, fontains,
 S'efforce d'échapper à la vue incertaine*

Des Mortels indiscrets:

*Où tel que d'Apollon le Ministre terrible,
 Impatient du Dieu dont le souffle impincible*

Agite tous ses sens,

*Le regard furieux, la tête échouée,
 Du temple fait mugir la demeure ébranlée*

Par ses cris impuissans:

*TEL au premier accès d'une sainte manie
 Mon esprit allarmé redoute du Génie*

L'affaut victorieux;

*Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
 Et voudroit secouer du Démon qui l'obsède*

Le joug impérieux;

*MAIS si-tôt que, cedant à la fureur divine,
 Il reconnoît enfin du Dieu qui le domine*

Les souveraines loix;

Alors tout pénétré de sa vertu suprême,

le *Tour de Phrase* véritablement *périodique* est celui de tous, qu'il faut employer avec le plus de pré-

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

REMARQUES.

*Ce n'est plus un Mortel, c'est Apollon lui-même.
Qui parle par ma voix.*

Voilà ce que les *Rhétieurs* appellent une *Période* *quar-*
rée; & je doute qu'il s'en trouve de plus *étouffée* dans
Cicéron ou dans le *P. Bourdaloue*. Je dirai, si l'on veut,
que ce début a de la noblesse & de la majesté; qu'il est
soutenu; qu'il est nombreux; & j'ajouterai, qu'il figu-
reroit fort bien à la tête d'une *Harangue*. Mais quel-
que beau qu'on puisse vouloir que cela soit, cela n'en
est ni moins froid ni moins lourd au commencement
d'une *Ode*, dès lequel se doit annoncer l'heureuse cha-
leur, qui va faire vivre toute la *Pièce*. L'*ODE à Mal-*
herbe commence ainsi:

SI du tranquille Parnasse
Les habitans renommés
T gardent encor leur place
Lorsque leurs yeux sont fermés;
Et si contre l'apparence,
Nôtre farouche ignorance,
Et nos insolens propos,
Dans ces demeures sacrées
De leurs Ames épurées
Troublent encor le repos.
QUE dis-tu, sage Malherbe,
De voir tes Mânes proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques Esprits;
Et dans ta propre patrie
Renaitre la barbarie
De ces tems d'infirmié,
Dont ton immortelle veine
Fadé avec tant de peine
Dissipa l'obscurité?
PEUX-TU, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs & d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces Morts immortels,
Qui jusqu'au siècle où nous sommes
Ont fait chez les plus grands hommes
Naitre les plus doux transports:

OBSERVA-
TIONS sur
les *Vices*
opposés au
Sublime.

caution & le plus rarement dans l'Ode du Genre
Sublime; parce qu'il en retarde infailliblement la

R E M A R Q U E S.

*Et dont les divins Génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords.*

Cette *Période* n'a que trois *Membres*, ou plutôt c'est encore une *Période* *quatrième*, mais *tranquée*; c'est-à-dire, dans laquelle le premier *Membre* est supposé se répéter après le second, pour faire face au troisième. Mais de quelque nature que soit cette *Période*; elle est beaucoup plus courte que la première; & cependant je mets en fait, qu'il n'est point de Lecteur, qui ne la trouve beaucoup plus longue, parce qu'outre qu'elle est & moins soutenue & moins harmonieuse, elle est infiniment plus froide & même plus pesante, malgré la légèreté naturelle aux Vers de cette Mesure. Je ne dis rien des autres défauts sans nombre, dont ces trois *Stances* *semi-gothiques* sont remplies. Il ne s'agit ici que du mécanisme de l'Arrangement des Mots. Mais, pour qu'on ne m'accuse pas de choisir exprès des Exemples dans les plus mauvais Ouvrages de cet excellent *Rimeur*, & de ne m'arrêter qu'à des débuts, qui, dans la rigueur, peuvent être tels qu'il plaît à l'Ecrivain *Lirique*, pourvu qu'ensuite il ne nous laisse pas refroidir, je vais rapporter la *V.* la *VI.* & la *VII.* *Stances* de l'Ode à *M. d'Uffé*, Pièce faite dans la force de l'âge de l'Auteur, & qui passe communément pour une de nos bonnes Odes *MORALES*.

*Je sçais qu'il est permis au Sage
Par les disgrâces combattu
De souhaiter pour appanage
La Fortune après la Vertu.
Mais dans un bonheur sans mélange
Souvent cette Vertu se change
En une honteuse langueur.
Autour de l'aveugle Richesse
Marchent l'Orgueil & la Rudesse,
Que suit la Dureté du Cœur.
Non que ta sagesse endormie
Au temps de tes prospérités
Est besoin d'être rassérénée.*

marche, qui doit ressembler à celle de l'*Eloquence Véhémente*. Le même Ecrivain dit, dans son *ONZ*

OBSERVA
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

R E M A R Q U E S.

*Par de dures fatalités:
Ni que ta vertu peu fidèle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce Fou superbe & ténébreux,
Qui gonflé d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrâce
Que de n'être point malheureux.
MAIS si les maux & la tristesse
Nous sont des secours superflus,
Quand des bornes de la Sagesse
Les biens ne nous ont point exclus;
Ils nous font trouver plus charmants
Notre félicité présente,
Comparés au malheur passé;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur lithargique,
Que rien n'a jamais traversé.*

Ce sont là des Réflexions, & mon dessein n'est pas de les bannir d'une *Ode Morale*, dont elles doivent faire le fonds. J'avoue qu'elles ne peuvent pas avoir tout le feu d'un élan d'Enthousiasme; mais du moins doivent-elles se présenter avec quelque sorte de vivacité. C'est ce qu'elles ne peuvent faire dans une *Ode* qu'à l'aide d'un *Stille* plus coupé, moins lié que celui de ces trois *Stances*. Quoiqu'elles ne contiennent rien que de fort commun, & que l'Expression ne relève que médiocrement, elles ne laissent pas d'être sages & judicieuses; & je les approuverois dans la place, qu'elles occupent, si je n'étois glacé par ce tour de *Raisonnement didactique*, qui les rend si froides, qu'à mon avis, on auroit peine à trouver dans les *Odes Morales* de M. de La Motte, quelque chose qui le fût autant. Ce dernier a du moins l'avantage de racheter, en quelque sorte, ce défaut par le brillant & la nouveauté de ses *Pensées* ou de leur *Tour*; & dans ce genre d'*Odes*-là même, il seroit infiniment supérieur à son Rival, s'il avoit eu le talent de s'emparer du suffrage de l'Oreille par les charmes séduisans & toujours vainqueurs du *Nombre* & de l'*Harmonie*. Mais pour faire voir que je n'avance rien que de vrai, je vais opposer aux trois *Stances* de M.

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

à Malherbe, en parlant du serpent Python, dont l'haleine infectée souilloit le sacré séjour des Muses.

R E M A R Q U E S.

Rousseau trois Stances de M. de La Motte, tirées de son Ode sur l'Amour propre, Piece, qui n'a rien moins assurément que de la chaleur. On va voir cependant qu'un Stile moins périodique, moins lié, plus concis, y donne au mécanisme des Mots un commencement de vivacité, qui passe jusqu'aux choses même, lesquelles, communes pour le fonds, cessent de l'être par la maniere, dont elles sont dites.

QUE nos Vertus sont près du Vice !
 L'Intérêt seul peut nous en détourner ;
 L'Homme par goût de la Justice
 Rarement s'immole au Devoir.
 Souvent la Clémence est Adresse,
 La Modération, Paresse,
 L'Equité, Peur des châtimens.
 Cent Vertus, que l'Erreur couronne,
 Sont de vains noms, que l'Orgueil donne
 A ses adroits déguisemens.
 Non qu'en naissant, l'Homme ne sente
 Diverses inclinations,
 Source unique, source constante
 De ses diverses actions.
 L'un nait ami de la malice ;
 L'autre d'un hasard plus propice
 Tient un Cœur sage & généreux ;
 Mais sa sagesse fortuite
 N'est qu'une vertu sans mérite
 Un amour propre plus heureux.
 QUELQUEOIS au feu qui la charme,
 Résiste une jeune Beauté,
 Et contre elle-même elle s'arme
 D'une pénible fermeté.
 Hélas ! cette contrainte extrême
 La prive du vice qu'elle aime,
 Pour fuir la honte qu'elle hait.
 Sa sévérité n'est que faste ;
 Et l'honneur de passer pour chaste,
 La résout à l'être en effet.

Je prie le Lecteur de se ressouvenir de mon point de

A LA PREFACE. 171

Lorsque la terrestre masse
 Du déluge eût bu les eaux ;
 Il effraya le Parnasse
 Par des prodiges nouveaux.
 Le Ciel vit ce Monstre impie
 Né de la fange croupie
 Au Pié du mont Pelion,
 Souffler son infecte rage
 Contre le naissant ouvrage
 Des mains de Deucalion.
 Mais le bras fur & terrible
 Du Dieu qui donne le jour,
 Lava dans son sang horrible
 L'honneur du docte séjour.
 Bientôt de la Thessalie
 Par sa dépouille anoblie

OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

R E M A R Q U E S.

comparaison, & de ne pas croire que je prenne cela pour du *Lirique*.

Mais ce que vous blâmez dans M. *Rousseau*, me dira-t-on peut-être, *Pindare*, *Horace*, & *Malherbe* après eux, l'ont fait avec succès. Je ne prétens nullement interdire à l'*Ode* l'usage du *Tour périodique*. Il y a des *Pensées*, des *Images*, auxquelles il faut donner du poids, de la gravité, de la dignité, de la majesté. Voilà le cas d'employer la *Période*. Je dis ensuite que *Pindare* & qu'*Horace* ont fort bien fait. Ils avoient affaire, l'un à des *Oreilles Grecques*, l'autre à des *Oreilles Romaines*. Les nôtres sont *Françoises*, c'est-à-dire, celles d'un Peuple vif & bouillant. A l'égard de *Malherbe*, je n'ai rien à dire autre chose, sinon qu'il nous a montré la route, par laquelle on peut arriver au véritable *Lirique*; qu'il est bon à suivre en certains points; mais que ce n'est pas dans ses imperfections, qu'il le faut imiter; & que si l'on vouloit exercer envers lui la même rigueur, dont il avoit usé pour *Ronsard*, il lui resteroit assez peu de chose.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

Les champs en furent baignés :
Et du Cephise rapide
Son corps affreux & livide.
Grossit les flots indignés.

Dans ces deux *Stances* plus *bourrées* de Mots que remplies d'Idées, & qui ne disent rien qu'on ne pût dire très-bien & très-vivement en une seule *Stance*, ne voit-on pas que l'Auteur s'est inutilement donné la torture afin de rendre *Grande* une *Image*, qui, par le plan même de la *Pièce*, devoit être *Terrible*; & qui, pour être *Enflée outre mesure*, doit subir l'arrêt prononcé par *Longin*, contre tout ce qui se trouve dans le même cas.

IX. Il faut qu'il soit bien vrai, comme ce *Rhétteur* nous l'a dit, que l'*ENFLURE* est une des choses qu'il est le plus difficile d'éviter; puisque *Virgile*, le sage *Virgile* lui-même, n'en est pas toujours exempt. Nous en trouverons la preuve (107) dans le *Portrait*, qu'il trace de la *Guerrière CAMILLE*.

Hos super advenit Volca de gente Camilla,
Agmen agens equitum, & florentes ære catervas,
Bellatrix, Non illa çolo calathis-ve Minervæ
Fœmineas affueta manus, sed prælia virgo
Dura pati, curfluque pedum prævertere ventos.

Je ne traduis point ces Vers; & je rapporterai plus bas la Traduction de tout le morceau par *Segrais*. Jusqu'ici nous n'avons rien à reprendre, & l'on doit être content de l'*Hiperbole*, dont *Virgile* se sert pour exprimer l'extrême légèreté de *Camille*. (108) „ L'*Hiperbole*, dit *Quintilien*, est une beau-

R E M A R Q U E S .

(107) dans le *Portrait*, qu'il trace &c.] *ENEÏDE*, Liv. VII. Vers 803.
(108) L'*Hiperbole*, dit *Quintilien*, &c.] *I* iv, VIII.

„ té, lorsque la chose même, dont il faut parler, OBSERVA-
 „ a passé les bornes ordinaires de la Nature. Car TIONS sur
 „ il est permis de dire plus, parce qu'il n'est pas les Vices
 „ possible de dire autant; & le discours doit plu- opposés au
 „ tôt aller au de-là, que rester en de-ça”. Mais Sublime.
 „ il ne faut pas conclure de cette maxime si vraie,
 qu'il soit toujours permis d'entasser *Hiperboles* sur
Hiperboles. C'est un droit, qui n'appartient qu'aux
Passions véhémentes. Que penserons-nous donc de
Virgile, qui parlant avec le sang froid le plus tran-
 quille, & comme simple *Narrateur*, ne laisse pas
 d'ajouter:

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
 Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas;
 Vel mare per medium fluctu suspensa tumenti
 Ferret iter, ceteras nec tingeret æquore plantas.

Je sens tout ce que ces quatre Vers ont d'admi-
 rable. L'*Image*, qu'ils présentent, ne pouvoit pas
 être mise dans un plus favorable jour, & le colo-
 ris n'en pouvoit être ni plus brillant, ni plus vrai.
 Mais en même tems c'est une *Image* immensément
 plus grande que Nature d'un objet très-petit en lui-
 même. Et voilà l'*Enflure* de la *Pensée*, ou du
Tour de la Pensée; ce qui revient au même. Car
 enfin quelle idée ces quatre Vers nous offrent-ils,
 sinon que *Camille* couroit avec une vitesse extrê-
 me? Falloit-il employer tant de si belle *Poésie* à
 dire si peu de chose; à dire ce que l'on avoit déjà
 dit, & ce qu'il étoit inutile de répéter. La lége-
 reté, que nous admirons dans un *Coursour*, dans

R E M A R Q U E S .

Chap. dernier à la fin. *Tunc est Hiperbole, virtus,*
quum res ipsa, de qua loquendum est, naturalem modum
excessit. Conceditur enim amplius dicere, quia dici, quan-
tum est, non potest: meliusque ultra, quam citra, fiat oratio.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

un *Danseur*, n'est pas un avantage du corps, que nous considérons comme ayant quelque grandeur. Il est vrai que dans la maniere de penser des Anciens la chose étoit un peu différente. La légèreté chez eux étoit nécessaire aux Gens de guerre; & leur façon de combattre, sur-tout dans les premiers tems, en exigeoit souvent l'usage. *Virgile* a donc pu la regarder comme quelque chose de grand, à cause de son utilité. C'est ce qu'*Homere* avoit fait avant lui. L'Epithete ou le Surnom de *Léger à la course* est un des traits, qui caractérisent *Achille*. Ainsi les quatre Vers de *Virgile*, en les rapprochant des Idées des Grecs & des Romains, aussi-bien que des mœurs des tems héroïques, ne contiennent qu'une *Image grande*, & si l'on veut, *Sublime*, d'un grand objet. Mais, considérée même sous ce point de vue, cette *Image* n'est-elle pas encore trop grande pour son objet; & dès-lors n'est-ce pas du *Gigantesque*? Je n'insisterai pas d'avantage sur ces deux manieres d'envisager les Vers de *Virgile*. Je m'en tiens à ma premiere observation. Le Poëte avoit fait plus que le Naturel; & cependant ce qu'il falloit faire, lorsqu'il avoit dit que *Camille* étoit accoutumée par la vitesse de sa course à devancer les Vents. Qu'avoit-il besoin d'ajouter qu'elle auroit volé sur l'extrémité des Epics, sans que sa course les fût plier; & que, suspendue sur les flots sublevés, elle auroit parcouru la surface de la mer, sans mouiller ses pieds légers? Qu'est-ce que ces nouveaux traits ajoutent à l'*Image* offerte d'abord? Ils la grossissent, sans la rendre plus grande. Ils la chargent, sans augmenter sa *Noblesse*. (109)
„ Il faut sçavoir, dit *Longin*, jusqu'à quel point

R E M A R Q U E S.

(109) Il faut sçavoir, dit *Longin*, &c.] Chap. XXXI. ou Sect. XXXVIII. selon *Tollius*, *Hudson* & *M. Pearce*.

• Ἐδύναι καὶ τὸ μέγεθός τῆς παραδείσου ἰσότητος τὸ ἴδιον

» chaque objet peut être exagéré; car souvent l'*Hyperbole* s'anéantit à la pousser trop loin. Elle est de ces choses, qui se relâchent, étant trop tendues, & produisent, en quelque sorte, le contraire de ce que l'on en attendoit. Les meilleures *Hyperboles*... sont celles qui cachent ce qu'elles font. Et c'est ce qui leur arrive, quand je ne sçais quoi de *grand* dans les circonstances les arrache à la violence de la Passion... Alors elles deviennent croyables en ce qu'il paroît, non que l'on ait amené les choses pour les *Hyperboles*, mais que les *Hyperboles* sont, comme cela se doit, nées des choses mêmes. Les *Actions* & les *Mouvements*, qui partent d'une forte d'allénation de l'Esprit, servent d'excuse; & pour ainsi dire, de remède universel à toutes les hardieses de l'*Elocution*". Voilà les principes, auxquels j'ai confronté les *Hyperboles*, accumulées sans nécessité par *Virgile*; & je n'ai fait qu'exposer ce que *Longin* en auroit pensé lui-même. J'ajoute en conséquence des mêmes principes; que ce même entassement d'*Hyperboles*, si déplacé dans une Narration de sang froid, seroit légitimement applaudi dans une *Ode* du Genre *Sublime*, où le Poëte, transporté d'un Entousiasme de surprise, d'étonne-

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

REMARKS

ἵνατοι περιττέρῳ προεκπίπτει ἀναιρέτη τῆν ὑπερβολῶν, καὶ τὰ τοιαῦτα ὑπερτονόμενα χαλῶται ἰσθῆτι δὲ καὶ εἰς ὑπαντιώσεις ἀφιστρέσεται. ὅραται, καὶ ὑπερβολῶν . . . ἢ αὐτὸ τῆν Ἀλλοτριότητα, ἢ τὸ μὴ ὑπερβολῶν. Γίνεται δὲ τοιοῦτον, ἰσχυρὰν ὑπὸ ἐκπαθείας μεγάλῃ τῆν συνεισφαιῶνται ἀπειθείας. . . ἔχει πῆτιν ἢ ὅτ τὸ πρῶτον εἶναι τῆν ὑπερβολῆς ὅττα λαμβάνεται ἀκριβῆ, ἢ ὑπερβολῆς δ' ἰσχυρὰς γινώσκου ἀπὸ τῆν πρῶτου. Ἐστὶ ὅτ . . . πᾶσι τὰ λαμβάνεται. λαμβάνεται ἀκριβῆ καὶ παρὰ τῆν, τὰ ἰσχυρὰς ἰσχυρὰς ἰσχυρὰς καὶ πᾶσι.

OBSERVA-
TIONS sur
les *Vices*
opposés au
Sublime.

ment, & d'admiration à la vue d'une légèreté, d'une vitesse, qui lui paroitroit prodigieuse, la peindroit avec tous les accroissemens, que le trouble fécond d'une Imagination échauffée pourroit prêter à cet objet extraordinaire.

En jugeant ici *Virgile* avec tant de sévérité, je n'en suis pas moins son admirateur constant. L'Esprit le plus sage a quelquefois ses écarts; mais quand il a quitté la route de la Nature, il y rentre bientôt après; & rien n'est plus noble & plus simple en même tems que ces Vers, qui suivent immédiatement les quatre, que j'ai cru devoir condamner.

Illam omnis tectis agrisque effusa juvenus,
Turbaque miratur matrum, & prospectat euntem ..
Attonitis inhians animis: ut regius ostro.
Velet honos leves humeros, ut fibula crinem
Auro internectat; Lyciam ut gerat ipsa pharetram,
Et pastorem præfixa cuspidè myrtum.

Voilà comment une Imagination riche, conduite par le Jugement, sçait peindre la Nature. La Copie, que *Segrais* a tirée de tout le Portrait de *Camille*, est très-inférieure à l'Original; & cependant elle en conserve quelques beautés, en même-tems qu'elle en offre les défauts.

Avec ses Escadrons brillans d'acier & d'or,
Du climat Volsque enfin *Camille* prend l'essor;
La pucelle sans peur, la généreuse fille,
Dont la main dédaigna les fuseaux & l'aiguille,
De *Minerve* jugeant les ouvrages trop bas,
Dès sa tendre jeunesse elle aima les combats;
Elle ne s'occupa qu'au guerrier exercice
A devancer les vents, à courre dans la lice.
Elle auroit pu voler sur les jeunes sillons

Sans

Sans courber les épics (110) sous ses vîtes talons ;
 Elle auroit pu courir des mers la plaine humide,
 Sans que le flot salé mouillât son pied rapide.
 Le peuple pour la voir accourt de toutes parts ;
 Les Meres n'en sauroient détacher leurs regards,
 En la voyant marcher frémissent d'allégresse ;
 De son habit de guerre admirent la richesse,
 L'agraffe de rubis nouant ses beaux cheveux,
 Et ce port qui des cœurs attire tous les vœux,
 L'air dont pend son carquois, & la grace charmante
 Dont elle porte un dard à la pointe luisante.

OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

Quelques Vers au-dessus de ce Portrait, on trouve un exemple de cette espece d'*Enflure*, (111) que j'ai nommée plus haut *Faux Sublime* ; & le trait, comme on le va voir, est digne de *Lucain*. (112) Il s'agit de TURNUS.

Cui triplici crinita juba galea alta Chimæram
 Sustinet, Ætneos efflantem faucibus ignes.
 Tum magis illa fremens & tristibus effera flammis,
 Quam magis effuso crudescunt sanguine pugnae.

C'est ce que *Segrais* traduit ainsi.

Sur son tymbre ondoyant, sur son triple cimier
 La Chimere vomit un éclatant brasier,
 D'autant plus furieuse & de feux plus brûlante,
 Que le carnage accroît sur la plaine sanglante.

R E M A R Q U E S.

(110) *sous ses vîtes talons* ;] M. l'Abbé Gélouin, en rapportant ce Vers dans sa Traduction de *Quintilien* (Livre VIII. Chapitre dernier.) a mis : *sous ses légers talons*.

(111) *que j'ai nommée plus haut Faux Sublime* ;] N. VI. à l'occasion d'un Exemple tiré de *Lucain*.

(112) *Il s'agit de Turnus* ;] Liv. VII. de l'*Enéide*, Vers 785.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

Les traits suivans sont dans le goût d'*Homere*.
(113) Je les tire de la Description du *Bouclier d'Énée*, où le *Poëte* feint que *Vulcain*, par un esprit prophétique, avoit gravé quelques Faits de l'Histoire Romaine.

R E M A R Q U E S.

(113) *Je les tire de la Description du Bouclier d'Énée,*
ÉNEÏDE, Liv. VIII. Vers 652. 689. & 714.

„ C'est sans-doute, dit M. l'Abbé des Fontaines, dans
„ une de ses Remarques sur le VIII. Liv. de l'*Énéide*,
„ le *Bouclier d'Achille* dans le XVIII. Liv. de l'*Iliade*,
„ qui a fait naître à *Virgile*, l'idée du *Bouclier* de son
„ Héros. Mais il me semble qu'il a bien surpassé son
„ modèle. Il y a, il est vrai, bien des beautés dans
„ le *Bouclier d'Achille*; c'est une peinture variée & toute
„ pleine de graces; mais on n'y remarque point cette
„ force, cette grandeur, cette noblesse du *Bouclier*
„ *d'Énée*. Le merveilleux est à-peu-près égal dans l'un
„ & dans l'autre, & il n'y a aucune objection contre
„ la possibilité du premier, qu'on ne puisse faire contre
„ celle du second. Objections frivoles & ridicules,
„ faites par l'Auteur du *Poëme de Clovis* (*Desmarlés*) &
„ en dernier lieu par feu M. de *La Motte* dans la *Pré-*
„ *face* de son *Iliade* en Vers François. Si l'on en croit
„ ces mauvais *Critiques*, HOMERE n'a pas le sens com-
„ mun, lorsqu'il donne des mouvemens rapides & suc-
„ cessifs aux Figures du *Bouclier d'Achille*; lorsqu'il les
„ fait agir & parler. Comme si un beau Tableau, sans
„ exprimer, ni l'action, ni la parole, ne la représentoit
„ pas à l'Esprit par l'attitude & le caractère des Figu-
„ res. Le Valet d'HORACE (*Sat. VII. Liv. II.*) dit,
„ en parlant d'une mauvaise Enseigne de cabaret, qu'on
„ y voyoit le combat de deux Gladiateurs, comme si
„ véritablement ils portoient & paroiroient des coups.

„ *velut si*
„ *Revera, pugnent, feriant, visentque moventes*
„ *Arma viri.*

„ HOMERE ou *Virgile* parlent, comme parle tout hom-
„ me, qui explique un tableau. Ils donnent aux Figu-
„ res & la Vie & le Mouvement. Ainti le Valet d'*Ho-*
„ *race* avoit plus de sens que *Desmarlés* & *La Motte*,
„ ou du moins parloit mieux de Peinture”. Le judi-

In summo custos Tarpeie Manlius arcis
 Stabat pro templo, & Capitolia celsa tenebat,
 Romuleoque recens horrebat regia culmo.
 Atque hic auratis volitans argenteus anser
 Porcibus Gallos in limine adesse canebat.

OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

Ce dernier Vers dit, en propres termes, que sur
 le Bouclier d'ENÉE les Oies du Capitole avertissoient

REMARQUES.

Cieux Critique n'a pas vu que le *Felut* si d'Horace, bien loin de pouvoir servir à fonder ses raisonnemens, étoit la réponse la plus simple & la plus naturelle, qu'on y pouvoit opposer. Il en faut dire autant du *Credas*, que *Virgile* met dans le troisième Vers du second des traits tirés du *Bouclier d'Enée*; que je rapporte ici. Mais dût-on ne raisonner que de travers, ne faire que répéter de misérables Sophismes depuis long-tems détruits, & donner toujours pour certain ce qui précisément est en question; il est beau d'insulter continuellement à la mémoire d'un Ecrivain, que son esprit rendoit très-estimable, & de créer sans cesse l'occasion de lui dire quelque nouvelle injure. Malgré tout ce que l'on a dit pour la défense du *Bouclier d'Achille*, ceux à qui le goût de la Nature rend insupportable ce qui manque de vérité, ne se laisseront point d'applaudir au souhait, qu'un Homme d'esprit a fait touchant *Homere*, & que l'on peut voir ci-devant Tome II. *Lettre de M. Perrault, Remarque 22.* La 1. *lille* de *Théocrite* nous offre la Description d'une Coupe gravée, dont *M. de Fontenelle*, dans son *Discours sur la nature de l'Eglogue*, se contente de dire, qu'elle passe un peu les bornes. Cette censure est bien modérée, pour être d'un *Apologiste* zélé des Modernes. On ne s'imagine pas combien il y a de choses gravées sur cette Coupe. Je n'en rapporterai qu'un trait, & je me servirai de la Traduction de *Longepierre*, qui, toute infidèle qu'elle est, dit le fonds de la chose; & c'est ce qui me suffit ici.

*Au dedans est gravée une jeune Beauté,
 Effort divin de l'Art, dont l'œil est enchanté.
 Sa grace est augmentée encor par sa parure.
 Près d'elle deux Amans à longue chevelure*

OBSERVA-
TIONS sur
les *Vices*
opposés au
Sublime.

par leurs cris de la présence des Gaulois. C'est ce que *Sogrois* a pris sagement le soin d'adoucir, en rendant ainsi ces cinq Vers, qu'il traduit assez mal.

Au haut du Bouclier Manlius se contemple,
Garde du Capitole, & défenseur du temple:
Le palais de Romule en cet endroit tracé,
Y paroissoit encore de chaume hérissé.
Là sembloit voler l'oie à la plume argentée
Décélant des Gaulois la valeur indomptée.

R E M A R Q U E S.

*Semblent lui reprocher tour-à-tour ses dédains.
Mais la Belle insensible à leurs reproches vains,
Tantôt regarde l'un & rit avec malice;
Tantôt paroit sur l'autre arrêter son caprice:
Pour eux brûlans d'amour & les yeux enflamés.
Us s'empresstent en vain d'un feu lent consumés.*

Le Bouclier d'Achille, je le dirai franchement, avoit tourné la tête à tous les Anciens, comme il l'a fait de notre tems à tous leurs Défenseurs. Quelque repréhensibles que soient de pareilles *Descriptions*, ils ont tous fait serment de les admirer: &, pour montrer qu'elle sont admirables, *Longepierre*, dans une *Remarque* sur les Vers, qu'on vient de lire, fait des Raisonnemens dignes du moderne Traducteur de *Virgile*. Les voici.

» Quelques *Critiques* ont condamné *Théocrite* en cet endroit de s'être trop abandonné à son feu, & d'avoir trop aimé sa veine, jusqu'à marquer dans cette Description des circonstances, qu'aucun Art ne peut exprimer. Ils auroient du se souvenir, ce me semble, qu'on pourroit justifier *Théocrite* par l'exemple d'*Homere* dans la Description du Bouclier d'Achille, sur lequel ce Poëte dit qu'on voyoit des Sauteurs s'agiter; que les sœurs & les trompettes y faisoient entendre leurs sons: qu'un jeune Garçon y chantoit avec une voix charmante, &c. On n'ignore pas que des *Censeurs Modernes* ont condamné *Homere* lui-même; mais avec *Théocrite* & *Homere* il faut aussi condamner *Virgile*, lorsqu'en parlant du Bouclier d'Enée, il dit, que les Oies du Capitole y voloient, avertissant par leur chant de la présence des Gaulois: que les chemins y retentis-

VIRGILE parle ensuite de la Bataille d'Actium représentée sur ce *Bouclier*, & dit des deux Armées navales :

OBSE
RVA
TIONS sur
les *Vies*
opposées
à
Sublime.

Una omnes ruere, ac totum spumare reductis
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.
Alta petunt; pelago credas innare revulsa
Cycladas, aut montes concurrere montibus altos.

Ce que ces Vers ont d'outré, consiste d'abord dans ces deux expressions *Una omnes ruere*, *Alta*

R E M A R Q U E S.

» soient du bruit des applaudissemens & des jeux, &c. Il
» faudroit, dis-je, le condamner puisque l'Art ne sçau-
» roit offrir réellement ces choses sur un *Bouclier*. Il
» faudroit condamner l'Auteur du *Poëma* intitulé: *Le*
» *Bouclier d'Hercule*, qui s'exprime aussi fortement en
» dix endroits; & envelopper peut-être dans cette cen-
» sure tous les *Poëtes* ensemble: car je ne crains pas
» d'avancer qu'il n'y en a peut-être point où l'on ne
» trouve de ces Expressions fortes, ou d'autres tout au
» moins qui en approchent beaucoup. On peut dire
» même qu'elles ne blessent pas la raison, autant qu'on
» le voudroit faire croire. On sçait assez que l'Art ne
» peut donner du mouvement à une Figure; mais il
» semble en donner: & *Théocrite* a dit, que cette Fem-
» me en avoit véritablement, pour offrir une idée plus
» vive de la beauté du travail qu'il vante. C'est donc
» en vain qu'on prétend prouver que de pareilles Ex-
» pressions sont impertinentes, parce qu'elles enferment
» des choses impossibles. Cette impossibilité seule suf-
» firoit pour les justifier. Elle fait connoître du pre-
» mier coup d'œil, qu'un *Poëte* ne sçauroit vouloir don-
» ner pour vraies de pareilles circonstances, & qu'il
» ne s'exprime ainsi que pour rendre une Description
» plus vive & plus animée; pour offrir l'objet même
» plutôt que l'image, pour détacher l'esprit de son Lec-
» teur de l'idée de la peinture qu'il lui trace; & lui
» faisant oublier qu'il s'agit d'une Description, l'appli-
» quer à la chose, comme si elle se passoit véritable-
» ment, & non comme si elle se racontoit. On sous-
» entend sans peine, que ce que l'on dit qui est, n'est

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime. *petuns*, par lesquelles le Poëte fait entendre que sur le Bouclier l'on voyoit les deux Armées navales se précipiter en même-tems l'une contre l'autre, & prendre le large. La suite paroît être à l'abri du

REMARQUES.

pas en effet ; mais paroît seulement & doit-être ; & l'on supplée aisément une chose, qui faute aux yeux d'elle-même. Ainsi l'Esprit s'y porte naturellement ; & le plaisir, qui lui revient d'une pareille tromperie, fait qu'il la pardonne avec plus de facilité. Dans la Poëse ce défaut de justesse, ou, pour mieux dire, d'une scrupuleuse exactitude, est une beauté & un effet de l'Art. C'est de cette sorte qu'on anime les choses les plus insensibles ; & ceux qui condamnent les Poëtes en cela, devroient penser qu'il doit y avoir une grande différence entre le sang-froid d'un Historien, & l'enthousiasme d'un Poëte, & qu'il faut souvent exiger de ce dernier un beau désordre, plutôt qu'une régularité gênante, & ennuyeuse, selon ce beau mot de Pétrone, qui ne peut être assez répété : *Præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosa orationis sub testibus fides.* Encore trouve-t-on par-tout dans les meilleurs Historiens des manieres de parler, qui sont fausses à les prendre à la dernière rigueur ; & qu'ils croyent cependant pouvoir employer pour attacher d'avantage le Lecteur, & pour donner plus de vie à leurs peintures. On ne doit pas oublier, à l'égard de Théocrite, que, quand même ce défaut de vérité seroit condamnable ailleurs, il ne le seroit pas ici par rapport au caractère & à la simplicité du Personnage, dans la bouche duquel cette Description est mise. On ne peut nier qu'au défaut de bon-sens, il n'y ait de l'esprit dans tout cela. C'est le fonds de ce que M. & Madame Dacier, M. Boivin & tous les autres Défenseurs des Anciens ont dit pour excuser l'Extravagance dithirambique, avec laquelle Homere se laisse emporter au feu de son Imagination, en décrivant le travail, dont Vulcain avoit orné le Bouclier d'Achille. M. Despréaux, quoiqu'admirateur déclaré du Prince des Poëtes, s'est en ceci montré beaucoup plus sage que tous les autres. Il n'a, si ma mémoire ne me trompe pas en ce moment, entrepris nulle part de défendre cette étonnante Description. Il avoit naturellement trop de

même reproche, à l'aide du tour, que le Poëte prend pour adoucir deux Comparaisons, qu'il trouve lui-même trop hyperboliques. Vous croiriez, dit-il,

OBSERVA-
TIONS SUR
les Vices
opposés au
Sublime

R E M A R Q U E S.

justesse pour ne pas sentir qu'il ne pourroit jamais justifier Homere à cet égard, sans donner atteinte à ce grand Principe si soigneusement établi par lui-même :

*Rien n'est beau que le Vrai, le Vrai seul est aimable,
Il doit regner par-tout & même dans la Fable.*

Je ne dirai rien ici de la seconde Objection que l'on fait contre le Bouclier d'Achille & ses Copies. Elle roule sur la prodigieuse quantité d'objets, qu'on y dit être représentés. Ce que les Censeurs d'Homere ont avancé sur ce Sujet, est exactement vrai. Ce que ses Apologues ont répliqué, ne manque point de vraisemblance. A l'égard des prétendus Principes exposés dans ce qu'on vient de lire de Longepierre, il seroit aisé de les admettre comme vrais, & de s'en servir ensuite à montrer combien Homere & ses Imitateurs sont répréhensibles. Le Lecteur intelligent n'est que trop en état de faire cette espece de *contrapplication*. Il me permettra d'ailleurs de le renvoyer à ce que j'ai dit (Tome II.) dans la Remarque 30. du Discours sur l'Ode. Les principes, sur lesquels j'y raisonne, sont vrais, en ce qu'ils sont des conséquences légitimes d'autres principes généralement avoués; & d'ailleurs, s'ils conviennent à l'Ode, ils ne conviennent pas moins, non-seulement à tous les genres de Poësie, mais encore à tous les genres d'Eloquence, à toutes les sortes d'Ouvrages d'Esprit. Pour peu qu'on veuille y réfléchir, on trouvera sans peine dans les conséquences, qui suivent de ces principes, de quoi se convaincre du peu de justesse de la Maxime de Pétrone, que Longepierre cite, & dont on a si souvent abusé; de quoi condamner ce qu'il y a d'excessif dans les Descriptions des Boucliers d'Achille, d'Hercule & d'Ende; & de quoi faire encore moins de grâce à la Description de la Coupe de l'Idille de Théocrite. Dans les premières les Poëtes parlent en leur nom. Dans la quatrième l'Auteur fait parler un Chevrier, & ce Chevrier, y parle non-seulement en Poëte, ce qui n'est déjà que trop ridicule; mais en Poëte, qui peint des Actions, & non en Poëte, qui fait simplement la Description de quelques Groupes de Figures.

OBSERVATIONS sur les *Vices* opposés au *Sublime*. *que ce sont les Cyclades, arrachées à leurs fondemens, lesquelles flottent sur la Mer; ou que ce sont de hautes montagnes, qui vont heurter d'autres Montagnes.*

Ces deux idées sont tellement outrées, que je ne sçais même si le **CORRECTIF**, *Vous croiriez*, peut les empêcher de paroître aussi *Gigantesques*, qu'elles le sont en effet. La seconde *Comparaison* surtout me semble d'un faux, qui va jusqu'au ridicule. Quelques Vers plus loin *Virgile* va nous dire que, du haut du Promontoire d'Actium, *Apollon* lançoit des flèches sur l'Armée d'*Ansoine*. En voyant dans un même Tableau des Vaisseaux flotans sur l'Onde au-dessous d'une Montagne, est-il possible, supposé que chaque objet soit dessiné dans ses proportions, que l'on prenne ces Vaisseaux-là même pour de hautes Montagnes. *Segrais* en traduisant ces Vers grossit l'Image des deux premiers, & rend fidelement celle des deux autres.

L'effort des avirons ouvre le sein de l'onde;
 Du choc impétueux la mer écume & gronde.
 De loin on pense voir les Cyclades flotter,
 Les monts contre les monts sur les flots se heurter.

Enfin, & c'est le trait le plus outré de tous, en parlant du triomphe d'*Auguste* après la Victoire d'Actium, *Virgile* dit:

At Cæsar, triplici investus Romana triumpho
 Mœnia, Dis Italis votum immortale sacrabat
 Maxima ter centum totam delubra per urbem,
 Lætitia ludisque vis, plausuque fremebant.

C'est-à-dire, qu'après être entré triomphant dans Rome pendant trois jours, *Auguste* pour s'acquitter envers les Dieux d'Italie d'un vœu, dont la mémoire ne doit jamais périr, leur consacroit par toute la ville trois cents grandes Chapelles; & que les rues retent-

dissoient du bruit des cris de joie, des réjouissances publiques & des applaudissemens. SEGRAIS n'a rendu qu'une partie de tout cela dans ces quatre Vers assez mauvais.

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

Par trois jours solempnels environné de gloire,
Et quitte envers les Dieux, auteurs de sa victoire,
Parmi les cris de joie, élevé sur son char,
Dans Rome triomphoit l'invincible César.

Je crois qu'en conséquence de ce que j'ai pris soin d'établir ci-devant, le *Faux Sublime* de ces quatre Exemples se fait assez sentir de lui-même, sans que je m'arrête à le démontrer plus au long. C'est sans doute au sujet de ces endroits & d'un petit nombre d'autres qui leur ressemblent, que (114) M. Le Fevre prétend, que VIRGILE étoit souvent gonflé d'une bouffissure pareille à celle des Poëtes Dithyrambiques. Au reste je ne sçais si je puis hasarder de dire que Virgile, le plus judicieux de tous les Poëtes, n'est pour l'ordinaire outré, que quand il se propose d'imiter & de surpasser Homere; & qu'il est rare, quand il ne suit que son propre génie, qu'il aille au-delà de la Nature. On peut avoir une preuve de ce que j'avance, en comparant à la Description du Bouclier d'Enée, une autre Description à-peu-près du même genre. C'est celle qui se trouve dans le I. Livre de l'Enéide, & qui représente Enée, contemplant dans le Temple de Carthage une suite de Tableaux, où l'Histoire du Siège de Troye étoit peinte. Tout est poétique, tout est sage, tout est Virgile dans cette Descrip-

R E M A R Q U E S.

(114) M. Le Fevre a dit que Virgile étoit &c.] *Sæpe Hypertragicum esse & Dithyrambico tumore turgidum.* Voyez ci-devant, Rem. 82. M. Le Fevre dit trop en disant souvent. Ce défaut n'est pas fort commun dans Virgile.

**OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.**

tion, laquelle est, du moins à mon avis, aussi supérieure à la Description du *Bouclier d'Enée* que cette dernière l'est à celle du *Bouclier d'Achille*.

X. J'ajoute une observation, qui me paroît importante à faire; c'est qu'il y a des choses raisonnables, belles, *Sublimes*, & de tout point irrépréhensibles en elles-même, qui deviennent *Gigantesques* uniquement par la place, qu'elles occupent. Tel est (115) ce début d'une *Ode* d'*HORACE*. *Je hais le profane vulgaire, & je l'écarte loin de moi.*

R E M A R Q U E S.

(115) *ce début d'une Ode d'Horace.*] Liv. III. Od. I.

ODI profanum vulgus & arceo.

Favete linguis; carmina non prius

Audita Musarum Sacerdos

Virginibus puerisque canto.

REGUM timendorum in proprios greges

Reges in ipsos imperium est Jovis,

Clari giganteo triumpho,

Cuncta supercilio moventis.

Les deux premiers Vers de cette seconde *Strophe*, sont rendus ainsi dans l'*ODE sur la Naissance du Duc de BRETAGNE*.

Les Rois sont les Maitres du Monde,

Les Dieux sont les Maitres des Rois.

Au lieu de la *Noblesse Sublime* de l'*Original*, cette *Imitation* n'offre que *Bassesse* & que *Platitude*. J'ajouterois pourtant, que si la mesure des Vers de l'*Ode* avoit permis à l'*Auteur* de dire :

Les Rois sont Maitres du Monde,

Les Dieux sont Maitres des Rois.

Ces Vers seroient simples & sans *Bassesse*. Ils auroient même quelque chose d'assez noble. On me demandera peut-être la raison de cette différence. Je ne sçais pas trop si j'en puis donner une satisfaisante. Je sens ici bien plutôt que je ne vois. Je soupçonne pourtant que la première de ces deux manières n'est basse & plate, qu'à cause que nous avons une multitude de Phrases

Faites silence. Prêtre des Muses, je vais chanter pour les jeunes Filles & les jeunes Garçons, des Vers tels qu'on en a point encore entendus. La puissance redoutable des Rois s'étend sur les Peuples, qui leur sont soumis. La puissance de Jupiter, qu'illustra la défaite des Géans, & qui d'un mouvement de ses sourcils meut tout l'Univers, s'étend sur les Rois eux-mêmes. Qui s'imagineroit que cet Exorde, qui malgré la langueur & l'allongement de ma Traduction, paroît encore si magnifique & si sublime, ne doit conduire le Poëte, qu'à faire l'Amplification d'une Maxime très-commune de Morale; sçavoir, que le moyen de vivre à l'abri de toute inquiétude, est de ne pas étendre ses desirs au-delà de ses besoins. C'est à la vérité ce qu'il établit de la maniere la plus poëtique & la plus éloquente, par une foule d'Images justes, avec les Expressions les plus riches, & dans les Vers les plus beaux qui se puissent. Mais falloit-il commencer par se guinder si haut, pour ne faire ensuite que se soutenir à quelques pieds de terre. Tout le reste de cette Ode est dans le Genre médiocre d'Eloquence. On pourroit trouver encore quelques Exemples pareils dans Horace, mais en très-petit nombre. Pour distinguer l'espece de Gigantesque, dont je parle ici, de ce qui porte ordinairement le même nom, on le pourroit fort bien appeller, le Sublime déplacé.

OBSERVA
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

XI. Mais c'est assez parlé des diverses sortes d'Enflure. Passons aux autres Vices opposés au SUBLIME, & pour cet effet reprenons Longin, où nous l'avons quitté dans le Nombre III.

R E M A R Q U E S.

familieres, triviales & basses, dans lesquelles entre cette Expression, *être le Maître*. Otés l'Article, vous déguifés la trivialité de cette Expression: & c'est apparemment pourquoi les seconds Vers ont quelque air de noblesse.

●SERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

(116) „ L'Enflure, dit-il, veut s'élever au-dessus
„ du Sublime ; au lieu que le Putril est directe-
„ ment le contraire du Grand ; car il est tout-à-fait
„ bas. Il naît de la petitesse de l'Ame ; & c'est ,
„ des Vices du Discours, celui qui l'avilit le plus.
„ Qu'est-ce donc que le Putril ? Que l'on recon-
„ noisse pour tel ces Pensées dans le goût de l'E-
„ cole, qui, travaillées avec un soin inutile, dé-
„ génèrent en froideur. C'est le genre d'écrire,
„ dans lequel tombent ceux qui, courant (117)
„ après l'Extraordinaire dans les Pensées, après

R E M A R Q U E S.

(116) L'Enflure, dit-il,] Chapitre II. ou Sec-
tion III.

Τὸ μὲν εἰδὲν ὑπερφίρην βούλεται τὰ ὕψη, τὸ δὲ μει-
ροκιάδεις ἄντικρὺς ἐστὶ ἐναντίον τοῖς μεγέθεσι: ταπεινὸν
γὰρ ἐξ ἄλλου, καὶ μικρόψυχον, καὶ τῶν ὄντων κακὸν ἀγνίετα-
τον. Τί ποτ' ἐν τῷ μειροκιάδεις ἐστὶν; ἢ ὄλον, ὡς χω-
λατικὴ νόησις. ὑπὸ περιστοργίας λήγασθαι εἰς ψυχρότητα.
Ὀλιγαίνοισι δ' εἰς ταῦτα τὸ γίνεσθαι ἀρρογόμενοι μὲν ἔπι-
στυλῆ καὶ πεποιμένοι, καὶ μάλιστα ἔπι ἁδίας, ἐποκίδον-
τες δὲ εἰς ῥοκιδὸν καὶ κακὸν ἕηλον.

(117) après l'Extraordinaire dans les Pensées, après
les vains Ornaments de la Diction après la douceur de
l'Harmonie,] Ces trois choses sont exprimées dans le
Grec, chacune par un seul mot. En comparant cet en-
droit avec quelques autres, sur-tout avec ce que Lon-
gin dit des Sources du SUBLIME, il est clair que des
trois Mots Grecs, qui pourroient se traduire par l'Ex-
traordinaire, le Parfait, & le Doux, le premier regarde
les Pensées, le second la Diction, & le troisième l'Har-
monie, qui naît de l'Arrangement des Mots. Il m'a fallu
paraphraser pour faire entendre la pensée de Longin.
Au -reste il a soin lui-même de nous apprendre (Chap.
III. ou Sect. IV.) ce qu'il entend ici par l'Extraordinaire
dans les Pensées. Il y dit en parlant de l'Historien
Timée, que, „ toujours amoureux de produire des Pen-
„ sées, qui ne naissent pas du sujet, il tombe souvent
„ dans ce qu'il y a de plus puéril ”.

„ les vains *Ornemens* de la *Diſtion*, & fur-tout
 „ après la *Douceur* de l'*Harmonie*, donnent dans
 „ (118) le *Frivole* & dans l'*Affectation*.
 „ (119) A ce vice, reſſemble beaucoup une troi-
 „ ſieme eſpece de défaut, qui regarde le *Pathéti-*

OBSERVA-
 TIONS ſur
 les *Vices*
 oppoſés au
Sublime.

R E M A R Q U E S.

Υπὸ δὲ ἴσως Ἐ ξέναις νόησις ἀεὶ κρεῖττον πολλαῖς
 ἀκρίβησις εἰς τὸ παιδαγωγώσατον.

Où j'ai mis : *des Penſées qui ne naiſſent pas du ſujet*, le Grec dit : *des Penſées étrangères*. Ma Traduction exprime ce que j'ai cru que *Longin* avoit voulu dire. *Tollius* traduit, *novas inventiunculas*, de *petites inventions nouvelles*. C'eſt ce ſens que *M. Despreaux* a voulu rendre en diſant : *de nouvelles penſées*; mais il n'a pas pris garde, que de *Nouvelles Penſées*, & *des Penſées nouvelles*, ne ſignifient pas la même choſe. *De nouvelles Penſées*, ce ſont des *Penſées* différentes de celles qui précèdent. *Des Penſées nouvelles*, ce ſont des *Penſées*, qu'on a le premier, que perſonne n'avoit eues, dites, ou du moins écrites. *M. l'Abbé Gori* traduit le Grec mot-à-mot, *M. Pearce* réunit les deux ſens en diſant : *novos & peregrinos ſenſus*.

(118) *le Frivole*] Le Terme Grec, que je traduis ainſi, ſignifie en Latin, *Scruta*, *Quſſquilas*, des *Chiſſons*, des *Haillons*, des *Ravauderles*, ce qu'il y a de plus vil, de moindre prix. C'eſt une de ces *Métaphores* dures & forcées, ſi familières à *Longin*. J'ai dû rentrer dans le ſimple pour rendre ici ſa penſée. Ce qu'il y a de moindre prix dans le *Discours*, c'eſt le *Frivole*, parce qu'il conſiſte dans des *Penſées* : qui n'ont qu'une apparencé vaine, & qui n'ayant aucun fondement ſolide, n'ont, pour ainſi dire, aucune conſiſtance.

(119) *A ce vice, reſſemble beaucoup &c.*]

Τὴν ἀπόκλιτα τρίτον τι κακίας εἶδος ἐν τοῖς παθητικοῖς, ἔπειρ ὁ Θεόδωρος παρὲν ἄλλοι ἐπὶ δὲ πάντος ἀκαιροῦ καὶ κινῶν, εἶνα μὴ δεῖ πάντως ἢ ἄμετρον, εἶνα μετρίῳ δεῖ. Πολλὰ γὰρ ἀσπερ οὐ μίθης, τινὲς εἰς τὰ μικρὶτι Ἐ περιγυμῶς, ἴδια ἑαυτῶν καὶ χαλικά, ἀφ' ὁφείοντα πάντα εἶτα ὡς ἀδὴν πιπνοῦντας ἀκρατάς ἀχρημοῦσιν ἰκόντας ἰξισηκότις ὡς ἐκ ἰξισηκότας. Πλὴν ὡς μὴ παθητικῶν ἄλλος ἡμῖν ἀπόκλιτα τέπος.

OBSERVA-
TIONS sur
les *Vices*
opposés au
Sublime.

„ que, & que *Théodore* appelloit le *Parentihise*. Il
 „ consiste dans des *Mouvements* vains & déplacés
 „ aux endroits, qui n'en demandent point, ou
 „ poussés à l'excès, quand il n'en faut que de mo-
 „ dérés. Il arrive le plus souvent que quelques-
 „ uns sont emportés, comme par la force de l'i-
 „ vresse, à des *Passions*, qui ne naissent point de
 „ la chose même; qui leur sont propres; & dont
 „ ils ont fait usage dans l'Ecole. C'est ainsi que,
 „ se mettant hors d'eux-mêmes devant des gens,
 „ qui gardent leur sang froid, ils se rendent mé-
 „ prisables à des *Auditeurs*, qu'ils n'ont point émus.
 „ Mais nous parlerons ailleurs du *Pathétique*”.
 Voilà tout ce que nôtre *Rhétteur* dit au sujet de ce
 troisième des *Vices*, qui nuisent au *Sublime*, & que
 nous pourrions appeller l'*Excès* & le *Déplacement*
 des *Passions*. *LONGIN* n'en rapporte aucun *Exem-
 ple*, parce qu'il en devoit parler dans son *Traité*
 du *Pathétique*, qui n'est pas venu jusqu'à nous.
 Je ne m'étendrai pas non plus sur ce *Vice*, mon
 dessein étant de ne rien mettre dans ces *Observa-
 tions*, qui ne soit relatif au *Traité du Sublime*. Une
 autre raison m'engage à laisser cette partie en souf-
 france. Le bon ou le mauvais emploi des *Passions*
 est une matiere, qui demande un *Ouvrage* à part
 & très-étendu. J'entrevois qu'après avoir examiné
 tout ce que les *Rhétteurs* ont prescrit touchant l'u-
 sage, que l'*Orateur* doit faire des *Passions*, il y
 auroit une multitude de vues peut-être absolument
 neuves, à proposer sur cette partie essentielle de
 la *Rhétorique*, qu'il faudroit traiter tout-à-fait en
Philosophe, en remontant à la nature de chaque
Passion; en déterminant, aussi précisément qu'il
 seroit possible, quelles en sont les causes & les
 effets; en traçant exactement leur marche; en
 fixant les *Principes* & les *Regles* de la maniere de
 raisonner, & du *Langage*, qui leur sont propres à
 chacune. Il y faudroit encore joindre l'analyse d'un

très-grand nombre de Morceaux tirés des *Poëtes* & des *Orateurs*. Et pour tout cela, dans quelles discussions subtiles ne faudroit-il pas entrer? Discussions souvent très-Métaphysiques; souvent aussi très-difficiles à rendre sensibles. On parviendroit cependant à se faire entendre, pourvu qu'on eût un tout autre loisir que celui qu'il m'est permis d'espérer, & qu'on apportât à ce travail des talens infiniment supérieurs aux miens.

OBSEKVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

XII. Je ne parlerai donc que du *Puéril*. Ce n'est pas sans raison que *Longin* attribue spécialement à ce Vice la qualité de *Froid*. Bien que la *Froidueur* soit presque toujours inséparable de l'*Enflure*, comme on l'a pu remarquer dans la plupart des Exemples, que j'ai rapportés: il est certain que le *Puéril* glace tout autrement l'esprit de l'Auditeur. L'*Enflure* peut interrompre & détourner, pour ainsi dire, l'Impression du Discours, laquelle reprend son cours bientôt après: mais au moment que le *Puéril* se montre, l'impression déjà faite est détruite; & l'Auditeur frappé du ridicule, dont le *Puéril* est toujours accompagné, ne peut que très-difficilement être ramené vers le *Grand*, vers le *Pathétique*. Je ne sçais même s'il est possible qu'il y revienne. Le Ridicule est une source de distractions trop féconde, pour laisser à l'Esprit la liberté de se repréter de suite à ce qui demande de l'attention. En effet ne voyons-nous pas que, quand il arrive au Théâtre que, dans le cours d'une Scene importante, il s'est glissé par hasard un *Pensée*, un *Vers*, une *Expression Puérile*, qui fait éclater de rire la foule du Parterre, les Acteurs les meilleurs même, ou les plus aimés, ne font plus que de vains efforts pour remettre leurs Auditeurs à la suite de l'objet de la Scene. Ceux-ci n'écoutent plus; ou s'ils écoutent encore, ce n'est que pour un instant. Le rire les ressaïsit bientôt. Ils font de nouveaux efforts pour être attentifs; & sur le

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

champ le ridicule revient les distraire; & les Acteurs essouffés se retirent, sans que la Scene, ni même le reste de l'Acte ait produit son effet. La même chose arrive à-peu-près dans la Lecture. Une *Puérilité* se présente encore à l'esprit au bout de trente pages. On est tout étonné d'avoir fait tant de chemin, sans sçavoir par où l'on a passé. Malgré qu'on en ait, il faut revenir sur ses pas; ce n'est qu'avec peine que l'on gagne sur soi d'avoir assez d'attention, pour n'être pas obligé d'y revenir encore; & cette application pénible est l'obstacle le plus grand à l'impression, que l'Ouvrage doit produire. Le *Jugement* seul est alors occupé. L'*Imagination* & le *Cœur* n'ont plus de part à la Lecture. Le *Froid*, qui naît de l'*Enflure*, n'est que passager. Il diminue seulement le degré de chaleur, mais il ne l'éteint pas; & toutes les Facultés de l'Ame, qui n'ont pas eu le tems de se refroidir entièrement, continuent à s'occuper ensemble de l'Ouvrage, dont l'impression n'a, comme je l'ai dit, été que retardée, & non anéantie. Voilà par quelles raisons les *Rhétieurs* ont confondu le *Stile puéril* & le *Stile froid*. Je dois ajouter, pour être plus précis, qu'ils n'ont coutume de l'être; que l'*Enflure* continuée dans toute la suite du *Discours*, ou dans sa plus grande partie, est toute aussi *Froide* que le *Puéril*; tout aussi *ridicule*, tout aussi contraire à l'impression, que le *Discours* doit faire. On peut s'en convaincre par la lecture d'une *Tragédie* de *Séneque*, qui, malgré la vivacité de sa *Composition* brillante, ne fait que glacer de plus en plus son Lecteur. On me reprocheroit de n'avoir pas assez d'exactitude, si j'oubliois de dire qu'il est une autre espece de *Froideur* dans le *Discours*, différente de celle, dont je viens de parler selon les Principes de *Longin*. Nous appellons souvent *Froids*, des *Ouvrages*, où tout est sage & raisonnable, où les *Pensées* sont vraies, où le *Stile* est bon,

bon, où la *Diction* est correcte. Ces avantages, qui sont la perfection du *Stile* purement *didactique*, lequel ne doit parler qu'à l'Intelligence, qu'au Jugement, ne sont dans tout autre genre, que ce *Médiocre*, qui n'a de mérite au-dessus du *Mauvais*, que de ne pas choquer la raison. L'*Eloquence*, la *Poësie*, l'*Histoire*, en un mot tout ce qui s'appelle *Ouvrage d'Esprit*, doit exercer l'*Imagination*, remuer le *Cœur*, satisfaire le *Jugement*; & la *Froidéur* se glisse toujours nécessairement par-tout où ce triple devoir n'est pas exactement rempli, proportionnement à la nature de chaque *Ouvrage* en particulier. Il est aisé de conclure des paroles de *Longin*, qu'outre ce que nous appellons, *Affectation d'esprit*, *Rafinement*, *Faux-brillans*, *Jeux frivoles de Pensées*, *Jeux de Mots*, *Pointes*, *Tour Epigrammatiques*, il renfermoit dans la *Classe du Pueril*, la *Diction trop peignée*, si je puis me servir de ce terme, les *Beautés* & les *Ornemens déplacés*, les *Pensées trop peu sérieuses* pour le sujet, les *Idees subtilisées*, qui sont vraies dans le fonds, mais d'un vrai si délié, qu'il n'est saisi qu'avec peine des *Esprits* les plus clairvoyans & les plus justes. Il n'eût pas sans-doute décoré d'un autre nom toutes ces *Pensées galantes*, qui réellement ne sont que *faides*, & dont la *fadeur* même charme nos *Cailletes*: toutes ces *Pensées fines*, qui sont si chères à nos *Précieuses*; par lesquelles on obtient d'elles, à si bon marché, la réputation de *Bel-Esprit*; & dont toute la finesse n'est le plus souvent qu'un *Mot* bisarrement détourné de son sens naturel; enfin tous ces *Menus propos*, toutes ces *jolies Demi-Pensées*, toutes ces *Expressions pleines de gentillesse*, dont les *Ecrivains* judicieux, qui veulent être au ton de la *bonne Compagnie*, ne manquent pas de se parer. Je crois qu'on me dispensera d'autant plus volontiers d'entasser ici des exemples de toutes ces sortes d'*ingénieuses Fadaïses*, que tout

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

●OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

Lecteur peut aisément se satisfaire à cet égard. Qu'il ouvre au hasard le premier venu des Livres de ces Auteurs à la mode, qui font les délices des Toillettes, fût-ce un Ouvrage de Littérature, fût-ce une Histoire ou même un Traité de Physique, il y trouvera tout ce qu'il peut souhaiter en ce Genre. Pour moi, grossier ami du simple & du naturel, & qui n'eus jamais le talent de deviner les Enigmes, je me contenterai d'un petit nombre d'Exemples, pris dans quelques Ecrivains, qui n'avoient pas tant d'esprit que ces Messieurs.

XIII. M. MASCARON dans l'Oraison funebre d'Henriette d'Angleterre, releve ainsi de la maniere la plus puérile l'importance de son sujet. Je ne puis me plaindre en cette rencontre, comme tant d'autres Orateurs, que la partie n'est pas égale entre celui qui parle, & ceux qui écoutent, & qu'il s'en faut bien que les armes soient pareilles, lorsqu'avec ces paroles que le vent emporte, il faut attaquer des cœurs, qui sont fortifiés par des sentimens qui demeurent.

Il dit un peu plus loin en parlant de cette Princesse. Oh! qui me donneroit le loisir de vous faire ici cette importante leçon dans toute son étendue; & de devenir l'interprète fidele des sentimens de ce grand cœur? Qui me donneroit des mains assez délicates & des yeux assez perçans pour en faire l'anatomie.

Ce qui suit est du même Ouvrage & ne doit passer que pour une Pointe des plus ridicules & des plus froides. Le grand, l'invincible, le magnanime LOUIS, à qui l'Antiquité eût donné mille cœurs, elle qui les multiplioit dans les Héros selon le nombre de leurs grandes qualités, se trouve sans cœur à ce Spectacle. Il parle de la mort de la Princesse.

Cet autre trait, tiré de la même Oraison Funebre est d'un Puéril, qui vise au Burlesque. L'Orateur parle du Val de Grace. Cet Edifice pompeux, ce Dôme superbe, qui montre de si loin aux Hommes & de si près aux Anges la grandeur de l'illustre Princesse qui l'a élevé.

Enfin il dit encore, en parlant du cœur de la Reine Anne d'Autriche, & de celui de la Princesse dont il fait l'Eloge, lesquels sont déposés au Val de Grace: *Ce sont ici des cœurs qui parlent à d'autres cœurs.*

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

Si l'on veut passer cette plate & puérile équivoque du mot cœur à M. Mascaron, trop voisin du regne des Pointes, pour avoir pu se mettre à l'abri de tout reproche à cet égard; je doute qu'on ait la même indulgence pour M. FLECHIER, quand il dit, dans l'Oraison Funebre de la Reine Marie Thérèse d'Autriche, en parlant d'elle & de la Reine sa Belle-mere: *Vous vîtes ces Maitresses du monde... répandre leurs cœurs devant Dieu; ces Cœurs, qui les animèrent pendant leur vie, & que vous voyez ici desséchés & consumés moins par la mort que par le désir & l'impatience qu'ils ont d'être ravimés éternellement.* Dans l'Oraison funebre de Madame la Duchesse d'Aiguillon, le même Orateur dit: *Les eaux de la Mer n'éteignirent l'ardeur de sa charité.*

Que pensera-t-on de cette Phrase de l'Oraison funebre de M. Le Tellier? Serai-je trop rigoureux en disant que j'en trouve la pensée froide à force d'affectation? *Quelle peine n'eût-on pas à lui persuader d'étendre un peu en faveur de sa dignité, les limites de son Patrimoine, & d'ajouter quelque politesse de l'Art aux agrémens rustiques de la Nature.*

Dans l'Oraison funebre de M. de Turenne, à propos de plusieurs avantages remportés de suite à la guerre, M. Fléchier dit: *La Victoire avoit peine à suivre la rapidité du Vainqueur.* Outre le Puéril, qui frappe d'abord dans ce *Je ne sais quoi*, car assurément ce n'est pas une Pensée, puisque cela n'offre rien à l'Esprit; je ferai remarquer qu'il est peu convenable de faire agir la Déesse Victoire dans un Discours Chrétien.

XIV. Au commencement de l'Oraison funebre d'Henriette Marie de France Reine d'Angleterre,

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

M. BOSSUET dit au sujet de plusieurs voyages de cette Princesse sur mer: *L'Océan étonné de se voir traversé tant de fois, en des appareils si divers, & pour des causes si différentes.* Je n'ignore pas (120) qu'on a cité cette Phrase comme un exemple du droit, que les *Orateurs* ont, ainsi que les *Poètes*, de donner de la vie & du sentiment aux Etres inanimés. Mon dessein n'est pas de leur disputer ce droit; je suis seulement persuadé qu'il n'a que très-peu d'étendue pour les *Orateurs Chrétiens*. M. Bossuet ouvre son Discours par développer les instructions, qu'il veut tirer de ces paroles du *Pseaume II.* qui lui servent de Texte. *Et nunc, Reges intelligite; erudimini, qui judicatis terram.* „ Main-
„ tenant, ô Rois, apprenez; instruisez-vous, Ju-
„ ges de la terre”. C'est là-dessus qu'il s'adresse en ces mots à son Auditoire: „ Chrétiens, que la
„ mémoire d'une grande Reine, Fille, Femme,
„ Mere de Rois si puissans; & Souveraine de trois
„ Royaumes, appelle de tous côtés à cette triste
„ cérémonie: ce Discours vous fera paroître un
„ de ces exemples redoutables, qui étalent aux
„ yeux du monde sa vanité toute entiere: Vous
„ verrez dans une seule vie toutes les extrémités
„ des choses humaines: la félicité sans bornes,
„ aussi-bien que les miseres; une longue & paisible
„ jouissance d'une des plus nobles couronnes de
„ l'Univers; tout ce que peut donner de plus glo-
„ rieux la naissance & la grandeur accumulé sur
„ une tête, qui ensuite est exposée aux outrages de
„ la fortune; la bonne cause suivie de bons suc-
„ cès, & depuis des retours soudains, des chan-

R E M A R Q U E S.

(120) qu'on a cité cette Phrase &c.] Voyez le *Racine Vangé* de M. l'Abbé Desfontaines, p. 100. ou ci-après Tome V. *Réponse à la Critique de M. de La Motte, Remarque 6.*

„ gemens inouis; la rebellion long-tems retenue,
 „ à la fin tout-à-fait maîtresse, nul frein à la licen-
 „ ce, les Loix abolies; la Majesté violée par des
 „ attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation & la
 „ tyrannie sous le nom de liberté; une Reine fu-
 „ gitivè qui ne trouve aucune retraite dans trois
 „ Royaumes, & à qui sa propre patrie n'est plus
 „ qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer
 „ entrepris par une Princesse, malgré les tempê-
 „ tés; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois;
 „ en des appareils si divers, & pour des causes si
 „ différentes; un Trône indignement renversé, &
 „ miraculeusement rétabli. Voilà les enseignemens
 „ que Dieu donne aux Rois: ainsi fait-il voir au
 „ monde le néant de ses pompes & de ses gran-
 „ deurs”. Ce morceau sans-doute est tel que Lon-
 „ gin lui-même auroit pu le citer pour exemple d'u-
 „ ne *Enumération Sublime*. Mais représentons-nous
 ce *Rhétteur*, instruit de nos manieres de penser,
 & sur-tout de nos idées de Religion. Est-il croya-
 ble qu'il eût approuvé cet *Océan étonné de se voir*
traversé? N'auroit il pas trouvé cette *Image* étran-
 gere au sujet, *puérile*, *froide* & même indécente
 dans une sorte de *Discours*, qui ne permet à l'*O-*
rateur de personnifier les Etres inanimés qu'à l'oc-
 casion de quelque merveille opérée par le bras de
 Dieu? De quoi s'agit-il ici? D'une instruction chré-
 tienne sur la vanité des grandeurs du monde. M.
Bassuet la renferme dans un tableau raccourci de ce
 qui compose l'Histoire de la Reine d'Angleterre.
 „ Voilà, dit-il, les enseignemens que Dieu donne
 „ aux Rois”. En effet tous les traits de ce ta-
 bleau sont autant de Leçons, non-seulement pour
 les Souverains, mais même pour tous les Hom-
 mes, à l'exception de cet *Océan étonné*, qui ne
 nous apprend rien; & par-là cette *Image* est étran-
 gere au sujet. Elle est *puérile* en ce qu'elle n'est
 qu'une *Pensée ingénieuse* placée mal-à-propos dans

OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
Sublime.



OBSERVA-
TIONS SUR
les Vices
opposés au
Sublime.

un endroit, qui n'en demande point, & dont le but est de fixer la raison à la considération d'une importante vérité de la Morale chrétienne. Elle est froide, en ce qu'elle égale l'Imagination, aux dépens de l'impression, que tout le reste produit sur l'esprit; en ce qu'elle le distrait des réflexions, qui doivent l'occuper. Enfin cette même Image manque de justesse. Que l'Océan soit étonné de se voir traversé tant de fois, ou qu'il ne le soit pas; les grandeurs du monde en font-elles plus ou moins vaines? Quel est le rapport entre leur néant, & cet étonnement de l'Océan. Ce manque de relation, qui prive l'Image de justesse, est un nouveau degré de fausseté, qui se joint à celle du fonds de la Pensée, laquelle n'est en elle-même qu'une absurdité ridicule, dans la bouche d'un Chrétien, qui parle chrétiennement, & qui ne pourroit animer les différens Etres qu'en peignant, conformément au langage des Livres Saints, Dieu lui-même exerçant sa souveraine puissance sur toute la Nature. Mais M. Bossuet ne s'est pas contenté de personnifier un Etre inanimé, l'Océan. Ce que je viens de rapporter nous offre un Etre Imaginaire, la Fortune personnifiée dans cette Phrase: *Tout ce que peut donner de plus glorieux la naissance & la grandeur accumulé sur une tête, qui ensuite est exposée aux outrages de la Fortune.* Elle l'est encore dans cet endroit de la même Oraison Funèbre, où l'Orateur dit de Charles I. Roi d'Angleterre: *Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la Fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même.* (121) Je ne suis pas le premier à reprendre l'abus, que les Orateurs Chrétiens

R E M A R Q U E S.

(121) *Je ne suis pas le premier à reprendre &c.] Dans le I. Dialogue de la manière de bien penser du P. Bournours, Philante ayant voulu sçavoir d'Eudoxe ce qu'il*

font du mot, *Fortune*. Ce mot, ou seul, ou joint à quelque Epithete, ne peut dans le Langage fondé sur nos Idées, signifier, selon la place qu'on lui fait occuper, que le bon ou le mauvais état des af-

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

REMARKES,

juge des *Pensées*, où la FORTUNE entre comme personnage; EUDOXE lui répond: „ A regarder ces pensées dans leur origine, elles sont purement payennes; car les Payens adoroient une Déesse Fortune, qui gouvernoit tout selon son caprice, & qui étoit rarement d'accord avec la *Vertu*. C'est à cette Divinité bizarre & maligne, qu'on faisoit des vœux en toutes rencontres; & c'est d'elle, dont parlent les Auteurs profanes, quand ils disent, que les *favoris de la FORTUNE ne sont jamais purs*; (FORTUNA numquam simpliciter indulget. QUINT. CURT. Lib. IV.) Que la FORTUNE se joue de nos maux sans nulle pitié; (FORTUNA impotens quales ex humanis malis tibi ipsa ludos facit! SÉNEQUE, Consolation à POLIBRE;) & que toutes les fois qu'elle veut se réjouir, elle élève au faite des grandeurs humaines les Hommes de la plus basse condition. (Quales ex humili magna ad fastigia rerum extollit, quos voluit FORTUNA jocari. JUVÉNAL, Sat. III.) Tout cela est vrai dans le système du Paganisme; mais rien n'est plus faux dans la Religion Chrétienne, qui ne connoît point d'autre Fortune que la Providence, & qui rejette la Déesse Fortune, comme une vaine chimere. Cette chimere pourtant s'est établie parmi nous; & l'usage veut non-seulement contre la Raison, mais contre la Religion, qu'en Prose & en Vers nous fassions un Personnage de la Fortune. La lecture des Anciens a introduit un usage si peu religieux, & nos plus sages Ecrivains le pratiquent sans scrupule. Ils disent que la FORTUNE se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever; que la FORTUNE a beau élever de certaines gens, qu'elle ne leur apprend point à vivre; que la FORTUNE se laisse de favoriser CHARLES V. & qu'elle voulut réparer en la personne d'HENRI II. les injustices, qu'elle avoit faites à FRANÇOIS I. Je déferé trop à l'usage, & je respecte trop nos Maîtres, pour n'approuver pas ces *Pensées*; mais si j'osois dire mon sentiment là-dessus, je dirois qu'on y pourroit garder des mesures. Je m'explique. Toute la question se réduit presque à la Prose; car le

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

faïres de quelqu'un. Or cet état, quel qu'il soit, n'est qu'une simple modification de notre Être, laquelle, n'agissant point par elle-même sur notre ame, n'est pas de nature à pouvoir être animée,

R E M A R Q U E S.

„ système de la *Poësie* étant de soi fabuleux & tout pa-
 „ yen, la *Déesse Fortune* y est reçue sans difficulté avec
 „ la *Déesse Diane* & la *Déesse Minerve*; & les *Poëtes*
 „ ont droit de la faire agir dans le caractère, que les
 „ *Idolâtres* lui ont donné”. Le P. *Bouhours* pouvoit
 être plus exact, en disant que ce n'est que dans les
 Sujets purement profanes, qu'il accorde aux *Poëtes* la
 liberté de faire agir la *Fortune* comme *Déesse*. „ Je crois
 „ donc qu'en *Prose*, continue *Eudoxe*, nous pouvons
 „ être un peu *Payens* de ce côté-là; quand la matiere
 „ de nos *Ouvrages* ressemble à celle des *Livres*, d'où
 „ nous avons pris ce *Personnage* de *Fortune*: je veux
 „ dire, quand notre *Religion* n'y a nulle part, tels que
 „ seroient des *Panegyriques*, des *Histoires profanes*, des
 „ *Discours* de pure *Morale* & de pure *Politique*, des
 „ *Dialogues* semblables à celui... qui a pour titre: *Re-*
 „ *conciliation du MERITE & de la FORTUNE*”. Le P.
Bouhours manque encore d'exactitude. Le *Mérite* est
 quelque chose précisément du même genre que la *For-*
tune; ce n'est que le résultat de plusieurs qualités réu-
 nies en nous, par lequel nous sommes dignes de tel
 ou de tel bien, de tel ou de tel mal. Nous employons
 ordinairement ce mot dans un sens favorable; mais cela
 ne change rien à sa valeur réelle en lui-même, à son
 idée primitive. Le *Mérite* n'étant que ce que je viens
 de dire, peut aussi-bien que la *Fortune* être animé, pour
 servir de *Personnage* dans une *Allégorie* continuée, c'est-
 à-dire, dans un *Ouvrage* purement *allégorique*; parce
 qu'on a le droit d'*allégoriser* tout ce que l'on veut,
 pourvu que ce soit avec justesse. Mais il n'en faut pas
 conclurre, comme a fait le P. *Bouhours*, que l'on puisse
 faire un *Personnage* de la *Fortune* dans tous les *Ouvra-*
ges, où l'on ne parle pas en Chrétien. Il devoit dire
 que, dans nos *Livres*, le mot *Fortune* employé de cette
 maniere, forme presque par-tout des *Phrases*, qui, dé-
 composées par l'*Analyse*, n'offriroient la plupart aucun
 sens; & s'il vouloit user d'indulgence, il pouvoit di-
 re, qu'il consentoit de ne les pas juger à la rigueur, à

à pouvoir être personifiée. On ne sçaitroit dire que l'état de nos affaires nous fasse des outrages, qu'il ait de la malignité. Ce n'est pas quelque chose, que l'on puisse regarder comme un *Principe* OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

REMARQUES.

cause que l'usage universel avoit prévalu contre la Raison. „ Mais, ajoute encore *Eudoxe*, je doute qu'on
 „ doive si fort faire agir la *Fortune* dans des Ouvrages
 „ purement *Chrétiens* : & il me semble qu'un Sermon
 „ ne souffre pas des *Pensées*, qui ne peuvent avoir qu'un
 „ sens payen, telles que seroient celles-ci : LA FORTU-
 „ NE se plait à abattre ceux qu'elle a élevés au haut de
 „ sa roue. LA FORTUNE traverse souvent les Grands de
 „ la terre, comme si elle étoit jalouse des faveurs, qu'elle
 „ leur a faites. Je dis, que ces *Pensées* ne peuvent avoir
 „ qu'un sens payen, parce qu'elles ne peuvent s'entendre
 „ que de la *Déesse Fortune*, & qu'on ne peut dire
 „ véritablement de la *Providence Divine*, qu'elle élève
 „ au haut de sa roue, ni qu'elle soit jalouse des faveurs
 „ qu'elle fait. Je vois bien, répondit *Philantha*, que
 „ vous voulez bannir de la Chaire le mot de *Fortune*,
 „ quand il signifie autre chose que bonheur ou malheur,
 „ & qu'on en fait une *Personne*. Non, reprit *Eudoxe*,
 „ je consens, puisque l'usage l'a emporté, que la FOR-
 „ TUNE élève les Bergers sur le trône : que la FORTUNE
 „ renverse les desseins les mieux concertés ; que la FOR-
 „ TUNE favorise les armes des bons Princes : car cela
 „ peut s'entendre de la *Providence*. Mais je ne vou-
 „ drois pas qu'un *Prédicateur* attribuât jamais au *Per-*
 „ sonnage de *Fortune* ce qui ne peut convenir qu'à la
 „ *Déesse* du *Paganisme* ; & je le trouverois ridicule de
 „ dire : Cette AVEUGLE DIVINITÉ, qui préside aux événe-
 „ mens de la vie, & qui dispense les biens & les maux
 „ selon son caprice : à moins que ce ne fût pour se mo-
 „ quer de l'aveuglement du *Paganisme* ”. Cette fin est
 très-raisonnable, mais ce qui la précède l'est beaucoup
 moins. Après avoir posé pour principe, que toutes les
Pensées où la *Fortune* entre comme *Personne* sont pa-
 yennes, je ne vois pas, que le P. *Bouhours* ait du,
 pour excuser un usage, qu'il trouvoit condamnable,
 supposer que dans les *Discours Chrétiens*, le mot *Fortune*
 pouvoit signifier la *Providence*. Ceux qui l'ont employé,
 sans l'expliquer dans ce sens, n'ont certainement pas
 eu ce même sens dans l'Esprit. Ils se sont servi d'un

OBSERVA-
TIONS sur
les *Vices*
opposés au
Sublime.

Actif. Il suit de ce que je viens de dire, que les deux Phrases de M. Bossuet ne sont susceptibles d'aucun sens raisonnable; & c'est-là principalement ce qui mérite le nom de *Puéril*. Les *Outrages* & la *Malignité de l'état de nos affaires* ne sont pas des *Expressions*, qui présentent aucune idée à l'Esprit; & ceux qui voudroient les défendre, comme n'étant point répréhensibles, à titre d'*Expressions figurées*, seroient bien embarrassés, en les réduisant aux *Termes simples*; d'en faire quelque chose de clair & d'intelligible. Mais admettons ce que le P. Bouhours a prétendu ridiculement, à mon avis, que par le mot de *Fortuna* on puisse entendre la *Providence divine*, lorsque ce mot est pris en bonne part. Que pourra-t-il signifier lorsqu'il sera pris en mauvaise part, comme il l'est ici? J'avoue que je l'ignore absolument, & que je n'aurois pas peu

R E M A R Q U E S.

terme vague, dont la conversation ordinaire fait un grand usage, & n'ont pas pris garde qu'ils n'attachoient eux-même à ce terme aucune idée précise. Le mot *Fortune*, selon le P. Bouhours, signifie, pris en bonne part, le *bonheur*; pris en mauvaise part, le *malheur*. Qu'on lui substitue par-tout, où l'on le trouvera, l'un ou l'autre de ces deux termes, & l'on verra qu'il sera bien rare, qu'il en résulte quelque chose d'intelligible. Le P. Bouhours avoit commencé par raisonner sur un Principe vrai. Devoit-il l'abandonner pour se prêter au *Caprice* d'un usage vicieux? Je reconnois ici le *Grammairien*, qui reçoit involontairement, comme exception aux Regles, qu'il prescrit, ce qu'il plait à l'usage d'établir de contraire à ces Regles. Mais quand il s'agit d'apprendre aux autres à penser, est-ce en Grammaire qu'il faut raisonner? L'Usage a-t-il sur les *Idees* le même empire que sur les *Mots*? Le P. Bouhours devoit, sans songer, qu'il attaquoit un Usage reçu, tirer toutes les conséquences de son principe, & montrer, que les *Orateurs Chrétiens* ne pouvoient faire un *Personnage* de la *Fortune*, sans courir le risque ou de parler déraisonnablement, ou de commettre une sorte de profanation.

d'obligation à qui me le voudroit apprendre. Je ne parle ici que par rapport aux Ouvrages écrits dans le Systême de la Religion Chrétienne. Pour ceux, où l'on ne suit que les lumieres de la Raison, je pourrois n'être pas tout-à-fait si rigoureux. J'oseroi dire pourtant que si l'on veut y regarder de près, on y verra souvent la Fortune personifiée mal-à-propos.

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

XV. Voici quelque chose d'ingénieux, d'assez beau même; mais qui me paroît Puéril à force d'être recherché. (122) *Comme la Nature n'est jamais plus admirable, que lorsqu'il semble qu'elle ait voulu copier les Ouvrages de l'Art, & qu'elle ait eu envie de se faire la Disciple de son Ecolier, & l'Imitatrice de son Imitateur ordinaire; aussi l'Art de son côté n'est point en sa perfection, s'il ne contrefait le Naturel, & s'il ne couvre d'une apparence de facilité ses soins, ses méditations & la violence de ses efforts.* Ce qui suit est moins mal, parce qu'il est un peu moins tiré. *Les Peintres de Grece représentoient les Graces sans habillement & sans coëffure; & s'ils leur donnoient quelquefois des robes, c'étoient des robes sans ceinture, & pour marquer, sans-doute, que les agrémens qui charment le plus, ne viennent pas des artifices déclarés, ni des ajustemens qui se laissent voir; & sur-tout que quiconque prétend plaire, doit éviter l'image & l'ombre de la contrainte.* Le second de ces passages n'est pas puéril. Il pêche seulement pour n'être pas tout-à-fait assez naturel. Mais l'un & l'autre sont au Ton de l'Hôtel de Rambouillet. C'étoit alors le Ton de la bonne Compagnie. L'un & l'autre sont dignes du Défenseur de Voiture; dignes d'un Homme, qui ne craint pas

R E M A R Q U E S.

(122) *Comme la Nature &c.]* Ce Passage & le suivant sont tirés de l'Apologie de Voiture, par Costar, Edit. in-4^e, de 1554. p. 18.

OBSERVA-
TIONS sur
les *Vices*
opposés au
Sublime.

d'avancer de ce dernier, (123) „ qu'on diroit que
„ les fleurs naissent sous ses pas, ou qu'il les trou-
„ ve sous sa main par hazard & sans y songer, que
„ ce qui vaut le mieux dans ses *Écrits*, ne lui
„ coûte rien, que tout cela lui tombe fortuitement
„ sur le papier & lui vient sans peine au bout de
„ la plume, que tout cela, dis-je, sort gayement
„ sans aucun travail, que tout cela coule de sour-
„ ce, & d'une source vive, féconde & inépuisa-
„ ble”. Peut-on parler du Naturel d'une maniere
moins naturelle?

VOITURE (car où pourrois-je aller pour trouver
mieux?) va nous donner un exemple admirable de
Puérilité froide, dans ce commencement (124) d'une
Lettre à M. le Maréchal de *Schomberg*, pour le
remercier d'un présent d'Huile de Languedoc qu'il
en avoit reçu. MONSEIGNEUR, *Est-ce que vous*
aviez peur que ce que vous m'écrieriez sentit l'huile,
que vous m'aviez envoyé la vôtre sans me faire l'hon-
neur de m'écrire? La Lettre pourtant que j'ai recue
incontinent après, a fait, je vous assure, la meilleu-
re partie de votre présent. Sans elle, Operam &
oleum perdideras, & vous m'eussiez pu envoyer tous
les oliviers du Languedoc, que vous n'eussiez pas
fait votre paix avec moi. Le reste de la *Lettre* est
un Compliment ingénieux & poli, qui naturelle-
ment ne devoit pas suivre un badinage si froid & si
Puéril. Mais enfin *Voiture* badine; & je consens
de ne le pas traiter à la rigueur sur ce trait de mau-
vaise plaisanterie. Faudra-t-il aussi faire grace à la
réflexion de son *Défenseur*. Il dit très-sérieusement
à *Balzac* au sujet de ce qu'on vient de lire: (125)
Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que ces trois mots

R E M A R Q U E S.

- (123) *qu'on diroit que &c.*] Ibid. p. 19.
(124) *d'une Lettre à M. le Maréchal de Schomberg.*] Rapportée par *Costar*. Ibid. page 52.
(125) *Ne vous semble-t-il pas, &c.*] *Costar*. Ibid. p. 53.

de Latin qui sont au commencement, font de si bon sel, qu'ils pourroient assaisonner tout le reste de la terre, quand ce reste seroit le plus fade & le plus insipide du monde? Néanmoins, je n'insiste pas trop la-dessus; car il y auroit danger que Monsieur de Girac, qui sait toutes choses, ne se souvint du Corbeau de ce sayetier Romain, qui alléqua le même proverbe aussi à propos que notre Auteur, quoi qu'en un sujet assez différent. Mais je pourrois pourtant lui répliquer, que ce n'est pas peu de gloire de trouver par son bon esprit ce qu'une bête a rencontré par un pur hazard, & d'avoir égalé l'industrie de la Fortune, qui est quelquefois plus grande que celle des plus illustres artisans, témoins ces deux pinceaux jetés de colere sur une toile qui peignirent admirablement l'écume d'un chien & d'un cheval, que Protogene & Nealces avoient desespéré de pouvoir faire.

OBSERVA
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

Ne quittons pas encore VOITURE. (126) Et certes, dit-il au GRAND CONDÉ, cela est incompréhensible, que votre Altesse trouve moyen tous les Étés d'accrottre cette gloire à laquelle tous les Hivers précédens il sembloit qu'il n'y eût rien à ajouter, Cette opposition des Étés & des Hivers n'est ici qu'un Feu frivole, qui met du faux dans une Pensée, dont le fonds a quelque vérité. Quand un Héros a fait certaines actions, il semble qu'il ne puisse plus rien ajouter à sa gloire. Dans l'exacte vérité pourtant il y peut toujours ajouter, & c'est ce qu'il fait réellement par de nouvelles actions, parce que les accroissemens de la Gloire, ainsi que ceux de la Vertu, consistent dans les Actes multipliés. Pour revenir à la Pensée de Voiture, ou plutôt au Tour sous lequel il présente une Pensée commune; il est

R E M A R Q U E S.

(126) Et certes, &c.] Tiré de la Lettre CLXXXII sur la prise de Bunkerque, & rapportée par Costar. Ibid. p. 46.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

faux que les *Hivers* fussent démentis par les *Etés*. Ce que l'on avoit cru pendant les *Hivers* au sujet de la gloire du *Duc d'Anguien*, on continuoît, pendant les *Etés*, qui venoient ensuite, à le croire de plus en plus fortement, en voyant ce que chaque Action nouvelle ajoutoit à cette même gloire. C'est ainsi qu'une *Pensée agréable*, fondée sur une apparence de *Vrai*, c'est-à-dire, sur un *Vrai de convention*, est rendue fautive par le *Tour* ou l'*Expression*, qui la modifie. Et voilà, pour le dire en passant, ce qui prouve que, comme le *Sublime outré* devient *Gigantesque*, de même l'*Agréable outré* devient *Puéril & froid*. C'est ce que démontrent pleinement ces autres traits du même Ecrivain, lesquels (127) son *Apologiste* donne pour n'être pas médiocres, & pour être ce qu'il y a de plus sérieux dans une *Lettre*, qu'il dit être un *vrai Original*; & l'on en conviendra sans peine.

Voiture parle au même Héros au sujet de la Bataille de Rocroi. *La France*, dit-il, que vous venez de mettre à couvert de tous les Orages qu'elle craignoit, s'étonne qu'à l'entrée de votre vie vous ayez fait une action, dont César eût voulu couronner toutes les siennes, & qui redonne aux Rois vos Ancêtres autant de lustre que vous en avez reçu d'eux. Vous vérifiez bien, Monseigneur, ce qui a été dit autrefois; que (128) la vertu vient aux Césars devant le temps:

R E M A R Q U E S.

(127) son *Apologiste* donne &c.] Ibid. p. 47. & 48.

(128) la vertu vient aux Césars devant le temps:] Cette ancienne Pensée a produit la Réponse de Rodrigue au Comte de Gormas, qui lui reproche sa jeunesse.

*Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.*

Que la Copie est supérieure à l'Original! Celui-ci n'est qu'une *Pensée ingénieuse*; & l'autre est un *Trait Sublime*, à ne le regarder même que comme *Pensée*. Mais

car vous qui êtes un vrai CÉSAR en esprit & en science; CÉSAR en diligence, en vigilance; en courage CÉSAR & per omnes casus CÉSAR, vous avez trompé le jugement, & passé l'espérance des Hommes; vous avez fait voir que l'expérience n'est nécessaire qu'aux âmes ordinaires, que la vertu des Héros vient par d'autres chemins, qu'elle ne monte pas par degrés, & que les ouvrages du Ciel sont en leur perfection

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

R E M A R Q U E S.

il y a plus, & c'est peut-être la plus parfaite espèce de *Sublime*. Ce n'est pas une simple *Pensée* dans la bouche de *Rodrigue*. C'est une *Pensée* tournée en *Sentiment*; c'est une *Pensée Grande & Sublime*, qui devient un *Sentiment Grand & Sublime*; parce que ce n'est point la réflexion, qui fournit cette Réponse à *Rodrigue*. C'est un mouvement du Cœur. C'est le transport d'une Âme jeune, mais grande, qui, sans orgueil, sent toute la confiance, qu'elle peut prendre en sa valeur naissante. Je dis sans orgueil, parce que le Poète a pris soin par le tour avec lequel il présente sa *Pensée*, par la forme de Maxime générale qu'il lui donne, de marquer bien expressément, que la confiance de *Rodrigue* n'est fondée que sur ce qu'il sçait que la valeur a fait faire à des gens, qui n'avoient pas plus d'âge que lui. Voilà de ces traits singuliers, qu'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens. Il faut en même-tems leur montrer comment, dans cette Scene du *Cid*, laquelle est toute de *Sentiment* de la part de *Rodrigue*, l'Âme de ce jeune Héros s'éleve par degrés jusqu'à cette Réponse *Sublime*, qui n'est Maxime que par sa forme extérieure, & qui de toute nécessité, dans la place qu'elle occupe, est véritablement un *Sentiment*, un *dan du Cœur*, qui manifeste en même tems & la grandeur du courage, & la modestie de celui qui parle. Ce n'est à-peu-près que dans *Cornelle* qu'il faut chercher des Exemples de ces *Pensées ingénieuses & nobles*, tournées en *Sentimens Sublimes*; encore n'y sont-ils pas fort communs. En récompense rien n'est moins rare, que des *Sentimens tendres & délicats*, des *Sentimens nobles & grands*, des *Sentimens véhémens & sublimes* tournés en *Pensées ingénieuses*, & presque en *Epigrammes*. Les *Tragédies*, & même, qui le croiroit! les *Sermons* du tems, en fournissent des Exemples à milliers.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

dès leurs commencemens. Après cela vous pouvez vous imaginer comme vous serez bien reçu & caressé des Seigneurs de la Cour : & quelle joie les Dames ont eue d'apprendre que celui qu'elles ont vû triompher dans les Bals, fasse la même chose dans les armées ; & que la plus belle tête de France soit aussi la meilleure & la plus ferme... Tous ceux qui étoient révoltés contre vous, & qui se plaignoient que vous vous moquiez toujours, avouent que pour cette fois-ci vous ne vous êtes pas moqué, & voyant le grand nombre d'ennemis que vous avez défaits, il n'y a plus personne qui n'appréhende d'être des vôtres. Trouvez bon, ô CÉSAR, que je vous parle avec cette liberté ; recevez les louanges qui vous sont dûes, & souffrez que l'on rende à CÉSAR ce qui appartient à CÉSAR. Combien n'y a-t-il pas de traits semblables dans ce *Voiture*, qui trouvoit *PLINE affecté*, qui préféroit au *Panégérique de Trajan les Potages*, qu'on mangeoit à Balzac ; & de qui l'on a dit qu'il étoit toujours naturel. (129) C'est l'éloge, que lui donne le P. *Bouhours*, Ecrivain ingénieux, assez bon Grammairien & Critique peu sûr ; chez qui le Jugement n'avoit pas tout-à-fait mûri le Goût ; & dans les Ouvrages duquel il me semble voir partout moins de connoissance de la Nature, que d'en vie de la connoître. Ce qui va suivre justifiera la hardiesse avec laquelle j'ose déclarer ce que je pense de cet habile *Philologue*.

XVI. (130) Après avoir fait voir la ridicule pué rilité d'une *Pensée fanfaronne*, de son Confrere, le célèbre Jésuite *Balthasar Gracian*, au sujet d'*Alexandre* ; le P. *Bouhours* fait dire par *PHILANTHE*, „ *Gracian n'est pas le seul qui a un peu passé les*

„ bor-

R E M A R Q U E S.

(129) C'est l'éloge, que lui donne le P. *Bouhours*, &c.] Dans le *Dialogue III. de sa Maniere de bien penser.*

(130) Après avoir fait voir &c.] *Ibid. Dialogue III.*

„ bornes au sujet du Conquérant de l'Asie, (131) OBSERVA-
 „ Les *Déclamateurs Latins*, dont *Séneque* le pere TIONS sur
 „ rapporte les sentimens dans la délibération que les *Vices*
 „ fait *Alexandre*, pour sçavoir s'il doit pousser ses opposés au
 „ conquêtes au-delà de l'Océan, ne sont gueres *Sublime*.
 „ moins outrés que l'est l'Auteur Espagnol. (132)
 „ Les uns disent qu'*ALEXANDRE* se doit contenter
 „ d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de lui-
 „ ve : qu'il est tems qu'*ALEXANDRE* cesse de vain-
 „ cre ou le monde cesse d'être, & le Soleil d'éclair-
 „ rer : les autres, que la Fortune met à ses victoi-
 „ res les mêmes limites, que la nature met au mon-
 „ de : qu'*ALEXANDRE* est grand pour le monde, &
 „ que le monde est petit pour *ALEXANDRE*; qu'il n'y
 „ a rien au-delà d'*ALEXANDRE* non plus qu'au-delà
 „ de l'Océan”. *EUDOXE* répond ensuite à *PHI-*
LANTE. „ Ces pensées... sont.. non-seulement
 „ fausses; mais excessives, & hors des regles d'u-
 „ ne grandeur juste, à la reserve, peut-être, d'une
 „ seule, que le monde étoit petit pour *ALEXANDRE*.
 „ Car enfin l'ambition est insatiable & le magnani-
 „ me a toujours le cœur élevé au-dessus de sa for-
 „ tune. Quand *Alexandre* auroit conquis effective-
 „ ment toute la terre; ce n'auroit pas été assez
 „ pour un^e ame comme la sienne. C'est aussi ce
 „ qui a fait dire (133) qu'un monde ne suffisoit pas

R E M A R Q U E S.

(131) *Les Déclamateurs Latins, dont Séneque le pere rapporte &c.*] *Suasoria* I. tout au commencement.

(132) *Les uns disent qu'Alexandre &c.*]

Satis sit hæcenus vicisse Alexandro, qua mundo lucere satis est.

Tempus est Alexandrum cum orbe & sole desinere.

Eundem fortuna victoria tua, quem natura finem fecit.

Alexander orbi magnus est; Alexandro orbis augustus est.

(133) *qu'un monde ne suffisoit pas &c.*] *Juvenal*, Sat. X.

Unus Pelleo Juvoni non sufficit orbis;

Estuat infelix angusto limite mundi.

OBSERVA- „ à ce jeune Conquérant, qu'il ne respiroit pas &
 TIONS sur „ l'aise dans une enceinte si étroite, & qu'il y étoit
 les Vices „ comme étouffé; que rien ne pouvoit l'arrêter, ni
 oppolés au „ l'assouvir.
 Sublime.

„ (134) Victorieux du Monde, il en demande un autre;
 „ Il en veut un plus riche & plus grand que le nôtre,
 „ Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste horizon,
 „ Il sent que l'Univers n'est plus que sa prison.

„ Ou pour le dire en moins de paroles & plus
 „ vivement:

„ Maître du Monde entier s'y trouvoit trop ferré”.

Je suis de l'avis d'*Eudoxe* en ce qu'il prétend que
 les Pensées des *Déclamateurs* de *Séneque* sont faus-

R E M A R Q U E S.

(134) *Victorieux du Monde*, &c.] Cette Imitation des
 deux Vers de *Juvénal*, rapportés dans la *Remarque* pré-
 cédente, ne rend ni la *Pensée*, ni le *Tour*, ni les *Ex-
 pressions* de l'Original. D'ailleurs, en ce qu'elle peut
 être, elle est assez mauvaise.

Victorieux du Monde, il en demande un autre.

Ce Vers est foible, & la Phrase n'en est point exacte.
 On ne dit point *Victorieux*, mais *Vainqueur du Monde*.
 Le second Hémistiche, *Il en demande un autre*, exigeoit
 que l'on dit dans le premier; *Victorieux d'un Monde*.
 On peut fort bien dire: *Un Monde & Un autre Monde*;
 mais on ne peut pas dire: *Le Monde & Un autre Mon-
 de*. Le même *Substantif* ne peut pas servir de deux Mem-
 bres de la même Phrase, à l'aide de deux Articles de
 différente nature.

Il en veut un plus riche & plus grand que le nôtre.

Ce Vers amené par la Rime, n'est qu'une interpréta-
 tion insipide & puérile de la fin du premier Vers.

*Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste Horizon,
 Il sent que l'Univers n'est plus que sa prison.*

tés en elle-même. J'avoue encore qu'elles sont excessives; mais je n'ajouterai pas qu'elles sont hors des regles d'une juste grandeur. Ce n'est nullement à leur défaut; & si l'on veut prendre la peine de jeter les yeux avec quelque attention sur les morceaux, dont elles sont partie, on verra sur le champ que leurs Auteurs ne songeoient à rien moins qu'à dire des choses grandes & sublimes. Il y a bien quelquefois un peu de bouffissure dans leurs termes; mais elle n'y domine pas assez; pour que leurs Pensées doivent être mises dans la classe de l'Enflure. Ce sont de jeunes Esprits, qui s'exercent sur un Sujet donné par leur Maître d'Eloquence; & qui se mettent à la torture pour trouver des Pensées nouvelles. Et, comme c'est Alexandre qu'il s'agit de détourner d'un projet digne de son ambition, & que n'en ayant point de plus grand à lui proposer, ils n'ont rien à dire à son cœur, qui le puisse émouvoir; ils sont forcés de ne parler qu'à

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

REMARQUES.

Ces deux Vers, au premier coup d'œil, offrent une apparence de Noblesse, mais ils n'en valent pas mieux pour cela. Ce vaste Horison, ne peut jamais signifier qu'une petite partie du Monde, & non le Monde entier. Et puis ces mots ne sont ici que pour remplir le Vers, & ne sont qu'une Cheville. En effet, le Poëte auroit exprimé toute sa prétendue Pensée, en disant: Et n'ayant plus à vaincre, il sent que l'Univers n'est plus que sa prison. Mais il y a pis. La Pensée, quelle qu'elle puisse être, n'a point de justesse de la manière dont elle est rendue. Elle roule sur l'opposition, qu'il plat à l'Auteur de mettre entre ces deux termes, vaincre & prison; lesquels, dans la réalité, n'ont entre eux aucun rapport, ni de convenance, ni d'opposition; & ce n'est que par l'un ou par l'autre de ces rapports, que les termes, qui se correspondent dans les deux Membres d'une Phrase, peuvent rendre avec justesse la Pensée, qui, lors même qu'elle est juste au fonds, ne le peut jamais être dans l'Expression, dès que les termes ne se répondent pas exactement.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

son esprit, & de chercher à l'éblouir par des pensées agréables & flattieuses sur ses conquêtes passées. Leur unique but est de plaire. Delà viennent ces Pensées tirées de loin, & d'autant plus ridiculement affectées, qu'elles posent sur le faux, puisqu'*Alexandre* lui-même & ses principaux Capitaines ne pouvoient pas ignorer, qu'il n'avoit conquis qu'une partie du monde qu'ils connoissoient. Mais supposons qu'*Alexandre*, lorsqu'il vouloit s'engager dans une longue navigation sur l'Océan, pour aller chercher de nouveaux Pays à conquérir, avoit sous sa domination tout ce que les Grecs & les Phéniciens connoissoient du Monde, n'auroit-on dit que des faussetés, en disant, qu'*ALEXANDRE* devoit être content d'avoir vaincu tout ce que le Soleil se contente d'éclairer; que la Fortune n'avoit mis de bornes à ses victoires, que celles de la Nature; qu'il étoit tems qu'*ALEXANDRE* cessât de vaincre, ou le monde cessoit d'être & le Soleil de luire; que comme il n'y avoit rien au-dessus d'*ALEXANDRE*, il n'y avoit rien non plus au-delà de l'Océan? Dans la supposition que j'ai faite, toutes ces Pensées auroient été vraies dans la bouche des Conseillers d'*Alexandre*, auxquels on les auroit prêtées. Elles auroient même été d'autant plus vraies, que toute l'antiquité ne donnoit point à la terre d'autre forme que celle d'un *Disque*, d'une figure plate & circulaire, environnée de tous côtés par l'Océan, qui lui même à son extrémité se confondoit avec le Ciel. Dans ma supposition, voilà donc la vérité de ces différentes Pensées bien établie. Je demande à présent s'il en est une seule, qui sorte des bornes de l'agréable, & qui s'éleve seulement jusqu'à la *Grandeur*. Au fonds, que disent-elles, sinon qu'*ALEXANDRE* étant *Maître de la Terre entière*, il est inutile qu'il aille chercher ce qu'il ne trouvera pas? Revenons à présent dans la vérité du fait, & rendons à ces Pensées leur première fausseté. Qu'on me dise s'il

est possible qu'elles pèchent, étant fausses, par un excès de *Grandeur*; elles, qui n'en avoient pas même l'apparence, pendant qu'elles étoient en état d'être vraies. Ce ne sont donc que des *Pensées fausses* dans le genre agréable. Ce ne sont que de pures flatteries sans fondement; & le P. *Bouhours* devoit les placer, non dans la classe du *Sublime* outre, mais dans celle du *Puéril* & du *Froid*. Il en reste encore une, qu'il ne condamne pas & dont il fait même l'apologie avec quelque raison. C'est celle qui dit que *le monde étoit petit pour ALEXANDRE*, c'est-à-dire pour son insatiable ambition. Je conviens de la vérité de cette pensée. Mais ne nous arrêtons pas simplement au fonds de la *Pensée*, comme le P. *Bouhours*. Voyons-la telle que *Séneque* la rapporte. *ALEXANDER orbi magnus est, ALEXANDRO orbis augustus est.* C'est-à-dire; *ALEXANDRE est grand pour la Terre, & la Terre est étroite pour ALEXANDRE.* J'ai suffisamment établi que la *Pensée* n'est de telle ou de telle sorte que par le *Tour*. Le *Tour* n'a-t-il rien ici qui choque? Est-ce pour donner plus de force, ou plus d'agrément solide à la *Pensée*, qu'elle est exprimée en deux manières? Et l'*Antithese*, qui naît de cette double expression d'une même *Pensée*, & qui par conséquent n'est que dans les mots, qu'est-elle autre chose, qu'un *jeu frivole*, moins de *pensée*, que de *mots*, qu'un *faux Brillant*, qu'une *affétation ridicule d'esprit*, dont toute la *petitesse* va se faire sentir par une comparaison familière & même un peu basse, que je prie que l'on veuille bien me passer. La *Pensée* du *Déclamateur* est par le *Tour* absolument parallèle à celle-ci: *Je suis trop grand pour mon habit, & mon habit est trop petit pour moi.* Renvoyons-la donc au *Puéril* le plus froid, malgré ce fonds de vérité, dont le P. *Bouhours* s'est laissé séduire.

XVII. Voyons présentement s'il a raison d'ap-

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

OBSERVA-
TIONS sur
les *Pices*
opposés au
Sublime.

prouver la Pensée de *Juvénal* sur le même sujet. Elle est tirée de la X. *Satire*, l'une des plus belles de ce Poëte, & dont le but est de prouver; que les vœux de la plupart des Hommes ont pour objet des choses, qui leur sont nuisibles. Pour qu'on soit moins surpris du jugement, que je pourrai porter d'un trait que M. *Despréaux* a trouvé digne de son adoption, je commencerai par en rapporter quelques autres, qui le précédent dans la même Piece; & je me servirai de la *Traduction* de *Martignac*; que je préfère, malgré ses défauts, à celle du P. *Tarteron*, qui m'a toujours paru travaillée pour être bonne. Après avoir donné des Exemples de beaucoup de gens, à qui les choses qu'ils avoient le plus désirées, avoient causé la mort; *Juvénal* dit: (135) *N'approuvez-vous pas présentement, que Démocrite se prît à rire des actions des Hommes, toutes les fois qu'il sortoit de sa maison & qu'Héraclite pleurât? A-la vérité tout le monde peut censurer en riant. Mais il y a sujet de s'étonner, qu'Héraclite ait pu fournir une si grande abondance de larmes.* Dans un sujet moral, & de l'importance de celui que *Juvénal* entreprend de traiter; si ce n'est pas là du *Puéril* & du *Froid*, si ce n'est pas là *niaiser*, j'avoue que j'ignore ce qui peut mériter ces noms. Par un tour d'Imagination différent, *Démocrite* se réjouissoit, *Héraclite* s'affligeoit de tout. L'un ne considéroit la Nature humaine que de son côté défectueux, & ne pouvoit

R E M A R Q U E S.

(135) *N'approuvez-vous pas présentement &c.]* Voici le texte de *JUVÉNAL*, *Satire X.* Vers 28.

*Jamne igitur laudas, quod de sapientibus alter
Ridebat, quoties à limine, moverat unum.
Protuleratque pedem, sebat contrarius alter?
Sed facilis cuius rigidi censura cachinni.
Mirandum est unde ille oculis suffecerit humor.*

cesser de rire du ridicule, qui le frappoit. L'autre, n'envifageant que l'excellence de cette même Nature, ne pouvoit être un infant, sans déplorer le malheur des Hommes, qu'il ne voyoit occupés que du soin de s'avilir. C'est la fausseté de la Pensée de *Juvénal*, qui la rend froide & puérile. Ce qui suit n'est pas moins ridicule. (136) *DÉMOCRITE* avoit accoutumé de rire continuellement des folies de son siècle, quoique dans les villes de son pays, il n'y eût point de robes bordées de pourpre, & que l'on n'y vît point de faisceaux, de litiere, ni de tribunal. Le Froid de cette Réflexion se manifesta si bien, que les miennes auroient peine à le mettre dans un plus grand jour. Tout cela ne sert à *Juvénal* que de transition pour en venir à tourner en ridicule la pompe des *Triomphateurs*. Après quoi vient cette autre réflexion aussi froide que ce qui précède. (137) *Ainsi le sage Démocrite faisant voir que dans un pays grossier il peut naitre de grands Hommes, & capables de donner de bons exemples, trouvoit matiere de rire sur tout ce qu'on faisoit de son temps. Il rioit des inquiétudes, de la joie & des pleurs des Hommes, tandis que de son côté il enchaînoit la fortune menaçante, & qu'il la montrait au*

OBSERVATIONS SUR les Vices opposés au Sublime.

R E M A R Q U E S.

(136) *Démocrite avoit accoutumé &c.] Ibid. V. 33.*

*Perpetuo risu pulmonem agitare solebat
Democritus, quamquam non essent urbibus illis,
Prætecta, & trabæ, fasces, læticia, tribunal,*

(137) *Ainsi le sage Démocrite &c.] Juvénal, Ibid. V. 47.*

*Tunc quoque materiam risus invenit ad omnes
Occursus hominum: cujus prudentia monstrat
Summos posse viros, & magna exempla duros
Vervicum in patria, crassoque sub aëre nasci.
Ridebat curas, necnon & gaudia vulgi,
Interdum & lacrymas; cum fortuna ipse minaci
Mandaret laqueum, mediumque ostenderet unguem.*

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

doigt. Peut-on rien voir de plus *Puéril*, que de faire un *Grand Homme* de *Démocrite*, précisément parce qu'il se moquoit de tout. Par la même raison l'*Aretin*, & *Rabelais*, font de *Grands Hommes*. Je ne dis rien de la *platitude outrée* du dernier trait, que la Traduction adoucit, mais où l'*Original* dit en propres termes, que *DÉMOCRITE* envoyoit à la *Fortune menaçante une corde pour se pendre*. Je risquerois d'être aussi froid, aussi ridicule que ce trait même, si je voulois détailler tout ce qu'il a de froid & de ridicule.

C'est après ces *Pensées dans le goût de l'Ecole*, pour parler le Langage de *Longin*, que *Juvénal* propose nettement le sujet de son Ouvrage. (138) *On demande donc des choses nuisibles & superflues, & même pour les obtenir, on attache des images de cire aux genoux des Dieux.* Il passe ensuite en revue différentes conditions de la vie. Il commence par l'état d'un *Favori*, qui jouit de toute la puissance de son Maître. C'est-là qu'il fait de la chute de *Séjan* une peinture véritablement digne (139) des louanges, que *M. Despréaux* lui donne; mais qui, toute montée au ton de l'*Eloquence véhémente & Sublime*, est défigurée dès son commencement par ces traits, que leur *bassesse* & leur *puérilité* rendent insupportables. (140) *Cette tête qu'adoroit le Peuple, brûle dans une fournaise... la sta-*

R E M A R Q U E S.

(138) *On demande donc des choses nuisibles &c.] Ibid. V. 54.*

*Ergo supervacua aut pernicioſa petuntur,
Propter quæ fas eſt genua incerare Deorum.*

(139) *des louanges, que M. Despréaux lui donne;] ART POÉTIQUE, Chant II. V. 162.*

(140) *Cette tête qu'adoroit le Peuple, brûle &c.] JUVÉNAL, Ibid. V. 62.*

Ardet adoratum populo caput, & crepat ingens

que du grand Séjan craque dans le feu, & du visage de ce Favori, qui étoit la seconde personne de tout l'Univers, on fait à présent des coquemars, des bassins, des poëles à frire, & des plats. JUVÉNAL parle ensuite, mais d'une maniere vague & sans ordre, des gens riches, des Souverains, des Orateurs & des Conquérens, dont plusieurs ont fait une fin funeste. Il s'arrête à ces derniers, de qui l'ambition a souvent causé la ruine de leur Patrie; &, comme bon Romain, il s'emporte dans une forte invective contre la mémoire d'Annibal, qui fut obligé de terminer lui-même sa vie errante par le poison. L'Apostrophe la plus puérile finit cette Invectorie. (141) *Insensé que tu es, va-t-en courir à travers les rudes Alpes pour donner matiere quelque jour aux déclamations des Ecoliers.* C'est là même chose que si nous disions que Jules César n'a fait tout ce qu'il a fait que pour avoir l'honneur d'être le sujet d'une Amplification de Rhétorique ou d'une Tragédie de Collège. Voilà pourtant ce que dans les Classes on fait ordinairement regarder aux Ecoliers comme admirable. Des différens Maitres, sous lesquels j'ai fait mes Etudes, je n'ai trouvé que M. Gibert, qui prit soin de nous faire remarquer ce qu'il y avoit de bon & de mauvais dans les Auteurs qu'il nous expliquoit; & de nous avertir, non-seulement de ce qui péchoit contre les Regles de la Rhétorique, mais encore de tout ce qu'il croyoit que le bon Sens & le Gout devoient réproüver.

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

C'est à la suite de l'invective contre Annibal que

R E M A R Q U E S.

*Sejanus: deinde ex facie toto orbe secunda
Fiunt arceoli, pelves, sartago, patella.*

(141) *Insensé que tu es, &c.] Ibid. V. 166.*

— *I demens, & sevas curte per Alpes,
Ut pueris placeas, & declamatio fias.*

OBSEVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

se trouve la *Pensée*, qui concerne *Alexandre*. Je rapporterai le morceau tout entier. Il n'est pas long; & l'on ne tardera pas à condamner le jugement du P. *Bouhours* sur un endroit, dans lequel on ne verra rien autre chose, sinon que

(142) JUVÉNAL, élevé dans les cris de l'Ecole,
Pousse jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Voici donc tout ce qu'il dit d'ALEXANDRE. (143)
*Un seul monde ne suffit pas à l'ambition d'Alexandre,
Ce malheureux Prince se sent étouffé dans les limites
étroites de la terre, comme s'il étoit enfermé parmi
les rochers de Gyare, ou dans la petite Isle de Sér-
iphe. Mais quand il sera dans Babylone, un cercueil
lui suffira. La seule mort nous fait voir combien nos
corps sont petits. Une Pensée ne va jamais seule
dans le Discours; & c'est par cette raison que ce
qu'elle est ne dépend pas seulement de son Tour
particulier. Sa nature est encore déterminée par
tout ce qui l'accompagne. Juvénal dit d'abord qu'un
seul Univers ne suffit pas au jeune Conquérant de
Macédoine. Cette Pensée, qui, certainement, a de
la Grandeur, dit tout ce qui se peut dire pour faire
concevoir jusqu'où l'ambition d'Alexandre s'étend-
oit. Ce qui suit n'est plus qu'une Amplification
vicieuse, puisqu'elle n'ajoute ni force, ni grandeur
à la Pensée, & qu'elle ne la rend pas plus agréa-
ble. Mais outre que cette Amplification est inut-*

R E M A R Q U E S.

(142) *Juvénal, élevé &c.] Ari Poët. Chant II. V. 157.*
(143) *Un seul monde &c.] Juvénal, Ibid. V, 168.*

*Unus Pelleo juveni non sufficit orbis :
Æstuat infelix angusto limite mundi,
Ut Gyare clausus scopulis, parvæque Seripho,
Cum tamen à sigillis munitam intraverit urbem
Sarcophago contentus erit. Mors sola fatetur
Quantula sint hominum corpuscula.*

le . l'expression en est ridicule. *Malheureux ! il étouffe de chaud* (Æstuat) dans l'étroite enceinte du Monde. Qui ne voit que cette expression recherchée, *il étouffe de chaud*, n'est employée par le Poëte, que pour enchérir sur le Déclamateur de Sénèque, qui s'étoit contenté de dire : *le monde est étroit pour ALEXANDRE ?* Mais ce n'étoit pas assez pour Juvénal d'avoir outré l'Hiperbole dans un terme. Il lui falloit une Comparaison, qui ne fût pas moins Hiperbolique. ALEXANDRE *étouffe de chaud dans l'étroite enceinte du Monde, comme s'il étoit enfermé dans la petite enceinte des rochers de Gyare, ou de l'Isle de Sérîphe.* Quelque vaste que fut l'ambition d'Alexandre, on ne peut pas supposer, que le Monde entier ne lui paroît pas plus grand qu'un écueil, ou qu'un flot. Si Juvénal, en amplifiant sa pensée, avoit dit qu'Alexandre se trouvoit aussi mal-à-l'aise dans l'enceinte du Monde, que dans celle de son Royaume de Macédoine; il eût dit quelque chose d'outré, mais qui pourtant n'auroit pas été tout-à-fait déraisonnable, parce que sa comparaison auroit été tirée du fonds même de la chose; & qu'on pourroit se figurer sans peine, qu'Alexandre, dans les écarts de son ambition, comparoit le Monde entier à son Royaume paternel, & ne trouvoit pas l'un plus grand que l'autre. Mais il est de la dernière Puérilité d'amener ici deux rochers, dont peut-être Alexandre ne connoît pas même les noms. Voici bien pis. Jusqu'ici les Pensées & les Termes de Juvénal doivent s'entendre figurément de l'ambition d'Alexandre. Ce qui suit, ne peut & ne doit plus, malgré l'intention de l'Auteur, s'entendre que de la personne & même du cadavre seul d'ALEXANDRE. *Quand il sera dans la Ville fortifiée par des Potiers de terre, il sera content d'un sépulchre, ou plutôt, il tiendra dans un sépulchre.* L'Expression Latine (*contentus erit*) est susceptible des deux Sens, & la suite du Discours

OBSERVATIONS SUR les Vices opposés au Sublime.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

amene nécessairement le second. Remarquez d'abord que, soit dans l'un, soit dans l'autre sens, cette Expression n'a point avec celle qui précède (*Æstuat angusto limite mundi*), le rapport d'opposition, qui devrait nécessairement établir entre elles la correspondance, que doivent avoir les différentes parties de la *Pensée totale*. Observez ensuite, que pour donner à la partie de la pensée, dont il s'agit à présent, une liaison avec celle qui précède, il faut supposer que le *Poëte* n'y parloit point au *Figuré*, mais au *Propre*, & que ce n'est point *Alexandre ambitieux*, & voulant être le Souverain de tous les Peuples de la Terre, qu'il nous représentoit, mais *Alexandre* occupé du soin de se loger dignement, & ne trouvant pas que le monde entier fût un emplacement assez considérable pour se bâtir un Palais. Si telle avoit été la Folie d'*Alexandre*, il eût été raisonnable de dire: *Mais quand il sera dans Babilone, un cercueil lui suffira, c'est-à-dire; un espace de quelques pieds sera suffisant pour le loger tout à son aise.* Ce qui prouve que cette dernière *Pensée* ne doit point être prise au *Figuré*, c'est cette Maxime qui la suit: *La seule mort nous fait voir combien nos corps sont petits.* C'est ainsi que *Juvénal*, en quittant, contre les loix fondamentales du Discours, la *Figure* dans laquelle il avoit commencé sa *Pensée*, pour la continuer dans une autre *Figure*, trouve le secret de rendre absolument faux ce qui pouvoit avoir un *Vrai relatif*, ou du moins une apparence de vrai, laquelle auroit été capable de faire illusion. S'il avoit dit, par exemple: *L'Ambition d'ALEXANDRE, pour laquelle le Monde entier avoit trop peu d'étendue, fut bien forcée de se contenter dans Babilone du petit espace d'un tombeau;* cela seroit & noble & simple. Cela présenteroit même ce phantôme de vérité, qui ne suffit que trop souvent dans les Vers. Mais au fonds ce seroit toujours une *Pensée fautive*, ou du moins

peu juste; dont la première partie regarderoit l'ame d'*Alexandre*, & la seconde ne concerneroit que son corps. J'en ai dit assez pour montrer que ce morceau; dont le premier Vers,

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

Unus Pellæo Juveni non sufficit orbis;

renferme une Pensée grande, naturelle, & vraie, en ce qu'elle est fondée sur un Fait Historique, n'est dans sa suite qu'un tissu de *fadaises* & de *puérités*.

XVIII. Mais que faudra-t-il penser de cette *Imitation* de M. DESPRÉAUX:

Maître du Monde entier s'y trouvoit trop serré?

Si l'on vouloit considérer ce Vers tout seul, en le trouvant supérieur à celui-ci de JUVÉNAL,

Æstuat infelix angusto limite mundi;

parce qu'au moyen du premier *Hémistiche*, il est beaucoup plus fort & dit beaucoup plus; on ne pourroit cependant pas s'empêcher de le trouver *puéril*; car enfin c'est une vraie *Puérilité* de dire de quelqu'un, qu'il est trop serré dans le Monde entier. L'*Hiperbole* est outrée; & toute *Hiperbole* de cette espece, qui n'est point placée dans un endroit, où tout aille au Grand, au Sublime, est *puérite* & *froide*. Mais, comme je l'ai déjà fait entendre, une *Pensée* ne fait pas un *Discours*; & l'on ne peut en juger sainement, quand on l'examine seule & détachée de la place, qu'elle doit occuper. Le Vers, dont il s'agit est tiré de la VIII. Satire de M. Despréaux, laquelle, ainsi qu'il a pris soin d'en avertir lui-même, est tout à fait dans le goût de PERSE, & marque un *Philosophe chagrin*, & qui ne peut plus souffrir les vices des Hommes. En un mot, le Poëte y parle en *Misanthrope*, à qui sa *Misanthropie* grossit tous les objets; qui par conséquent doit outrer tout, *Pensées*, *Images*, *Sentimens*, *Expressions*; & qui n'a même de justesse qu'à proportion de ce qu'il est outré. Juvénal dans la

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

X. *Satire*, soutient le rôle d'un *Moraliste Déclamateur*. Comme *Déclamateur*, on lui passe de faire parade de son esprit dans quelques traits hardis & brillans, pourvu qu'il ne s'écarte point du Vrai; qu'il ne doit pas perdre de vue; parce qu'à titre de *Moraliste*, son devoir est de peindre & de censurer les Vices avec force, mais sans sortir du ton convenable à la *Morale*, dont le but principal est d'instruire, & qui n'a recours à des ornemens modestes, que pour rendre l'instruction plus utile, en la rendant plus agréable. Si le *Moraliste* est outré, ce n'est point sa matière qui l'y force; ce ne peut jamais être que son manque de Jugement & de Gout. Et, pour le dire en passant, ce ne sont pas ces deux qualités, qui caractérisent *Juvénal*. Pour achever de décider combien M. *Despréaux* est au-dessus de son modèle, que l'on jette les yeux sur l'endroit de la *VIII. Satire*, où se trouve cette *Imitation*, c'est-à-dire, depuis le Vers 91. jusqu'au Vers 112. & l'on y verra, que tout s'y tient, s'y répond, est fait l'un pour l'autre; que rien ne se dément: enfin, que tout est exact, tout est juste, mais de cette espèce de Justesse, que doit avoir ce qui par soi-même est outré. La comparaison, que l'on fera des Vers, auxquels je renvoie, avec ceux de *Juvénal*, achevera la Critique de ces derniers. Elle en fera même la *Satire*.

XIX. M. ROUSSEAU n'est pas plus exempt du *Puéril* que de l'*Enflure*, témoin cette *Apostrophe* de l'*ODE à la FORTUNE*.

Héros cruels & sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir.

Ces lauriers ne sont appelés *imaginaires*, que dans la vue de rendre la pensée plus forte & plus agréa-

ble. Mais l'Ecrivain devoit se souvenir, que le Verbe *cueillir* renferme dans sa signification une idée de réalité. Peut-on *cueillir* ce qui n'est point, ou ce qui n'existe que dans l'*Imagination*? C'est la même chose. La *Pensée* eut été noble & vraie sans cette *Epithete*, qui la rend fautive & *puérile*. Les traits de cette Nature, ne sont pas rares chez cet Ecrivain d'ailleurs estimable. Telles sont les Expressions forcées de cette *Stance* de l'*ODE* à *M. le Comte* DU LUC.

OBSERVATIONS SUR les Vices opposés au Sublime.

UNE santé dès-lors florissante, éternelle
 Vous ferait recueillir d'une Automne nouvelle
 Les nombreuses moissons.
 Le Ciel ne seroit plus fatigué de nos larmes,
 Et je verrois enfin de mes froides alarmes
 Fondre tous les glaçons.

Que dirons-nous (144) des *jeunes Zéphirs*, qui de leurs chaudes haleines ont fondu l'écorce des eaux; (145) des *disgrâces désespérées* & de nul espoir tempérées; qui sont affreuses à soutenir; d'un Chasseur, qui (146) nouveau *Jupiter*; à l'aide d'un plomb subtil, que le salpêtre embrase, fait subir aux oiseaux du *Phaëton* le sort de *Phaëton*: & (147) de la priere enfin, que l'Auteur fait à sa *Muse*, en lui disant:

Et délivre ma Minerve
 Des prisons de mon cerveau?

R E M A R Q U E S.

(144) des *jeunes Zéphirs*, &c.] ODE au Comte de SINZINDORF.

(145) des *disgrâces désespérées* &c.] ODE à M. D'USSÉ.

(146) nouveau *Jupiter*, &c.] ODE au Comte de SINZINDORF.

(147) & de la priere &c.] ODE à l'Impératrice AMÉLIE, Stan. I.

OBSERVA-
TIONS sur
les *Vices*
opposés au
Sublime.

Toutes ces Expressions sont du même genre, c'est-à-dire, peu naturelles, recherchées, obscures, & dès-là, *froides & puérides*. Le meilleur Ouvrage de ce Rimeur est, à tout prendre, son ODE à LA VEUVE. C'est du moins celui que j'estime le plus, & je ne balancerois pas à le regarder comme parfait dans son genre, sans les six derniers Vers de la dernière *Stance*, dont l'*Allégorie* forcée n'a pas même la justesse d'une *Enigme* du *Mercur*, & ne peut recevoir aucun sens raisonnable. Ces Vers sont par leur tour extrêmement vifs. Les liaisons supprimées leur donnent de la rapidité; mais leur première impression de chaleur dégénère bientôt en un froid glaçant; & rien, au fonds, n'est plus puériel que de jolis mots, qui ne signifient rien,

XX. Il faut qu'il en soit de ce second *Vice* du *Discours* comme du premier, c'est-à-dire, qu'il soit bien difficile de l'éviter, puisqu'il s'en trouve des Exemples dans les deux seuls Poètes de l'Antiquité, qui soient véritablement judicieux, *Horace & Virgile*. Je n'en citerai pour le présent, que ce début (148) d'une Ode du premier, traduite par M. de La Motte. Il s'agit de la chute d'un Arbre.

AR-

R E M A R Q U E S.

(148) d'une Ode] C'est la XIII. du II. Livre.

ILLE & nefasto te posuit die,
Quicumque primum, & sacrilega manu
Produxit, arbos, in nepotum
Pernicem, opprobriumque pagi,
ILLUM & parentis crediderim sui
Fragisse cervicem, & penetrata
Sparfisse nocturno cruore
Hospitis, ille venena Colchica,
ET quidquid usquam concipitur nefas,
Trahevit, agro qui statuit meo
Te triste lignum, te caducum,
In domini caput immerentis.

A L A P R E F A C E. 225

ARBRE , en quel jour fatal & quelle main coupable
 Dans mon champ osa t'apporter ;
 AUX hommes qui naitroient embûche inévitable ,
 Et l'opprobre des lieux qui te virent planter ?
 SANS doute, cette main a sous ses coups barbares
 Fait couler le sang paternel ;
 Et porté, sans trembler, à l'aspect de ses lares ,
 Dans le sein de son Hôte un couteau criminel.
 DES plus subtils poisons que Colchos pût connoître ,
 Elle t'arrosoit en naissant ;
 Avec un soin cruel elle te faisoit croître ,
 Pour attenter un jour sur un Maître innocent.

OBSERVA-
 TIONS sur
 les Vices
 opposés au
 Sublime.

Peut-être dans les Idées des Anciens, ces sortes d'imprécations avoient-elles quelque chose de grave. Je n'en sçais rien. Il suffit que dans nos Idées elles soient extrêmement futiles, pour que je puisse les rapporter comme un exemple, qui peut servir du moins à montrer qu'il y a, dans les plus excellens Auteurs de l'Antiquité, des choses, qui ne doivent pas être l'objet de notre imitation.

XXI. Quoiqu'il me reste encore beaucoup à dire, je m'arrête tout court, & (149) je reviens à Longin. „ Toutes ces choses, qui déshonorent si fort

R E M A R Q U E S.

(149) je reviens à Longin, &c.] Chap. IV. ou Sect. V.

Ἄπαντα μὲν τοι, τὰ ἕτως ἄσπερα, ἀλλ' ἑμίαν ἐμ-
 φύεται τοῖς λόγοις αἰτίας, ἀλλ' τὸ πρὸς τὰς νοήσεις κατ-
 ήσπερον, (πρὸς ἑ δὲ μάλιστα κορυβαντιῶσιν οἱ ἦν) ἀφ'
 ὧν γὰρ ἡμῖν τ' ἀγαθὰ, χεῖρόν ἀπ' αὐτῶν τέτων καὶ τὰ
 κακὰ γίνεσθαι φιλεῖ. Ὅθεν ἐπίφορον εἰς συνταγμάτων
 κατόρθωσιν τὰ τε κάλλη τῆς ἔρμηνείας, καὶ τὰ ὑψηλὰ,
 καὶ πρὸς τέτοις αἰ ἡδοναί' καὶ αὐτὰ ταῦτα, καθάπερ
 τῆς ἐπιτυχίας, ἕτως ἀρχαί καὶ ὑποθέσεις καὶ τῶν
 ἐναντίων καθίσταται.

OBSERVA-
TIONS sur
les Vices
opposés au
Sublime.

„ l'Eloquence, ne naissent dans le *Discours* que
„ d'une seule cause, de l'empressement pour la
„ nouveauté des *Pensées*, lequel est principalement
„ la fureur des Ecrivains d'aujourd'hui. Car les
„ maux nous viennent presque des mêmes causes
„ que les biens. Ainsi ce qui fait la perfection
„ des Ouvrages; & les *Beautés de l'Elocution*, &
„ les *Pensées Sublimes*, & les *Graces* qui naissent
„ des unes & des autres, toutes ces choses, dis-
„ je, de même qu'elles sont le principal fondement
„ de ce qu'il y a de plus heureux, elles le sont
„ aussi du contraire”. Il paroît que, dans tous
les tems, on s'est plaint que la plupart des *Vices*
du Discours venoient uniquement de l'envie d'avoir
trop d'esprit. *Longin* ne dit rien ici, qui n'eût
été dit par *Quintilien* en différens endroits de ses
Institutions Oratoires; & ceux qui se font parmi
nous une loi de penser, sont encore plus en droit,
que ces anciens Maîtres, de dire la même chose;
aujourd'hui sur-tout, que nous avons tant d'esprit,
& que nous ne voulons par-tout que des *Traits*.
Que ces *Traits* soient vrais ou faux; qu'ils soient
à leur place ou non; qu'ils ne consistent même (&
c'est le plus grand nombre) qu'en un choix bizarre
de mots; cela n'y fait rien. Pourvu que de tems
en tems quelque chose nous frappe, (Eh qu'importe
comment!) nous sommes enchantés de tout l'Ou-
vrage. Nous feignons du moins de l'être. Deve-
nus plus volages & plus frivoles que nous ne l'a-
vions jamais été, nous sommes incapables d'une
certaine mesure d'attention. Soit en écoutant,
soit en lisant, nous sommes distraits par mille ob-

R E M A R Q U E S.

Longin est là si concis, que je n'ai pu me dispenser
de paraphraser ce qui n'auroit été que difficilement en-
tendu, si j'avois voulu, comme je le pouvois aisément,
être aussi ferré que l'original.

jets, qui se croisent & se contrarient; & dans la vérité, celui qui semble nous occuper, ne nous occupe point. Pour nous forcer d'y penser, au moins à demi, par intervalle, il faut quelque chose, qui nous secoue, qui nous réveille en sursaut, qui fasse violence à nos distractions. Une douzaine de ces *Traits à la mode*, un petit nombre de ces *Vers*, qu'on n'appelle *forts*, peut-être, que parce qu'ils font beaucoup de fracas, suffisent pour produire cet effet, & l'Ouvrage est admirable. Nous le prononçons hardiment: car il faut bien que nous décidions sans connoltre. Pourrions-nous oublier que nous sommes François?

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

EXAMEN DU RÉCIT DE THÉRAMÈNE.

I. UN des plus beaux morceaux de *Poësie*, que nous ayons en notre Langue, c'est le *Récit de Théràmene*: mais, comme le *Beau* n'est pas toujours le *Bon*, ce *Récit* devoit nécessairement avoir des Censeurs. Dès 1677. c'est-à-dire, dès le tems même que *Racine* faisoit représenter sa *Phèdre* en concurrence de celle de *Pradon*, l'ingénieux Comédien (2) *Subligny* se plaignit de trouver un *Poëte*

EXAMEN du récit de Théràmene.

R E M A R Q U E S.

(1) En ajoutant aux OBSERVATIONS qu'on vient de lire, un EXAMEN du RÉCIT de THÉRAMÈNE dans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ne fait que le mettre en la place que M. de ST. MARC avoit eu dessein de lui donner, & dont il n'avoit été détourné que par la crainte de rendre ce Tome trop volumineux; raison qui ne subsiste point dans cette Edition.

(2) *Subligny se plaignit &c.*] J'ai déjà parlé dans le

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

dans *Théramene*; & sa Critique, qui paroît plutôt l'Ouvrage d'un Goût naturel encore à demi-brute, que d'un Jugement perfectionné par la connoissance réfléchie des vrais Principes, mérite cependant qu'on y fasse attention; parce qu'en effet, quoique peu précise & mal écrite, elle ne laisse pas d'être aussi solidement établie que les *Critiques*, que (3) *Fenelon* & la *Motte* ont faites depuis de ce même *Récit de Théramene*. Je vais marcher sur les pas de ces Ecrivains, & pousser l'examen & la censure plus loin qu'ils ne l'ont fait. Ce que *Despréaux* & M. l'Abbé *d'Olivet* ont écrit pour la défense de *Racine*, n'a pu le justifier dans mon esprit; & l'on se doute bien que la *Dialectique* (4) de l'Abbé *Desfontaines* n'a pas dû gagner sur moi ce que n'en avoient point obtenu les *Raisonnemens* de deux Ecrivains éclairés, aux lumieres desquels je ne puis cesser de me reconnoître infiniment redevable. J'adopte à peu de chose près toutes les réflexions des *Censeurs* que j'ai nommés; & dans une carrière plus vaste que la leur, je me propose de m'arrêter par-tout à considérer jusqu'aux moindres objets. La foiblesse même de ma vue m'impose l'obligation de les regarder & de plus près & plus attentivement. Elle veut aussi que je me choisisse un Guide, qui conduise mes pas dans des routes obscures, où l'on ne peut que trop aisément s'égarer.

R E M A R Q U E S.

II. Tome (AVERTISSEMENT sur la VII. EPTRE, Rem. 20. & Rem. sur le Vers 43. de la même Eptre) de la *Critique des deux Tragédies de Phèdre*, par *Subligny*.

(3) *Fenelon* & *La Motte* &c.] Voyez, Tome V. XI. RÉFLEXION, Rem. 1. 5. 6. & RÉPONSE de M. DE LA MOTTE à la XI. RÉFLEXION.

(4) de l'Abbé *Desfontaines* &c.] Dans son *Racine Vengé*, p. 80. 97. Voyez, Tome V. RÉP. de M. DE LA MOTTE, &c. Rem. 5. & *Replique à la Critique de M. DE LA MOTTE*, Rem. 4. 5. & 6.

C'est à Longin, que j'ai recours, & (5) son VIII. Chapitre va me fournir des Principes, dont la plupart des observations de ce petit Ecrit ne feront que des Conséquences. EXAMEN
du récit
de Théramene.

II. Il y a naturellement, dit notre RHETEUR, dans toutes les choses de certaines parties, qui leur sont comme innées, & nous en ferions nécessairement une source de Sublime, si nous pouvions toujours choisir les principales de ces parties, que les choses contiennent en elles-mêmes & par leur union entre elles, en former un seul corps: car le Sublime peut être produit en partie par le choix des CIRCONSTANCES les plus importantes, en partie par leur entassement. C'est ainsi que SAPHO va chercher de toutes parts dans les CIRCONSTANCES & dans la Vérité même les tourmens causés par les fureurs de l'amour. Mais où fait-elle voir ce SUBLIME, dont je parle, si ce n'est quand elle choisit & réunit entre elles avec tant d'habileté les principales & les plus relevées de ces CIRCONSTANCES? C'est-là que LONGIN rapporte quelques Strophes admirables d'une Ode de SAPHO, que Despréaux a traduites ou plutôt imitées d'une manière très-heureuse. Il ajoute ensuite: N'admirez-vous pas comment dans un même-tems elle rassemble, comme toutes choses, qui lui sont étrangères & séparées d'elle, l'Ame, le Corps, les Oreilles, la Langue, les Yeux, la Couleur; comment alternativement & tout à la fois elle frissonne, elle brûle, elle déraisonne, elle parle sensément? Car elle est, ou comme en délire, ou comme presque morte, afin qu'on voie agir en elle non une Passion unique; mais un concours de Passions. A la vérité toutes ces choses arrivent aux Amans: mais, ainsi

R E M A R Q U E S.

(5) son VIII. Chapitre] Selon la Traduction de Despréaux. C'est la Section X. selon Tallius, Hudson & M. Pearce.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

que je l'ai dit, le choix des principales CIRCON-
STANCES & leur union en un seul corps, a produit
ici le SUBLIME. A la fin du même Chapitre après
quelques réflexions sur une courte & vive descrip-
tion de Tempête, qu'Homere renferme dans une
Comparaison de cinq Vers, LONGIN dit encore:
Et ce n'est pas autrement que se sont conduits, Ar-
chiloque dans sa Description d'un Naufrage, & DÉ-
MOSTHENE dans l'exposition qu'il fait d'une Nou-
velle. . . Car ils ont uni les CIRCONSTANCES prin-
cipales triées, pour ainsi dire, entre les plus impor-
tantes, & ne les ont entremêlées de rien de frivole,
de bas; ou de puéril.

Voilà les Regles dont l'observation peut rendre
les Descriptions, non-seulement Sublimes, mais
aussi Pathétiques. L'Ode de Sapho, citée par Lon-
gin, est toute dans ce dernier genre; & j'ai montré
dans plusieurs Remarques sur le Traité de ce Rhé-
teur, qu'il ne dit presque rien au sujet du Sublime,
qui vient de la Pensée, qui ne convienne à celui
qui vient des Passions.

Les Récits, qui terminent nos Tragédies (ce
sont les seuls, dont je veux parler ici), sont du
Genre Pathétique, & par-là soumis aux Regles,
que nous venons de voir, parce qu'en effet ils ne
sont rien autre chose que la Description d'un Evé-
nement funeste, destinée à mettre le comble aux
Passions Tragiques; c'est-à-dire, à porter à leur plus
haut point la Terreur & la Pitié, qui se sont ac-
crues durant tout le cours de la Piece. Ces sortes
de Récits sont ordinairement dans la bouche de
Personnages, qui, s'ils n'ont pas un intérêt person-
nel à l'Action du Poëme, en ont du moins un très-
fort, qui les attache au Personnage le plus intéressé
dans l'Evénement funeste, qu'ils ont à raconter.
Ainsi, quand ils viennent rendre compte de ce qui
s'est passé sous leurs yeux, ils sont dans cet état
de trouble, qui naît du mélange de plusieurs Pas-

sons. La douleur, le desir de faire passer cette douleur chez les autres, la juste indignation contre les Auteurs du désastre, dont ils viennent d'être témoins, l'envie d'exciter à les en punir, & les divers Sentimens, qui peuvent naître des différentes raisons de leur attachement à ceux dont ils déplorent la perte: toutes ces raisons agissent en eux, en même-tems, indistinctement, sans qu'ils le sachent eux-mêmes, & les mettent dans une situation à-peu-près pareille à celle où *Longin* nous fait remarquer qu'est *Sapho*, qui, racontant ce qui se passe en elle à la vue de l'infidélité de ce qu'elle aime, fait voir en elle non une *Passion unique*, mais un concours de *Passions*. On voit aisément que je me restraints aux *Récits*, qui décrivent la Mort des *Personnages*, pour lesquels on s'est intéressé durant la Pièce. Les *Récits* de la Mort des *Personnages* odieux ne sont pas absolument assujétis aux mêmes Regles, quoique cependant il ne fût pas difficile de les y ramener, à l'aide d'un peu d'explication.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene,

Le but de nos *Récits*, étant donc de porter la *Terreur* & la *Pitié* le plus loin qu'elles puissent aller, il est évident qu'ils ne doivent renfermer que les *Circonstances*, qui conduisent à ce but. Dans l'Événement le plus triste & le plus terrible, tout n'est pas également capable d'imprimer de la terreur ou de faire couler des larmes; il y a donc un *choix* à faire; & ce *choix* commence par écarter les *CIRCONSTANCES frivoles, petites & puériles* ou *sentant l'École*, c'est la même chose. Voilà la première Regle prescrite par *Longin*; & sa nécessité se fait si bien sentir, qu'il est inutile de la détailler plus au long.

Afin que le *choix* des *Circonstances* puisse conduire au *Pathétique Sublime*, il faut préférer non-seulement les *principales* de toutes, mais les *principales entre les principales*. La raison de cette secon-

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

de Regle est claire. Il est impossible, moralement parlant, que dans les grands Mouvements le feu de l'Orateur ou du Poëte se soutienne toujours au même degré. Pendant qu'on passe en revue une longue file de Circonstances, le feu se rallentit nécessairement; & l'Impression, que l'on veut faire sur l'Auditeur, languit en même-tems. Le Pathétique manque une partie de son effet; & l'on peut dire que, dès qu'il en manque une partie, il le perd tout entier. Cette seconde Regle n'est pas moins nécessaire pour nos Récits, que la première. Les Personages, qui les font, sont dans une situation extrêmement violente; & ce que le Poëte leur fait dire, doit être une peinture exacte de leur situation. Le tumulte des Passions, qui les agitent, ne les rend eux-mêmes attentifs, dans le désordre d'un premier Mouvement, qu'aux traits les plus frappans de ce qui s'est passé sous leurs yeux. Je dis dans le désordre d'un premier Mouvement, parce que ce qu'ils racontent, venant de se passer dans le moment même, il seroit absurde de supposer qu'ils eussent eu le tems de la réflexion; & que le comble du Ridicule seroit de les faire parler, comme s'ils avoient pu méditer à loisir l'ordre & l'art, qu'il leur faudroit employer pour arriver plus sûrement à leurs fins. C'est pourtant sur ce modele si déraisonnable, que sont faits la plupart des Récits de nos Tragédies; & je n'en connois gueres qui ne péchent contre la Vraisemblance. De ce que la situation du Personage, qui parle, ne lui laisse envisager dans le moment présent que les CIRCONSTANCES les plus frappantes, il suit que le Poëte n'est pas dans l'obligation de faire usage de toutes, à moins qu'il ne se sente assez de force, assez de feu, pour donner, en les employant toutes, à son Récit, cet accroissement continu de chaleur, qui peut seul en faire la perfection. De-

Il vient la nécessité de choisir parmi les *Circonstances* celles qui sont les principales entre les plus frappantes.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

Enfin *Longin* demande que l'on entasse les *Circonstances*, que l'on a choisies. Cette troisième Règle ne regarde que la manière, dont les choses doivent être dites & présentées dans les *Descriptions Sublimes & Pathétiques*, auxquelles il est presque toujours essentiel d'être rapides, parce qu'elles doivent presque toujours être véhémentes, & qu'il n'y a point de véhémence sans rapidité. Nos *Récits* sont encore asservis à cette Règle: mais il ne paroît pas que la plupart de nos *Tragiques* la connoissent, ou qu'ils se fassent de la pratiquer. Si leurs *Récits* font quelque impression au Théâtre, elle est l'ouvrage de l'Acteur, qui supplée par son art à ce qui leur manque: mais dépourvus de ce secours dans la lecture, ils sont presque tous d'une lenteur, qui nous assomme & qui nous refroidit au point, que, si dans le cours de la Pièce notre trouble s'est augmenté de plus en plus, comme cela se devoit, nous nous sentons aussi tranquilles, en achevant sa lecture, que nous l'étions en la commençant. Le Style le plus vif & le plus ferré convient à nos *Récits*. Les *Circonstances* doivent s'y précipiter les unes sur les autres. Chacune doit être présentée avec le moins de mots qu'il est possible. Les *Passions*, qui font parler le *Personnage*, vont brusquement & rapidement à leur but. Allons plus loin que *Longin*. Chacune de ces *Passions* a son Langage propre; & de leur réunion il se forme un nouveau Langage, qui n'est celui d'aucune en particulier, & qui pourtant est celui de toutes ensemble. C'est sur quoi l'on ne pourroit donner que des Préceptes très-vagues. C'est l'affaire du Génie, secondé de la Méditation, d'étudier ce Langage dans la Nature même, & d'y puiser les *Expressions*, dont il a besoin. En général, on ne

EXAMEN
du récit
de Théramène.

doit dans nos *Récits*, recourir au *Figuré*, que quand le *Propre* rendroit mal l'impression, qui s'est dû faire dans le *Personnage*, qui parle, & seroit par conséquent incapable de produire dans le *Spéctateur* celle qui s'y doit opérer.

Revenons à l'*Entassement* des *Circonstances*. Il exclut de nos *Récits* toute *Description*, toute *Réflexion* épisodique. Ils ne sont eux-mêmes, comme je l'ai dit, que la *Description* d'un seul Evénement; & c'est la *Passion*, qui les dicte. Or dans les accès d'un premier mouvement, la *Passion* va toujours à son but par le plus droit chemin. Elle ne s'arrête point, elle ne se détourne point sur sa route. Décrire avec trop de soin une ou deux *Circonstances* entre plusieurs également ou peut-être plus *frappantes*, c'est manquer le caractère de la *Passion*; c'est s'amuser dans le chemin; c'est *enclaver* mal-à-propos une ou deux *Descriptions* dans une autre plus étendue; c'est distraire notre attention; c'est ralentir l'impression, qui se faisoit sur nous; c'est par conséquent la détruire, puisqu'elle ne se peut faire qu'à l'aide d'une chaleur toujours croissante. Les *Réflexions*, les simples *Pensées* même sont encore bien plus condamnables. A la rigueur, on peut passer quelques petites *Descriptions épisodiques*, pourvu qu'elles soient si courtes, si vives, qu'on n'ait pas le tems de sentir la diminution du degré de chaleur. Mais pour les *Réflexions*, la *Passion* ne les connoit absolument point dans les premiers instans de son désordre. Alors elle ne pense point; elle ne réfléchit point; elle n'a que des mouvemens. Ainsi quelque brièveté, quelque vivacité même, que vous donniez aux *Réflexions*, qu'il vous plait d'insérer dans un *Récit*; elles nous glacent à l'instant, & si bien, que tous vos efforts ne rallumeront point le feu qu'elles ont éteint. Faut-il donc exclure d'un *Récit* une *Pensée* toute naturelle, toute simple, que la *Circonstance* même fait nécessairement

naître? Oui, sans-doute; à moins que vous ne sachiez l'exprimer dans le Langage de la *Passion*, c'est-à-dire, la convertir en *Sentiment*, en *Mouvement*: mais *hoc opus, hic labor est.* EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

III. Venons-en à présent à l'objet de cet Ecrit. La *Scène*, qu'il s'agit d'examiner, se passe entre *Thésée* & *Théramène*; les Personnes, qui doivent avec *Aricie* prendre le plus de part au sort d'*Hippolite*. Dans la *Scène* précédente, *Thésée*, à qui l'on vient de dire qu'*Oenone*, sur la foi de laquelle il a cru son *Fils* coupable, s'est précipitée dans la Mer, & que *Phédre* ne souhaite & ne cherche que la mort, s'écrie:

O Ciel! *Oenone* est morte, & *Phédre* veut mourir!
Qu'on rappelle mon *Fils*, qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fideles;
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles:
Ah! de quel désespoir mes vœux seroient suivis!

A la réserve du pénultième Vers, dont la *Périphrase* sent un peu trop le *Poëte*, je reconnois dans tout cela le véritable langage d'un *Pere*, qui craint d'avoir cru trop légèrement son *Fils* coupable, & qui se repent de l'avoir condamné, sans l'entendre. Pour ne pas manquer ces grands coups de *Pathétique*, qui doivent être l'ame de la *Tragédie*, c'étoit-là le moment précis, où l'on devoit annoncer à *Thésée* la mort d'*Hippolite*. Aussi *Théramène* arrive-t-il tout en pleurs; & *Thésée*, selon la vérité des *Mouvemens*, qu'il doit sentir à la vue de ce fidele *Serviteur*, lui dit:

Théramène est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon *Fils*?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre,

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

Mais d'où naissent les pleurs, que je te vois répandre?
Que fait mon Fils?

T H É R A M E N E.

O soins tardifs & superflus!

Inutile tendresse! Hippolite n'est plus.

T H É S É E.

Dieux!

T H É R A M E N E.

J'ai vu des Mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

T H É S É E.

Mon Fils n'est plus! Hé quoi! quand je lui tens les bras,
Les Dieux impatiens ont hâté son trépas!

Ce *Mouvement* de murmure, que *Thésée* éprouve au moment qu'il est certain d'avoir obtenu ce qu'il soupçonnoit déjà fortement n'avoir pas dû demander; ce *Mouvement*, dis-je, est dans la *Nature*; & *Racine*, qui la connoissoit, & qui, pour l'ordinaire, la suivoit pas à pas, n'avoit garde de ne pas saisir ce trait, non plus que cette question empreffée, que la *Nature* devoit mettre aussi tout de suite dans la bouche de *Thésée*:

Quel coup me l'a ravi, quelle foudre soudaine?

C'est pour répondre à cette question, que *Thérémene* commence son *Récit*.

Jusqu'ici *Thésée* & lui n'ont rien dit qu'ils ne dussent nécessairement dire; & de la part du *Poëte*, les Vers, que l'on vient de lire, sont si bien faits, & si bien au *Ton de la Tragédie*, que je n'y vois pas un mot, que l'on pût reprendre, même en chicânant. Ce qui doit surprendre, c'est qu'un commencement de *Scène* aussi parfait, soit suivi de quelque chose, qui l'est aussi peu.

IV. Commençons, avant tout, par nous assurer

de la situation d'ame des deux *Personnages*, qui viennent de parler.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

Théramene, Gouverneur d'*Hippolite*, dépositaire de ses plus secrètes pensées, partageant sa disgrâce & sa fuite, vient de voir ce *Prince*, son Eleve, mis en piéces par un accident horrible, expirer entre ses bras, après l'avoir chargé de ses dernières volontés. Il est dans cette espece de *saisissement*, d'*accablement*, que la *douleur extrême* produit; & qui ne laisse l'esprit libre qu'autant qu'il le faut, pour indiquer seulement aux autres la cause de cette *douleur* même. *Théramene* s'y livreroit tout entier, & seroit absolument incapable de s'occuper d'aucune autre pensée, sans le devoir de piété, qui l'oblige d'exécuter l'ordre, sacré pour lui, de prendre soin de la *triste Aricie*, & sans le juste desir d'attester & de faire connoître, autant qu'il le peut, l'innocence de son malheureux *Prince*. Ces soins, qui ne font aucune distraction à sa *douleur*, qui contribuent même à la rendre plus accablante, l'ont amené vers *Thésée*, qu'il vient informer & de l'innocence & des dernières paroles d'*Hippolite*. Le même devoir le rappelle vers *Aricie*, qu'il a laissée mourante auprès du corps de son Amant. Ajoutons qu'à moins qu'un ordre exprès de *Thésée* ne l'arrête, les soins, qu'il faut prendre du corps d'*Hippolite*, le regardent principalement. Ce n'est donc qu'en très-peu de mots, & comme en courant, qu'il doit s'expliquer. Comment peut-il avoir le tems de déclamer avec emphase quatre-vingt-treize Vers? Il ne doit pas non plus en avoir la force; & si *Thésée* ne lui demandoit pas lui-même par quel événement son Fils a perdu la vie, la *tristesse* & la *douleur* ne lui permettroient pas, sur-tout dans une occasion où sa présence est nécessaire ailleurs, d'entrer dans le détail d'aucune des *Circonstances* de ce funeste événement. La longueur de son *Récit*

EXAMEN
du récit
de Théra-
mène.

est aussi contraire à sa situation, que tous les vains ornemens, dont il le charge.

D'autre part, *Aricie* s'apprêtant à justifier *Hippolite*, & s'arrêtant sans oser dire tout; *Oenone*, qui s'est donné la mort; *Phédre* qui la cherche, ont ouvert les yeux de *Thésée*. Il est redevenu tout-à-fait Pere; &, s'il n'est pas pleinement convaincu de l'innocence de son Fils, du moins ne veut-il plus le croire coupable. *Théramène*, dont le témoignage dans le moment présent doit être pour *Thésée* d'un tout autre poids que celui d'*Oenone* n'avoit pu l'être auparavant; *Théramène*, dis-je, arrive, & lui dit, qu'*Hippolite* est mort, & qu'il étoit le moins coupable de tous les Hommes. Aucune action, aucune pensée, aucun sentiment d'*Hippolite* n'est ignoré de *Théramène*; & *Théramène* assure que ce Prince étoit innocent. *Thésée* n'en doute plus, ou n'en doit plus douter; & cependant son Fils est mort. Confus de l'excès de sa crédulité, désespéré de l'imprudencé de ses vœux; plongé dans la douleur la plus profonde, consumé des regrets les plus amers, déchiré des remords les plus cruels, emporté par le tourbillon rapide des divers mouvemens, qu'il éprouvé à la fois; est-il en état d'écouter tranquillement un Récit, qui, réduit à ses justes bornes & diminué des trois quarts, seroit encore trop long pour lui? Nous sçavons tous par expérience, que dans les *Mélanges de Passions* excitées par la même cause, il y a toujours, pour ainsi dire, un point de réunion, où toutes ces *Passions* se confondent ensemble pour n'en composer qu'une seule, à laquelle elles donnent l'être, & laquelle leur rend sur le champ une nouvelle vie; enforte que le Cœur reste en même-tems agité des premières *Passions*, & de celle qui vient de naître, & dont la naissance n'a fait qu'accroître la violence des premières. Que doivent naturellement pro-

duire tous les mouvemens, dont *Thésée* est la proie, sinon le *desir* le plus impatient d'approfondir le mystère d'iniquité, par lequel on l'a rendu lui-même auteur de la perte de son Fils? Plus ce *desir* a de vivacité, plus ses tourmens redoublent. Il ne peut espérer aucune sorte de soulagement à ceux-ci, que quand il aura satisfait celui-là; quand il aura manifesté l'innocence, & vengé la mort de son Fils. Est-ce à l'instant même, où se forme ce *desir*, dont l'impatience ne doit point avoir de bornes dans le Cœur d'un Souverain, d'un Héros, d'un Pere, que *Thésée* peut avoir le sang froid d'écouter une *Déclamation*, qui ne finit point; lui, qui dans les conjonctures présentes doit à peine pouvoir gagner sur lui d'écouter même le peu de paroles, que *Théramene* devoit seulement être en état de lui dire? Il est donc certain que, quand même le *Récit* seroit fait avec vraisemblance par *Théramene*, il seroit écouté contre la vraisemblance par *Thésée*. Et, pour le dire en passant, c'est quelque chose d'assez peu rare dans nos *Tragédies*; que des *Récits*, qui ne se font qu'aux *Spektateurs*, & que les *Personnages*, à qui l'on adresse la parole, ne sont pas en situation d'écouter. Mais, pour nous en tenir à celui dont il s'agit, les deux *Personnages* sont également mis par le *Poëte* dans une fautive situation de sang froid. L'un & l'autre devoit être dans l'état le plus violent & le plus plein d'impatience. L'un n'a pas plus le loisir de parler, que l'autre celui d'écouter.

Voilà le premier défaut de ce *Récit*. Il est d'une longueur, qui choque de tout sens la vraisemblance. D'ailleurs, il n'est presque nulle part écrit dans le véritable *Stile de la Tragédie*; & dans quantité d'endroits il pêche contre le caractère des *Passions*, dont le *Personnage* qui parle, est agité. Bien que je n'insiste principalement que sur l'*accablement de douleur*, où *Théramene* doit être, il n'en est pas

EXAMEN
du récit
de Théramene.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

moins vrai, qu'il est actuellement en proie à diverses autres *Passions*. HAINÉ contre les Auteurs de la disgrâce d'*Hippolite*; DESIR de ne pas laisser sa mort sans vengeance; EMPRESSEMENT de faire revenir *Thésée* de son injuste prévention; INQUIÉTUDE sur le sort d'*Aricie*; IMPATIENCE d'aller rendre les derniers devoirs au corps d'*Hippolite*: ne voilà-t-il pas un *Concours de Passions*, qui se doit faire sentir avec tout son tumulte dans le cours du *Récit* de *Théramene*? Mais quoi! sa douleur elle-même ne se multiplie-t-elle pas en autant de *Passions*, pour ainsi dire, qu'elle a de causes, qui la produisent. Il vient de perdre un Prince, qu'il avoit élevé, qu'il aimoit, dont il étoit aimé, de qui sa fortune dépendoit; ce Prince meurt dans la disgrâce de son Pere, sans l'avoir méritée; son Pere même est l'auteur de sa mort; *Hippolite*, ce Prince si vertueux, meurt déshonoré dans l'esprit de *Thésée* & du Public; sa mémoire reste noircie de toute l'horreur d'un crime infame; & *Théramene*, chargé de veiller à toutes les actions de ce Prince, a nécessairement sa part à l'ignominie. Que de causes différentes de *tristesse*, d'*accablement*, de *désespoir*! Il n'en faut pas douter, toutes ces choses, sans se développer, se présentent tumultueusement à l'esprit de *Théramene*, & toutes, d'un commun effort, violentent son cœur en même tems. Que de *Douleurs* dans une seule *Douleur*; & quel désordre affreux ne doivent-elles pas produire dans l'âme & dans le discours de celui qui les éprouve!

V. *Théramene* répond à la question de *Thésée*.

A peine nous sortions des portes de Trézene.
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés,
Imitoient son silence autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Micenes.

Otez

Otez cet HEMISTICHE, autour de lui rangés, qui, bien qu'il fasse Image, n'est qu'un allongement produit par la nécessité de la Rime; tout le reste est bien. C'est la Douleur, qui parle. Trop occupée de son objet, pour ne le pas voir toujours tout entier du même coup d'œil, elle voudroit pouvoir dire en même tems tout ce qu'elle voit. De-là le Stile coupé, les Phrases les plus courtes lui conviennent. Elle est trop pressée de parler, pour avoir le loisir de lier une certaine suite de Mots. Elle voudroit exprimer chaque *Circonstance* par un seul Terme. Ce n'est que dans les *Peintures de Sentimens*, que son Langage est d'une autre sorte. Ses Phrases s'étendent alors & se lient, selon la nature des différens *Sentimens*, & leur liaison entre eux.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes.

Ce n'est-là qu'une *petite Circonstance*: mais elle sert à marquer combien *Hippolite* s'occupoit du chagrin de se voir l'objet du courroux de son Pere. *Théramene*, qui de son côté n'a dû s'occuper que d'*Hippolite*, a pu faire cette remarque, & la présence de *Thésée* peut fort bien la lui rappeler? Jusqu'ici donc il a parlé, comme un Homme plongé dans la douleur. Mais tout à coup son Imagination s'échauffe. Il va devenir *Poëte*, & le voici déjà qui fait des Vers.

Ses superbes courriers qu'on voyoit autrefois,
Plein d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Théramene, qui partageoit le chagrin d'*Hippolite*, étoit dans une situation pareille à celle de ce Prince. Pouvoit-il donc être assez désœuvré, pour s'amuser à regarder si les Chevaux d'*Hippolite* portoient la tête haute ou basse? A la bonne heure,

Tome IV.

Q

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

qu'il l'ait vu dans le teins : mais au moment présent doit-il s'en souvenir ? Est-ce de sang froid, qu'il se rappelle toutes les *Circonstances*, de ce qui vient de se passer ? Et puis à quoi bon dire, que les Chevaux d'*Hippolite* avoient coutume d'obéir à sa voix ? Peut-on s'empêcher de reprocher au *Poëte*, qu'il ne fait ici que *niaiser* ? En effet, qu'est-ce que de pareilles *frivolités* ont à présent d'intéressant, ou pour *Théramene*, ou pour *Thésée*, ou pour le *Spéctateur* ?

(6) Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs eh ce moment a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, (7) en gémissant, à ce cri redoutable.

Voilà bien des Mots pour nous offrir précisément la même Image, (8) que *Mithridate*, dans le *Récit* de sa défaite, exprime d'une manière aussi sublime, que simple & rapide, par ces mots :

Les cris, que les rochers renvoyoient plus affreux.

Deux Vers n'auroient-ils pas suffi, pour peindre ce cri sorti du sein des flots, & répété par tous les échos du rivage ? Au reste les quatre Vers, dont il

R E M A R Q U E S .

(6) *Un effroyable cri, &c.*] On sera fort surpris, en voyant la peinture contenue dans ce Vers & les trois suivans rendue parfaitement bien par *Séneque* avec ce peu de mots assez simples (*Hippolie*, Vers 1023.)

En totum mare
Immugit ; omnes undique scopuli adstrepunt.

(7) *en gémissant*,] Ce Terme affoiblit l'Image. L'horrible vacarme, avec lequel les échos répètent un *effroyable cri*, n'a rien qui tienne du *gémissement*. Il falloit, *en mugissant* ; mais l'Auteur en avoit besoin plus bas.

(8) *que Mithridate, &c.*] Dans la *Tragédie* de son nom par *Racine*, Act. II. Sc. III.

est question, (9) pourroient passer dans un *Poëme Epique* & dans la bouche du *Poëte* lui-même. Il doit toujours se hâter dans sa *Narration*; mais ce n'est pas au point qu'il faille lui faire un crime de développer un peu ses *Images*. A l'égard de *Théramene*, le précepte de *courir à l'événement*, est actuellement pour lui d'une toute autre nécessité, qu'il ne l'est pour un *Poëte*, qui raconte en son nom. L'événement, auquel *Théramene* doit se hâter d'arriver, ce sont les dernières paroles d'*Hippolite*. Voilà principalement ce qui l'amène vers *Thésée*. Voilà ce qu'il lui doit apprendre d'autant plus promptement, qu'il a dans ce moment-là même d'autres devoirs à remplir.

EXAMEN
du récit
de Théramene.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.

Ce Vers est très-bien : mais le suivant, amené par la *Rime*, ne contient qu'une *Circonstance puérile*, & que *Théramene* assurément n'a pas dû remarquer.

Des courriers attentifs le cri s'est hérissé.

VI. Nous avons déjà vu *Théramene* ne songer qu'à faire des Vers; & voici que son Imagination, de plus en plus exaltée, ne connoît plus de bornes. Il verse avec profusion toute la pompe & toutes les inutilités du *Jargon Poétique*.

(10) Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.

R E M A R Q U E S .

(9) pourroient passer dans un *Poëme Epique*, &c.] Je parle en sôutant, parce qu'en effet j'ai peine à croire, qu'on ne reproche pas toujours à ces Vers une *vaine Enflure de Mots*. D'ailleurs il est difficile de s'accommoder de la même Expression répétée trois fois en quatre Vers, sans qu'une absolue nécessité l'exige : *effroyable cri*, *voix formidable*; *cri redoutable*.

(10) Cependant &c.] SENEQUE, (*Hippolite*, Vers 1005.)

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

Ces fortes de *Périphrases*, dont l'*Ode* & le *Poëme Epique* se peuvent servir quelquefois, ne sont en cet endroit, en les prenant pour exactes, que du *Gigantesque dans les termes*. Elles sortent du Langage de la *Tragédie*, qui doit être simple & naturel, & qui ne peut admettre d'ornemens, que ceux qui concourent à donner à ses discours la sorte de noblesse & de grandeur, qui convient aux *Personnages*, qu'elle fait parler. J'ai supposé les *Périphrases* exactes, parce qu'en effet celles des deux Vers ci-dessus ne le sont pas. Je ne m'arrête qu'à la première: *le dos de la plaine liquide*. Je fais qu'en Latin & même en Grec, on a dit: *le dos de la mer*; & je veux qu'on ait eu raison, & qu'*Athenes* & *Rome* n'aient pas trouvé la *Métaphore* dure & puérile. Est-ce une raison pour la transporter en François? Et puis, que veut dire au fonds une *Montagne qui s'éleve sur le dos de la mer*? Je tomberois moi-même dans le *Putril*, en voulant expliquer cette *Métaphore*; & je me contente d'avertir, que le plus souvent, en réduisant le *Fargon* des *Poëtes* aux *Termes simples*, on n'y trouve plus que des *Idées basses* & ridicules. Sur l'article de ce que l'on peut appeller, *Poësie dans les Mots*, nous sommes, quand il nous plaît de penser, infiniment plus difficiles, que les Anciens. Nous voulons toujours des *Idées nettes*, & qui, proportionnées au genre de l'Ouvrage, soient dignes de no-

R E M A R Q U E S.

dit la même chose plus sagement que RACINE.

— *Subito vastum tumult ex alto mare,
Crevitque in astra.*

Il est vrai que *Séneque*, qui n'étoit pas Homme à ne pas se repentir bientôt d'avoir été raisonnable; gâta dans la suite (Vers 1013. & suivans,) cette idée si simple, par une *Amplification* chargée d'*Images*, ou *fausses*, ou *gigantesques*.

tre attention. Rarement les *Mots* seuls nous paroissent la mériter; & nous exigeons que le *Poétique* soit dans la *Pensée*, dans l'*Image*. Celui qui n'est que dans une *Périphrase de Mots*, ne peut jamais nous plaire, à moins que cette *Périphrase* ne soit une espèce de définition du *Terme simple*, qu'elle remplace, ou bien une Description abrégée de la chose signifiée par ce *Terme*. Encore ne faut-il user de cette sorte d'ornement du Discours, que le plus rarement qu'il est possible; & peut-être seulement, quand on s'y voit forcé par l'impossibilité d'employer les *Mots propres*. Enfin, qu'est-ce qu'une *Montagne humide qui s'éleve à gros bouillons sur le dos de la plaine liquide*? Si cet entassement de paroles, qui ne sont pas toutes faites pour aller ensemble, n'est pas proprement de l'*Enflure*, qu'on nous apprenne donc ce qui peut l'être.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi les flots d'écume, un Monstre furieux.

Ces deux Vers paroissent d'abord irrépréhensibles; mais, comme c'est à la rigueur que j'examine tout ici, je ferai deux remarques assez simples. 10. La *Douleur*, ainsi que toutes les autres *Passions*, peint avec force, avec vérité, tout ce qui l'a frappée: mais elle ne le peint pas dans la dernière exactitude. 20. Les *Passions violentes* ne voient dans les objets que les grands traits, par lesquels elles sont émues. En conséquence de ces deux remarques, le premier Hémistiche du second Vers doit passer pour une véritable *Cheville*. Au fort de sa frayeur, *Thérémene* a vu l'onde s'approcher, se briser, & vomir un Monstre sur le rivage: mais il n'a point vu les *flots d'écume*, ou plutôt il les a vus sans les voir. C'est donc le *Poète*, qui les ajoute, pour avoir de quoi faire deux Vers; & ces mots, *parmi des flots d'écume*, quoiqu'ils servent à finir le Tableau, ne laissent pas d'être une *Cheville*.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomptable Taureau , Dragon impétueux ,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Le premier Vers a trop d'emphase pour une Douleur telle que celle de *Théramene*. Il peint d'ailleurs avec trop de soin ; & pêche nécessairement ici par excès de beauté. Si le second a quelque mérite, il consiste apparament dans le *Burlesque*, que le mot *jaunissantes* y produit. Le Poëte pouvoit indifféremment *colorier* les écailles de son *Monstre* de la teinte, qu'il auroit le mieux aimée ; on ne l'en auroit pas moins accusé de n'avoir offert qu'une froide *Putrilité*. THÉRAMÈNE n'a pas dû conserver assez de sang froid, ni dans le moment de l'arrivée du *Monstre*, ni depuis la blessure que ce *Monstre* a reçue d'*Hippolite*, pour examiner quelle teinte les différens reflets de lumière laissoient dominer sur ses écailles.

Les deux Vers, qui viennent ensuite, sont de toute beauté. J'y vois cette précision de Dessin, cette hardiesse de Coloris, qui caractérisent la *Poësie* la plus grande & la plus sublime : mais malheureusement les louer ainsi, c'est les censurer. Pour les approuver, il faut supposer que c'est un *Poëte* qui parle, & non un *Personnage* de *Tragédie* ; il faut oublier que ce *Personnage* est *Théramene*, c'est-à-dire, un Homme abîmé dans la douleur la plus profonde ; un Homme, qu'un intérêt pressant fait accourir vers *Thésée*, & que des soins plus pressans encore rappellent promptement au lieu, qu'il a quitté : mais si l'on a toutes ces considérations présentes à l'esprit, comment trouvera-t-on tous les ornemens, qu'il plaît au *Poëte* de prêter au discours de cet Homme, qui n'a que le tems de balbutier, pour ainsi dire, quelques mots mal arrangés ? Que pensera-t-on en particulier de ces deux derniers

Vers? Ne sera-t-on pas en droit de dire qu'ils sont *enflés*, & d'autant plus *puérilement enflés* ici, qu'ils sont en eux-mêmes & plus justes, & plus vrais, & plus sublimes; & que, placés dans un lieu qui leur convint, ils seroient plus dignes de louange? EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

VII. Nous arrivons à ce qui faisoit le sujet de la dispute entre *La Motte & Despréaux*. De la Description du *Monstre*, THÉRAMENE passe aux premiers effets de son arrivée.

Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce Monstre sauvage;
La Terre s'en émeut; l'Air en est infecté;
Le Flot, qui l'apporta, recule épouventé.

Le premier de ces quatre Vers est d'un Stile un peu trop figuré pour une *Tragédie*. RACINE a voulu renfermer dans ce court espace (11) ce que *Séneque* dit en quatre Vers, & faire entendre, que les *mugissemens du Monstre firent trembler tous ceux qui se trouvoient sur le rivage*. Il faut remarquer ici l'adresse du *Poëte*. Pour que l'épouvante, qu'il va prêter au *Flot* nous révolte moins, il commence par animer, en quelque sorte, le *Rivage*. Il anime ensuite le *Ciel* & la *Terre*; & je m'étonne de ce que, pendant qu'il étoit en train de distribuer des ames, sa libéralité ne se soit pas étendue jusqu'à l'*Air*, qui seul, au milieu de tant de *Métamorphoses*, reste ici dans son état naturel, pour être tout simplement *infecté* de l'odeur, que le

R E M A R Q U E S.

(11) ce que *Séneque* dit en quatre Vers,] Ibid. Vers 1048.

*Tremuere terra: fugit attonitum pecus
Passim per agros; nec suos pastor sequi
Meminit iuvencos: omnis à saltu fera
Diffugit: omnis exanguis metu
Fenerator horret.*

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

Monstre exhale. *Circonstance* petite, basse, & qu'on eût bien fait de ne pas nous offrir. *Circonstance* de plus, qui, vraie en elle-même, doit passer en cet endroit pour fausse, d'un *Faux*, que j'appellerai de *position*. Ou je me trompe fort, ou tout le cortège d'*Hippolite*, au milieu de l'horrible frayeur, dont il étoit faisi, ne s'aperçut guere de l'odeur, que le *Monstre* répandoit dans les airs.

Mais que penser du *Ciel*, qui voit ce *Monstre* avec horreur? Le premier défaut de cette *Hyperbole*, c'est de ne pouvoir être entendue que difficilement. Que veut dire en cet endroit le mot *Ciel*? L'Autheur entend-il

(12) Les Dieux même, les Dieux de l'Olimpe habitans?

De qui *Théramene* a-t-il su que les *Dieux du Ciel* avoient vu ce *Monstre* avec horreur? Si par le *Ciel*, il faut entendre ces vastes Corps suspendus dans l'espace immense, dont la *Terre* est environnée, autre difficulté. Supposons ces Corps animés; quelle impression veut-on qu'ait pu faire sur eux un Objet, qu'ils ne devoient pas même appercevoir?

A l'égard de ces mots: *La Terre s'en émeut*; j'avoue franchement que je ne les entens pas. Je soupçonne seulement que cela veut dire, qu'à la vue du *Monstre*, *la Terre fut émue*; soit de crainte, soit d'horreur. En regardant la *Terre* comme animée, & comparant l'étendue de sa masse à celle du *Monstre*, on ne conçoit pas qu'elle dût être fort émue, en le voyant. Mais peut-être faut-il considérer ici la *Terre* comme étant la *Mère* commune des Hommes & des Animaux. Dans ce cas, son émotion viendroit de l'appréhension des maux, que

R E M A R Q U E S.

(12) Les Dieux même; les Dieux de l'Olimpe habitans? Vers *Cheyille* de la VII. Scene du IV. Acte de *Phédre*.

le *Monstre* pourroit faire à ses Enfans. Cette dernière idée se présente si peu naturellement, que j'ai peine à croire que ç'ait été celle de l'Auteur. Il faut donc s'en tenir à la première, toute *puérile* qu'elle est; ou justifier le *Poëte*, en disant que, séduit par l'*Harmonie* de ces Mots, *La Terre s'en émeut*, il les a placés là, sans trop songer à ce qu'ils pourroient y signifier. C'est ce qui me fait peine à croire d'un *Bel-Esprit* aussi sensé que *Racine*.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

VIII. Enfin voici le principal objet de la Dispute:

Le Flot, qui l'apporta, recule épouvanté.

C'est ce Vers en particulier, que *Despréaux*, M. l'Abbé d'*Olivet* & l'Abbé *Desfontaines* ont défendu contre *La Motte*, qui le trouvoit *excessif* dans la bouche de THÉRAMENE. Mais, si l'on veut prendre garde à la gradation d'*Images* par laquelle ce Personnage arrive à cette dernière, elle ne paroitra point excessive. L'*excès* est dans l'*ensemble* de ce que l'on a vu jusqu'ici depuis le moment, où *Théramene* a quitté le ton, qui lui convenoit, & qu'il avoit si bien pris, en commençant. A l'égard du dernier Vers, *Racine* l'amène si naturellement, que *Despréaux*, qu'on ne peut pas accuser de n'avoir pas eu de bons yeux, n'y voyoit qu'une *Hyperbole* toute ordinaire, & dont la Prose auroit pu faire usage à la faveur d'un *pour ainsi dire*. Si le Ciel voit ce *Monstre sauvage* avec horreur, si la Terre est émue de crainte à sa présence; il paroît tout simple, que le Flot, qui l'apportoit, s'en retourne frappé d'épouvante. C'est ce qu'il y a de spécieux dans ce Raisonnement, qui met en défaut la critique de *Despréaux*. Mais allons au fonds de la Pensée, & nous verrons que ce Vers, qui paroissoit excessif à *La Motte*, n'a pas même une juste grandeur. Que signifient ces paroles: *Le Flot, qui l'apporta, recule?* Que la *Vague*, par le mouvement de laquelle le *Monstre* avoit été jetté sur le riva-

EXAMEN
du récit
de Théra-
mène.

ge, s'en retourne sur elle-même après s'être brisée; c'est-à-dire, qu'elle reprend la route, que toutes les *Vagues* reprennent, après avoir touché le rivage; c'est-à-dire, qu'elle suit les loix du *Mouvement* imprimé par la Nature à tout ce qui porte le nom de *Vague* ou de *Flot*. Ce n'est, comme on le voit, qu'une *Minutie* débitée avec *emphasis* dans un *Vers*, qui n'a de remarquable que son *Enflure*. Cette *Enflure* est dans la *Pensée*, & vient de cette *ame*, que le *Poëte* attribue au *Flot*, pour le rendre susceptible d'*épouvante*. Mais pourquoi l'anime-t-il? Pourquoi le peint-il *épouventé*? Pour ne lui donner à faire que ce qu'il est forcé de faire par sa nature même de *Flot*. Bien loin donc de trouver ici quelque chose de *Gigantesque* ou d'*Excessif*, je n'y vois que du *Puéril*. En effet, qui peut l'être d'avantage, que l'écart d'une Imagination échauffée, qui nous donne pour du *Merveilleux*, ce qui n'est, en quelque sorte, que du *Trivial*, parce que ce n'est qu'une suite uniforme, constante & perpétuellement renouvelée d'une Loi de la Nature. C'est ainsi qu'une *Pensée* vraie dans le fonds, cesse de l'être par l'usage, que l'on en fait, & n'offre qu'une *Image fautive*.

IX. En vain a-t-on prétendu justifier *Racine* par l'exemple de *VIRGILE*. *Bressette* est le premier, qui se soit avilé de donner ces Mots: *Le Flot recule épouventé*, pour une *Imitation* de ceux-ci: *refluit exterritus amnis*; & l'Abbé *Desfontaines* n'avoit garde de ne pas adopter quelque chose, qui pouvoit servir à rendre sa défense de *Racine* de moins en moins raisonnable. (13) *On peut croire*, dit-il, que *RACINE* avoit le *Vers* de *VIRGILE* dans

R E M A R Q U E S .

(13) *On peut croire, dit-il, &c.] Racine vengé, page 112.*

Esprit, lorsqu'il a fait le sien; & qu'il a voulu l'imiter. Croyons-le donc, puisque ses Défenseurs le veulent. En tout cas, l'*Imitation* n'est pas heureuse. Dans VIRGILE, *Evandre* raconte le Combat d'*Hercule* contre *Cacus*. Ce dernier, que la peur avoit saisi, s'étoit enfermé dans sa Caverne, dont il avoit bouché l'entrée, avec un rocher, que des chaînes suspendoient ordinairement en l'air. Cette Caverne étoit sur le bord du Tibre. *Hercule* ayant en vain tenté de s'en ouvrir l'entrée, aperçoit au-dessus une roche presque déracinée, qui s'élevoit en pente, & qui panchoit vers le Fleuve. Il ramasse toutes ses forces, acheve de déraciner cette roche, & la pousse du côté qu'elle panchoit. Elle tombe; & sa chute fait retentir l'air au loin. Les bords du Fleuve en sont ébranlés; & le Fleuve effrayé lui-même remonte vers sa source.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

(14) *Stabat acuta flex, præcisæ undique Saxæ,
Spelunca dorso insurgens, altissima visu,
Dirarum nidus domus opportuna volucrum.
Hanc, ut prona jugo, levum incumbēbat ad amnem;
Dexter in adversum nitens concussit, & imis
Avulsam solvit radicibus; inde repente
Impulsæ, impulsu quo maximus insonat æther,
Dissultant ripæ, refluitque exterritus amnis.*

Le dernier Vers, qui veut dire mot à mot: *Les ryes tremblent & le Fleuve effrayé reflue*, a pu fournir à Racine cette Phrase: *La Terre s'en émeut*, aussi bien que cette autre: *Le Flot recule épouvanté*: mais l'une & l'autre sont de mauvaises Imitations. Dans la première, *s'en émeut* ne rend point la même idée que *Dissultant*; & ce qui va suivre

R E M A R Q U E S.

(14) *Stabat acuta flex, &c.] Enéide, Vers 283.*

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

fera voir que la seconde *Phrase* ne répond pas mieux à la *Phrase Latine*, quoiqu'elle la traduise.

Commençons d'abord par une observation générale. Dans les Vers de l'*Énéide*, que l'on vient de voir, ce n'est pas le *Poëte*, c'est un *Personnage* qui parle; & le *Récit* est du *Genre Dramatique*. *VIRGILE* y peint tous les objets avec un soin extrême, & ne fort pas pour cela du *Ton*, qui conviendrait à la *Tragédie*. C'est longtems après l'événement, qu'*Evandre* en fait ce *Récit*, & ce n'est apparament pas pour la première fois. C'est en sortant d'offrir un *Sacrifice*, dans lequel on célébroit tous les ans la mémoire de cet *Événement*; & c'est enfin dans l'état d'un *Esprit content*, & qui n'éprouve aucun autre trouble que celui d'un *Enthousiasme* d'admiration, de reconnoissance & de dévotion pour *Hercule*. Il peut être attentif à sa *Narration*; & chercher les termes, qui servent le mieux à rendre les objets tels, qu'il les voit lui-même. L'*Enthousiasme*, qui le fait parler, est naturellement *exagérateur*, & fait son principal soin d'embellir tout ce qu'il dit. Quand *Virgile* auroit un peu chargé le *Récit d'Evandre*, quand en quelques endroits il auroit un peu fait parler ce *Personnage* en *Poëte*, il n'en seroit pas moins à l'abri de toute censure. Outre que le *Dramatique* inséré dans l'*Épopée*, peut ne se pas asservir dans la dernière rigueur aux loix de *Suëte*, que la *Tragédie* doit observer, ce que *Virgile* auroit fait ne se pourroit prendre que pour un petit écart suffisamment justifié par la situation du *Personnage* qui parle; & son exemple ne serviroit jamais d'excuse à l'*audace lyrique* de *Théramene*, dont la situation ne ressemble en rien à celle d'*Evandre*. Ainsi quand *Racine* auroit dit précisément la même chose que *Virgile*, il n'en seroit pas moins condamnable: mais on va voir que ce qu'il dit n'est pas la même chose.

10. REFLUIT AMNIS, Le Fleuve reflue, remonte

vers sa source. Ces mots expriment l'effet d'un Corps pesant, qui tombe dans l'eau. La roche, renversée par *Hercule*, tombe en partie sur le bord du Fleuve & l'ébranle, *dissultant ripa*; en partie dans le lit du Fleuve même. En frappant l'eau, nécessairement elle l'écarte; elle met presque à sec pour un espace de tems, quel qu'il puisse être, la partie du lit du Fleuve sur laquelle elle tombe. Durant cette espace de tems l'eau, qui se trouve au-dessous s'écoule, celle qui vient d'au-dessus remonte, & celle de vis-à-vis se répand sur le bord opposé, de maniere pourtant qu'il en remonte une partie, parce que son mouvement est circulaire. Mais, si cette roche, en tombant produit l'effet, qu'elle doit naturellement produire, les mouvemens, qu'elle occasionne à l'eau, ne sont pas naturels à celle-ci, que sa pente force à descendre toujours. Première différence, entre les paroles d'*Evandre* & celles de *Théramene*. Le Flot de *Evandre* s'en retourne, parce qu'il ne peut pas ne se point en retourner, & que les Loix de la Nature l'y contraignent si bien, qu'il faudroit qu'elles fussent renversées pour qu'il ne s'en retournât pas. Le Fleuve d'*Evandre*, contre les Loix prescrites par la Nature à l'Eau courante, *reflue*, parce qu'une cause étrangere l'y contraint. Seconde différence. La Circonstance du Fleuve, qui *reflue*, n'étant pas une chose ordinaire, méritoit que l'on y fit attention. Il n'en est pas de même du Flot, qui s'en retourne. Troisième différence. L'idée d'un Flot qui recule, est vraie en elle-même: mais elle est fautive, de la maniere dont *Théramene* l'emploie. Selon lui, ce Flot semble ne s'en retourner, que parce qu'il est épouvanté. La fausseté de l'idée consiste en ce que le Poëte donne à la retraite nécessaire de ce Flot une cause, qui ne peut rien pour le faire reculer. Mais l'idée du Fleuve d'*Evandre*, qui *reflue*, est totalement vraie, parce que le Poëte don-

EXAMEN
du récit
de Théramene.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

ne à cet effet extraordinaire une Cause, qui le doit nécessairement produire.

20. REFLUIT EXERRITUS AMNIS; *Le Fleuve effrayé reflue.* Remarquez que *Virgile* ne dit point, *l'Onde effrayée*: mais *le Fleuve effrayé*. Ces expressions, qui nous paroissent indifférentes, ne le sont pas dans la Système de la Religion de *Virgile* & de *Personnage*, qui parle. Selon cette Religion, chaque *Fleuve*, chaque *Rivière*, chaque *Ruisseau*, chaque *Fontaine* a sa Divinité particulière. Ici le *Dieu du Tibre*, qui s'intéressoit à la punition d'un *Brigand*, par qui ses bords étoient infestés, est supposé présent au Combat d'*Hercule* contre ce *Brigand*. Quand ce *Dieu* voit la roche, renversée par *Hercule*, tomber dans ses eaux, la frayeur le fait fuir vers sa demeure, c'est-à-dire, vers sa source, & ramener une partie de ses eaux avec lui. *Refluit exterritus amnis.* (15) L'exposition simple & naturelle de la pensée de *Virgile*, loin de faire

R E M A R Q U E S.

(15) *L'exposition simple & naturelle de la pensée de Virgile, &c.]* Deux raisons m'ont fait prendre le mot *Amnis* dans le sens, que je lui donne.

10. J'ai remarqué que les *Poëtes Payens* ne personifient pas les *Etres inanimés* aussi souvent qu'on le pense; & que le plus souvent ce sont les *Divinités* même, qui président à ces *Etres*, qu'ils font agir.

20. Je me suis rappelé cet endroit de la II. Ode du I. Livre d'*Horace*, Vers 13.

VIMINUS flavum Tiberim, retortis
Littore ab Etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta Regis
Templaque Vestæ,

ILLÆ dum se nimium querent
Jactat ultorem; vagus & sinister
Labitur ripa, Jove non probante &
Xerius amnis.

C'est-à-dire à-peu-près: Nous avons vu le *Tibre*, ramenant violemment ses eaux des bords de la *Mer de l'Étrurie* aller renverser le *Palais de Numa Pompilius* & le *Temple*

l'apologie de *Racine*, ne sert qu'à le rendre plus condamnable, en prouvant qu'il n'a pas dit la même chose; & qu'il a mal imité son modèle. Ce qui cause la frayeur du *Dieu du Tibre*, ce n'est point un objet né dans le sein de ses eaux, avec lequel il se soit familiarisé; c'est un objet étranger, c'est une masse énorme, qui tout-à-coup précipitée par une force plus qu'humaine dans ses eaux, en embarrasse, en interrompt le cours. Dans le *Récit de Thérémène*, ce n'est point la *Mer* ou le *Dieu de la Mer*; ce n'est point *Neptune*, c'est un de ses *Flots*, que l'épouvante saisit. J'aurois autant que pour me faire concevoir la frayeur d'un Homme, on me dit: *Ses cheveux effrayés se hérissent sur son front*. Mais je veux qu'un *Flot* en particulier puisse être animé. Pourquoi s'épouvante-t-il d'un Mon-

EXAMEN
du récit
de Théré-
mène.

R E M A R Q U E S :

de *Vesta*; lorsque, sans l'aveu de *Jupiter*, ce *Fleuve*, trop complaisant pour sa *Femme* *Illa*, faisant gloire de la vanter de ce qui rançoit ses plaintes excessives, se répandit de toutes parts sur sa rive gauche. *UXORIOUS AMNIS*, Le *Fleuve trop complaisant pour sa Femme*; *EXTERRATUS AMNIS*; Le *Fleuve effrayé*: c'est la même *Pensée*, la même *Image*, ou, pour parler plus juste, c'est la même *Expression*, le même *Tour de Pensée* sous des *Termes* différens. L'une & l'autre *Phrase* représente le *Dieu du Tibre* agissant au gré d'une *Passion*, qui le meut. Il est vrai que la *Phrase* de *Virgile* est isolée, pour ainsi dire, & que celle d'*Horace* est précédée d'autres *Phrases*, qui la déterminent nécessairement à ne parler que de la personne du *Dieu du Tibre*: mais au fonds cette différence n'est ici d'aucune considération. Indépendamment de ce que j'ai dit, dans la première partie de cette *Remarque*, il suffit que la *Phrase* d'*Horace* ne soit point *métaphorique* pour qu'on puisse en conclure que la même *Phrase*, la même *Expression* n'est pas non plus *métaphorique* dans *Virgile*; & c'est ce que l'on doit d'autant plutôt conclure, que cette même *Phrase*, prise au *Propre*, offre un *Sens* simple, naturel & beaucoup plus beau, que celui qu'elle offre au *Figuré*, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme une *Hyperbole* outrée.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

stre né, comme lui, du sein des ondes, d'un *Monstre* qu'il connoît, avec lequel il a dû se familiariser, puisque ce *Monstre* ne vient pas d'être créé dans le moment, & que le *Flos* lui-même vient de l'apporter jusques sur le rivage?

De quelque côté que j'envisage le *Vers* de *Théraromene*, loin d'y reconnoître la Copie exacte d'un excellent Original, je n'y vois qu'une *Image*, originellement vraie, grande, & même *Sublime*, travestie en *Image fautive*, petite & puérile.

X. Ce n'est donc qu'à la honte de la *Raison*, que l'on a bien osé mettre en parallèle avec cette mauvaise *Imitation* de *Virgile* un des traits les plus sublimes de l'ÉCRITURE. (16) *Lorsqu'Israël sortit de l'Égypte & la Maison de Jacob au milieu d'un Peuple barbare; les Enfants de Juda glorifieront le Seigneur, & le Seigneur fit éclater sa puissance en faveur d'Israël.* LA MER LE VIT ET S'ENFUIT; LE JORDAIN RETOURNA VERS SA SOURCE. Les MONTAGNES

REMARQUES.

(16) *Lorsqu'Israël &c.] In exitu Israël de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro: — Facta est Judæa sanctificatio ejus; Israël potestas ejus. — MARE VIDIT ET FUGIT: JORDANIS CONVERSUS EST RETRORSUM. — Montes exultaverunt ut Arietes, & Colles sicut Agni Ovium, — Quid est tibi, Mare; quod fugisti: & tu, Jordanis, quare conversus es retrorsum? — Montes exultastis sicut Arietes; & Colles sicut Agni Ovium? — A facie Domini mota est Terra: à facie Dei Jacob: — Qui convertit petram in stagna, & rupem in fontes aquarum.* Ces huit Versets, selon les Septante & la Vulgate, font le commencement du *Pseaume CXIII.* mais ils font un *Pseaume* à part dans l'Hebreu. Je les crois la conclusion du *Pseaume CXII.* avec lequel ils me paroissent faire non-seulement un *Cantique* admirable, mais encore un des plus parfaits modèles de l'*Ode* dans le *Genre Sublime.* De ces Versets unis au *Pseaume*, qui les précède, se forme une *Pièce* entière & dans le véritable goût de l'Antiquité, qui s'attachoit à mettre par-tout une certaine unité de sujet.

tagnes sautèrent comme des Béliers, & les Collines comme des Agneaux. O Mer, qui te faisoit enfuir; & toi, Jourdain, pourquoi retournois-tu vers ta source? Montagnes, pourquoi sautiez-vous comme des Béliers, & vous, Collines comme des Agneaux. La Terre trembla devant la face du Seigneur, devant la face du Dieu de Jacob; de ce Dieu, qui convertit la Pierre en étang, & qui change le Rocher en source d'eau vive.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

Quelles Images! Quelle Poësie! Mais aussi quelle ressemblance trouvera-t-on entre ce transport d'un Poëte Lirique, inspiré par l'Esprit Saint, & les Expressions, qu'un accablement de douleur doit dicter à THÉRAMENE? (17) On ne voit, dit l'Abbé DESFONTAINES, dans l'ECRITURE que ces sortes de Figures, qui prêtent du sentiment aux Êtres inanimés. Eh! qui prétend le nier? Qui s'est mis en devoir de soutenir que ces Figures ne sont pas toujours employées à propos dans les endroits où l'Écriture en fait usage? Il ne s'agit pas ici de savoir si les Poëtes peuvent, ou ne peuvent pas, à l'exemple des Écrivains Sacrés, animer à leur gré toute la Nature. On ne leur a jamais disputé ce privilège. Il leur est commun avec les Orateurs: mais ces derniers doivent en user beaucoup plus sobrement, & ne s'en prévaloir que quand il s'agit d'opérer de certaines impressions très-vives. Ce n'est point à Racine, comme Poëte, que l'on fait le procès; c'est à Racine faisant parler Théràmene lui-même, qui ne peut pas plus jouir des Privilèges accordés aux Poëtes qu'aucun autre Personnage de Tragédie. Rien n'est donc moins judicieux que de prétendre justifier les excès du Langage déclama-

R E M A R Q U E S.

(17) On ne voit, dit l'Abbé Desfontaines,] RACINE VENGÉ, p. 96.

Tome IV.

R

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

teur de *Théramene* par les hardiesses d'un saint *Prophete*, qui dans un *Enthousiasme* tout divin célèbre les merveilles du *Dieu de Jacob*; de l'Être Créateur; du Souverain Arbitre de la Nature; & qui se trouve dans le cas, où le Langage le plus figuré devient le plus simple & le plus propre. A la présence du *Dieu d'Israël*, les *Flots* se divisent, & suspendus de part & d'autre, ils ouvrent au milieu de leur sein une route sûre à toute une Nation fugitive, pour la dérober à la poursuite d'une puissante Armée, qui va rester abîmée sous les mêmes *Flots* réunis. A la présence de ce même *Dieu* le *Jourdain* remonte vers sa source, & livre à cette Nation l'entrée de la Terre promise. Voilà deux des principaux Evénemens, où *Dieu* déployant sa toute-puissance en faveur de son Peuple, suspendit le cours des Loix, qu'il a lui-même imposées à la Nature; voilà ce que le *Prophete* nous offre sous un seul coup d'œil dans ce peu de mots: *La mer le vit, & s'enfuit; le Jourdain retourna vers sa source.* Que nous offre *Théramene*? Un *Flot* personifié, qui s'approche de la terre; qui s'y brise; qui jette un *Monstre* sur le rivage; & qui, n'en ayant pas eu peur tandis qu'il l'apportoit, se retire épouvanté de la vue de ce *Monstre* au moment qu'il n'a plus de communication avec lui.

Le Flot, qui l'apporta, recule épouvanté.

C'est cette *Image* puérile, & même ridicule, ce n'est pas trop dire, qu'un *Critique de profession* ose comparer à l'*Image* vraiment Sublime renfermée dans les paroles du *Prophete*. Il n'appartenoit sans-doute qu'à l'Abbé *Desfontaines* de justifier ainsi son *Poëte bien aimé*.

XI. La suite du *Récit* de *Théramene* ne nous arrêtera pas aussi longtems. A l'arrivée du *Monstre*,

Tout fuit; & sans s'armer d'un courage inutile,

Dans le Temple voisin chacun cherche un aïlle.
 Hippolite lui seul, digne Fils d'un Héros,
 Arrête ses Courriers, faist ses javelots,
 Pouffe au Monstre; & d'un dard, lancé d'une main fure
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.
 De rage & de douleur le Monstre bondissant,
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant;
 Se roule, & leur présente une gueule enflamée,
 Qui les couvre de feu, de sang, & de fumée.

EXAMEN
 du récit
 de Théra-
 mene.

Supposé que *Théramene* ait dû dire toutes ces choses, on ne le peut accuser que de peindre avec plus d'ordre, de soin & d'exacitute, que l'excès de sa douleur & ses inquiétudes ne doivent le lui permettre. Il faudroit que le tissu même de son discours exprimât sa situation par une forte de désordre. On y verroit alors avec plaisir cet *Ordre de Sentiment*, que j'ai pris soin de distinguer (18) ailleurs de l'*Ordre de Raisonnement*. Ce dernier est insupportable ici, parce qu'il n'occupe que notre esprit, quand notre Cœur ému demande à l'être d'avantage. La situation de *Théramene* lui laisse moins la liberté de peindre à loisir, que de dessiner à la hâte; & même, pour montrer en un mot & plus précisément encoré, quel est ici son devoir, c'est moins un *Dessain*, que l'on attend de lui, que la première idée d'un *Dessain*, où les plus frappans des principaux traits seulement soient marqués avec force. Je parle d'une partie essentielle de l'*Art Oratoire*, à laquelle nos *Poëtes Tragiques* ne me paroissent pas avoir assez d'égards dans leurs *Descriptions pathétiques*. Tout entiers au soin d'orner

REMARQUES.

(18) ailleurs] Voyez, Tome III. *Discours sur l'ODE*, Rem. 30.

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

& d'embellir, ils ne pensent gueres à la fin de (19)
ce Précepte d'HORACE.

*Non satis est pulchra esse Poëmata; dulcia sunt,
Et quocumque volent animum auditoris agunto.*

C'est-à-dire: *Ce n'est pas assez que les Poëmes soient beaux par le fonds des Pensées; il faut encore qu'ils soient agréables par la Diction & par l'Harmonie des Vers, & qu'ils menent l'esprit de l'Auditeur au but, qu'ils veulent atteindre, quel que puisse être ce but.* Cette Regle contient implicitement celles de Longin, que j'ai développées au commencement de cet Écrit. Les Auteurs Dramatiques doivent être attentifs à ne rien mettre dans leurs Descriptions, qui ne se rapporte à l'Intérêt actuel. Cet Intérêt actuel dans le Récit de Thérémene est d'exciter la pitié des Spectateurs, & d'augmenter les regrets de Thésée par la peinture de la Mort d'Hippolite. C'est Hippolite déchiré, qu'il faut offrir à nos yeux, ainsi qu'à ceux de son Pere. Glissez légèrement sur la cause de ce désastre affreux. Cette cause n'a rien d'assez intéressant pour nous; & pour Thésée, il suffit qu'il sache que Neptune ne l'a que trop exaucé. Quoi! vous employez près de quarante Vers à faire connoître cette cause. Ce sont de très-beaux Vers, il est vrai: mais aussi la seule impression, qu'ils fassent sur nous, c'est d'amuser inutilement notre Imagination, quand notre Cœur seul devoit être occupé. Nous sommes tranquilles; quand nous devrions être troublés, quand nous devrions être, sinon fondans en larmes, du moins atteints de tristesse & prêts à verser des pleurs.

XII. Retournons aux Chevaux d'Hippolite. THÉRÉMENE en parle si souvent & si longuement, que

R E M A R Q U E S.

(19) ce Précepte d'Horace.] ART. POËT. Vers 99.

Je ne reconnois plus en lui le Gouverneur du Fils de *Thésbe*. Je n'y vois que le Conducteur de ses Equipages.

EXAMEN
du récit
de *Théramène*.....

La frayeur les emporte; & sôûrds à cette fols,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.

Il n'y a là de nécessaire que ces Mots: *La frayeur les emporte*. Le surplus est inutile, parce que le sens en est compris; autant qu'il le doit être ici, dans le Vers suivant; qui me paroît bien à tous égards.

En efforts impuissans leur Maître se consume.

Mais les trois Vers, qui viennent après, sont hors de toute vraisemblance, par rapport à *Théramène*, qui n'ayant dû s'occuper que d'*Hippolite* seul, n'a pas eu le loisir ni de voir ni d'apprendre ce qu'il nous débite.

Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.

On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,

Un Dieu, qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.

A travers les rochers la peur les précipite.

Ce dernier Vers est très-bien. J'en dirois autant des deux suivans, qui sont très-beaux; si ce qui fait leur beauté ne me paroïssoit pas être un défaut en cet endroit. Il faut avoir un grand sang froid pour savoir si bien choisir & combiner ses mots, que leur son même peigne les objets, dont on parle. Ce n'est pas *Théramène*; c'est le Poëte qui dit:

L'effieu crie & se rompt. L'intrépide Hippolite

Veit voler en éclats tout son char fracassé.

Ceci rentre dans le vrai Ton de la Tragédie.

Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.

Théramène, qui se ressouvient enfin qu'*Hippolite*

EXAMEN est mort, & qu'il doit en être affligé vivement & longtems, semble en demander la permission à *Thésée* en lui disant:
du récit
de Thésée,
mena.

Excusez ma douleur. Cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.

Ses sanglots redoublés doivent être la seule excuse. La *profonde douleur* ne demande point pardon des larmes, qu'elle répand. *Racine* après s'être si longtems écarté du Langage du *Sentiment*, s'est efforcé d'y revenir par une *Transition* aussi froide que maladroite. Ce qui la suit est fort bon.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux Fils
 Traîné par les Chevaux, que sa main a nourris.

Il veut les rappeler & sa voix les effraie.

Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.

De nos cris douloureux la plaine retentit.

Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.

Ils s'arrêtent,

Qu'étoit-il besoin d'ajouter cette *menue Circonstance* :

Non loin de ces tombeaux antiques

Où des Rois ses Ayeux font les froides reliques ?

Si cette *Circonstance* peut faire quelque impression sur *Thésée*, ce que je ne crois pas; il est certain qu'elle est incapable d'en faire aucune sur les *Spéctateurs*. Une des grandes difficultés du *Poëme Dramatique*, c'est qu'il n'y soit rien dit, qui n'agisse en même tems & sur les *Spéctateurs*, & sur le *Personnage*, auquel on adresse la parole. Enfin voici de l'excellent, & l'on y retrouve avec plaisir, celui de nos *Poëtes*, qui fait le mieux parler au Cœur.

J'y cours en soupirant, & sa Garde me suit.

De son généreux sang la trace nous conduit.

Les rochers en font teints. Les ronces dégoûtantes
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
 J'arrive; je l'appelle; &, me tendant la main,
 Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
Le Ciel, dit-il, *m'arrache une innocente vie.*
Prends soin après ma mort de la triste Aricie,
Cher Ami; si mon Pere un jour désabusé
Plaint le malheur d'un Fils fausement accusé,
Pour appaiser mon sang & mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa Captive;
Qu'il lui rende... A ces mots ce Héros expiré
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré.

EXAMEN
 du récit
 de Théra-
 mene.

Quand *Théramene* achève de prononcer avec peine ces derniers mots, sa douleur doit être à son comble; &, le redoublement de ses larmes & de ses sanglots lui coupant soudain la parole, il ne doit avoir ni la force ni l'esprit de finir par cette réflexion ingénieuse:

Triste objet, où des Dieux triomphe la colere,
 Et que méconnoitroit l'œil même de son Pere:

Il ne doit recouvrer la parole, qu'après avoir entendu *Thésée* s'écrier:

O mon Fils, cher espoir que je me suis ravi!
 Inécorables Dieux, qui m'avez trop servi!
 A quels mortels regrets ma vie est réservée!

L'extrême douleur de *Thésée* est une sorte de soulagement à celle de *Théramene*, & lui rend assez de force pour achever ce qui lui reste à dire.

Cette première partie du *Récit de Théramene* répond à ceux que les Anciens ont fait de la mort d'*Hippolite*. RACINE en avoit trois devant les yeux, celui d'*Euripide*, celui d'*Ovide*, & celui de *Séneque*. Je suis persuadé qu'il n'est tombé dans toutes les

EXAMEN
du récit
de Théra-
mene.

fautes, que j'ai reprises, qu'à force de vouloir imiter & même surpasser ses modèles. On peut aisément s'en convaincre en confrontant ensemble les quatre *Récits*.

XIII. Après les exclamations de *Thésée*, *THÉRAMENE* reprend ainsi la parole.

La timide *Aricie* est alors arrivée.

Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux,

A la face des Dieux l'accepter pour Epoux.

Elle approche. Elle voit l'herbe rouge & fumante.

Voilà le véritable *Stille*, qui convient à *Théramene* : mais le premier des Vers suivans contient une réflexion un peu trop recherchée pour son état.

Elle voit, quel objet pour les yeux d'une Amante :
Hippolite étendu sans forme & sans couleur.

Voici présentement du *Bel-Esprit* tout pur, & du *Bel-Esprit* qui réfléchit à son aise.

Elle veut quelque tems douter de son malheur ;
Et, ne connoissant plus ce Héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolite & le demande encore.

Ces deux derniers Vers ne sont qu'une répétition, sous un tour différent, de la *Pensée ingénieuse* renfermée dans le second des deux Vers, qui terminent la première partie de ce *Récit*.

*Triste objet, où des Dieux triomphe la colere,
Et que méconnoitroit l'œil même de son Pere.*

Les deux Vers, que je reprends en cet endroit, ont amené, comme nécessairement, ces deux autres, qui ne sont qu'un véritable allongement.

Mais trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les Dieux.

Voici ce qu'*Aricie* doit uniquement faire au moment qu'elle aperçoit le corps d'*Hippolite*.

Et froide, gémissante, & presque inanimée,
Aux pieds de son Amant elle tombe pâmée.
Ilmene est auprès d'elle. *Ilmene* toute en pleurs
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.

Le premier des deux derniers Vers est totalement EXAMEN
Cheville. Avons-nous besoin de savoir ce que fait du récit
Ismene. Le dernier *Hémistiche* du second Vers est de Théra-
 encore un trait d'esprit déplacé. C'est la *Reflexion* mene.
 & non le *Sentiment*, qui le produit; & *Theramene*
 n'est pas encore en état de réfléchir. Il doit dire
 simplement qu'il est accouru, pendant qu'on s'em-
 presse à faire revenir *Aricie*;

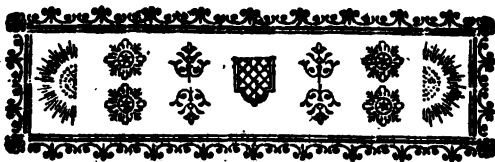
Enfin après tant d'écarts; après tant d'indulgen-
 ce pour son *Bel-Esprit*. & pour son *Génie poétique*,
 il finit avec la même sagesse qu'il a commencé.

Et moi je suis venu, détestant la lumière,
 Vous dire d'un Héros la volonté dernière:
 Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi,
 Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.

XIV. Voilà bien du mal que j'ai dit de *Racine*;
 & cependant je puis assurer dans la plus grande véri-
 té, que je ne connois personne qui fasse plus de cas,
 que moi, de ses *Tragédies*. Mais plus je les estime,
 plus j'y vois de choses parfaites en tout genre; &
 plus je crois qu'il les faut examiner avec rigueur.
 L'Indulgence n'est faite que pour les Auteurs Mé-
 diocres. J'en dis assez pour mettre ma Critique à
 l'abri du reproche de mauvaise humeur. Que ne suis-
 je aussi sûr de l'avoir garantie de celui de manquer
 de justesse! Je ne puis répondre que de mes intentions.
 J'ai voulu pousser la sévérité tout aussi loin qu'elle
 pouvoit aller; &, sans l'avoir voulu, j'aurai peut-être
 donné dans l'excès. Si l'on prend la peine de m'en
 convaincre, faudra-t il que je m'en afflige? Non, sans-
 doute. On ne sçauroit me réfuter sans m'instruire; &
 mes fautes d'ailleurs ne peuvent que tourner à la
 gloire des admirables talens d'un illustre Ecrivain,
 qui, dès l'instant même qu'il commença de faire
 goûter ses *Tragédies* au Public, fut cause que
 CORNEILLE, le GRAND CORNEILLE ne fut plus le
 seul *Poëte Tragique*; je ne dirai pas que la France,
 mais que le Monde eût pu compter jusqu'alors.

Il ne me reste plus, qu'à faire ressouvenir les Lecteurs du Plan, que j'ai proposé dans l'Avertissement sur les neuf premières Réflexions Critiques, & de ce que j'ai promis au sujet de l'exécution de ce Plan. Je vais tenir exactement parole, & ne donner qu'un simple essai de ce que je crois que l'on pourroit faire d'utile à l'occasion du Traité de Longin, Cet Essai sera d'autant moins considérable, que m'étant insensiblement engagé dans l'Examen de la Traduction de M. Despréaux, j'ai cru qu'il étoit utile d'en relever les inexactitudes, & de procurer aux Lecteurs François, autant qu'il seroit en moi, l'intelligence de Longin. Les Versions des autres Traducteurs m'ont beaucoup aidé; mais je sçais si peu de Grec, que, malgré ce secours, je n'aurois pas risqué de m'engager dans un examen fort au-dessus de mes forces, si M. l'Abbé Gapperonnier, Professeur Royal en Langue Grecque, ne m'avoit pas offert de m'aider de ses conseils, & de me voir exactement tout ce que je ferois. C'est donc, à proprement parler, d'une science étrangère, que je me pare à cet égard. Il en est à-peu-près de même pour l'essai des Remarques d'un autre genre, que je vais donner. Les Interprètes de Longin, & beaucoup d'autres Livres très-connus, m'ont fourni presque tout ce que j'avois à dire, & je ne serai peut-être pas toujours exact à les citer. Voilà de quoi je devois prévenir le Public. Mon dessein ne fut jamais d'en imposer; & je ne suis pas d'humeur à souhaiter qu'on estime mon travail, plus qu'il ne peut valoir.

Et refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundia parati sumus. CICER. L. II. TUSCUL. QUÆST.



TRAITÉ DU SUBLIME,

O U

DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de Longin.

CHAPITRE PREMIER,

Servant de Préface à tout l'Ouvrage.

VOUS sçavez bien, (1) mon cher TERENTIUS, que lorsque nous lûmes ensemble le petit Traité

REMARQUES.

CHAP. I. (1) *mon cher Terentianus,*] Le Grec porte, *mon cher Posthumius Terentianus*: mais j'ai retranché *Posthumius*; le nom de *Terentianus* n'étant déjà que trop long. Au reste, on ne sçait pas trop bien qui étoit ce *Terentianus*. Ce qu'il y a de constant, c'est que c'étoit un Latin, comme son nom le fait assez connoître, & comme *Longin* le témoigne lui-même dans le Chapitre X. DESPRÉAUX.

C'est la première des *Remarques*, que *M. Despréaux* a mises à la suite de sa *Traduction*. Malgré le Plan, que

que (2) Cecilius a fait du Sublime, (3) nous trouvâmes que la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet; que les principaux points de cette matiere n'y étoient pas touchés, & qu'en un mot cet ouvrage n'étoit pas appor- ter un grand profit aux Lecteurs, qui est néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a deux choses à quoi il se faut toujours étudier. La première est, de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir. Cecilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses: car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles ce que c'est que le Grand & le Sublime, (4) comme si c'étoit un point fort ignoré: mais il ne dit rien

R E M A R Q U E S.

je ne fais fait, de renvoyer ces sortes de *Remarques* après ce *Traité*, je ne laisserai pas de faire entrer ici toutes celles de M. Despréaux, de M. Dacier, de Tullius, & de M. Boivin, dans lesquelles il ne s'agira pas de *Discussions Grammaticales*, & qui ne seront point chargées de mots Grecs. DE ST. MARC.

(2) *Cecilius*. C'étoit un Rhéteur Sicilien. Il vivoit sous Auguste, & étoit contemporain de Denys d'Halicarnasse, avec qui il fut lié même d'une amitié assez étroite. DESP.

(3) *nous trouvâmes que la bassesse de son stile &c.*] Voyez les *Remarques sur la Traduction*, Chapitre I. Nombre I. Je n'y renverrai pas souvent par une *Note*, comme je le fais cette première fois; & je me contenterai d'indiquer par une * les endroits, pour lesquels il faut recourir à ces *Remarques*. Il se trouvera de même de tems en tems des * dans les *Notes*, que je mets ici sous le texte. Elles y seront aussi pour renvoyer aux mêmes *Remarques sur la Traduction*. DE ST. MARC.

(4) *comme si c'étoit un point fort ignoré:*] Le reproche, que Longin fait à *Cecilius*, de s'être efforcé de montrer fort au long ce que c'est que le Sublime, com-

des moyens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne-ſçai pour-quoi, comme une chose absolument inutile. (5). Après tout, * cet Auteur peut-être n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à louer pour son travail, & pour le deſſein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puis-que vous voulez que j'écrive auſſi du Sublime, voyons, pour l'amour de vous, ſi

R E M A R Q U E S.

me ſi les Lecteurs l'avoient ignoré, ne prouveroit-il pas, contre la prétention de M. Dacier, que *Cecilius* n'étoit pas le premier qui ſe fût aviſé d'écrire ſur cette matiere. En effet, ſ'il avoit été le premier à bien diſtinguer le *Genre Sublime* des autres *Genres d'Eloquence*, le reproche, que *Longin* lui fait, ſeroit tout-à-fait injuſte. D'un autre côté ſuppoſé que *Cecilius* n'eût pas été le premier à déterminer exactement en quoi le *Genre Sublime* diffère des autres, ne pourroit-on pas croire, qu'enſeignant la *Rhétorique* à Rome du tems d'*Auguſte*, il n'avoit compoſé ſon petit *Traité du Sublime* que pour les *Romains*, auxquels il falloit bien développer la nature d'une matiere, qui leur étoit preſque inconnue, comme on le peut préſumer par les Ouvrages de *Cicéron* ſur l'*Art Oratoire*, où l'on voit par-tout, qu'il fait conſiſter la *Grande Eloquence* dans l'*Abondance* & dans l'*ORNEMENT*. *Copioſe & ornatè dicere*; c'eſt à-peu-près tout ce qu'il en connoiſſoit. M. *Silyain* trouve que *Longin* a tort de blâmer *Cecilius*. V. p. 38. *Deſſinit. & Diviſ. du Subl.* par M. *Silyain*. N. I. Il y raiſonne juſte, mais ſur un faux Principe. Trompé par ce que M. *Deſpréaux* a dit dans ſa *Préface*, touchant l'*Objet* du *Traité de Longin*, il ſuppoſe par-tout que ce *Rhétteur* traite de ce que nous appellons ſpécialement *Le Sublime*. DE ST. MARC.

(5) *Après tout, cet Auteur &c.*] En diſant que *Cecilius* étoit moins à blâmer, pour ce qu'il n'avoit pas fait, qu'à louer pour ce qu'il avoit voulu faire; *Longin* nous preſcrit une regle, qui doit être celle de tous les *Critiques*, & qu'il paroît avoir empruntée de *Cicéron*, qui, dans ſon *Orateur*, Ch. L. dit: *Nec ego id, quod deſſi antiquitati, ſupremo potius, quam laudo quod eſt: præſertim cum ea majora judicem, quæ ſunt, quam illæ quæ deſunt.* DE ST. MARC.

nous n'avons point fait sur cette matiere quelque observation raisonnable, & dont les Orateurs puissent tirer quelque sorte d'utilité.

Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon ouvrage, & que vous m'en direz votre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis. Car comme (6) un Sage dit fort bien, si nous avons quelque voie pour nous rendre semblables aux Dieux, c'est (7) de *faire du bien*, & de *dire la vérité*.

(8) Au reste, comme c'est à vous que j'écris, c'est-à-dire, à un homme * instruit de toutes les belles connoissances, je ne m'arrêterai point sur beaucoup de choses qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matiere, pour montrer que * le Sublime est en effet ce qui forme l'excellence & la souveraine perfection du Discours: que c'est par lui que les grands Poëtes & les Ecrivains les plus fameux ont remporté le prix, * & rempli toute la postérité du bruit de leur gloire.

R E M A R Q U E S.

(6) *un Sage*] Pythagore. DESP. Note Marginale. Ellen dans le II. Liv. de son *Hist. Div.* Chap. LIX. attribue à Pythagore le mot, que Longin cite ici. DE ST. MARC.

(7) *CHANG. de faire du bien,*] Dans l'Édition de 1683. ces mots furent substitués à ceux-ci: *de faire plaisir*, qui étoient dans les Éditions précédentes. M. Despreaux fit plusieurs changemens à sa Traduction dans cette même Édition de 1683. comme on le verra dans la suite. BROSS.

Dans l'Édition de Geneve, M. Brossette, au lieu de *faire plaisir*, avoit mis par mégarde, *faire du bien*. C'est ce que M. Du Montell a pris soin de corriger; & la correction a passé dans les autres Éditions. DE ST. MARC.

(8) *Au reste, &c.*] Ci-devant, pp. 90. 91. & 92. j'ai traduit, pour l'usage que j'en voulois faire, la fin de ce Chapitre, qui n'est ici rien moins qu'exactement rendue. DE ST. MARC.

Car il ne persuade pas proprement, mais il ravit, il transporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée (9) d'étonnement & de surprise, qui est tout autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire (10) à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle

R E M A R Q U E S.

(9) *d'étonnement & de surprise.*] Si M. Despréaux, qui n'avoit besoin que de l'un de ces termes, pour rendre à la manière la pensée de Longin, vouloit absolument les employer tous deux; il semble que la justesse demandoit que le second fût mis le premier. La surprise précède l'étonnement, qui n'en est que la continuation & l'augmentation jusqu'à certain point. DE ST. MARC.

(10) *à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire &c.*] Le Texte dit simplement: *ce qui persuade est le plus souvent en notre puissance.* Cela n'est vrai qu'autant que l'on suppose, que les Anciens ne distinguoient point la Persuasion de la Conviction. Les Raisonnemens convainquans peuvent souvent manquer leur effet, parce que, bien que nous en sentions toute la vérité, nous avons des intérêts de Passions, qui nous sont chères, & qui nous empêchent de nous rendre à la force de ces Raisonnemens. Mais en ce cas, il n'est vrai que nous soyons les maîtres de nous rendre ou de ne nous rendre pas, que dans la supposition que les Passions nous laissent libres; & dans le sens où l'on dit qu'on agit avec liberté, quand on fait ce que l'on veut. Pour la Persuasion, c'est l'effet qu'un Discours produit dans le Cœur, dans la Volonté, dans le Siège même des Passions; & cet effet n'est jamais volontaire. Un Discours véritablement persuasif doit renverser l'obstacle, que les Passions opposent à ses efforts, & s'emparer de notre consentement malgré nous-mêmes. Toute la différence, que je vois à cet égard entre le Sublime & le Persuasif, c'est que le premier nous arrache impétueusement, & tout d'un coup à nos Affections les plus vives, pour nous faire vouloir le contraire de ce que nous voulions: au lieu que le second s'infinue doucement, & ne vient à bout de détruire les Affections, qui lui sont contraires; qu'en les minant, si je puis m'exprimer ainsi, les unes après les autres, & sans laisser appercevoir son but;

n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. (II) Il n'en est pas ainsi du Sublime; * Il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la finesse de l'*Invention*: la beauté de l'*Oeconomie*, & de

R E M A R Q U E S.

qu'en excitant en nous tantôt un mouvement, tantôt un autre; qu'en nous montrant par-tout notre propre intérêt, & le développant, pour ainsi dire, piece à piece. Le Sublime dompte les volontés. Le *Persuasif* les gagne. DE ST. MARC.

(II) Il n'en est pas ainsi du Sublime; &c.] L'effet, que *Longin* attribue au Sublime est le même en général, que *Cicéron* & *Quintilien* attribuent à la GRANDE ELOQUENCE. *Ex omnibus Oratoris laudibus*, dit le premier, dans le BRUTUS Chapitre LXXX. *ista maxima inflammare animos audientium, & quocumque res postulet, seclere.* QUINTILIEN, Liv. VI. Ch. II. p. 361. attend des Passions, dont il parle, les mêmes effets, que *Longin* attend du Sublime; & dit: *Quis vero Judicem rapere, & in quem vellet habitum animi posset perducere, quo dicto (peut-être dicente) pendum & irascendum esset rarius fuit (Oratorem invenire.) Atque hoc est quod dominatur in judiciis; hæc eloquentiam regunt.... Ubi ... animis judicium vis afferenda est, ibi proprium Oratoris opus est &c.* Probatationes efficiunt sane ut causam nostram meliorem esse judices putent: Affectus præstant ut etiam velint. Sed id, quia volunt, credunt quoque. Nam cum irasci, favere, odisse, misereri coeperint, agi jam rem suam existimant; & sicut amantes de forma judicare non possunt, quia sensum oculorum premit amor, ita omnem inquirenda veritatis rationem judex amittit occupatus affectibus; astu fertur, & velut rapido flumini obsequitur. Si l'on joint à ces paroles deux autres Passages de *Quintilien* rapportés dans les Remarques 34. & 36. sur les *Addit. à la Préf.* on verra que les idées de *Longin* par rapport au Sublime, sont si semblables à celles du Rhéteur Latin sur la Grande Eloquence, qu'on sera tenté de croire que *Longin* n'a fait souvent qu'en transporter les pensées dans la Langue. DE ST. MARC.

de la *Disposition*; c'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite même du Discours. Mais * quand le Sublime (12) vient à éclater où il faut, il renverse tout comme un foudre, & présente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramassées ensemble. (13) Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de semblable, seroit inutile pour vous, qui sçavez ces choses par expérience, & qui m'en feriez au besoin à moi-même des leçons.

R E M A R Q U E S.

(12) CHANG. *vient à éclater*] EDITION de 1683. Dans les précédentes Editions on lisoit; *vient à paroître*. BROSS. Ce mot rendoit mieux l'Expression Grecque que celui d'*éclater*. DE ST. MARC.

(13) *Mais ce que je dis ici, &c.*] Le Texte pouvoit être rendu, même avec un peu de paraphrase; en moins de mots. *Toutes ces choses, mon cher Terentianus, & celles qui leur ressemblent, vous sont connues par expérience; & vous pourriez en donner des leçons.* Par une partie des *Remarques*, que l'on vient de voir, je crois avoir montré que M. Despréaux auroit pu facilement perfectionner sa *Traduction*, s'il eût voulu s'attacher un peu plus à la Lettre, & ne pas se piquer de marcher sur les traces du *hardi d'Ablancourt*, qui, ne s'occupant que du soin de bien écrire, ne s'est jamais mis en peine de traduire, ni peut-être d'entendre les Auteurs, dont il *parodisoit* les Ouvrages. DE ST. MARC.



C H A P I T R E II.

S'il y a un art particulier du Sublime; & des trois vices qui lui sont opposés.

IL faut voir d'abord (1) s'il y a un Art particulier (2) du Sublime. Car il se trouve des gens qui s'imaginent que c'est une erreur de le vouloir réduire en Art, & d'en donner des préceptes. (3) Le Sublime, disent-ils, nait avec nous, & ne s'ap-

R E M A R Q U E S.

CHAP. II. (1) *s'il y a un Art particulier du Sublime.*] Voyez *Addit. à la Pref. titre, s'il y a un Art du Sublime, & Dissert. sur l'Objet du Traité de LONGIN, N. VI. p. 110. DE ST. MARC.*

(2) *du Sublime.*] Le Grec dit du *Sublime* ou du *Profond*. Tous les *Interprètes* ont pris ces deux termes pour synonymes. J'ai peine à croire, que *Longin* ait voulu les employer comme tels. Ce n'est que dans ce seul endroit qu'ils sont mis avec la *Particule disjonctive*, par-tout ailleurs, la *Conjonction* les unit dans une même Phrase. Je pense donc, que par le *Sublime* & le *Profond* notre *Rhétteur* a voulu présenter deux idées différentes. Et dans le fait, ces deux différentes idées conviennent également à son sujet. La *Profondeur* n'est pas moins nécessaire que le *Sublime* à la *Grande Eloquence*. Voyez *Dissert. sur l'Objet du Traité de LONGIN, N. XI. & Rem. 63. p. 128. DE ST. MARC.*

(3) *Le Sublime, disent-ils, &c.*] C'est à l'exemple de *Quintilien* (Liv. I. Ch. XI. p. 110.) que *Longin* entend ici de réfuter l'erreur de quelques *Beaux-Esprits* ignorans & de certains *Maîtres*, qui croyoient que la *Nature* seule faisoit tout dans l'*Eloquence*, & que les *Préceptes* lui nuisoient plutôt qu'ils ne lui servoient. Ce qu'on oppoisoit à l'*Eloquence* en général, *Longin* suppose qu'on le peut opposer à l'espèce particulière d'*Eloquence*, dont il entend de traiter. Cette Objection est très-spécieuse, en ce qu'elle renferme quelque chose de vrai. Qui s'imposeroit la loi de suivre toujours & par-tout exactement toutes les *Regles* prescri-

prend point. Le seul art pour y parvenir, c'est d'y être né. Et même, à ce qu'ils prétendent, il y a des ouvrages que la Nature doit produire toute seule. La contrainte des préceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine sécheresse qui les rend maigres & décharnés. Mais je soutiens, qu'à bien prendre les choses, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoique la Nature ne se montre jamais plus libre que dans les discours sublimes & pathétiques; il est pourtant aisé de reconnoître (4) qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard, & qu'elle n'est pas absolument ennemie de l'art & des

R E M A R Q U E S.

tes par la *Rhétorique*, ne seroit rien moins qu'*Eloquent* dans tous ses discours. Cet Art n'établit point de Regles, qu'il faille toujours observer, *quasi quasdam leges immutabili necessitate constrictas*, dit *QUINTILIEN*, LIV. I. Ch. XIV. p. 114. Tout dépend de la nature des Sujets; & le bon sens doit apprendre quand il faut suivre les Regles de l'Art, ou quand il faut s'en écarter. *Mutantur pleraque causis, temporibus, occasione, necessitate. Atque ideo res in Oratore precipua consilium est, quia varie & ad rerum momenta convertitur.* J'ai peur que ce *Consilium*, que *Quintilien* demande aux *Orateurs*, ne paroisse une Chimère aux *Ecrivains de ce tems*. L'utilité veut quelquefois que l'on abandonne des Loix établies par elle seule. *Neque enim (p. 115.) rogationibus, plebisve scitis sancta sunt ista precepta, sed hoc quiddam est utilitas excogitavit.* Est-il nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les *Préceptes*, qui ne dépendent que de l'Art, & qui ne prescrivent, pour ainsi dire, qu'une sorte de *Mécanisme* d'ordre, d'avec les *Préceptes fondamentaux*, qui ne sont autre chose que les Loix imposées par la Nature même à chaque Sujet, dont l'*Orateur* doit parler; Loix invariables, que l'on ne parvient à bien connoître que par des réflexions profondes & multipliées, & de l'exacte observation desquelles naît la véritable *Eloquence*. DE ST. MARC. ◆

(4) CHANG. qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard, & Ces mots furent ajoutés dans l'Édition de 1683. Boss.

regles. J'avoue que dans toutes nos productions il la faut toujours supposer comme la baze, le principe, & le premier fondement. Mais aussi il est certain que notre esprit a besoin d'une méthode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu; & que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquérir la parfaite habitude du Sublime. * Car comme les vaisseaux sont en danger de périr, lorsqu'on les abandonne à leur seule légèreté, & qu'on ne sçait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir: il en est ainsi du Sublime, si on l'abandonne à la seule impétuosité d'une nature ignorante & téméraire. (5) Notre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'éperon. Démosthène

R E M A R Q U E S.

(5) *Notre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'éperon.]* C'est du Sublime, que Longin dit ce que M. Despréaux lui fait dire de notre esprit. Depuis les mots qui sont à la tête de la Rem. 3. jusqu'ici, rien presque n'est traduit. Voici, sinon élégamment, du moins fidèlement, ce que Longin dit. Le Sublime, disent-ils, naît avec nous; on ne peut pas l'enseigner; & ce qui peut seul y conduire, c'est d'en être né capable. Les vains préceptes de l'Art altèrent, à ce qu'ils croient, les ouvrages de la Nature; ils les dessèchent, & leur ôtent toute leur force. Et moi, je soutiens que l'on se convaincra du contraire, en faisant attention que, si la Nature jouit pour l'ordinaire de toute sa liberté dans les Discours du Genre Sublime & du Genre Pathétique, elle n'est cependant pas quelque chose, qui n'agisse qu'au hazard; & qui ne connoisse aucune méthode: Qu'en tout elle est comme le premier principe de production & le modèle original, mais que la méthode peut lui prescrire quant & jusqu'à quel point elle peut se servir de chaque chose; & de plus, par l'usage & l'exercice, la mettre en état de s'en servir avec sûreté: Qu'enfin le Sublime court les plus grands risques, si n'ayant de lui-même aucune consistance, & si n'étant point affermi, pour ainsi dire, par le poids des préceptes, on l'abandonne à lui-même, à la seule impétuosité d'une audace ignorante; car ce Sublime n'a pas moins

dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puisse nous arriver dans la vie, c'est, d'être heureux : mais qu'il y en a encore un autre qui n'est pas moindre, & sans lequel ce premier ne sçauroit subsister, qui est de sçavoir se conduire avec prudence. * Nous en pouvons dire autant à l'égard du Discours.

(6) [*La Nature y tient la place du bonheur, & l'Art celle de la prudence. Et, ce qu'il faut ici prin-*

R E M A R Q U E S.

souvent besoin de frein que d'épéron. Ce morceau, dont le stile est extrêmement concis dans l'Original, est, en outre, chargé de *Métaphores* très-hardies & très-dures. Ce qui, joint à la longueur de la *Phrase*, le rend très-difficile à traduire. Je me suis efforcé d'en exprimer tout le sens ; & si, comme M. Despréaux, je me suis vu contraint de paraphraser, je puis me flatter du moins d'avoir été plus court. Au-reste la manière, dont j'ai traduit, fait disparaître la *Comparaison* du *Sublime* & des *Vaisseaux* : M. Botvin a fait voir qu'il n'y avoit ici que des *Métaphores* & qu'il étoit inutile de rien suppléer pour avoir une *Comparaison*.

Tout ce que Longin dit dans ce Chapitre pour montrer que le *Sublime* a besoin d'être conduit par l'*Art*, me semble prouver de plus en plus, que c'est du *Genre sublime d'Eloquence*, qu'il veut parler. DE ST. MARC.

(6) [*La Nature y tient la place &c.*] Les 10. lignes imprimées en *Italique* & renfermées entre deux Crochets, ne sont pas de M. Despréaux. Il avoit mis au lieu de cela : *La Nature est ce qu'il y a de plus nécessaire pour arriver au Grand : Cependant si l'Art ne prend soin de la conduire : c'est une aveugle qui ne sçait où elle va.* Dans ses *Remarques*, il dit au sujet de ces paroles : „ J'ai suppléé la reddition de la comparaison, qui manque en cet endroit dans l'Original ”. Il y manque bien plus que cela, puisque la *Lacune* est de deux Feuilles dans le Manuscrit de la *Bibliothèque du Roi*. Ce que je donne à la place des paroles de M. Despréaux, est un petit *Fragment* recouvré par Tollius, & tiré d'un des *Manuscrits* de Longin, qui sont au *Vatican*. Le même Tollius, dans ses *Notes Françaises* sur la *Traduction* de M. Despréaux : dit : „ Je traduirai ici ce qu'il y a

cipalement remarquer, c'est de l'Art seul qu'on peut apprendre qu'il y a dans l'Eloquence des choses, dont on n'est redevable qu'à la Nature. Si, comme je l'ai dit, ceux qui blâment le soin, que l'on prend de donner des préceptes utiles, faisoient une attention sérieuse à ces choses en elles-mêmes, ils ne penseroient plus, ce me semble, que des regles sur le sujet, dont il s'agit, fussent inutiles & superflues.] (7) *****

R E M A R Q U E S.

„ de plus dans l'original de mon Manuscrit. „ Que la
 „ Nature tienne pour arriver au Grand la place du bon-
 „ heur: & l'Art celle de la prudence. Mais ce qu'on doit
 „ considérer ici sur toutes choses, c'est, que cette connois-
 „ sance même, qu'il y a dans l'Eloquence quelque chose
 „ qu'on doit à la bonté de la Nature, ne nous vient que
 „ de l'Art même, qui nous l'indique. C'est pourquoi je ne
 „ doute pas, que quand celui qui nous blâme de ce que nous
 „ tâchons d'assujettir le Sublime aux études & à l'Art,
 „ voudra faire ses réflexions sur ce que nous venons de dé-
 „ biter, il ne change bientôt d'avis, & qu'il ne condamne
 „ plus nos soins dans cette matiere, comme s'ils étoient
 „ superflus & sans aucun profit”. Voilà la maniere de
 „ traduire de Tollus. Sa Version Latine est d'un bout à
 „ l'autre aussi chargée de mots, que ce François. A force
 „ d'étendre par-tout son Original, il fait si bien qu'on
 „ ne le retrouve nulle part. DE ST. MARC.

Il donna son Edition de Longin en 1694. La même année on fit une double Edition des Oeuvres de M. Despreaux. On en fit encore une pareille en 1701. & dès 1710. il prépara celle qui ne parut qu'en 1713. après sa mort. Il y a lieu de s'étonner qu'il n'ait voulu faire aucun usage du Fragment imprimé par Tollus. Il devoit d'autant plutôt se hâter de l'insérer dans sa Traduction, que ce qu'il avoit cru mettre du sien pour achever le sens en cet endroit, n'étoit qu'une répétition de ce qu'il avoit fait dire à Longin dans la Comparaison du Sublime & des Vaisseaux. DE ST. MARC.

(7) *****] Il y a ici une Lacune considérable. L'Auteur après avoir montré qu'on peut donner des regles du Sublime, commençoit à traiter des vices qui lui sont opposés, & entr'autres du *Stile ansté*, qui n'est autre chose que le *Sublime trop poussé*. Il en faisoit voir l'extravagance par le passage d'un je ne sçai quel Poëte

(8) Telles sont ces pensées: (9) *Les Torrens entortillés de flamme.* (10) *Vomir contre le Ciel.*

R E M A R Q U E S.

dont il reste encore ici quatre (cinq) vers: mais comme ces vers étoient déjà fort galimathias d'eux-mêmes, au rapport de *Longin*, ils le sont devenus bien davantage par la perte de ceux qui les précédoient. J'ai donc cru que le plus court étoit de les passer, n'y ayant dans ces quatre (cinq) vers qu'un des trois mots que l'Auteur taille dans la suite. En voilà pourtant le sens confusément. C'est quelque *Capaneé* qui parle dans une Tragédie. *Et qu'ils arrêtent la flamme qui sort à long flots de la fournaise. * Car si je trouve le Maître de la maison seule, alors d'un seul torrent de flammes entortillé, j'embraserai la maison, & la réduirai toute en cendre. Mais cette noble Musique ne s'est pas encore fait ouïr.* J'ai suivi ici l'interprétation de *Langbaine*. Comme cette Tragédie est perdue, on peut donner à ce passage tel sens qu'on voudra: mais je doute qu'on attrappe le vrai sens. Voyez les *Notes* de Monsieur *Dacier*. *DESP.*

Dans la lacune suivante, *Longin* rapportoit un passage d'un Poète Tragique, dont il ne reste que cinq vers. Monsieur *Despréaux* les a rejettés dans les *Remarques*, & il les a expliqués comme tous les autres Interprètes: mais je crois que le dernier vers auroit dû être traduit ainsi, *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agréable Musique?* Ce n'est pas quelque *Capaneé*, mais *Borée* qui parle, & qui s'applaudit des grands vers qu'il a recités. *DACIER.*

Il n'est pas besoin qu'on prononce le dernier de ces vers par forme d'interrogation. Je m'imagine que ma Traduction Latine est assez claire, & qu'elle suffit pour soutenir ce que j'avance. *TOLLIVS.*

Voyez au commencement des *OBSERVATIONS sur les Vices opposés au SUBLIME*, la Traduction en Vers François des Vers supprimés par M. *Despréaux*, & dans la Remarque 75. la Traduction de *Tollivus*.

(8) *Telles sont ces pensées: &c.*] L'Auteur avoit parlé du *Sille enflé*, & citoit à propos de cela les fortifes d'un Poète Tragique, dont voici quelques restes. Voyez les *Remarques*. *DESP. Note Marginale.*

C'est à la Remarque ci-dessus qu'il renvoie.

(9) *Les Torrens entortillés de flamme.*] EDITION de 1683. *Les Torrens de flamme entortillés.* DE ST. MARC.

(10) *Vomir contre le Ciel.*] Cette idée, selon M. Le

(11) *Faire de Borée son joueur de flûtes*, & toutes les autres façons de parler dont cette pièce est pleine. (12) Car elles ne sont pas grandes & tra-

R E M A R Q U E S.

Febvre, est vilaine, faisant horreur, dégoûtante: *Turpe est, turum, fadum*. J'ai peur que cet Homme de goût ne soit ici faussement délicat. Je n'ai rien à dire à *Longin*. Je suppose la Critique fondée sur l'usage d'une Langue, qu'il devoit connoître mieux que nous. Le Verbe Latin *Vomere*, & le François *Vomir*, n'ont rien de bas au *Figuré*. C'est ce que l'on peut assurer sur ce que les *Poëtes* des deux Langues s'en servent très-souvent, même dans la *grande Poësie*. Mais pour nous en tenir à l'idée même censurée par *Longin*, que trouve-t-on d'*ensé* (car il s'agit ici d'*Ensûre*) dans ce Vers, que j'ai lu quelque part ?

Vomir contre le Ciel mille horribles blasphemes.

DE ST. MARC.

(11) *Faire de Borée son joueur de flûtes*.] Quelque ridicule que soit cette Imagination, le *Poëte Tragique* cité par *Longin*, n'est pas le seul Ecrivain, auquel elle soit venue. On trouve quelque chose de semblable dans la Vie de *Lucullus* par *Plutarque*. Pendant que *Mithridate*, Roi de Pont, assiégeoit la Ville de Cizique, & lorsque toutes ses batteries étoient prêtes pour donner l'assaut ; *La Déesse PROSERPINE*, dit l'Historien dans la Traduction d'AMYOT, s'apparut la nuit en dormant à *Aristagoras* secrétaire d'état de la chose publique des *Cyzicéniens*, qui lui dit, je suis ici venue pour amener le FLUTEUR DE LYRIE contre la Trompette Pontique. Le fait est que le lendemain un furieux vent de midi renversa toutes les Machines de *Mithridate*. *LONGIN* pouvoit citer cet exemple aussi-bien que celui de son *Poëte Tragique*. Mais comme il étoit arriere-petit-fils de *Plutarque*, on ne doit pas lui faire un crime de n'avoir pas choisi les Ecrits de son Bisaiëul, pour être directement l'objet de sa critique. Au reste *Plutarque* racontant, comme Historien, un fait rapporté par d'autres avant lui, je crois qu'on auroit tort de le censurer, pour s'être servi d'une expression ridicule, qu'une tradition populaire, autorisée par la superstition, avoit consacrée. DE ST. MARC.

(12) Car elles ne sont pas dans les Discours qu'on naïres.] J'ai retraduit tout cet endroit dans les *Observ.* sur les Vices opposés au Sublime, N. L. & j'y fais voir

giques, mais enflées & extravagantes. * Toutes ces Phrases ainsi embarrassées de vaines Imaginations troublent & gâtent plus un discours qu'elles ne servent à l'élever. De sorte qu'à les regarder de près & au grand jour, ce qui paroïssoit d'abord si terrible, devient tout à coup (13) sot & ridicule. Que si c'est un défaut insupportable dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos; à plus forte raison doit-il être condamné dans le Discours ordinaire. De-là vient qu'on s'est raillé de Gorgias pour avoir appelé Xerxès, le *Jupiter des Perses*, & (14) les *Vautours des sépulchres animés*. On n'a pas été plus indulgent pour Callisthene, qui en certains endroits de ses écrits * ne s'éleve pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vue. De tous ceux-là pourtant * je n'en vois point de si enflé que Clitarque. * Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce. Il ressemble à un homme; qui,

R E M A R Q U E S.

Rem. 78. en quoi M. Despréaux me paroît avoir mal pris le sens de son Auteur. DE ST. MARC.

(13) *sot & ridicule.*] Il n'y a rien dans le Grec, qui réponde au premier de ces mots, lequel seroit ici parfaitement inutile, s'il n'y servoit à gêner la *Phrase* & la *Pensée*. Il n'y a point d'opposition entre *terrible* & *sot*. Mais dans le cas, dont il s'agit, l'opposition est réelle entre *terrible* & *ridicule*, ou plutôt *méprisable*; car c'est ce que signifie le terme, dont Longin se sert; & c'est ainsi qu'il le falloit traduire pour la justesse de la *Pensée*. DE ST. MARC.

(14) *les Vautours des sépulchres animés.*] HERMOGENE va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sépulchres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux *Poëtes* de notre siècle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers. DESP.

Je ne m'amuserai point à faire voir l'extravagance de la réflexion d'*Hermogene*; & je me contenterai, dans la *Remarque* suivante, d'examiner les deux *Métaphores* de *Gorgias*. DE ST. MARC.

pour me servir des termes de Sophocle, (15) *enfla ses joues avec excès pour souffler dans une petite flûte.* Il faut faire le même jugement d'Amphicra-

R E M A R Q U E S.

(15) CHANG. DE L'EDIT. *enfla ses joues avec excès pour souffler dans une petite flûte.*] M. Despréaux avoit mis : * *ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte.* Ces Paroles ne sont susceptibles d'aucun sens. Elles peuvent seulement faire soupçonner, que M. Despréaux avoit entrevu la pensée de son Auteur. Voyez *Rem. sur la Trad.* Ch. II. N. VIII. J'y rends raison du *Changement*, que je fais en cet endroit, & j'y développe la pensée de Longin, qui me paroît avoir été mal entendue jusqu'ici.

Venons aux deux traits de *Gorgias*.

1^o. Il avoit appelé XERXES, le *Jupiter des Perses*. Cete Expression est *métaphorique*, & toute *Métaphore* est une *Comparaison* abrégée. On nommoit le *Roi de Perse*, le *Grand Roi*, le *Roi des Rois*. Il avoit des *Souverains* & même des *Rois* pour *Vassaux*, pour *Tributaires*, pour *Sujets*. Les *Satrapes* étoient de véritables *Souverains* dans l'étendue de leurs *Provinces*. De même que *Jupiter* est le *Souverain* des *Dieux* & des *Hommes*; de même dans l'enceinte de la *Perse*, *Xerxès* étoit le *Souverain des Rois & des Hommes*. La *Comparaison* est juste, & la *Métaphore* l'est nécessairement aussi. L'Expression de *Gorgias* n'est que hardie, & n'a rien d'*enflé* ni de *gigantesque*. Ceux qui la railloient, la trouvoient apparemment déplacée. C'est pourquoi *Longin* devoit entrer dans quelque détail, & faire voir comment une *Métaphore* juste en elle-même pouvoit être accusée d'*Enflure*. M. LE FEBVRE justifie *Gorgias*, en prouvant par quelques Vers d'un *Chœur des Perses* d'*Eschyle*, & par la *Remarque* du *Scholaste* sur ces Vers, que les *Perses* avoient coutume de donner à leurs *Rois* le titre de *Dieux*. LANGBAIN dit, que *Gorgias* a pu faire allusion à ce qu'*Hérodote* raconte d'un *Habitant* des bords de l'*Hellepont*, qui haranguant *Xerxès*, commença son *Discours* de cette manière: O JUPITER, *pourquoi sous l'habit d'un Perso, & sous le nom de XERXES* &c. M. Le Fevre rapporte par occasion une folie singulière d'un *Italien*, *Homme d'esprit*, qui revenant de l'*Ambassade* de la *Porte*, & passant par *Rome*, se fit présenter au *Pape*, auquel il dit, entre autres choses, qu'on le pou-

te, d'Hegéſias & de Matris. Ceux-ci quelquefois ſ'imaginant qu'ils ſont épris d'un enthouſiaſme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils penſent, ne ſont que niaſer & que badiner comme des enfans.

R E M A R Q U E S.

voit appeller: *Il GRAN TURCA de i Chriſtiani*. La Penſée de *Gorgias* n'a pas manqué d'*Imitateurs*. *OPPIEN* appelle *Antonin*, le *Fils du Jupiter Auſonien*. Avant lui *STACE* avoit dit d'*Earinus* (Liv. III. des *Silves*, Piece IV. Vers 17.)

———— placida quem fronte miniſtrum
Jupiter Auſonius pariter Romanaque Jumo
Adſpiciunt & uterque probant.

Les *Empereurs Romains*, ainſi que les *Rois de Perſe*, commandoient à des *Souverains*; & la *Métaphore d'Oppien* & de *Stace* n'eſt pas moins juſte que celle de *Gorgias*. Mais je ne ſçais ſi l'on voudroit approuver celle du P. *Le Moyne*, qui, dans le VI. *Entretien Poétique* de ſon I. Liv. donne au ſéjour de nos *Rois à Paris*, au *Louvre*, le nom de *Ciel du Royaume*. Cette *Métaphore* eſt plus audacieuſe que celle de l'*Orateur Grec*; & ne manque pas cependant d'une ſorte de juſteſſe, comme on peut ſ'en convaincre ſi l'on veut lire l'endroit même, que j'indique, & faire attention à la manière, dont le *Poète* y développe ſa penſée.

2°. *Gorgias* appelloit LES *VAUTOURS des ſépulchres animés*. Je ſuis de l'avis de M. *Deſpréaux* contre *Langbaine*, M. *Le Fevre* & *Tollius*, qui ſouſcrivent à la censure approuvée par *Longin*. La ſuite fera voir, qu'en effet, la *Penſée* de *Gorgias* n'eſt pas ſi condamnable. *TOLLIUS* étend la même censure ſur une foule de *Paſſages* de différens *Auteurs Grecs & Latins*, où l'expreſſion de cet *Orateur* ſe trouve dans les mêmes termes ou dans termes équivalens. Il en cite d'*Eſchile*, de *Licophon*, d'*Oppien*, de *Nomnus*, de *S. Ignace d'Antioche*, de *S. Grégoire de Nazianze*. Celui de ce dernier eſt très-ſingulier. Il y parle des *Bêtes féroces*, auxquelles on donnoit des *Hommes à dévorer* dans les *Amphithéâtres*, & les appelle des *Sépulchres courans*. Pour les *Paſſages des Auteurs Latins*, nous allons en juger.

Et certainement en matière d'Eloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'Enflure. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons sur-tout

R E M A R Q U E S.

Dans les *Fragmens* du H. Liv. des *Annales* d'ENNIUS on lit :

*Volturus in sybis miserum mandebat Hemonem.
Heu, quam crudeles condebat membra sepulchro!*

Ces Vers ne sont pas admirables : mais, en les regardant comme partie d'une *Narration*, où le *Poëte* parle lui-même, le second ne contient qu'une *Pensée* très-simple, très-naturelle, & qui se présente d'elle-même. *Sénèque le Rhéteur*, dans la *Préface* du V. Liv. des *Controverses*, dit, en parlant d'un *Déclamateur* de son tems : MUSA RHETOR... multum habuit ingenii, nihil cordis. Omnia usque ad ultimum tumorem perducta, ut non extra sanitatem, sed extra naturam essent. Quis enim ferret... Illud quod de subitis mortibus memini eum dicentem. „ Quid „ quid vitum voritat, quidquid piscium natat, quidquid ferarum discurret, nostris sepeliatur ventribus. Quare nunc „ cur subito moriamur : mortibus vivimus ; Non sum ex iudicibus severissimis, qui omnia ad exactam regulam redigant. Multa donanda ingenitis puto ; sed donanda vitia, non portenta sunt. La *Maxime* de *Sénèque* est sage & judicieuse. Mais, pour revenir à notre objet, dans la *Phrase* du *Rhéteur* MUSA, ce n'est pas *nostris sepeliatur ventribus*, qu'il faut reprendre. La *Métaphore* est assez naturelle en elle-même. Mais rien n'est plus enflé, plus froid ; & plus puéril en même-tems, que le reste de la *Phrase* de ce *Rhéteur* ; & *Longin* n'auroit pas manqué d'y trouver tous les *Vices opposés au Sublime*.

PHÈDRE, cet *Amateur* & ce *Modelé* admirable de la noble simplicité, dit (Liv. IV. Fab. V.) que les *Belettes* firent prisonniers de guerre les *Chefs des Rats*,

*Quos immolatos victor avis dentibus
Capacis alvi misit tartareo specu.*

Le ridicule de ce dernier Vers se fait d'autant mieux sentir, que l'*Auteur* peche, & contre son propre caractère, & contre la nature de sa sorte d'*Ouvrage*.

d'être accusés de fécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sçai comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

* Dans un noble projet on tombe noblement.

Cependant il est certain que l'*Enflure* n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans les corps

R E M A R Q U E S.

Voici deux traits de l'*Oraison contre Pison*, qui plaisent à *Tollius*. Après une espece d'énumération de plusieurs Loix, & de différens usages abolis pendant le Consulat de ce *Pison*, CICÉRON s'écrie: *Hæc sunt, & Carnifex, in grembo sepulta Consulatus tui.* Le faux & le *puéril* de ce premier trait est si sensible, qu'il est inutile de le détailler. *Cicéron* apostrophe encore ainsi son adversaire: *Bustum Republicæ, qui te Consulem tum Romæ dicis fuisse.* C'est un bon mot, qui lui plaisoit, & qu'il avoit déjà dit plus haut: *Bustum legum omnium & religionum.* Pour donner une espece de sens à ces deux Passages, c'est par *Bucher*, & non par *Tombeau*, qu'il faut traduire *Bustum*. CICÉRON emploie ce Terme *métaphoriquement*, en partant de sa signification propre, par laquelle, selon les Usages funéraires des Romains, il vouloit dire le *Bucher* dans l'état auquel il se trouvoit, lorsque le corps, dont on l'avoit chargé, venoit d'être consumé. Dans le VI. Liv. des *Métamorph.* V. 661. *OVIDE* raconte ainsi ce que *Térde* fit au moment, qu'en lui présentant la tête sanglante de son Fils, sa Belle sœur *Philomele* lui fit connoître, qu'il venoit d'en manger les membres.

*Thracius ingenti mensas clamore repellit,
Viperæque ciet Stygia de valle sorores:
Et modo, si possit, reserato pectore diras
Egerere inde dapes; semesaque viscera gessit:
Flet modo, seque vocat BUSTUM MISERABILE NATI.
Nunc sequitur nudo genitas Pandione ferro.*

Ce n'est point par l'*Enflure*; c'est par le *Froid* & le *Puéril*, que ce Récit pêche; & *Tollius* a raison de dire que la situation de *Térde* & le caractère féroce de sa Nation, y sont exprimés *putide & puérillement*. Mais il

* Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse; mais au-dedans elle est creusée & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car, comme on dit fort bien: *Il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique.*

R E M A R Q U E S.

n'est question que du cinquième Vers. *Ovide*, toujours trop complaisant pour son esprit, & s'embarrassant peu des Regles de la convenance, place dans ce Vers, aussi mal-à-propos qu'en mille autres endroits, une *Pensée ingénieuse*, au lieu d'une *Peinture de Sentiment*. *TÉRÈS*, nous dit-il, *se nomme lui-même le MALHEUREUX BUCHER (ou TOMBEAU) de son Fils*. Eh quoi! Le moment, qui met ce Pere infortuné dans la plus affreuse de toutes les situations; est-il pour lui le moment d'avoir de l'esprit? La *Pensée*, que le *Poëte* lui prête, ne peut-être l'effet que de la réflexion, même un peu tranquille; & cependant *Térés* est en proie à des mouvemens impétueux, où la fureur & la tendresse, la rage & la douceur se succédant rapidement, & s'entremêlant sans cesse les unes aux autres, ne lui laissent pas même la liberté d'avoir un commencement de réflexion. C'est la peinture de ces Mouvemens, qu'il me falloit offrir. Mais si le *Poëte* avoit dit lui-même ce qu'il fait dire à *Térés*, la *Pensée* ne seroit point blâmable. Le *Poëte* narre de sang froid, & rien ne l'oblige à rejeter une courte *réflexion épisodique*, qui naît de son sujet, & qui peut donner du relief à son récit, sur-tout quand elle a la sorte de vérité, qui suffit à la *Poësie*. J'aurois vu, d'un coup d'œil, & sans rien approfondir, que l'estomac d'un Pere, qui vient de manger les membres de son Fils, *les consume, comme un Bucher les est consumés; les renferme, comme un Tombeau les est renfermés*. Je n'aurois pas été plus loin, & ce léger rapport de ressemblance, qui donne de la justesse à la *Pensée* de *Gorgias*, auroit satisfait mon Imagination. C'est le manque de cette justesse apparente entre l'idée, que le mot *Bustum* exprime, & celle que je dois avoir de *Pison* après son *Consultar*, qui rend la *Métaphore* de *Cicéron*, non-seulement *enflée, froide, puérile*, mais absolument fautive. Il faut que je tâche de parvenir, par une suite de réflexions, à trouver quelque ombre de rapport entre un *BUCHER*, qui vient de consumer un Corps, ou si l'on veut, entre le *TOMBEAU*, qui renferme les cendres

Au reste le défaut du stile enflé, c'est de vouloir aller au-delà du Grand. * Il en est tout au contraire du Pueril. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du discours.

Qu'est-ce donc que Puérilité? Ce n'est visiblement autre chose qu'une pensée d'Ecolier, qui, pour être trop recherchée, devient froide. * C'est le vice où tombent ceux qui veulent toujours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant; mais sur-tout ceux qui cherchent avec tant de soin (16) le plaisant & l'agréable: Parce qu'à la fin *

R E M A R Q U E S.

de ce Corps; & PISON, dont la conduite trop molle a laissé périr, pendant son Consulat, plusieurs Loix, plusieurs Usages, &c. J'ai beau réfléchir. Ce rapport échappe à mes recherches, & je ne sçais ce que Cicéron a voulu dire. C'est pourtant par ces Exemples de l'Orateur Romain, que M. PEARCE prétend, en quelque sorte, justifier Gorgias. On ne s'en étonnera pas, en voyant qu'il semble en même tems approuver les Sépulchres courans de S. Grégoire de Nazianze. Mais ce qui pourra surprendre, c'est qu'il condamne la Métaphore, par laquelle Eunapius appelle Longin, une Bibliothèque vivante. (Voyez PREF. Rem. 6.) Je ne vois rien qui puisse mieux servir à la justification de Gorgias, qu'une Expression pareille à la sienne, qui fait une très-belle Pensée dans VALERE-MAXIME. Cet Auteur après avoir parlé (Liv. IV. Ch. VI.) du superbe Monument qu'Artemise fit élever à son Mari Mausole; ajoute: *Quid... de illo inclito tumulo loquere, cum ipsa MAUSOLI VIVUM ac SPIRANS SEPULCHRUM fieri concupierit, eorum testimonio, qui illam extincti ossa potioni aspersa bibisse tradunt.* La Pensée de Valere-Maxime seroit encore plus belle, s'il en avoit rendu l'Expression plus précise, en supprimant une de ces deux Epithetes, VIVUM & SPIRANS, qui ne sont que la répétition l'une de l'autre. DE ST. MARC. (16) le plaisant & l'agréable:] M. Despreaux fait ici le mauvais usage du mot, *plaisant*, que j'ai remarqué dans quelqu'autre endroit. D'ailleurs ce mot est inutile dans cette Phrase. Tout est dit par l'*agréable*. DE ST. MARC.

pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sottise affectation.

(17) Il y a encore un troisieme défaut opposé au Grand, qui regarde le Pathétique. Théodore l'appelle (18) une *fureur hors de saison*, lorsqu'on s'échauffe mal-à-propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le sujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. (19) En effet, on voit très-souvent des Orateurs, qui, comme s'ils étoient yvres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent

R E M A R Q U E S.

(17) Il y a encore un troisieme défaut opposé au Grand, qui regarde le Pathétique.] Le Relatif se rapporte à Grand, & doit se rapporter à défaut. M. Despréaux auroit évité sans peine cette Construction si vicieuse, s'il avoit un peu plus suivi la lettre de son Auteur. J'ai traduit toute la fin de ce Chap. depuis l'*Alinea*, qui commence par ces mots : *Et certainement en matière d'éloquence*, &c. Voyez *Observ. sur les Vices opposés au Sublime*, NN. III. & XI. & Rem. 117. & 118.

(18) une *fureur hors de saison*,] Le nom Grec donné par Théodore au défaut, dont il s'agit, est *Le Parenthir-se*. Ce Rhéteur n'entendoit sans-doute par là, que les *Emportemens hors de saison*, qu'il comparoit à la *fureur*, qui transportoit les *Ménades*, lorsque pleines du Dieu, dont elles célébroient les *Misteres*, elles couraient le *Thir-se* en main. Comme *Longin* donne plus d'étendue au nom *Parenthir-se*, que n'avoit fait Théodore, je crois qu'il eut été plus à propos d'expliquer ce terme par *Les Passions déplacées*, que par une *fureur hors de saison*. On auroit annoncé ce qui va suivre. DE ST. MARC.

(19) CHANG. En effet, on voit très-souvent &c.] Avant l'Édition de 1683. le Traducteur avoit mis : *En effet, quelques-uns, ainsi que s'ils étoient yvres, ne disent point les choses de l'air, dont elles doivent être dites, mais ils sont entraînés de leur propre impétuosité, & tombent sans cesse en des emportemens d'Écolliers & de Déclamateurs; si bien que &c.* DE ST. MARC.

Dans cet endroit, *Longin* paroît avoir imité ce Passage de l'Orateur de *Cicéron*, Ch. XXVII. *Si is non preparatis auribus, inflammare rem cepit; furere apud sanos, & quasi inter sobrios bacchari violentus videtur.* DE ST. MARC.

ment point à leur sujet, mais qui leur sont propres, & qu'ils ont apportées de l'Ecole : si bien que comme on n'est point touché, de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux & insupportables. Car c'est ce qui arrive nécessairement à ceux qui s'emporent & se débattent mal-à-propos devant des gens qui ne sont point du tout émus. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

CHAPITRE III.

Du Stile froid.

(1) **P**OUR ce qui est de ce Froid ou Puéril dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs ; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime : * il sçait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens : si ce n'est qu'il est enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoiqu'aveugle pour ses propres défauts, & si curieux au reste (2) d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la dernière Puérilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples, parce que Cécilius en a déjà rapporté un assez grand nombre. En voulant louer Alexandre le Grand. Il a, dit-il, *conquis toute l'Asie en moins de tems qu'Isocrate n'en a employé* (3) à com-

R E M A R Q U E S.

CHAP. III. (1) *Pour ce qui est de ce Froid &c.]* Voyez *Observ. sur les Vices opposés au Sublime.* REMARQUE 117. p. 188. DE ST. MARC.

(2) *d'étaler de nouvelles pensées.]* Voyez *Ibid.*

(3) *à composer son Panegyrique.]* Le Grec porte, & *composer son Panegyrique pour la guerre contre les Perses.*

poser son *Panegyrique*. (4) Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur! Par cette raison, Timée, il s'enfuira (5) que les Lacédémoniens le doivent céder à Isocrate * puisqu'ils furent trente ans à prendre

R E M A R Q U E S.

Mais si je l'avois traduit de la sorte, on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre *Panegyrique* que du *Panegyrique d'Isocrate*, qui est un mot consacré en notre langue. DESP.

J'aurois mieux aimé traduire, qu'ISOCRATE n'en a employé à composer le *Panegyrique*. Car le mot son, m'a semblé faire ici une équivoque, comme si c'étoit le *Panegyrique d'ALEXANDRE*. Ce *Panegyrique* fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perses; cependant les *Interprètes Latins* s'y sont trompés, & ils ont expliqué ce passage comme si ce discours d'Isocrate avoit été l'éloge de Philippe pour avoir déjà vaincu les Perses. DAC.

C'est de *Gabriel de Petra*, que M. Dacier veut parler, quand il dit, que les *Interprètes Latins* se sont trompés en cet endroit; & M. Le Fevre en avoit déjà fait la remarque. Mais ce Sçavant, & M. Dacier après lui, se trompent, en confondant le *Panegyrique* avec le *Discours à Philippe*. DE ST. MARC.

(4) Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur! Il y a dans le Grec du *Macédonien* avec un *Sophiste*. A l'égard du *Macédonien*, il falloit que ce mot eût quelque grace en Grec, & qu'on appellât ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Cicéron l'*Orateur Romain*. Pour le mot de *Sophiste*, il signifie bien plutôt en Grec un *Rhéteur* qu'un *Sophiste*, qui en François ne peut jamais être pris en bonne part, & signifie toujours un homme qui trompe par de fausses raisons, qui fait des *Sophismes*, *Cavillatorem*: au lieu qu'en Grec c'est souvent un nom honorable. DESP.

(5) que les Lacédémoniens le doivent céder à Isocrate.] Le Grec dit: qu'Isocrate l'emporte de beaucoup en valeur sur les Lacédémoniens. Par ces paroles, Longin impute formellement à Timée le dessein de comparer la valeur d'Isocrate à la valeur d'Alexandre. Ce manque de justice & d'équité, qui ne peut être que l'effet d'une distraction, a fait dire à M. BAYLE (*Dict. Art. de Timée*) qu'il ne reconnoissoit plus ici Longin, & qu'il ne sça-

la ville de Messene, & que celui-ci n'en mit que dix à faire son Panégyrique.

Mais, à propos des Athéniens qui étoient prisonniers de guerre dans la Sicile, * de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve? Il dit, *Que c'étoit une punition du Ciel, à cause de leur*

R E M A R Q U E S.

voit ce qu'il avoit fait de son goût. Quelques autres Critiques, entre autres Costar, dans son *Apologie de Voltaire*, n'ont pas fait difficulté de le traiter plus durement que M. Bayle. En effet, il est visible que ce n'est point la valeur d'*Isocrate*, que *Timée* compare à celle d'*Alexandre*. Il ne les met en parallèle que par rapport à la facilité de l'exécution de ce qu'ils avoient entrepris. Il y a même plus, c'est que la Pensée de *Timée* n'est ni fautive, ni puérile, de la manière même que *Longin* la propose. *TIMÉE*, dit-il, louant *ALEXANDRE LE GRAND*, dit qu'il conquit toute l'Asie en moins d'années qu'*ISOCRATE* n'en mit à composer le Discours panégyrique touchant la guerre contre les Perses; c'est-à-dire, le discours solennel par lequel il conseilloit la guerre contre les Perses. Car il faut faire attention, que les Grecs n'attachoient pas la même idée que nous au mot Panégyrique, qui dans leur Langue signifie, célèbre, solennel, ce qui se fait dans l'Assemblée du Peuple. Or, dès que *Timée* parle d'un Discours, qui conseilloit de faire la guerre aux Perses; & qu'*Alexandre* n'avoit fait qu'exécuter, en quelque sorte, ce que ce Discours conseilloit; la relation est plus que suffisante, pour que la Comparaison d'*Isocrate* avec *Alexandre* soit juste, par rapport au tems, que chacun d'eux avoit mis à l'exécution de son entreprise. Voyez *Dial. III.* de la *Manière de bien penser* du P. *Bouhours*. Véritablement s'il ne s'agissoit dans le Panégyrique, que des louanges des Athéniens, cette même Comparaison méritoit la censure, que *Longin* en fait. Mais *Denis d'Halicarnasse* (T. I. p. 57. l. 29.) prétend que ce Discours d'*Isocrate* n'est pas moins une exhortation à la Guerre contre les Perses, qu'un éloge des Athéniens. C'est sous ce premier point de vue, que *Timée* l'envisageoit; & par-là la Comparaison étant à l'abri de la Critique, il est difficile de justifier ici *Longin*. Voyez Jugement des Scavans de M. Gibert, T. I. Art. de *Longin*. DE ST. MARC.

*impiété envers le Dieu Hermès, autrement Mercure; & pour avoir mutilé ses statues. * Vû principalement qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie qui tiroit son nom d'Hermès de pere en fils; (6) sçavoir Hermocrate fils d'Hermon. Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'étonne qu'il n'ait dit aussi de Denys le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fût chassé de son Royaume par Dion & par Heraclide * à cause de son peu de respect à l'égard * de Dios & d'Heraclès, c'est-à-dire, de Jupiter & d'Hercule.*

Mais pourquoi m'arrêter après Timée? Ces Héros de l'antiquité, je veux dire Xénophon & Platon, sortis de l'École de Socrate, s'oublent bien quelquefois eux-mêmes, jusqu'à laisser échapper dans leurs écrits des choses basses & puérides. Par exemple, ce premier dans le livre qu'il a écrit de la République des Lacédémoniens: *On ne les entend, dit-il, non plus parler que si c'étoient des pierres. Ils ne tournent non plus les yeux que s'ils étoient de bronze: Enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur * que ces parties de l'œil que nous appel-*

R E M A R Q U E S.

(6) *sçavoir Hermocrate fils d'Hermon.*] Dans ce qui précède ces Mots, M. Despréaux me paroît n'avoir rendu ni la pensée de Timée, ni celle de Longin. Remontons au commencement de l'*Althea*, pour traduire le tout littéralement. *Mais quelle est sa réflexion au sujet des Athéniens restés prisonniers de guerre en Sicile? Il dit que, parce qu'ils s'étoient comportés d'une manière impie à l'égard d'Hermès, & qu'ils avoient mutilé ses Statues, ils en furent punis par le moyen principalement d'Hermocrate, Fils d'Hermon; lequel Hermocrate, du côté de ses Peres, tiroit son origine du Dieu qu'ils avoient outragé. Cette Pensée & plusieurs autres pareilles du même Ecrivain, sont fortement censurées par Plutarque au commencement de la Vie de Niclas; & Longin ne paroît, en quelque sorte, s'acharner si fort sur Timée, que pour justifier le Jugement, que son Bisacul, en avoit porté. DU ST. MARC.*

sons en Grec du nom de Vierges. C'étoit à Amphicrate & non pas à Xénophon d'appeller les prunelles des Vierges pleines de pudeur. (7) Quelle pensée! bon Dieu! parce que le mot de *Corté*, qui signifie en Grec la prunelle de l'œil, signifie une vierge, de vouloir que toutes les prunelles universellement soient des vierges pleines de modestie; vû qu'il n'y a peut-être point d'endroit sur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux; & c'est pourquoi Homere pour exprimer un impudent, (8) *Homme chargé de vin*, dit-il, *qui a l'impudence d'un chien dans les yeux.* Cependant Timée n'a pu voir une si froide pensée dans Xénophon, * sans la revendiquer comme un vol qui lui avoit été fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'emploie dans la Vie d'Agatocle. *N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa propre couche qui venoit d'être mariée à un autre; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain même de ses nocces? Car qui est-ce qui eût voulu faire cela, * s'il eût eu des vierges aux yeux* (9) *& non pas des courtisanes.*

R E M A R Q U E S.

(7) *Quelle pensée! bon Dieu! parce que le mot de Corté, &c.*] Plusieurs Critiques se sont élevés ici contre Longin, comme ayant cité de mémoire, ou suivi de mauvaises Copies des Ouvrages de Xénophon, Ecrivain, à leur avis, trop sensé pour se laisser aller à de pareilles puérités. Le mot, qui fait la misérable Equivoque, si justement censurée par Longin, ne se trouve ni dans les Livres Imprimés, ni dans les Manuscrits de Xénophon, DE ST. MARC.

(8) CHANG. *Homme chargé de vin, &c.*] Première manière avant l'Édition de 1683. *Tyrogne, dit-il, avec ses yeux de chien.* BROSS.

(9) CHANG. DE L'EDIT. *& non pas des courtisanes.*] M. Despréaux avoit mis; *& non pas des prunelles impudiques.* Bien loin que ces mots offrent le sens ridicule de la Pensée de Timée, ils n'en offrent aucun. La Note de M. Dacier sur cet endroit, justifie le *Changeant*, que j'ai fait. DE ST. MARC.

Mais que dirons-nous de Platon; quoique divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprès, où l'on devoit écrire les actes publics, use de cette pensée: *Ayant écrit toutes ces choses, ils poseront dans les Temples ces (10) monumens de cyprès.* Et ailleurs à propos des murs.

R E M A R Q U E S.

[10] *monumens de cyprès.*] De la maniere dont M. Despréaux a traduit ce passage, je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer: car pourquoy des *Tablettes de Cyprès* ne pourroient-elles pas être appellées des *monumens de Cyprès*? PLATON dit: *ils poseront dans les Temples ces mémoires de Cyprès.* Et ce sont ces *mémoires de Cyprès*, que Longin blâme avec raison: car en Grec comme en notre Langue, on dit fort bien des *mémoires*; mais le ridicule est d'y joindre la matiere, & de dire des *mémoires de Cyprès*. DAC.

Le Froid de ce mot de (Platon) consiste dans le terme de *monument* mis avec *cyprès*. C'est comme si on disoit à propos des Registres du Parlement: *ils poseront dans le Greffe ces monumens de parchemin.* Monsieur Dacier se trompe fort. DESP.

La Note de M. Dacier appartient pour le fonds à M. Le Fevre, qui rend les termes de Platon par *Memoria cyparissina*. Que l'on dise en François; *Monumens ou Mémoires de Cyprès*; le ridicule est toujours le même, & l'Expression est toujours froide & puérile. Notre usage est de dire un *Monument*, des *Monumens*, sans ajouter le nom de la matiere. Des *Monumens de Marbre*, d'*Airain*, de *Parchemin*, ou de *Papier*, ne seroient pas moins ridicules, que des *Monumens*, ou des *Mémoires de Cyprès*. Pour la Note de M. Despréaux, on vient de la voir telle qu'elle est dans les Editions de 1701. & de 1713. M. Brossette & les Editeurs venus depuis, l'ont donnée telle qu'elle est dans le Longin François de l'Edition de Tollius, qui travailloit sur l'Edition de 1683. où M. Despréaux avoit mis cette Note après coup à la fin de ses Remarques. Elle y est conçue en ces termes: „ *Monumens de Cyprès.*] J'ai oublié de dire, à propos „ de ces paroles de *Timée*, qui sont rapportées dans „ le troisième Chapitre, que je ne suis point du tout „ du sentiment de M. Dacier, & que tout le froid à „ mon avis de ce passage, consiste dans le terme de

*Pour ce qui est des murs, dit-il, Mégillus, (11) je suis de l'avis de Sparte, (12) de les laisser dormir à terre, & de ne les point faire lever. * Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Hérodote quand il appelle les belles femmes (13) le mal des yeux.*

R E M A R Q U E S.

» Monument mis avec Cypres. C'est comme qui diroit
 » à propos des Registres du Parlement, ils poseront dans
 » le Greffe ces monumens de parchemin.
 Le Passage de Platon, dont il s'agit, est dans son V. Liv. Des Loix. M. Le Fevre, qui faisoit grand cas de ce Philosophe à cause de sa *Diction Attique*, dit que ses Ecrits sont pleins de pareilles Puérités. Il se proposoit même d'en rapporter un grand nombre d'exemples dans les *Remarques* étendues, qu'il méditoit sur *Longin*.
 DE ST. MARC.

(11) *je suis de l'avis de Sparte.*] Il n'y avoit point de murailles à Sparte. DESP. N. M.

Je m'étonne que l'on trouve encor dans la marge de cette seconde Edition (de 1683.), *Il n'y avoit point de murailles à Sparte: & que Monsieur Dacier n'ait pas averti Monsieur Despréaux, que Platon traite ici des murs d'Athènes, & du port de Pirée; que les Lacédémoniens depuis la prise d'Athènes avoient abbatu. Voyez mes Remarques Latines.* TOLL.

Tollius a repris cette Note de M. Despréaux, disant que Platon parle ici des murs d'Athènes & du Port de Pirée, que les Lacédémoniens avoient abbatu, depuis la prise d'Athènes. Il y a beaucoup d'apparence, que *Tollius* se trompe: car s'il avoit bien examiné le Passage de Platon, il auroit reconnu qu'il n'est point question en cet endroit-là des murailles d'Athènes. Voyez Platon, Liv. V. des Loix, p. 778. de l'Edit. d'Henri Etienne. BROSS.

Tollius dit dans sa Remarque Latine à-peu-près la même chose que dans sa Note Française. DE ST. MARC.

(12) CHANG. de les laisser dormir à terre, &c.] Avant l'Edition de 1683. on lisoit: *de les laisser dormir, & de ne les point faire lever, tandis qu'ils sont couchés par terre.* BROSS.

(13) *le mal des yeux.*] Ce sont des Ambassadeurs Persans qui le disent dans *Hérodote* chez le Roi de Macé-

Ceci néanmoins semble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est; (14) parce que ce sont des Barbares qui le disent dans le vin & dans la débauche: (15) * mais ces personnes n'excusent pas la bassesse de la chose, & il ne falloit pas,

R E M A R Q U E S.

doine *Amyntas*. Cependant *Plutarque* l'attribue à *Alexandre le Grand*, & le met au rang des Apophtegmes de ce Prince. Si cela est, il falloit qu'*Alexandre* l'eût pris à *Hérodote*. Je suis pourtant du sentiment de *Longin*, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'*Alexandre*. DESP.

(14) parce que ce sont des Barbares qui le disent dans le vin & dans la débauche:] *Longin* rapporte deux choses, qui peuvent en quelque façon excuser *Hérodote* d'avoir appelé les belles femmes, le mal des yeux; la première que ce sont des Barbares qui le disent; & la seconde, qu'ils le disent dans le vin & dans la débauche. En les joignant, on n'en fait qu'une, & il me semble que cela affoiblit en quelque manière la pensée de *Longin*, qui a écrit: parce que ce sont des barbares qui le disent, & qui le disent même dans le vin & dans la débauche. DAC.

Cette Observation est juste, & le fonds en est à M. Le Febvre. DE ST. MARC.

(15) CHANG. mais ces personnes &c.] Editions avant celle de 1683. mais comme ces personnes ne sont pas de grande considération, il ne falloit pas, &c. Bross.

Le Texte dit: il ne falloit pas à l'occasion de pareilles personnes, mériter pour toujours le reproche de petitesse d'esprit. Cette Phrase, liée à ce qui la précède, n'offre rien de fort raisonnable, & je ne vois pas pourquoi les Editeurs & les Traducteurs de *Longin*, qui sont venus depuis la publication des Notes de M. Le Febvre, n'ont pas adopté le changement de quelques Lettres, proposé par cet ingénieux & sçavant Critique. Au moyen de cette légère correction, *Longin* parle conséquemment. Après avoir dit, que deux choses semblent excuser *Hérodote*, l'une, que ce sont des Barbares, qui parlent; & l'autre, qu'ils parlent étant ivres; il ajoute: mais de pareilles raisons n'autorisent pas à s'attirer pour toujours le reproche de petitesse d'esprit. DE ST. MARC.

pour rapporter (16) un méchant mot, se mettre au hazard de déplaire à toute la postérité.

R E M A R Q U E S.

(16) un méchant mot.] Je souscris au Jugement de M. Despréaux, car c'est lui, qui parle en cet endroit, & non pas son Auteur. Appeler de belles Femmes; *les douleurs des yeux*, (c'est l'Expression Grecque), est quelque chose de très-puéril & de très-froid. La plupart des Editeurs de Longin & d'autres Sçavans ont pris parti contre lui pour Hérodote. Ce qu'ils disent se réduit à justifier ce dernier par l'exemple d'Alexandre, & de beaucoup d'Ecrivains célèbres, chez qu'il'on trouve des traits semblables. M. Le Febvre ajoute quelque chose de très-raisonnable; c'est que chaque Nation a son génie particulier, & sa maniere propre de voir les choses. M. Silvain, (Liv. III. Ch. V.) dit en faveur d'Hérodote, que „ les Historiens ne sont point garans de la „ beauté, ou de la bonté des choses, qu'ils racontent, „ & qu'on leur a beaucoup d'obligation de marquer „ celles qui sont connottre le caractère & la maniere „ d'esprit des Nations & des Personnes”. Ce qui revient à l'observation de M. Le Febvre. Je crois avec eux, qu'Hérodote a fort bien fait de rapporter ce trait; & que Longin a tort de le condamner à cet égard. Mais en même-tems je crois qu'il a grande raison de censurer le trait en lui-même. M. Pearce pense, que tous ceux qui blâment ici Longin, ont mal pris sa pensée. Notre Rhéteur, selon lui, n'auroit pas désapprouvé qu'on eût dit, que ces Femmes assises loin des jeunes gens, qui les regardoient; leur causoient *des douleurs aux yeux*. On eût dit une *Puérilité*, que Longin auroit sûrement condamnée. M. Pearce ajoute, que notre Rhéteur veut seulement faire entendre, qu'on ne peut pas appeler les Femmes, *les douleurs des yeux*. Elles ne sont pas les douleurs même, mais *peut-être causent-elles des douleurs*. Si c'est là ce qu'Hérodote a voulu dire; le Sçavant & judicieux Interprète de Longin ajoute, que c'est une MÉTONIMIE de l'effet pour la cause, que Longin censure ici comme excessive & dure. Elle l'est en effet. L'Expression est doublement Figurée. Elle est en même-tems Métonimie & Métaphore, & dans cette dernière qualité, c'est une autre Métaphore, qui la produit. L'Amour, dans l'extravagance de son langage, compare les belles Femmes aux Astres. Leurs yeux sont des so-

C H A P I T R E IV.

De l'origine du Stile froid.

TOUTES ces affectations cependant si basses & si puérides, ne viennent que d'une seule cause, c'est à sçavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées, qui est la manie sur-tout des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du même endroit que vient le bien, assez souvent vient aussi le mal. Ainsi voyons-nous que ce qui contribue le plus en de certaines occasions à embellir nos Ouvrages: ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces

R E M A R Q U E S.

leils, qui lancent des rayons, qui brûlent, qui consumment les cœurs de ceux qui les regardent. Les Ambassadeurs de Perse comparent tacitement les Femmes, qu'on avoit fait asséoir vis-à-vis d'eux, au Soleil. Et, quand ils les appellent, *les douleurs, ou le mal des yeux*, ils veulent dire que ces Femmes, placées comme elles le sont, les éblouissent, leur font mal aux yeux, de la même maniere, que le Soleil éblouit & fait mal aux yeux, quand on le regarde. La *Métaphore* est tirée de loin, comme on le voit. Le développement de cette Expression bizarre de ces Ambassadeurs, justifie suffisamment le goût de *Longin*; & fait voir, qu'en quelque Langue que ce soit, elle doit passer pour froide & puéride. Il en faut penser autant de toutes les Imitations, qu'on en a faites, & de toutes les autres Expressions, qui peuvent leur ressembler. *Longin* en dit la raison dans le Chap. suivant. C'est que tout cela n'est qu'*affectation d'esprit*. Revenons à *M. Pearce*. Il ajoute encore que *Longin* ne trouvoit peut-être pas mauvais qu'*Alexandre* eût appelé les Femmes de Perse, *les Javelots des yeux*, de même qu'*Eschile* avoit dit d'*Helene*, qu'elle étoit *le tendre Javelot des yeux*. Cette Expression aussi forcée, aussi puéride, & plus fautive que celle d'*Hérodote*, jouit encore de l'avantage d'être extrêmement burlesque; & je ne puis douter, que *Longin* ne

de l'Elocution, cela même en d'autres rencontres est quelquefois (1) cause du contraire; comme on le peut aisément reconnoître (2) dans les *Changemens*, dans les *Hyperboles*, & dans les *Nombres mis les uns pour les autres*. En effet, nous montrerons dans la suite, combien il est dangereux de s'en servir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons * éviter ces vices, qui se glissent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout sans-doute, si nous nous acquérons d'abord une connoissance nette & distincte du véritable Sublime, & si nous apprenons à en bien juger; ce qui n'est pas une chose peu difficile,

R E M A R Q U E S.

la condamné, ainsi que tout ce qui pouvoit être dans le même goût. DE ST. MARC.

CHAP. IV. (1) *cause du contraire*:] J'ai retraduit jusques-là le commencement de ce Chapitre. Voyez *Add. à la Préface*. p. 225 & 226. DE ST. MARC.

(2) CHANG. DE L'EDIT. dans les *Changemens*, dans les *Hyperboles*, & dans les *Nombres mis les uns pour les autres*.] Au lieu de ces paroles, M. Despréaux avoit mis: dans les HYPERBOLES, & dans ces autres *Figures qu'on appelle PLURIELS*. Le Grec dit: *Tels sont & les CHANGEMENS, & les HYPERBOLES & les PLURIELS*. 1^o: Il falloit ajouter ici ces mots, dans les *Changemens*. TOLLIUS avoit averti de l'omission de M. Despréaux. Il est parlé de cette espèce de *Figure* dans le Chap. XIX. *Longin* la nomme *Métabole*. Je crois que le mieux seroit d'en conserver le nom Grec; & je ne l'ai traduit par celui de *Changemens*, que d'après *Tollius* & M. Capperonnier, qui suivent en cela l'exemple de *Quintilien*, lequel rend ce mot en Latin par celui de *Mutatio*. 2^o. LONGIN se contente d'indiquer la troisième chose, dont il parle, par ce seul Terme *les Pluriels*. C'est ce qui ne s'entend pas en François; & l'allongement de M. Despréaux n'est pas plus intelligible. Puisqu'il étoit nécessaire de suppléer, le mieux étoit de dire la chose même, & c'est ce que j'ai fait. Il est parlé de ces *Nombres mis les uns pour les autres* dans le Chap. XX. & des *Hyperboles* dans le XXI. DE ST. MARC.

(3) puisqu'enfin, de sçavoir bien juger du fort & du foible d'un Discours, ce ne peut être que l'effet d'un long usage, & le dernier fruit, pour ainsi dire, d'une étude consommée. (4) Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

R E M A R Q U E S.

(3) *puisqu'enfin, ... d'une étude consommée.*] Il eût été plutôt fait, & plus conforme à l'Original de dire: *puisque bien juger des Discours est le dernier fruit d'une longue expérience.* DE ST. MARC.

(4) *Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.*] M. Despréaux a suppléé cette Phrase à celle de Longin, laquelle est fort claire, mais difficile à rendre en aussi peu de mots. En voici la Lettre. *Mais cependant, si je parle par préceptes, il ne sera peut-être pas impossible d'en acquérir le jugement; c'est-à-dire, la faculté de bien juger des Discours.* Tout le Raisonnement de Longin se réduit à ceci: *Quoique la faculté de bien juger des Ouvrages d'esprit soit le fruit d'une longue expérience, il n'est cependant pas impossible de l'acquérir par le secours des Préceptes.* Ici donc, forcé par le différent caractère des deux Langues, de m'attacher moins aux mots qu'au sens de la Phrase, j'essayerois de la tourner ainsi. *Mais peut-être qu'au moyen des préceptes, que j'en vais donner, il ne sera pas impossible d'acquérir également cette faculté de bien juger.* C'est le sens exprimé dans la Paraphrase de Tollius, & dans la Version de M. l'Abbé Gori. M. Pearce a traduit mot à mot, & parlé Grec en Latin. DE ST. MARC.



CHAPITRE V.

Des moyens en général pour connoître le Sublime.

(1) IL faut sçavoir, mon cher Terentianus, que dans la vie ordinaire, on ne peut point dire qu'une chose ait rien de grand, quand le mépris qu'on fait de cette chose tient lui-même du grand. Telles sont les richesses, les dignités, les honneurs, les empires, & tous ces autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faste au dehors, & qui ne passeront jamais pour de véritables biens dans l'esprit d'un Sage; puisqu'au contraire ce n'est pas un petit avantage que de les pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possèdent, que ceux qui les pouvant posséder, les rejettent (2) par une pure grandeur d'ame.

REMARQUES.

CHAP. V. (1) *Il faut sçavoir, &c.*] Ce Chapitre est traduit avec beaucoup d'inexactitude, La Traduction presque littérale que j'en ai donnée ci-devant, pp. 94. & 95. le fera peut-être mieux entendre que celle de M. Despréaux. DE ST. MARC.

(2) *par une pure grandeur d'ame.*] C'est cette Grandeur d'Ame, qui produisit la Réponse si célèbre de *Fabrizius* aux Ambassadeurs, que le Roi *Pyrrhus* avoit envoyés lui porter. de sa part, des présens considérables: *J'aime mieux commander à ceux qui possèdent de l'Or, que d'en posséder moi-même.* Cette Réponse, plus grande que celle d'*Alexandre* à *Parménion* rapportée par *Longin* dans son VII. Chap. a fait trouver au plus judicieux de tous les Poëtes, une Expression, qui me paroît admirable. Dans le VI. Liv. de l'*Eneïde*, Vers 483. *Virgile* caractérise ainsi *Fabrizius*, en même-tems qu'il fait aussi l'éloge des deux *Scipions Africains* par un *Traité Sublime*; aussi rapide que la foudre, dont il y parle:

geminos, duo fulmina belli,

Nous devons faire le même jugement à l'égard des ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien se donner de garde d'y prendre pour Sublime * une certaine apparence de grandeur, bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne en effet de mépris que d'admiration. Car (3) tout ce qui est véritablement sublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'ame, & * lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie & de je ne sçai quel noble orgueil (4) comme si c'étoit elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

* Quand donc un homme de bon sens, & habile en ces matieres, (5) nous récitera quelque endroit d'un ouvrage; si après avoir oui cet endroit plusieurs fois, nous ne sentons point qu'il nous élève

R E M A R Q U E S.

Scipiadas, cladem Lybia; parvoque potentem Fabricium.

DE ST. MARC.

(3) *tout ce qui est véritablement sublime ... simplement d'entendre.*] Le Grand Prince de Condé entendant lire cet endroit. *Voilà le Sublime, s'écria-t-il; voilà son véritable caractère.* BROSS.

(4) *comme si c'étoit elle &c.*] Au sujet de ces paroles, Voyez *Def. & Div. du Subl. par M. SILVAIN*, N. VII. & *Dissert. sur l'Objet du Traité de Longin*. N. III. DE ST. MARC.

(5) CHANG. *nous récitera quelque endroit ... nous trouvons qu'il tombe, &c.*] Avant l'Édition de 1683. il y avoit: *entendra réciter un Ouvrage, si après l'avoir oui plusieurs fois, il ne sent point qu'il lui élève l'ame, & lui laisse dans l'esprit une idée qui soit même au-dessus de ses paroles; mais si au contraire, en le regardant avec attention, il trouve qu'il tombe &c.* BROSS.

Cette première manière approchoit plus de l'original, que la seconde. DE ST. MARC.

l'âme, & nous laisse dans l'esprit une idée qui soit même au-dessus de ce que nous venons d'entendre; mais si au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe, & ne se soutient pas; il n'y a point là de Grand, puisqu'enfin ce n'est qu'un son de paroles qui frappe simplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'esprit.

(6) * La marque infallible du Sublime, c'est quand nous sentons qu'un discours * nous laisse beaucoup

R E M A R Q U E S.

(6) *La marque infallible du Sublime, &c.]* Voyez ce que M. de la Motte dit pour montrer la fausseté de la prétendue règle, que l'on nous donne ici pour discerner le Sublime. M. Silyain dans le I. Chap. de son III. Liv. reproche à Longin d'avoir cru, que tout Discours parfait en son genre est Sublime. Pour être persuadé, dit-il, que c'est là son idée, il n'y a qu'à voir ce qu'il avance dans le commencement de son Ouvrage, où il établit ses principes. Il dit dans le Chap. V. *Que le SUBLIME remplit l'âme de joie & de je ne sçais quel noble orgueil, comme si c'étoit elle, qui eût produit les choses, qu'elle vient simplement d'entendre.* Qui ne voit que c'est-là l'effet & le caractère de tout Discours parfait & extrêmement naturel, quoique d'ailleurs il ne s'y trouve rien de grand. Il ajoute ensuite: *La MARQUE INFALLIBLE du Sublime, c'est lorsque nous sentons qu'un Discours nous laisse beaucoup à penser, & qu'il fait d'abord un effet sur nous, auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de résister; & qu'ensuite le souvenir nous en dure & ne s'efface qu'avec peine.* Je ne m'arrêterai pas à ces premières paroles, que la marque du SUBLIME est de laisser beaucoup à penser; car tout le monde sçait, que cela convient tout de même aux Pensées délicates, aux Traits énergiques, qui laissent aussi beaucoup à penser, quoiqu'il n'y ait aucune Sublimité. Je dirai seulement, que les autres parties de ce Passage de Longin, marquent uniquement l'effet & le caractère de la Perfection du Discours, en quelque Genre que ce soit. Une *Élégie* fort touchante, par exemple, un Discours extrêmement plaisant, une *Ode galante*, où il y a beaucoup d'esprit & de délicatesse, font d'abord un effet, auquel il est difficile de

à penser; qu'il fait d'abord un effet sur nous, auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible de résister, & qu'ensuite le souvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot,

R E M A R Q U E S.

réfléter, & le souvenir ne s'en efface qu'avec peine. Il est vrai, Monsieur, que sur ces paroles de votre Traduction, (c'est à M. Despréaux lui-même, que M. Sibvain adresse la parole dans tout son TRAITÉ.) La marque du SUBLIME, c'est quand un Discours fait d'abord un effet sur nous, auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de résister, M. DACIER fait cette REMARQUE: Si LONGIN avoit défini de cette manière le SUBLIME, sa définition seroit vicieuse, parce qu'elle pourroit convenir à d'autres choses, qui sont fort éloignées du SUBLIME. Il me paroît que LONGIN a voulu dire: LE VÉRITABLE SUBLIME EST CELUI AUQUEL, QUOIQUE L'ON MÉDITE, IL EST DIFFICILE OU PLUTÔT IMPOSSIBLE DE RIEN AJOUTER. Mais cette seconde explication montreroit encore mieux que par Sublime LONGIN entend la Perfection du Discours; puisqu'elle consiste précisément à dire tout ce qu'il faut, & de la manière qu'il le faut. Ainsi on ne peut rien ajouter à une Lettre Galante, à une Élogie, à un Madrigal; qui ont toutes les beautés & tous les agrémens, qui leur conviennent; puisque s'il leur en manquoit quelques-uns, qu'on y pût ajouter, ils ne seroient pas parfaits. Il est donc évident que Longin a confondu le Sublime avec la Perfection du Discours. Et en effet dans le XI. Chap. après avoir mis l'Imitation des Ecrivains illustres parmi les moyens de parvenir au SUBLIME, il ajoute; Toutes les fois donc que nous voulons travailler à un Ouvrage, qui demande du GRAND & du SUBLIME, il est bon de faire cette réflexion: Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela? Qu'auroient fait Pléon, Démosthène, ou Thucidide même, (s'il est question d'Histoire,) pour écrire ceci en STILE SUBLIME. Il seroit absurde de prétendre, que de simples Dialogues & l'Histoire même, demandent du Sublime. Ainsi il faut nécessairement que par Sublime LONGIN ait entendu la perfection; & il paroît clairement qu'il veut dire, que quand on se propose d'exceller dans le Dialogue, dans l'Histoire, ou dans quelque autre Ouvrage, il faut faire attention à ce qu'auroient

figurez-vous qu'une chose est véritablement sublime, quand vous voyez qu'elle plaît universellement & dans toutes ses parties. * Car lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de pro-

R E M A R Q U E S.

voient fait ceux qui en ont atteint la perfection. Dans le Chap. XXV. son dessein est de montrer, que les Termes les plus simples ont quelquefois place dans le Sublime; & il rapporte à ce propos cet exemple: PHILIPPE voit sans peine les affronts, que la nécessité de ses affaires l'oblige de souffrir: & celui-ci encore: PRITHES demeurant toujours dans le vaisseau, ne cessa point de combattre, qu'il n'eût été haché en pièces. Cela ne peut jamais regarder le SUBLIME, ni le STILE SUBLIME. Il faudroit être aveugle pour ne le pas apercevoir. Mais cela convient admirablement à la Perfection du Discours, qui demande quelquefois de ces Termes simples & populaires, pour mieux caractériser une personne, & mettre plus vivement une chose devant les yeux. On peut dire la même chose de deux autres Passages, que Longin cite comme des exemples du SUBLIME. Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouraient ensemble; & ces Vers d'HOMERE:

„ Nous avoûs par ton ordre à pas précipités,
 „ Parcourû de ces bois les sentiers écartés.
 „ Nous avons dans le fonds d'une sombre vallée,
 „ Découvert de Circé la maison reculée.

Ces deux exemples font voir, qu'un Discours est quelquefois plus parfait, quand on sçait à propos en dire les liaisons. Mais en vérité, il n'y a là ni grands Objets, ni Tour extraordinaire, ni rien qui élève l'Âme avec admiration. Que résulte-t-il donc de tout ceci, sinon que Longin nous fait voir lui-même, par ses exemples & par ses principes tout ensemble, qu'il confondoit le Sublime avec la Perfection du Discours ou du Stile, & voici un Passage (Chap. V.) qui en est une démonstration. En un mot figurez-vous qu'une chose est véritablement SUBLIME, quand vous voyez qu'elle plaît universellement & dans toutes ses parties. Car lorsqu'en un grand nombre de personnes

fection & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un discours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

R E M A R Q U E S.

„ différentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun
 „ rapport ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde
 „ vient à être frappé également de quelque endroit d'un
 „ Discours; ce jugement & cette approbation uniforme de
 „ tant d'esprits; si discordans d'ailleurs, est une preuve
 „ certaine & indubitable, qu'il y a là du merveilleux &
 „ du grand; mais plutôt, qu'il y a de la perfection:
 „ car c'en est là la véritable idée. Tout Ouvrage qui
 „ fera achevé, & qui aura toutes les graces, qui lui
 „ sont propres, fera infailliblement ces impressions”.
 Il est vrai que Longin donne pour caractère distinctif
 du Sublime, ce qui ne l'est pas moins de tout autre
 Genre d'Eloquence conduit à la perfection. M. Silvain le
 prouve très-bien. Mais il n'en faut pas conclure que
 Longin n'ait pas connu le Sublime, dont il traite. Il
 s'ensuit bien plutôt que M. Silvain s'est trompé, sur la
 foi de M. Despréaux. à l'Objet du Traité de LONGIN,
 Le reproche, qu'il falloit se contenter de faire à celui-
 ci, c'est que ses Principes & ses Regles péchent par
 trop de généralité; puisque, comme je viens de le di-
 re, s'ils conviennent à la Perfection du Genre Sublime
 d'Eloquence, ils ne conviennent pas moins à la Perfection
 de tout autre Genre d'Eloquence. DE ST. MARC.



CHAPITRE VI.

Des cinq Sources du Grand.

IL y a, pour ainsi dire, * cinq sources principales du Sublime : mais ces cinq sources présupposent comme pour fondement commun, *une Faculté de bien parler*; sans quoi tout le reste n'est rien.

(1) Cela posé, la première & la plus considérable est (2) * *une certaine Elevation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses*: comme nous l'avons déjà montré dans nos Commentaires sur Xénophon.

(3) La seconde consiste dans le *Pathétique*: j'entends par *Pathétique*, cet Enthousiasme, & cette véhémence naturelle qui touche & qui émeut. Au reste, à l'égard de ces deux premières, elles doivent presque tout à la nature, & il faut qu'elles naissent en nous, au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

REMARQUES.

CHAP. VI. (1) *Cela posé, &c.*] Voyez PRÉF. Rem. 18. à la fin: *Add. à la PRÉF. Rem. 13. & Dissert. sur l'Objet &c.* NN. VI. VII. & VIII. DE ST. MARC.

(2) *une certaine Elevation d'esprit, qui fait penser heureusement les choses*:] Le Grec dit simplement: *l'heureuse abondance des Pensées*, ou plutôt: *l'heureuse audace dans les Pensées*. LONGIN paroît s'être efforcé de rendre dans un seul mot composé, toute la beauté de cette Expression de Quintilien au sujet d'HORACE: *varitis figuris & verbis felicissime audax.* DE ST. MARC.

(3) *La seconde... & qui émeut.*] Le Grec seroit très-exactement rendu par ces mots: *La seconde est la véhémence & l'enthousiasme de la Passion*. LONGIN traite indifféremment des deux premières Sources du Sublime, dans le Chap. VII. & les suivans, jusques au XIV. DE ST. MARC.

(4) La troisième n'est autre chose que * *les Figures tournées d'une certaine maniere.* Or les Figures sont de deux sortes : les Figures de Pensée, & les Figures de Diction.

Nous mettons pour (5) la quatrième, *la noblesse de l'expression*, qui a deux parties; le choix des mots, & (6) la diction élégante & figurée.

Pour la cinquième, (7) qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en soi toutes les autres, c'est la *composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

R E M A R Q U E S.

(4) *La troisième &c.]* Il en est parlé depuis le Chap. XIV. jusqu'au XXV. DE ST. MARC.

(5) *La quatrième,]* Depuis le Chap. XXV. jusqu'au XXXI. DE ST. MARC.

(6) *la diction élégante & figurée.]* Voilà confondre les Tropes avec les Figures. LONGIN les distingue. CAPERONNIER.

Le mot *élégante*, n'exprime point l'idée de Longin, que j'ai voulu rendre (ci-devant page 109.) par ces mots : *travaillée avec soin.* Il s'agit ici du Genre *Sublime d'Eloquence*, auquel l'*Élégance de la Diction* n'est pas toujours nécessaire. *Démophile & Sophocle* ne sont pas des Ecrivains, à qui l'on doive donner le titre d'*Élegans*. Et, si ce même titre convient parmi nous à M. Fléchier, à M. Racine, il ne s'ensuit pas qu'il puisse convenir au grand Bossuet, au grand Corneille, dont la *Diction*, par rapport à leur Genre d'*Eloquence*, est *travaillée avec soin*, & manque souvent d'*Élégance*. C'est encore pis dans l'idée, que M. Despréaux avoit de l'*Objet de ce Traité*. Ce que nous appelons *Le Sublime*, est presque incompatible avec l'*Élégance*. Voyez *Add. à la Préf.* pp. 37. & 38. & *Rem.* 41.

(7) *qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand,]* Par ces paroles, qui ne sont point du Texte; M. Despréaux, contre son intention, renferme Longin dans son véritable objet. Voyez *Add. à la Préf.* *Rem.* 43. Les Ch. XXXII. & XXXIII. concernant cette cinquième *Source du Sublime.* DE ST. MARC.

Examinons, maintenant (8) ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces especes en particulier : mais nous avertirons, en passant, que Cécilius en a oublié quelques-unes, & entr'autres le Pathétique. Et certainement, s'il l'a fait pour avoir cru que le Sublime & le Pathétique naturellement n'alloient jamais l'un sans l'autre, & ne faisoient qu'un, il se trompe : puisqu'il y a des Passions qui n'ont rien de Grand, & qui ont même (9) quelque chose de bas, comme l'affliction, la peur, la tristesse ; & qu'au contraire, il se rencontre quantité de choses grandes & sublimes, où il n'entre point de passion. Tel est entr'autres ce que dit Homere avec tant de hardiesse en parlant (10) des Aloïdes.

R E M A R Q U E S.

(8) *ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces especes en particulier :*] LONGIN dit : ce que renferme chacun de ces genres. DE ST. MARC.

(9) *quelque chose de bas,*] La justesse de la Pensée & de l'Expression demandoit *petit*, opposé de *grand*, qui précède ; & le terme Grec auroit été rendu tous aullien. *Bas* est l'opposé de *Haut*. DE ST. MARC.

(10) *des Aloïdes : ... Ils l'eussent fait sans-doute.*] 10. *des Aloïdes*] C'étoient des Géans, qui croissoient tous les jours d'une coudée en largeur, & d'une aulne en grosseur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lorsqu'ils se mirent en état d'escalader le Ciel. Ils se tuèrent l'un l'autre par l'adresse de *Diane*. ODYSS. Liv. XI. Vers 320. DESP. *Note Marginale.*

ALOÏS étoit Fils de *Titan* & de la *Terre*. Sa femme s'appelloit *Iphiméde* ; elle fut violée par *Neptune*, dont elle eut deux enfans, *Otus* & *Ephialte*, qui furent appelés *Aloïdes*, à cause qu'ils furent nourris & élevés chez *Aloüs*, comme ses enfans. *Virgile* en a parlé dans le VI. Liv. de l'ENEÏDE.

*Hic & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora.* DESP.

20. Les Vers d'*Homere*, que M. *Despréaux* traduit ici, veulent dire à la Lettre ; ,, Ils essayerent, pour monter

Pour détrôner les Dieux, leur vaste ambition
 Entreprit d'entasser Ossa sur Pélion.

Ce qui suit est encore bien plus fort.

Ils l'eussent fait sans doute, &c.

Et dans la Prose les Panégyriques & tous ces discours qui ne se font que pour l'ostentation; ont

R E M A R Q U E S.

„ jusqu'au Ciel, de mettre l'Ossa sur l'Olympe, & le
 „ Pelion chargé d'arbres sur l'Ossa ”.

3°. Toutes les *Éditions* portent dans le second Vers, *Osse*, au lieu d'*Ossa*. Je ne puis me persuader, que ce ne soit pas une faute d'impression, qui s'est perpétuée depuis la première *Édition* du *Sublime*; & je ne scaurois croire que M. *Despréaux* ait pris à tâche de conserver cette faute, pour contredire *Desmarét*, qui (*Déf. du Poëme Hérotique*, p. 119.) la lui reprocha dès 1674. en ces termes: „ Il faut dire *Ossa* & non *Osse*, comme on „ dit, le Mont *Oeta*, le Mont *Ida*, le Mont *Sina*, & „ non *Oete*, *Idé*, & *Sine* ”.

4°. *Ils l'eussent fait [sans-doute.]* *Longin* ne cite qu'un commencement de Vers, qui répond à cet Hémistiche. Il écrivoit pour des gens, qui scavoient leur *Homere*. M. *Despréaux* ne pouvoit pas supposer la même chose des Lecteurs François; & je crois qu'il auroit bien fait de traduire le reste du Vers, qui dit: *s'ils eussent atteint la jeunesse*. Ces mots auroient fait entrevoir la pensée de *Longin*. Le *Sublime*, qu'il trouve ici, ne consiste que dans la grande idée, que cette courte réflexion donne de la force & du courage d'*Otus* & d'*Ephialte*, qui, n'étant âgés que de quinze ans, & même, selon d'autres, de neuf, essayèrent d'entasser Montagnes sur Montagnes pour s'élever jusqu'au Ciel. *Ils l'eussent fait sans-doute, s'ils eussent atteint la jeunesse*. Il ne leur manqua qu'un peu plus de force.

5°. *Entreprurent d'entasser Ossa sur Pelion*. *HOMERE* dit: *essayerent de mettre* &c. C'est cette Expression, qui fait l'image. M. *Despréaux* l'a négligée; mais elle n'est point échappée à *Virgile*, lorsqu'il a traduit ce trait d'*Homere* dans le I. Liv. des *Georgiques*, Vers 281.

*Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
 Stileicet, atque Ossa frondosum involvere Olympum.*

par-tout du Grand & du Sublime; bien qu'il n'y entre point de passion pour l'ordinaire. De forte que même entre les Orateurs, ceux-là communément sont les moins propres pour le Panégyrique, qui sont les plus pathétiques; & au contraire ceux qui réussissent le mieux dans le Panégyrique, s'entendent assez mal à toucher les passions.

(11) Que si Cécilius s'est imaginé que le Pathé-

R E M A R Q U E S.

On peut remarquer que ce n'est pas sans dessein, que *Virgile* pèche contre les règles de la Versification Latine. Il n'affecte de mettre deux *hiatus* dans le premier de ces Vers, qu'afin de le faire marcher avec une sorte de peine, qui représente les efforts, que les *Aloïdes* faisoient pour mettre ces Montagnes les unes sur les autres. CLAUDIEN (*De Bellq Gatico*, V. 74.) conserve exactement la pensée d'*Homere*, en disant :

————— *Nec pervenere juventa*
Robur Aloïda, dum vellere Pelion Otus
Nittur, occubuit Phœbo; moriensque Ephialtes
In latus obliquam projecit languidus Offam.

6°. J'ignore où M. *Despréaux* a pris ce qu'il dit de la mort de ces deux Géans. Je trouve par-tout qu'*Apollon* & *Diane* les tuèrent à coups de fleches. DE ST. MARC.

(11) *Que si Cécilius &c.*] 1°. Nous avons vu plus haut *Longin* chercher pour quelle raison *Cécilius* n'avoit rien dit du *Pathétique*. Ce ne peut-être, que pour avoir cru, qu'il étoit toujours *Sublime*, ou qu'il ne l'étoit jamais. L'un & l'autre est également faux; & *Longin* le prouve suffisamment. M. *Sibvain* cependant n'a pas laissé (Liv. III. Chap. I.) de l'accuser d'avoir fait consister le *Sublime* dans le *Pathétique*. LONGIN, dit-il, „ le mar-
„ que expressément dans le Chap. VII. où il fait du
„ *Pathétique* une des Sources du *Sublime*. Il dit ailleurs
„ (Chap. II.) qu'un des défauts qui se glissent dans le
„ *Sublime*, c'est une certaine *fureur hors de saison*, lors-
„ qu'on s'emporte mal-à-propos, ou avec excès. Or cette
„ *fureur hors de saison*, qui est le faux *Pathétique*, n'a-
„ yant d'opposition qu'avec le vrai *Pathétique*, LONGIN
„ n'en feroit pas un défaut particulier du *Sublime*, s'il

tique en général ne contribuoit point au Grand, & qu'il étoit par conséquent inutile d'en parler, il ne s'abuse pas moins. * Car j'ose dire qu'il n'y a peut-être rien qui relève davantage un Discours,

R E M A R Q U E S.

„ ne confondoit le Sublime avec le Pathétique”. M. Silvain tire ensuite avantage de ce que notre Rhéteur dit en cet endroit sur l'effet d'un beau Mouvement & d'une Passion poussée à propos. Il remarque aussi, que Longin, mettant le Sublime dans les Figures, ne s'attache qu'aux plus véhémentes, qu'à celles qui conviennent le plus au Pathétique. Enfin, pour preuve de ce qu'il soutient, il ne veut presque que les Vers de l'Oedipe de Sophocle rapportés dans le Chap. IX. „ Longin, dit-il, allégué „ comme Sublimes, ces Vers, qui certainement sont „ très-touchans & très-pathétiques; mais où l'on ne „ trouvera jamais l'ombre du Sublime. Ainsi on ne peut „ pas douter, que Longin ne confonde le Sublime avec „ le Pathétique, d'où l'on peut conclure, que ses idées „ n'étoient pas assez justes”. M. Silvain fait ressouvenir ensuite qu'il a prouvé que les mouvemens les plus vifs du Pathétique, sont ce qu'il y a de plus contraire au Sublime, parce que les Passions présentent toujours l'Objet du monde le plus rampant & le plus indigne, qui est l'Homme accablé sous ses faiblesses. Rien de tout cela ne conclut contre Longin: Plus M. Silvain prouve que notre Rhéteur a mal connu notre Sublime, plus il donne de certitude à mon opinion touchant l'Objet de ce Traité, parce que tout ce qu'il lui reproche comme contraire au but, qu'il lui suppose, tend directement au véritable but, que Longin avoit dans l'esprit. Le Pathétique est ce qui constitue l'Eloquence véhémence; & celle-ci doit passer pour la sorte d'Eloquence Sublime la plus parfaite. C'est donc bien en vain que le moderne Hypsographe emploie plus de cent pages de son II. Livre, à faire voir en quoi le Pathétique diffère du Sublime. Ce qu'il dit est assez bon; mais rien de tout cela ne porte coup à Longin, qui traite d'un Sublime différent.

2°. J'ai rapporté dans la Rem. 15. sur les Add. à la Préf. les idées, sur lesquelles M. Silvain se fonde, pour prouver que le Pathétique ne peut jamais être Sublime. Tout ce qu'il dit dérive d'un seul Principe. Il ne veut jamais voir dans les Passions, que les Faiblesses de l'Homme. Il est vrai que, regardées dans un certain jour,

qu'un beau mouvement & une passion poussée à propos. En effet, c'est comme une espèce d'enthousiasme & de fureur noble qui anime l'Oraison, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

R E M A R Q U E S.

elles n'offrent pas autre chose. Mais, par rapport à l'*Eloquence*, il ne s'agit pas de les considérer, comme feroit un *Moraliste*. Il faut, en *Metaphysicien* éclairé, les voir en elles-mêmes. Qu'est-ce donc que les *Passions*, les *Affections*, les *Mouvements de l'Ame*? Tous ces termes sont ici synonymes, & signifient les diverses *Modifications de l'Amour-Propre*. Lui seul produit toutes nos *Pensées*, tous nos *Sentimens*, toutes nos *Actions*, & lui seul les *modifie*, selon qu'il est lui-même diversement *modifié* par la nature des objets, qui le font agir. Par lui-même, il est plutôt bon que mauvais; puisqu'il nous porte continuellement à chercher notre *Bien-être* présent ou futur; & s'il se trompe si souvent dans le choix des choses, auxquelles il attache ce *Bien-être*, c'est par une suite de l'imperfection de notre Nature; & c'est par-là qu'il devient la source de nos Vices, de même que, quand il ne se trompe point dans son choix, il est la source de nos Vertus. Si M. *Silvain* avoit réfléchi sur cette Notion exacte de l'*Amour-Propre* & des *Passions*, il n'auroit pas confondu ces dernières avec nos Vices, qui n'en sont que l'abus, comme nos Vertus en sont le légitime usage: il auroit supprimé le tiers de son Livre, qui, rapproché de cette Notion, ne contient rien, qui ne soit absolument faux par rapport à l'espèce de *Sublime*, dont il parle, & par rapport à l'*Eloquence*: il auroit vu de plus que lui-même admet les *Passions* pour une des Sources de son *Sublime*, puisqu'il reconnoît un *Sublime de Sentimens*; & que tout *Sentiment* est spécialement le fruit d'une *Passion*, quelle qu'elle puisse être, le fruit de l'*Amour-Propre modifié* de telle ou de telle manière, soit innocente, soit criminelle, c'est-à-dire, ou conforme, ou contraire aux Regles des Mœurs. DE ST. MARC.



C H A P I T R E VII.

De la Sublimité dans les pensées.

BIEN que des cinq parties dont j'ai parlé, la première & la plus considérable, je veux dire * cette *Élevation d'esprit naturelle*, soit plutôt un présent du Ciel, qu'une qualité qui se puisse acquérir; nous devons, autant qu'il nous est possible, nourrir notre esprit au Grand, * & le tenir (1) toujours plein & enflé, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & généreuse.

Que si on demande comme il s'y faut prendre, j'ai déjà écrit ailleurs, (2) que cette *Élevation d'esprit* étoit une image de la grandeur d'ame; &

R E M A R Q U E S.

CHAP. VII. (1) CHANG. toujours plein & enflé,] ET ENFLÉ, addition faite en 1683. BROSS.

(2) que cette *Élevation d'esprit* étoit une image de la grandeur d'ame;] Ce mot d'*image* n'est pas assez fort, ni assez clair dans cet endroit. C'est tout autre chose dans le Latin. Quant à moi, je me fusse servi du mot *Echo*, ou plutôt d'une autre similitude, en disant, que cette *élevation d'esprit* étoit la resplendeur de la sublimité de l'ame. TOLL.

1°. Cet *Interprète*, comme étranger & sachant peu notre Langue, s'exprime du mieux qu'il peut & souvent assez mal. Le mot *Image*, qu'il reprend dans la traduction de M. Despréaux, est suffisant; mais celui d'*Echo* conviendrait mieux, & conserveroit la Figure du terme Grec, qui signifie *résonance*, si je puis faire ce mot, c'est-à-dire, la répétition des sons renvoyés par les Corps, qu'ils frappent.

2°. Rien ne peut justifier la singulière *Tautologie*, que M. Despréaux prête à Longin. Dire que l'*Élevation d'esprit* est l'*image de la grandeur d'ame*, c'est dire, qu'une chose est l'*image d'elle-même*; parce qu'au fonds l'*Élevation d'esprit* est la même chose que la *Grandeur d'ame*. M. Despréaux ne seroit point tombé dans cette faute,

c'est pourquoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voyons. Par exemple, (3) le silence d'Ajax aux

R E M A R Q U E S.

s'il s'étoit attaché d'avantage à la lettre de son Auteur, qui dit : *Comment faut-il s'y prendre, dira-t-on ? J'ai déjà dit ailleurs que le Sublime est l'Écho de la grandeur d'ame.* DE ST. MARC.

(3) *le silence d'Ajax aux Enfers,*] C'est dans l'onzième Livre de l'*Odyssée*, Vers 561. où *Ulyffe* fait des soumissions à *Ajax*, mais *Ajax* ne daigne pas lui répondre DESP. N. M.

1^o. C'est ce que *Virgile* a fort bien imité dans le VI. Liv. de l'*Enéide*, Vers 469. où *Didon* aux Enfers traite *Énée* de la même manière, qu'*Ajax* avoit fait *Ulyffe*.

2^o. Il est une autre sorte de *Silence*, qui quelquefois a beaucoup de Grandeur, & qui même est *Sublime* en certains cas. Il consiste à ne pas daigner parler sur un sujet, dont on ne pourroit rien dire sans risquer, ou de montrer quelque apparence de bassesse d'ame, ou de faire voir une élévation capable d'irriter les autres. Le premier *Scipion l'Africain*, obligé de comparoitre devant le Peuple assemblé, pour se purger du crime de *péculation*, dont les Tribuns l'accusoient : ROMAINS, dit-il, à pareil jour je vainquis ANNIBAL, & soumis Cartage; allons en rendre graces aux Dieux. En même-tems il marche vers le Capitole, & le Peuple le suit.

Dans la *Tragédie de Nicomède*, ce Prince, par les artifices d'*Arsinod* sa Belle-mère, est soupçonné de tremper dans une Conspiration. *Prusias* son Père, qui ne le souhaite pas coupable, le presse de se justifier, & lui dit :

Purge-toi d'un forfait si honteux & si bas.

L'Ame de *Nicomède* se peint dans cette réponse vraiment SUBLIME.

Moi, Seigneur ! m'en purger ! Vous ne le croyez pas.

M. Silyain, en parlant, Liv. I. Chap. XIII. de la noble confiance dans les autres & en soi-même; dont il fait une source du Sublime des Sentimens, rapporte ces deux exemples, & dit au sujet du premier: „ *Scipion* avoit le

Enfers, dans l'Odissee. Car ce silence a je ne sçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

(4) * La premiere qualité donc qu'il faut supposer en un véritable Orateur, c'est qu'il n'ait point

R E M A R Q U E S.

„ cœur trop grand pour faire le personnage d'Accusé ;
 „ & il faut avouer que rien n'est plus héroïque, que
 „ le procédé d'un Homme, qui, fier de sa vertu, dé-
 „ daigne de se justifier, & ne veut point d'autre Juge
 „ que sa conscience”. Il ajoute au sujet de la réponse
 „ de *Nicomede*: „ Je ne sçais ce qu'on doit le plus
 „ admirer, ou de ce qu'il ne veut pas seulement se
 „ justifier, ou de ce qu'il est si sûr & si fier de son in-
 „ nocence, qu'il ne croit pas que son accusateur même
 „ en doute”. Ces réflexions de *M. Silyain*, & celles
 „ qu'il fait sur quantité d'autres exemples, dans lesquels
 „ il trouve le *Sublime des Sentimens*, sont voir qu'il est
 „ forcé, malgré qu'il en ait, de ne pas considérer toujours
 „ les *Passions* comme représentant l'Homme accablé sous ses
 „ faiblesses ; & que l'on pourroit aisément lui faire détruire
 „ à lui-même tout ce qu'il a dit, pour prouver que
 „ le *Pathétique* n'a rien de commun avec le *Sublime*.

3°. Je vais offrir un exemple de *Silence*, encore plus
 „ digne de notre respect que de notre admiration. Je ne
 „ ferai que copier quelques paroles de *M. Silyain*, Liv.
 „ I. Chap. III. C'est du *Sublime des Images*, qu'il s'agit.
 „ Un Pere de l'Eglise donne une idée de la constance
 „ de JÉSUS-CHRIST, d'autant plus *Sublime*, qu'il pa-
 „ roît vivement touché de ce dont il parle. Pour en-
 „ tendre ceci, il faut rappeler une circonstance de la
 „ Vie d'*Epiſtete*. Un jour, comme son Matre lui don-
 „ noit de grands coups sur une jambe, *Epiſtete* lui dit
 „ froidement: *Si vous continuez, vous casserez cette jam-
 „ be*. Son Matre, irrité par ce sang froid, lui cassa la
 „ jambe ; & *Epiſtete* lui dit, sans s'émouvoir: *Ne vous
 „ l'avois-je pas bien dit, que vous casseriez cette jambe ?*
 „ Un Philoppe oppoſoit cette Histoire aux Chrétiens,
 „ en disant: *Votre JÉSUS-CHRIST a-t-il rien fait d'aussi
 „ beau à sa mort ?* Oui, dit *S. Justin* ; IL S'EST TU”.

DE ST. MARC

(4) *La premiere qualité . . . des choses extraordinaires.*]
 LONGIN dit: Il est donc absolument nécessaire d'établir
 ce qui donne la naissance au *Sublime* ; c'est qu'un véri-
 table Orateur ne doit pas être dans l'habitude de pen-

l'esprit rampant. En effet, il n'est pas possible qu'un homme * qui n'a toute sa vie que des sentimens & des inclinations basses & serviles, puisse jamais rien produire (5) qui soit fort merveilleux ni digne de la Postérité. Il n'y a vraisemblablement que ceux qui ont de hautes & de solides pensées qui puissent faire des discours élevés; & c'est particulièrement aux grands Hommes qu'il échappe de dire (6) des choses extraordinaires.

R E M A R Q U E S.

ser d'une maniere ignoble & basse; car il n'est pas possible que, qui n'a pendant toute sa vie, pour objet de ses pensées & de ses occupations, que des choses petites & serviles, puisse jamais rien produire, qui se fasse admirer, & qui soit digne de la postérité. Mais ceux dont les pensées ont une sorte de poids & d'impétuosité, mettent, comme cela se doit, de la grandeur dans leurs discours; & de même aussi, ce qui passe les bornes ordinaires de la Nature, ne vient que dans la bouche de ceux dont l'Ame est extraordinairement élevée. DE ST. MARC.

(5) CHANG. *qui soit fort merveilleux*] C'est ce que portent toutes les anciennes Editions, que j'ai vues. M. Broffette a retranché *fort*, qui figure assez mal ici. M. Du Monteil l'a rétabli. Les Editeurs de 1735. & de 1740. ont suivi M. Broffette.

(6) *des choses extraordinaires.*] Jusques là Longin n'a rien dit de la sorte d'esprit nécessaire pour la Grande Eloquence, que Quintilien n'eût dit en quelque sorte avant lui, Liv. I. Chap. II. p. 20. *Maxima pars eloquentia constat animo. Hunc affici, hunc concipere imaginis rerum, & transformari quodammodo ad naturam eorum de quibus loquitur, necesse est. Is porro, quo generosior, celsiorque est, hoc majoribus velut organis commovetur, ideoque & laude crescit, & impetu augetur, & aliquid magnum agere audeat.* SÉNEQUE, *De Tranq. An.* Ch. I. donne aussi l'Élévation de l'esprit pour la source de l'Eloquence Sublime, & ce qu'il dit est tout-à-fait conforme aux Idées de LONGIN. *Ubi se animus cogitationis magnitudine levavit, ambitiosus in verba est, aliusque ut sperare, ita eloqui gessit, & ad dignitatem rerum exurgit Oratio. Oblitus tum legis pressiorisque judicium, Sublimis se-*

(7) * Voyez, par exemple, ce que répondit Alexandre quand Darius lui offrit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parménion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois Parménion*. N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé Homere dont les pensées sont toutes sublimes : comme on le peut voir (8) dans la description de la Déesse Discorde, qui a, dit-il ;

(9) La tête, dans les Cieux, & les piés sur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui donne est moins la mesure de la Discorde, que (10) de la capacité & de l'élevation de l'Esprit

R E M A R Q U E S.

ror, & ore jam non meo. SÉNEQUE pensoit de verve, pour ainsi dire ; & l'on ne doit pas toujours lui demander une extrême justesse. Quoi qu'il en soit, on peut conclure que nos deux *Rhétieurs* & ce *Philosophe*, ont cru qu'il falloit naitre *Orateur*, aussi-bien que *Poëte*. Pour moi, j'ai toujours dit au sujet de l'un & de l'autre :

————— *Cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.*

C'est la Nature, qui commence les *Démotthenes* & les *Homeres*, les *Cicérons* & les *Virgiles*, les *Bosjuets* & les *Corneilles*. L'art les acheve. DE ST. MARC.

(7) *Voyez, &c.*] Tout ceci jusqu'à cette grandeur qu'il lui donne &c. est suppléé au Texte Grec, qui est défectueux en cet endroit. DESP.

Il y manqué environ douze pages. DE ST. MARC.

(8) *dans la description de la Déesse Discorde,*] ILIAD. Liv. IV. Vers 445. DESP.

(9) *La tête &c.*] Le Grec dit: *Elle affermit sa tête dans les Cieux, & marche sur la terre.* DE ST. MARC.

(10) *de la capacité & de l'élevation*] Ce dernier terme suffisoit. DE ST. MARC.

d'Homere. Héflode a mis un vers bien différent de celui-ci, (11) dans son Bouclier, s'il est vrai que ce Poëme foit de lui, * quand il dit à propos de la Déesse des Ténèbres,

(12) Une puante humeur lui couloit des narines.

(13) En effet, il ne rend pas proprement cette Déesse terrible, mais odieuse & dégoûtante. Au contraire, voyez quelle majesté Homere donne aux Dieux.

(14) Autant qu'un homme (15) assis au rivage des mers,

(16) Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs!

Autant des Immortels les courriers intrépides

En franchissent d'un saut, &c.

REMARQUES.

(11) dans son Bouclier,] Vers 267. DESP.

C'est le Poëme intitulé, *Le Bouclier d'Hercule*, dont il s'agit. DE ST. MARC.

(12) Une puante humeur &c.] Le Grec dit: *Des humeurs couloient de ses narines.* DE ST. MARC.

(13) En effet ... aux Dieux.] LONGIN dit: Car il n'a point fait une Image terrible, mais odieuse. Pour Homere, comment rend-il Sublime, ce qui concerne les Dieux? DE ST. MARC.

(14) Autant qu'un homme &c.] Littéralement: *Autant qu'un Homme assis sur un rocher, & regardant la mer, voit de ses yeux d'espace dans l'étendue de l'air; autant les Chevaux des Dieux en franchissent d'un seul saut.* DE ST. MARC.

(15) assis au rivage des mers,] Cette Expression gâche ici la véritable idée que nous devons avoir de la hauteur d'un écueil aux bords de la mer: parce que le mot *assis* ne fait pas monter nos pensées des rivages de la mer au haut d'une tour, qui y vient trop tard, & ne frappe pas l'imagination déjà occupée de la bassesse. TOLL.

Voyez la Remarque suivante.

(16) CHANG. Voit d'un roc élevé] Avant l'Édition de 1683. *Voit du haut d'une tour, &c.* BROSSETTE.

C'est à cette première manière, que la Note de Tol-

Il mesure l'étendue de leur saut à celle de l'Univers. Qui est-ce donc qui ne s'écrieroit avec raison, (17) en voyant la magnificence de cette Hyperbole, que si les chevaux des Dieux voulaient fai-

R E M A R Q U E S.

Hus se rapporte. Elle n'est pas fort claire, parce qu'elle est mal exprimée. Mais ces paroles de Desmarêts, (Def. du Poëme Héroïque. p. 120.) la feront entendre.
 „ Pourquoi mettre dans ses Vers, *du haut d'une tour*,
 „ puisque cela n'est pas dans son texte Grec, & qu'il
 „ y a seulement *assis sur un lieu élevé, regardant vers*
 „ *la Mer* : & que cela se contrarie, & est superflu, de
 „ dire *du haut d'une tour*, après avoir dit, *assis au riva-*
 „ *ge des Mers*”. Ce Critique traduit ensuite les deux
 „ premiers Vers beaucoup mieux que M. DESPRÉAUX.

*Autant que peut un Homme, en regardant la mer,
 Sur un rocher assis, voir d'espace dans l'air.*

DE ST. MARC.

(17) *en voyant la magnificence de cette Hyperbole,* LONGIN n'emploie pas ici le mot *Hyperbole*, comme technique. Il le prend génériquement & dans sa signification propre. Ainsi ce qu'il appelle en cet endroit *cette Hyperbole du Grand* signifie proprement, *cette pensée d'un Sublime extraordinaire* ; & mieux encore : *le Sublime extraordinaire de cette pensée*. Il ne s'agit point encore ici du *Sublime des Tropes*. D'ailleurs les pensées & les expressions, qui regardent Dieu & les choses divines, ne sont jamais *Hyperboliques*, c'est-à-dire, *au delà du vrai* ; mais plutôt *meiotiques* ou *tapeñotiques*, c'est-à-dire ; *petites* ou *basses*. CAPP.

M. Pearce, dans sa *Version*, s'accorde avec la *Note* de M. Capperonnier. Il observe dans une *Remarque*, qu'*Homere* borne l'étendue, que les chevaux des Dieux franchissent d'un saut, à la portée de la vue d'un Homme, qui du haut d'un Roc au bord de la mer, regarde l'espace immense, que les eaux laissent à découvert devant lui. Cette idée lui paroît assez grande ; mais il trouve celle de Longin plus sublime, en ce qu'il décide, que tout l'espace du monde ne suffiroit pas à deux sauts pareils à celui des chevaux des Dieux. Je suis plutôt de l'avis de M. Sylvain, qui (Liv. III. Chap. IV.) reproche à notre *Rhëteur* d'avoir manqué de justesse, en ren-

faire un second fait, ils ne trouveroient pas assez d'espace dans le monde? Ces peintures aussi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque chose de fort grand, quand il dit:

(18) Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla;

Et ailleurs:

(19) L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie:

R E M A R Q U E S.

dant par son interprétation la pensée d'*Homère* fautive, de vraie qu'elle étoit, ou du moins vraisemblable. C'est à quoi se réduit ce qu'il en dit, quoiqu'il s'exprime tout différemment. DE ST. MARC.

(18) *Le Ciel &c.*] *Iliad.* Liv. XXI. Vers 388. DESP.
Mot à mot: *Le grand Ciel en retentit aux environs;*
& *l'Olympe aussi.* DE ST. MARC.

(19) *L'Enfer &c.*] *Iliad.* Liv. XX. Vers 61. DESP.
10. Le Grec dit à-peu-près mot à mot: PLUTON, *Roi des Enfers en cui même peur là bas. Plein de terreur, il s'élanca de son trône, & cria, dans la crainte que NEPTUNE, dont les coups ébranlent la terre, ne l'entrôuvrît par en haut; & que les demeures terribles à la vue, sales, dégoûtantes, & que les Dieux même ont en horreur ne parussent aux yeux des Mortels & des Immortels.*

20. „ Que de choses, dit *Desmarêts*, *ibid.* p. 120.
„ qui ne sont point dans le texte Grec, par incapacité
„ de serrer le sens. Il y a seulement:...

„ *Pluton, Roi des Enfers, de peur en fut atteint,*
„ *De son trône il s'élanca, il cria, il tremble, il craint*
„ *Que du coup de Neptune une large ouverture*
„ *Né découvre l'horreur de sa demeure obscure,*
„ *Des Mortels redoutés & qu'abhorrent les Dieux.*

„ Mais la difficulté de ne mettre dans le Vers que ce
„ qu'il faut, fait qu'un *Poète*, qui n'a pas la force de
„ presser le sens, y joint des Vers entiers, qui ne sont
„ que des chevilles pour faire tenir le reste; & pour
„ rimer à ce qui a été dit, ou à ce qui doit être dit
„ ensuite. On peut aider au Vers par quelque mot

Tome IV.

X

Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
 D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour,
 Et par le contre ouvert de la Terre ébranlée,
 Ne fasse voir du Styx la rive desolée;

R E M A R Q U E S.

„ ajouté, mais on ne doit pas y joindre des sens, qui
 „ ne sont pas dans le texte”. Ceux qui veulent tra-
 „ duire des Vers en Vers, doivent être attentifs à cette
 „ observation de *Desmarts*, laquelle renferme une règle
 „ essentielle; & prendre garde que sa *Traduction* a du
 „ moins sur celle de *M. Despréaux*, l'avantage de n'avoir
 „ que le nombre des Vers de l'Original.

3°. *Virgile* a profité de cette Image d'*Homere*, & l'a
 „ placée en Maître dans le VIII. Liv. de l'*Enéide*, Vers
 „ 241. 246. Mais comme c'est dans une *Comparaison*
 „ qu'elle est employée, elle n'a pas tout-à-fait autant de
 „ feu, que dans l'*Iliade*. Ce qui vient d'un inconvénient
 „ inséparable des *Comparaisons*, insérées dans la suite d'une
 „ *Narration*, elles en retardent la marche, & refroidis-
 „ sent nécessairement, sur-tout quand elles sont un peu
 „ détaillées, l'impression, que cette *Narration* devoit faire.

4°. *OVIDE* (*Metam.* Liv. V. V. 356.) a sçu s'appro-
 „ prier aussi le même trait, le mettre en action, ainsy
 „ qu'il est dans l'Original, & lui donner même de la
 „ grandeur. Mais il s'en faut bien, que son *Image* soit
 „ capable de frapper & d'émuouvoir autant que le fait
 „ celle d'*Homere*.

„ 5°. La terreur d'un Dieu, comme *Pluton*, (dit *M.*
 „ *Silvain*, Liv. I. Chap. III.) sa pâleur, ses cris, l'im-
 „ pétuosité avec laquelle il s'élançe de son trône; la
 „ Terre ébranlée; l'Enfer ému, tout cela sont d'affez
 „ grands objets. Cependant, si on y veut regarder de
 „ près, on trouvera que ce n'est pas là précisément ce
 „ qui frappe le plus. Tous ces mouvemens ne ser-
 „ vent qu'à faire concevoir toute la grandeur & toute
 „ la force de *Neptune*. L'Image de ce Dieu imprimée
 „ dans ces grands effets, est ce qui attire les yeux, &
 „ l'attention, est ce qui renferme le *Sublime*”. Oui le
 „ trait particulier, que nous appellons spécialement le
 „ *Sublime*. Mais ici l'Image entière, l'ensemble de tous
 „ les traits, qui la composent, soit dans l'original, soit
 „ dans les traductions, appartiennent au *Sublime*, dont
 „ *Longin* traite dans cet Ouvrage. DE ST. MARC.

Ne découvre aux Vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

(20) Voyez-vous, mon cher Térentianus, la Terre ouverte jusqu'en son centre, l'Enfer prêt à paroître, & toute la machine du monde sur le point d'être détruite & renversée: pour montrer que dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fût en danger. (21) * Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens allégori-

R E M A R Q U E S.

(20) *Voyez-vous ... en danger:*] Au sujet de la Remarque que Longin fait ici, M. Pearce dit en Homme de goût: *Magnifica illa Deorum pugnantium descriptio, nec brevius, nec plantius, nec sublimius, quam est apud Longinum, explicari & quasi ob oculos poni potest. Hoc est veri Critici posse virtutes Scriptorum & acutè videre & aptè depingere.* La Traduction de M. Despréaux rend assez bien le sens; mais il s'en faut beaucoup qu'elle mérite les louanges, que M. Pearce donne à l'Original. DE ST. MARC.

(21) *Mais il faut prendre &c.*] LONGIN dit: Voilà des idées terribles à la vérité; mais à moins que de les prendre pour allégoriques, elles péchent contre la décence, & n'ont rien qui ne sente l'Athéisme. DE ST. MARC.

Plaçons ici quelques réflexions de M. Silvain (Liv. I. Chap. III.) Elles ont rapport aux trois Exemples, que Longin va citer. 1^o. „ Il n'y a rien de plus Sublime „ que ce trait: Dieu dit: *Que la Lumière se fasse & la „ Lumière fut faite.* Ce tour extraordinaire, qui mar- „ que si bien toute la grandeur de cette action, la fa- „ cilité, la promptitude, ou plutôt la rapidité avec la- „ quelle elle se fait, & qui peint cela si vivement, „ qu'on croit voir de ses yeux la Lumière naître dans „ l'instant même que la parole sort de la bouche de „ Dieu; cette Expression, dis-je, est incomparable. Il „ ne s'en voit de pareilles, que dans l'Écriture; si ce „ n'est qu'on voudrait mettre en ce rang-là un Vers d'Ho- „ mere, qui semble avoir quelque chose d'approchant. „ C'est dans l'endroit où *Thétis* va prier *Jupiter* de

que; autrement elles ont je ne sçai quoi d'affreux, d'impie & de peu convenable à la Majesté des Dieux. Et pour moi lorsque je vois dans Homere les plaies, les ligues, les supplices, les larmes,

R E M A R Q U E S.

„ vanger *Achille* son fils, qu'*Agamemnon* avoit outragé.
 „ *Jupiter* dit à cette Déesse: *Je le comblerai de gloire;*
 „ *Et pour vous en assurer, je vais faire un signe de tête,*
 „ *qui est le gage certain de la foi de mes promesses.*

„ IL DIT: DU MOUVEMENT DE SA TÊTE IMMORTELE
 „ L'OLIMPE EST EBRANLÉ.

„ A la vérité, ce trait-là est fort beau. Mais il s'en
 „ faut bien qu'il soit pareil à celui que je viens de rap-
 „ porter. . . . *Moïse* fait voir qu'en Dieu parler & agir
 „ ou créer n'est que la même chose. Ce qui convient
 „ à un Dieu, & ne convient qu'à lui seul; au lieu qu'il
 „ faut que *Jupiter* agisse corporellement pour ébranler
 „ le Ciel". Il ne s'agit ici que de l'*Expression de l'I-*
 „ *mage*, & non de la chose en elle-même. Par rapport
 „ à cette *Expression*, le Vers d'*Homere*, considéré seul,
 „ est aussi *Sublime*, que le passage de *Moïse*. Mais à quoi
 „ bon observer, qu'*Homere* est obligé de faire agir *Jupiter*
 „ corporellement? L'*Ecriture*, dans plusieurs de ses *Traits*
 „ *les plus Sublimes*, ne prête-t-elle pas à Dieu des Actions
 „ corporelles? Témoin ce Passage d'*Isaïe*, Chap. XL. vs.
 „ 12. *Quis mensus est pugillo aquas, & calos palmo ponderavit?*
 „ *Quis appendit tribus digitis molem terra, & colles in statera.*
 „ Le trait d'*Homere* est incontestablement *Sublime*
 „ dans les idées de *Longin*. Mais doit-il être mis
 „ au rang de ce que nous appellons *Le Sublime*? C'est
 „ ce que je ne crois pas; parce qu'il est essentiel à cette
 „ espece de *Sublime*, de surprendre; & que *Jupiter* disant
 „ à *Thétis* que, pour gage de sa promesse, il va faire un
 „ signe de tête: je m'attens que ce signe produira quelque
 „ effet extraordinaire. Ainsi quand cet effet arrive, il ne
 „ me surprend point. Je l'ai prévu. Mais ce même trait
 „ imité par *Virgile* dans le IX. Liv. de l'*Enéide*, est un
 „ trait véritablement *Sublime*, parce que le Poëte ne l'an-
 „ nonce pas, & qu'il le fait jouir de tous les avantages
 „ de l'*Imprévu*. CIBÈLE demande à *Jupiter*, que les Vais-
 „ seaux d'*Enée* ne soient point sujets aux accidens, qui
 „ détruisent les autres Vaisseaux. *Jupiter* répond, qu'au-

les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent fans cesse; il me semble qu'il s'est efforcé, autant qu'il a pu de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au siege de

R E M A R Q U E S.

cun Dieu ne peut rendre immortels des navires faits de la main des Hommes. Mais que pour la contenter, quand ces navires auront remis *Enée* en Italie, il en fera des Nymphes de la mer. (Vers 104.)

*Dixerat: idque ratum Stygii per flumina Fratris,
Per pice torrentes atrdque voragine ripas
Annuit, & totum nutu tremefecit Olympum.*

VIRGILE avoit senti le défaut de l'invention d'*Homere*. Il se la rend propre, en la corrigeant. DE ST. MARC.

2°. M. *Silvain* convient ensuite de la *Sublimité* de l'*Image* comprise dans ces deux Vers:

*Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes
Fait trembler sous ses pieds & forêts & montagnes.*

„ Mais, ajoute-t-il, je suis beaucoup plus touché du
„ passage de la Lumiere, aussi-bien que de tous les au-
„ tres de l'*Ecriture*, qui ressemblent à celui-là. Com-
„ me . . . lorsque *David* représente Dieu prêt à exciter
„ une tempête sur la mer: *Il parle., les vents accourent,*
„ *& les flots de la mer s'elevent.* Mais il ne les calme
„ pas avec moins d'empire & de facilité. *Il change*
„ *l'Aquilon en Zéphire, & les flots se taisent.* Ils font
„ plus quelquefois; ils disparoissent & s'anéantissent à
„ sa parole. *Il parla avec menaces à la Mer, & elle fut*
„ *séchée.* Toute la Nature obéit dans l'instant à la voix
„ de son Créateur. L'*Ecriture* ne daigne pas quelque-
„ fois le marquer, & elle le suppose. *Dieu appelle le*
„ *Ciel, & il dit à la Terre: Séparez-moi mon peuple.*
„ Qui peut douter que cet Ordre ne s'exécute, quoi-
„ que cela ne soit point marqué. . . . Peut-on n'être
„ pas saisi d'admiration à ces mots: *Il a jeté ses re-*
„ *gards, & les Nations ont été dissidées?* Il y a pourtant
„ un autre endroit sur le même ton, qui me paroît en-
„ core plus fort. C'est dans cet admirable *Cantique*,
„ que Dieu dicta de sa propre bouche à *Moïse*. Le Sei-
„ gneur après avoir dit, qu'il extermineroit les Impies,

Troye; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition: car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort qui est

R E M A R Q U E S.

„ & qu'il seroit cesser leur mémoire, il ajoute: *J'ai*
 „ *parlé, où sont-ils?* DIXI: URINAM SUNT? En vérité,
 „ il n'y a que Dieu qui puisse s'exprimer ainsi, comme
 „ il n'y a que Dieu qui puisse agir de la sorte. On voit,
 „ on sent dans ces paroles, qu'il n'a pas plutôt ouvert
 „ la bouche, que ces Impies ne sont plus; & que dans
 „ l'intervalle de ce mot: *J'ai parlé*, à celui-ci, *où sont-*
 „ *ils?* ils étoient exterminés. . . . Dans tous ces exem-
 „ ples, ce qui produit le *Sublime*, c'est la vue de ces
 „ actions merveilleuses, des effets qu'elles produisent,
 „ & de la facilité avec laquelle elles se font; parce
 „ que tout cela élève l'ame; & qu'il l'élève au-dessus de
 „ ses idées ordinaires de grandeur”.

3°. „ J'ai dû ajouter, dit-il, plus loin dans le même
 „ Chapitre, que c'étoit aussi la vue de la grandeur,
 „ du pouvoir & de l'excellence de ceux qui les fai-
 „ soient (ces grandes actions). C'est pourquoi tout Dis-
 „ cours qui découvre, qui exprime & qui peint quel-
 „ que qualité & quelque mérite extraordinaire dans les
 „ Personnes, ne peut manquer d'être *Sublime*. . . . Mais
 „ ce qui rend le Discours *Sublime* à l'égard des Person-
 „ nes, ce n'est pas tant de marquer & d'exprimer leurs
 „ grandes qualités directement & en elles-mêmes, que
 „ par les impressions, qu'elles font sur les autres;
 „ c'est-à-dire, par les discours, par les actions & par
 „ les mouvemens d'autrui, qui soient l'effet ou de la
 „ présence, ou de la grandeur, ou du pouvoir de ces
 „ Personnes. Les Exemples feront entendre ma pensée.
 „ *David* dit sur le Passage de la Mer rouge, . . . *La*
 „ *Mer vit, & elle s'enfuit*. . . . Ces paroles (sont) une
 „ Image de la grandeur, de la gloire, & de la Majesté
 „ de Dieu. On la voit, on la sent, & pour ainsi dire,
 „ on la mesure. Mais ce n'est pas directement en elle-
 „ même, c'est indirectement; c'est dans le mouvement
 „ & dans l'action du Jourdain & de la Mer, qui furent
 „ devant la face du Seigneur. Ainsi ce n'est pas pro-
 „ prement & uniquement l'image de ce mouvement &
 „ de cette action du Fleuve & de la Mer, quoique
 „ fort extraordinaires, qui fait ici le *Sublime*, c'est

comme un port assuré pour fortir de nos miseres ; au lieu qu'en représentant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement misérables.

R E M A R Q U E S.

„ principalement l'idée, qu'ils donnent du Seigneur....
 „ Quand même les actions, attribuées aux choses inanimées, ne seroient pas aussi prodigieuses en foi, ni
 „ aussi contraires à l'ordre de la Nature que celle-ci ;
 „ l'Image ne laisseroit pas d'en être fort *Sublime* ; s'il
 „ paroïssoit, que c'est la présence seule de Dieu, qui
 „ les leur fit faire. *Homere* dit, parlant de NEPTUNE :

„ *Il attelle son char, & montant fièrement,*
 „ *Lui fait fendre les flots de l'humide Élément.*
 „ *Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines*
 „ *D'aïse on entend sauter les pesantes Baleines,*
 „ *L'Eau frémit sous le Dieu qui lui donne la loi,*
 „ *Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.*

„ Car que l'eau s'entrouvre & fasse un espece de fré-
 „ missement sous un char ou sous un vaisseau, & que
 „ les Baleinés sautent d'aïse à la vue de quelque objet
 „ agréable ; ce sont des actions & des mouvemens fort
 „ naturels & fort ordinaires ;... l'*Écriture* disant quel-
 „ que part, que les Baleines *se jouent dans les eaux* ;
 „ ou du moins ces actions sont infiniment au-dessous de
 „ celles des Mers, qui s'ensuient, & des Fleuves, qui
 „ remontent à leur source. Cependant, que se soit la
 „ vue seule de *Neptune*, qui excite ces mouvemens, &
 „ qui inspire de la joie aux Baleines & à la Mer même,
 „ c'est ce qui est admirable ; & qui produit le
 „ *Sublime*, parce qu'il donne une idée extraordinaire de
 „ la grandeur de *Neptune*, qui alors est représentée, non
 „ pas en elle-même, mais dans les effets, que sa pré-
 „ sence produit. On en peut dire autant de ce trait
 „ d'un PSEAUME : *Les eaux ont vu, ô Dieu ! elles vous*
 „ *ont vu & elles ont craint.* Mais le langage des astres
 „ vaut bien à cet égard la crainte & les mouvemens
 „ de la Mer : *Les Cieux racontent la gloire du Seigneur.*
 „ *Le jour le dit au jour, & la nuit à la nuit : & le Fir-*
 „ *meament publie qu'il est Pourrage de ses mains.* Ce sont-
 „ là des Images d'une justesse & d'une *Sublimité* divine.
 „ *Le jour le dit au jour.* Qui est-ce de nous qui peut

Il a donc bien mieux réussi lors qu'il nous a peints un Dieu tel qu'il est dans toute sa majesté & sa grandeur, & sans mélange des choses terrestres; (22) * comme dans cet endroit, qui a été remarqué par plusieurs avant moi, où il dit en parlant de Neptune:

(23) Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sous ses piés & forêts & montagnes.

Et dans un autre endroit:

(24) Il attelle son char, & montant fièrement,
Lui fait fendre les flots de l'humide Elément.

R E M A R Q U E S.

entendre cette voix & cet entretien, sans être élevé avec transport, & humilié tout ensemble? Car, comme dit fort bien CICÉRON: *La pensée des choses célestes & la vue des Ouvrages de Dieu, doivent donner de la modestie & de la grandeur d'ame à ceux qui les contemplent*.

(22) comme dans cet endroit, qui &c.] Longin veut dire, qu'il n'est pas le premier qui se soit avisé de faire attention aux grandes images de la Divinité, qui se trouvent dans Homere. Les traits de ce genre avoient dû trouver place dans les Ouvrages des Ecrivains, qui s'étoient chargés de répondre à ceux qui faisoient au Prince des Poëtes les mêmes reproches, que Longin vient de lui faire un peu plus haut. Il faut donc traduire ainsi cette Phrase, en la reprenant dès le commencement. *Tout ce qui représente chez lui la Divinité telle qu'elle est, grande, pure & sans tache, est infiniment meilleur que ce qu'il écrit des Combats des Dieux. Mais c'est une matière que plusieurs, avant nous, ont exactement traitée; & du genre de laquelle est ce qu'il dit de NEPTUNE. DE ST. MARC.*

(23) Neptune &c.] *Ibid.* Liv. XIII. Vers 18. DESP. Mot à mot: *Les monts spacieux & la forêt trembloient sous les piés immortels de NEPTUNE marchant. DE ST. MARC.*

(24) Il attelle &c.] *Ibid.* V. 26. DESP.

Le Grec dit: Il s'avançoit sur la mer. Les Baleines sortant de tous côtés de leurs retraites, sautoient sous

(25) Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides Plaines,
D'aïse on entend sauter les pesantes Baleines,

R E M A R Q U E S.

ses pas & ne méconnoissoient point leur Roi ; la mer même se fendoit d'allégresse. Cependant ses courriers voloient. DE ST. MARC.

(25) *Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides Plaines,*] Ces Vers sont fort nobles & fort beaux ; mais ils n'expriment pas la pensée d'*Homere*, qui dit, que lorsque *Neptune* commence à marcher, les Baleines sautent de tous côtés devant lui & reconnoissent leur Roi, que de joie la mer se fend pour lui faire place. Monsieur *Despréaux* dit de l'eau ce qu'*Homere* a dit des Baleines, & il s'est contenté d'exprimer un petit frémissement qui arrive sous les moindres barques comme sous les plus grands vaisseaux, au lieu de nous représenter après *Homere* des flots entr'ouverts & une mer qui se sépare. DAC.

La Traduction de ces Vers, que j'ai donnée au public il y a quelques années, & qui peut-être a été vue de Monsieur *Dacier*, me délivrera du soupçon qu'on pourroit avoir que je me suis servi de ses remarques dans cette Edition. Ces mots, *mare diffidit undas*, est justement en François, *la mer se fend*. TOLL.

La Note de M. *Dacier* manque dans les Editions de 1694. 1701. & 1713. elle est dans celle de 1683. où *Tollius* l'avoit prise. M. *Brossette* & les autres Éditeurs l'ont donnée après lui. Pour entendre la Note du Traducteur de *Langius*, que je viens de nommer, il est à propos de jeter les yeux sur la Version des Vers d'*Homere* cités en cet endroit :

Ille per undas
Pergit agens currum. Linqunt penetraña Cete
Equoris, & dominum factu agmine circumstant.
Ipsum lætitia tumidas mare diffidit undas
Impetæque aligeram volucris volat axis equorum.

L'Édition de 1735. dans la Note de *Tollius*, au lieu de *mare diffidit undas*, porte : *mare diffidit undas*. Ce qui ne change rien au sens : mais ce qui ne sçauroit faire le Vers. La seconde Sillabe de *diffidit* est longue. *Difficio*, *difficere*, est un Dérivé du Verbe *secare*. DE ST. MARC.

L'Eau (26) frémit sous le Dieu qui lui donne la Loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.
Cependant le char vole, &c.

(27) Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la

R E M A R Q U E S.

(26) *frémit sous le Dieu qui lui donne la Loi.*] Il y a dans le Grec, que l'eau, en voyant Neptune, se ridoit & sembloit sourire de joie. Mais cela seroit trop fort en notre langue. Au reste j'ai cru que l'eau reconnoît son Roi, seroit quelque chose de plus sublimes que de mettre, comme il y a dans le Grec, que les Baignes reconnoissent leur Roi. J'ai tâché dans les passages, qui sont rapportés d'Homere, à encherir sur lui, plutôt que de le suivre trop scrupuleusement à la piste. DESPRÉAUX. On auroit pu dire à M. Despréaux, qu'il falloit traduire avec toute l'exactitude possible; parce qu'il s'agissoit ici de n'offrir aux Lecteurs, que ce que Longin avoit dessein lui-même de leur présenter. C'est cette Note de M. Despréaux, qui m'a fait prendre le parti de donner le mot-à-mot des Vers, qui se trouvent dans cet Ouvrage. DE ST. MARC.

(27) *Ainsi le Législateur ... la Terre fut faite.*] 1^o. C'est une question, dit M. GISSET (*Rhetor. Liv. III. Ch. VIII. Art. III.*) s'il y a du Sublime dans ces paroles: Dieu dit: Que la Lumière se fasse; & la Lumière fut faite. Il nous paroît qu'il y en a, par ce principe, que le Commandement a dans le Discours de la dignité, & par conséquent du Grand, sur tout si c'est un commandement, qui par lui-même produise les plus grandes choses. Nous ajoutons, que le Nom de Dieu est Grand; que le Commandement est Grand; que l'Exécution est Grande; que la maniere de l'exécuter l'est aussi; qu'il en est de même de la maniere de le dire, qui est pleine d'autorité, & la plus propre pour marquer une Puissance absolue. Cette observation d'un Rheteur habile, qui considère la chose du côté des ressources de son Art, est extrêmement juste. En effet, si tant de grands traits, réunis dans un si petit espace, ne formoient pas une Image Sublime; on pourroit soutenir à bon droit, qu'aucune Image ne mérite ce nom. Longtems avant l'impression de la Rhetor.

grandeur & la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses loix, par ces paroles: *Dieu dit; Que la Lumiere se fasse, & la Lumiere se fit: Que la Terre se fasse, la Terre fut faite.*

R E M A R Q U E S.

rique, M. Gibert avoit prouvé d'une autre maniere la *Sublimité* du passage de *Moïse*, en donnant l'extrait du *Traité de Longin*, dans le I. Tome de ses *Jugemens des Scayans* &c. Il y fait des réflexions judicieuses, & dont quelques-unes méritent une attention particulière.

2°. Mais ce célèbre passage est-il véritablement *Sublime*? M. Despréaux & M. Gibert, suivis d'une foule d'*Acclamateurs*, disent: *Oui*. M. Huet & M. Le Clerc, accompagnés d'un petit nombre de gens, qui pensent, disent: *Non*. J'ose n'être ni de l'avis des uns, ni de l'avis des autres; ou plutôt, je suis en même-tems de tous les deux. L'*Image*, dont il s'agit, considérée seule & détachée de tout ce qui la précède ou la suit, en un mot considérée telle que *Longin* la présente, est, à mon gré, le modele le plus parfait du *Sublime*; & je suis, à cet égard, du sentiment de M. Despréaux. Mais je viens de relire exprès, avec l'attention la plus grande, tout le I. Chap. de la *Genese*. Dans la suite de la *Narration* de *Moïse*, cette admirable *Image* n'a rien de *Sublime*; & dans ce point seulement, je donne gain de cause à M. Huet. Ainsi je concilie les deux opinions; &, sans être d'aucun parti, je suis en même-tems de tous les deux. Au reste, ce que je dis, ne doit s'entendre que par rapport à notre idée particulière du *Sublime*. Il en est tout autrement dans les idées de *Longin*; & le I. Chap. de la *Genese*, discuté selon les principes de ce *Rhétteur*, ne peut manquer, malgré la simplicité du Stile, d'offrir une *Narration* appartenante au *Genre Sublime d'Eloquence*. C'est l'effet de la grandeur des Objets, que ce Chapitre présente, & de la vitesse avec laquelle les faits y sont racontés.

3°. Je fais ici fonction de *Philologue*; & c'est uniquement par rapport à l'*Expression*, que j'oppose un trait de *Virgile* au passage de *Moïse*. Dans le I. Liv. de l'*Eneïde*, après le Discours, que *Neptune* fait aux *Vents*, sur la tempête, qu'ils venoient d'exciter sans son ordre, le *Poëte* dit, Vers 142. en parlant de NEPTUNE:

* Je pense, mon cher Terentianus, que vous ne serez pas fâché que je vous rapporte encore ici un passage de notre Poëte, quand il parle des hommes; afin de vous faire voir, comme Home-

R E M A R Q U E S.

Sic ait, & dicto citius tumida aquora plasat.

Ces deux petits mots: *dicto citius*, peignent d'une manière *Sublime* la promptitude avec laquelle *Neptune* se fait obéir dans son Empire. Le *dictum factum* des *Latins*, & notre *aussi tôt dit, aussi tôt fait*, qui n'a lieu que dans le *Stile simple & familier*, sont plus lents que l'Expression de *Virgile*. Il y a quelque part dans *Homere*, dit M. *Le Febvre*, un *mente celerius*, qui l'emporte de beaucoup en rapidité sur le *dicto citius*.

4°. M. *Despréaux* ne traduit pas exactement son Auteur, dans la manière de présenter les paroles de *Moïse*. Il en a reçu, comme on l'a vu, de la part de M. *Huet* & de M. *Le Clerc* des reproches, auxquels il répond assez mal à la fin de sa *X. Reflexion*. Voici comment *Longin* expose les paroles en question. Dieu dit: *Quoi? Que la Lumière soit, & la Lumière fut: Que la Terre soit, & la Terre fut*. Cette interrogation, *Quoi?* n'est pas mise là sans dessein. Notre *Rhëteur*, Disciple d'*Ammonius* & d'*Origene*, avoit, au moins en général, quelque idée assez nette de la Divinité. Comme il ne trouvoit point dans *Homere* & dans les autres Auteurs Payens, que la *Puissance Divine* fut représentée par des *Images* assez grandes, selon ses idées; il a recours à celle qu'il emprunte ici de *Moïse*; & veut qu'elle fasse sur l'esprit de ses Lecteurs la même impression, qu'elle avoit faite sur le sien. DIEU DIT; en ajoutant: *Quoi?* c'est comme s'il disoit: *Prenez garde à ce qui va suivre; Remarquez bien cette Image: QUE LA LUMIERE SOIT, ET LA LUMIERE FUT; QUE LA TERRE SOIT, ET LA TERRE FUT*. Ce qui concerne la Terre n'est point dans le Texte de *Moïse*. La dessus M. *Huet* & M. *Le Clerc* ont prétendu, que *Longin* n'en avoit jamais lu les Livres, & qu'il ne les avoit cités que d'après quelque extrait informe. M. *Despréaux* de son côté, dit que c'est principalement pour que l'on ne fit point ce reproche à *Longin*, qu'il avoit supprimé le *Quoi?* dans sa Traduction. Mais par cette raison il falloit bien plutôt retrancher les paroles, que *Longin* ajoute ensuite de celles de *Moïse*. Il s'agissoit

re est héroïque lui-même, en peignant le caractère d'un Héros. Une épaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax, ne sachant plus quelle résolution prendre, s'écrie :

(28) Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux :

R E M A R Q U E S.

de traduire exactement un *Rhétteur*, qui parle en Homme de sa profession, & dans la situation d'esprit, que j'ai dépeinte. Frappé jusqu'à l'excès de l'Image d'une Volonté, dont les Commandemens s'exécutent sur le champ, & sans qu'aucun Agent se mêle de les exécuter, Longin travaille à ce que son Lecteur en soit aussi frappé que lui-même. C'est pour cela, que par une réflexion d'admiration, & changeant l'objet de l'Image, il ajoute après les paroles de la GENÈSE : *Que la Terre soit, & la Terre fut.* Cette simple répétition de l'Image, suffisante pour le Lecteur, est la même chose que si Longin, entouré dans son École d'une foule de Disciples, leur avoit dit à la suite des termes de Moïse : *Voyez-vous quelle étonnante & Sublime Image cet Écrivain trace de la Puissance de son Dieu ? Ce Dieu parle ; ce qui n'étoit point, est. Chacune des choses, qui composent cet Univers, est uniquement l'effet d'un simple acte de sa volonté. Que la Terre soit, & la Terre fut. Que la Mer soit, & la Mer fut &c.* Je reviens à l'interrogation supprimée par M. Despréaux. Ce n'est qu'un mot, mais ce mot exprime tout ce que Longin pense des paroles de Moïse. Ce mot prépare à la répétition, qu'il va faire de l'Image comprise dans ces mêmes paroles. C'est un de ces traits caractéristiques, qu'un Traducteur doit toujours rendre scrupuleusement, parce qu'ils représentent l'esprit & les intentions de l'Auteur.

5°. Dans le passage de la Genèse, M. Despréaux devoit moins s'attacher au Latin de la Vulgate qu'aux termes Grecs rapportés par Longin. Je les ai traduits Littéralement, ainsi que l'ont fait M. Pearce & M. l'Abbé Gori dans leurs Versions ; & par-là nous nous trouvons d'accord avec le Texte Hébreu, dont l'Image a toute une autre vivacité que celle de la Vulgate. DE ST. MARC.

(28) Grand Dieu, chasse &c.] *Mat. Liv. XVII. V. 645. DESP.*



(29) Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

(30) Voilà les véritables sentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie; un Héros n'étoit pas capable de cette bassesse: mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son

R E M A R Q U E S.

(29) *Et combats contre nous*] Il y a dans HOMERE, *Et après cela fais nous périr, si tu veux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit été foible en notre langue, & n'auroit pas si bien mis en jour la Remarque de Longin, que, *Et combats contre nous, &c.* Ajoutez que de dire à JUPITER, *combats contre nous,* c'est presque la même chose que *fais-nous périr,* puisque dans un combat contre *Jupiter,* on ne sçauroit éviter de périr. DESP.

Les paroles d'*Homere* citées par Longin, veulent dire: *Mais ô vous, JUPITER, délivrez les Grecs de ces ténèbres, ramenez la clarté, faites que nos yeux voient, & faites-nous périr même au grand jour.* HOMERE ajoute: *si telle est votre volonté.* DE ST. MARC.

(30) *Voilà les véritables sentimens... Tel que Mars*] 1°. Il me semble, que tout ce que j'indique devoit être traduit de cette manière. *Ce Mouvement est véritablement digne d'Ajax. Il ne souhaite pas de vivre. C'est une trop grande petitesse de la part d'un Héros. Mais, comme les ténèbres, qui le forcent au repos, l'empêchent d'employer sa valeur à quelque grande action; indigné par cette raison d'être inutile, quand il faudroit combattre, il demande que la lumière reparoisse au plutôt, bien certain puisque Jupiter refuse de le favoriser, de rencontrer du moins une mort digne d'un grand cœur. Et certes, en cet endroit Homere partage les passions de son Héros, & lui-même ne fait autre chose qu'entrer dans une fureur pareille à celle du Dieu MARS &c.*

2°. M. Silvaln dit, Liv. I. Ch. V. à propos des paroles d'Ajax: „ Combien devoit être au-dessus de la „ crainte & même de la pensée de la mort, un Hom- „ me, qui aime mieux s'exposer à périr infailliblement „ dans un combat contre *Jupiter,* que de ne pas com- „ battre pour sa Patrie”. Cet Auteur se trompe d'a- „ près M. Despréaux & les autres *Interprètes* de Longin, qui tous, à l'exception peut-être de M. Pearce, ont très-mal pris la pensée de leur Auteur & celle d'*Homere,* que l'on chercheroit inutilement dans ces paroles

courage au milieu de l'obscurité, il se fâche de ne point combattre : * il demande donc en hâte que le jour paroisse, pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devoit avoir à

R E M A R Q U E S.

de M. DESPRÉAUX : *Et combats contre nous ; & dans ces autres : quand il devoit avoir à combattre JUPITER même.*
3°. La traduction littérale des paroles d'*Ajax*, n'offre rien de l'audace impie exprimée dans le Vers de M. Despréaux, ou dans celui-ci de M. DE LA MOTTE.

Grand Dieu, rends-nous le jour & combats contre nous ;

dont M. Raimond de S. Mard (ci-devant p. 72.) fait principalement consister le Sublime dans une sorte d'impunité. Des ténèbres soudaines mettent *Ajax* hors d'état de combattre. Son courage en est indigné. Mais il ne désire point *Jupiter* au combat. Ce qu'il demande, c'est que si ce Dieu veut exterminer les Grecs, qu'*Hector* vienne de repousser jusqu'à leurs Vaisseaux, il daigne leur rendre la lumière, afin qu'ils puissent du moins périr en braves gens. Ce n'est point le mépris de la mort, ce n'est point le desir de périr plutôt de la main de *Jupiter*, que de celle d'un *Troyen*, ce n'est point un mouvement d'impatience contre le Souverain des Dieux & des Hommes, qui fait parler *Ajax*. Il prie, il invoque *Jupiter* ; & l'objet de sa prière est uniquement d'obtenir l'honneur d'une mort glorieuse. Il consent de périr, si telle est la volonté de JUPITER, pourvu que la lumière éclaire ses exploits, & qu'il ait les yeux des Grecs & des Troyens pour témoins des efforts de sa valeur. C'est la vive expression d'un extrême amour de la gloire, qui fait le Sublime de l'Exclamation pathétique, qu'*Homere* met dans la bouche de ce Héros. Il est si faux qu'il ait eu dessein de lui prêter aucun mouvement d'impunité, qu'il dit, que dès qu'*Ajax* eût achevé sa prière, *Jupiter* eut pitié de sa douleur. Il écarta le nuage, & dissipa l'obscurité. Les Grecs enleverent le corps de *Patrocle*, & furent couverts dans leur retraite par les deux *Ajax*, qui s'opposèrent à l'impétuosité d'*Hector* & d'*Enée*. Dans le Système des Ouvrages d'*Homere*, une prière exaucée ne peut pas être un Discours impie ; & *Longin*, qui connoissoit *Homere* infiniment mieux que nous ne le connoissons, n'a pas pu, quand

combattre Jupiter même. * En effet Homere en cet endroit est comme un vent favorable qui seconde l'ardeur des combattans ; car il ne se remue pas avec moins de violence, que s'il étoit épris aussi de fureur.

(31) Tel que Mars en courroux au milieu des batailles :
Ou comme on voit un feu (32) jettant par tout l'horreur
Au travers des forêts promener sa fureur.
De colere il écume, &c.

Mais je vous prie de remarquer, pour plusieurs raisons, combien il est affoibli dans son Odyssée, où il fait voir en effet, (33) que c'est le propre d'un grand Esprit, lors qu'il commence à vieillir &

R E M A R Q U E S.

il a développé les idées de ce Poëte, les expliquer d'une maniere contraire à ce qu'elles sont en elles-mêmes. C'est donc contre la pensée de Longin qu'on lui fait dire, qu'AJAX demande au plutôt que le jour paroisse, pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devroit avoir à combattre JUPITER même. Au lieu de ces derniers Mots, Longin dit à la lettre: puisque Jupiter lui résiste. C'est-à-dire, puisqu'il refuse de l'exaucer; puisqu'il se déclare pour les Troyens contre les Grecs; puisqu'il ne veut pas permettre à ces derniers d'enlever le corps de Patrocle, & d'empêcher Hector de brûler leurs vaisseaux. DE ST. MARC.

(31) *Tel que Mars &c.*] Iliad. Liv. XV. Vers 605. DESP.

(32) CHANG. *jettant par-tout l'horreur.*] On lisoit avant l'Édition de 1701. dans la nuit & l'horreur. BROSS.

Voici ce que les Vers d'Homere veulent dire à-peu-près à la lettre. Il entre en fureur ainsi que Mars quand il lance son javelot, ou comme un feu dévorant qui s'étend sur les Montagnes & dans toute l'épaisseur d'une Forêt, & l'écume se répand autour de sa bouche. C'est d'Hector qu'Homere parle en cet endroit, & non d'Ajax, comme le dit Tollius. DE ST. MARC.

(33) *que c'est le propre d'un grand esprit ... aux contes & aux fables.*] Je crois qu'il falloit dire, que dans

& à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car qu'il ait composé l'Odyssée depuis l'Illiade, j'en pourrois donner plusieurs preuves. Et premièrement il est certain qu'il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite (34) des malheurs qu'on lit dans l'Illiade, & qu'il a transportées dans ce dernier ouvrage, (35) comme autant d'Episodes de la guerre de Troye. (36) Ajoutez que les accidens, qui arrivent dans l'Illiade sont

R E M A R Q U E S.

La vieillesse, c'est le propre d'un grand Esprit, qui baisse, d'aimer à conter. Cette Phrase est relative au reproche; que Longin va faire un peu plus bas à l'Odyssée, d'être presque toute en Narration. DE ST. MARC.

(34) *des malheurs qu'on lit dans l'Illiade.*] Le Grec dit: *des malheurs d'Illion.* DE ST. MARC.

(35) CHANG. *comme autant d'Episodes*] Première manière, avant l'Édition de 1683. *comme autant d'effets.* BROSS.

L'un ne me paroît pas meilleur que l'autre. Longin ne se sert pas ici du mot *Episode*, comme d'un *Terme d'Art*. Dire que l'Odyssée renferme les *Episodes* de l'Illiade; c'est dans le langage de la Poétique, dire quelque chose d'inintelligible. *Episode* ne peut signifier dans l'usage commun de la Langue Grecque, qu'une partie de quelque chose, mais une partie non nécessaire. C'est proprement ce que nous appellons *accessoire*. J'aurois donc dit: *comme faisant, en quelque sorte, partie de la Guerre de Troye.* DE ST. MARC.

(36) *Ajoutez que les accidens, qui arrivent dans l'Illiade sont déplorés souvent par les Héros de l'Odyssée.*] Je ne crois point que Longin ait voulu dire que les accidens qui arrivent dans l'Illiade, sont déplorés par les Héros de l'Odyssée. Mais il dit: *Ajoutez qu'Homère rapporte dans l'Odyssée des plaintes & des lamentations, comme connues dès long-temps à ses Héros.* LONGIN a égard ici à ces chansons qu'Homère fait chanter dans l'Odyssée sur les malheurs des Grecs, & sur toutes les peines qu'ils avoient eues dans ce long siège. On n'a qu'à lire le Livre VIII. DAC.

La Remarque de Monsieur Dacier sur cet endroit est

déplorés souvent par les Héros de l'Odyssée; comme des malheurs connus & arrivés il y a déjà long-temps. Et c'est pourquoi l'Odyssée n'est, à proprement parler, que (37) l'Epilogue de l'Iliade.

(38) Là gît le grand Ajax, & l'invincible Achille.

Là de ses ans Patrocle a vû borner le cours.

Là mon fils, mon cher fils a terminé ses jours.

R E M A R Q U E S.

fort sçavante & fort subtile: mais je m'en tiens pourtant toujours à mon sens. DESP.

Tollius dans une courte Note relative à celle de M. Dacier, dit: „ On trouvera la même pensée dans ma „ Traduction ”. Voici comme il y tourne cet endroit: *Inde verò etiam vel maxime, quod quæ sibi mala, luctus, ac dolores evenisse Heroes in Odyssæa referunt, ea ita narrent, ut quibus jam olim defuncti fuerint.* Ce n'est pas tout-à-fait ce que dit M. Dacier. Au reste, ce sens est peut-être celui de *Longin*, dont je n'entens point la Phrase. Je soupçonne seulement qu'il a voulu dire, qu'il y a des événemens de l'Iliade, qui sont rappelés dans l'Odyssée comme étant arrivés & connus depuis long-tems des Héros de ce dernier Poëme. DE ST. MARC.

(37) [l'Epilogue] J'en dis autant de ce mot, que de celui d'Episode. Il n'est point ici Terme d'Art, & doit se rendre en François par Conclusion. LONGIN, en disant que l'ODYSSÉE n'est que la Conclusion de l'ILLIADÉ, veut dire qu'Homère acheve de raconter dans l'Odyssée, ce qui lui restoit à dire de l'Histoire de la Guerre de Troye. DE ST. MARC.

(38) [Là gît le grand Ajax, &c.] Ce sont les paroles de Nestor dans l'Odyssée, Liv. III. Vers 109. DESP.

Le Grec veut dire: Là gît Ajax favorisé de Mars; Là gît Achille aussi, là Patrocle, semblable aux Dieux pour le conseil; là gît encore mon cher Fils. Qu'il me soit permis de faire remarquer dans ces paroles si simples, une beauté, qui peut-être n'est pas du Sublime, mais qui me paroît en approcher beaucoup. Les noms d'Ajax & de Patrocle sont accompagnés d'Epithètes, qui sont autant d'Eloges magnifiques. Homère se contente de nommer nuement Achille. C'est le plus grand des Héros. Il est au-dessus de toutes les louanges. Son nom seul est son Panégyrique. On prendra cette observation

De là vient à mon avis, que comme Homère a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, * tout le corps de son ouvrage (39) est dramatique & plein d'action : au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le génie de la vieillesse ; (40) tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il se couche, qui a toujours sa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, (41) * il ne parle plus du même ton : * on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade qui marche par-tout d'un pas égal, sans que

R E M A R Q U E S.

pour ce qu'elle peut valoir. C'est l'impression, que le Passage d'Homère a faite sur moi ; mais je ne me sens pas encore l'esprit assez commentateur, pour assurer hardiment qu'Homère ait pensé ce qu'il me fait penser ; & j'avouerai franchement qu'il se pourroit bien, que la seule mesure du Vers eût contraint Achille à paroître ici sans Epithete. DE ST. MARC.

(39) est dramatique & plein d'action :] Il falloit dire : est plein d'action & de mouvement pathétiques. Les termes dramatique & plein d'action, signifient la même chose dans la Langue de Longin ; mais unis ensemble dans la nôtre, ils font quelque chose qu'on n'entend pas. DE ST. MARC.

(40) tellement qu'on le peut comparer ... au Soleil quand il se couche, &c.] Cette Comparaison est extrêmement belle ; & M. Pearce trouve que rien n'est plus juste ni plus Sublime. C'est là-dessus qu'il s'écrie : *EN LONGINUM tam suarum quam alienarum dicendi virtutum commonstratorem! Optimis Auſtoribus par, optimos laudat: nec solum antecessores suos ad veras scribendi leges revocat, sed posteris etiam legem se scribendi, atque exemplar tam ingenii quam judicii exhibet.* Cet éloge est fondé sur le Vrai, mais il est poussé beaucoup trop loin. Il y a dans notre Rhéteur quelques traits admirables ; mais il y a presque par-tout beaucoup plus de goût & d'esprit, que de jugement. DE ST. MARC.

(41) il ne parle plus du même ton : &c.] Il falloit dire : On n'y voit plus cette vigueur de génie, ce Sublime de l'Iliade, &c. DE ST. MARC.

jamais il s'arrête ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même force, &, s'il faut ainsi parler, cette même volubilité de discours si propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. * Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, qui, comme un grand Ocean, se retire & déserte ses rivages. * A tout propos il s'égaré dans des imaginations & des fables incroyables. (42) Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes qu'il

R E M A R Q U E S.

(42) Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes] De la manière dont Monsieur Despréaux a traduit ce passage, il semble que Longin, en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuses de l'Odyssée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces aventures d'Ulysse avec le Cyclope, & c'est tout le contraire, si je ne me trompe; car Longin dit: *Quand je vous parle de ces narrations incroyables; & fabuleuses, vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié ces tempêtes de l'Odyssée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits, &c.* Et ce sont ces mêmes endroits qu'Horace appelle *speciosa miracula*. DAC.

M. Pearce s'étonne, que M. Dacier traduise ce passage de Longin, de manière à lui faire condamner les Descriptions de tempêtes, qui sont dans l'Odyssée. C'est, à ce qu'il prétend, mettre Longin en contradiction avec lui-même; puisque dans le Chapitre suivant, il loue Homère sur l'art avec lequel il décrit les tempêtes. Je ne sçais si cette observation est bien juste. A la vérité, dans le Chap. VIII. notre Rhéteur loue les tempêtes décrites par Homère, il en apporte même un exemple, mais cet exemple est tiré de l'Illade. La pensée de Longin est très-claire. *Au reste, dit-il, quand je parle ainsi, je n'ai pas oublié les tempêtes, qui sont dans l'Odyssée, ni ce qui regarde le Cyclope, ni certains autres endroits; mais j'appelle cela vieillisse, vieillisse cependant d'Homère; car dans toutes ces choses en général & dans chacune en particulier, il y a plus de narration que d'action.* Je me range à l'avis de M. Dacier, qui me paroît avoir été celui de M. Le Fevre; & je ne vois pas que Longin

fait, les aventures qui arrivent à Ulyffe chez Polyphème, & quelques autres endroits qui sont sans doute fort beaux. Mais cette vieilleffe dans Homère, après tout, c'est la vieilleffe d'Homère: joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup (43) plus de fable & de narration que d'action.

Je me suis étendu là-dessus, comme j'ai déjà dit, afin de vous faire voir que les génies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit vient à s'éteindre. Dans ce rang, on doit mettre ce qu'il dit du fac où Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulyffe changés par Circé en pourceaux, (44) que Zoïle appelle de *petits cochons larmoyans*. * Il est de même des Colombes qui nourrirent Jupiter, comme un Pigeon: de la disette d'Ulyffe, qui fut dix jours sans manger après son naufrage, & de

R E M A R Q U E S.

yeuille dire autre chose, sinon qu'il met au rang de ces longues *Narrations*, dans lesquelles Homère est toujours grand, quoiqu'il péche contre la vraisemblance, les tempêtes décrites dans l'*Odyssée*, ce qui se passe chez le *Cyclope*, & quelques autres endroits; toutes choses qui sont des fruits de la vieilleffe d'Homère, & dans lesquelles il y a beaucoup plus de narration que d'action. M. Despréaux & M. Pearce se sont assurément trompés au sujet de l'exception; que Longin fait ici. Son but n'est pas de mettre ce qu'il nomme à l'abri de la critique; mais d'empêcher qu'on ne confonde les Descriptions des tempêtes, le récit des aventures d'Ulyffe chez le *Cyclope*, & quelques autres choses du même goût, avec ce qu'il va censurer dans la Phrase suivante, comme des badineries indignes d'un grand Génie. DE ST. MARC.

(43) *plus de fable & de narration que d'action.*] Il falloit simplement: *plus de narration que d'action.* Le mot *Fable* en cet endroit, surtout étant au singulier, n'est susceptible d'aucun sens. DE ST. MARC.

(44) *que Zoïle*] Voyez *V. Réflexion Critique.* DE ST. MARC.

toutes ces absurdités qu'il conte du meurtre des Amans de Pénélope. (45) Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est que ce sont d'assez beaux songes; & , si vous voulez, des songes de Jupiter même. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, c'est pour vous montrer que les grands Poëtes & les Ecrivains célèbres, quand leur esprit manque de vigueur pour le Pathétique, s'amuseient ordinairement à peindre les mœurs. C'est ce que fait Homère, quand il décrit la vie que menoiert les Amans de Pénélope dans la maison d'Ulysse. En effet, toute cette description est proprement une espece de Comédie, où les différens caracteres des hommes sont peints.

R E M A R Q U E S.

(45) *Car tout . . . de Jupiter même.*] Je traduirois ainsi cette Phrase: *Car que peut-on dire de ces choses, sinon que ce sont en effet de magnifiques rêveries?* Voici ma raison. Les Anciens désignoient proverbiallement l'excellence des choses, en y joignant le nom de *Jupiter*; à-peu-près comme nous dilons en conversation: *du Dieu des Dieux*. C'est ce que prouvent plusieurs exemples rapportés par *Gabriel de Petra*, *Langbaine* & *M. La Fevre*. Ce dernier rend par, *magnifica somnia*, les mêmes termes, que *M. Despréaux* traduit par, *des songes de JUPITER*; paroles, qui ne signifient rien dans notre usage. DE ST. MARC.



CHAPITRE VIII.

(I) *De la Sublimité qui se tire des circonstances.*

VOYONS si nous n'avons point encore quelque autre moyen, par où nous puissions rendre un discours sublime. Je dis donc, que comme naturelle-

REMARQUES.

CHAP. VIII. (I) *De la Sublimité qui se tire des circonstances.*] M. Silvain, Liv. III. Chap. I. réfute ce que Longin enseigne ici. Généralement parlant, ce Censeur a raison d'assurer, qu'un amas de *Circonstances* ne produit pas notre *Sublime*; mais non pas de nier, qu'il produise celui de Longin. C'est par les exemples même, que notre *Rhétteur* cite, qu'il en faut juger. Il avoit son but, & plus nous avancerons, plus nous verrons qu'il étoit tel, que je l'ai dit. Les Exemples, cités dans ce Chapitre, sont du genre de la *Grande Eloquence*. Quand M. Silvain reproche à notre *Rhétteur* de prétendre que l'assemblage des *Circonstances* de quelque chose que ce soit, est *Sublime*; il a tort. La Proposition de Longin n'est pas absolue, mais relative à son Objet, qui la restreint. Ainsi quand il dit que le choix & l'entassement des principales *Circonstances* sont un *secret infaisnable pour arriver au GRAND*, on ne peut pas douter qu'il ne parle uniquement des *Circonstances* des choses, qui peuvent servir de matière à l'*Eloquence Sublime*. Enfin, M. Silvain se trompe beaucoup quand il soutient, „ qu'un Discours, où l'on rassembleroit les *Circonstances* „ ces d'un grand sujet, ne pourroit être *Sublime* ”; & que „ des *Circonstances* horribles ou odieuses, ne peuvent être *Sublimes* ni conduire au *Sublime* ”. Le Récit de l'assemblée des *Conjurés dans Cinna*, réfute cette dernière proposition; & c'est un des morceaux les plus *Sublimes*, qu'il y ait dans *Cornéille*. Je parle dans les principes de Longin. Le Récit de la mort de *Pompée* prouve qu'un Discours, où l'on réunit les *Circonstances d'un grand sujet*, est *Sublime*, non seulement dans le sens de Longin, mais aussi dans celui de son Censeur. Quelques Vers suffiront pour le faire voir.

ment rien n'arrive au monde qui ne soit toujours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infailible pour arriver au Grand, si nous savons faire à propos le choix des plus considéra-

R E M A R Q U E S :

*Ce Héros voit la fourbe & s'en moque dans l'ame....
 Leur défend de le suivre & s'avance au trépas,
 Avec le même front, qu'il donnoit les Etats....
 D'un des pans de sa robe il couvre son visage;
 A son mauvais destin en aveugle obéit,
 Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit....
 Aucun gemissement de son cœur échappé
 Ne le montre, en mourant, digne d'être frappé.
 Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
 Et son dernier soupir est un soupir illustre,
 Qui, de cette grande Ame achevant les destins,
 Étais tout Pompée aux yeux des Assassins.*

» Que ce tout Pompée est admirable, s'écrie M. Silyain,
 » Liv. I. Chap. III! Il montre autant l'élévation de
 » l'esprit de *Corneille*, que celle de ce grand Homme,
 » dont la vertu étoit si grande, qu'on ne sçait, dit *Cr-*
 » *CÉRON*, *si les Romains étoient plus redoutables aux Na-*
 » *tions, par sa valeur, ou plus chéris par sa justice* ».
 » On peut s'étonner à bon droit, que M. Silyain ayant si
 » bien senti le *Sublime* de ce dernier Vers, n'ait pas vu la
 » forte de *Sublime* répandue dans tout le morceau. *Cor-*
 » *neille* en doit quelques traits à *Lucain*, dont le Récit
 » (Liv. VIII. Vers 610-680.)-seroit *Sublime* dans sa totali-
 » té, si ce Poëte, plus maître de sa verve, avoit sçu pres-
 » ser les *Circonstances*.

Le tout Pompée a plu si fort à *Brebœuf*, qu'il a cru pouvoir le transporter dans sa *Traduction* de l'endroit de *Lucain*, que je viens d'indiquer. On jugera si l'original est égalé par sa copie, que voici :

*Enfin voyant briller le fer de tous côtés,
 Voyant fondre sur lui ces Monstres irrités,
 Son Ame, qui d'effroi ne se sent point frappée,
 Sur son front assuré met d'abord tout Pompée.*

» Le premier & le second *Alléa*, de ce Chapitre, seroient traduits plus exactement de cette manière. Il y a naturellement dans toutes les choses de certaines pay-

bles, & si en les liant bien ensemble, nous en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, * & de l'autre cet amas de circonstances choisies attachent fortement l'esprit.

Ainsi, (2) quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'Amour, elle ramasse de tous côtés les

R E M A R Q U E S.

ties, qui leur sont comme innées; & si nous pouvions toujours choisir les principales de ces parties, que les choses contiennent en elles-mêmes, si par leur union nous pouvions en former un seul corps; nous nous en ferions nécessairement une source de Sublime. Car il peut être produit & par le choix des Circonstances les plus importantes, & par leur entassement. C'est ainsi que Sapho va chercher de tous côtés dans les Circonstances & dans la vérité même, les tourmens causés par les fureurs de l'Amour. Mais où fait-elle voir le Sublime, dont je parle, si ce n'est quand elle choisit & réunit avec tant d'habileté les principales & les plus relevées de ces Circonstances? DE ST. MARC.

(2) quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'Amour, &c.} 1°. Dans les Fragmens des Poëtes Lyriques Grecs, l'ODE de Sapho, dont Longin va rapporter une partie, a pour titre: *Ad Mulierem amatam*. SAPPHO, dit M. LE FEBVRE, *qua maris, qua feminas seclabatur, eratque plangens, ut ille Deorum, qui utroque facit commercia mundi, do*. ATHENÉE & Strabon nous apprennent qu'elle aimoit une certaine Dorique, & que son Frere Charaxus aimoit aussi cette Femme. Là-dessus M. Pearce suppose que, Dorique ayant été surprise avec Charaxus par Sapho, celle-ci composa l'Ode, dont on va lire une partie, pour exprimer toute la violence de sa jalousie. C'est en effet ce que la Piece présente; & de cette supposition, nécessaire pour la bien entendre, il suit, que M. Despréaux n'en a pas rendu par-tout l'esprit, ainsi qu'on le verra plus bas.

2°. M. Le Febvre, qui trouve Longin admirable par-tout, prétend qu'il ne l'est nulle part autant que dans le Jugement, qu'il porte de cette Piece. *Hunc igitur legat*, dit-il, *qui scire velit, quid sit cum judicio legere*.

3°. Voici la Traduction précisément littérale de ce qui nous reste de cette Piece. *Celui qui est assis devant vous, ou qui entend de près la douceur de votre voix, ou (qui vous voit) tire d'une façon si agréable, me paroît être*

accidens qui suivent & qui accompagnent en effet cette passion : mais où son adresse paroît principalement, c'est à choisir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excès & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela ensemble.

Heureux ! qui près de toi, pour toi seule soupire ;
 Qui jouit du plaisir de t'entendre parler.
 Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.
 Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler ?

(3) Je sens de veine en veine une subtile flame
 Courir par tout mon corps si-tôt que je te vois :

R E M A R Q U E S.

Jurement égal aux Dieux. C'est là ce qui porte le trouble dans mon cœur. Car dès que je vous ai vue, ma voix éteinte n'arrive plus jusqu'à mon gosier ; mais ma langue s'est brisée (c. a. d. est engourdie) ; un feu subtil court aussi-tôt par-tout mon corps ; je ne vois rien de mes yeux ; mes oreilles bourdonnent ; une sueur froide se répand (sur tous mes membres) ; un tremblement universel me saisit ; je suis plus pâle que l'herbe ; & sans respiration, je paroïs n'avoir qu'un moment à vivre. Mais il faut tout oser, puisque malheureuse, &c. DE ST. MARC.

(3) *Je sens de veine en veine &c.]* Lucrece, dans le Liv. III. de son Poëme, V. 153. semble avoir imité l'Ode de Sapho. Il applique à la Crainte les mêmes effets que Sapho attribue à l'Amour.

*Verum ubi vehementi magis est commota metu mens,
 Consentire animam totam per membra videmus,
 Sudores itaque, & pallorem existere toto
 Corpore, & infringi linguam, vocemque abortiri ;
 Caligare oculos, sonere aureis, succidere artus :
 Denique concidere ex animi terrore videmus
 Sæpe homines.*

CATULLE, Ode ad LesMam, 52. a traduit les premières Strophes de l'Ode de Sapho. BROSSETTE.

M. Brossette a tiré cette Note des Remarques Latines de Tollius, avec lequel il devoit dire, que Catulle a plutôt imité que traduit. Sa Piece n'est pas entière. Tollius en a fait entrer les Fragmens dans la Version de

Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne sçauois trouver de langue, ni de voix.

R E M A R Q U E S.

différentes mains, qu'il nous a données de cette *Ode* de *Sapho*. Voici cette Version telle qu'il l'a fait imprimer, avec les noms des Auteurs à côté.

ILLE mi par esse Deo videtur, Catullus.
Ille, si fas est, superare Divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat, & audit

DULCE ridentem; misero quod omnis
Eripit sensus mihi: nam simul te
Lesbia, adspexi, nihil est super mi
Quod loquar amens.

Parthenius.
Catullus.

LINGUA sed torpet; tenuis sub artus
Flamma dimanat: sonitu suo pie
Tinnunt aureis; gemina teguntur
Lumina nocte.

MANAT & sudor gelidus; tremorque
Occupat totam: velut herba pallent
Ora: spirandi neque compos, orco
Proxima, orodor.

H. Ste-
phanus.

NEC tamen despero: etenim indigentem &c. *Tollius*.

M. *Silvain*, (Liv. III. Chap. I.) ne voit rien de *Sublime*, ni même de *Grand* & *d'Élevé* dans l'*Ode* de *Sapho*.
„ Je m'assure, ajoute-t-il, qu'on n'y trouvera que de
„ la délicatesse, de l'ardeur, & une passion fort vive &
„ fort touchante. En un mot, j'y trouve la perfection
„ de ces sortes d'Ouvrages, mais je n'y trouve point
„ de grandeur”. Cet *Ecrivain*, qui nie que le *Pathétique*
puisse être *Sublime*, parle conséquemment à ses prin-
cipes. Mais tout ce qui transporte l'*Auditeur* hors de
lui-même, tout ce qui captive son entendement, &
subjuge sa volonté; voilà ce que *Longin* appelle *Subli-
me*; & tel est principalement l'effet du *Pathétique*. Que
l'*Entassement des Circonstances* puisse produire le *Pathéti-
que* le plus parfait; c'est ce que l'*Ode* de *Sapho* prouve
aussi-bien que les *Discours* d'*Andromaque* & d'*Hermione* à
Pirrus. Le premier est dans la VI. Scene du III. Acte
d'*ANDROMAQUE*.

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez &c.

Et le second, dans la V. Scene du IV. Acte.

Un nuage confus se répand sur ma vue.

Je n'entends plus : (4) je tombe en de douces langueurs;

(5) Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,

(6) Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder &c.

N'admirez-vous point comment elle ramasse toutes ces choses, l'ame, le corps, l'ouïe, la langue, la vue, la couleur, (7) comme si c'étoient autant de personnes différentes, & prêtes à expirer? Voyez de combien de mouvemens contraires elle est agitée. (8) Elle gèle, elle brûle, elle est folle, elle

R E M A R Q U E S.

Je ne t'ai point aimé, Cruel? Qu'ai-je donc fait? &c.

Mais rien, à mon avis, ne fait mieux voir combien le *Pathétique* acquiert de *Sublime* par le moyen, dont il s'agit dans ce Chapitre, que ce que *Phèdre* dit, Act. IV. Sc. VI. après qu'instruite par *Thésée* qu'*Hippolite* aime *Aricie*, elle est en proie à la jalousie la plus violente. C'est peut-être le morceau de *Passion* le plus parfait, qu'il y ait dans tout *Racine*. DE ST. MARC.

(4) *je tombe en de douces langueurs;*] M. *Pearce* a raison d'observer, que dans cet endroit, aussi-bien que dans les mots de la *Stance* précédente; *Et dans les doux transports*, M. *Despréaux* s'est écarté de l'esprit de cette *Piece*. *Vox enim DOUX longe auster sonat*, dit-il, *quam furentis animi Sapphūs ætus requirit*. DE ST. MARC.

(5) *Et pâle,*] Le Grec ajoute, *comme l'herbe*: mais cela ne se dit pas en François. DESP.

(6) *Un frisson me saisit, &c.*] Il y a dans le Grec, *une sueur froide*: mais le mot de *sueur* en François ne peut jamais être agréable, & laisse une vilaine idée à l'esprit. DESP.

Je doute que ce que M. *Despréaux* fit R, soit vrai. J'ai vu souvent le mot *sueur* employé dans le *Stile* noble, sans qu'il eût rien de choquant. DE ST. MARC.

(7) *comme si c'étoient autant de personnes différentes, & prêtes à expirer?*] Lisez plutôt, *comme si c'étoient des choses empruntées & qu'elle fût obligée d'abandonner*. TOLL.

(8) *Elle gèle, elle brûle, elle est folle, elle est sage;*] Ces mots forment un Vers. C'est pour cela que M.

est sage; ou elle est entièrement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot, on diroit qu'elle n'est pas éprise d'une simple passion, mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions. Et c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment.

(9) Vous voyez donc bien, comme j'ai déjà dit,

R E M A R Q U E S.

Patru, à qui *M. Despréaux* faisoit revoir tous ses Ouvrages, voulût qu'il changeât cet endroit. *M. Despréaux* pour se défendre, dit qu'il étoit impossible qu'il n'échappât quelquefois des Vers dans la Prose. Mais *M. Patru* soutint, avec raison, que c'étoit une faute, que l'on devoit éviter; ajoutant, qu'il étoit bien assuré qu'on ne trouveroit aucun Vers dans ses Plaidoyés imprimés. Je parle, dit *M. Despréaux*, que j'y en trouverai quel-qu'un, si je cherche bien; & prenant en même-tems le Volume des Oeuvres de *M. Patru*, il tomba, à l'ouverture du livre, sur ces mots, qui font un Vers, *Onzième Plaidoyé pour un jeune Allemand*. BROSSETTE.

(9) Vous voyez donc bien, . . . que ce qui fait la principale beauté . . . ramassées avec choix.] Le Grec ne dit pas la principale beauté; mais, ce qu'il y a d'éminent, c'est-à-dire, le Sublime. Il faut s'attacher à la suite des Idées de *Longin*, & prendre garde que, rempli de sa matière, & comptant que son Lecteur le suit pas à pas, il désigne souvent son Objet par des termes, qui signifient tout autre chose en eux-mêmes. Ce que j'indique au commencement de cette Rem. & ce qui précède dans cet *Alinea*, pourroit être traduit de cette manière. N'admirez-vous pas comment dans un même-tems elle rassemble, comme toutes choses, qui lui sont étrangères & séparées d'elle, l'ame, le corps, les oreilles, la langue, les yeux, la couleur; comment, alternativement & tout à la fois, elle frissonne, elle brûle, elle déraisonne, elle parle sensément? Car elle est, ou comme en délire, ou comme presque morte, afin qu'on voie agir en elle, non une Passion unique, mais un concours de Passions. A la vérité, toutes ces choses arrivent aux Amans; mais, ainsi que je l'ai dit, le choix des principales circonstances, & leur union en un corps a produit ici le Sublime. Ce que *Longin* dit est vrai de l'Ode de *Sapho*; mais il doit l'être encore plus du choix & de l'entassement des Circonstances d'un grand objet; & je ne doute pas, que ce qui se trouve

S'en vont loin de la Terre habiter sur les eaux :
 Et suivant sur la mer une route incertaine,
 Courrent chercher bien loin le travail & la peine.
 Ils ne goutent jamais de paisible repos.
 Ils ont les yeux au Ciel, & l'esprit sur les flots :
 * Et les bras étendus, les entrailles émues,
 Ils font souvent aux Dieux des prières perdues.

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voye que ce discours est en effet plus fardé & plus fleuri, que grand & sublime. Voyons donc comment fait Homère, & considérons (15) cet endroit entre plusieurs autres.

Comme

R E M A R Q U E S.

d'autre, & la façon dont elles sont exprimées. L'Auteur du Poëme des *Arimaspes*, s'occupe à donner de l'agrément à ce qu'il dit, & le rend petit & fleuri. Mais Homère peint en grand; & pour être Sublime, il affecte même dans son Stile, des défauts, qui servent à rendre son *Image* de plus en plus terrible. L'intention de Longin détaillée suffit pour le justifier. A l'égard de ce que M. Silyain dit en faveur des Vers, que notre Rhéteur censure, je doute qu'on les trouve aussi bons qu'il le pense. Les *Arimaspes* étoient des Peuples du dedans des Terres & fort éloignés de la Mer. Il paroît que le Poëte en cet endroit faisoit parler un Homme de cette Nation, qui racontoit, qu'il avoit vu la Mer & des Vaisseaux pour la première fois. On ne sauroit nier, que cet Auteur ne prête à cet Homme des Pensées, & des Expressions bien froides, & qui représentent bien foiblement l'impression, qu'avoit dû lui causer la vue de gens, qui passoient une partie de leur vie sur la mer. DE ST. MARC.

(15) cet endroit] Iliad. Liv. XV. Vers 624. DESP.

10. Le Grec d'Homère peut être rendu littéralement de cette manière. Il fonde, comme lorsque les flots grossis & rendus rapides par la pluie & par les vents fondent sur un Vaisseau. Car il est tout couvert d'écume; le souffle violent du vent frémit dans les voiles, & les matelots tremblent au fonds de l'ame, étant saisis de crainte, parce qu'ils ne sont écartés de la mort que d'un petit espace.

2. TOL-

Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage,
 Bondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage.
 Le vent avec fureur dans les voiles frémit,
 La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.

REMARQUES.

2°. TOLLIVS oppose à cette courte description de tempête, celle qu'on lit dans le premier Livre de l'*Eneïde*. Vers 84-107, & dit, que cette dernière a trop d'élégance & d'ornemens pour être aussi terrible que celle d'*Homère*, qui présente sous un seul point de vue tout le danger d'une tempête. Cette décision manque absolument de justesse. Ce que *Longin* cite n'est point une Description en forme. Ce sont quelques traits fiérement dessinés, qui présentent l'idée d'une tempête. *Homère* n'avoit pas besoin de l'étendre d'avantage, & peut-être même, en dit-il à son ordinaire, un peu plus qu'il ne faut pour une Comparaison, qui ne doit renfermer que des Descriptions très-abrégées. *Virgile* au contraire, dépeint un événement considérable, qui fait un Episode nécessaire dans son Poëme; une tempête excitée contre *Enée* par la jalousie de *Junon*. Il doit s'étendre, & déployer toutes les richesses de la Poësie Epique, ainsi qu'il le faut toujours dans la narration des événemens, qui sont de quelque importance, & que le Poëte raconte lui-même. *Homère* & *Virgile* ne pouvoient pas en cet endroit être mis en parallèle; ou bien il falloit se servir de la courte description de Tempête, que le dernier met dans la bouche d'*Enée*, Liv. III. Vers 194.

*Tunc mihi ceruleus supra caput astitit imber,
 Noctem Hyememque ferens, & inhorrui unda tenebris.
 Continuo venti volvunt mare, magna que surgunt
 Equora. Dispersi jactamur gurgite vasto.
 Involvere diem nimbi, & nox humida caelum
 Abstulit; ingeminant abrupti nubibus ignes.
 Excutimur cursu & cæcis erramus in undis.*

Peut-on faire une Peinture plus complete en moins de paroles? Cette Description est infiniment plus vive que celle d'*Homère*.

Toutes les circonstances principales y sont mieux rassemblées sous un seul coup d'œil. Elles y sont entassées de la manière que *Longin* le demande; & *Virgile*, plus

Le Matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

(16) * Aratus a tâché d'enchérir sur ce dernier vers; en disant:

Un bois mince & léger les défend de la mort.

Mais en fardant ainsi cette pensée, il l'a rendue basse & fleurie, de terrible qu'elle étoit. * Et puis

R E M A R Q U E S.

sage & plus judicieux qu'*Homère*, ne s'y permet point de *Pensée ingénieuse*.

30. On ne fera sans-doute pas surpris du jugement, que *M. Silvain*, Liv. III. Chap. I. porte du passage d'*Homère*. „ La frayeur, dit-il, de quelques Matelots, „ qui à chaque flot se croient perdus, est-ce là une „ Image ou un Objet fort sublime? Il est vrai que ces „ Vers sont fort nobles; mais il ne faut pas avoir beau- „ coup de lumière, ou le goût fort délicat, pour juger „ qu'il n'y a que de la noblesse”. *M. Silvain* a raison dans son système; & plus il a raison, moins *Longin* a tort. DE ST. MARC.

(16) *Aratus* ... Un bois mince &c.] 10. Le Texte porte: ARATUS s'est efforcé de rendre cela même en d'autres termes: UN BOIS MINCE &c. Le discours de *Longin* est fort juste; mais celui de *M. Despréaux* ne l'est point. Pour me faire entendre, il faut rappeler les deux Vers qui précédent.

*Le Matelot troublé, que son art abandonne.
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.*

Le Vers d'ARATUS tel qu'il est dans la Traduction:

Un bois mince & léger les défend de la mort,

n'offre pas la même pensée que les deux autres; & *M. Despréaux* n'a pas dû dire, qu'ARATUS a tâché d'enchérir sur le dernier de ces Vers; de même qu'en les laissant subsister, je ne pourrois pas faire dire à *Longin*, qu'ARATUS s'est efforcé d'en rendre le dernier en d'autres termes. J'ai dit quelque part que *M. Despréaux* auroit bien fait de traduire les Vers, qui sont dans son original, le plus près de la lettre qu'il eût été possible;

renfermant tout le péril dans ces mots, *Un bois mince & léger les défend de la mort*, il l'éloigne & le diminue plutôt qu'il ne l'augmente. Mais Homère ne met pas pour une seule fois devant les

R E M A R Q U E S.

parce qu'il s'agit d'offrir précisément aux Lecteurs ce que Longin leur veut offrir. Cet endroit prouve que j'avois raison. M. Despréaux nous donne ici toute autre chose que ce que Longin nous vouloit donner. A l'aide d'un trait, que le Traducteur emprunte d'Ovide ou de Sénèque, ces deux Vers :

*Le Matelot trouble, que son art abandonne,
Croît voir dans chaque flot la mort qui l'environne,*

paraphrasent très-bien, sous un tour d'Expression tout différent, ce que Virgile dit, *Enéid.* Liv. I. Vers 90.

Præsentemque viris intentant omnia mortem.

Le trait emprunté d'Ovide ou de Sénèque est : *que son art abandonne*. Le premier décrivant à sa manière, c'est-à-dire, très-ingéniusement & très-puérilement un Temple, dans la II. *Élégie* du I. Liv. des *Tristes*, dit, Vers 31.

*Reclor in incerto est; nec quid fugiatve petatve,
Invenit; ambiguus ars stupet ipsa malis.*

Le second fait une Description du même genre très-longue & très-ainpoullée dans son *Agamemnon*, & s'accorde ainsi de la Pensée d'OVIDE, (V. 507.)

Nil ratio & usus audent: ars cessit malis.

Mais si les deux Vers de M. Despréaux sont une très-bonne Paraphrase de celui de Virgile, ils n'expriment rien de ce que contient celui d'Homère, qui dit: *parvulum*, ou comme met M. PEARCE, *parvo enim spatio à morte subvehuntur*; c'est-à-dire: *ils sont portés peu loin de la mort*; ou comme je l'ai traduit plus haut: *ils ne sont écartés de la mort que d'un petit espace*. C'est ce peu loin, ce petit espace, dont Longin dit, qu'ARATUS a tâché de le rendre en d'autres termes; en disant, comme M. Pearce traduit: *parvum autem lignum prohibet mor-*

yeux le danger où se trouvent les matelots; il les représente, comme en un tableau sur le point d'être submergés à tous les flots qui s'élevent, & * imprime jusques dans ses mots & ses syllabes l'image du péril. Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice (17) dans sa description d'un naufrage;

R E M A R Q U E S.

sem; c'est-à-dire, un bois mince empêche la mort d'approcher; ou bien: ils ne sont éloignés de la mort que de l'épaisseur d'un bois mince. On voit à présent quel est le rapport, que Longin a voulu montrer entre le dernier des Vers d'Homère & celui d'Aratus. C'est ce rapport, que la Traduction de M. Despréaux n'offre point. 20. Dans la Version des Phénomènes d'Aratus par Germanicus César, le trait, dont il est à présent question, est paraphrasé de cette manière, Vers 284.

*Ast alii procul à terra jaçantur in alium:
Munit & hos breve lignum, & facta instantia pellit,
Et tantum à leto, quantum rate fluctibus absunt.*

C'est toujours la pensée d'Homère, mais encore plus poussée qu'elle ne l'avoit été par Aratus. Et, pour dire le vrai, Germanicus en cet endroit traduit moins son Auteur, qu'il n'imité une réponse d'Anacharsis. Ce Philosophe se trouvant sur Mer, & demandant au Pilote de quelle épaisseur étoient les planches du Vaisseau; de tant de poutres, dit celui-ci. Nous ne sommes donc éloignés de la mort que d'autant, répondit-il. Juvénal, dans sa XII^e Satire, après avoir raconté tout ce qu'un de ses Amis avoit souffert ou perdu par une tempête, dit, Vers 57.

*I nunc; & ventis animam committe, dolato
Confusus ligno, digitis à morte remotus
Quatuor, aut septem, si sit latissima tædæ.*

JUVÉNAL enchérit sur Homère & sur Aratus en marquant de combien de poutres on est éloigné de la mort. Mais ce qui seroit ridicule dans toute autre espèce de Poème, est bon, ou du moins n'est pas condamnable dans la Satire. DE ST. MARC.

(17) CHANG, DE L'EDIT. dans sa description d'un naufrage;] M. Despréaux avoit dit: dans la description de son naufrage. Par ces mots mis à la marge: Voyez les

non plus que Démosthène dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit: (18) *Il étoit déjà fort tard, &c.* Car ils n'ont fait tous deux que trier,

R E M A R Q U E S.

Remarquez, il renvoyoit à celle-ci de M. Dacler: „ Je
 „ sçai bien que par *naufnage*, M. Despréaux a entendu
 „ le *naufnage* qu'Archiloque avoit décrit, &c. néanmoins
 „ comme le mot *son* fait une équivoque, & que l'on
 „ pourroit croire, qu'Archiloque lui-même auroit fait le
 „ naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire,
 „ dans la *description du naufrage*. ARCHILOQUE avoit
 „ décrit le naufrage de son beau-frere”. Cette *Remar-*
 „ *que* suffit pour justifier le changement, que j'ai fait. DE
 ST. MARC.

(18) *Il étoit déjà fort tard,*] L'Auteur n'a pas rapporté tout ce passage, parce qu'il est un peu long. Il est de l'Oraison pour Clésiphon. Le voici. „ Il étoit
 „ déjà fort tard, lorsqu'un Courrier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la Ville d'Elatée étoit prise.
 „ Les Magistrats, qui soupoient dans ce moment, quittent aulli-tôt la table. Les uns vont dans la place
 „ publique; ils en chassent les Marchands; & pour les obliger de se retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoient avertir les Officiers de l'Armée. On fait venir le Héraut public: toute la ville est pleine de tumulte. Le lendemain dès le point du jour les Magistrats assemblent le Sénat. Cependant, Messieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Sénat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple étoit déjà assis. Dès que les Sénateurs furent entrés, les Magistrats firent leur rapport. On entend le Courrier. Il confirme la nouvelle. Alors le Héraut commence à crier: *Quelqu'un veut-il haranguer le peuple? mais* personne ne lui répond, il a beau répéter la même chose plusieurs fois, aucun ne se lève. Tous les Officiers, tous les Orateurs étant présens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier: *N'y a-t-il personne qui ait un conseil à me donner pour mon salut?* ? DESP.

10. Cela est fort vif, (dit M. Silvain, Liv. III, Chap. I.) cela est bien peint; on croit être dans l'Assemblée des Athéniens. J'en demeure d'accord.

pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point insérer dans leurs discours, des particularités basses & su-

R E M A R Q U E S .

„ Il est même certain, que cette Image de la Patrie, „ qui demande du secours aux Citoyens, a quelque chose de fort beau. Il seroit pourtant absurde d'y trouver du *Sublime*. Il n'y a visiblement que de la force „ & de la noblesse”. Il remarque ensuite, que *Longin* ne fait pas consister „ la *Sublimité* de ce passage „ dans ce cri de la Patrie, mais dans l'assemblage des „ Circonstances, qui accompagnent le trouble des Athéniens en cette occasion”. Le cri de la Patrie est une Fiction de l'*Orateur*, & non une de ces Circonstances, au sujet desquelles *M. Silvain* demande, „ si elles sont capables d'élever l'ame avec l'admiration propre au *SUBLIME*”. Il ne perd pas de vue sa définition, qui lui donne toujours une apparence de raison contre *Longin*; quand au fonds, il ne fait que le justifier de plus en plus, en voulant le convaincre de n'avoir pas connu ce que nous appelons *Le Sublime*. Je suis en cela de son avis; & j'en conclus toujours, que *Longin* ne traite que de la *Grande Eloquence*, à laquelle appartient le morceau de *Démosthène*, que l'on vient de lire, & dont il faut avouer, qu'il ne renferme aucun de ces fortes de traits rapides, qui sont notre *Sublime*. Ce n'est qu'un simple *Récit Oratoire* de quelque chose de très-intéressant pour ceux à qui la parole s'adresse.

20. Si ce *Récit* ne paroît pas, en lui-même & dans la Traduction de *M. Despréaux*, avoir beaucoup de grandeur; ce n'est ni la faute de *Démosthène*, ni celle de *Longin*. Il ne faut pas s'imaginer que ce dernier ait prétendu que tous les Exemples, qu'il cite dans son *Traité*, fussent tous en eux-mêmes des modèles parfaits de l'espèce de *Sublime*, dont il parle. Son but est d'enseigner tout ce qui peut contribuer à rendre le Discours *Sublime*, à lui donner cette élévation & cette force, qui ravit l'Auditeur à lui-même & qui le subjugué, malgré toute son opposition. Ces traits caractéristiques de la *Grande Eloquence* la plus parfaite, ne s'offrent pas toujours dans les morceaux détachés, que *Longin* rapporte. C'est ce qui me fait croire, qu'il les considère, moins par rapport en ce qu'ils sont en eux-mêmes, que par rapport à la place, qu'ils occupent dans les *Discours*,

perflues, ou qui sentissent l'Ecole. (19) En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte

R E M A R Q U E S.

dont ils font partie. Ce sont moins des Exemples *Sublimes*, que des Exemples de tout ce qui met du *Sublime* dans le Discours. C'est ce que je puis conclure de ce que notre *Rhétteur* fait en cet endroit. Il loue la Description, qu'*Archiloque* avoit faite d'un *Naufrage*, & n'en cite pas un seul mot. Il indique un passage de *Démofthène*, & se contente d'en citer les premiers mots. Il fait la même chose encore en d'autres endroits. La plupart des *Interprètes* croient, ainsi que *M. Despréaux*, que c'est à cause de la longueur des passages. *Longin* en rapporte de tems en tems d'aussi longs que celui de *Démofthène*, dont il s'agit ici. Quel est donc son dessein ? Je ne doute pas que ce ne soit de renvoyer les Lecteurs aux Ouvrages mêmes, afin qu'en examinant tout ce qui précède & tout ce qui suit les passages, qu'il cite ou qu'il indique, ils puissent reconnoître comment ces mêmes passages servent à rendre *Sublime* la portion du Discours, dans laquelle ils sont placés ; comment le bon emploi que les différens Ecrivains en ont fait, leur fait produire cette *impression irrésistible*, qui doit être l'effet nécessaire du véritable *Sublime*, de la *Grande Eloquence* élevée à son plus haut point. DE ST. MARC.

(19) *En effet, &c.*] Cette Phrase est inintelligible, & ne se lie en aucune façon à ce qui précède. Le fait est, que le Grec ne s'entend point en cet endroit, parce que de l'aveu de *Langbaine*, de *M. Le Febvre*, de *Tollius* & de *M. Pearce*, le texte est, ou corrompé tout-à-fait, ou du moins interpolé de quelques mots, que l'on avoit anciennement écrits à la marge. On peut voir dans leurs *Notes* ce qu'ils en ont dit. Mais avec tous les secours, qu'elles fourniront, difficilement pourra-t-on traduire cette Phrase, dont *M. Pearce* n'a pu tirer que ceci, qui n'est pas fort clair, & laisse pourtant entrevoir la pensée de *LONGIN*, *Hæc enim* (ce sont les *Circonstances* triviales, &c. dont il est parlé dans la Phrase précédente.) *Hæc enim veluti ramenta aut frustula lapidum, omnino ledunt ea, quæ efficiunt ut sublimitates sint una disposita, & mutua inter se affectione constructa.* Voici, je crois, la véritable pensée de *Longin*. Il loue *Homère*, *Archiloque* & *Démofthène*, de n'avoir inséré dans leurs *Descriptions* aucunes *Circonstances* basses, triviales,

tout, & c'est comme du moëlon ou des plâtras qu'on auroit arrangés & comme entassés les uns sur les autres, pour élever un bâtiment.

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENTRE les moyens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime; il faut aussi donner rang (1) à ce qu'on appelle *Amplification*. (2) Car * quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des

R E M A R Q U E S.

& sentant l'Ecole. Pourquoi les en loue-t-il? C'est parce que ces sortes de *Circonstances*, étant mêlées aux *Circonstances* importantes, feroient dans le Discours un effet pareil à celui que produiroient dans un Bâtiment, ces petits éclats, qui sautent des pierres lorsqu'on les taille, s'ils étoient entremêlés, en bâtissant, avec les pierres de taille même; le Bâtiment en seroit, & moins solide, & moins beau. De même dans les *Descriptions*, les petites *Circonstances*, alliées aux grandes, rendroient le Discours & moins fort, & moins *Sublime*. C'étoit ici le cas d'abandonner les termes du Texte, pour rendre le fonds de la pensée par une paraphrase plus étendue. DE ST. MARC.

CHAP. IX. (1) CHANG: DE L'EDIT. à ce qu'on appelle] M. Despréaux avoit mis, à ce qu'ils appellent. Ce qu'ils ne se rapporte à rien. La Correction est de M. Cappetonnier. Notre *Impersonnel* ON s'exprime en Grec, ainsi qu'en Latin, par la troisième Personne du Pluriel des Verbes. DE ST. MARC.

(2) Car quand la nature des Sujets ... ni force, ni mouvement.] 10. Il ne paroît pas, qu'ici M. Despréaux ait entendu son Auteur. Il le traduit bien moins qu'il ne traduit *Quintilien*, lequel dit (Liv. VIII. Chap. IV. p. 504.) *Ilac (congeries) crescere solet verbis omnibus altius atque altius insurgentibus*. Voici presque littéralement ce qu'il y a dans *Longin*. Je reprends le commencement du Chapitre. *Quelque chose qui ressemble assez à*

causes qu'on plaide, demande des périodes plus étendues, & composées de plus de membres, on peut s'élever par degrés, de telle sorte qu'un mot enchérisse toujours sur l'autre. Et cette adresse

R E M A R Q U E S.

ce dont je viens de parler, c'est ce qu'on appelle Amplification; lorsque la nature des choses & la chaleur des Passions, admettant beaucoup de membres dans les Périodes, on entasse les grandes idées, en sorte qu'elles s'élevent les unes au-dessus des autres. Et c'est ce qui se fait, ou par l'exposition d'un Lieu commun, ou par l'exagération, ou par la confirmation des Preuves, ou par l'ordre, que l'on fait garder entre eux, soit aux Faits, soit aux Passions; car il peut y avoir des Amplifications, d'une infinité d'especes. Il faut cependant que l'Orateur sache, que rien de tout cela n'est capable par soi-même, & sans le secours des Idées Sublimes, de produire quoi que ce soit de parfait; à moins qu'il ne s'agisse de rabaisser quelque chose, ou d'émouvoir la pitié. Mais, à l'égard de toutes les autres choses, qui servent à l'Amplification, si vous séparez de quelque une d'elles ce Sublime d'Idées, vous aurez comme séparé l'ame du corps. Dès qu'elles ne sont plus appuyées sur ce fonds de Sublimité, tout ce qu'elles ont de force se feldche & s'évanouit.

20. Ce passage sert de réponse à la plupart des Objections de M. Sylvain, & fait voir que Longin suppose toujours, qu'il y a dans les choses même une certaine Grandeur naturelle, que l'Art de l'Orateur peut élever à la dignité du Sublime. Voilà la base de tous ses préceptes, dont beaucoup paroissent fort déraisonnables, si l'on ne faisoit pas attention à ce que je viens d'observer.

30. Ce que je vais ajouter fera comprendre de quelle sorte d'Amplification LONGIN veut parler. CICÉRON, dans le I. Liv. contre Verrès, dit de ce mauvais Citoyen; *Non enim furem, sed raptorem; non adulterum, sed expugnatorem pudicitia: non sacrilegum, sed hostem sacrorum religionumque; non sicarium, sed crudelissimum carnificem civium sociorumque in vestrum judicium adduximus.* On voit là, que non seulement les Mots, mais les Idées enchérissent les unes sur les autres. C'est ce qui se fera remarquer aussi dans cet autre passage contre le même Verrès, Liv. VII. *Aderat janitor carceris, carnifex Praetoris, mors terrorque sociorum ac civium Romanorum, Lu-*

peut beaucoup servir * pour traiter quelque Lieu d'un discours, ou pour exagérer, ou * pour confirmer, ou pour mettre en jour un Fait, ou pour manier une Passion. En effet, l'Amplification se

R E M A R Q U E S.

CIUS SEXTIUS. C'est dommage, qu'une petite tache défigure ce trait si beau. *Terror*, dit moins que *Mors*; & selon les loix de l'Amplification, lesquelles ne diffèrent point de celles du Raisonnement, ce mot devoit marcher le premier. Mais la phrase eut été moins harmonieuse; & Cicéron a sacrifié la justesse à la délicatesse de l'oreille. C'est une véritable faute aux yeux d'un Critique Logicien. Les Mots doivent obéir aux Pensées, & non pas les Pensées aux Mots.

4°. Dans la II. *Philippique*, où l'Orateur veut faire rougir Antoine des honteux effets de son intempérance, est une Amplification admirable, que je vais rapporter de la manière que M. Rollin l'a proposée dans sa *Man. Pens. & d'Et. les Bell. Lett.* Chap. II. Art. IV. Il mêle ses réflexions à celles que Quintilien (Liv. VIII. Chap. IV. pp. 501. & 502. & Liv. IX. Chap. IV. p. 592.) a faites sur le même passage. „ Tu istis faucibus, istis
 „ lateribus; ista gladiatoria totius corporis firmitate, tan-
 „ tum vini in Iliippia nuptiis exhauseras, ut tibi necesse
 „ esset in Populi Romani conspectu vomere postridie. QUIN-
 „ TILIEN pèse tous les mots de cette Description. *Quid*
 „ *fauces & latera*, dit-il, *ad ebrietatem? Minime sunt*
 „ *otiosa. Nam respicientes ad hæc possumus asstimare quan-*
 „ *tum ille vini in Iliippia nuptiis exhausit quod ferre &*
 „ *coquere non posset illa gladiatoria corporis firmitate.* On
 „ sent l'effet, que produit l'arrangement de ces mots,
 „ *faucibus, lateribus, gladiatoria corporis firmitate.* On
 „ remarqueroit peut-être moins la raison, qui a porté
 „ Cicéron à rejeter à la fin ce mot *postridie*, si Quin-
 „ tilien ne nous y rendoit attentif. *Sape est vehementer*
 „ *aliquis sensus in verbo, quod si in media parte sententiæ*
 „ *latet, transiri intentione & obscurari circumjacentibus*
 „ *solet: in clausula positum assignatur auditori & insigitur,*
 „ *quale est illud CICERONIS: Ut tibi necesse esset in con-*
 „ *spectu Populi Romani vomere postridie. Transfer hoc*
 „ *ultimum, minus valebit, nam ductus hic est quasi mucro,*
 „ *ut per se sædæ vomendi necessitati, jam nihil ultra ex-*
 „ *spectantibus hanc quoque adjiceret deformitatem, ut ci-*
 „ *bis teneri non posset postridie.* Mais écoutons Cicéron,

peut diviser en un nombre infini d'espèces : mais l'Orateur doit sçavoir que pas une de ces espèces n'est parfaite de foi, s'il n'y a du Grand & du Sublime : si ce n'est lorsque l'on cherche à émouvoir

REMARQUES.

qui développe lui même sa pensée, & nous fait toucher au doigt tout ce qui y est renfermé. *O rem non modo visu sedam, sed etiam auditu! Si hoc tibi inter cenam, in tuis illis immanibus poculis accidisset, quis non turpe duceret? In cœtu vero Populi Romani, negotium publicum gerens, Magister equitum, cui ructare turpe esset, is vomens frustis esculentis, vinum redolentibus, gremium suum & totum tribunal implevit.* Il est visible que les dernières Expressions enchérissent toujours sur les premières. *Singula incrementum habent* (dit **QUINTILIEN**). *Per se deforme, vel non in cœtu vomere, in cœtu etiam non Populi; Populi etiam non Romani; vel si nullum negotium ageret, vel si non publicum; vel si non Magister equitum. Sed alius divideret hæc, & circa singulos gradus moraretur: hic in SUBLIME etiam currit, & ad summum pervenit non nixu sed impetu*”.

50. Ce que **Quintilien** dit, en finissant, & vingt autres endroits de son Livre, peuvent déterminer l'espece de Sublime, qui fait l'Objet du *Traité de Longin*.

60. **M. Rollin** ajoute : „ Voilà un beau modele d'explication pour les Maitres. Au reste, quelque belle que soit la description que fait ici l'*Orateur Romain* du vomissement d'*Antoine*, & quelque précaution qu'il prenne, en avertissant d'abord de l'effet, qu'elle doit produire : *O rem non modo visu sedam, sed etiam auditu!* je ne crois pas que notre Langue, délicate comme elle est sur les bienéances, pût souffrir ce détail de circonstances, qui blessent & révoltent l'Imagination; & elle n'emploieroit jamais ces termes *evomere, ructare, frustis esculentis*. C'est une occasion de faire sentir aux jeunes gens la différence du génie des Langues, & l'avantage incontestable que la nôtre a en cela sur la Grecque & sur la Latine”. Le *génie des Langues* est une expression vague, qui proprement ne signifie rien; & l'abus de cette expression est cause; que **M. Rollin** nous dit là quelque chose, qui n'a ni vérité ni justesse. On ne feroit pas apparemment de gaieté de cœur en notre Langue, une invective pa-

la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par-tout ailleurs, si vous ôtez à l'Amplification ce qu'il y a de Grand, vous lui arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot, dès

R E M A R Q U E S.

reille à celle dont il s'agit ici. Mais un Orateur, que la nature même de son sujet, ou la nécessité de quelque circonstance forceroit à faire quelque chose de semblable, ne manqueroit pas d'en charger les traits des plus affreuses couleurs, lors même qu'il épargneroit à nos oreilles ces termes, dont les bienséances de nos mœurs ont interdit l'usage aux honnêtes gens. Notre Langue à cet égard n'a point d'avantage sur les Langues anciennes. Les Grecs & les Romains parloient conformément à leurs mœurs, nous parlons conformément aux nôtres; & les différens usages, que l'on fait d'instrumens pareils, ne changent rien à leur nature, & ne les rendent point supérieurs l'un à l'autre. M. Despréaux s'est exprimé d'une manière très-juste, quand il a dit :

*Le Latin dans les mots brave l'honnêteté;
Mais le Lecteur François veut être respecté.*

C'est pour le fonds la même pensée, que celle de M. Rollin. Quand on a pour but d'instruire les jeunes gens, on ne peut jamais se rendre trop esclave de la justesse, parce que la principale affaire est de les accoutumer à penser juste; & je suis si persuadé de l'absolue nécessité de cette rigoureuse Maxime; que, dès ce moment même, je déclare vicieux tous les endroits, où je pourrois ici m'en être écarté.

70. LONGIN fait la division des diverses espèces d'Amplification, selon la nature même des choses qui peuvent y servir de matière. QUINTILIEN à l'endroit déjà cité, p. 501. s'y prend autrement, & tire sa division des diverses manières d'AMPLIFIER. *Quatuor maxime generibus*, dit-il, *video constare Amplificationem, Incremento, Comparatione, Ratiocinatione, Congerie.* LONGIN ne paroit vouloir parler, du moins dans ce Chapitre, que de la première manière. Quintilien ajoute tout de suite. *Incrementum est potentissimum, cum magna videntur, etiam que inferiora sunt. Id aut uno gradu fit, aut pluribus. Per id venit non modo ad summum, sed interim quodam*

que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, difons en peu de mots la différence qu'il y a de cette partie à celle dont nous

R E M A R Q U E S.

modo supra summum. Ce *summum* n'est autre chose, que ce que nous avons vu plus haut, qu'il appelle SUBLIME. Quintilien a, comme on le voit, sur le Sublime, des Idées pareilles à celles de Longin; & M. Silvain ne devoit pas être plus contect de lui que de notre Rhéteur, dont il condamne la doctrine au sujet de l'Amplification, ainsi qu'on le verra dans la Remarque II. 2^o. sur le Chap. suivant. Revenons à Quintilien. Il ajoute encore tout de suite: *Omnibus his sufficit vel unum Ciceronis exemplum: „ Facinus est vincire Civem Romanum, „ scelus verberare, prope parricidium necare: quid dicam „ in crucem tollere? „ Nam & si tantum verberatus esset uno gradu isareverat, ponendo etiam id esse facinus quod erat inferius. Et si tantum occisus esset, per plures gradus ascenderat. Cum verò dixerit, prope parricidium necare, supra quod nihil est, adjecit; quid dicam in crucem tollere? Ita, cum id, quod maximum est, occupasset, necesse erat in eo, quod ultra est verba deficere.*

8^o. L'AMPLIFICATION qui se fait *incremento*, peut être quelquefois sans aucun degré d'élevation. *Matrem tuam occidisti. Quid dicam amplius? Matrem tuam occidisti.* Sur quoi QUINTILIEN dit: *Et hoc augendi genus est, tantum aliquid efficere, ut non possit augeri.* Ce qu'il dit ensuite est d'autant plus important, qu'il y parle d'un genre d'Amplification, dont les grands Maitres se servent volontiers, parce qu'il laisse moins appercevoir l'art. *Crescit Oratio minus aperta, sed nescio an hoc ipso efficacius, cum citra distinctionem in contextu & cursu semper aliquid priore majus insequitur.* C'est ici qu'il parle de l'Investive de Cicéron contre Antoine, que l'on a vue plus haut. Du même genre est cette Amplification, par laquelle M. BOSSUET, dans son Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre, donne chrétiennement une idée de ce que Cromwel avoit été pour sa Patrie. „ Un Homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable dans la paix & dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pou-

avons parlé dans le Chapitre précédent, & qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies que l'on réunit ensemble : & voyons par où l'Amplification en général diffère du Grand & du Sublime.

R E M A R Q U E S.

„ voit lui ôter par conseil & par prévoyance ; mais au
 „ reste, si vigilant & si prêt à tout, qu'il n'a jamais
 „ manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin
 „ un de ces audacieux, qui semblent être nés pour
 „ changer le monde. Que le sort de tels esprits est
 „ hasardeux, & qu'il en paroît dans l'Histoire à qui
 „ leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils
 „ pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ? Il fut donné
 „ né à celui-ci de tromper les Peuples, & de préva-
 „ loir contre les Rois ”.

9^o. Je ne dirai rien du second & du troisième genre d'Amplification, parce que cela me meneroit trop loin ; & je passe au quatrième, que Longin vraisemblablement n'auroit pas admis, parce qu'on n'y fait point enchérir les Idées & les Termes les uns sur les autres. *Potesi*, dit QUINTILIEN, p. 504. *adscripti Amplificationi Congeries quoque verborum ac sententiarum idem significantium. Nam etiam si non per gradus ascendunt, tamen velut acervo quodam allevantur.* „ Quid enim tuus ille,
 „ Tubero, districus in acie Pharsalica gladius agebat ?
 „ Cujus latus ille mucro petebat ? Quis sensus erat armorum tuorum ? Quæ tua mens ? Oculi ? Manus ? Ardor animi ? Quid cupiebas ? Quid optabas ? ” L'usage de cette espèce d'Amplification ne doit pas être fréquent, parce qu'elle est toute propre à faire languir le Discours. On ne peut gueres s'en servir avec succès que dans les grands Mouvements, & même en lui donnant le tour de quelque Figure un peu vive, comme on vient de voir Cicéron prendre celui de l'Interrogation dans cet Exemple tiré de l'Oraison pour Ligarius.

10^o. Les Rhéteurs opposent à l'Amplification ce qu'ils appellent Diminution : & même à dire le vrai, la Diminution ne diffère de l'Amplification, que parce que dans l'une il s'agit d'augmenter, d'élever ; & dans l'autre, de diminuer, de rabaisser. *Eadem fere ratio minuendi*, dit QUINTILIEN, p. 505. *Nam totidem sunt ascendentibus, quot descendentibus gradus.* Il en cite un seul Exemple singulier, en ce qu'il est en même-tems Amplification &

CHAPITRE X.

Ce que c'est qu'Amplification.

JE ne sçauois approuver (1) la définition que les donnent les Maîtres de l'Art. L'Amplification, disent-ils, est (2) un Discours qui augmente & qui agrandit les choses. Car cette définition peut convenir tout de même au Sublime, au Pathétique & (3) aux Figures: (4) puisqu'elles donnent toutes au Discours je ne sçai quel caractère de grandeur.

REMARQUES.

Diminution; c'est ce qui se rencontre rarement. CICÉRON dans sa II. Oraison contre Rullus, tourne en ridicule celle de son Adversaire, en disant: *Pauci tamen, qui proximi adfiterant, nescio quid illum de Lege agraria voluisse dicere suspicabantur.* QUINTILIEN ajoute: *Quod si ad intellectum (Orationis Rulli) referas, minutio est; si ad obscuritatem incrementum.* DE ST. MARC.

CHAP. X. (1) la définition que lui donnent &c.] On ne dit point: donner la définition à quelque chose; mais, donner la définition de quelque chose. DE ST. MARC.

(2) un Discours qui augmente & qui agrandit les choses.] Le Grec dit: L'Amplification est un Discours, qui revêt la matière de grandeur; c'est-à-dire: un Discours, par lequel on donne de la grandeur au sujet, dont on parle. DE ST. MARC.

(3) aux Figures:] Il falloit dire: aux Tropes. M. Despréaux a fait plus d'une fois la faute de les confondre. DE ST. MARC.

(4) puisqu'elles donnent toutes au Discours je ne sçai quel caractère de grandeur.] ELLES & TOUTES se rapportent à Figures ou ne se rapportent à rien. Si c'est à Figures, que M. Despréaux fait rapporter elles & toutes, il n'a point rendu son Auteur. Ce que Longin dit, en répétant les termes de la définition, qu'il condamne, regarde également le Sublime, le Pathétique & les Tropes. Il falloit dire: car ces choses donnent aussi certaine grandeur au Discours. DE ST. MARC.

Il y a pourtant bien de la différence... (5) Et premièrement le Sublime consiste dans (6) la hauteur & l'élevation, au lieu que l'Amplification consiste aussi (7) dans la multitude des paroles. C'est pourquoy le Sublime se trouve (8) quelquefois (9) dans une simple pensée: (10) mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe & dans l'abondance.

* L'Amplification

R E M A R Q U E S.

(5) *Et premièrement*] Que fait là cet *Et premièrement*? Il n'est point dans le Grec; & n'a rien ici dans la *Traduction*, qui lui réponde. DE ST. MARC.

(6) *la hauteur & l'élevation.*] PLEONASME. L'Élévation disoit tout, & traduisoit exactement le terme Grec. DE ST. MARC.

(7) *dans la multitude des paroles.*] Le Grec dit simplement: *dans la multitude*. J'aurois dit: Le *SUBLIME* consiste dans l'élevation, & l'AMPLIFICATION dans la multiplicité. La Phrase suivante explique la pensée de Longin, qui n'a pas dessein de faire uniquement consister l'Amplification dans la multitude des paroles. DE ST. MARC.

(8) *quelquefois*] LONGIN dit:] souvent. DE ST. MARC.

(9) *dans une simple pensée:*] Il falloit: *dans une seule pensée*. Ces deux Expressions ne sont pas synonymes. DE ST. MARC.

(10) *mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe & dans l'abondance.*] 1^o. Le mot *pompe* semble n'être là que pour faire une sorte d'opposition avec *simple pensée*. Mais s'il y a de l'opposition entre *pompe* & *simple pensée*, il ne s'ensuit pas qu'il y en ait entre *pompe* & *simple pensée*. Une *simple Pensée* est ce qui n'est que *Pensée*, & n'est point *Image*, ni *Sentiments*. Une *Pensée simple* est, comme l'on sçait, tout autre chose. Longin oppose ici l'unité de *pensée* à la multiplicité de *pensées*. La première peut suffire au Sublime. La seconde est nécessaire à l'Amplification. Il falloit donc traduire: *mais l'AMPLIFICATION se trouve toujours dans une certaine quantité, dans une certaine abondance de pensées*.

2^o. LONGIN & QUINTILIEN sont-ils d'accord? Le premier veut toujours un certain nombre de *Pensées* dans les *Amplifications*; & le second en admet, qui se faisant *Incremento*, sans s'élever par degrés, semblent ne renfermer qu'une *Pensée*. Telle est celle-ci. *Matrem tuam occidisti. Quid dicam amplius? Matrem tuam occidisti.* Ce-

L'Amplification donc, pour en donner ici une idée générale, est un accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulières des choses, & de tous les lieux de l'oraison, qui remplit le discours, & le fortifie, (11) en appuyant sur ce qu'on a déjà dit. Ainsi elle diffère de la

R E M A R Q U E S.

la n'offre, quant aux termes, qu'une seule idée; mais, quant au sens, combien d'idées sont renfermées dans ce qui paroît n'être qu'une *Pensée* unique? Cette *Amplification* n'est pas seulement du premier genre, elle est du second; & renferme une *Comparaison* tacite des différens forfaits avec le Parricide, que celui qui parle, regarde comme le plus grand de tous. Détaillez la *Comparaison*, vous verrez de combien de degrés vous monterez, & de quelle abondance de pensées cette courte *Amplification* est remplie. Quand MÉDÉE dit à MÉDÈS: *Contre tant d'ennemis, que vous reste-t-il?* & que Médée répond: *Moi, moi, dis je, & c'est assez;* ce peu de mots est une *Amplification* semblable à celle dont je viens de parler. Elle est en même-tems du premier genre & du second, en ce qu'elle renferme tacitement une *Comparaison* de l'état où se trouve actuellement Médée, avec ceux dans lesquels elle s'est trouvée précédemment; & de ce qu'elle a fait alors pour venir à bout de ses desseins, avec ce qu'elle peut faire pour se venger. J'ajoute, que cette *Amplification* est aussi du troisième genre, c'est-à-dire, de celles qui se font par *raisonnement*, & dans lesquelles *ex alto colligitur aliud, ex alto aliud augetur*, dit QUINTILIEN. Je vois dans les trois mots de Médée tout ce qu'elle a fait par l'intérêt d'un amour, ou naissant, ou satisfait, & tout ce qu'elle fera par l'intérêt de ce même amour offensé. De plus; comme les transports de l'amour sont plus violens; quand il est outragé, que quand il naît, ou quand il est heureux; je conclus de ce que Médée a fait pour s'assurer la possession de Jason, qu'elle fera des choses bien plus horribles pour en punir la perfidie. Ainsi nos deux *Rhétteurs*, expliqués l'un par l'autre, sont parfaitement d'accord. DE ST. MARC.

(11) en appuyant sur ce qu'on a déjà dit.] 10. La Définition, que ces mots terminent est faite d'après celle de Longin; mais elle ne lui ressemble gueres. Voici

preuve, en ce qu'on emploie celle-ci pour prouver la question, au lieu que l'Amplification ne

R E M A R Q U E S.

comment on pourroit traduire ici le Grec, en le paraphrasant un peu. L'AMPLIFICATION est, pour la définir en quelque sorte, un assemblage complet de toutes les circonstances des choses vues sous toutes leurs faces, lequel sert à confirmer ce qu'on vient d'établir, en y faisant faire attention plus longtems; & diffère de la preuve, en ce que celle-ci démontre la vérité de la chose en question, au lieu qu'il en fait voir l'importance. C'est en effet à quoi sert l'Amplification. Le dernier membre de Phrase de la Définition est suppléé pour achever le sens, & dit ce que Longin a dû véritablement dire. Ce que M. Despréaux lui prête ne signifie rien, ou fort peu de chose en cet endroit.

29. Si M. Sylvain avoit vu la Définition qu'on vient de lire, il n'auroit pas eu sujet de dire (Liv. III. Chap. I.) „ L'auroit-on cru ... que l'on pût faire consister le „ Sublime dans (un) *amas de paroles*?... Il ne m'entre „ ra jamais dans l'esprit, que cet attirail de Périodes „ étendues & de Mots, qui enchérissent les uns sur les „ autres, ce qui est souvent un des plus grands défauts, „ puisse produire le Sublime, & y contribuer”. C'est l'Amplification, définie par M. Despréaux, qui fait ainsi parler M. Sylvain. Mais faut-il croire, que la vraie Définition de Longin n'auroit pas encouru la censure de ce Critique? Ne l'a-t-on pas vu nier, que le choix & l'entassement des principales Circonstances, pussent rien avoir de Sublime? Ce moyen d'arriver à la Perfection de la Grande Eloquence, ne diffère presque d'avec l'Amplification, que du choix à la totalité. C'est-à-dire, que l'Entassement des Circonstances mène au Sublime par quelques-unes simplement; & que l'Amplification y conduit, en les rassemblant toutes; mais il faut observer, que cette dernière doit les ranger dans un ordre de gradation, au lieu que cela n'est pas nécessaire dans l'autre.

30. Longin a défini l'espece d'Amplification la plus étendue & la plus parfaite. Il est à croire que, dans ce qui manque, il avoit expliqué, restreint, modifié sa Définition, qui certainement en a grand besoin. Il se trouveroit bien des sortes d'Amplifications, auxquelles elle ne conviendroit point. Aussi ne la donne-t-il que pour une *esquisse de Définition*. Nous avons perdu l'ex-

fort qu'à étendre & à exagérer. (12) *****

[Celui-ci est plus abondant & plus riche. On peut comparer son éloquence à une grande mer qui occupe

R E M A R Q U E S.

plication, qu'il en faisoit ; & les regles, qu'il donnoit touchant l'usage de ce *Secours Oratoire*. Si l'on veut y suppléer en quelque sorte & s'instruire à fonds de cette matiere, on peut recourir à la *Rhétorique* de M. *Gibert*, Liv. I. Chap. II. Art. IX. On ne trouvera certainement nulle part sur ce sujet rien, qui soit plus clairement & plus exactement détaillé. DE ST. MARC.

(12) *****] Voyez les *Remarques*. DESP. N. M.

19. Les sept lignes imprimées en *Italique* & renfermées entre deux Crochets, sont de M. *Despréaux*, qui les avoit rejettées dans la *Remarque* à laquelle il renvoie, pour commencer après la lacune par ces mots : *La même différence* &c. Comme cette *Transition* est dépendante du *Fragment* qui la précède, j'ai cru bien faire en remettant ce *Fragment* à sa place. Si je me suis trompé, l'erreur n'est pas de conséquence.

20. Voici la *Remarque* de M. *Despréaux*. „ Cet endroit est fort défectueux. L'Auteur après avoir fait „ quelques remarques encore sur l'*Amplification*, venoit „ ensuite à comparer deux Orateurs, dont on ne peut „ pas deviner les noms ; il reste même dans le texte „ trois ou quatre lignes de cette comparaison que j'ai „ supprimées dans la *Traduction*, parce que cela auroit „ embarrassé le Lecteur, & auroit été inutile, puisqu'on „ ne sçait point qui sont ceux dont l'Auteur parla. „ Voici pourtant les paroles qui en restent”. Après ce que j'ai replacé dans le *Texte*, M. *Despréaux* ajoute : * „ Le *Traducteur Latin* a cru que ces paroles regardoient *Cicéron* & *Démosthène* : mais à mon avis, „ il se trompe”.

30. *Gabriel de Petra* ne s'est pas trompé seul, *Langbaine* & M. *Le Fevre* ont été dans la même erreur. *Tollius* s'est aperçu, le premier, qu'il s'agissoit dans le *Fragment* de comparaison, qui reste, de *Platon*, & de *Démosthène*, quoiqu'ils n'y soient nommés ni l'un ni l'autre. La *Transition* qui commence le Chap. suiv. indique assez clairement, que la Comparaison de *Cicéron* & de *Démosthène*, n'est ici qu'une digression, après laquelle *Longin* reprend le Discours, qu'il avoit entamé. II. L'Image, sous laquelle, au commencement de cet

beaucoup d'espace, & se répand en plusieurs endroits; L'un, à mon avis, est plus pathétique, & a plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité pompeuse, n'est pas froid à la vérité, mais * n'a pas aussi tant d'activité ni de mouvement.] La même différence, à mon avis, est entre Démosthène & Cicéron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des ouvrages d'un Auteur Latin. En effet, Démosthène est grand en ce qu'il est serré & concis; & Cicéron au contraire, en ce qu'il est diffus & étendu. On peut comparer ce premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence,

R E M A R Q U E S.

autre Chap. l'Eloquence de Platon nous est présentée, est de même nature que celle qui, dans le Fragment caractérise l'Eloquence de l'Ecrivain mis en parallèle avec Démosthène. C'est principalement sur cette seconde raison, que Toltus insiste. Ce ne font là que des Conjectures, mais en pareille matière, on risque peu de s'y fier.

4°. La Lacune de cet endroit est de la valeur de quatre pages. Tout ce que nous avons perdu ne traitoit pas de l'Amplification uniquement. Comment auroit-elle amené Longin à comparer d'abord Platon, ensuite Cicéron à Démosthène. Il avoit apparemment fait un Article exprès, pour examiner lequel, du *Stile austère & concis*, ou du *Stile abondant & magnifique*, est le plus propre au Sublime, dont il parle; & sans-doute il avoit conclu, qu'ils y convenoient également l'un & l'autre. C'est je crois, ce qu'il l'avoit conduit à faire la Comparaison de l'Eloquence étendue & majestueuse de Platon & de Cicéron avec l'Eloquence serrée, rapide, & même un peu sèche de Démosthène. Dans les ADDIT. à la PRÉF. pp. 128. 129. 130. & Remarques 66. 67. 69. 71. 72. j'ai traduit tout ce qu'il y a depuis la Lacune jusqu'à la seconde Phrase du Chapitre suivant.

5°. La Traduction Italienne est ici fort singulière. M. l'Abbé Gori n'a formé qu'une même Phrase des dernières paroles qui précèdent la Lacune, & des premières du petit Fragment, qui la suit. Ce qui fait que le tout est très-obscur, par rapport à la suite des Idées, quoi qu'il soit fort clair dans les Termes. DE ST. MARC.

mençe avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. (13) Pour Cicéron, on peut dire, à mon avis, que comme un grand embrasement, il devore & consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversément dans ses ouvrages, & qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reste, le Sublime de Démosthène vaut sans-doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes passions: * quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur. * Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits. Et certainement un discours diffus est bien plus propre pour les Lieux communs, les Peroraisons, * les Digressions, & généralement pour tous ces discours qui se font dans le Genre Démonstratif. Il en est de même pour les Histoires, * les Traités de Physique, & plusieurs autres semblables matieres.

R E M A R Q U E S.

(13) *Pour Cicéron, &c.] Longin, en conservant l'idée des embrasemens, qui semblent quelquefois ne se ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit très-bien le caractère de Cicéron, qui conserve toujours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lors qu'il semble qu'il va s'éteindre. DAC.*

Ibid. CHANG. Pour Cicéron, on peut dire, &c.] Première maniere avant l'Édition de 1683. Pour Cicéron, à mon sens, il ressemble à un grand embrasement qui se répand par-tout, & s'éleve en l'air avec un feu dont la violence dure & ne s'éteint point: qui fait de différens effets, selon les différens endroits où il se trouve; mais qui se nourrit néanmoins & s'entretient toujours dans la diversité des choses où il s'attache. Mais vous pouvez &c. BROSS.

Quoique cette première maniere ne valût pas grand chose, elle avoit du moins sur la seconde, l'avantage de conserver la suite de la Méaphore, & d'être en cela plus conforme à l'Original. DE ST. MARC.

CHAPITRE XL

De l'Imitation.

(1) **P**OUR retourner à notre discours, Platon, dont le stile ne laisse pas d'être fort élevé, bien qu'il coule sans être rapide & sans faire de bruit,

R E M A R Q U E S.

CHAP. XI. (1) *Pour retourner... Ces Hommes &c.*] 1^o. Cet *Alinea* ne peut jamais convenir au Titre sous lequel il est placé. C'est la fin du Chap. précéd. La Division des Chapitres & leurs titres ne font point de *Longin*. M. *Boivin* a pris soin d'en avertir. Ce n'est pas ici le seul endroit, où l'on a mal divisé. Les Lecteurs peuvent remarquer, que dans plusieurs Chapitres, les matieres empiètent les unes sur les autres. Ce qui contribue beaucoup à rendre *Longin* moins clair dans cette *Traduction*. J'avouerai même, à la honte de mon intelligence, qu'avant que je l'eusse comparée avec les autres *Versions* & le *Texte Grec*, je ne voyois pas ce que le Passage de *Platon*, que *Longin* cite ici, pouvoit avoir de commun avec ce titre: *De l'Imitation*. J'avois eu dessein de remédier aux inconvéniens d'une distribution si vicieuse, par une distribution plus juste; mais j'ai craint que ma hardiesse, à cet égard, ne fut généralement désapprouvée.

2^o. *Longin*, conduit par son sujet à comparer *Démotsthène* & *Platon*, & par quelque ressemblance entre le *Stile* de *Platon* & celui de *Cicéron*, à comparer aussi ce dernier avec *Démotsthène*, revient à son sujet, lequel étoit, comme je l'ai dit, d'établir que le *Stile abondant* n'est pas moins propre à la *Grande Eloquence*, que le *Stile concis*. C'est pour cela qu'il dit: *Quoique PLATON, (je reviens sur mes pas) coule comme un Fleuve, qui ne fait aucun bruit, il n'en est pas moins sublimé; & vous ne l'ignorez pas, puisque vous avez lu dans ses Livres de la R-publique ce que voici: CES HOMMES &c.* C'est ainsi qu'il falloit traduire cette Phrase, dont M. *Despréaux* a converti la *Comparaison* en *Métaphore*, & dans laquelle il fait dire à *Longin* tout autre chose que ce que *Longin* dit en effet. DE ST. MARC.

nous a donné une idée de ce stile, que vous ne pouvez ignorer, si vous avez lu les Livres (2) de la République. (3) *Ces hommes malheureux*, dit-il quelque part, *qui ne savent ce que c'est que de sagesse ni de vertu, & qui sont continuellement plongés dans les festins & dans la débauche, vont toujours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La vérité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes. Ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder; en un mot, il n'ont jamais goûté de pur ni de solide plaisir. Ils sont comme des bêtes qui regardent toujours en bas, & qui sont courbées vers la terre. Ils ne songent qu'à manger & à repaître, qu'à satisfaire leurs passions brutales; (4) & dans l'ardeur de les*

R E M A R Q U E S.

(2) *de sa République.*] DIALOGUE IX. p. 585. Edit. de H. Estienne. DESP. N. M.

(3) *Ces Hommes &c.*] M. Silvain a dessein de prouver dans le Chap. VII. de son II. Liv. *que les Discours véhémens de la Raison, de la Vertu, de la Piété, & de l'Amour du vrai Bien, ne sont pas SUBLIMES de leur nature.* Après avoir rapporté ce Passage de Platon, tel que M. Despréaux l'a traduit, il dit: „ Si quelque chose est „ capable de faire revenir ceux qui croient que les „ *Discours véhémens de la Vertu, sont sublimes de soi,* „ ce doit être cet Exemple. C'est une invective forte, „ animée, il est vrai; mais quel trait, quelle expression, „ quelle image y trouveront-ils, qui approchent des „ *Traits du Sublime, & qui en donnent seulement l'idée?* „ On aime ce *Philosophe*, on hait ces Hommes perdus; „ on loue la vivacité de ce Discours; mais on en demeure là, & on ne sent aucun des effets du *Sublime*. Cet Auteur avoit sans doute des yeux différens de ceux de Longin, qui ne voyoit dans ce Passage de Platon qu'un *Stile doux, coulant, majestueux*; toutes qualités, qui ne sont point incompatibles avec la force, & qui conviennent à la *Grande Eloquence*, mais qui ne peuvent s'allier avec le *Stile véhément*, auquel la rapidité sur-tout est essentielle. DE ST. MARC.

(4) *& dans l'ardeur de les rassasier, &c.*] 1°. Jusqu'ici M. Despréaux, quoiqu'en allongeant trop, a rendu

vassasier, ils regimbent, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & périssent à la fin par leur gourmandise insatiable.

R E M A R Q U E S.

d'une maniere assez fidele le sens du passage de *Platon*, tel qu'il est rapporté par *Longin*; car il est un peu différent dans les Oeuvres même du *Philosophe*. Notre *Rhétteur* le plus souvent cite de mémoire ou par extrait. Mais la fin du passage n'est pas aussi bien rendue que le reste. Le Grec veut dire, selon la traduction de M. PEARCE: & *causa cupiditatis harum rerum calcitrantes & arietantes se ferreis cornibus unguisque interficiunt ex insatiabili desiderio*. Ces *Métaphores* si hardies & si dures, étoient apparament du goût des Grecs, puisque *Longin* paroît les approuver. Elles peuvent être traduites à la lettre en Latin; mais c'est ce qui n'est pas possible en François. Et même, quelque tour que l'on prenne, en paraphrasant, on ne fera jamais rien de raisonnable d'une *Métaphore*, par laquelle les armes, dont les Hommes se servent pour se combattre les uns les autres, portent le nom de *cornes & de pieds de fer*. Il ne s'agit point ici d'*ongles*, comme M. *Despréaux* l'a cru, mais des *pieds de chevaux*. PLATON dit de ces Hommes, dont il parle qu'à l'exemple des *Bêtes*, regardant toujours en bas, & courbés vers la terre & vers la table, ils se remplissent de viandes & des plaisirs de l'amour; & que leur insatiabilité fait qu'ils se ruent comme des *Chevaux*, & se heurtant comme des *Beliers*, ils se tuent les uns les autres à coups de *pieds & de cornes de fer*. Voilà, je crois, tout ce que l'on peut tirer de cette Phrase, qui ne peut manquer de paroître ridicule. Je n'ai voulu que la faire entendre.

2°. Je ne fais pas pourquoi M. *Despréaux* a dit: *ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles*. Est-il possible qu'il n'ait pas vu qu'il avilissoit la pensée de *Platon*, laquelle, malgré la dureté des *Métaphores*, ne laisse pas d'avoir quelque noblesse, parce que les *Chevaux* & les *Beliers*, de qui *Platon* emprunte les termes figurés, sont considérés, sur-tout les premiers, comme des *Animaux nobles*? Il n'en est pas de même des *Chats*, qui fournissent à M. *Despréaux* ces deux Expressions métaphoriques: *ils égratignent à coups d'ongles*. DE ST. MARC,

(5) Au reste, ce Philosophe (6) nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le négliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin? c'est l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illustres qui ont vécu (7) devant nous. Car c'est le but que nous devons toujours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes; comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prêtresse d'Apollon sur le sacré Trépîé. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre (8) d'où sort un souffle, une vapeur toute céleste, qui la remplit sur le champ

R E M A R Q U E S.

(5) *Au reste, &c.*] C'est ici que le Chap. De l'Imitation devoit commencer. DE ST. MARC.

(6) *nous a encore enseigné*] PAR SON EXEMPLE. Ce que Longin va dire dans la suite de ce Chap. le fait entendre. C'est pour cela, que ces mots de la ligne suivante: *si nous ne voulons point le négliger*, doivent se rapporter à Platon, & non pas à ces mots: *un autre chemin*. La pensée de Longin, est que, si l'on ne néglige pas l'étude des Ouvrages de Platon, on peut apprendre de ce Philosophe un autre chemin encore, qui conduit au Sublime; c'est l'Imitation. DE ST. MARC.

(7) *devant nous.*] C'est ainsi, qu'il y a dans toutes les anciennes Editions, C'est une faute de langage; que j'ai déjà reprise ailleurs. Ici M. Brossette l'a corrigée, M. Du Monteil & l'Editeur de 1735. ont fait usage de la correction. DE ST. MARC.

(8) *d'où sort un soufle . . . des oracles.*] Le Texte seroit mieux rendu de cette maniere: *d'où sort une vapeur, dont le soufle, la rendant comme enceinte d'une vertu divine, lui fait sur le champ enfanter des Oracles*. Un Passage du VII. Liv. d'Origene contre Celse, peut apprendre pourquoi Longin représente la Prêtresse de Delphes *enceinte d'une Vertu divine*. Voici ce passage en Latin, tel que Langbaine le cite dans sa Note sur cet endroit. De PYTHIA proditum est, ut Castallum os illud infideat Apollinea vates, & ex inferiori sinu, & parte illa qua famina est spiritum suscipiat, quo plena oracula reddit. DE ST. MARC.

d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De même, (9) ces grandes beautés, que nous remarquons dans les ouvrages des Anciens; sont comme autant de sources sacrées, d'où il s'élève des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les esprits même naturellement les moins échauffés: si bien que dans ce moment ils sont comme ravis & emportés de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voyons-nous qu'Hérodote, (10) & devant lui Stésichore & Archiloque, ont été grands imitateurs d'Homère. Platon néanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité: car il a puisé dans ce Poëte, comme dans une vive source, dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux: & j'en donneroies des exemples, * si Aunnonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.

(11) Au reste, * on ne doit point regarder ce-

R E M A R Q U E S.

(9) ces grandes beautés . . . des Anciens,] Le Grec dit: cette elevation d'esprit des Anciens. DE ST. MARC.

(10) devant lui] M. Broffette, M. Du Monteil, & l'Éditeur de 1735. ont mis: avant lui. DE ST. MARC.

(11) Au reste . . . les ouvrages d'autrui.] 1^o. Je dirois volontiers, qu'à grand-peine y a-t-il un mot de tout cela dans le Grec, qui me paroit devoir être, non traduit, mais interprété de cette maniere: *Au reste cette IMITATION n'est point un larcin, mais quelque chose de irès-permis. C'est comme le portrait vivant d'inventions ou d'Ouvrages appartenant au Public.*

2^o. Nous ne ferions point aujourd'hui de l'avis de Longin, & l'on auroit de la peine à persuader aux Critiques François, que les Ecrivains Grecs eussent un grand mérite à transporter continuellement dans leurs Ouvrages, les Pensées, les Images & les Expressions d'Homère. Un Poëte, un Orateur, un Philosophe, que nous verrions ne s'occuper sans cesse que du soin de s'approprier ou les traits Sublimes de Corneille & de Bossuet, ou les Expressions Élégantes de Racine & de Fléchier, ne nous paroitroit qu'un Génie médiocre, & ne passeroit parmi nous que pour un Plagiaire. Nous voulons que nos Auteurs pensent & qu'ils écrivent d'après eux-mêmes.

la comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a eue, & qu'il s'est formée sur les mœurs,

REMARQUES.

3°. Je ne nierai point, que l'*Imitation* ne soit un chemin sûr pour arriver à la *Grande Eloquence*, comme pour se former à tous les autres genres d'écrire. Mais *imiter*, est-ce faire ce que nos modeles ont fait; ou plutôt n'est-ce pas faire ce qu'ils auroient fait avec leur sorte de Génie, avec leur espece d'Eloquence, s'ils avoient été dans le cas où nous trouvons ?

4°. C'est un usage établi parmi nous, de prendre dans les Auteurs des autres Langues anciennes ou modernes, tout ce qui nous convient; & de donner à nos larcins le nom d'*Imitations*. Je ne suis point *querelleur*, & je passe volontiers le nom, pourvu que l'on me passe la chose. Je veux que ce que l'on prend aux Grecs, aux Latins, aux Italiens, aux Espagnols, aux Anglois, &c. soit de bonne prise. Mais ce sont des choses prises; & jamais elles ne passeront dans mon esprit pour *Imitations*, quand je n'y verrai que ce qu'ils ont dit; mis en François.

5°. Que faut-il donc appeller *Imitations*? I. Les endroits que l'on emprunte aux Ecrivains des autres Langues, & que l'on traduit en enchérissant sur les Originaux. Tels sont une infinité de traits dans les *Poësies* de M. Despréaux & dans les *Pieces* de Corneille & de Racine. II. Les *Pensées*, les *Images*, les *Sentimens*, que l'on prend dans quelque Auteur pour en faire un usage différent. III. Des *Sentimens*, des *Images*, des *Pensées*, des *Expressions*, que l'on voit avoir été fournies par tel ou tel Auteur, quoiqu'elles ne soient point dans ses Ouvrages, dont certains traits ont seulement été l'occasion que l'Ecrivain Moderne a produit tel *Sentiment*, telle *Image* &c. Cette troisieme sorte d'*Imitation* est la plus parfaite de toutes, parce qu'au fonds c'est une création véritable, parce qu'elle ne peut être que l'effet du Génie, & qu'elle peut s'étendre jusqu'aux Auteurs de sa propre Langue. Un exemple achevera de me faire entendre. Longin a beaucoup puisé dans QUINTILIEN. Tullius & M. Pearce l'ont très-bien prouvé dans leurs *Notes*. Le *Rhétteur Latin* dit, en parlant de Platon, Liv. X. Chap. I. p. 366. *Philosophorum . . . quis dubitet PLATONEM esse practicum, sive acumine discernendi, sive eloquendi facultate divina quadam & Homerica? Multum enim supra profanam orationem, . . . surgit: ut mihi non hominis ingenio, sed*

l'invention, & les ouvrages d'autrui. (12) En effet jamais, à mon avis, il n'eût mêlé de si grandes choses dans ses Traités de Philosophie, passant, comme il fait, du simple discours à des expressions & à des matières poétiques, s'il ne fût venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlète, disputer de toute sa force le prix à Homère, c'est à-dire à celui qui avoit déjà (13) reçu les applaudissemens de tout le monde. Car bien qu'il ne le fasse peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, & comme on dit, les armes à la main, cela ne laisse pas néan-

R E M A R Q U E S.

quodam Delphico videatur oraculo instinctus. On voit combien il est possible, que Longin ait pris dans les dernières paroles de ce passage, l'idée de tout ce qu'il vient de dire dans l'*Allinea*, qui précède celui-ci. Peut-on nier, qu'imiter de la sorte, ne soit créer?

(12) *En effet jamais, à mon avis, &c.]* Il me semble, que cette période, n'exprime pas toutes les beautés de l'Original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit; *En effet, PLATON semble n'avoir entassé de si grandes choses dans ses Traités de Philosophie, & ne s'être jetté si souvent dans des expressions & dans des matières Poétiques, que pour disputer de toute sa force le prix à HOMÈRE, comme un nouvel Athlète à celui qui a déjà reçu toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde.* Cela conserve l'image que Longin a voulu donner des combats des Athlètes; & c'est cette image qui fait la plus grande beauté de ce passage. DAC.

J'avois déjà remarqué cet endroit dans la première édition de Monsieur Despréaux, avec intention de l'éclaircir un peu: mais la remarque de Monsieur Dacier m'en épargne la peine. TOLL.

(13) CHANG. *reçu les applaudissemens de tout le monde.]* La Phrase, que ces mots terminent, étoit ainsi dans les premières ÉDITIONS: *En effet, jamais il ne dit de si grandes choses dans ses Traités de Philosophie; que quand, du simple Discours, passant à des expressions & à des matières poétiques, il vient, s'il faut ainsi dire, comme un nouvel Athlète, disputer de toute sa force le prix à HOMÈRE, c'est à dire, à celui qui étoit déjà l'admiration de tous les siècles.* BROSS.

moins de lui servir beaucoup, puisqu'enfin, (14) selon Hésiode,

La noble jalousie est utile aux Mortels.

(15) Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux & bien digne d'une âme noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la Victoire,

REMARQUES.

(14) *selon Hésiode,*] OPERA & Dies. Vers 25: DISP. N. M.

Le bout de Vers d'*Hésiode* cité dans cet endroit veut dire: Cette espèce de joute, (ou de combat) est utile aux Mortels. DE ST. MARC.

(15) *Et n'est-ce pas en effet... vaincu sans honte?* 10. La Phrase Grecque ne peut pas être traduite littéralement. Il la faut nécessairement paraphraser; & je crois qu'elle seroit assez bien rendue de cette manière. *Et véritablement, quand on combat ainsi pour l'honneur du succès, la gloire qu'on en retire est belle & bien digne de la victoire; puisque dans un combat de cette sorte, il ne nous est pas honteux d'être vaincu par ceux qui nous ont précédés.* La pensée de Longin est développée toute entière dans cette Paraphrase, au lieu qu'on la retrouve à peine en partie dans celle de M. Despréaux.

2°. Cette pensée de notre *Rhétteur* est celle de ces deux Vers d'*Accius* dans la TRAGÉDIE *De armorum judicio*, lesquels nous ont été conservés par MACROBE, *Saturnal.* Liv. VI.

*Nam tropæum ferre me à forti viro polcrum est:
Si autem & vincar, vinci à tali nullum est probrum.*

Ces deux Vers ont fait naître à *Martial* l'idée de la XXXI. Epigramme de son Livre DE SPECTACULIS.

*Cedere majori, virtutis palma secunda est:
Illa gravis palma est, quam minor hostis habet.*

3°. Pour donner encore, en passant, un exemple de cette troisième sorte d'*imitation*, dont j'ai parlé dans la Rem. II. voici quelques Vers de *Virgile*, dont les dernières paroles ne sont que la Pensée d'*Accius* mise en Action ou plutôt tournée en Sentiment. C'est *Enée* qui

avec ceux qui nous ont précédés ? puisque dans ces fortes de combats on peut même être vaincu sans honte.

CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter,

TOUTES les fois donc que nous voulons travailler à un ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire cette réflexion. Comment est-ce qu'Homère auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Démosthène ou Thucydide même, s'il est question d'histoire, (1) pour écrire ceci en style sublime ? (2) Car ces grands Hommes que nous nous proposons à imiter, se présentant de la sorte

R E M A R Q U E S.

parle, touché de la mort du jeune *Lausus*, qu'il vient de tuer ; *Enéid.* Liv. X. Vers 825.

*Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus istis,
Quid plus Aeneas tanta dabit indole dignum ?
Arma, quibus letatus, habet tuus ; teque parentum
Manibus & cineri, si qua est ea cura, remitto,
Hoc tamen infelix miseram solabere mortem.
Aeneas utagni dextrâ cadis.*

CHAP. XII. (1) pour écrire ceci en style sublime ?] Selon le Grec, il falloit dire : pour rendre ceci sublime. M. Despréaux devoit d'autant plus rendre cet endroit littéralement, qu'il prétend que ce n'est point du *Stile Sublime*, que *Longin* traite dans cet Ouvrage. DE ST. MARC.

(2) Car ces grands Hommes que nous nous proposons à imiter, &c.] *Sénèque*, à la fin de son *Eptre XI.* donne pour les Mœurs la même règle, que *Longin* propose ici pour l'Eloquence. BROSSETTE.

Voici le passage de *Sénèque* indiqué par M. Brossette, & rapporté dans une Note de TOLLIVS. *Aliquis vir bonus nobis eligendus est, & semper ante oculos habendus, ut sic,*

à notre imagination, nous servent (3) comme de flambeau, (4) & nous élèvent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conçue de leur génie; sur-tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes: Que penseroient Homère ou Démosthène de ce que je dis, s'ils m'écoutoient, (5) & quel jugement feroient-ils de moi? * En effet, (6) nous ne croirons pas avoir un médiocre prix à disputer, si nous pouvons nous figurer que nous allons, mais sérieusement, rendre compte de nos écrits devant un si célèbre tribunal, & sur un théâtre où nous avons de tels Héros pour juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puissant pour nous exciter, c'est de songer au jugement que toute la postérité fera de nos écrits. * Car si un homme (7) dans la défiance de ce jugement, a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quel-

REMARQUES:

tanquam illo spectante, vivamus, & omnia, tanquam illo vidente, faciamus... Elige eum cujus tibi placuit & visa & oratio: & ipsius animum ante te ferens, & vultus, illum semper tibi ostende vel custodem, vel exemplum. La même règle pour les Mœurs, se trouve aussi dans *Epistote*. DE ST. MARC.

(3) comme de flambeau,] M. Broffette, M. Du Monteil, & l'Editeur de 1735. ont mis: comme de flambeaux. L'Editeur de 1740. a rétabli l'ancienne leçon. DE ST. MARC.

(4) & nous élèvent... leur génie;] Ces paroles, à mon avis, interpretent plutôt, qu'elles ne traduisent celles de Longin, qui me semble dire: & nous élèvent l'ame, en quelque sorte, jusqu'à ce plus haut degré de grandeur, que nous avons comme présent devant les yeux. DE ST. MARC.

(5) & quel] M. Broffette M. Du Monteil, & l'Editeur de 1735. ont oublié l'&, que l'Editeur de 1740. a rétabli. DE ST. MARC.

(6) CHANG. nous ne croirons pas &c.] On lisoit dans les premières EDITIONS: ce sera un grand avantage pour nous, si nous pouvons nous figurer &c. BROSS.

(7) CHANG. Car si un homme dans la défiance de ce jugement, a peur, &c.] Dans la crainte de ce jugement, ne se soucie pas qu'aucun de ses Ouvrages vive plus que

que chose qui vive plus que lui; son esprit ne sauroit jamais rien produire que des avortons aveuglés

R E M A R Q U E S.

lui, son esprit ne sauroit rien produire que &c. Avant l'Édition de 1683. BROSS.

1°. A mon avis, aucun Interprète n'est entré ici dans le sens de *Longin*, qui n'a jamais eu cette pensée qu'un Homme dans la défiance de ce jugement, pourra avoir peur d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, ni même qu'il ne se donnera pas la peine d'achever ses ouvrages: au contraire il veut faire entendre, que cette crainte ou ce découragement le mettra en état de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui survive, quand il travailleroit sans cesse, & qu'il feroit les plus grands efforts: car si un homme, dit-il, après avoir envisagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la dernière postérité. Un homme qui écrit, doit avoir une noble hardiesse, ne se contenter pas d'écrire pour son siècle, mais envisager toute la postérité. Cette idée lui élèvera l'âme & animera ses conceptions; au-lieu que si dès le moment que cette postérité se présentera à son esprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit digne d'elle, ce découragement & ce désespoir lui feront perdre toute sa force; & quelque peine qu'il se donne, ses écrits ne seront jamais que des avortons. C'est manifestement la doctrine de *Longin*, qui n'a garde pourtant d'autoriser par là une confiance aveugle & téméraire, comme il seroit facile de le prouver. DACIER.

2°. C'est ainsi (que je l'ai traduit) qu'il faut entendre ce passage. Le sens que lui donne Monsieur *Dacier*, s'accommode assez bien au Grec; mais il fait dire une chose de mauvais sens à *Longin*: puisqu'il n'est point vrai qu'un homme qui se défie que ses ouvrages aillent à la postérité, ne produira jamais rien qui en soit digne: & qu'au contraire, c'est cette défiance même qui lui fera faire des efforts pour mettre ces ouvrages en état d'y passer avec éloge. DESP.

3°. Je suis du sentiment de M. *Dacier*. Mais je voudrois donner un autre tour à la traduction de cet endroit. Reprenons la Phrase précédente. *Quelque chose de plus capa-*

gles & imparfaits; & il ne se donnera jamais la peine d'achever des ouvrages qu'il ne fait point pour passer jusqu'à la dernière postérité.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

CES Images, que d'autres appellent Peintures, ou Fictions, sont aussi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, * & de la force à un discours. (1) Ce mot d'Images se prend en gé-

R E M A R Q U E S.

capable encore de vous animer, c'est si vous vous dites : Qu'est-ce que la postérité pensera de ce que je viens d'écrire ? Mais si quelqu'un au moment même qu'il fait cette réflexion, désespère de rien dire, qui lui survive ; il est nécessaire que les conceptions même de son esprit, imparfaites, aveugles, avortent, pour ainsi dire, & n'arrivent jamais au terme de cette réputation, qui se répand chez toute la Postérité. Voici le raisonnement de Longin. Il faut, en envisageant le jugement de la Postérité, s'animer du désir de lui plaire ; mais en même-temps il ne faut pas s'imaginer qu'on ne pourra jamais rien faire, qui mérite son estime. Longin avance donc ici deux Propositions. La première est, qu'il faut s'exciter par le désir de mériter les suffrages de la Postérité ; parce que ce désir peut augmenter nos forces & nos talens, en accroissant notre courage. La seconde Proposition est, qu'il ne faut pas avoir trop de crainte des jugemens de la Postérité ; parce que cette crainte peut nous rapetisser l'esprit, & diminuer l'étendue de nos talens, en affaiblissant notre courage. Le sens que M. Desprez donne à cet endroit en est le véritable contre-sens :

40. On trouvera dans les Rom. sur La-Frasi une Note de Voltaire relative à celle de M. Dacier. DE ST. MARC.

CHAP. XIII. (1) Ce mot d'Images... de quelque manière que ce soit.] Cela n'est point intelligible : Le Grec dit, en l'étendant un peu, pour être clair : On appelle IMAGE tout ce que l'esprit conçoit, & qui se présente.

néral pour toute pensée propre à produire une expression, & qui fait une peinture à l'esprit de quelque manière que ce soit. (2) Mais il se prend encore dans un sens plus particulier & plus resserré; pour ces discours que l'on fait, lorsque par un enthousiasme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il semble que nous voyons les choses dont nous parlons, & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.

R E M A R Q U E S.

à lui de quelque manière que ce soit, fait naître le Discours, c'est-à-dire, fournit la matière & la manière du Discours; les Pensées & les Paroles.

(2) Mais il se prend encore dans un sens &c.] La Définition, que l'on va voir, des Images est, pour le fonds, la même qu'en donne Quintilien, qui veut que l'Orateur, les emploie principalement quand il s'agit d'exciter les grandes Passions. *Primum est igitur* (dit-il, Liv. VI. Chap. II. p. 367.) *ut apud nos valeant ea; qua valere apud judicem volumus; afficiamurque, antequam afficere conemur. At quomodo fiet ut afficiamur? Neque enim sunt motus in nostra potestate. Tentabo etiam de hoc dicere. Quas PHANTASIAS Græci vocant; nos sane VISIONES appellamus; per quas imagines rerum absentium ita representantur animo, ut eas cernere oculis ac presentes habere videamur: has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus.* Après avoir dit, que notre Imagination nous trace continuellement des peintures de toute espèce, lors même que nous ne le voulons pas; il ajoute: *Hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? Ut hominem occisum querar, non omnia que in ra presenti accidisse credibile est, in oculis habeo? Non percussor ille subitus erumpet? Non expavescet circumventus? exclamabit? vel rogabit? vel fugiet? Non ferientem, non conculdentem videbo? Non animo sanguis & pallor; & gemitus, extremus denique expirantis matus infidet? Insequetur* * ENARGIA que à Cicerone ILLUSTRATIO & EVIDENTIA nominatur, que non iam dicere videtur, quam ostendere: & affectus non aliter, quam si rebus intersimus, sequentur. Ce passage peut servir à l'intelligence de ce Chapitre, dans lequel on verra, que Longin considère aussi les Images comme appartenantes au Pathétique.

(3) Au reste, vous devez sçavoir que * les *Amages*, dans la Rhétorique, ont tout un autre usage que parmi les Poëtes. En effet, le but qu'on s'y propose dans la Poësie, c'est l'étonnement & la surprise: au-lieu que dans la prose, c'est de bien peindre les choses, & de les faire voir clairement.

R E M A R Q U E S.

(3) *Au reste vous devez sçavoir... en l'une & en l'autre rencontre.*] 1^o. Tout ce que j'indique est très-défectueux. I. *L'étonnement & la surprise*: c'est la même faute, que j'ai déjà censurée, Chap. I. Rem. 9. II. Les termes de *Poësie* & de *Prose*, ne sont point opposés entre eux. Il faut opposer la *Prose aux Vers*, & l'*Eloquence* à la *Poësie*. III. Qu'est-ce que veut dire, *en l'une & en l'autre de ces rencontres*? L'une de ces rencontres, c'est la *Poësie*, & l'autre, c'est la *Prose*. IV. Tout cela ne traduit point *Longin*, qui dit: *Vous ne pouvez pas ignorer que les Orateurs emploient les IMAGES pour une fin, & les Poëtes pour une autre; que l'effet de l'IMAGE est la TERREUR dans les Ouvrages de Poësie, & l'EVIDENCE dans les Discours Oratoires; & que les uns & les autres ont pour fin commune d'éouvoir.*

2^o. Il est visible par ces paroles, que *Longin* ne veut traiter ici que des *Images* du Genre *Pathétique*, sans quoi ce qu'il dit seroit faux. Toutes les *Images* employées par la *Poësie* n'ont pas pour but d'inspirer la *Terreur*. Pourquoi donc *Longin* les restreint-il à cette unique fin? C'est qu'il ne fait ici, comme on le verra, que comparer les *Poëtes Tragiques* avec les *Orateurs*; & cela sans doute, parce que ces *Poëtes* sont, pour ainsi dire, plus *Orateurs* que les autres *Poëtes*. Ce que j'avance est fondé sur ce que les Exemples rapportés dans ce Chapitre, sont tous d'*Eschile*, d'*Euripide*, de *Sophocle*, de *Démophilène* & d'*Hépécide*.

3^o. Il faut observer, en passant, qu'on auroit tort de faire un reproche d'*Inexactitude* à *Longin*, sur ce qu'il n'attribue d'autre but aux *Images* de la *Poësie Tragique*, que d'*exciter la Terreur*. Il n'ignoroit pas que l'autre but de la *Tragédie* est d'*éouvoir la Pitié*. Mais il est conséquent dans ses Principes; & l'on peut se souvenir, qu'en parlant du *Pathétique Sublime* dans les Chap. VI. & IX. il en a exclus le *Pathétique*, dont la fin est la *Pitié*.

Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à ébranler * en l'une & en l'autre rencontre.

R E M A R Q U E S.

4^e. *Longin* considère donc ici les *Images* à-peu-près de la même manière qu'on a vu, dans la *Remarque* précédente, *Quintilien* les envisager; c'est-à-dire qu'il ne fait attention qu'à l'utilité, dont elles sont pour mettre les *Passions véhémentes* en mouvement. Il veut, ainsi que le *Rhétteur Latin*, qu'elles produisent dans le *Discours Oratoire* cette *Evidence* (ENARGIAM, car il se sert du même terme), cette *Evidence*, dis-je, que non tam dicere videtur quam ostendere.

5^e. J'ai fait observer plus haut qu'il étoit faux, qu'en *Passa* toutes les *Images* eussent pour objet d'inspirer de la *Terreur*. J'ajoute qu'on ne sauroit croire, que *Longin* ait pensé que ce fût là le seul but des *Images Sublimes*. Il savoit que les *Poëtes* de tout genre doivent parler à l'*Imagination*; & que c'est pour cela qu'ils peignent tout ce qu'ils peuvent peindre, sans autre dessein que d'attacher de plus en plus leurs *Lecteurs*. Il savoit aussi que les *Images* ne servent pas uniquement aux *Orateurs*, quand il est question de déployer toute la force du *Pathétique*; & que, de plus, elles aiment leurs *Discours* en beaucoup d'autres occasions. Mais il ne veut parler ici que de leur emploi le plus noble, de l'usage que le *Pathétique Sublime* en peut faire. Il a (dans le Ch. VII.) rapporté plusieurs exemples d'*Images Sublimes* d'un genre différent.

6^e. Les *Orateurs*, aussi-bien que les *Poëtes*, ont quelquefois recours aux *Images* simplement pour orner leurs *Discours*. Un Passage de *Quintilien*, Liv. VIII, Chap. H. p. 494. va suppléer à ce que *Longin* ne dit pas. Ornatum est, quod perspicuo ac probabili plus est, ejus primi gradus sunt in eo quod velle exprimendo, concipiendoque; tertius qui hac nitidiora faciat, quod proprie dixerit capium. Itaque ENARGIAM... quia plus est evidentia, vel, ut alii dicunt, representatio, quam perspicuitas, & illud quidem patet, & hoc se quodammodo ostendit; inter ornamenta ponimus. Magna virtus est, res de quibus loquimur, clare atque ut cerni videantur enuntiare. Non enim satis efficit, neque, ut debet, placeat dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi iudex de quibus cognoscit, narrari credit, non exprimi & oculis mentis ostendi. . . . Plurimum in hoc genere; sicut in ceteris, eminet CICERO. An quisquam tam procul à concipiendâ

(4) Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces Filles de l'Enfer, ces spectres odieux.

Elle viennent : je les vois : mon supplice s'apprête.

(5) Quels horribles serpens leur siffent sur la tête?

Et ailleurs :

(6) Où fuirai-je ? Elle vient : Je la voi. Je suis mort.

(7) * Le Poëte en cet endroit ne voyoit pas les

R E M A R Q U E S.

imaginibus rerum abest ut cum illa in VERREM legit, Scētū soleatus Prætor Populi Romani cum pallio purpureo, tunicaque talarī, muliercula nixus in litore, non solum ipsius os intueri, videatur, & locum & habitum, sed quædam etiam ex his, quæ dicta non sunt; sibi ipse adstruat. Ego mihi cernere videor & vultum & oculos, & deformes utriusque blanditias; & eorum qui aderant, tacitam aversationem, ac timidam verecundiam. QUINTILIEN ne se contente pas de faire voir l'utilité de cette *Enargie*, de cette *Evidence*, qui met la chose même sous les yeux : il ajoute *ibid.* page 496. *Atque hujus summa, judicio quidem meo, Virtutis facillima est via. Naturam intueamur : hanc sequamur. Omnis Eloquentia circa opera vite est, nā se refert quisque quæ audit; & id facillimè accipiunt animi quod agnoscunt.* DE ST. MARC.

(4) *Mere cruelle, &c.]* Paroles d'*Euripide* dans *Ion* d'*Oreste*, Vers 253. DESF.

Le Grec dit : O ma Mère, n'excitez point, je vous prie, contre moi, ces Vierges ayant les yeux pleins de sang, & des serpens pour cheveux : car elles ibnt prêtes à se jeter sur moi. DE ST. MARC.

(5) CHANG. *Quels horribles serpens]* Avant l'Édition de 1695. *Mille horribles serpens.* BROSS.

(6) *Où fuirai-je? &c.]* EURIPIDE, *Iphigénie en Tauroïde*, Vers 240. DESF.

Mot à mot : *Malheur à moi ! Elle me tuera. Où fuirai-je ?* DE ST. MARC.

(7) *Le Poëte en cet endroit ne voyoit pas... aux Auditeurs.]* M. Despréaux, en suivant une fautive correction de *Manuce* dit le contraire de ce que *Longin* veut dire. Ici le POËTE a vu les Furies & force ses Auditeurs à voir en quelques sorte ice que son Imagination lui présent-

Furies : cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux Auditeurs. Et véritablement * je ne sçauois pas bien dire si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres passions : mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, (8) c'est à quoi il s'est étudié particulièrement, & il y a fort bien réussi. Et même en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-même ne soit pas porté au Grand, il corrige son naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grands sujets : de sorte qu'on lui peut appliquer ces Vers du Poëte :

(9) A l'aspect du péril, au combat il s'anime ;
Et le poil hérissé, (10) les yeux étincelans,
De sa queue il se bat les côtés & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit où

R E M A R Q U E S.

101. Cette Phrase est relative à la définition de l'Image, & plus encore à cette autre Phrase, qui vient dans la suite de ce Chapitre où Longin dit dans la Traduction même de M. DESPRÉAUX : *C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs : ils voient les Furies, ces grands Orateurs, aussi bien que les Poëtes Tragiques.* Ce double rapport étoit suffisant pour s'appercevoir, que la négation, qui se trouvoit ici dans le Texte, étoit une faute. DE ST. MARC.

(8) *c'est à quoi ... réussi.* Le Grec dit : *il s'est étudié principalement à les exprimer d'une manière convenable à la TRAGÉDIE.* Le Jugement, que Longin porte ici d'Euripide, revient assez à celui que Quinillien en avoit porté. Voyez Tome II. *Art Poët.* Chap. III. Rem. sur le Vers 68. DE ST. MARC.

(9) *A l'aspect du péril, &c.*] *Ibid.* Liv. XX. Vers 170. DESP.

Il falloit Vers 169. DE ST. MARC.

(10) *les yeux étincelans.*] J'ai ajouté ces Vers que j'ai pris dans le texte d'Homère. DESP.

1°. Il falloit dire cet Hémistiche. Celui qui précède

le Soleil parle ainsi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les rênes de ses chevaux :

(11) Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Lybie;

R E M A R Q U E S.

ne répond à rien qui soit dans *Homère*. Il est vrai qu'en traduisant ce *Poëte* même, on lui pourroit prêter l'idée de ce premier demi Vers, parce qu'il parle là d'un Lion, auquel il compare *Achille* prêt à combattre. Mais il falloit se renfermer ici dans les bornes de la citation, qui dit seulement : *Il se bat d'un & d'autre côté les flancs & les reins, & s'excite lui-même à combattre*. M. Despréaux a pris son Hémistiche : *les yeux étincellans*, du Vers, qui suit dans *Homère*. Mais ces mots ne me paroissent pas convenir à l'*Image*, que *Longin* veut faire en cet endroit.

2°. Pour ces autres mots : *Et le poil hérissé*, c'est de *Lucain*, qu'ils sont pris ; & *Lucain* lui-même avoit emprunté d'*Homère* la Comparaison, dont il s'agit, pour l'appliquer à *César*, qui passe enfin le *Rubicon* & marche à Rome. *Pharf.* Liv. l. V. 204.

*Inde moras solvit belli, tumidumque per annem
Signa movet prope: sic cum squalentibus arvis
Æstifera Lybies viso leo cominus hoste
Subsedit dubius, totam dum colligit iram,
Mox ubi se seve stimulatit verbera cauda,
Erexitque jubam & vasto grave murmur hiatus
Infremuit: tum torta levis si lancea Mauri
Hæreat, aut latum subeant venabula pectus,
Per ferrum tanti securus vulneris exit.*

Voilà ce que *Longin* auroit certainement trouvé *Sublime*, tant pour la Comparaison en elle-même, que pour les *Images*, qu'elle offre. Mais je ne dois pas priver *Lucain* d'une louange, que les *Poëtes* ne sont pas dans l'habitude de mériter; c'est que sa Comparaison est juste dans tous ses points. On peut s'en convaincre en lisant l'endroit même. *Et le poil hérissé* (je reviens) ne me paroît pas valoir *erexitque jubam*.

3°. M. Despréaux n'a pas pris garde que dans son dernier Vers *les côtés & les flancs*, sont une pure *Tautologie*. DE ST. MARC.

(11) Prends garde &c.] *Euripide* dans son PHAËTON, *Tragédie* perdue. DESP.

À jamais d'aucune eau le filon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé,

Et dans ces Vers suivans :

(12) Aussi-tôt devant toi s'offriront sept étoiles,
Dresse par-là ta course, & sui le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main,
De ses chevaux attés il bat les flancs agiles.
Les courriers du Soleil à sa voix sont dociles,

Ilz

R E M A R Q U E S.

Je trouve quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre Vers ; il me semble pourtant que lorsque le Soleil dit, *au-dessus de la Lybie, le filon n'étoit point arrosé d'eau, n'a jamais rafraîchi mon char* ; il parle plutôt comme un Homme, qui pousse son char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. M. Despréaux a suivi ici tous les autres *Interprètes* qui ont expliqué ce passage de la même manière ; mais je crois qu'ils se sont fort éloignés de la pensée d'*Euripide* qui dit : *Marche & ne te laisse point emporter dans l'air de Lybie, qui n'ayant aucun mélange d'humidité, laissera tomber ton char*. C'étoit l'opinion des Anciens, qu'un mélange humide fait la force & la solidité de l'air. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de leurs principes de Physique. DAC.

M. Dacier dans sa *Noie*, rend assez littéralement les Vers d'*Euripide*, pour me dispenser de les traduire. DE ST. MARC.

(12) *Aussi-tôt devant toi &c.*] Le Grec dit : *Mais dirige ta course vers les sept Pleyades. Ensuite après avoir entendu tout ce discours, PHAËTON se saisit des rênes, & frappant du fouet les flancs des Cavaliers attés, il les fit partir avec le char. Elles s'élevèrent vers le plus haut du Ciel. Pour le Pere, il monte sur un Cheval appartenant à quelque astre & marche derrière son Fils, en lui donnant ces avis. „Pousse de ce côté, tourne par ici & par ici &c.”*

Voyez dans les *Addit. à la Préf.* p. 48. N. III. ce que M. Sibvain pense de ces Vers, ou plutôt de la Traduction de ces Vers d'*Euripide*. Ce qu'il en dit est très-vrai dans son système, & faux dans celui de *Lamartine*. Mais il devoit voir encore moins de *Sublime* dans ceux-ci d'*Ovide*, auquel ceux d'*Euripide* ont servi de

de

DU SUBLIME. CHAP. XIII. 393

Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
Le Pere cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste,
Lui montre encor sa route, * & du plus haut des Cieux,
Le suit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux ;
Va par-là, lui dit-il : revien : détourne : arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte
sur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous ses
périls, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ?

R E M A R Q U E S.

de modele, au moins en partie. C'est le Soleil, qui
parle dans le II. Livre des *Métamorphoses*, Vers 129.

*Nec tibi directos placeant via quinque per arcus ...
Zanarumque trium contentus sine, polumque
Esfugito Australem, junctamque Aquilonibus Arcton,
Hac sit iter; manifesta rota vestigia cernes:
Utque ferant aquos & cælum & terra calores,
Nec preme, nec summum molire per aethera currum.
Altius egressus caelestia tecta cremabis;
Inferius terras: medio tutissimus ibis.
Nec te dexterior tortum declinet in anquem,
Neve sinisterior pressam rota ducat ad aram:
Inter utrumque tene.*

On ne sçauroit disconvenir, que cela ne soit très-ingé-
nieusement froid. Les trois premiers des Vers suivans
(Vers 130.) sont bons. Il y faudroit pourtant un peu
plus de feu. Mais *Ovide* ne veur avoir que de l'esprit.

*Occupat ille levem juvenili corpore currum;
Statque super; manibusque datas contingere habenas
Gaudet, & invito grates agit inde parenti.
Interea volucres Pyroëis, & Equus, & Ethan,
Solls equi, quartusque Phlogon, hianitibus auras
Flammiferis implent, pedibusque repagula pulsant.*

EURIPIDE ne s'étoit pas avisé d'apprendre à ses Specta-
teurs les noms des Chevaux du Soleil. Une chose de
cette importance ne devoit pas échapper à l'exactitude
d'*Ovide*. DE ST. MARC.

car s'il ne les suivoit dans les Cieux, s'il n'assistoit à tout ce qui s'y passe; (13) pourroit-il peindre la chose comme il fait? (14) Il en est de même de cet endroit de sa Cassandre qui commence par

Mais, ô braves Troyens, &c.

(15) Eschyle a quelquefois aussi des hardiesses & des imaginations tout-à-fait nobles & héroïques,

R E M A R Q U E S.

(13) *pourroit-il peindre la chose &c.] Le Grec dit: il n'auroit jamais pu se représenter de pareilles choses. DE ST. MARC.*

(14) *Il en est de même de cet endroit de sa Cassandre.] TRAGÉDIE perdue. DESP. N. M.*

TOLLIVS & M. l'Abbé Gori traduisent cet endroit dans le sens de M. Despréaux. Le Grec cependant semble signifier: *Ce qui se dit chez lui touchant CASSANDRE, est du même genre.* D'ailleurs dans le Catalogue des Pièces d'Euripide, qui ne sont pas venues jusqu'à nous, je n'en vois point, qui porte le nom de *Cassandre.* DE ST. MARC.

(15) *Eschyle a quelquefois ... aux mêmes périls.]* Je ne trouve pas ici la connexion que je voudrois avec ce qui suit. Qu'on regarde seulement ma traduction Latine, & on en verra la différence. TOLL.

La connexion, que Tollivus souhaite en cet endroit, & pour laquelle il nous renvoie à sa Traduction, consiste dans une longue Parenthèse, qui peut avoir lieu dans le Latin, mais qui seroit insupportable dans le François. M. Despréaux s'est tiré du mieux qu'il a pu de quelque chose, qu'il est impossible, comme on voit, de traduire exactement. Il y faut en notre Langue un tour absolument différent, & de plus suppléer quelques mots pour être clair. Essayons, en conservant les Vers de notre Traducteur, d'être plus courts & plus près de la Lettre. *ESCHYLE imagine hardiment les PEINTURES les plus héroïques. Telle est celle des SEPT DEVANT THEBES, qui sans aucune pitié pour eux-mêmes, se dévouent par des sermens mutuels à la mort.* Sur un Bouclier noir, &c. *Mais ce Pôète produit souvent aussi des Pensées rudes, embarrassées & peu correctes. A son exemple cependant & par émulation, EURIPIDE se fait violence, pour s'exposer de plus près aux mêmes dangers.* LONGIN veut

comme on le peut voir dans sa Tragédie intitulée, *Les Sept devant Thebes*, où un Courier venant apporter à Eteocle la nouvelle de ces sept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi :

- (16) Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables
Épouvantent les Dieux de ferments effroyables ;
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le sang, jurent de se venger,
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reste, bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe assez souvent dans des pensées rudes, grossières & mal polies ; Euripide néanmoins, par une noble émulation, * s'expose quelquefois aux mêmes périls. Par exemple, (17) dans *Eschyle*, le Palais de Lycurgue est ému, & entre en fureur à la vue de Bacchus.

- (18) * Le Palais en fureur mugit à son aspect.

Euripide emploie cette même pensée d'une autre manière, en l'adoucissant néanmoins :

- (19) La Montagne à leurs cris répond en mugissant.

R E M A R Q U E S.

dire, bien qu'*Euripide* ne tende pas naturellement au Grand, & qu'il soit peu hardi dans ses pensées, il ne laisse pas cependant de jouter quelquefois contre *Eschyle*, & de courir le risque de produire des pensées aussi rudes, &c. DE ST. MARC.

- (16) Sur un bouclier noir &c.] Vers 42. DESP.

(17) dans *Eschyle*, &c.] LYCURGUE, *Tragédie perdue*.
DESP.

(18) *Le Palais en fureur* &c.] Le Grec dans ce Vers & le suivant ne peut pas être rendu mot à mot en François. Voici comme M. Pearce le traduit en Latin *Numine afflatur jam domus, bacchatur tellus*. DE ST. MARC.

(19) *La Montagne* &c.] *Totus autem simul bacchatus est mons* ; c'est-à-dire, *bacchantibus affonuit*. DE ST. MARC.

(20) Sophocle n'est pas moins excellent à peindre les choses, comme on le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'Oedipe mourant, & s'enfouissant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuse; & dans cet autre endroit, où il dépeint

R E M A R Q U E S.

(20) Sophocle n'est pas... que Simonide.] 1°. Il falloit dire: C'est aussi d'une manière sublime que Sophocle se forme les images d'Oedipe mourant, & s'enfouissant au milieu d'une tempête prodigieuse, & d'Achille apparaissant sur son tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre pour s'en retourner. Mais à l'égard de cette dernière Peinture, je doute que personne l'ait rendue plus sensible que Simonide.

2°. Ce que Longin dit d'Oedipe mourant peut se rapporter à deux endroits de l'Oedipe Colopéen, dont l'un commence au Vers 1525. & l'autre au Vers 1657. L'Apparition de l'Ombre d'Achille étoit dans une Tragédie, que nous n'avons plus. SENEQUE en a fait la Peinture dans sa Troade Vers 169-202. Si l'on veut prendre la peine de lire cette Description, on y trouvera d'un bout à l'autre *Sénèque*, c'est-à-dire, des Expressions, des Vers, de la Poésie, de l'Esprit, & pas le Sens Commun. On verra d'ailleurs, que ce n'est qu'une Imitation paraphrasée sans fin de l'Apparition d'Hector, dans le II. Liv. de l'Enéide, Vers 270-279. & de celle-ci d'Achille dans le XIII. des Métamorph. Vers 441.

*Hic subito, quantus cum viveret esse solebat,
Exit humo late rupta, similisq; minaci
Temporis illius vultum referebat Achilles,
Quo ferus injusto passus Agamemnona ferre.*

OVIDE, plus élégant que Sublime, mêle à son ordinaire, le bon & le mauvais. Il commence bien; & ces termes: *humo late rupta*, font une Image heureuse, & par laquelle il annonce, en quelque sorte, la grandeur du Héros, qu'il va faire paroître. Mais le troisième & le quatrième Vers ne sont qu'une froide & plate Imitation de ces beaux Vers de l'Apparition d'HECTOR.

*Hei mihi! qualis erat! quantum mutatus ab illo
Hectore; qui redit exuvias indutus Achillis,
Vel Danaum Phrygios jaculatus puppibus ignes.*

l'apparition d'Achille sur son tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins pour cette apparition, que jamais personne en ait fait une description plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, si nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous disions, (21) les *Images* dans la Poésie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui passent toute sorte de croyance; au-lieu que dans la Rhétorique le beau

R E M A R Q U E S.

30. Un de nos Poëtes, qui n'étoit pas plus né pour le Grand qu'Euripide, quoiqu'il soit d'ailleurs fort estimable, s'est servi du Bécit de Sénèque en le rectifiant. C'est La Fosse dans sa *Polixène*, Acte II. Sc. IV. Mais, pour dire le vrai, *La Fosse* ne fait bien que vis-à-vis de Sénèque; car d'ailleurs dans cette Peinture de l'*Apparition d'Achille*, laquelle a certainement de grandes beautés, *Tragica amputatur in arte.*

40. Si dans ce Genre on veut voir du Sublime Pathétique, qu'on jette les yeux sur l'*Apparition de Laius* dans l'*Oedipe de Corneille*, Act. II. Sc. III. Je n'en rapporterai que ces Vers.

*Mais la Reine en la place est à peine arrivée,
Qu'une épaisse vapeur s'est du Temple élevée,
D'où cette Ombre aussitôt, sortain jusqu'en plein jour;
A surpris tous les yeux du Peuple & de la Cour.
L'impériaux orgueil de son regard sévère
Sur son visage pâle avoit peint la colère.
Peut-memois en elle, & des restes de sang
Par un prodige affreux dégoutaient de son flanc.*

(21) les *Images*... fabuleux. C'est le sens que tous les Interprètes ont donné à ce passage; mais je ne crois pas que ç'ait été la pensée de Longin; car il n'est pas vrai que dans la Poésie, les *Images* soient ordinairement pleines d'accidens; elles n'ont en cela rien qui ne leur soit commun avec les *Images* de la Rhétorique: LONGIN dit simplement, que dans la Poésie les *Images* sont souventes à un excès fabuleux, & qui passent toute sorte de croyance. DAC.

des *Images*, c'est de représenter la chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la vérité. * Car une invention poétique & fabuleuse, dans une oraison, traîne nécessairement avec soi (22) des digressions grossières & hors de propos, & tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs; ils voient quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, aussi bien que les Poètes tragiques, & les bons gens ne prennent pas garde que lors qu'*Oreste* dit dans *Euripide*:

(23) Toi qui dans les Enfers me veux précipiter
Déesse, cesse enfin de me persécuter;

R E M A R Q U E S.

Je crois que *M. Dacler* a raison, & *Longin* est intelligible dans la Traduction de *M. Despréaux*. Pour rendre avec quelque exactitude le sens de cette Phrase & de celle qui la suit, il me semble qu'on pourroit s'y prendre de cette manière, en suppléant ce que la clarté demande. *Au reste chez les Poètes les IMAGES donnent dans un excès fabuleux; & par-tout, comme je l'ai dit, elles vont au-delà de ce qu'on peut croire; mais chez les Orateurs les plus belles IMAGES sont toujours celles où n'offrent les choses que comme elles sont véritablement. Et même ces grands traits, que l'on ajoute au nécessaire, sont étrangers dans le Discours, lorsque la forme, qu'on leur donne, étant poétique & fabuleuse, elle ne présente rien que d'impossible. Voyez la Remarque suivante.* DE ST. MARC.

(22) *des digressions grossières*] Ce n'est pas tout-à-fait le sentiment de *Longin*. Si je ne me trompe, on (il) auroit falu le traduire de cette manière: *Car c'est une terrible faute, & tout-à-fait extravagante, de se servir dans celle-là (La Rhétorique) des IMAGES & des fictions Poétiques & fabuleuses, qui sont tout-à-fait impossibles.* Quand on prendra la peine de regarder mes remarques Latines, & de la (les) conférer avec ma traduction, on y verra plus de jour. TOLL.

On tirera peu de lumière des *Remarques* auxquelles *Tollus* renvoie. Dans cet endroit comme dans plusieurs autres, il n'a fait que brouiller. DE ST. MARC.

(23) *Toi qui &c.*] *Oreste*, Tragédie. DESP.

il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet (24) des *Images* dans la Rhétorique? C'est qu'outre plusieurs autres propriétés, elles ont cela (25) qu'elles animent & échauffent le discours. Si bien qu'étant mêlées avec art * dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement, mais (26) elles domptent, pour ainsi dire, elles soumettent l'Auditeur. (27) *Si un homme, dit un Orateur, a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à même temps vienne annoncer que les prisons sont*

R E M A R Q U E S.

Le Grec dit: O toi, l'une de mes furies, laisse-moi; tu m'embrasses par le milieu du corps pour me jeter dans le Tartare. DE ST. MARC.

(24) *des Images dans la Rhétorique?*] IL falloit dire: des *Images* dans l'Eloquence, ou des *Images*, que les Orateurs emploient. DE ST. MARC.

(25) *qu'elles animent & échauffent le discours.*] LONGIN dit: qu'elles donnent de la force & de la Passion au discours. DE ST. MARC.

(26) *elles domptent, pour ainsi dire, elles soumettent l'Auditeur.*] LONGIN dit: elles affermissent l'Auditeur. DE ST. MARC.

(27) *Si un homme, dit un Orateur, &c.*] 10. Cicero s'est très-bien servi de cet endroit, quand il dit: (L. IV. *contra Verrem* c. XLIII.) *Interea ex clamore fama tota urbe percrebuit, expugnari Deos patrios, non hostium adventu inopinato; neque repentino prædonum impetu, sed ex domo, atque cohorte prætoris manum fugitivorum infusciam armatamque venisse. Nemo Agrigenti neque atate tam affecta, neque viribus tam infirmis fuit, qui non illa nocte eo nuntio excitatus surrexerit, telumque, quod cuique fors offerebat, arripuerit. Itaque brevi tempore ad sanum ex tota urbe concurritur.* TOLL.

Il s'en faut bien qu'on trouve dans ce passage de *Cicéron* autant de feu que dans celui de *Démosthène*,

20. Au lieu de *dit un Orateur*, il falloit à la lettre: *dit l'Orateur*. C'est ainsi que *Longin* désigne ordinairement *Démosthène*; & le passage, qu'il cite en cet endroit, est de la Harangue contre *Timocrate*, vers la fin, DE ST. MARC.

divinités, & que les prisonniers de guerre se sauvent; il n'y a point de vieillard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifférent, qui ne coure de toute sa force au secours. (28) Que si quelqu'un sur ces entre faites leur montre l'auteur de ce désordre, c'est fait de ce Malheureux, il faut qu'il périsse sur le champ, & on ne lui donne pas le temps de parler.

(29) Hypéride s'est servi de cet artifice dans l'Oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit

R E M A R Q U E S.

(28) *Que si quelqu'un, &c.*] Il falloit être moins élégant, & plus vif; ce qui se pouvoit aisément, en conservant l'Image. Je voudrois donc traduire ainsi cette fin presqu'à la lettre. *Mais si quelqu'un survient & dit: Voilà celui qui les a fait sauver, c'est lui. C'en est fait du Traître. Il périt, sans qu'on lui laisse dire un mot.*

M. Silyain, Liv. III. Chap. III. dit, qu'il faut avoir les yeux bien pénétrans pour voir du Sublime dans ce passage de Démosthène. J'avoue que ce Passage n'a rien, qui ressemble à notre Sublime. Mais Longin va toujours à son but; & , comme je crois l'avoir déjà remarqué, le plus souvent, ce sont moins des Exemples vraiment Sublimes en eux-mêmes, qu'il nous donne, que des Exemples de tout ce qui peut contribuer à porter la Grande Eloquence à la perfection. Ce n'est point dans des traits détachés que cette perfection consiste. C'est dans un Ensemble; & cet Ensemble est composé de parties. Le dessein de notre Rhéteur n'est autre que d'indiquer comment chaque partie concourt à perfectionner le tout. DE ST. MARC.

(29) *Hypéride... aux esclaves.*] 16. LONGIN dit: C'est de la même manière aussi qu'Hypéride, à qui l'on faisoit un crime de ce qu'après une défaite il avoit mis les esclaves en liberté, dit &c.

20. „ Que dirons-nous de ce que Longin confond le
 „ Sublime avec les Pensées fortes, ou avec l'Energie
 „ du Discours, dit M. Silyain, Liv. III. Chap. I? Qu'on
 „ en juge par ces deux exemples, qu'il cite comme Su-
 „ blimes, & dont le premier est d'Hypéride. Après
 „ avoir rapporté le trait de cet Orateur, dont il est ici
 „ question, il ajoute: „ L'autre exemple est de DÉMO-
 „ STRÈNE, qui fait ainsi parler les Athéniens: Embar-

fit faire, après la défaite de Chéronée, qu'on don-
neroit la liberté aux esclaves. (30) * *Ce n'est point,*
dit il, *un Orateur* (31) *qui a fait passer cette Loi;*
c'est la bataille, (32) *c'est la défaite de Chéronée.*
Au même temps (33) qu'il prouve la chose par rai-
son, il fait une *Image*, & (34) par cette proposi-

R E M A R Q U E S.

„ quons-nous pour la Macédoine. Mais où aborderons-nous,
„ dira quelqu'un, malgré PHILIPPE? La guerre même,
„ Messieurs, vous apprendra par où PHILIPPE est facile à
„ vaincre.... Si quelqu'un trouve en tout cela autre
„ chose que de la force ou de l'énergie, il se trompera
„ assurément; & je doute que les personnes judicieuses
„ apperçoivent ici une *Sublimité*, qui n'y fut jamais”.
Les personnes judicieuses n'appercevront dans ces traits
que ce qu'ils renferment; & s'ils n'y voient que de la
force & de l'énergie, il y verront ce que *Longin* lui-
même y voyoit, & conviendront qu'il remplit toujours
son plan. DE ST. MARC.

(30) *Ce n'est point, dit-il, un Orateur &c.*] On eut
pu traduire: *Ce n'est point, dit-il, l'Orateur.* Cela se-
roit un peu plus fort. TOLL.

Cela seroit non plus fort, mais plus juste. *Un Orateur*
est un terme indéfini. *La Bataille de Chéronée* est un
terme défini. La précision exige que les termes, qui sont
mis en opposition, soient de même nature. DE ST. MARC.

(31) *qui a fait passer cette Loi;*] Le Verbe *passer* est
inutile. Il allonge. Il affoiblit. DE ST. MARC.

(32) *c'est la défaite*] Ces mots sont encore une addi-
tion inutile, & qui nuit à l'*Image*. DE ST. MARC.

(33) *qu'il prouve la chose par raison,*] Il falloit dire:
qu'il tire ses raisonnemens du fonds même de la chose.
DE ST. MARC.

(34) *& par cette proposition*] J'aurois mieux dire,
& par ce tour d'adresse il fait plus &c. TOLL.

La Phrase seroit exactement rendue, pour le sens,
en disant: *& par cette circonstance, il a fait plus qu'il*
ne falloit pour persuader, ou plutôt, *pour convaincre*.
Les Anciens, comme je l'ai fait observer ci-devant,
confondoient la *Persuasion* avec la *Conviction*; & quand
on traduit leurs Ouvrages, il faut souvent remplacer
le premier de ces termes par le second. DE ST.
MARC.

tion qu'il avance, il fait plus que persuader & que prouver. (35) Car comme en toutes choses on s'arrête naturellement à ce qui brille & éclate davantage; l'esprit de l'Auditeur est aisément entraîné par cette Image qu'on lui présente au milieu d'un raisonnement; & qui lui frappant l'imagination, l'empêche d'examiner de si près la force des preuves, à cause de ce grand éclat dont elle couvre & environne le discours. Au reste, il n'est pas extraordinaire que cela fasse cet effet en nous, puisqu'il est certain que de deux corps mêlés ensemble, celui qui a le plus de force attire toujours à soi la vertu & la puissance de l'autre. (36) Mais c'est assez parlé de cette Sublimité, qui consiste dans les pensées & qui vient, comme j'ai dit, ou de la *Grandeur d'ame*, ou de l'*imitation*, ou de l'*Imagination*.

R E M A R Q U E S.

(35) *Car comme . . . environne le discours.*] Voilà bien des mots pour ne rendre l'Original qu'imparfaitement. Je crois qu'on le pourroit traduire de cette maniere. *Il nous est comme naturel de n'écouter proprement dans ces sortes de choses, que ce qu'il y a de mieux. De là vient que nous sommes emportés du RAISONNEMENT, qui démontre, à l'IMAGE, qui nous émeut, & qui fait que le fonds de la chose dont il s'agit, se perd à nos yeux dans l'éclat de lumiere dont elle l'environne.* Ce n'est pas là tout-à-fait le *Ton didactique*; mais c'est celui de *Longin*.
DE ST. MARC,

(36) *Mais c'est assez &c.*] M. Pearce croit qu'il manque ici quelques mots dans le Texte, & je suis de son avis. La Récapitulation n'est pas complete. Je voudrois donc y suppléer à l'exemple de cet habile Traducteur, & faire dire à LONGIN: *J'en ai dit assez touchant le SUBLIME DES PENSÉES, lequel tire son origine ou de l'Élévation de l'Ame: ou du Choix & de l'Entassement des Circonstances, ou de l'Amplification, ou de l'Imitation, ou des Images.* DE ST. MARC,



CHAPITRE XIV.

Des Figures, & premièrement de l'Apostrophe.

IL faut maintenant parler (1) des Figures, pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit. Car, comme j'ai dit, elles ne sont pas une des moindres parties du Sublime, lorsqu'on leur donne le tour

REMARQUES.

CHAP. XIV. (1) *des Figures.*] M. Silyain, Liv. III. Chap. I. accuse Longin d'avoir fait consister le Sublime dans les Figures, simplement comme Figures. Ce qui lui fait dire: „ Mais en bonne foi y a-t-il rien de moins „ juste & de moins vrai que cela? Et ceux qui ont „ quelque idée du Sublime, lequel est principalement „ dans les Pensées & dans les Sentimens, pourront-ils „ concevoir, qu'il puisse consister dans les Figures, qui „ ne sont que certains Tours d'expression pour embellir „ le Style. Les Figures les plus achevées, où l'on en „ trouve que la perfection de la Figure même, peuvent-elles élever l'ame avec admiration au-dessus de ses idées ordinaires de grandeur? Et peut-on les regarder comme Sublimes en soi, lorsqu'elles ne sont pas capables de produire par elles-mêmes l'effet du Sublime? Tout ce que Longin dit des Apostrophes, des Interrogations, du Retranchement des Liaisons, du Mélange des Figures, des Hyperboles, des Changemens de cas, ou de Personnes: tout cela regarde la vivacité du Style ou du Pathétique; mais assurément il n'a nul rapport avec le Sublime. Et en effet, si vous en exceptés le serment de Démofthène, de tous les exemples rapportés dans cet endroit-là, il n'y en a pas un, je dis pas un seul, qui ait rien d'approchant du Sublime, ni qui soit capable d'élever l'ame avec ces transports d'admiration, qui lui sont propres”. Généralement parlant, M. Silyain a raison par rapport à son Systeme, à cela près, qu'il n'a pas une notion exacte des Figures. Elles sont le fruit du besoin d'exprimer les choses telles qu'on les conçoit, pour leur faire produire l'impression, qu'on en attend; & ce n'est que par

qu'elles doivent avoir. Mais ce seroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, si nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le discours: C'est pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuent le plus au Sublime: seulement afin de faire voir que nous n'avancions rien que de vrai. Démosthène veut justifier sa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. (2) Quel étoit l'air naturel d'énoncer la chose? *Vous n'avez point failli*, pouvoit-il dire, *Messieurs, en combattant au péril de vos vies pour la liberté & le salut de toute la Grèce, & vous en avez des exemples qu'on ne sçauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grands Hommes aient failli, qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platées.* Mais il en use bien d'une autre sorte, & tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un Dieu, & possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Grèce. (3) *Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli: (4) j'en jure par les mêmes*

R E M A R Q U E S.

une sorte d'imitation, que l'on fait servir uniquement à l'ornement du Discours, ce que la seule nécessité de toucher avoit d'abord inspiré. Par rapport au Systeme de Longin, M. Silyain a tort, & ne dit rien ici qui ne serve à justifier notre *Rhétteur*. Il n'y a rien de ce qu'il vient de rejeter comme étranger au *Sublime*, qui ne soit d'une utilité sans bornes pour toutes les branches de la *Grande Eloquence*. DE ST. MARC.

(2) *Quel étoit l'air naturel d'énoncer &c.] L'air d'énoncer est une Expression bizarre & peu claire. On rendroit le Grec en disant: Mais comment devoit-il naturellement s'y prendre?* DE ST. MARC.

(3) *Non, Messieurs, &c.] De Corona, pag. 343. Edit. Basil. DESP.*

(4) *j'en jure &c.] Cette Phrase offre une certaine*

de ces grands Hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon. (5) Par cette seule forme de serment, que j'appellerai ici *Apostrophe*, il défie ces anciens Citoyens dont il

R E M A R Q U E S.

pompe languissante. Le Grec plus simple & plus vif, a plus de force. On pourroit en conserver ainsi le tour: *Non, Messieurs, non; vous n'avez point failli. J'en jure par ceux qui ci-devant s'exposèrent à Marathon.* DE ST. MARC.

(5) *Par cette seule forme de serment . . . il les entraîne dans son parti.*] 19. LONGIN me semble dire: On voit que par cette seule Figure de serment, laquelle je nomme en cet endroit, *Apostrophe*, il défie leurs Ancêtres, en montrant qu'il faut jurer par tous ceux qui sortent de même de la vie, comme par les Dieux. On voit qu'il inspire à ses Juges le courage de ceux qui précédemment avoient risqué leurs jours à Marathon, qu'il change la nature de la Preuve en un trait admirable de Sublime, de Pathétique; & qu'il lui donne toute l'autorité des sermens les plus extraordinaires: on voit enfin qu'il verse, pour ainsi dire, dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, une certaine opinion propre à calmer, à bannir leur douleur; & qu'en les encourageant par des louanges, il leur apprend que la Bataille contre Philippe ne fait pas moins d'honneur à leur courage, que les victoires de Marathon & de Salamine. C'est par toutes ces sortes de choses comprises dans une seule Figure, qu'entraînant avec lui ses Auditeurs, il s'élève le Maître. Je me suis efforcé de rendre clairement cette Phrase, que des tours particuliers à la Langue Grecque, & la multitude des termes composés, ne permettent pas de traduire à la lettre.

20. Dans le commencement de ce que je viens de retraduire, j'ai conservé l'expression de LONGIN; par cette seule Figure de serment, quoiqu'elle ne soit pas bien claire. Ma raison est, qu'il ne parle dans ce Chapitre, que des Figures en général; & que par Figure, il est aisé de voir qu'il entend ce qui n'est pas le tour naturel du Discours. Le Serment de Démosthène est donc une Figure; & l'on verra plus bas, qu'en effet Quintilien ne lui donne pas d'autre nom. C'est-à-dire, que ce Serment n'est pas le tour, que l'Orateur devoit naturellement prendre; & Longin ne donne à cette Figure le nom d'*Apostrophe*, que parce qu'elle n'a point de

parle, & montre en effet, qu'il fait regarder tous ceux qui meurent de la sorte, comme autant de Dieux, par le nom desquels on doit jurer. Il inspire à ses Juges l'esprit & les sentimens de ces

R E M A R Q U E S.

nom particulier, & qu'elle se trouve renfermée dans une *Apostrophe*. C'est donc par erreur que M. Despréaux ajoute au titre de ce Chapitre: & *premièrement de l'Apostrophe*. LONGIN ne dit pas un mot de la *Figure*, qui porte ordinairement ce nom, & ne s'occupe qu'à discuter le fameux *Serment de Démosthène*, dans le dessein de faire voir par ce seul exemple, combien les *Figures* contribuent au *Sublime*.

30. Il ne faut pas oublier que ce *Serment* est une véritable *Prouve*, ou, pour parler le Langage des *Rhétieurs*, un *Argument*. LONGIN a soin d'en avertir. M. Gilbert, dans sa *Rhétorique*, Liv. I. Chap. II. Art. VII. après avoir parfaitement bien expliqué la *manière de traiter les Arguments*, dit: „ Observons en finissant, „ qu'outre ces manières de traiter les *Prouves*, l'*Orateur* en invente quelquefois de nouvelles. *Démosthène* „ en fournit un bel exemple. Car n'ayant autre chose „ pour justifier les Athéniens d'avoir risqué la bataille de Chéronée, que la conduite de leurs Ancêtres, qui „ avoient risqué celle de Marathon & plusieurs autres, „ il ne s'avisé pas de se servir de ces Exemples, comme auroit fait un *Orateur* ordinaire, mais il tourne sa „ *Prouve* d'une manière toute nouvelle; il lui donne „ la forme de *Serment*, faisant regarder comme des Dieux ceux dont il veut proposer l'exemple; & donnant à concevoir qu'on ne peut se tromper lorsqu'on „ imite leur conduite. Ce qui produit la *Figure* la plus brillante”. Dans le III. Liv. Chap. VIII. Art. III. M. Gilbert, parlant de ce qu'on appelle spécialement GRAND ou SUBLIME dans le *Discours*, dit encore sur le même sujet: „ En traitant des *Arguments*, nous avons cité le „ fameux *Serment* de *Démosthène*, comme un *Argument* „ tourné d'une manière toute nouvelle & singulière. „ C'est lorsqu'il jure par les Mânes de ces Grands Hommes, qui combattirent généreusement à la Bataille de „ Marathon, ou à celle de Salamine, pour prouver que „ les Athéniens n'avoient rien fait qui fût indigne d'eux, „ en livrant celle de Chéronée, où ils avoient perdu „ tant de monde; parce qu'après les deux premières

illustres Morts, & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniere d'affirmer par des sermens si extraordinaires, si nouveaux,

R E M A R Q U E S.

„ on avoit honoré, non-seulement ceux des Athéniens,
 „ qui y avoient remporté la victoire, mais même &
 „ spécialement ceux qui y étoient morts, en combat-
 „ tant avec courage. Voilà ce que nous avons donné
 „ pour exemple d'une maniere admirable de raisonner.
 „ Mais il nous convient ici d'en faire ressouvenir le
 „ Lecteur, & de le lui proposer comme l'Exemple d'une
 „ ne *Figure* fort extraordinaire & très-capable de jeter
 „ du *Grand* & du *Sublime* dans le Discours”. M. Gib-
 „ bert rapporte ce que l'on a vu jusqu'ici des réflexions
 „ de Longin sur ce Serment; & continue ensuite ainsi:
 „ Quelque grandes que soient ces réflexions de Lon-
 „ gin, *Démotène* dans sa Harangue va encore plus
 „ loin; & il soutient qu'il falloit livrer cette Bataille,
 „ quand même on en auroit pu prévoir le mauvais suc-
 „ cès. Sa raison est que, s'agissant de faire son devoir
 „ & de combattre pour la Patrie, l'honneur les met-
 „ toit dans la nécessité de ne point se rendre sans coup
 „ férir; puisqu'il valoit mieux se faire tuer, que de
 „ commettre une lâcheté. C'est le sentiment d'*Hector*
 „ dans *Homère*; sentiment que *Racine* a exprimé si bien
 „ par ce Vers, qu'il met dans la bouche d'*ACHILLE*.

„ *L'honneur parle, il suffit; ce sont-là nos Oracles*”.

4°. M. GIBERT (*Jugement des Savans*, &c. Tom. I. Art. II. de Longin) avoit fait sur ce même Serment une observation, qui n'est pas à rejeter. „ Rien n'est plus „ propre à éclaircir toute la doctrine (de notre *Rhétor*) „ touchant les parties du *Sublime*, que cet endroit de „ *Démotène*. On y peut considérer séparément la *Pen- „ sée*, le *Pathétique*, l'*Expression*, la *Figure*, le *Nombre* „ même & l'*Harmonie*, si on le prend en sa Langue ori- „ ginale”. Longin n'insiste que sur la *Figure*. L'ex- „ position de M. Silvain, que je rapporterai plus bas, fera voir la *Grandeur de la Pensée*, & la *Véhémence du Sentiment*. Pour le *Nombre* & l'*Harmonie*, renvoyons- „ les aux anciens Grecs. Nous prêtons aux Langues mor- „ tes le *Nombre* & l'*Harmonie* de celle que nous parlons; & nous jugeons à cet égard, en pleine ignorance de „ cause, DE ST. MARC.

& si dignes de foi; il fait entrer dans l'ame de ses Auditeurs comme une espece de contre-poison & d'antidote qui en chasse toutes les mauvaises impressions. Il leur élève le courage par des louanges. En un mot, il leur fait concevoir, qu'ils ne doivent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine; & par tous ces différens moyens renfermés dans une seule figure, il les entraîne dans son parti. (6) Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce Serment se trouve dans Eupolis, quand il dit:

R E M A R Q U E S,

(6) Il y en a pourtant . . . aux champs de Marathon.]
 1^o. Le Grec porte: On dit à la vérité, que Démofthène a trouvé le germe de ce Serment dans Eupolis. „ Car, „ & j'en jure par mon combat à Marathon, la joie, „ que quelqu'un d'eux sentira ne fera point sentir de „ tristesse à mon cœur”.

2^o. LONGIN va montrer combien ce Serment d'Eupolis est inférieur à celui de Démofthène. Nous n'avons aucune Piece d'Eupolis, & nous ne sommes plus en état de décider sur la comparaison, que Longin fait ici. Je dirai pourtant, qu'il me paroît ne comparer que la matiere, pour ainsi dire, d'un Serment, avec celle de l'autre. Mais, comme il ne nous dit rien de l'occasion pour laquelle Eupolis faisoit jurer un de ses Personnages par le Combat de Marathon; cela fait que nous ne pouvons pas aisément pénétrer ici dans le fonds de la pensée de notre Rhéteur. Pour moi, je m'imagine qu'Eupolis n'avoit eu dessein que de tourner en ridicule la sottise vanité des Athéniens, qui parloient sans cesse de Marathon, & qui vouloient que leurs Orateurs les entretenissent continuellement de la gloire, qu'ils avoient eue d'être alors les libérateurs de la Grèce. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'Aristophane ne manquoit pas de les railler sur ce sujet toutes les fois que l'occasion s'en présentoit, & que même il leur donne quelque part le nom de * Marathonomaques. C'est ce qui ne peut se rendre en François, qu'en disant: des gens qui se battent au Marathon; de la même maniere que nous disons: se battre à l'Epée, au Pistolet, &c. DE ST. MARÇ.

On ne me verra plus affligé de leur joie.

J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

(7) Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement. Il faut voir où, comment, en quelle oc-

REMARQUES.

(7) *Mais il n'y a pas grande finesse. &c.* 1°. Ce jugement est admirable, & Longin dit plus lui seul, que tous les autres Rhéteurs qui ont examiné le passage de *Démofthène*. *QUINTILIEN* avoit pourtant bien vu que les *Sermons* sont ridicules, si l'on n'a l'adresse de les employer aussi heureusement que cet *Orateur*; mais il n'avoit point fait sentir tous les défauts que *Longin* nous explique si clairement dans le seul examen qu'il fait de ce *Serment d'Eupolis*. On peut voir deux endroits de *Quintilien* dans le II. Chap. du Liv. IX. DAC.

2°. Le premier de ces passages est aux pp. 557. & 558. *Quibusdam (Figuris) dum aliud agere videmur, aliud efficitur; sicut...* *DÉMOSTHÈNES jurando per interfectos in Marathonē & Salaminē, id agit, ut minore invidia claudis apud Cheronēam accepta laboret.* Le second est à la p. 564. *Frequens illud est genus (Figura), nec magnopere capiandum, quod petitur à jurejurando...* *Nam & in totum jurare, nisi ubi necesse est gravi viro parum convenit; & à SENECA dictum eleganter. Non patronorum hoc esse, sed testium. Nec meretur fidem qui sententiola gratia jurat: nisi potest tam bene, quam DÉMOSTHÈNES, ut supra dixi.*

3°. C'étoit un des défauts de *Démofthène* d'aimer à faire des sermons. *Plutarque*, dans la *Vie* de cet *Orateur*, rapporte qu'il en fut plus d'une fois sifflé par le Peuple, & raillé par les *Poëtes Comiques*. Il juroit volontiers, par la Terre, par les Fontaines, par les Fleuves, par *Esculape* &c. Cette habitude pourroit bien être cause qu'il n'y auroit pas dans son *Serment* par les Mânes des *Guërriers tués à Marathon*, autant de mystère que *Longin* & les autres *Rhëteurs* l'ont dit. Mais n'importe, ne considérons ce *Serment* qu'en lui-même. Difficilement pourrons-nous refuser d'y reconnoître un des traits les plus sublimes de l'Antiquité.

4°. Je ferai remarquer, en passant, que *Longin* apparemment, n'aîmoit pas moins à jurer que *Démofthène*. On rencontre chez lui très-fréquemment un *Par Jupiter*, qui ne s'y trouve presque jamais que *sententiola gratia*.

caſion, & pourquoi on le fait. Or dans le paſſage de ce Poëte, il n'y a rien autre choſe qu'un ſimple ſerment. Car il parle aux Athéniens heureux, & dans un temps où ils n'avoient pas beſoin de conſolation. (8) Ajoutez que dans ce ſerment il ne jure pas, comme Démoſthène, par des Hommes qu'il rend immortels, & ne ſonge point à faire naître dans l'ame des Athéniens, (9) des ſentimens dignes de la vertu de leurs Ancêtres : (10) vñ qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuſe à jurer par une choſe inanimée, telle qu'eſt un combat. Au contraire, dans Démoſthène ce ſerment eſt fait directement pour rendre le courage aux Athéniens vaincus, & pour

R E M A R Q U E S.

50. La Phraſe, qui donne occaſion à cette Remarque ſeroit mieux traduite ainſi : *Mais ce n'eſt pas une grande merveille de jurer de quelque maniere que ce ſoit.* DE ST. MARC.

(8) CHANG. *Ajoutez, que dans ce ſerment &c.]* Première traduction avant l'Édition de 1683. *Ajoutez que par ce Serment, il ne traite pas comme Démoſthène, ces grands hommes d'immortels, & ne ſonge point &c.* BRÖSS.

(9) *des ſentimens dignes de la vertu de leurs Ancêtres:]* Le Grec dit : *une opinion digne du courage de leurs Ancêtres.* C'eſt, pour ſe faire entendre, ce qu'il faudroit tourner de cette maniere, en reprenant les mots, qui précédent ; *pour inſinuer à ſes Auditeurs qu'ils n'avoient point dégénéré du courage de leurs Ancêtres.* Je ne crois pas que ce paſſage puiſſe être traduit autrement, parce qu'en effet, dans l'idée de Longin, le but de Démoſthène, en jurant par les braves gens morts à Marathon, étoit de faire penſer aux Athéniens que, pour avoir été battus par Philippe à Chéronée, ils n'en étoient pas moins les dignes Descendans de ceux dont la valeur avoit ſauvé la Grèce par les victoires de Marathon, de Platée & de Salamine. Longin répète ici la même penſée qu'on a vue dans ce que j'ai retraduit plus haut. Rem. 5. 10. en cet mots : *On voit qu'il verſe, pour ainſi dire, &c.* DE ST. MARC.

(10) *vñ qu'au lieu]* La ſuite du raifonnement exige ; *Mais au lieu,* DE ST. MARC.

empêcher qu'ils ne regardassent dorénavant, comme un malheur, la bataille de Chéronée. (11) De sorte, que comme j'ai déjà dit, dans cette seule figure, il leur prouve par raison qu'ils n'ont point failli, il leur en fournit un exemple; il le leur confirme par des sermens; il fait leur éloge, (12) & il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit répondre à notre Orateur, il s'agit de la bataille que nous avons perdue contre Philippe, durant que vous maniez les affaires de la République, & vous jurez par les victoires que nos ancêtres ont remportées. Afin donc de marcher sûrement, il a soin de régler ses paroles, & n'emploie que celles qui lui sont avantageuses, faisant voir que même dans les plus grands emportemens il faut être sobre & retenu. (13) En parlant donc de ces victoires de leurs ancêtres, il dit, (14) *Ceux qui ont combattu par terre à Mara-*

R E M A R Q U E S.

(11) *De sorte, que ... contre Philippe.*] Ce n'est pas là traduire; c'est interpréter très au long. La Phrase Grecque peut-être rendue presque mot-à-mot. *Et ce seul trait, comme je l'ai déjà dit, offre en même tems une preuve, que l'on n'avoit point mal fait, un exemple, l'autorité d'un Serment, un Eloge, une Exhortation.* La clarté tient lieu d'élégance à cette Phrase, que ce qui précède explique suffisamment, & qui par-là n'avoit nul besoin d'être paraphrasés. DE ST. MARC.

(12) CHANG. *& il les exhorte à la guerre contre Philippe.*] Ces mots furent ajoutés dans l'Édition de 1683. BROSS.

(13) CHANG. *En parlant donc de ces victoires &c.* PREMIÈRES ÉDITIONS. En disant donc que leurs Ancêtres avoient combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine, avoient donné bataille près d'Artemise & de Platées; il se garde bien de dire, qu'ils en fussent sortis victorieux. Il a soin de taire &c. BROSS.

(14) *Ceux qui ont combattu ... Platées.*] 1o. On pouvoit conserver plus exactement l'artifice de *Démocritus*, qui se sert de différens Verbes dans cette Phrase, &

thori, & par mer à Salamine; ceux qui ont donné bataille près d'Artemise & de Platées. Il se garde bien de dire, ceux qui ont vaincu. Il a soin de taire l'événement, qui avoit été aussi heureux en

R E M A R Q U E S.

dire, par exemple: Ceux qui se sont autrefois exposés à Marathon, ceux qui se sont battus sur mer près de Salamine & d'Artemisium; ceux qui se sont trouvés à la bataille de Platées.

20. Il ne falloit pas d'un Combat naval faire une Bataille sur terre. Mais M. Despréaux n'a commis cette faute, qu'en suivant une fausse correction de Manuce. Il l'auroit évitée, s'il se fût souvenu de ce qu'Hérodote, dans son VII. Liv. dit du Combat naval des Grecs contre les Perses auprès d'Artemisium, Promontoire de l'Eubée.

30. „ Véritablement (dit M. Silyain, Liv. II. Chap.
 „ III.) la beauté du Raisonnement ajoute quelque chose
 „ au Sublime... dans ce Serment si connu & si admirable de Démosthène. Il avoit conseillé au Peuple d'Athènes de faire la guerre à Philippe de Macédoine,
 „ & quelque tems après il se donna une bataille où les Athéniens furent défaits. On fit la paix, & dans la
 „ fuite l'Orateur ESCHINE reprocha en justice à Démosthène ses conseils & sa conduite dans cette guerre,
 „ dont le mauvais succès avoit été si funeste à son pays. Ce grand Homme, malgré sa disgrâce, bien
 „ loin de se justifier de ce reproche, comme d'un crime, s'en justifie devant les Athéniens même sur l'exemple
 „ de leurs Ancêtres, qui avoient combattu pour la liberté de la Grèce dans les occasions les plus périlleuses;
 „ & il s'écrie avec une hardiesse héroïque: Non, Messieurs, non; vous n'avez point failli, j'en jure
 „ &c. Ce trait, qui est extrêmement Sublime, renferme un Raisonnement invincible. Mais ce n'est pas ce Raisonnement,
 „ qui en fait la Sublimité; c'est cette foule de grands objets, la gloire des Athéniens, leur amour
 „ pour la liberté, la valeur de leurs Ancêtres, que l'Orateur traite comme des Dieux, & la magnanimité
 „ de Démosthène, aussi élevée que toutes ces choses ensemble. Mais ce qui en augmente la beauté; c'est
 „ qu'on y trouve en petit toutes les perfections du Discours rassemblées, la noblesse des Mouvements, beaucoup de Dilectasse, de grandes Images, de grands

toutes ces batailles, que funeste à Chéronée, & prévient même l'auditeur, en poursuivant ainsi, *Tous ceux, ô Eschine, qui sont péris en ces rencontres, ont été enterrés aux dépens de la République, & non pas seulement ceux dont la fortune a secondé la valeur.*

R E M A R Q U E S.

„ *Sentimens, des Figures nobles, hardies & naturelles;*
 „ *une force de Raisonnement; & ce qui est de plus ad-*
 „ *mirable encore, le Cœur de Démosthène élevé au-des-*
 „ *sus des méchans succès par une vertu égale à celle*
 „ *de ces grands Hommes par lesquels il jure. Il n'y*
 „ *avoit que lui au monde, qui pût oser, en présence*
 „ *des Athéniens, justifier par les combats même, où*
 „ *ils avoient été victorieux, le dessein d'une Guerre,*
 „ *où ils avoient été défaits. Démosthène juge si peu de*
 „ *lui-même par l'événement, qu'il ne soupçonne seu-*
 „ *lement pas que les autres puissent juger de lui par*
 „ *cet endroit. Les combats de Salamine, d'Artemise*
 „ *& de Platées, n'eussent donc pas été une preuve*
 „ *pour un autre; mais ç'en est une pour une ame aussi*
 „ *magnanime que celle de Démosthène; & Longin fait*
 „ *tort à ce grand Homme, de croire qu'il ait usé d'a-*
 „ *dressé & de précaution, pour cacher aux Athéniens*
 „ *les avantages remportés dans ces Combats. C'eût*
 „ *été un projet ridicule, puisque ces grandes Victoires*
 „ *étoient si présentes aux Athéniens, qu'ils les avoient*
 „ *toujours à la bouche, & qu'il suffisoit de leur nom-*
 „ *mer ces lieux, pour les faire souvenir de leur gloire.*
 „ *S'il leur parle de ceux qui étoient morts dans ces*
 „ *batailles; s'il dit: Tous ceux, ô ESCHINE, qui sont*
 „ *péris en ces rencontres, ont été ensevelis aux dépens de*
 „ *la République, & non pas seulement ceux dont la For-*
 „ *tune a secondé la valeur; c'est pour montrer que ceux*
 „ *qui avoient été tués à la Bataille de Chéronée, &*
 „ *lui-même qui avoit conseillé une guerre si nécessaire*
 „ *& si honorable à Athènes, méritoient, malgré leur*
 „ *malheur, d'être récompensés par la République. Et*
 „ *en cela, il y a autant de grandeur d'ame, que dans*
 „ *ce trait de Socrate, qui répondit à ses Juges, qu'il*
 „ *lui demandoient ce qu'il croyoit avoir mérité pour*
 „ *son prétendu crime: d'être nourri, dit-il, au Palais*
 „ *de la République. LONGIN, en imputant à Démosthène*

C H A P I T R E X V.

(1) *Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soutenir.*

IL ne faut pas oublier ici une réflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'est que si les Figures naturellement soutiennent le Sublime, le Sublime de son côté soutient merveilleusement les Figures: mais où, & comment; c'est ce qu'il faut dire.

R E M A R Q U E S.

„ une prudence, ou plutôt une lâche timidité incom-
 „ patible, non-seulement avec le courage de ce grand
 „ Homme, mais avec cet air de majesté & ce tour si
 „ hardi, dont il s'explique, a gâté la beauté de ce
 „ trait si admirable, à mon avis, qu'il n'y a rien dans
 „ Cicéron, ni dans les autres Orateurs, qui soit de cer-
 „ te force". Voilà, sans contredit, ce qu'il y a de
 „ mieux, à tous égards, dans le Livre de M. Silvain. Sa
 „ manière de développer tout le mérite du Sermon de
 „ Démosthène, est très-ingénieuse & pleine de vrai. Mais
 „ si le reproche, qu'il fait ensuite à Longin d'avoir tout
 „ gâté par cette adresse, qu'il attribue à l'Orateur, fait l'élo-
 „ ge du cœur de M. Silvain, il n'annonce pas qu'il eût une
 „ grande connoissance de l'Art Oratoire. DE ST. MARC.

CHAP. XV. (1) *Que les Figures &c.*] 1^o. Ce titre n'est pas juste; il falloit interpréter le titre Grec, que les paroles de M. Despreaux ne traduisent nullement, & dire: *Que les Figures & le Sublime se soutiennent mutuellement.* C'est véritablement le sujet de ce Chapitre.

2^o. M. Silvain trouve ici Longin en contradiction avec lui-même. „ Nous avons vu (dit-il, Liv. III. Chap. II.) qu'il fait consister le Sublime dans les Figures (Chap. XIV.) & il s'en dédit dans la suite. Dans le Chap. XV. & ailleurs, il dit, que si les FIGURES soutiennent le SUBLIME, le SUBLIME de son côté soutient merveilleusement les FIGURES; Qu'il n'y a point de secours plus merveilleux pour empêcher une Figure de paroître que le Sublime & le Pathétique; Que le Sublime & le

* En premier lieu, il est certain qu'un discours où les Figures sont employées toutes seules, est de soi-même suspect d'adresse, d'artifice, & de tromperie, principalement lorsqu'on parle devant

REMARQUES.

„ Pathétique cachent l'art des Figures : Que le remède le
 „ plus naturel contre l'abondance & la hardiesse des FIGU-
 „ RES, c'est de ne les employer qu'à propos, c'est-à-dire,
 „ dans le PATHE'TIQUE & dans le SUBLIME. Qu'est-ce
 „ donc que ceci ? Il dit que les Figures sont une partie
 „ du Sublime, & qu'elles sont Sublimes d'elles-mêmes ; &
 „ presque dans le même instant, il les regarde comme
 „ tellement différentes du Sublime, qu'elles ont besoin
 „ de lui pour faire leur effet. D'un côté il dit, que
 „ les Figures sont une des sources du Sublime ; & de
 „ l'autre il assure, que c'est le Sublime, qui est la sour-
 „ ce des Figures”. M. Silyain trouve de pareilles con-
 „ tradictions dans ce que Longin a dit touchant l'Amplifi-
 „ cation & le Sublime, & touchant le Sublime & le Pa-
 „ thétique. Il ajoute : „ Qu'est-ce donc que ceci encore une
 „ fois ?... J'en tire deux conséquences, qui me paroîs-
 „ sent infaillibles. La première, que par le propre
 „ aveu de Longin, le Sublime ne consiste point dans tou-
 „ tes ces choses, & qu'elles en sont très-différentes :
 „ d'où il s'ensuit, que tout son Traité tombe par terre.
 „ La seconde, que non-seulement il a eu une fautive idée
 „ du Sublime, mais qu'il n'en a point eu de fixe. Il n'y
 „ a rien de suivi, rien d'arrêté dans ses pensées à cet
 „ égard ; & quand on veut dans les règles de l'Analy-
 „ se, examiner son Ouvrage par rapport à son sujet, on
 „ y trouve tant d'embarras, tant de contradictions, & si
 „ peu de liaison des parties ou des matières de son Li-
 „ vre avec le titre, qu'il porte, qu'on n'en remporte
 „ aucune juste notion du Sublime”. M. Silyain a tou-
 „ jours raison dans son point de vue. Le Traité de Lon-
 „ gin mis en face de l'idée, que nous avons du Sublime,
 „ est tout ce que M. Silyain dit. C'est un cahos, ou l'on
 „ ne distingue rien. C'est un abîme, dans lequel on se perd.
 „ Mais ce même Ouvrage rapproché de l'idée de la plus
 „ grande perfection du Genre Sublime d'Eloquence, ne mérita
 „ point les reproches, que notre Censeur lui fait. C'est
 „ un Traité simple, clair, ingénieux, & qui nous offroit
 „ peu de difficultés, si nous l'avions entier, ou si nous

un Juge souverain, & sur-tout si ce Juge est un grand Seigneur, comme un Tyran, un Roi, ou un Général d'Armée. Car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'Orateur, * & ne sçauroit souffrir qu'un chetif Rhétoricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de grossières finesses. Il est même à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une espèce de mépris, il ne s'effarouche entièrement; & bien qu'il

R E M A R Q U E S.

avons celui de *Cécilius*, auquel il est relatif. Qu'on ne croie pas au reste, que je m'entête du mérite de ce petit *Traité*, jusqu'à le croire parfait. Je n'y vois que l'ébauche d'un grand Ouvrage, faite par un Homme de beaucoup d'esprit, dont l'Imagination étoit brillante & hardie; dont le Discernement étoit plus délicat que sûr; & chez qui le Goût étoit fort supérieur au Jugement. Il ne faut donc pas chercher dans ce qui sort de la plume d'un *Philologue* de ce caractère, une précision qu'on ne doit attendre que d'un *Métaphysicien* ou d'un *Géomètre*. Mais de ce que *Longin* n'eût pas absolument bien précis dans les détails, il n'en faut pas conclure, qu'il tombe continuellement dans des *contradictions*. Jusques ici nous l'avons toujours trouvé d'accord avec lui-même, quant au fonds de ses Principes.

3°. M. *Silyain* a bien senti qu'on pouvoit lui répondre, que „ les paroles de *Longin* employées pour montrer qu'il „ se contredit, ne servent qu'à expliquer ses véritables sentimens. Car elles montrent qu'il n'a pas prétendu, „ que les *Figures*, la *Périphrase* & le reste, fussent *Sublimes* indistinctement & d'elles-mêmes; mais qu'elles „ le devenoient, lorsqu'il y avoit de la grandeur dans les „ choses qu'elles expriment”. J'ai déjà pris soin d'avertir, que c'étoit-là la clef de cet Ouvrage, & que sans elle il étoit impossible d'entrer dans le véritable sens de beaucoup d'endroits. *Longin* lui-même fait entendre de tems en tems, & d'une manière assez claire, qu'il suppose un fonds de grandeur dans les choses même. Je ne rapporterai point ce que M. *Silyain* répond à la réplique qu'il se fait faire. Il se borne presque à répéter plus au long ce qu'on vient de voir ci-dessus; & ce qu'il peut dire d'ailleurs n'est fondé que sur quelques inexactitudes de la Traduction de M. *Despréaux*. DE ST. MARC.

qu'il retienne sa colère, (2) & se laisse un peu amollir aux charmes du discours, il a toujours une forte répugnance à croire ce qu'on lui dit. C'est pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée, & lorsqu'on ne reconnoît point que c'est une Figure. Or il n'y a point de secours ni de remède plus merveilleux pour l'empêcher de paroître, que le Sublime

REMARKES.

(2) *Et se laisse un peu amollir aux charmes du discours,*]
1^o. Tout cela ne se trouve pas dans le Grec. Je pense que notre Auteur veut dire, que quand le Juge auroit même assez de force & de prudence pour retenir sa colère, & ne la pas faire éclatter, il s'opiniâteroit néanmoins à rejeter tout ce que l'Orateur lui pourroit dire.
TOLL.

2^c. Ce que *Tollius* pense est en effet ce que *Longin* veut dire; & par conséquent cet endroit, en remontant au commencement de l'*Alcée*, me paroît devoir être traduit ainsi. C'est se rendre extrêmement suspect; & faire croire qu'on a de mauvaises intentions, & qu'on veut tendre des pièges, ou surprendre par de faux raisonnemens, que d'employer par-tout les Figures, quand on adresse la parole à des Juges, qui sont maîtres de décider à leur gré, mais surtout à des Tyrans, à des Rois, à des Généraux d'Armée, à ces Personnes, qui remplissent les premiers postes. Car les Juges supportent impatiemment qu'un Déclamateur mal-adroit les trompe comme des Enfans sans raison; &, prenant les faux raisonnemens pour des preuves du mépris qu'il fait d'eux, ils s'effarouchent quelquefois tout-à-fait; &, s'ils renferment leur colère, ils se refusent absolument à ce qu'il dit pour les persuader. C'est pourquoi la meilleure Figure est celle qui ne paroît pas être Figure. Ainsi le Sublime & le Pathétique sont un remède & comme un secours merveilleux contre ce que l'usage des Figures peut avoir de suspect; & quand on n'emploie ces dernières que dans les choses qui sont grandes & pathétiques par elles-mêmes, leur artifice échappe à la vue, & ne fait naître aucun soupçon. Le Grec dit simplement: dans les choses grandes & Pathétiques; j'ai cru devoir ajouter, par elles-mêmes; parce que c'est la pensée de notre Rhéteur, & la véritable réponse aux Objections de M. *Silvain*.

3^o. Le grand précepte d'Eloquente, que *Longin* donne

& le Pathétique, parce que l'Art ainsi renfermé * au milieu de quelque chose de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'est plus suspect d'aucune tromperie. Je ne vous en sçaurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déjà rapporté: *J'en jure par les mânes de ces grands Hommes, &c.* Comment est-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il se sert? N'est-il pas aisé de reconnoître que c'est par l'éclat même de sa pensée? Car comme les moindres lumieres s'évanouissent quand le Soleil vient à éclairer; de même, (3) toutes ces subtilités de Rhétorique disparaissent à la vue (4) de cette grandeur qui les environne

R E M A R Q U E S.

ici, n'étoit pas ignoré d'Ovide, qui dit quelque part dans son ART D'AIMER.

*Si latet Ars, prodest; affert deprensâ pudorem,
Atque admittit merito tempus in omne fidem.*

DE ST. MARC.

(3) toutes ces subtilités de Rhétorique.] Le Grec dit: *Les Sophismes de l'Art Oratoire.* DE ST. MARC.

(4) de cette grandeur.] Il me semble qu'il falloit dire ici: *du Sublime.* DE ST. MARC.

(5) CHANG. *En effet, que l'on colore &c.]* 1°. Première manière: *En effet, qu'on tire plusieurs lignes parallèles sur un même plan, avec les jours & les ombres; il est certain &c.* BROSS.

2°. L'une & l'autre manière rend la pensée de Longin, & ne le traduit pas. Reprenons la Phrase précédente, & ne nous permettons que ce qu'il faut pour être intelligibles. *Et peut-être arrive-t-il quelque chose d'à peu près semblable dans la Peinture: car quoique les Ombres & les Clairs, marqués par les couleurs, soient couchés à côté les uns des autres sur la surface plane d'un même tableau, nos yeux cependant sont d'abord frappés des Clairs, qui paroissent, non-seulement s'élever au dessus des Ombres, mais être beaucoup plus près de nous. C'est par la même raison que, dans le Discours, le Sublime & le Pathétique, qui sont, pour ainsi dire, plus proche de notre ame, & par une certaine affinité naturelle, & par leur éclat, se font toujours*

de tous côtés. La même chose à-peu-près arrive dans la peinture. (5) En effet, que l'on colore plusieurs choses également tracées sur un même plan, & qu'on y mette le jour & les ombres, il est certain que ce qui se présentera d'abord à la vue, * ce sera le lumineux, à cause de son grand éclat, qui fait qu'il semble sortir hors du tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le Sublime & le Pathétique, soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de notre ame, soit à cause de leur brillant, paroissent davantage, & semblent toucher de plus près notre esprit, que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUE dirai-je (1) des demandes & des interrogations? * Car qui peut nier que ces sortes de Figu-

R E M A R Q U E S.

appercevoir avant les Figures, dont ils offusquent l'artifice, en les laissant comme cachées dans l'ombre.

30. Ce Chapitre est un de ceux, où Longin a mis le plus d'imagination. C'est proprement une *Amplification de Déclamateur*, qui se réduit à cette *Proposition* toute simple: *Le SUBLIME & le PATHÉTIQUE d'une part, & de l'autre les FIGURÉS, se prêtent des secours mutuels; mais il faut prendre garde que l'artifice de ces dernières est suspect, & qu'il ne les faut employer, que quand le sujet fournit du SUBLIME & du PATHÉTIQUE.* DE ST. MARC.

CHAP. XVI. (1) *des demandes & des interrogations?*]
 1°. Je crois que, *des Questions & des Interrogations* auroit été plus conforme au langage des RHÉTEURS. *Quid tam commune* (dit QUINTILIEN, Liv. IX. Chap. II. p. 548.) *quam interrogare vel percontari? Nam utroque utimur indif-*

res ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au discours. (2) *Ne voulez-*

R E M A R Q U E S.

ferenter, cum alterum noscendi, alterum arguendi gratia videatur adhiberi. At, ea res utrocumque modo dicatur, etiam habet mukiplex SCHEMA.... simplex est sic rogare:

Sed qui vos tandem? quibus aut venistis ab oris?

Figuratum autem, quoties non sciscitandi gratia assumitur, sed instandi:.... Quousque tandem abutere, CATILINA, patientia nostra?... Quanto enim magis ardet, quam si acceretur? Diu abuteris patientia nostra;... Interrogamus etiam quod negari non possit:... Aut ubi respondendi difficilis est ratio;... Aut invidiam gratia;... Aut miserationis;... Aut instandi, & auferenda dissimulationis;... Totum hoc plenum est varietatis; nam indignationi convenit:.... & admirationi:.... Est interim acrius imperandi genus:.... Et ipsi nosmet rogamus;... Ceterum & interrogandi se ipsum, & respondendi sibi, solent esse non ingrata vices;... Et aliis modis, tum brevius; tum latius, tum de una re, tum de pluribus.

2°. QUINTILIEN, avec raison, ne distingue point la *Question*, en tant qu'elle est *Figure*, d'avec l'*Interrogation* aussi *Figure*. Leur différence au fonds n'est qu'une vaine subtilité. „L'*Interrogation*, dit ALEXANDER NUBIENUS, (*Rhet. de Pith. Tom. I. p. 580.*) est la *Demanda*, à laquelle il faut répondre par l'*Affirmation* ou par la *Négation*, *oui*, ou *non*. La *Question* est celle à laquelle il faut répondre en plusieurs paroles, & par un *Discours* plus étendu”. Longin, qui se conforme volontiers à Quintilien, ne semble considérer, du moins dans ce qui nous reste de ce Chapitre, la *Question* & l'*Interrogation*, que comme une même *Figure*. Quoi qu'il en soit, les paroles, que j'ai rapportées de Quintilien, font voir combien cette espèce de *Figure* peut être utile à la *Grande Eloquence*.

3°. Je crois que la première Phrase de ce Chapitre devoit être tournée ainsi: *Mais que dirons-nous de la Question & de l'Interrogation? N'est-ce pas à l'aide de ce tour de Figure que le Discours marche avec plus d'action & de véhémence.* DE ST. MARC.

(2) *Ne voulez-vous jamais &c.*] Première *Philippique*, pag. 15. edit. de Basle. DESP.

vous jamais faire autre chose, dit Démosthène aux Athéniens, qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres: Que dit-on de nouveau? (3) Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez? Un homme de Macédoine se rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grèce. Philippe est-il mort, dira l'un? Non, répondra l'autre, il n'est que malade. (4) Hé que vous importe, Messieurs, qu'il vive, ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-même un autre Philippe. Et ailleurs: Embarquons-nous pour la Macédoine. Mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, (5) malgré Philippe? La guerre même, (6) Messieurs; nous découvrirá

R E M A R Q U E S.

M. Despréaux allonge trop; & de plus au commencement de ce passage de Démosthène, il omet deux mots, qui contribuent infiniment à la véhémence. En conférant le même tour, il faudroit dire: *Ne voulez-vous jamais cesser, répondez-moi quelqu'un, de courir par la ville, vous demander les uns aux autres: Que &c.* DE ST. MARC.

(3) *Et que peut-on ... à toute la Grèce?*] M. Despréaux suit le Texte de Manuce. Voici selon la première Edition & les Mss. ce que Démosthène dit dans LONGIN. *Eh! qu'y auroit-il de plus nouveau, qu'un Homme de Macédoine, qui fait la guerre à toute la Grèce? Il ne s'agit point de traduire Démosthène, mais Longin, qui cite de mémoire, ou qui resserre exprès les passages, qu'il rapporte.* DE ST. MARC.

(4) *Hé que vous importe, ... un autre Philippe.*] En allongeant toujours on ne reste point dans le genre. Le Grec dit: *Mais que vous importe? S'il meurt, vous vous feriez bientôt un autre PHILIPPE.* Voilà de la véhémence. La traduction de M. Despréaux n'est que vive. DE ST. MARC.

(5) *malgré Philippe?*] Ces mots ne sont pas dans le Grec, & ne sont qu'allonger & refroidir. DE ST. MARC.

(6) *Messieurs,*] Autre addition aussi vicieuse. DE ST. MARC.

(7) *par où Philippe est facile à vaincre.* (8) S'il eût dit la chose simplement, son discours n'eût point répondu à la majesté de l'affaire dont il parloit: au lieu que par cette divine & violente maniere de se faire des interrogations, & de se répondre sur le champ à soi-même, comme si c'étoit une autre personne, non-seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plausible & plus vraisem-

R E M A R Q U E S.

(7) *par où Philippe est facile à vaincre.* Le Grec porte, *la guerre même nous découvrira le foible de l'état, ou des affaires de PHILIPPE.* Tacite a égard à ce passage de Démosthène, quand il dit l. 2. *Histor. Aperiet & recludet contesta & tumescencia vitricium partium vulnera bellum ipsum.* Où j'aiderois mieux lire, *ulcera*; bien que je sache que le mot *vulnera* se trouve quelquefois dans cette signification. TOLL.

(8) *S'il eût dit la chose ... plus vrai-semblable.]* 10. Le Grec porte: *Ce qu'on vient de voir, s'il l'eût dit simplement, seroit quelque chose de très-impairfait; au lieu que cette agitation d'esprit, ce flux rapide d'Interrogations & de Réponses, cette façon de se répliquer à soi-même comme à quelqu'autre, en un mot ce tour figuré rend ce qu'il dit, non-seulement plus Sublime, mais plus digne de soi.*

20. La sorte d'Interrogation, qui fait parler ainsi Longin, est celle de toutes, qui donne le plus de force au Discours. On en pourra juger par cet Exemple de M. Bossuet. Dans l'Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre il cherche en Orateur Chrétien la cause de la rébellion des Anglois contre Charles I. & ne voulant pas qu'on s'en prenne à la fierté indomptable de la Nation, ni qu'on accuse d'aveuglement le naturel des habitans de l'Isle la plus célèbre du monde: Qu'est-ce donc qui les a poussés, dit-il? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations & ces violences? N'en doutez pas, Chrétiens: les fausses Religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règles, sans soumission, a emporté les courages: Voilà les Ennemis que la Reine a eus à combattre, & que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre. Il dit vers la fin, en parlant de la même Princesse: „ Combien de

blable. Le Pathétique ne fait jamais plus d'effet, que lorsqu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naître. Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces sortes d'interrogations & de réponses. (9) Car ceux qu'on interroge, sentent naturellement une certaine (10) émotion qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre, (11) & de dire ce qu'ils savent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus médités pour des choses dites sur l'heure & (12) dans la chaleur*****.

R E M A R Q U E S.

„ fois a-t-elle en ce lieu remercié humblement Dieu de
 „ deux grandes graces ; l'une de l'avoir fait Chrétien-
 „ ne, l'autre Messieurs, qu'attendez-vous ? Peut-être,
 „ d'avoir rétabli les affaires du Roi son Fils ? Non.
 „ C'est de l'avoir fait Reine malheureuse". DE ST. MARC.

(9) CHANG. *Car ceux qu'on interroge, &c.*] *Première manière*: Car ceux qu'on interroge sur une chose dont ils savent la vérité, sentent naturellement une certaine émotion, qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre. Si bien que &c. BROSS.

(10) *émotion*] Ce terme est trop foible & ne répond pas à la force de l'expression: *ils se précipitent*. DE ST. MARC.

(11) *& de dire ce qu'ils savent de vrai*,] J'avois déjà considéré cette période dans la première édition, comme ne s'accordant pas tout-à-fait avec le texte Grec: mais Monsieur Despréaux l'a un peu changée, de sorte qu'on n'y trouve rien à dire. Je l'expliquai ainsi: *Car comme d'ordinaire ceux qu'on interroge, s'irritent, & répondent sur le champ à ce qu'on leur demande, avec quelque émotion de cœur, & avec un ton qui nous exprime & nous fait voir les véritables sentimens de leur ame, il arrive le plus souvent que l'Auditeur se laisse duper & tromper par cette Figure, & qu'il prend le discours, &c.* TOLL.

On peut s'en tenir à la traduction de M. Despréaux. DE ST. MARC.

(12) *dans la chaleur*] Voyez les Remarques. DESP. N. M.

(13) Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours : que d'en ôter les liaisons. En effet, (14) un Discours que rien ne lie & n'embarraffe, marche & coule de soi-même, & il s'en

R E M A R Q U E S.

1^o. Voici celle à laquelle il nous renvoie. Le Grec ajoute, Il y a encore un autre moyen ; car on le peut voir dans ce passage d'HÉRODOTE, qui est extrêmement sublime. Mais je n'ai pas cru devoir mettre ces paroles en cet endroit, qui est fort défectueux, puisqu'elles ne forment aucun sens, & ne serviroient qu'à embarrasser le Lecteur.

2^o. La Lacune est d'environ quatre pages ; & vraisemblablement Longin, après avoir parlé des différentes espèces d'Interrogations, qu'on emploie dans le Sublime & le Pathétique, y traitoit de quelques autres Figures.

3^o. Les Mots, qui restent en cet endroit, ne sont pas tendus exactement par M. Despreaux. Ils veulent dire : D'auteurs (car ce passage d'HÉRODOTE a toujours passé pour un des plus SUBLIMES) s. DE ST. MARC.

(13) Il n'y a rien ... les liaisons.] J'ai suppléé cela au texte, parce que le sens y conduit de lui-même. DESP.

(14) un Discours que rien ne lie &c.] TOLLUS, HUDSON, M. Pearce, M. l'Abbé Gori commencent à ces mots une nouvelle Section. Ils sont très-bien, puisqu'il va s'agir d'une matière qui n'a point de rapport à ce qui précède. Ce qui suit regarde le Retranchement des Liaisons, FIGURE, que les Grecs nomment *Asyndeton* & *Dialyton*; CICÉRON, *Dissolutum*, & les autres RHÉTEURS LATINS, *Dissolutionem*, comme on le peut apprendre de QUINTILIEN, qui dit, Liv. IX. Chap. III. pp. 575. 576. en parlant de cette FIGURE, *quæ quia conjunctionibus caret, DISSOLUTIO vocatur*, qu'elle est *apta cum quibus instantius dicimus. Nam & singula inculantur, & quasi plura sunt. Ideoque utimur hac FIGURA non in singulis modo verbis, sed & sententiis etiam; ... Contrarium est hoc SCHEMA quod conjunctionibus abundat. Illud ASYNDETON, hoc POLYSINDETON dicitur ... Sed utrumque horum COACERVATIO, & tantum juncta, aut dissoluta ... Sont quidem unus, qui acriora facit & instantiora quæ dicimus, & vim quamdam præ se ferentia; velut sepius erumpentis affectus.* Voilà la raison pour laquelle Longin met le Retranchement des Liaisons au rang des Figures, qui contribuent au Sublime. Il avoit sans doute parlé dans

faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vite que la pensée même de l'Orateur. (15) *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xénophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mourroient ensemble*, Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse dans Homere.

(16) Nous avons, par ton ordre, à pas précipités,
Parcouru de ces Bois les sentiers écartés :

(17) Nous avons, dans le fond d'une sombre vallée,
Découvert de Circé la maison reculée.

REMARQUES.

ce qui nous manque, de la *Figure* contraire, du *redoublement des Liaisons*; puisque le but de l'une & de l'autre de ces *Figures*, paroît être le même, & ne différer peut-être, qu'en ce que la seconde est plus utile quand il faut donner au Discours plus de force ou de poids; & l'autre, quand il faut plus de vitesse & de feu: ce qui, selon le cas, produit également de la véhémence. DE ST. MARC.

(15) *Ayant approché &c.*] XÉNOPHON, *Hist. Gr. Liv. IV. p. 519.* édit. de Leuncla. DESP.

Au lieu d'*ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, il falloit dire: *Et frappant leurs boucliers les uns contre les autres*, &c. M. l'Abbé Gori traduit comme M. Despréaux. DE ST. MARC.

(16) *Nous avons*, &c.] *Odyss. Liv. X. Vers 251.* DESP.

Le Grec dit: *Selon vos ordres, illustre ULISSE, nous avons parcouru les Forêts. Nous avons vu le Palais de CIRCE bâti dans la vallée.* Dans les Versions, que Tullius & M. Pearce donnent des deux Vers d'Homere, qui sont cités ici, le nom de *Circé* ne paroît point, parce qu'ils ont traduit l'un & l'autre le texte même d'Homere, sur lequel même le dernier a corrigé celui de Longin. Dans la vérité, par rapport, à la suite de la Narration d'Homere, le nom de *Circé* ne doit point se trouver dans ces Vers. Mais cela ne fait rien dans Longin, où je crois, que pour de pareilles choses, il ne faut rien changer, & qu'il suffit d'avertir de la faute, en faisant toujours remarquer qu'il cite de mémoire. DE ST. MARC.

(17) *Nous avons, dans le fond &c.*] Tous les exem-

(18) Car ces périodes ainsi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même temps, * & le force de parler. C'est ainsi qu'Homère sçait ôter, où il faut, les liaisons du discours.

CHAPITRE XVII.

(1) *Du mélange des Figures.*

(2) **IL** n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir que de ramasser ensemble plusieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainsi mêlées, entrant par ce moyen, dans une espèce de société, se communiquent les unes aux autres (3) de la force, des graces & de l'ornement: comme on le peut

R E M A R Q U E S.

plaires de Longin mettent ici des étoiles, comme si l'endroit étoit défectueux; mais ils se trompent. La remarque de Longin est fort juste, & ne regarde que ces deux périodes sans conjonction. *Nous avons par ton ordre, &c.* ensuite: *Nous avons dans le fond, &c.* DESP.

Ce que M. Despréaux reprend là ne se trouve plus dans l'Édition de Tollus & dans celles que l'on a faites depuis. DE ST. MARC.

(18) *Car ces périodes &c.*] Cette Phrase rend mal le Grec, & ne s'entend pas. Il falloit traduire ainsi: *Car ces Phrases, qui séparées les unes des autres, n'en marchent pas moins vite, expriment le trouble de la Passion, qui dans le même tems retarde, en quelque sorte, & hâte le Discours.* DE ST. MARC.

CHAP. XVII. (1) *Du mélange des Figures.*] Le titre Grec seroit mieux rendu par, *Du concours des Figures.* DE ST. MARC.

(2) *Il n'y a encore rien ... plusieurs Figures.*] Le Grec dit moins. Le voici mot à mot: *Le concours des FIGURES dans un même endroit a coutume aussi d'émouvoir très-fort.* DE ST. MARC.

(3) *de la force, des graces & de l'ornement:*] 1°. Le Grec porte: *de la force, de la persuasion & de la beau-*

voir dans ce passage de l'Oraison de Démosthène contre Midias, où en même temps il ôte les liaisons de son discours, & mêle ensemble les Figures de

R E M A R Q U E S.

1^{de}. Je ne crois pas que le mot de *Graces* puisse rendre l'idée, que présente celui de *Persuasion* dans le sens actif. Les *Graces* ne persuadent pas; elles peuvent seulement par le plaisir, qu'elles causent à l'Auditeur, le disposer à se laisser persuader. Je traduirois ainsi le tout: *Le concours des Figures dans une même Phrase sert aussi beaucoup pour émouvoir; lorsque deux ou trois Figures se mêlant ensemble, comme pour supporter les mêmes charges, elles se fournissent mutuellement de quoi rendre le Discours plus fort, plus persuasif & plus beau.*

2^o. Quelques lignes plus bas, il est parlé de *Répétition* & de *Description*. Le premier de ces termes traduit, que *Longin* appelle d'abord *Anaphore*, ensuite *Epanaphore*; & le second ce qu'il appelle *Diatypose*.

3^o. L'*Anaphore* ou l'*Epanaphore* est appelée; simplement *Repetitio* par l'Auteur de la *Rhétorique* à *Herennius*. *QUINTILIEN*, Liv. IX. Chap. III. p. 572. parle de cette *Figure*, à laquelle il ne donne point de nom particulier, & la met au rang de celles qu'il comprend sous le nom générique de *Geminatio*. C'est de l'*Anaphore*, qu'il dit: *Ab iisdem verbis plura acriter & instanter incipiunt*. Il en rapporte tout de suite un exemple tiré de la I. *CATILINAIRE*. *Nihil te nocturnum præsidium palatii, nihil urbis vigilia, nihil timor populi, nihil consensus bonorum omnium, nihil hic munilissimus habendæ Senatûs locus, nihil horum ora vultusque moverunt.* Il est inutile d'avertir que l'*Anaphore*, quoiqu'elle semble tenir en quelque chose à la *Pensée*, n'est pourtant qu'une *Figure de Distions* ou de *Mots*.

4^o. Il n'en est pas ainsi de la *Diatypose*. Elle appartient à la *Pensée*, aux choses mêmes. *Cicéron* dans le III. Liv. *De Oratore*, nomme cette *FIGURE*, *Descriptionem*. Il en explique ensuite la nature, quand il demande à l'*ORATEUR*, *ut hominum mores sermonesque describat.* La *Diatypose* n'est autre chose qu'une *Etophée*, c'est-à-dire, *Peinture*, *imitation de Mœurs*, de *Caractères*, de *Sentimens*. *QUINTILIEN* n'en parle point, sans doute, parce qu'au fonds, c'est moins une *Figure de Pensée*, une manière particulière de tourner une pensée, que la *Forme* ou le *Caractère d'une sorte de Discours*.

Répétition & de Description. (4) *Car tout homme*, dit cet Orateur, qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, que celui qui a été outragé ne sçauroit peindre dans un récit. Et de peur que dans la suite son discours ne vint à se relâcher, sçachant bien que l'ordre appartient à un esprit rassis, & qu'au contraire le désordre est la marque de la passion, qui n'est en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame, (5) il poursuit dans la même diversité de Figures. (6) * *Tantôt il le frappe comme ennemi, tantôt pour lui faire insulte, tantôt avec les poings,*

R E M A R Q U E S.

Ce que nous appellons des *Portraits*, les descriptions détaillées des situations où se sont trouvées ceux dont on parle, les *Caractères de Théophraste*, &c. sont de véritables *Diatyposes*.

5°. Il paroît cependant, que les *Rhétieurs* ont considéré cette *Forme de Discours*, comme une *Figure de Pensée*, lorsqu'elle ne contenoit que peu de mots, & qu'on ne s'en servoit qu'en passant. L'Exemple, que *Longin* va rapporter, est une *Diatypose*, c'est-à-dire, une *Expression de sentimens*, une *Peinture de mœurs*, en ce qu'il offre ce qui se passe dans le cœur d'un honnête homme, lorsqu'il reçoit un affront. DE ST. MARC.

(4) *Car tout homme*, &c.] Contre *Midas*, pag. 395. édit. de Basse. DESP.

Démocrène, étant Inspecteur des Spectacles, & faisant actuellement les fonctions de cette Charge, avoit reçu de *Midas* un soufflet en plein Théâtre. Ce fait est rapporté par *Plutarque* dans la *Vie* de cet Orateur. DE ST. MARC.

(5) *il poursuit dans la même diversité de Figures.*] *Longin* dit: il se porte sur le champ à d'autres Retranchemens de Liaisons, à d'autres Répétitions. DE ST. MARC.

(6) *Tantôt il le frappe &c.*] *Ibid.* (Contre *Midas*.) DESPRÉAUX.

Cette Phrase n'est pas traduite exactement. Mais M. Despréaux ne pouvoit pas être fidele & conserver la *Figure*. C'étoit ici le cas de sacrifier l'exacritude au nécessaire. Je ferai remarquer, en passant, que ces sortes de *Figures de Mass*, se transportent difficilement

tantôt au visage. (7) * Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres, l'Orateur ne touche & ne remue pas moins puissamment ses Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur présence. Il revient à la charge, & poursuit, comme une tempête. * Ces affronts (8) émeuvent, ces affronts transportent un homme de cœur, & qui n'est point accoutumé aux injures. On ne sauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action. Par ce changement continué, il conserve par-tout le caractère de ces Figures turbulentes : tellement que

R E M A R Q U E S.

d'une Langue dans une autre. Il seroit peut-être impossible, en traduisant le passage de Cicéron rapporté dans la Remar. 3. 3^e. non-seulement d'y conserver la même Répétition, mais aussi de la remplacer par une autre du même genre, sans s'écarter beaucoup du tour, & peut-être du sens de l'Original. C'est ce qui fait que ces fortes de Figures ne sont réellement bonnes dans le Discours, que quand l'Orateur paroit avoir été, pour ainsi dire, forcé d'en faire usage, & n'avoir eu que cette manière de bien exprimer ce qu'il vouloit dire. DE ST. MARC.

(7) Par cette violence ... d'une telle action.] 1^o. Le Grec dit : L'Orateur ne fait ici que ce que fait celui qui frappe, il porte des coups redoublés à l'esprit des Juges. De-là semblable à la tempête, il fond de nouveau sur eux. „ avec les poings, dit-il ! au visage ! „ Voilà ce qui trouble, ce qui met hors d'eux-mêmes „ ceux qui ne sont point faits aux affronts. Il n'y a „ personne, qui, rapportant de pareilles choses, en „ puisse mettre toute l'énormité sous les yeux”.

2^o. On voit ici un homme justement indigné d'un affront, qu'il ne méritoit point, dit M. SILVAIN, Liv. III. Chap. I. Mais y voit-on une étincelle de SUBLIME ? Il m'est inutile, je crois, de prendre désormais la peine de réfuter toutes les objections de cet Ecrivain. Je me contenterai d'en proposer encore quelques-unes. J'ai fait assez voir ce qu'il falloit répondre à la plupart. DE ST. MARC.

(8) émeuvent,] Ibid. DESP.

Le mot émeuvent est trop foible ici. DE ST. MARC.

dans son ordre il y a un désordre; & au contraire, dans son désordre il y a (9) un ordre merveilleux. (10) Pour preuve de ce que je dis, mettez, par plaisir, les conjonctions à ce passage, comme font les disciples d'Isocrate: *Et certainement il ne faut pas oublier que celui qui en outrage un autre fait beaucoup de choses, premièrement par le geste, ensuite par les yeux, & enfin par la voix même, &c.....* * Car en égalant & applanissant ainsi toutes choses par le moyen des liaisons, (11) vous verrez que d'un Pathétique fort & violent vous tomberez dans une petite afféterie de langage, qui n'aura ni pointe ni aiguillon, & que toute la force de votre discours s'éteindra aussi-tôt d'elle-même. Et comme il est certain que si on lioit le corps d'un homme qui court, on lui feroit perdre toute sa force; de même si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons & de ces particules inutiles, elle les souffre avec peine, (12) vous lui ôtez la liberté de sa course, & cette impétuosité qui la faisoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.

R E M A R Q U E S.

(9) *un ordre merveilleux.*] Le Grec dit simplement: *un certain ordre.* DE ST. MARC.

(10) CHANG. *Pour preuve de ce que je dis,*] Au lieu de ces mots, on lisoit: *Qu'ainsi ne soit*, dans les premières Editions, BROSS.

(11) *vous verrez... aussi-tôt d'elle-même.*] Il falloit traduire ainsi: *vous verrez que ce que la Passion avoit en elle-même de tranchant, pour ainsi dire, & d'ensamé, s'éteint & s'éteint sur le champ.* Les Métaphores de l'Original ne peuvent pas être rendues facilement; mais on en pouvoit suppléer d'aussi hardies, & qui présentassent la même idée. DE ST. MARC.

(12) *vous lui ôtez &c.*] *Parce que vous lui ôtez, &c.* TOLL.

L'addition de ce *parce que*, me paroit fort inutile. Ce n'est pas là ce qu'il falloit reprendre dans cette Phrase. Ce sont ces mots: *Elle les souffre avec peine*, qui se trouvent auparavant, qui ne répondent à rien

CHAPITRE XVIII.

Des Hiperbates.

(1) IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'est autre chose que la *Transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un discours*. Et cette Figure porte avec soi le caractère vé-

R E M A R Q U E S.

qui soit dans le Grec, & qui ne font qu'allonger la Phrase. DE ST. MARC.

CHAP. XVIII. (1). *Il faut donner rang aux Hyperbates.*]

Il faut considérer d'un même œil les *Hyperbates*. TOLL. 1°. La Traduction de M. Despréaux sera fort exacte en disant: *Il faut donner le même rang, &c.* Il y a dans le Grec: *Il faut établir que les HYPERBATES sont du même genre.*

2°. Ce qui vient ensuite ne traduit pas LONGIN, qui dit: *Elles consistent dans un ordre de Mots & de Pensées différent de celui que les choses suivent naturellement, & font comme le caractère le plus marqué du trouble de la Passion.*

3°. HYPERBATON, (dit Quintilien, Liv. VI. Chap. VI. p. 295.) *id est TRANSGRESSIONEM, quam frequenter ratio compositionis & decor poscit; non immerito inter virtutes habemus. Fit enim frequentissime aspera & dura & dissoluta & hians oratio, si ad necessitatem ordinis sui redigatur, & ut quodque oritur, etiam si proximis vinciri non potest, alligetur ... Nec aliud potest sermonem facere numerosum, quam opportuna ordinis mutatio.... FIGURA poetius VERBORUM dici potest (quam TROPUS).*

4°. J'ai dit plus d'une fois, que Longin distinguoit les Tropes des Figures de Mots. Mais je n'ai point dit comment ces deux choses différoient. On peut l'apprendre de ce passage de Quintilien, Liv. IX. Chap. I. p. 354. *Est igitur TROPUS sermo à naturali & principali significatione translatus ad aliam, ornande orationis gratia; FIGURA (sicut ipso nomine patet) est conformatio quadam Orationis remota à communi & primum se offerente ratione In HYPERBATO commutatio est ordinis; ideoque multi TROPIS hoc genus aximunt. On peut s'im-*

ritable d'une passion forte & violente. En effet, voyez tous ceux qui sont émus de colere, de frayeur, de dépit, de jalousie, ou de quelque autre passion que ce soit: car il y en a tant que l'on n'en sçait pas le nombre; leur esprit est dans une

agi-

REMARQUES:

struire à fonds de ce qui concerne les *Tropes*, dans l'excellent *Traité*, que Monsieur *Du Marçais* en a fait.

5°. On verra dans ce Chapitre, que *Longin* semble mettre la *Parenthèse* au rang des *Hyperbates*; & ce n'est pas tout-à-fait sans raison, puisque la *Parenthèse* en elle-même, n'est au fonds, qu'une *Proposition incidente* insérée hors de sa place dans le cours d'une autre *Proposition*. C'est une véritable transposition de pensée, *Ille quoque*, (dit *Quintilien*, Liv. IX. Chap. III. p. 571.) *ex eodem genere (id est, ex FIGURIS VERBORUM) potest videri, quam nos INTERPOSITIONEM vel INTERCLUSIONEM dicimus, Græci PARENTHESIN vocant, dum continuationi sermonis medius aliquis sensus intervenit.*

6°. Ce *Rhétteur* judicieux fait (p. 572.) une réflexion sur l'usage des *Figures de mots*, qui mérite une attention particulière, & qui peut établir de plus en plus ce que j'ai soutenu touchant l'*Objet* du *Traité* de *Longin*; & le justifier au sujet des menus détails dans lesquels son plan l'oblige d'entrer. *Hæc SCHEMATA & his similia . . . & convertunt in se auditorem, nec languere patiuntur subinde aliqua notabili FIGURA excitatum, & habent quamdam ex illa vitii similitudinis gratiam, ut in cibus interim acor ipse jucundus est. Quod continget, si neque supra modum multæ fuerint, nec ejusdem generis aut junctæ, aut frequentes; quia satietatem, ut varietas earum, ita raritas effugit.*

7°. Il y a plusieurs especes d'*Hyperbates*, mais il est fort inutile d'en parler ici. Je dirai seulement quelque chose de celle que les *Rhétteurs* appellent *Histérotologie*. C'est une *Figure de Pensée*; que *Quintilien* ne nomme nulle part, & qu'il condamne tacitement dans son II. Liv. Chap. II. p. 241. quand il dit: *Quædam . . . turpiter . . . convertuntur, ut si peperisse narres, deinde concepisse, . . . in quibus si id, quod posterius est, dixeris; de priore tacere optimum est.* Cette *FIGURE*, que nous nommons *Renversement de Pensée* est très-fréquente chez les *Poëtes*, à qui souvent la mesure du Vers, & peut-

agitation continuelle. (2) A peine ont-ils formé un dessein, qu'ils en conçoivent aussi-tôt un autre,

R E M A R Q U E S.

être plus souvent encore leur paresse, fait dire une chose avant celle qui la doit précéder, la seconde avant la première, la plus foible avant la plus forte, & jusqu'ici je n'ai gueres vu d'endroits, où cela ne fût très-condamnabile. Je n'excepte point de cette censure ces trois Vers si connus.

*Mais, au moindre revers funeste,
Le Masque tombe, l'Homme reste,
Et le Héros s'évanouit.*

Le *Plonasme* s'y joint à l'*Histérologie*, ou *Renversement de Pensée*. Quand on a dit qu'il ne reste plus que l'Homme, il est inutile d'ajouter, que le Héros s'évanouit, parce qu'il est de toute nécessité, que le Héros ait disparu, pour qu'on ne voie plus que l'Homme: de même qu'il faut avoir conçu, pour enfanter. Mais si le Poëte avoit pu dire: *le Masque tombe: le Héros s'évanouit, & l'Homme reste*; il auroit peint la chose telle qu'elle est, & nous auroit offert une *Image* exacte. Quelque condamnables cependant, que soient ces *Renversemens de Pensées*, je ne dirai rien qui s'écarte de la Doctrine de Longin, si j'avance qu'ils pourroient être très-bons dans la bouche d'un Personnage troublé par le premier mouvement d'une Passion très-impétueuse; parce qu'alors ils seriroient à peindre de mieux en mieux le caractère même de cette Passion. Ce que je propose n'est pas d'une exécution bien facile. Je crois pourtant qu'un Auteur, qui connoitroit bien la Nature, n'y seroit pas extrêmement embarrassé. J'ajoute que lorsque Longin fait consister l'*Hyperbate* dans le dérangement, non-seulement de l'ordre des Mots, mais aussi de celui des Pensées, il admet nécessairement ce *Renversement* dont je parle; mais c'est uniquement dans le *Pathétique*; & l'exposition, qu'il fait de l'Exemple tiré d'*Hérodote*, en est la preuve.

8°. Quintilien n'a parlé nulle part de l'*HYPERBATE*, *Figure de Pensée*. L'*HYPERBATE*, *Figure de Mots*, est proprement ce que nous appelons *Inversion*, chose très-fréquente dans nos Vers, & qui n'est pas dans notre Prose aussi rare, qu'on le croit ordinairement. DE ST. MARC.

(2) A peine ont-ils formé un dessein &c.] 1°. J'aime

& au milieu de celui-ci s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur première résolution. La passion en eux est comme un vent léger & inconstant,

R E M A R Q U E S.

mieux, à peine ont-ils commencé à former un discours, qu'ils se jettent fort souvent sur une autre pensée, & comme s'ils avoient oublié ce qu'ils commençoient de dire, ils y entremêlent hors de propos ce qui leur vient dans la fantaisie, & après cela ils reviennent à leur première démarche. TOLL.

20. Cette traduction de *Tollus* seroit assez bonne sans ce mot *démarche*, qui ne peut rien signifier en cet endroit. Au lieu d'ils reviennent à leur première démarche, il auroit dû dire: ils reviennent à ce qu'ils disoient d'abord.

30. Il ne s'agit ici que des discours, que tiennent ceux qui sont agités d'une passion violente, & non de ce qui se passe dans leur ame, ainsi que M. Despréaux paroît l'avoir cru.

40. Cet endroit est peut-être ce qu'il y a de plus difficile à traduire dans *Longin*. C'est aussi ce qu'il y a jusqu'ici de mieux écrit dans la Traduction de M. Despréaux. Mais il y a dans l'original une *Comparaison*, qu'il a fait disparaître par le tour, qu'il a pris. Au reste, voici d'où vient la grande difficulté, dont j'ai parlé. Depuis ces mots: *En effet, voyez tous ceux qui sont émus de colère*, jusques à ceux-ci: *Denys Phocéen parle ainsi aux Ioniens*, tout cela n'est qu'une seule *Période* entrecoupée de *Parenthèses* ou de *Propositions incidentes*, qui sont comme autant d'*Hyperbates*. LONGIN s'efforce toujours de crayonner, pour ainsi dire, dans son Stile, la nature même de la chose, dont il parle. Essayons de conserver le caractère particulier de cet endroit.

50. Je ne répons pas que ce que l'on va lire soit quelque chose de bien écrit, & je ne le donne pas pour être de mon goût. Mais depuis que j'ai vu dans un *Ouvrage Dramatique*, que l'on applaudit toutes les fois qu'on le joue, une *Période*, ou plutôt une *Phrase* de vingt un ou de vingt deux Vers, je me suis imaginé que nous n'étions pas aussi brouillés, qu'on le pourroit dire, avec les longs circuits de paroles. En voici donc un des plus étendus. *En effet, comme ceux qui sont véritablement saisis, ou de colère, ou de crainte, ou d'indé-*

qui les entraîne, & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre: si bien que dans ce flux & ce reflux perpétuel de sentimens opposés, ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre ni suite dans leurs discours.

Les habiles Ecrivains; pour imiter ces mouvemens de la Nature, se servent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'est jamais dans un plus haut degré de perfection, que lorsqu'il ressemble si fort à la Nature qu'on le prend pour la Nature même; & au contraire, la Nature ne réussit jamais mieux que quand l'Art est caché.

Nous voyons un bel exemple de cette transposition dans Hérodote, où Denys Phocéen parle ain-

R E M A R Q U E S.

gnation, ou de jalouse, ou de toute autre passion (car il y en a beaucoup, même sans nombre & personne ne les peut compter); comme ceux-là vont & viennent de toutes parts; & que souvent d'une proposition, ils passent rapidement à d'autres, entre lesquelles ils en placent même quelques-unes, contre toute raison; ensuite, ramenés, comme en tournant, à leur première proposition, & le trouble de la passion, ainsi qu'un vent qui change sans cesse, les en écartant encore, ils passent & repassent continuellement d'un objet à l'autre; & traînent avec eux ça & là leurs paroles & leurs pensées; De même aussi les meilleurs Ecrivains, parviennent, par le moyen des Hyperbates, à l'imitation de ce que la Nature opère; (l'Art n'est parfait que quand on le prend pour la Nature; & la Nature au contraire est heureuse, quand elle renferme & cache l'Art): de ce genre est ce que DENYS LE PHOCÉEN dit dans HÉRODOTE.

60. Au fonds, M. Despréaux a bien fait. Il falloit couper cette *Période*; mais en même-tems il auroit fallu conserver les idées de l'Original. Il ne l'a pas fait partout, & je les offre. C'est tout ce que je voulois. Si j'avois à traduire *Longin*, je me dispenserois de le suivre dans ces menus artifices de *Rhétteur*, qui ne produisent le plus souvent que de l'embarras sans aucune beauté. L'on peut même remarquer que la *Période*, que je viens de mettre en François, n'a que la forme d'une *Comparaison*, & que réellement elle n'en renferme

fi aux Ioniens. (3) *En effet, nos affaires sont réduites à la dernière extrémité, Messieurs. Il faut nécessairement que nous soyons libres, ou esclaves, & esclaves misérables.* * Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut, sans différer, embrasser le travail & la fatigue, & acheter votre liberté par la défaite de vos ennemis. (4) S'il eût voulu suivre l'ordre naturel, voici comme il eût parlé: *Messieurs, il est maintenant temps d'embrasser le travail & la fatigue: Car enfin nos affaires sont réduites à la dernière extrémité, &c.* Premièrement donc il transpose ce mot, *Messieurs*, & ne l'infère qu'immédiatement après leur avoir jetté la frayeur dans l'ame, comme si la grandeur du péril lui avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle, en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter; *En effet nos affaires sont réduites à la dernière extrémité*; afin qu'il ne semble pas que ce folt un discours étudié qu'il leur apporte; mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. Thucydide a aussi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir être séparées.

(5) * *Démofthène est en cela bien plus retenu*

R E M A R Q U E S.

aucune, mais seulement une simple parité, qui n'est pas détaillée, & que l'on ne peut pas dire être annoncée clairement. DE ST. MARC.

(3) *En effet, &c.] Hérodote, Liv. VI. p. 338. édit. de Francfort. DESP.*

(4) *S'il eut voulu suivre l'ordre naturel, voici comme il eut parlé: Messieurs, &c.] Le Grec dit simplement: Ici l'ordre étoit: Messieurs, &c. DE ST. MARC.*

(5) *CHANG. Démofthène est en cela &c.] Dans les*

que lui. * En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a répandues avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en faoule les Lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'auditeur par les dangereux détours de ses longues transpositions. Asez souvent donc il suspend sa première pensée, comme s'il affectoit tout exprès le désordre: & entremêlant au milieu de son discours plusieurs choses différentes qu'il va quelquefois chercher, même hors de son

REMARQUES.

premières EDITIONS: Pour DÉMOSTHÈNE, qui est d'ailleurs plus retenu que THUCYDIDE, il ne l'est pas en cela; & jamais personne n'a plus aimé les HYPERBATES. Car dans la passion, &c. BROSS.

M. Despréaux, guidé par une courte Note de M. Le Fevre, qui n'en dit pas assez, réforma sa première Traduction, & lui substitua dans l'Édition de 1683. ce qu'on lit ici dans son Texte. Il est le seul des Traducteurs de Longin, qui lui fasse dire de Thucydide, ce qu'ils lui font tous dire de Démosthène. Quelque témérité que ce soit à moi, de n'être pas de l'avis de tant d'habiles gens, j'oserai cependant proposer un sentiment, qui n'est ni le leur, ni celui de M. Despréaux. Ce que Longin dit ici regarde en partie Démosthène, en partie Thucydide. C'est encore en cet endroit que notre Rhéteur, embarrassant une longue Période de Propositions incidentes, comme d'autant d'Hyperbates, s'efforce de représenter les embarras, que ces sortes de Figures causent dans le Discours. Cet endroit ressemble beaucoup par le tour de la Composition à celui dont j'ai donné la copie dans la Remarque 2. Mais je ne suis nullement d'humeur de m'esouffler encore pour rendre Longin tel qu'il est. Dans l'autre Période il est clair; mais il est obscur dans celle-ci. L'important est de le faire entendre. C'est ce dont j'espère venir à bout par un tour absolument différent du sien, mais qui pourtant ne m'écartera de la lettre, qu'autant qu'il le faudra pour être clair. La première chose à laquelle il faut faire attention, c'est que Longin s'accorde avec Denis d'Halicarnasse, & que son dessein n'est pas d'approuver les longues & fréquentes Hy-

sujet, il met la frayeur dans l'ame de l'Auditeur qui croit que tout ce discours va tomber, & l'intéresse malgré lui dans le péril où il pense voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lorsqu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-temps qu'on cherchoit; par cette Transposition également hardie & dangereuse, il touche bien davantage que s'il eût gardé un ordre dans ses paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenserai d'en rapporter.

R E M A R Q U E S.

perbates de Thucydide. Je reprends donc la Phrase précédente, & je traduis ainsi le tout. *À l'égard de THUCYDIDE, il porte à l'excès son goût pour les HYPERBATES, & va jusqu'à séparer des choses, qui nécessairement unies par leur nature, ne doivent pas être séparées. Ms se soule, pour ainsi dire, plus qu'aucun autre Ecrivain de cette sorte de FIGURES; & pour représenter le tumulte de la Passion & paroitre parler sur le champ, transposant sans cesse & les mots & les pensées, il précipite avec lui ses Auditeurs dans le danger des trop longues HYPERBATES. Mais DÉMOSTHÈNE ne s'y livre pas avec le même excès; car souvent il interrompt ce qu'il avoit commencé d'exposer; se jette, durant cet intervalle, comme dans un nouvel ordre de choses totalement différent; entasse, entremêle les unes parmi les autres des pensées étrangères à son premier objet; fait même craindre à ses Auditeurs, qu'il ne soit prêt à perdre le fil de son Discours; & quand il les a forcés par ce désordre pathétique de courir les risques, auxquels il s'expose lui-même en parlant, alors après un grand intervalle, & lorsqu'ils n'y pensent plus, il les ramène tout à coup à ce qu'ils attendoient depuis si long-tems; & par cet usage hardi, mais extrêmement dangereux, des HYPERBATES, il leur porte des coups bien plus certains. Le dessein de notre Rheteur est de dire, que dans l'usage des *Hyperbates*, il faut se proposer Démosthène & non Thucydide pour modèle. Ces deux Ecrivains s'en servent aussi fréquemment l'un que l'autre. Mais le dernier précipite avec lui ses Auditeurs ou ses Lecteurs dans le danger, & les y laisse, parce qu'il ne s'en tire pas lui-même, au-lieu que le premier leur faisant courir tous les risques, auxquels il s'expose, fait les en affranchir heu-*

CHAPITRE XIX.

Du Changement de Nombre.

IL n'en faut pas moins dire de (1) ce qu'on appelle *Diversités de cas, Collections, * Renversemens, Gradations*, & de toutes ces autres Figures, qui étant, comme vous sçavez, extrêmement fortes

REMARQUES.

reusement avec lui. La fréquence & la longueur des *Hyperbates* donnent à *Thucydide* tant d'obscurité, qu'il semble avoir eu dessein d'écrire des Enigmes. C'est le reproche, que lui fait *Denis d'Halicarnasse*. Pour *Démosthène*, il se jette par ses longues & fréquentes *Hyperbates* dans des embarras, dont on craint qu'il ne puisse pas sortir, & cependant il s'en démêle si bien, qu'il n'en résulte aucune obscurité dans son Discours. Si ce n'est pas - là ce que *Longin* a voulu dire, il faut avouer que tout cet endroit n'est qu'un galimatias, plein de *Tautologies*, qui le rendent impénétrable. Il faut encore prendre garde à cette envie de paroitre parler sur le champ, que ma traduction attribue à *Thucydide*, & qui ne peut jamais convenir à *Démosthène*. On peut voir dans sa *Vie* par *Plutarque*, qu'il ambitionnoit si peu la gloire de l'*Impromptu*, qu'on lui reprochoit au contraire que ses Discours sentoient trop la méditation & le travail; & qu'il s'en excusa même un jour dans l'Assemblée des Athéniens, en disant que l'importance des matières & le respect qu'il avoit pour eux, l'obligeoient à travailler beaucoup ses Discours, parce qu'il ne vouloit rien dire qui ne fût digne d'une pareille Assemblée. DE ST. MARC.

CHAP. XIX. (1) ce qu'on appelle *Diversités de cas*,] Cela est trop vague. J'aurois mieux dire: ce qu'on appelle POLYPTOTES, c'est-à-dire, les mêmes mots répétés en différents cas. CAPPER.

10. *Quintilien*, Liv. IX. Chap. III. p. 573. comprend cette Figure au nombre de celles qu'il appelle *per iterationem*, & dit, qu'elle se fait en plusieurs manières. La chose n'est pas assez importante pour nous arrêter longtemps. J'observerai seulement qu'il parle d'une espèce

& véhémentes, peuvent beaucoup servir par conséquent à orner le discours, & contribuent en toutes manières au Grand & au Pathétique. Que di-

R E M A R Q U E S.

de *Polyptotes*, que *Cécilius* nommoit *Métabole*, & qu'il appelle, *rerum conjunctarum diversitatem*. C'est une *Figure*, qui paroît consister dans l'union de différentes choses, qui tendent toutes au même but, & qui, malgré leur variété, servent à faire naitre la même idée. Si l'on jette les yeux sur l'endroit de *Quintilien*, auquel je renvoie, on verra que différentes *Figures* portent le nom de *Polyptotes*, & que les unes appartiennent aux *Pensées*, & les autres aux *Mots*. On ne peut pas douter que les *Polyptotes*, lorsqu'ils sont *Figures de Pensées*, ne puissent contribuer au *Sublime*, puisqu'ils offrent la même *Idee* sous différens point de vue; & l'on sent que la *Grande Eloquence* en peut souvent avoir besoin. Pour les *Polyptotes*, qui ne sont que *Figures de Mots*; & qui sont l'emploi d'un Nom dans ses différens cas, ou d'un Verbe dans ses différens tems, à moins qu'on ne s'en serve bien à propos, & qu'ils ne soient soutenus du fonds même des choses, je ne vois pas qu'ils puissent être d'un grand secours pour le *Sublime* & le *Pathétique*. L'Auteur de la *Rhétorique* à *Herennius*, Liv. IV. Chap. XXIII. dit, qu'ils diminuent la sévérité, la gravité, l'autorité du Discours Oratoire; *propterea quod est in his lepos & festivitas, non dignitas, neque pulchritudo*. Quare, dit-il ensuite, *que sunt ampla & pulchra, diu placere possunt: qua lepida & concinna, cito satietate afficiunt aurium sensum fastidiosissimum*. D'où l'on peut conclure, que l'usage de la plupart des *Figures de Mots* ne doit pas être fréquent. On va voir cependant par un seul exemple de *Virgile*, que les *Polyptotes* de ce genre ajoutent quelquefois à la force du Discours, & servent même à faire *Image*. *ÆNEID. L. X. V. 654.*

Expellere tendum
*Nunc hi, nunc illi: cœtatur lumine in ipsa
 Ausonia. Magno discordes æthere venti
 Prælia ceu tollunt, animis & viribus aquis.
 Non ipsi inter se, non nubila, non mare cedunt;
 Anceps pugna diu: sunt obnixi omnia contra.
 Haud aliter Trojane acies aciesque Latine
 Concurrunt; hæret pede pes, densusque vira viri*

ai-je des changemens de cas, de temps, de personnes, de nombre, & de genre? En effet, qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à

R E M A R Q U E S.

Voilà des POLYPTOTES *pede pes, viro vir.*

20. COLLECTIONS. C'est ce que Longin nomme *Athroïsmes*, & les autres Rhéteurs *Synathroïsmes*. Ce que Tullius & M. Pearce rendent par *coaccryationes*. QUINTILIEN en parle ainsi, Liv. IX. Chap. III. p. 575. *Congregantur quoque verba idem significantia: (apud CICERONEM l. in CATILINAM) Quæ cum ita sint, CATILINA perge quo cæpisti: egredere aliquando ex urbe: patent portæ: proficiscere. Et in eundem in alio libro (II.) Abiit, excessit, evasit, erupit. Hoc Cecilio PLEONASMUS videtur, id est, abundans supra necessitatem oratio; sicut illa (ÆNEID. Lib. XII. V. 638.) Vidi oculos ipse ante meos. In illo enim vidi inest ipse. Verum id . . . cum supervacua oneratur adjecione vitium dicitur; cum autem auget manifestam sententiam sicut hic, virtus. Vidi ipse ante oculos, quot verba, totidem sunt affectus . . . Nec verba modo, sed sensus quoque idem facientes acervantur: . . . Congeruntur & diversa: Inveni qui & hoc vocares PLOCEN, cui non assentior; cum sint unius FIGURÆ mixta quoque & idem & diversum significantia. La Figure appelée *Athroïsmé* ou *Synathroïsmé* ressemble en quelque chose à l'*Amplification*, qui se fait *per congeriem*. Mais il ne faut pas les confondre, & M. Pearce paroît s'être trompé, quand il dit, que le *Synathroïsmé* consiste à faire l'énumération de toutes les espèces d'une chose, au-lieu de nommer la chose même. Il en donne pour exemple ce passage de l'*Oraison* pour MARCELLUS. *Nihil ex ista laude Conzurio, nihil Præfectus, nihil Cohors, nihil Turma decerpit.* Les Exemples rapportés plus haut par Quintilien font voir que rien n'est moins nécessaire, pour former la *Figure*, dont il s'agit, que cette prétendue énumération des parties, au-lieu de la chose même. A l'égard de sa différence d'avec l'*Amplification*, il l'explique ainsi, Liv. VIII. Chap. IV. p. 504. *Potest adscribi AMPLIFICATIONI congerles quoque verborum ac sententiarum idem significantium. . . . Simile est hoc FIGURÆ quam SYNATHROÏSMON vocant: sed illic plurimum rerum est congeries, hic unius multiplicatio.**

30. RENVERSEMENS. Longin dit: *Antimétaboles*. C'est une *Figure* appelée *CONVERSIO* par Cicéron, & COMMU-

diversifier & à ranimer l'expression? (2) Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre, ces Singuliers, dont la terminaison est singu-

R E M A R Q U E S.

MUTATIO, dans la *Rhétorique à Hérennius*. QUINTILIEN dit, Liv. IX. Chap. III. p. 584. *Illa FIGURA, qua declinata repetuntur...* ANTIMETABOLE dicitur: „ Non, „ ut edam, vivo; sed, ut vivam. edo.”. Peut-être Longin ne parloit-il pas ici de l'*Antimetabole*, mais de la *Métabole*, comme il a fait dans le Chapitre IV. Voyez-y la *Remarque 2.* & voyez aussi les *Remarques sur la Traduction*. La MÉTABOLE est une *Figure* différente; & l'on vient de voir plus haut que *Cécilius* appelloit de ce nom une espèce de *Polyptotes*. CASSIODORE paroît l'avoir confondue avec la première sorte de *Synathroxisme*. Il dit dans son *Commentaire sur les Pseaumes*, pag. 24. METABOLE est iteratio unius rei sub varietate verborum. Tel est ce passage d'un PSEAUME. *Verba mea auribus percipe, Domine; intellige clamorem meum, intende voci orationis meae.* Cette *Figure* est très-commune dans *Ovide*, qui se plaît à répéter la même chose en plusieurs manières.

4°. GRADATIONS. Elle s'appelle communément en Grec CLIMAX, & c'est ainsi que Longin la nomme. Elle porte en Latin le même nom qu'en François. GRADATIO (dit *Quintilien*, Liv. IX. Chap. III. p. 576.), *qua dicitur CLIMAX, apertiore habet artem & magis affectatam, ideoque rarior esse debet. Est autem ipsa quoque adjectionis; repetitis que dicta sunt, & priusquam ad aliud descendat, in prioribus resistit...* (Ut illud) CALVI: „ Non ergo magis petuntur repetundarum, quam majestatis; neque necessitatis magis, quam Plautia legis; neque Plautia legis magis quam ambitus, neque ambitus magis quam omnium legum judicia perierunt”. Cette *Figure* peut quelquefois trouver place dans les *Amplifications*, en l'employant bien à propos. Mais je doute qu'elle puisse convenir dans les grands Mouvements. Elle marche avec trop d'appareil & de lenteur.

5°. Je n'ai rien à dire des *Changemens de Cas*, de *Tems*, de *Personnes*, de *Nombre* & de *Genre*, dont il est parlé dans la *Phrase* suivante. Ce sont des choses trop connues. DE ST. MARC.

(2) Par exemple, pour ce qui regarde &c.] Je ne trouve pas ici ce que le Grec me dit. Tâchons de le suivre: *ici ma pensée n'est pas de dire, que la seule sorte de chan-*

liere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels.

* Aussi-tôt un grand Peuple accourant sur le port,
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces Singuliers font d'autant plus dignes de re-

R E M A R Q U E S.

gement de Nombre, qui donne du lustre & de l'ornement à un Discours, soit celle qui dans une terminaison Singuliere a pourtant toute la force & toute la vertu des Pluriels, comme par exemple, Aussi-tôt &c. Je regarde plus ici les Pluriels, que j'estime d'autant plus dignes de remarque, &c. TOLL.

Cela ressemble plus au Grec que le François de M. Despréaux, qui n'est pas fort clair; mais dans le fonds, *Tollius* n'est pas plus intelligible que *Longin* lui-même, qui serre ici son Stile si prodigieusement, qu'il le faut deviner. Il est pourtant aisé de le rendre exactement, en suppléant peu de chose. Voici ce qu'il dit: *Au fonds pour ce qui regarde le Changement de Nombre, je dis que l'ornement, qu'il donne au Discours ne vient pas seulement de ces Noms, qui sont par leur terminaison du Nombre singulier; mais qui, considérés de près, se trouvent être des Pluriels par leur valeur.* *LONGIN* parle là des Noms appellés *Collectifs* ou de *Multitude* par les *Grammairiens*. Ces Noms, quoi qu'au *Singulier*, peuvent se construire avec des *Pluriels*, parce qu'en effet, ils sont de vrais *Pluriels* quant au sens. *Turba ruunt*, dit quelque part *Ovide*. Je me souviens aussi d'avoir vu dans *SÆCÆ*, *tardi subeunt Tegeæ juvenus*. Cet exemple a cela de particulier, qu'il réunit le *Changement de Nombre*, & le *Changement de Genre*. Pour être plus clair, j'ai traduit, comme *Tollius*, par *terminaison* ce que *Longin* appelle *forme*; & je n'ai pas dû balancer là-dessus, parce que dans le langage de l'ancienne *Dialectique*, la *Forme des Mots*, c'est leur *Terminaison*. Dans les deux Vers, qui viennent ensuite, & que je puis me dispenser de traduire, M. *Despréaux* a conservé la *Figure* du mieux qu'il a pu. La Phrase suivante peut être rendue de cette manière en paraphrasant un peu: *Mais ce qui mérite qu'on y fasse attention, ce sont les Pluriels mis à la place des Singuliers, parce que ces Pluriels tombent & coulent pour ainsi dire, avec plus de magnificence,*

marque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du son & de l'emphase. Tels sont ces Pluriels qui sortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle :

(3) Hymen, funeste Hymen, tu m'as donné la vie;
 Mais dans ces mêmes flancs, où je fus enfermé,
 Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé.
 Et par là tu produis & des Fils & des Pères,
 Des Frères, des Maris, des Femmes & des Mères;
 Et tout ce que du fort la maligne fureur
 Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Tous ces différens noms ne veulent dire qu'une seule personne; c'est à sçavoir, Oedipe d'une part, & sa mere Jocaste de l'autre. Cependant par le moyen de ce nombre ainsi répandu & multiplié en différens Pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. (4) C'est par un même Pléonafme qu'un Poëte a dit:

On vit les Sarpédon & les Hector paroître.

Il en faut dire autant de ce passage de Platon,

R E M A R Q U E S.

avec un certain air de pompe, que leur donne la qualité même du Nombre, qui désigne une multitude. Telles sont ces paroles d'Oedipe dans SOPHOCLE.

Je ne crois pas qu'il soit possible de les rendre mot à mot en François. Les voici telles que M. Pearce les a traduites. *O nuptia, nuptia! Genuistis nos, & cum genuistis, rursus reddidistis idem semen, & offendistis Patres, Fratres, Filios, sanguinem cognatum, Sponsas, Uxores, Matresque, & quæcumque fœdissima inter mortales opera sunt.* DE ST. MARC.

(3) *Hymen, funeste Hymen, &c.] Oedip. Tyran. Vers 1417. DESP.*

(4) *C'est par un même Pléonafme &c.] Longin se sert ici d'un Verbe, qui vient de la même racine que le*

à propos des Athéniens, que j'ai rapporté ailleurs. (5) *Ce ne sont point des Pelops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaüs, ni des hommes nés barbares, qui demeurent avec nous. Nous sommes tous Grecs, éloignés du commerce & de la fréquentation des Nations étrangères, qui habitons une même Ville, &c.*

(6) En effet ; tous ces Pluriels ainsi ramassés ensemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choses. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagérer, & dans la passion, c'est-à-dire, quand le sujet est susceptible d'une de ces choses ou de plusieurs.

R E M A R Q U E S.

nom *Pleonasme*. Ce Verbe veut dire, *être abondant, rendre abondant, augmenter, amplifier &c.* Le Nom signifie proprement *abondance*. Il est consacré par les *Rhétteurs*, pour désigner une *Figure*, par laquelle on ajoute quelques mots à ceux qui pouvoient suffire, comme étant les seuls nécessaires. *Est & PLEONASMOS vitium* (dit *Quintilien*, Liv. VIII. Chap. III. p. 492.) *cum supervacuis verbis oneratur oratio : Ego meis oculis vidi. Satis est enim vidi . . . Nonnunquam illud genus affirmationis gratia adhibetur : Vocemque his auribus hausi.* (*Eneid.* Lib. IV. V. 359.) *At vitium erit, quoties otiosum fuerit, & supererit, non cum adjicietur* (supp. *Affirmationis gratia*.) Le mot *Pleonasme* ne se prend dans l'usage commun de notre Langue, qu'en mauvaise part. Mais pris dans le sens favorable, que les *Rhétteurs* lui donnent, il n'a rien de commun avec les *Pluriels* mis pour les *Singuliers*. C'est ce dont il s'agit ici. Le Verbe que *Longin* emploie, ne peut donc y signifier, qu'*amplifier, augmenter, rendre plus grand, &c.* Je traduirois ainsi : *C'est de même que le Changement de Nombre rend ceci plus grand. On vit les Sarpédon, &c.* DE ST. MARC.

(5) *Ce ne sont point &c.*] PLATON, *Menezenus*, Tome II. p. 245. édit. de H. Estienne. DESP.

(6) *En effet, tous ces Pluriels] &c.*] LONGIN dit : En effet tous ces Pluriels, qui vont ainsi réunis & comme en troupe, font paroître les choses bien plus grandes à ceux qui les entendent. DE ST. MARC.

(7) Car d'attacher par-tout ces sonnettes, cela sentiroit trop son Sophiste.

CHAPITRE XX.

Des Pluriels réduits en Singulier.

ON peut aussi tout au contraire réduire les Pluriels en Singuliers, & cela a quelque chose de fort

R E M A R Q U E S.

(7) CHANG. DE L'EDIT. *Car d'attacher par-tout ces sonnettes,* M. Despréaux avoit mis : *car d'attacher par-tout ces cymbales & ces sonnettes.* J'ai retranché : *ces cymbales ;* 1^o. parce que Longin ne parle que de *sonnettes* : 2^o. parce que les *Cymbales*, étant des Instrumens composés de deux pièces, dont on tenoit une dans chaque main, & que l'on frappoit l'une contre l'autre en cadence, elles n'ont aucun rapport aux *Sonnettes*, & ne peuvent entrer en aucune façon dans l'allusion, que les paroles de Longin renferment, & que M. Dacier développe très-bien dans cette Note. „ Les anciens avoient accoutumé „ de mettre des *sonnettes* aux harnois de leurs chevaux „ dans les occasions extraordinaires, c'est-à-dire, les „ jours où l'on faisoit des revues & des tournois ; il „ paroît même par un passage d'*Eschyle*, qu'on en garnissoit les boucliers tout au tour : c'est de cette coutume que dépend l'intelligence de ce passage de Longin, qui veut dire, que comme un homme qui mettroit ces *sonnettes* à tous les jours, seroit pris pour un Charlatan : un Orateur qui employeroit par-tout ces pluriels, passeroit pour un Sophiste”.

Il y a quelque chose dans *Quintilien*, Liv. VIII. Chap. V. p. 510. qui revient à ce que Longin dit ici, mais qui, conformément à nos idées, est beaucoup plus noble. Il s'agit des *Pensées* considérées comme *Ornements* du Discours. C'est ce que nous appellons aujourd'hui des TRAITs. *Ut afferunt lumen clavus & purpura, loco insertæ; ita neminem deceat intertextæ pluribus notis vestis. Quare licet hæc enitere, & allquatenus extare videantur, iam lumina illa non flammæ, sed scintillis inter fumum emicantibus similia dixeris; quæ ne apparent quidem, ubi tota lucet Oratio, ut in sole sidera ipsa desinunt cerni; &*

grand. (1) *Tout le Péloponèse*, dit Démosthène, étoit alors divisé en factions. Il en est de même de ce passage d'Hérodote: (2) *Phrynichus* faisant représenter sa Tragedie intitulée; *la prise de Milet*, tout * le Théâtre se fondit en larmes. (3) Car, de ramasser ainsi plusieurs choses en une, cela donne plus de corps au discours. Au reste, je tiens que pour l'ordinaire c'est une même raison qui fait valoir ces deux différentes Figures. (4) En effet, soit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une

R E M A R Q U E S.

qua crebris parvisque conatibus se attollunt, inaequalia tantum, & velut confragosa, nec admirationem consequuntur eminentium, & planorum gratiam perdunt. Hoc quoque accidit, quod solas captant sententias multas necesse est dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim potest esse delectus, ubi numero laboratur. QUINTILIEN écrivoit dans un tems où l'on avoit bien de l'esprit. En avons-nous moins aujourd'hui? DE ST. MARC.

CHAP. XX. (1) *Tout le Péloponèse*, dit Démosthène,] DE CORONA, p. 315. edit Basil. DESPRÉAUX.

(2) *Phrynichus* &c.] Hérodote Liv. VI. pag. 341. édit. de Francfort. DESP.

Voici tout le passage d'Hérodote. „ Les Athéniens „ furent extrêmement affligés de la ruine de Milet. Ils „ le témoignèrent en bien des occasions, & sur-tout „ lorsque *Phrynichus* faisant représenter sa Tragedie du „ Sac de Milet, tout le Théâtre fondit en larmes. Ils „ le condamnerent à mille drachmes d'Amende, parce „ qu'il avoit renouvelé les douleurs domestiques; & „ défendirent qu'aucun Poëte à l'avenir ne traitât ce „ sujet”. *Suidas* en parlant du Poëte Tragique PHRYNICHUS, attribue aux Perses ce qu'Hérodote raconte-t-il des Athéniens. Le fait seroit contradictoire venant de la part des Perses, auteurs eux-mêmes de la ruine de Milet, qu'ils avoient pris & pillé. DE ST. MARC.

(3) Car, de ramasser ainsi &c.] Le Grec porte: Car en substituant au Nombre, qui signifie plusieurs choses divisées, celui qui les réunit en une; ces choses en paroissent mieux former un seul corps. Au reste il me semble que les beautés, qui naissent de l'un & de l'autre Changement, viennent de la même cause. DE ST. MARC.

(4) En effet, soit qu'en changeant &c.] M. Despréaux

seule chose vous en fassiez plusieurs : soit qu'en ramassant des Pluriels, dans un seul nom Singulier qui sonne agréablement à l'oreille, de plusieurs choses vous n'en fassiez qu'une, ce changement imprévu marque la passion.

C H A P I T R E X X I .

Du changement de Temps.

IL en est de même du changement de temps : lorsqu'on parle d'une chose passée, comme si elle se faisoit présentement ; parce qu'alors ce n'est plus une narration que vous faites, c'est une action qui se passe à l'heure même. (1) *Un Soldat, dit Xénophon, étant tombé sous le cheval de Cyrus, & étant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'épée dans le ventre. * Le cheval blessé (2) se démène & secoue son maître. Cyrus tombe. Cette Figure est fort fréquente dans Thucydide.*

CHA-

R E M A R Q U E S.

me paroît avoir ici très-bien rendu la pensée de Longin, dont le Texte n'est pas à beaucoup près aussi clair que sa Traduction. Voici de quelle manière M. Pearce traduit le Grec mot à mot. *Namque ubi vocabula sunt singularia ; ea Pluralia facere, ejus est, qui præter expectationem afficitur : & ubi vocabula sunt Pluralia, collectio plurium in unum aliquid sonorum est, propter commutationem rerum in contrarium ; res inopinata.* Ce qu'on peut assurer comme certain, c'est que dans le Discours Oratoire, le passage soit du Singulier au Pluriel, soit du Pluriel au Singulier, ne fait véritablement beauté, que quand il est l'effet imprévu de la Passion, dont il représente en quelque sorte le trouble par le désordre apparent, qu'il met dans les paroles. DE ST. MARC.

CHAP. XXI. (1) *Un Soldat, dit Xénophon,*] INSTITUT. de Cyrus, Liv. VII. pag. 178. édit. de Leucl. DESP.

(2) *se démène*] Ce terme me paroît ici très-impropre, & rend imparfaitement l'idée que le Grec présente,

CHAPITRE XXII.

Du changement de Personnes.

(1) LE changement de Personnes n'est pas moins pathétique. Car il fait que l'Auditeur assez souvent se croit voir lui-même au milieu du péril.

(2) Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur si belle
 Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle ;
 Que rien ne les sçauroit ni vaincre , ni lasser ,
 Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et dans Aratus :

(3) Ne t'embarque jamais durant ce triste mois :

R E M A R Q U E S.

re, & qui ne peut être exprimée en François, qu'en paraphrasant. Voici toute l'Image à-peu-près : *Le Cheval, que sa blessure rend furieux, bondit, se cabre, ébranle son Maître. CYRUS tombe. Cet endroit de l'Enéide, Liv. XI. V. 638. ressemble beaucoup au passage de XÉNOPHON.*

— *Sonipes istu furi arduis, altaque jactat
 Vulneris impatiens, arrepto pectore, crura:
 Volvitur ille excussus humi.*

CHAP. XXII. (1) *Le changement ... du péril.]* LONGIN dit : *Le Changement de Personnes* rend aussi la chose même présente ; & très-souvent il fait que l'Auditeur se croit au milieu des dangers. DE ST. MARC.

(2) *Vous diriez, à les voir &c.]* *Iliad.* Liv. XV. Vers 697. DESP.

Le Grec dit : Vous diriez qu'ils se heurtent mutuellement dans le combat sans être ni fatigués ni domtés. DE ST. MARC.

(3) *Ne t'embarque &c.]* *Ne sois point mouillé de la Mer durant ce mois.* DE ST. MARC.

Cela se voit encore (4) dans Hérodote. *A la sortie de la ville d'Eléphantine, dit cet Historien, du côté qui va en montant, vous rencontrez d'abord une colline, &c. De là vous descendez dans une plaine. Quand vous l'avez traversée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & * en douze jours arri-*

R E M A R Q U E S.

(4) dans Hérodote.] Liv. II. pag. 100. édit. de Francofort. D'Esp.

M. Pearce remarque judicieusement que ce passage d'Hérodote mérite plus de louanges pour être clair, que pour être Sublime. Pour moi, je ne puis m'empêcher de penser, comme je l'ai déjà dit quelque part, que Longin n'a pas prétendu que tous les exemples, qu'il cite, fussent Sublimes par eux-mêmes. Il y en a certainement beaucoup, qui ne le sont pas dans quelque sens que l'on veuille entendre ce mot; & la plupart ne sont que pour mieux faire comprendre la chose, dont il parle. D'ailleurs tous ou presque tous sont tirés d'Ouvrages écrits dans le Genre Sublime; & l'Histoire d'Hérodote en particulier est dans ce Genre de Style. Il faut encore être attentif aux manières de parler de Longin. Il ne dit pas toujours que la chose dont il parle, & dont il rapporte des exemples, rende le Discours Sublime. Il dit le plus souvent, qu'elle lui donne l'apparence du Sublime, un air de Grandeur, quelque chose de Grand. C'est ce qui m'a fait conclure qu'il ne prétendoit pas que toutes les minuties, que son plan l'oblige de passer en revue, fussent capables de donner du Sublime à ce qui n'en a point; mais seulement qu'elles pouvoient relever ce qui se trouve dans ce cas, en donnant au Style de la vivacité, du feu, quelque chose d'intéressant; & cela de la même manière que ces petits ornemens d'Élocution employés à propos, peuvent porter jusqu'au Sublime ce qui, par soi-même, n'a que de la Noblesse ou de la Grandeur. Enfin comme ce n'est pas dans des traits séparés, qu'il fait consister le Sublime, mais dans une suite de Discours; il ne faut pas croire qu'il ait pensé que toutes les choses, dont il traite séparément, fussent produire des traits particuliers d'une véritable Sublimité; mais qu'il a voulu dire seulement que leur assemblage donnoit, ou de la Grandeur, ou du Sublime à l'ensemble, qu'il composoit. DE ST. MARC.

ver à une grande ville qu'on appelle Morô. Voyez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend votre esprit avec lui, & le conduit dans tous ces différens pays, vous faisant plutôt voir qu'entendre. (5) * Toutes ces choses, ainsi pratiquées à propos, arrêtent l'Auditeur, & lui tiennent l'esprit attaché sur l'action présente, principalement lorsqu'on ne s'adresse pas à plusieurs en général, mais à un seul en particulier.

(6) Tu ne sçauois connoître au fort de la mêlée,
Quel parti suit le fils du courageux Tydée.

Car en réveillant ainsi l'Auditeur par ces apostrophes, vous le rendez plus ému, plus attentif, & plus plein de la chose dont vous parlez.

REMARQUES.

(5) *Toutes ces choses... En particulier.* Il faudroit traduire: *Tout ce qui s'adresse de cette manière aux Personnes, rend l'Auditeur présent aux Actions même, qu'on lui peint; & sur-tout quand c'est un seul & non pas plusieurs à qui l'on parle.* C'est-à-dire, quand l'Apostrophe se fait au Singulier. Cette dernière réflexion n'est guere applicable à la plupart des Langues vivantes de l'Europe. DE ST. MARC.

(6) *Tu ne sçauois &c.]* *Iliad.* Liv. V. Vers 85. *DESP.* *Vous n'aurez pas pu reconnoître de quelle armée étoit le Fils de Tydée.* DE ST. MARC.



C H A P I T R E XXIII.

Dès Transitions imprévues.

IL arrive aussi quelquefois, qu'un Ecrivain parlant de quelqu'un, tout-d'un-coup se met à sa place, & joue son personnage: & cette Figure marque l'impétuosité de la passion.

(1) Mais Hector qui les voit épars sur le rivage,
Leur commande à grand cris de quitter le pillage:

R E M A R Q U E S.

CHAP. XXIII. (1) *Mais Hector &c.*] *Iliad.* Liv. XV. Vers 346. DESP.

1^o. *Mais Hector exhortoit les Troyens, en criant à haute voix, de se jeter sur les Vaisseaux, & de laisser là les dépouilles sanglantes: Car quiconque je verrai rester volontairement éloigné des Vaisseaux, j'irai lui porter la mort.*

2^o. Il s'agit ici d'une espèce de *Figure de Pensées*, dont l'Orateur ne peut faire usage que dans les grands Mouvements, mais que le Poëte emploie dans le cours de ses Narrations pour les rendre plus vives, & les sauver d'une Monotonie inévitable à la longue dans les Vers; parce qu'en quelque Langue que ce soit, les tours de Phrase n'y peuvent pas être variés autant que dans la Prose. La Mesure y met toujours quelque obstacle. *Virgile* fournit plus d'un exemple heureux de ces *Apostrophes* ou *Transitions imprévues*. Dans le IX. Liv. de l'*Enéide*, RÉMULUS Beaufrere de Turnus insulte les Troyens enfermés dans leur nouvelle Ville. *Ascanius* indigné de son Discours, adresse sa priere à *Jupiter*, qui d'un coup de tonnerre annonce qu'il l'exauce. (Vers 631.)

————— *Sonat una Lethifer arcus.*
Effugit horrendum stridens adducta sagitta;
Perque caput Remuli venit, & cava tempora ferro
Transcit. I, verbis virtutum illud superbis.
Bis capti Phryges hac Rutulis responsa remittunt.
Hoc tantum Ascanius. Tauri clamore sequuntur.

D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jeter.
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Aussi-tôt dans son sang je cours laver sa honte.

Le Poëte retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre; & met tout d'un coup,

R E M A R Q U E S.

On voit quelle vivacité ce tour donne à la Narration. Si l'on prend la peine de lire l'endroit dans *Virgile* même, on verra de plus qu'il a recours à cette *Transition imprévue* pour ranimer tout à coup sa Narration, dont le Discours de *Remulus* avoit un peu rallenti la marche. Il ne faut pas s'imaginer que les *Poëtes judicieux* n'emploient jamais qu'au hasard cette *Figure* si vive.

3°. Je ne crois pas non plus qu'on doive penser que *Longin* ait prétendu qu'elle n'appartenoit qu'au *Genre Sublime*. Il n'ignoroit pas que les *Ecrivains* des autres *Genres* s'en servent aussi. Je n'en citerai que cet Exemple d'*Horace*, Liv. I. *Epti. Vll. Vers 66.*

Ille Philippo
Excusare laborem & mercenaria vincla,
Quod non prævídisset eum. Sic ignovisse putato
Me tibi, si canas hodie mecum. Ut libet. Ergo
Post nonam venies.

J'ai préféré cet exemple à beaucoup d'autres, pour avertir qu'il faut mettre au rang des *Transitions imprévues*, les *Dialogismes imprévus*, qui sont si fréquens dans les *Satires* & les *Eptres* d'*Horace*, & dont on a pu remarquer de très-beaux Exemples dans les *Poësies* de *M. Despréaux*. Ces *Dialogismes*, qui donnent tant de grâce au *Stile simple & naïf*, sont aussi très-propres dans le *Genre Sublime* à bien exprimer les *Passions véhémentes*. Mais il faut sçavoir les placer. DE ST. MARC.

Ibid. CHANG. Mais Hector qui les voit, &c.] On donne ici ces Vers tels qu'ils sont dans les *Editions* de 1701. & de 1713. Dans celles de 1674. & de 1683. il étoit ainsi.

Mais Hector de ses cris remplissant le rivage,
Commande à ses soldats de quitter le pillage:
De courir aux vaisseaux. Car j'atteste les Dieux
Que quiconque osera s'écarter à mes yeux,
Moi-même dans son sang j'trai laver sa honte.

& sans en avertir; cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier bouillant & furieux. En effet, son discours auroit languï, s'il y eut entremêlé: *Hector dit alors de telles ou semblables paroles.*

(2) Au lieu que par cette Transition imprévue, il prévient le Lecteur, & la Transition est faite

(3) avant que le Poëte même ait songé qu'il la faisoit. Le véritable lieu donc où l'on doit user de cette Figure, c'est quand le temps presse, & que l'occasion qui se présente, ne permet pas de différer: lorsque sur le champ il faut passer d'une personne à une autre, comme (4) dans Hécateé. * Ce

R E M A R Q U E S.

Dans l'Édition de 1694. M. Despréaux mit le premier Vers tel qu'il est ici. Le 3. & le 4. furent changés de cette manière.

*De courir aux vaisseaux avec rapidité;
Car quiconque ces bords m'offriront souvié.*

Je ne vois pas pourquoi M. Brossette a remis dans le Texte la première manière, & renvoyé tous les Changemens dans une Remarque. M. Du Montell a copié M. Brossette. Les Éditeurs de 1735. & de 1740. ont suivi les Éditions de 1701. & de 1713. DE ST. MARC.

(2) *du lieu que par cette Transition ... d'une personne à une autre.*] Longin s'exprime d'une manière bien plus hardie. Mais ici la Transition se fait dans le Discours plus promptement même que dans l'esprit du Poëte. Et cette Figure devient nécessaire, quand l'instantanéité, pour ainsi dire, de la chose, ne permet aucun retardement à l'Écrivain, & le force de passer sur le champ de son propre personnage à celui de ceux dont il parle. Voilà véritablement ce que Longin veut dire. Cette Phrase doit s'expliquer par la première de ce Chapitre. Il dit ici mot à mot: *de passer sur le champ des personnes aux personnes.* DE ST. MARC.

(3) *CHANG. avant que le Poëte même ait songé qu'il la faisoit.*] Première manière avant l'Édition de 1683. Avant qu'on s'en soit aperçu. BRASS.

(4) *dans Hécateé.*] Livre perdu. DESP. N. Marg.
HÉCATÉE de Milet est le premier qui, comme dit

Héraut ayant assez pesé la conséquence de toutes ces choses, il commande aux Descendans des Héraclides de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bientôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelque autre Peuple. (5) Démochène dans son Oraison contre Aristogiton, a encore employé cette Figure d'une manière différente de celle-ci, mais extrêmement forte & pathétique. *Et il ne se trouvera personne entre vous, dit cet Orateur, qui ait du ressentiment & de l'indignation* (6) *de voir un impudent, un infâme, vis-*

R E M A R Q U E S.

Suidas, ait écrit l'*Histoire* en Prose. Il s'étoit servi de l'ancienne Dialecte Ionique. DE ST. MARC.

(5) *Démochène*, dans son Oraison contre *Aristogiton*, Pag. 404. édit. de Basse. DESP.

Je voudrois traduire ainsi toute cette Phrase, DÉMOSTHÈNE, en s'y prenant d'une autre manière, dans sa Harangue contre ARISTOGITON, a rendu grande & pathétique cette multiplicité de Personnages, & le passage de l'un à l'autre. DE ST. MARC.

(6) *de voir un impudent, &c.*] 1°. J'aimerois mieux tourner : de voir cet impudent, cet infâme, forcer insolentement les droits sacrés de cette ville. Ce scélérat, vis-je, qui . . . (O le plus méchant de tous les hommes) voyant qu'on avoit réprimé l'audace effrénée de tes discours, non par ces barreaux, ni par ces portes, qu'un autre pouvoit aussi bien rompre que toi, &c. TOUL.

La tout seroit encore mieux de cette manière: Eh quoi! personne parmi vous ne sera-t-il ému de colere ou d'indignation à la vue des violences, qu'exerce cet impudent, cet infâme, qui. . . O le plus détestable de tous les scélérats! lorsque ton audace devoit être contenue, non par ces barreaux, non par ces portes, car quelque autre eût pu les ouvrir de même, &c.

20. La Réponse de *Turnus* au Discours injurieux de *Drancs*, dans le XI. Liv. de l'*Enéide*, est un des plus admirables morceaux d'Eloquence, qui nous restent de l'Antiquité. *Virgile* y devoit représenter *Turnus* agité de plusieurs passions aussi violentes les unes que les autres; aussi le fait-il parler d'une manière convenable au

ter insolentement les choses les plus saintes ? Un scélérat, dis-je, qui... O le plus méchant de tous les

R E M A R Q U E S.

désordre, qui nait de ce mélange de passions. On trouve dans ce Discours des *Figures* de toute espece, & sur tout des *Changemens de personnes* très-fréquens. C'est ce qui se rencontre aussi dans le IV. Liv. lorsque *Déjon* répond à ce qu'*Enée* vient de lui dire sur son départ ordonné par *Jupiter* même. Ces deux Discours qui sont dans le genre de l'*Eloquence véhémence*, sont aussi dans les principes de *Longin*, d'un *Pathétique véritablement Sublime*.

3°. La *Figure*, dont il s'agit ici, l'*Apostrophe*, ou la *Transition imprévue*, ou le *Changement imprévu de personnes*, comme on voudra l'appeller, se trouve heureusement employée dans le *Bajazet* de M. Racine, Act. IV. Sc. V. *Roxane* achevant de lire le *Billet*, qui l'infruit de l'amour mutuel de *Bajazet* & d'*Alide*, s'écrie:

*Ah ! de la trahison me votta donc instruite !
Je reconnois l'appas, dont ils m'avoient séduite.
Ainsi donc mon amour étoit récompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé !
Ah ! je respire enfin, & ma joie est extrême
Que le Traître une fois se soit trahi lui-même.
Libre des soins cruels, où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se vanger.
Qu'il meure. Vangeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse !
Que la main des Muets s'arme pour son supplice !*

Combien de *Figures* rassemblées dans ce peu de mots ! Quel feu ! quelle véhémence ! Quelle passion ! Quel *Sublime* ! Peut-on n'être pas fâché que quelque chose d'aussi beau soit gâté par les deux Vers, qui suivent, & qui tous deux absolument *Chevilles*, ne contiennent qu'une réflexion froide & puérile.

*Qu'ils viennent préparer ces nauds infortunés,
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.*

Après le Vers qui précède ces deux-là, *Roxane* devoit ajouter tout de suite, & sans reprendre haleine,

Courez, Zastime, Sois prompte à servir ma colère.
DE ST. MARC.

hommes ! rien n'aura pu arrêter ton audace effrénée ? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi. Il laisse-là sa pensée imparfaite, la colere le tenant comme suspendu & partagé sur un mot, entre deux différentes personnes. Qui.... O le plus méchant de sous les hommes ! Et ensuite tournant tout d'un coup contre Aristogiton ce même discours (7) qu'il sembloit avoir laissé-là, il touche bien davantage, & fait une plus forte impression. Il en est de même de cet emportement de Pénélope dans Homère, quand elle voit entrer chez elle un Héraut de la part de ses amans :

(8) De mes fâcheux Amans ministre injurieux,
Héraut, que cherches-tu ? Qui t'amene en ces lieux ?
Y viens-tu de la part de cette troupe avare ?
Ordonner qu'à l'instant le festin se prépare ?
Fasse le juste Ciel, avançant leur trépas !

R E M A R Q U E S.

(7) *qu'il sembloit &c.]* *J'eusse dit :* lorsqu'il sembloit avoir abandonné les Juges, il les touche bien davantage par la chaleur de son emportement, & fait une bien plus forte impression dans leurs esprits, que s'il avoit simplement poursuivi le fil de son discours. TOLL.

M. Despréaux est beaucoup plus littéral que TOLLUS.
DE ST. MARC.

(8) *De mes fâcheux Amans &c.]* *Odyss. Liv. IV. Vers 681. DESP.*

Héraut, pourquoi ces illustres Amans t'ont-ils envoyé devant ? Est-ce pour dire aux servantes du divin Ulysse de quitter leur ouvrage & de leur préparer un festin ? Plût aux Dieux que ce fût aujourd'hui le dernier souper que fissent ici ces gens, que je voudrois n'avoir jamais recherché ma main, & n'avoir jamais vécu dans cette Maison, qui leur est étrangere ! Vous qui réunis ensemble, consommez beaucoup de vivres, lesquels sont les biens du prudent *Télémaque*, & qui lorsque vous étiez Enfans, n'avez jamais entendu vos Peres, qui vous ont précédés, vous dire ce qu'*Ulysse* avoit été. DE ST. MARC.

Que ce repas pour eux fait le dernier repas !
 Lâches, qui pleins d'orgueil & foibles de courage,
 Consomez de son Fils le fertile héritage,
 Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
 (9) Quel homme étoit Ulyffe, &c.

CHAPITRE XXIV.

De la Périphrase.

IL n'y a personne, comme je crois, qui puisse douter que la Périphrase (1) ne soit (2) encore d'un grand usage dans le Sublime. Car, comme dans la Musique le son principal devient plus agréable à

R E M A R Q U E S.

(9) *Quel homme étoit Ulyffe.*] L'Expression est basse; triviale & toute propre à fournir à quelque *Plaisant du bon ton* l'occasion d'avoir de l'esprit. *Nec scripto modo* (dit QUINTILIEN, Liv. VIII. Chap. III. p. 491.)... *sed etiam sensu perique obscena intelligere, nisi caveris, cupiunt, ... ac ex verbis, qua longissime ab omni obscuritate absunt, occasionem turpitudinis rapere ... quod si recipias, nihil loqui tutum est.* La réflexion de Quintilien est juste. Et cependant nous ne laissons pas d'être encore plus obligés que les Anciens, d'éviter les Expressions, qui peuvent servir de matière aux mauvaises *Equivoques*, lesquelles font depuis bien des années, tout le fonds d'esprit de notre Jeunesse; & quand j'ajouterois de la plus grande partie de ceux qui sont dans un âge plus avancé, je ne dirois rien de trop. Ce misérable Spectacle, qu'une sage Police vient d'abolir, ou du moins de suspendre, a plus contribué peut-être, que toute autre chose, à perpétuer un goût si détestable.
 DE ST. MARC.

CHAP. XXIV. (1) *ne soit encore d'un grand usage dans le Sublime.*] Il falloit dire, selon le Grec: *ne produise le Sublime*; ou *ne rende le Discours Sublime.* Voyez Remarque 4.
 DE ST. MARC.

(2) *CHANG. encore.*] L'ÉDITION de 1701. seule: *est.*
 DE ST. MARC.

l'oreille, lorsqu'il est accompagné * des différentes parties qui lui répondent : de même, la Périphrase tournant (3) autour du mot propre, forme souvent, par rapport avec lui, une consonnance & une harmonie fort belle (4) dans le discours. Sur-tout lorsqu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans un juste tempérament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de (5) son Oraison funèbre. *Enfin*, dit-il,

R E M A R Q U E S.

(3) CHANG. *autour*] Avant l'Édition de 1713. il y avoit : *à l'entour*. C'étoit une faute de *Grammaire*. Ce mot est *Adverbe* & n'a point de *Régime*. DE ST. MARC.

(4) *dans le discours.*] Jusqu'ici M. Despréaux a dit de la Périphrase ce qu'il vouloit, & non ce que Longin en a dit. Le voici. *De même la PÉRIPHRASE forme, pour ainsi dire, des accords avec la propriété des termes, & contribue beaucoup à l'ornement.* Il faut croire que Longin s'entendoit. Ce qui suit dans la même Phrase est bien traduit. DE ST. MARC.

(5) *son oraison funèbre.*] MENEXENUS, pag. 236. édit. de Etienne. DESP.

1°. Au sujet de l'exemple, que Longin cite en cet endroit, & de ce qui précède, M. Silvain dit, Liv. III. Chap. I. „ Je ne sçais si on ne trouvera point qu'il y „ a quelque chose de fort plaisant dans cet exemple, „ & que de plus il est naturellement impossible que ces „ mots, que l'on fait tourner autour du mot propre, pour „ en tirer une belle harmonie, contribuent au Sublime. „ Ils lui sont au contraire opposés aussi-bien qu'à la véritable beauté du Stile, qui consiste principalement „ dans la simplicité, & où, dès qu'on a trouvé le mot „ propre pour s'exprimer, tous les autres ne sont que „ l'offusquer, & tombent dans la superfluité & dans „ l'affectation. Il est vrai que dans la passion, il est „ naturel de répéter la même chose en mille manières, „ & que quelquefois la nécessité de mieux peindre une „ chose oblige à donner un second coup de pinceau. „ Mais c'est plutôt répéter les choses, que multiplier „ des paroles, qui n'aient au fonds que le même sens; „ & de plus tout cela ne peut être Sublime de sa nature. Les expressions de M. Despréaux & l'exemple tiré de Platon ont jetté M. Silvain dans l'erreur. Il

mais leur avons rendu les derniers devoirs : & maintenant ils achevent ce fatal voyage, & ils s'en vont

R E M A R Q U E S.

1. On croit que Longin vouloit que la *Périphrase* & le *Terme propre* fussent employés ensemble. C'est ce qui peut quelquefois avoir lieu dans le Discours ; & ce qui se rapporteroit à quelques-unes des *Figures*, dont il est parlé ci devant, & par lesquelles on dit la même chose de plusieurs manières. Longin, comme on le verra par la suite de ce Chapitre, ne veut parler que de la *Périphrase* substituée au *Terme propre*, pour relever une idée trop petite par elle-même. Il n'est point à douter, que dans ce cas l'*Eloquence Sublime* n'en exige l'usage. La *Périphrase* n'est pas *Sublime* en elle-même, mais elle donne de la *Grandeur* & de la *Magnificence* au Discours. D'ailleurs il faut convenir que la rapidité nécessaire à ce que nous appellons spécialement le *Sublime*, est, en quelque sorte, incompatible avec la lenteur de la *Périphrase*.

2. *Pluribus verbis*, dit QUINTILIEN, Liv. VIII. Chap. VI. p. 529. *cum id, quod uno aut paucioribus certe dici potest, explicatur, PERIPHRASIN vocant, CIRCUITUM LOQUENDI, qui nonnunquam necessitatem habet, quoties dicitur deformia operit; ... Interim ornatum petit solum, qui est apud Poetas frequentissimus; ... & apud Oratores, non rarus, semper tamen adstrixiōr. Quidquid enim significari brevius potest, & cum ornatu latius ostenditur, PERIPHRASIS est: cui nomen Latine datum, non sane Orationis aptum virtuti, CIRCUMLOCUTIO. Verum hæc ut cum decorum habet PERIPHRASIS, ita cum in vitium incidit, PERISSOLOGIA (Sermo supervacuus) dicitur. Obstat enim quidquid non adjuvat.*

3. C'est ce défaut appelé *Périsologie*, qui se trouve dans la seconde partie du passage de Platon, laquelle ne fait que répéter, en d'autres termes & sans nécessité, ce que la première avoit suffisamment expliqué. Voilà pourquoi *Dentis d'Halicarnasse*, qui dans un endroit donne ce même passage pour exemple d'une excellente *Composition*, y condamne dans un autre endroit la superfluité des paroles.

4. Les *Périsologies* sont très-fréquentes chez Ovide & chez Sénèque le Tragique. Je ne sçais même si l'on n'est pas en droit d'en reprocher quelques-unes à Cicéron. DE ST. MARC.

tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la ville en général, & leurs Parens en particulier, les ont conduits hors de ce monde. Premièrement il appelle la Mort ce fatal voyage. Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux Morts, comme d'une pompe publique que leur pays leur avoit préparée exprès, pour les conduire hors de cette vie. (6) Disons-nous que toutes ces choses ne contribuent que médiocrement à relever cette pensée? Avouons plutôt que par le moyen de cette Périphrase mélodieusement répandue dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une espèce de concert & d'harmonie. (7) De même Xénophon: Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse & (8) plaisante. Au reste votre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posséder des hommes nés pour la guerre; c'est qu'il n'y a rien qui vous touche plus sensiblement que la louange. Au

REMARQUES.

(6) *Disons-nous ... & d'harmonie.]* A force de vouloir dire tout d'une manière plus grande & plus Sublime, qu'il ne convient au *Stile Didactique*, qui peut s'élever dans l'occasion, mais avec sagesse; Longin donne en quelques endroits dans le *Phébus*. Mais c'est ce qu'il n'a fait nulle part aussi pleinement que dans le commencement de ce Chapitre, où l'*Enflure des Mots* se joint au peu de justesse de la *Pensée*. Quoiqu'il en soit, la *Phrase*, dont il s'agit à présent, seroit plus conforme au Grec de cette manière. *N'a-t-il donc par là relevé, que médiocrement sa pensée, pour laquelle prenant une Diction toute simple, il en fait une Phrase mélodieuse, en répandant, pour ainsi dire, tout autour, en guise d'une sorte d'harmonie, les agrémens, qui naissent de la PÉRI-PHRASE? C'est là véritablement du Phébus; & je veux bien supposer, que Longin s'entendoit; mais je n'ai pas entrepris de cacher ses défauts.* DE ST. MARC.

(7) *De même Xénophon:]* INSTIT. de Cyrus, Liv. I. pag. 24. édit. de Leuncl. DESP.

(8) *plaisants.]* Pour agréable. DE ST. MARC.

lieu de dire : (9) *Vous vous adonnez au travail*, il use de cette circonlocution: *Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse*. Et étendant ainsi toutes choses, il rend sa pensée plus grande, & relève beaucoup cet éloge. (10) Cette Périphrase d'Hérodote me semble encore inimitable: *La Déesse Vénus, pour châtier l'insolence des Scythes qui avoient pillé son Temple, (11) leur envoya (12) * une maladie qui les rendoit Femmes*.

R E M A R Q U E S.

(9) *Vous vous adonnez au travail*,] Le Grec dit: *Vous voulez travailler*. DE ST. MARC.

(10) *Cette Périphrase d'Hérodote*] Liv. I. pag. 45. Sect. 105. édit. de Francfort. DESP.

(11) *leur envoya une maladie qui les rendoit Femmes*.] Dans toutes les Editions avant celle de 1701. *leur envoya la maladie des Femmes*. BROSS.

Il faut ajouter, que les Editions de 1674. & de 1683. portent en marge: *Hémorroïdes*, & celles de 1694. Voyez les Remarq. DE ST. MARC.

(12) *une maladie qui les rendoit Femmes*.] *Les fit devenir impuissans*. DESP. N. M. 1701. & 1713.

Voyez les Rem. sur la Trad.

1°. Pour traduire la Phrase d'Hérodote avec exactitude, il falloit dire: *La Déesse (VENUS) envoya une maladie de Femme à ceux des Scythes par qui son Temple avoit été pillé*.

2°. Quoique Longin trouve la Périphrase d'Hérodote inimitable, je lui préfère celle de Cicéron, lorsque dans son Plaidoyer pour Milon, au lieu de dire que les Esclaves de celui-ci tuèrent Clodius, il dit: *Fecerunt servi MILONIS, neque imperante, neque sciente, neque presente Domino, id quod suos quisque servos in tall se facere voluisset*. Cet exemple, aussi-bien que celui d'Hérodote, rentre dans un autre Trope, que l'on nomme *Euphémisme*, & „ par lequel, dit M. Du Marfais dans son „ *Traité des Tropes*, on déguise des Idées désagréables, „ odieuses, ou tristes, sous des noms, qui ne font „ point les noms propres de ces Idées: ils leur ser- „ vent comme de voiles, & ils en expriment en appa- „ rence de plus agréables, de moins choquantes, ou „ de plus honnêtes, selon le besoin”. DE ST. MARC.

* Au reste, il n'y a rien dont l'usage s'étende plus loin que la Périphraze, pourvu qu'on ne la répande pas par-tout sans choix & sans mesure. Car aussitôt elle languit, & a je ne sçait quoi (13) de mais & de grossier. Et c'est pourquoi Platon, qui est toujours figuré dans ses expressions, & quelquefois même un peu mal à propos, au jugement de quelques-uns, a été raillé, pour avoir dit (14) dans ses Loix: (15) *Il ne faut point souffrir que les riches d'or & d'argent prennent pied, ni habitent dans une ville.* S'il eût voulu, poursuivent-ils, (16) * interdire la possession du bétail, assurément qu'il auroit dit par la même raison, *les riches de bœufs & de moutons.*

Mais ce que nous avons dit (17) en général,

R E M A R Q U E S.

(13) *de mais*] Le Grec dit: *de frivole.* DU ST. MARC.

(14) *dans ses Loix:*] On l'hoit dans toutes les Editions, excepté celle de 1713. *dans la République.* BROSS.

(15) *Il ne faut point &c.*] Liv. V. pag. 741. édit. de H. Estienne. BASS.

M. Sibvain trouve mauvais que Longin ait censuré ce passage de Platon; & dans le .IV. Chap. de son III. Liv. il fait une longue réflexion morale & politique, pour prouver la vérité de la maxime contenue dans ce passage. On ne trouveroit peut-être nulle part une inattention plus marquée. Il ne s'agit point ici du fonds de la chose. Il n'est question que d'une mauvaise Périphraze, que Longin trouve bon que l'on ait condamnée, & qu'il condamne par conséquent lui-même. DU ST. MARC.

(16) CHANG. *interdire*] Il y avoit originairement *introduire.* Ce Changement est de M. Broffets, & toutes les Editions faites depuis la sienne l'avoient adopté, lorsque dans l'Editon de 1740. on a restitué l'ancienne faute, sans avertir même dans une Note des raisons, que l'on peut avoir eues de conserver un mot, qui dit le contraire de ce que Longin a dit, & qui fait que la Phrase Françoisé n'a point de sens. Voyez les raisons de M. Broffets dans les Rem. sur la Trad. DU ST. MARC.

(17) *en général,*] Il falloit dire: *en passant:* ou plus

suffit pour faire voir l'usage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il est certain qu'elles rendent toutes le discours plus animé & plus Pathétique. Or, le Pathétique participe du Sublime autant que (18) le Sublime participe du Beau & de l'Agreable.

CHA.

R E M A R Q U E S.

soit par forme de digression. C'est l'expression de Longin. DE ST. MARC.

(18) le Sublime] Le Moral, selon l'ancien Manuscrit DESP.

Que l'Ethique participe du doux & de l'agréable. TOLL.

1^o. Le mot *Ethique*, dont *Tollius* se sert pour rendre le terme Grec, est inintelligible en François; & d'ailleurs le mot *doux* n'est pas plus nécessaire dans sa Traduction, que celui de *beau* dans celle de M. DESPREAUX. *Agreable* suffit pour rendre *Longin*, qui ne met ici qu'un seul terme.

2^o. Ces paroles de *Cicéron* dans son *Orateur*, Chap. XXXVII. serviront à développer la pensée de notre RHÉTEUR. *Duo sunt que bene tractata ab Oratore admirabilem eloquentiam faciunt; quorum alterum est, quod Greci ETHICON vocant, ad naturas, & ad mores, & ad omnem vitæ consuetudinem accommodatum: alterum, quod idem PATHETICON nominant, quo perturbantur animi, & concitantur; in quo uno regnat oratio. Illud superius come, jucundum, ad benevolentiam concillandam paratum: hoc vehemens, incensum, incitatum, quo causa eripiuntur, quod cum rapide fertur, sustineri nullo modo potest.*

3^o. Revenons à la Traduction de M. Despreaux. Le mot *Sublime* ne s'y trouve en cet endroit qu'en conséquence d'une fautive correction de *Manuce*. Deux des Mss. du Vatican portent la même leçon que celui de la Bibliothèque du Roi. Sans cette leçon la Phrase de *Longin* n'a point de sens, & ne fait point de ses principes. Il ne joint nulle part les idées de *Sublime* & d'*Agreable*. Au contraire, comme on l'a pu remarquer en différens endroits, il fait entendre assez clairement, que les *Agremens* nuisent à la *Sublimité*. Ce qu'il oppose en cet endroit au *Pathétique*, est ce qui s'appelle en Latin: *Oratio morata*. Mais nous n'avons point de terme pour rendre cette idée. Le *Moral*, dont M. Despreaux se sert dans sa Note ne l'offre en aucune sorte; &

CHAPITRE XXV.

Du choix des Mots.

PUISQUE la Pensée & (1) la Phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voyons si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette partie du discours, qui regarde (2) l'expression. (3) Or que le choix des grands mots & des termes propres soit d'une merveilleuse vertu pour attacher & pour émouvoir, c'est ce que personne n'ignore, & sur quoi par conséquent * il se-

REMARQUES.

& nous ne pouvons l'exprimer que d'une manière très-imparfaite par le terme de *Sentiment*. Je crois pourtant qu'il faut s'en servir, puisque nous n'en avons point d'autre, & traduire ainsi cette Phrase: *Or la PASSION participe du SUBLIME, autant que le SENTIMENT participe de l'AGRÉABLE.* DE ST. MARC.

CHAP. XXV. (1) *la Phrase*] Il falloit dire: *la Diction*. Le mot *Phrase* n'a pas dans notre Langue la même signification qu'en Grec. DE ST. MARC.

(2) *de l'expression.*] Il falloit: *de l'Elocution*. Le mot, dont *Longin* se sert en cet endroit, a force de terme générique. DE ST. MARC.

(3) *Or que le choix des grands mots ... naturelle de nos pensées.*] *LONGIN* dit: Or que le choix des mots propres & des termes magnifiques agisse sur les Auditeurs & les gagne: Qu'il soit le principal objet de l'attention des Orateurs & des autres Ecrivains, comme ce qui fait que le Grand, le Beau, * le Goût de l'Antiquité, le Poids, la Force, la Vigueur, & les autres choses, s'il y en a, qui font l'excellence du Discours, naissent d'elles-mêmes dans leurs Ecrits, & s'y font remarquer, ainsi que dans de riches tableaux: Que ce soit ce même choix, qui donne aux choses comme l'ame & la parole; c'est ce qu'il est peut-être inutile de représenter à ceux qui le savent; car les beaux termes font en effet, à proprement parler, la lumière de l'Esprit, ou de la Pensée. DE ST. MARC.

roit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs, & (4) tous les Ecrivains en général qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteté, de poids, de force & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'est par elles que toutes ces beautés éclatent dans le discours, comme dans un riche tableau, & elles donnent aux choses une espèce d'ame & de vie. Enfin les beaux mots sont, à vrai dire, la lumière propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par-tout (5) d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer (6) une chose basse en termes grands & magnifiques, c'est tout de même que si vous appliquiez un grand masque de Théâtre sur le visage d'un petit enfant: si ce n'est à la vérité dans la Poésie (7) *****. Cela se peut voir

R E M A R Q U E S.

(4) *tous les Ecrivains en général qui s'étudient au Sublime.*] Il n'est pas question ici des *Ecrivains qui s'étudient au Sublime*; mais des *Orateurs & des Ecrivains qui s'attachent au choix des Mots*. C'est ce dont il s'agit actuellement. DE ST. MARC.

(5) *d'une vaine enflure de paroles.*] Il faudroit: *du faste des paroles*. Je crois qu'en traduisant, il est bon de rendre les Expressions légèrement équivoques par d'autres, qui le soient également, sur-tout quand cela se peut faire littéralement comme ici. DE ST. MARC.

(6) *une chose basse*] 1°. Pourquoi ne pas conserver l'opposition des Termes, en disant comme le Grec: *des choses petites*.

2°. *Quintilien* s'étoit déjà servi de la *Comparaison* qui se trouve dans cette Phrase. Après avoir parlé, Liv. VI. Chap. I. p. 357. de l'usage des grands *Mouvements pathétiques* dans les *Peroraisons*, il ajoute: *In parvis quidem libris has tragedias movere tale est, quale si personam HERCULIS ac cothurnos aptare infantibus velis.* DE ST. MARC.

(7) *****] L'Auteur, après avoir montré combien les grands mots sont impertinens dans le Style simple, faisoit voir que les termes simples avoient place quel-

encore dans un passage de Théopompus, que Cécilius blâme, je ne sçai pourquoi, & qui me semble au contraire fort à louer pour sa justesse, & parce qu'il dit beaucoup. *Philippe, dit cet Historien, doit sans peine les affronts que la nécessité de ses af-*

R E M A R Q U E S.

quefois dans le Stile noble. Voyez les *Remar. DESP. N. M. (Ch. XXXV. N. III.)*

Il manque environ huit pages en cet endroit; & *Tollus, Hudson, M. Pearce & M. l'Abbé Gori* me paroissent avoir eu raison de faire une nouvelle Section de ce qui suit. C'est le reste de ce que *Longin* ditoit sur l'usage, que la *Grande Eloquence* peut & doit même faire au besoin des *Termes & des Expressions vulgaires*. Il n'est pas jusqu'aux *Termes bas*, dont elle ne puisse quelquefois se servir. *Non solum . . . nomina ipsa rerum cognoscemus*, dit *QUINTILIEN*, Liv. X. Chap. I. p. 621... *sed cui quodque loco sit aptissimum. Omnibus enim fere verbis; prater pauca, quæ sunt parum verecunda, in oratione locus est. . . . Omnia verba, exceptis de quibus dixi, sunt alicubi optima; nam & humilibus interim & vulgaribus est opus, & quæ cultiore in parte videntur sordida, ubi res poscitur, proprie dicuntur.* Dans le Chap. II. du IV. Liv. où *Quintilien* traite de la *Narration*, il avoit déjà fait une remarque, qui se rapporte à ce que l'On vient de voir. En parlant des moyens, que l'*Orateur* emploie pour disposer les Juges à croire les Faits, qu'il veut établir, il avoit dit, p. 235. *Optima . . . preparationes erunt, quæ latuerint; ut à CICERONE sunt quædam utilissime prædicta omnia, quæ MILONI CLODIUS, non CLODIO MILO insularus esse videatur: plurimum tamen facit callidissima simplicitatis imitatio; MILO autem cum in senatu fuisset eo die, quoad senatus est dimissus, dominum venit; calceos & vestimenta mutavit, paulisper, dum se uxor, ut fit, comparat, commoratus est. Quam nihil præparatum, nihil festinate fecisse videtur MILO! Quod non solum rebus ipsis vir eloquentissimus, quibus moras & lentum profectiois ordinem ducit, sed verbis etiam vulgaribus & quotidianis, & arte occulta consecutus est: quæ si aliter dicta essent; strepitu ipsum judicem, ad custodiendum patronum, excitassent. Frigida videntur ista plerisque: sed hoc ipsum manifestum est, quomodo judicem fefellerit, quod viz à lectore deprehenditur. Hæc sunt quæ credibilem faciunt EXPOSITIONEM. DE ST. MARC.*

faire l'oblige de souffrir. En effet, (8) un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoutez qu'une chose énoncée d'une façon ordinaire, se fait aussi plus aisément croire. Ainsi en parlant d'un homme qui, pour s'agrandir, souffre sans peine, & même avec plaisir, des indignités; ces termes, *boire des affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de même de (9) cette expression d'Hérodote: *Cléomène étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha la chair en petits morceaux; & s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut.* (10) Et ailleurs: (11) *Pithès demeurant toujours dans le vaisseau, ne cessa point*

R E M A R Q U E S.

(8) *un discours tout simple ... plus aisément croire.*] Il ne s'agit point ici d'une certaine suite étendue de Mots, laquelle est appelée *Discours*; mais des *Mots vulgaires*, qui peuvent quelquefois trouver place dans un *Discours* du Genre *Sublime*. Il falloit traduire ainsi: *les termes vulgaires sont quelquefois beaucoup plus expressifs, que ceux qui servent à l'ornement du Discours. L'usage, que l'on en fait dans le cours de la vie, est cause qu'on les saisit d'abord; & tout ce qui nous est familier n'en est que plus croyable.* On voit combien notre *Rhétteur* est d'accord avec *Quintilien*. DE ST. MARC.

(9) *cette expression d'Hérodote:*] Liv. VI. pag. 358. édit. de Francfort. Desp.

(10) *Et ailleurs:*] Liv. VII. pag. 444. Desp.

(11) *Pithès &c.*] On a vu ci-devant Chap. VI. Remarq. 6. 4°. ce que M. *Silvain* dit de cet Exemple, & de celui à *Philippe*, rapporté plus haut. Dans le Chap. V. de son III. Liv. il cite celui de *Cléomène*, pour prouver que *Longin* ne se contente pas d'admettre un *Sublime*, qui vient de l'*Harmonie*, quoique les *Pensées soient fort triviales*, & qu'il va jusqu'à mettre „ le *Sublime* dans des traits, dont l'expression a certainement quelque chose de bas, sans avoir ce tour harmonieux, qui, selon lui, couvre & anoblit les pensées basses & triviales”. Rien ne peut prouver que *Longin* ait prétendu que les trois Exemples rapportés

de combattre, qu'il n'eût été haché en pierres. (12) Car ces expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse; & renferment néanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.

R E M A R Q U E S.

en cet endroit, fussent *Sublimes*. C'est une erreur commune à tous ceux qui le censurent, faute de l'entendre. Après avoir parlé de la *Magnificence des termes*, nécessaire au *Stile Sublime*, à la *Grande Eloquence*; il s'étoit vu dans la nécessité d'avouer avec tous les *Rhétieurs*, que ce *Genre d'Eloquence* étoit pourtant obligé quelquefois d'admettre les *Termes les plus simples*, & ceux même que leur *trivialité* rend bas. Il en cite des Exemples tirés de *Démotène* & d'*Hérodote*, l'un & l'autre *Ecrivains Sublimes*. Et ce que l'on doit conclure de ces Exemples, & ce qu'il avoit dit apparemment dans ce qui nous manque, c'est que l'Ouvrage le plus élevé n'est point avili par des traits pareils, quand la nécessité force de les y employer. DE ST. MARC.

(12) *Car ces expressions ... de trivial.*] Le Grec dit: *Car ces choses ressemblent au langage vulgaire; mais leur sens n'offre rien de trivial.* C'est du sens total, si je puis m'exprimer ainsi, que *Longin* veut parler. Cette Phrase n'est sans-doute obscure, que parce qu'elle est relative à quelque chose qui précédoit & que nous n'avons plus. Mais elle n'embarrassera point, si l'on veut la rapprocher des paroles de *Quintilien* rapportées ci-dessus, *Remarque 7.*

Ce dont il s'agit dans ce reste de Chapitre, est ce que les *Rhétieurs* appellent *Idiotismum*, & ce dont *Sénèque* dit dans la *Préface* du III. Liv. de ses *Controverses*, que c'est *inter oratorias virtutes, res que raro procedit. Magno enim temperamento opus est & occasione quadam ... difficulter apprehenditur vitio tam vicina virtus.* DE ST. MARC.



C H A P I T R E XXVI.

Des Métaphores.

POUR ce qui est du nombre des Métaphores, Cécilius semble être de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou de trois au plus, pour exprimer une seule chose. (1) Mais Démosthène nous doit encore ici servir de règle. Cet Orateur nous fait voir, qu'il y a des occasions où l'on en peut employer plusieurs à la fois; (2) quand les Passions, comme un torrent rapide, les entraînent avec elles nécessairement, & en foule. (3) *Ces Hommes malheureux*, dit-il quelque part, *ces lâches Flateurs, ces Furies de la République* (4) *ont cruellement déchiré leur patrie. Ce sont eux * qui dans la débauche ont autrefois vendu à Philippe* (5) *notre liberté; & qui la vendent encore aujourd'hui à Alexandre: qui mesurant, dis-je, tout leur bonheur aux sales plaisirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens,* (6) *ont renversé toutes les bornes de l'hon-*

R E M A R Q U E S.

CHAP. XXVI. (1) *Mais Démosthène*] M. Broffette, M. Du Monteil & l'Éditeur de 1735. ont oublié ce *Mais*, qu'on a rétabli dans l'Édition de 1740. DE ST. MARC.

(2) *quand les Passions ... en foule.*] LONGIN dit; quand les Passions, roulant avec la rapidité d'un torrent, entraînent avec elles la multitude des *Métaphores*, comme étant alors nécessaires. DE ST. MARC.

(3) *Ces Hommes &c.*] *De Corona*, pag. 354. édit. de Basse. DESP.

(4) *ont cruellement déchiré leur patrie.*] Le Grec dit: *Ont cruellement déchiré chacun leur patrie.* DE ST. MARC.

(5) *notre liberté.*] En conséquence de la Remarque précédente, il faudroit: *leur liberté.* C'est-à-dire, que ces gens se font rendus esclaves, d'abord de *Philippe*, ensuite d'*Alexandre.* DE ST. MARC.

(6) *ont renversé ... point de Maître.*] 1°. Le texte

neur, & détruit parmi nous cette règle où les anciens Grecs faisoient consister toute leur félicité, de ne souff-

R E M A R Q U E S.

seroit mieux traduit en disant : ont détruit avec notre liberté les bornes & la règle de la félicité des anciens Grecs, qui consistoit à n'avoir aucun maître.

2°. Il y a là, dit M. Silvain, Liv. III. Chap. I. de la force, de la noblesse & la plus grande véhémence. Mais la véhémence seule n'est point la Sublimité, dont nous traitons ici ; & puisque Longin apporte pour exemples, des Discours, qui ne sont que véhéments, il est clair qu'il a confondu ces fortes de Discours avec le Sublime. C'est ce que M. Silvain vouloit prouver dans cet endroit de son Livre. Mais, quoiqu'il fasse, ses accusations sont autant d'apologies de Longin.

3°. Notre Rhéteur ne parle dans ce Chapitre que de l'Entassement des Métaphores. Il est à croire que dans ce qui nous manque, il avoit expliqué quel usage la Grande Eloquence en devoit faire en général, & comment elles contribueroient à la rendre Sublime.

4°. La Métaphore est le premier, le plus commun & le plus beau de tous les Tropes. Aussi Quintilien commence-t-il par elle à traiter cette matière, Liv. VIII. Chap. VI. p. 513. & suiv. *Incipiamus igitur*, dit-il, *ab eo, qui cum frequentissimus est, tum longe pulcherrimus.*

TRANSLATIONEM dico, quæ METAPHORA Græce vocatur. Quæ quidem . . . ita jucunda ac nitida, ut in oratione, quamlibet clara, proprio tamen lumine eluceat. Neque enim vulgaris esse, nec humilis, nec insuavis, recte modo adscita, potest. Copiam quoque sermonis auget permutando, aut mutuando, quod non habet; quodque difficillimum est, præstat ne ulli rei nomen deesse videatur. Transferitur ergo nomen aut verbum ex eo loco, in quo proprium est, in quum, in quo aut proprium deest, aut translatum proprio melius est. Id facimus, aut quia necesse est, aut quia significantius est, aut . . . quia decentius. Ubi nihil horum præstabit, quod transferetur improprium erit. . . . In totum autem METAPHORA brevior est SIMILITUDO; eoque distat, quod illa comparatur rei, quam volumus exprimere; hæc pro ipsa re dicitur. COMPARATIO est, cum dico fecisse quid hominem, ut leonem: TRANSLATIO, cum dico de Homine, leo est. Hujus vis annis quadruplex maxime videtur. Cum in rebus animalibus aliud pro alio ponitur; . . .

frir point de matre. Par cette foule de Métaphores (7) prononcées dans la colere, l'Orateur fermé entièrement la bouche à ces Traîtres. (8) Néanmoins

R E M A R Q U E S.

Et ... *inanima pro aliis generis ejusdem sumuntur; ... Aut pro rebus animalibus inanima: ... aut contra: ... præcipueque ex his oritur mira SUBLIMITAS, quæ audacia proxima, periculo TRANSLATIONIS attollitur; cum rebus sensu carentibus actum quemdam & animos damus; qualis est: pontem indignatus Araxes. ... Ut modicus autem atque opportunus ejus (Tropi) usus illustrat orationem; ita frequens & obscurat, & tædio complet; continuus vero in ALLEGORIAM & ÆNIGMATA exit. Sunt quædam etiam humiles TRANSLATIONES; ut ... Saxea est verruca. Et forâida. ... Persecuisti Reipublicæ vomicas. Optimequæ CICERO demonstrat cavendum ne sit deformis TRANSLATIO; qualis est; ... Castratam morte AFRICANI Reipublicam. ... Ne nimio major; aut quod sapius accidit, minor. Ne dissimilis; quorum exempla nimium frequenter deprehendet, qui scieris vitia esse. Sed & copia quoque modum egressa vitiosa est, præcipue in eadem specie. Sunt & dura, id est & longinqua similitudine ductæ; ut Capitis nives? ... In illo vero plurimum erroris, quod ea, quæ Poëtis (qui & omnia ad voluptatem referunt, & plurima vertere etiam ipsa metri necessitate coguntur) permilla sunt, convenire quidam etiam prosæ putant. ... METAPHORA (quæ) aut yacantem occupare locum debet; aut, si in alienum venit, plus valere eo quod expellit ... permovendis animis plerumque & signandis rebus, ac sub oculos subjiciendis, reperta est. QUINTILIEN donne encore dans le même Chapitre cette importante règle, à laquelle on ne peut jamais faire trop d'attention. Id quoque in primis est custodiendum, ut ex quo genere caperis TRANSLATIONIS, hoc desinas. Multi enim, cum initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruina finiunt: quæ est inconsequentia rerum fœdissima. DE ST. MARC.*

(7) *CHANG.* prononcées dans la colere, &c.] Ce Changement fut fait dans l'Édition de 1683. auparavant on lisoit: Par cette foule de Métaphores, l'Orateur décharge ouvertement sa colere contre ces Traîtres. BROSS.

Cette première Traduction approchoit assez de l'Original, qui dit: La colere de l'Orateur sonâ-là sur les Traîtres avec une multitude de TROPES. DE ST. MARC.

(8) *Néanmoins Aristote]* RHÉTOR. Liv. III. Chap. VII.

Aristote & Théophraste, pour excuser l'audace de ces Figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adouciffemens: *Pour ainsi dire. Pour parler ainsi. Si j'ose me servir de ces termes. Pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoutent-ils, l'excuse est un remede contre les hardiesses du discours, & je suis bien de leur avis. Mais * je soutiens pourtant toujours ce que j'ai déjà dit, que (9) le remede le plus naturel contre l'abondance & la har-

R E M A R Q U E S.

Quintilien est d'accord avec *Aristote*, lorsque Liv. VIII. Chap. III. p. 488. il dit en parlant, d'abord des Mots, que l'Orateur peut inventer au besoin; ensuite des Métaphores trop hardies: *Et si quid periculosus finxisse videbimur, quibusdam remediis præsumendum est; Ut ita dicam; Si licet dicere; Quodammodo; Permitte mihi sic uti. Quod idem etiam in iis qua licentius translata erunt proderit, qua non tuto dici possunt.* CICÉRON donne aussi le même conseil dans le III. Liv. *De Oratore*. Chap. XLI. *Si vetere ne paulo durior TRANSLATIO esse videatur, mollienda est præposito sapè verbo: ut si olim M. CATONE mortuo pupillum Senatium quis diceret; paulo durius; fin, ut ita dicam, pupillum, aliquanto mitius est.* DE ST. MARC.

(9) le remede le plus naturel.... soit des Métaphores, soit des autres Figures, &c.] 1°. J'aurois mieux traduire, mais je soutiens que l'abondance & la hardiesse des Métaphores, comme je l'ai déjà dit, les figures employées à propos, les passions véhémentes & le grand, sont les naturels adouciffemens du SUBLIME. *Longin* veut dire que pour excuser la hardiesse du Discours dans le Sublime, on n'a pas besoin des conditions, pour ainsi dire, si je l'ose dire, &c. & qu'il suffit que les métaphores soient fréquentes & hardies, que les figures soient employées à propos, que les passions soient fortes; & que tout enfin soit noble & grand. DAC.

2°. *M. Dacier* n'a pas bien compris ici le sens de notre Auteur. Voyez ma traduction Latine. TOLL.

3°. *Tollus* a certainement raison. *M. Dacier*, qui n'est point ici guidé par *M. Le Fevre*, n'a point entendu *Longin*. *M. Despréaux* a vu le véritable sens, mais il ne l'a pas tout-à-fait rendu. C'est pourquoi je retra-

dieffe, soit des Métaphores, soit des autres Figures, c'est de ne les employer qu'à propos : je veux dire, dans les grandes passions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathétique, par leur violence & leur impétuosité, emportent naturellement & entraînent tout avec eux; ils demandent nécessairement des expressions fortes, & ne laissent pas le temps à l'Auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des Métaphores, parce qu'en ce

R E M A R Q U E S.

duirai cette Phrase presque à la lettre, en y joignant celle qui précède & celle qui suit. Néanmoins ARISTOTE & THÉOPHRASTE disent que ces manieres de parler; pour ainsi dire, comme, s'il est permis de s'exprimer ainsi, s'il faut s'exprimer avec plus de hardiesse, sont des espèces d'adoucissemens à l'audace des MÉTAPHORES. Car l'excuse, disent-ils, est le remède de ce que l'on risque de trop hardi. Mais moi, j'applaudis à cette décision; & je dis cependant ce que j'ai déjà dit des Figures, que le véritable contrepoison de la multitude & de l'audace des MÉTAPHORES, n'est autre que les Passions véhémentes employées à propos, & le Sublime, qui naît des choses même; parce qu'il est naturel à la violence de leur impétuosité d'entraîner tout le reste; de produire, ou plutôt d'exiger, comme absolument nécessaires, les expressions les plus hasardées; & de ne pas laisser à l'Auditeur, transporté du même enthousiasme que celui qui parle, le loisir de censurer la multitude des MÉTAPHORES.

4°. Un seul exemple tiré de l'Oraison Funèbre d'Henriette d'Angleterre, par M. Mascaron, va faire voir tout ce que l'abus des Métaphores a de vicieux. „ L'Ombre „ est la Fille du Soleil & de la Lumière, mais une Fil- „ le bien différente des Pères, qui la produisent. Cette „ Ombre peut disparaître en deux manieres, ou par le „ défaut ou par l'excès de la Lumière, qui la produit. „ Il ne faut qu'un Nuage ou que la Nuit pour détruire „ toutes les Ombres. Ceux qui sont assez aveugles „ pour courir après elles, ont le malheur de perdre & „ l'Ombre & la Lumière, lorsqu'un Nuage ou la Nuit „ vient à leur dérober la Lumière. Enfants du Siècle, „ voilà votre sort. Tout ce que vous aimez sur la „ Terre, toutes les grandeurs, tous les plaisirs, tous

moment il est épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et même pour les lieux communs & les descriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choses, (10) qu'une foule de Métaphores continuées. C'est par elles que nous voyons dans Xénophon une description si pompeuse de l'édifice du corps humain. (11) Platon néanmoins en a fait la peinture d'une manière encore plus divine. Ce dernier appelle la tête *une Citadelle*. Il dit que

REMARQUES.

„ ces objets de vos amours & de votre ambition, ne
 „ sont que les Ombres des vrais biens de l'Eternité,
 „ qui doivent occuper tout notre Cœur. Dieu, ce So-
 „ leil brillant, ne les produit ici qu'en passant sur la
 „ Terre, réservant pour le Ciel la plénitude de ses lu-
 „ mières. Cependant vous tournez le dos à ce Soleil,
 „ pour courir après ces Ombres; vous en êtes amou-
 „ reux; &, dans le moment que vous croyez les ten-
 „ nir, le nuage d'une mauvaise fortune vous les cache,
 „ & plus que tout cela, le Soleil se couchant sur vous
 „ par la Nuit de la mort; vous perdez en même-tems,
 „ & la Lumière, à qui vous tous tournez le dos, &
 „ les Ombres, qui étoient le sujet de votre amour &
 „ de votre poursuite. En mettant à part ce que le
 „ sujet a de respectable; je ne crois pas qu'on puisse trou-
 „ ver un exemple plus ridicule, non-seulement du mau-
 „ vais emploi des *Métaphores*, mais encore du mauvais
 „ mélange des *Figures*. DE ST. MARC.

(10) *qu'une foule de Métaphores continuées.*] LONGIN dit: que des Tropes accumulés les uns sur les autres. Il falloit se conformer au Grec, & se servir du mot *Tropes* & non de celui de *Métaphores*, parce que, bien que ce soit de ces dernières que Longin parle en particulier dans ce Chapitre; il ne laisse pas de vouloir parler en même-tems de tous les Tropes en général; & les exemples, qu'il cite, en font foi. DE ST. MARC.

(11) *Platon*] Dans le *Timée*, pag. 69. & suiv. édit. de H. Estienne. DESP.

Longin n'a fait qu'extraire ce qui lui convient dans cette Description. Elle est dans *Platon* de trois pages plus longue, qu'elle ne l'est ici. DE ST. MARC.

le cou est un *Isthme*, qui a été mis entre elle & la poitrine. Que les vertebres sont, comme des gonds sur lesquels elle tourne. (12) Que la Volupté est l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes. Que la langue est le *Fuge des saveurs*. (13) Que le Cœur est la source des veines, la fontaine du sang, qui de là se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il est disposé comme une forteresse gardée de tous côtés. Il appelle (14) les Pores (15) des rues étroites. (16) Les Dieux, pour-suit-il, voulant soutenir le battement du cœur, que la vue inopinée des choses terribles, ou le mouvement de la colère qui est de feu, lui causent ordinairement; ils ont mis sous lui le Poulmon, dont la substance est molle, & n'a point de sang: mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il sert au

R E M A R Q U E S.

(12) *Que la Volupté est l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes.*] La *Métaphore* est rendue littéralement. Mais cela ne laisse pas d'avoir quelque obscurité. J'aurois mieux dire plus littéralement encore: *Que la Volupté pour les Hommes est l'amorce des maux.* Ce qui signifieroit peut-être assez clairement, que les maux attirés par la volupté viennent s'emparer des Hommes. C'est ce que la Phrase Grecque semble vouloir dire. DE ST. MARC.

(13) *Que le Cœur &c.*] Il falloit traduire: Que, placé dans un poste bien défendu, le Cœur est le nœud, qui lie les veines, & la source, d'où le sang se répand avec une impétuosité rapide * dans tous les membres. DE ST. MARC.

(14) *les Pores,*] Le Grec dit: *les passages des pores,* DE ST. MARC.

(15) *des rues étroites.*] Des défilés, *angustias.* CAPP.

(16) *Les dieux ... dans ses fondions.*] *PASSAGE* très-difficile à rendre, que l'on pourroit cependant tourner de cette manière. Il dit aussi que, voulant garantir le Cœur des dangers de ce sautellement, que l'attente des maux & le mouvement excité par la colère lui causent, (les Dieux) insérèrent entre les Côtes & lui, le Poulmon, dont la substance molle, vuide de sang, & percée au

cœur comme d'oreiller, afin que quand la colère est enflammée, il ne soit point troublé dans ses fonctions. (17) Il appelle la Partie concupiscible l'appartement de la Femme; & la Partie irascible, l'appartement de l'Homme. * Il dit que la Rate est la cuisine des intestins; & qu'étant pleine des ordures du foie, elle s'enfle; & devient bouffie. (18) Ensuite, continue-t-il, les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair, qui leur sert comme de rempart & de défense contre les injures du chaud & du froid, * & contre tous les autres accidens. Et elle est, ajoute-t-il, comme une laine molle & ramassée, qui entoure doucement le corps. (19) Il dit que le Sang est la pâture de la chair. Et afin, poursuit-il, que toutes les parties pussent recevoir l'aliment, ils y ont creusé, comme dans un jardin, plusieurs canaux, afin que les ruis-

R E M A R Q U E S.

dedans ainsi qu'une éponge, est-là, comme un couffin; afin que le Cœur, lorsqu'il bouillonne de colere, ne se blesse pas, en sautant contre quelque chose, qui ne prête point. DE ST. MARC.

(17) Il appelle bouffie.] TRADUISEZ: Il dit encore que le siège de la Concupiscence est comme l'appartement des Femmes; que le siège de la Colere est comme l'appartement des Hommes; & que la Rate est l'éponge des Visceres; ce qui fait qu'en se remplissant du superflu de leurs sucs, elle s'enfle & s'agrandit, sans cesser d'être molle. DE ST. MARC.

(18) Ensuite, continue-t-il, ... doucement le corps.] LONGIN semble vouloir dire: Ensuite, continue-t-il, les Dieux couvrirent toutes ces choses de Chair, qu'ils mirent par-dessus, comme un amas de laine foulée, pour les défendre des accidens du dehors. DE ST. MARC.

(19) Il dit que le Sang ... du corps humain.] Le texte est corrompu dans cette Phrase, que les corrections de Manuce ou de Tollus ne rendent pas plus claire. M. Pearce, en suivant la leçon commune, qui se trouve être celle de tous les Mss. convient tacitement qu'il n'a fait que deviner. J'en fais de même; & voici le tour que je crois pouvoir donner à ce qui reste de ce que Longin avoit voulu dire. Il (PLATON) appelle le Sang

seaux des veines sortant du cœur comme de leur source, pussent couler dans ces étroits conduits du corps humain. (20) Au reste, quand la Mort arrive, il dit, que les organes se dénouent comme les cordages d'un Vaisseau, & qu'ils laissent aller l'ame en liberté. (21) Ce qui suit offre une infinité de traits semblables: mais ce que nous avons dit suffit (22) pour faire voir combien toutes ces Figures

R E M A R Q U E S.

la p^{te}ure de la Chair; & c'est pour la nourrir, dit-il, qu'ils (les Dieux) en conduisirent des ruisseaux par-tout le corps, qu'ils couperent, ainsi que l'on fait les jardins, de canaux; afin que, comme d'une source intarissable, la liqueur des veines se répandît dans tout le corps par le moyen de ces étroits & longs conduits. Cette fin, n'étant qu'une répétition inutile de ce qui précède, est une pure Tautologie. C'est ce qui prouve que le passage est très-corrompu. Longin est à peu sujet à dire: la même chose en deux manières, qu'il ne dit souvent les choses qu'à moitié. DE ST. MARC.

(20) *Au reste ... en liberté.*] TRADUISEZ; Au reste à l'approche de la mort, il dit, comme s'il parloit d'un Navire, que les cables, qui retenoient l'Âme arrêtés, se détachent & la laissent partir en liberté. DE ST. MARC.

(21) CHANG. DE L'EDIT. *Ce qui suit offre une infinité de traits semblables:*] C'est ce que dit le Grec. Au lieu de cela M. Despréaux avoit dit: Il y EN a encore une infinité d'autres ensuite de la même force. La Particule *en* du commencement de cette Phrase ne peut se rapporter qu'au mot *Métaphores*, lequel est à la troisième ligne de cet *Alinea*, 42. lignes au-dessus de celui-ci. Le Lecteur François n'est pas dans l'habitude de se souvenir de si loin. DE ST. MARC.

(22) *pour faire voir combien toutes ces Figures sont sublimes d'elles-mêmes;*] 1°. Le Grec dit: les *Diction*s tropiques; encore le mot *Diction*s est-il sous-entendu. Je crois qu'il falloit paraphraser & dire: *pour faire voir que les termes employés dans une signification différente de celle qui leur est propre, ont naturellement de la grandeur, que les Métaphores produisent le Sublime, & qu'elles conviennent sur-tout extrêmement dans les Mouvements & dans les Descriptions.*

sont sublimes d'elles-mêmes; combien, dis-je, les Métaphores servent au Grand, & de quel usage elles peuvent être dans les endroits pathétiques, & dans les descriptions.

(23) Or, que ces Figures, ainsi que toutes les autres élégances du discours, portent toujours les

R E M A R Q U E S.

29. Peut-être M. Silyain convenoit-il de la vérité de cette proposition de Longin; mais il ne trouvoit que du Grand & de la Force dans cet amas de Métaphores de Platon, que nous venons de voir; & de cet Exemple & de plusieurs autres allégués par Longin, il conclut (Liv. III. Chap. I.) que notre Rhéteur „ a confondu le Sublime avec la Grandeur ordinaire du Discours”. Mais c'est cette Grandeur ordinaire même élevée, embellie jusqu'à certain point, qui fait le Genre Sublime d'Éloquence.

30. Il est vrai par rapport à notre goût particulier, que quelques-unes de ces Métaphores de Platon sont extrêmement dures, sur-tout étant rendues littéralement, comme elles le sont dans ce que j'ai retraduit. Je ne m'arrêterai qu'à la dernière. Appeller *cables* ces liens inconcevables, par lesquels l'Ame est unie au Corps, c'est dire quelque chose de très-ridicule; parce que c'est joindre à la dureté de la Métaphore, la fausseté de la Pensée. De quelque manière que l'on considère le je ne fais quoi par lequel l'Ame est retenue dans le Corps, on ne lui trouvera jamais aucun rapport de ressemblance avec les *cables*, dont on se sert pour arrêter un Navire au rivage; on n'en appercevra pas d'avantage entre l'Ame & ce Navire; & l'on en verra bien moins encore entre le Corps & le Rivage. A l'égard de toutes les autres Métaphores, dont il est ici question, elles ont de la justesse; & si quelques-unes nous paroissent dures, nous ne devons pas pour cela les condamner à la rigueur; parce qu'en fait de Métaphores, ainsi que de tous les autres Tropes, chaque Langue en a qui lui sont propres, qui sont consacrées par son usage, & qui rendues en d'autres Langues par les termes, qui leurs répondent exactement, ne peuvent manquer d'y paroître outrées, froides, puériles, ridicules. DE ST. MARC.

(23) Or, que ces Figures, . . . sans que je le dise.] Cette Phrase présente quelque chose de faux; & le Grec

choses dans l'excès ; c'est ce que l'on remarque assez sans que jé le dise. Et c'est pourquoi Platon même * n'a pas été peu blâmé, de ce que souvent, comme par une fureur du discours, il se laisse emporter à des Métaphores dures & excessives, & à une vaine pompe allégorique. (24) *On ne concevra pas aisément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit être de même* (25) *d'une ville comme d'un vase, où le vin qu'on verse, & qui est d'abord bouillant & furieux, tout d'un coup entrant en société avec une autre Divinité sobre, qui le châtie, devient doux & bon à boire.* D'appeller l'eau une *Divinité sobre*, & de se servir du terme de *châtier* pour tempérer : En un mot de s'étudier si fort à ces petites fines-
ses, cela sent, (26) dit-on, son Poëte qui n'est pas lui-même trop sobre. Et c'est peut-être ce qui

R E M A R Q U E S.

ependant ne dit rien que de vrai. Le voici littéralement : *Au reste, que l'usage des TROPES soit, ainsi que toutes les autres Beautés du Discours, quelque chose qui peut toujours conduire dans l'excès ; c'est ce que l'on voit clairement, sans que je le dise.* DE ST. MARC.

(24) *On ne concevra pas aisément, &c.*] Des Loix, Liv. VI. pag. 373. édit. de H. Estienne. DESP.

Selon la remarque de M. Pearce, ces paroles doivent être en Interrogation : *Ne concevra-t-on pas aisément &c.* Longin cite le passage tel qu'il est dans Platon. DE ST. MARC.

(25) *d'une ville*] Le Grec ajoute : *bien policée.* Mais l'Expression est métaphorique, & rendue par son Equivalent : *bien trempée*, elle seroit si ridicule en notre Langue, qu'on n'oseroit pas l'écrire. DE ST. MARC.

(26) CHANG. DE L'EDIT. *dit-on,*] M. Despréaux avoit mis : *disent-ils*, qui ne se rapportoit à rien. J'ai substitué l'Impersonnel, comme je l'ai déjà fait ailleurs.

Au reste notre Traducteur a suivi la leçon & la ponctuation de Manuce, qui fait parler Longin contre sa pensée. Il faut s'en tenir à la leçon du Mss. de la Bibliothèque du Roi, confirmée, en quelque chose, par deux des Mss du Vatican, & par l'Edit. de Robertel, & ponctuer comme M. Pearce. Reprenons le commen-

ce-

qui a donné sujet à Cécilius de décider si hardiment, (27) dans ses Commentaires sur Lyfias, que Lyfias valoit mieux en tout que Platon, poussé par deux sentimens aussi peu raisonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimat Lyfias plus que soi-même, il haïssoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lyfias : si bien que porté de ces deux mouvemens, & par un esprit de contradiction, il a avancé plusieurs choses de ces deux Auteurs, qui ne sont pas des décisions si souveraines qu'il s'imagine. (28) De fait, accusant Platon d'être tombé en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, & qui n'a point de défauts; ce qui, bien loin d'être vrai, n'a pas même une ombre de vrai-semblance.

R E M A R Q U E S.

cement de la Phrase, & joignons-y tout ce qui suit: Car d'appeller l'eau, dit-on, une DIVINITÉ SOBRE, & son mélange avec le vin, un CHATIMENT; c'est ce que peut faire un Poëte, qui réellement n'est pas sobre. C'est pourtant de ces sortes de fautes d'élocution que CÉCILIVS se saisit; & c'est pour cela que dans les Ecrits, qu'il a composés touchant LISIAS, il ose dire que LISIAS vaut mieux en tout que PLATON. Deux Passions, qui manquent de jugement, le font parler ainsi. Car il aime LISIAS plus qu'il ne s'aime lui-même, & cependant il hait PLATON beaucoup plus encore qu'il n'aime LISIAS. Mais, outre qu'il ne parle ainsi que pour dire du mal de PLATON, * ce qu'il soutient n'est pas aussi généralement avoué, qu'il le pense. Car il préfère cet Orateur, comme exact & sans défaut, à PLATON qui, selon lui, commet quantité de fautes. Mais c'est ce qui n'a rien qui ressemble à la vérité. DE ST. MARC.

(27) dans ses Commentaires sur Lyfias,] Il falloit dire: dans ce qu'il a écrit en faveur de Lisias. CAPPER.

(28) De fait, accusant Platon &c.] Il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit: En effet, il préfère à Platon qui est tombé en beaucoup d'endroits, il lui préfère, dis-je, Lyfias comme un Orateur achevé & qui n'a point de défauts &c. DAC.

On a vu dans la Remarque 26. comment il falloit traduire cet endroit. DE ST. MARC.

(29) Et en effet, où trouverons-nous un *Ecrivain* qui ne pèche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre ?

C H A P I T R E XXVII.

Si l'on doit préférer le Médiocre parfait, au Sublime qui a quelques défauts.

(1) PEUT-ÊTRE ne sera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette question en général, sçavoir, lequel vaut mieux, soit dans la prose, soit dans la poésie, d'un Sublime qui a quelques défauts, ou d'une Médiocrité parfaite & saine en toutes ses parties, qui ne tombe & ne se dément point : & ensuite lequel, à juger équitablement des choses, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautés, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces questions étant naturelles à notre sujet, il faut nécessairement les résoudre. Premièrement donc je

R E M A R Q U E S.

(29) *Et en effet, &c.*] Cette période appartient au Chapitre suivant, & y doit être jointe, de cette manière : *Mais posons qu'on puisse trouver un Ecrivain qui ne pèche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre : un sujet si noble ne mérite-t-il pas, qu'on examine ici cette question en général, &c.* TOLL.

CHAP. XXVII. (1) *Peut-être ... & au Sublime.*] Il faut reprendre, comme on l'a vu, la dernière Phrase du Chapitre précédent, & traduire ainsi le tout. *Supposons, si vous le voulez, quelque Ecrivain, qui soit sans tache, & dans lequel on ne trouve rien à reprendre ; n'est-il pas à propos, à son sujet, d'examiner en général lequel vaut le mieux dans les Poèmes & dans les Discours, ou du Sublime mêlé de quelques défauts, ou de ce qui n'est que Médiocre dans le bien, mais d'ailleurs absolument sain & n'ayant aucun vice ; & de plus qui doit dans le Discours*

tiens pour moi, (2) qu'une Grandeur au-dessus de l'ordinaire; n'a point naturellement la pureté du Médiocre. En effet, dans un discours si poli & si limé, il faut craindre la bassesse: & il en est de même du Sublime que d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si près, & où il faut malgré qu'on en ait, négliger quelque

R E M A R Q U E S.

remporter le prix, ou de la multitude ou de la grandeur des beautés ? DE ST. MARC.

(2) *qu'une Grandeur au-dessus de l'ordinaire,] 1^o. LE Grec dit: les Natures qui sont au-dessus du Grand, c'est-à-dire, les Esprits, les Ames, les Génies extrêmement élevés. Il faut donc traduire ainsi cette Phrase & ce qui suit. Pour moi, je n'ignore pas que les Génies les plus grands ne sont rien moins qu'exempts de taches: car ce qui fait voir par-tout de l'exacritude, risque d'être petit: & je fais qu'il faut qu'il y ait dans le Sublime, comme dans les grandes richesses, quelque chose que l'on néglige. Peut-être est-il nécessaire aussi, que les Génies médiocres ne fassent point de fautes & demeurent en sûreté, parce qu'ils ne s'exposent jamais au danger, & ne tendent point à s'élever, au-lieu que les Génies naturellement grands sont exposés au danger à cause de leur grandeur même.*

2^o. LONGIN n'est pas seul de son avis. CICÉRON, dans ses *Partitions Oratoires*, dit: *Minuta est omnis diligentia.* Dans son *Orateur*, Chap. XXVIII. il dit aussi: *Medius autem ille non extimescit ancipites dicendi incertosque casus: etiam si quando minus succedet, ut saepe fit, magnum periculum non adhibet: alie enim cadere non potest.*

3^o. SÉNÈQUE EPI. CXIV. *Sunt qui non usque ad vitium accedant (necesse est enim hoc facere, aliquid grande tentant) sed qui ipsum vitium ament.... Nullum sine venia placuit ingenium. Da mihi quemcumque vis magni nominis virum; dicam quid illi atas sua ignoverit, quid in illo sciens dissimulaverit. Multos dabo, quibus vitia non nocuerunt; quosdam, quibus profuerunt. Dabo, inquam, maxima fama, & inter miranda propositos, quos si quis corrigit, delet.*

4^o. QUINTILIEN, Liv. X. Ch. L. p. 624. *Neque id statim legenti persuasum sit; omnia que magni auctores ab-*

chose. Au contraire, il est presque impossible, pour l'ordinaire, qu'un esprit bas & médiocre fasse des fautes. Car, comme il ne se hazarde & ne s'élève jamais, il demeure toujours en sûreté; au lieu que le Grand de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux. (3) Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs; que naturellement nous jugeons des ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le souvenir des fautes qu'on y remarque, dure toujours, & ne s'efface jamais: au lieu que ce qui est beau, passe vite, & s'écoule bien-tôt de notre esprit.

R E M A R Q U E S.

xerint, utique esse perfectia. Nam & labuntur aliquando, & oneri cedunt, & indulgent ingeniorum suorum voluptati; nec semper intendunt animum, & nonnumquam fatigantur; cum CICERONI dormitare interdum DEMOSTHENES, HORATIO vero etiam HOMERUS ipse videatur. Summi enim sunt, homines tamen.

50. Personne n'a parlé sur ce sujet avec plus d'esprit & d'éloquence que PLINE le jeune, Liv. IX. *Epl. XXVI. Dixi de quodam Oratore seculi nostri, recto quidem & sano, sed parum grandi & ornato, ut optior, apte: Nihil peccat, nisi quod nihil peccat. Debet enim Orator erigi, attolli, interdum etiam effervescente, efferrî, ac sepe accedere ad præcepta. Nam plerumque aliis & excelsis adjacent abrupta: tutius per plana, sed humiliter ac depressus iter: frequentior currentibus quam reptantibus lapsus. Sed his non labantibus nulla laus; illis nonnulla laus, etsi labantur. Nam ut quasdam artes, ita eloquentiam nihil magis, quam ancipitia commendant. . . . Sunt... maxime mirabilia, quæ maxime insperata, maxime periculosa, . . . Ideo nequaquam par gubernatoris est virtus, cum placido & cum turbato mari vehitur: tum admirante nullo illaudatus, inglorius subit portum; at cum stridunt funes, curvatur arbor, gubernacula gemunt, tunc ille clarus, & Diis maris proximus.* DE ST. MARC.

(3) Je n'ignore pas pourtant &c.] 1°. J'aimerois mieux traduire ainsi cette période: Mais aussi sçai-je très-bien, ce qu'il faut aussi bien remarquer que le premier, que naturellement les fautes nous donnent beaucoup plus fortement dans la vue, que les vertus; & que le souvenir &c. Ou; que naturellement nous nous apercevons

Mais bien que j'aie remarqué plusieurs fautes dans Homère, & dans tous les plus célèbres Auteurs, & que je fois peut-être l'homme du monde à qui elles plaisent le moins; (4) j'estime après tout que ce sont des fautes dont ils ne se font pas fouciés, & qu'on ne peut appeler proprement fautes, mais qu'on doit simplement regarder comme des méprises, & des petites négligences, qui leur sont échappées: parce que leur esprit, qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choses. (5) En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne se soutienne pas également par-tout, quand ce ne seroit qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste. En

R E M A R Q U E S.

plus vite & plus facilement des vices d'un autre, que de ses vertus. TOLL.

2°. M. Despréaux ayant mis plus haut: *Premièrement donc je tiens &c.* devoit dire en cet endroit; *En second lieu je n'ignore pas &c.* Il auroit rendu le Grec.

3°. Sans faire attention aux traductions proposées par Tossius, il faut tourner ainsi cette Phrase. *Je n'ignore pas non plus cette autre vérité, que tout ce qui vient des Hommes se fait toujours reconnoître par préférence à ce qu'il y a de pis; que le souvenir des vices demeure sans s'effacer, & que celui des vertus s'échape promptement.* DE ST. MARC.

(4) *J'estime après tout que ce sont des fautes &c.*] Ce que Longin dit ici se rapporte à cette pensée d'HORACE.

— *Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.* DE ST. MARC.

(5) *En un mot, &c.*] Je n'ai rien dit de la Phrase précédente, parce qu'elle rend la pensée de Longin, quoiqu'elle ne le traduise pas exactement. Pour celle-ci je crois qu'il étoit nécessaire de la tourner ainsi: *Je n'en suis cependant pas moins d'avis que les Beautés d'un ordre supérieur doivent l'emporter toujours sur tout le reste, quand ce ne seroit qu'à cause qu'elles sont le fruit de la grandeur même du Génie.* DE ST. MARC.

effet, Apollonius, par exemple, celui qui a composé le Poëme des Argonautes, (6) ne tombe jamais; (7) & dans Théocrite, ôté (8) quelques endroits, où il fort un peu du caractère de l'églogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius, (9) ou Théocrite, qu'Homère? L'*Erigone* d'Eratosthène est un poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratosthène est plus grand Poëte qu'Archiloque, qui se brouille à la vérité, & manque d'ordre & d'économie en plusieurs endroits de ses écrits: (10) mais qui ne tombe dans ce défaut, qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il ne sçauroit régler comme il veut? Et même pour le Lyrique, choi-

R E M A R Q U E S.

(6) *ne tombe jamais*:] Il faut: *ne fait point de fautes*; car ces mots: *ne tombe jamais*, donnent l'idée d'un Ecrivain, qui seroit toujours également *Sublime* par-tout, CAPPER.

(7) *& dans Théocrite... imaginé.*] 1^o. Les Anciens ont remarqué que la simplicité de *Théocrite* étoit très-heureuse dans les *Bucoliques*, cependant il est certain, comme *Longin* l'a fort bien vu, qu'il y a quelques endroits qui ne suivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette simplicité. On verra un jour dans les *Commentaires* que j'ai faits sur ce *Poëte*, les endroits que *Longin* me paroît avoir entendus. DAC.

2^o. *Il falloit traduire ainsi cet endroit*:] Et *THÉOCRITE* a parfaitement bien réussi dans ses *BUCOLIQUES*, à la réserve d'un petit nombre d'endroits, qui sont d'un autre genre. DE ST. MARC.

(8) *CHANG, quelques endroits, où il fort un peu du caractère de l'églogue.*] Avant l'*Edition* de 1683, on lisoit: *quelques Ouvrages qui ne sont pas de lui.* BRASS.

(9) *ou Théocrite.*] Ces mots ne font point dans le Grec. *M. Despréaux* a dû les ajouter, parce que la suite du Discours les demande. C'est ce que *Yollius* a fait aussi. DE ST. MARC.

(10) *mais qui ne tombe... comme il veut?*] 1^o. *LONGIN dit en général*, mais qui ne tombe dans ce défaut

siriez-vous plutôt d'être Bacchylide que Pindare? ou pour la Tragédie, (11) Ion, ce Poète de Chio, que Sophocle? En effet, ceux-là (12) ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne soit écrit avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle: (13) car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. Et toutefois y a-t-il un homme de bon sens, * qui daignât comparer tous les ouvrages d'Ion ensemble au seul Oedipe de Sophocle?

R E M A R Q U E S.

qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il est bien difficile de régler. DAC.

2°. Il falloit traduire ainsi toute la Phrase: Quoi donc! ERATOSTHÈNE dans son ERIGONE (car c'est un Poème irré-préhensible de tout point) est-il un plus grand Poète qu'ARCHILOQUE, * qui s'égare mal-à-propos dans beaucoup de choses, qui n'ont même aucun ordre; * & cela dans l'agitation impétueuse d'un esprit divin, qu'il n'est pas facile d'assujettir aux règles. DE ST. MARC.

(11) Ion, ce Poète de Chio,] Cette maniere de s'exprimer porte un air de mépris, qui n'est point dans le Grec, lequel dit simplement: Ion de Chio. DE ST. MARC.

(12) ne font jamais de faux pas... & d'agrément.] LONGIN dit: sont exempts de fautes & toujours élégans dans leur Stile fleuri. DE ST. MARC.

(13) car au milieu de leur plus grande violence, .. à s'éteindre, &c.] J'aimerois autant la Figure de Longin, qui dit: quelquefois dans leur course, ils mettent pour ainsi dire, tout en feu; mais souvent leur ardeur s'éteint, * lorsqu'on y pense le moins, &c. DE ST. MARC.



C H A P I T R E XXVIII.

Comparaison d'Hypéride & de Démosthène.

QUE si au reste l'on doit juger du mérite d'un ouvrage par le nombre plutôt que (1) * par la qualité & l'excellence de ces beautés ; il s'ensuivra qu'Hypéride doit être entièrement préféré à Démosthène. En effet, outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, (2) qu'il possède toutes en un degré presque éminent ; * semblable à ces Athlètes, qui réussissent aux cinq fortes d'Exercices, & qui n'étant les premiers en pas un de ces Exercices, (3) passent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Démosthène en tout ce que Démosthène a de beau, excepté pourtant dans la composition & l'arrangement des paroles. * Il joint à cela (4) les douceurs & les graces de Lyfias. (5) Il sçait adoucir, où il faut, * la rudesse & la simplicité du discours,

R E M A R Q U E S.

CHAP. XXVIII. (1) *par la qualité & l'excellence &c.] Il faut : par la grandeur de ses beautés. DE ST. MARC.*

(2) *CHANG. DE L'EDIT. qu'il possède toutes en un degré presque éminent ; M. Despréaux avoit mis : qu'il possède presque toutes en degré éminent. En déplaçant le mot presque, la pensée de Longin est rendue exactement. M. Capperronnier avoit écrit en cet endroit à la marge de la Traduction : qu'il possède toutes en un degré un peu éminent, ou en quelque façon souverain. In eo gradu qui sit à summo proximus. DE ST. MARC.*

(3) *passent en tous l'ordinaire &c.] Il falloit : sont supérieurs à ceux qui, comme eux, les pratiquent tous. DE ST. MARC.*

(4) *les douceurs] Le Grec dit : les beautés. DE ST. MARC.*

(5) *Il sçait adoucir, ... pas un autre ne l'a jamais égalé en cela.] LONGIN] seroit mieux rendu de cette manière. Il est simple, quand il faut l'être ; il ne dit pas tout d'une même suite & d'une vigueur toujours égale*

cours, (6) & ne dit pas toutes les choses d'un même air, comme DÉMOSTHÈNE. * Il excelle à peindre les mœurs. Son stile a dans sa naïveté une certaine douceur agréable & fleurie. * Il y a dans ses Ouvrages un nombre infini de choses plaisamment dites. * Sa maniere de rire, & de se moquer est fine, & a quelque chose de noble. Il a une facilité merveilleuse à manier l'Ironie.

R E M A R Q U E S.

ainsi que DÉMOSTHÈNE; il est agréable & doux dans les Passions modérées. Il y a chez lui quantité d'endroits d'une extrême politesse. Ses railleries sont d'un Homme très-versé dans les affaires publiques, & chez qui l'enjouement est un don de la nature. Il manie l'Ironie avec une facilité victorieuse, & ses plaisanteries, conformes au véritable goût Attique, ne sont ni grossières ni recherchées: elles naissent des choses même. Par un heureux badinage il tourne en ridicule les objections, qu'on lui fait. Il a dans l'esprit beaucoup de comique; il ne lâche pas un bon mot, qui ne porte coup; & dans toutes ces choses il a, pour ainsi dire, une grace inimitable. D'ailleurs il a naturellement tout ce qu'il faut pour émouvoir la pitié. Son Stile est étendu dans les Narrations. Il est extrêmement souple à quitter & reprendre son sujet, comme on le peut voir dans ce qu'il dit de LATÔNE d'une maniere plus poétique qu'oratoire. Enfin il traite l'Oraison Funèbre avec une pompe, dont je doute que personne ait approché. DE ST. MARC.

(6) *Il ne dit pas toutes les choses d'un même air, comme Démosthène.* LONGIN n'est pas d'accord avec Cicéron, qui, dans son Orateur, Chap. XXXI. dit de DÉMOSTHÈNE (*cum*) nihil LYSIÆ subtilitate cedere, & argutis & acumine HYPERIDI, nihil lenitate ÆSCHINI & splendore verborum; multas ejus orationes subtiles, multas totas graves, multas varias, illud autem medium (dicendi genus) arripere, & à gravissimo discedentem eo potissimum delabi. Peut-on voir deux Jugemens plus opposés? Je crois qu'il faut s'en rapporter à Cicéron, qui certainement connoissoit encore mieux toutes les ressources de l'Eloquence, que ne pouvoit faire Longin, qui n'en avoit qu'une théorie très-étendue, mais toujours très-inférieure à la pratique d'un Orateur tel que Cicéron. On

(7) * Ses railleries ne font point froides ni recherchées, (8) comme celles de ces faux Imitateurs du stile Attique, mais vives & pressantes. (9) Il est adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il

R E M A R Q U E S.

peut croire d'ailleurs que *Longin* ne considère *Démophilène* qu'en gros, pour ainsi dire, & qu'il ne voit en lui que ce caractère de force, qui domine par-tout dans ses Harangues, au point d'offusquer les autres caractères du Discours. *Cicéron* voyoit *Démophilène* en détail; & le jugeoit par ce qu'il pratiquoit lui-même. Comme il s'étoit proposé d'imiter tout ce qu'il y avoit de bon dans les meilleurs *Orateurs Grecs*, & qu'il s'étoit exercé lui-même dans tous les genres; il avoit les yeux meilleurs que *Longin*, & distinguant plus aisément les différentes sortes de nuances, il remarquoit les endroits où *Démophilène* diminue exprès de sa force, pour se rapprocher des autres caractères du Discours. Voilà, ce me semble, le seul moyen de mettre ces deux grands Juges d'accord.

(7) *Ses railleries ... pressantes.*] La manière, dont j'ai traduit cette Phrase, fait voir que *M. Despréaux* prête à *Longin* toute autre chose que ce qu'il veut dire, & *Tollius* a raison de l'en reprendre. *Longin* parle des *Orateurs Attiques de la vieille roche*, pour me servir d'une expression de notre usage; & son dessein n'est point de parler de ceux qui se vantoient faussement de suivre le goût de l'ancienne *Eloquence Attique*, lequel ne subsistoit plus en Grèce dès le tems de *Cicéron*. Celui-ci dans son *Orateur*, Chap. VII. en parlant de l'usage, que l'on peut faire de la plaisanterie, dit: *Sic (Orator) utatur sale & facetiis, ut ego ex istis novis Atticis tales cognoverim neminem, cum id certe sit vel maxime Atticum: quoniam quidquid est salum, aut salubre in oratione, id proprium Atticorum est: e quibus tamen non omnes faceti; LYSIAS satis & HYPERIDES; DEMADES præter ceteros fertur: DEMOSTHÈNES minus habetur: quo quidem mihi nihil videtur urbanius: sed non tam dicax fuit, quam facetus.* DE ST. MARC.

(8) *comme celles de ces faux Imitateurs &c.*] Voyez mes remarques *Latines*. TOLL.

La Remarque précédente suffit pour faire connoître le sentiment de *Tollius*. DE ST. MARC.

(9) *Il est adroit à éluder les objections qu'on lui fait,*

a beaucoup de plaisant & de comique, & est tout plein de jeux & de certaines pointes d'esprit, qui frappent toujours où il vise. Au reste, il assaisoni-

REMARQUES.

§ à les rendre ridicules en les amplifiant.] Le Grec dit simplement : *Le DIASIRME est heureux chez lui.* C'est ce qu'il falloit paraphraser, pour le faire entendre. J'ai dit en moins de mots que M. DESPRÉAUX : *Par un heureux badinage il tourne en ridicule les objections, qu'on lui fait.* Reste à savoir qui de nous a mieux entendu Longin. M. Despréaux a pris ici le mot *Diasirme* dans un sens pareil à celui qu'il peut avoir à la fin du Chap. XXXI. où Longin dit : *Comme les HYPERBOLES tendent à ce qu'il y a de plus, elles tendent de même à ce qu'il y a de moins ; car l'exagération est commune à tous les deux ; & le DIASIRME est l'amplification de la petitesse.* C'est ce que M. Despréaux a traduit de cette manière : *on peut se servir de l'HYPERBOLE aussi-bien pour diminuer les choses, que pour les aggrandir : car l'Exagération est propre à ces deux différens effets ; & le DIASIRME, qui est une espèce d'HYPERBOLE, n'est, à le bien prendre, que l'exagération d'une chose basse & ridicule.* M. DESPRÉAUX a sur moi l'avantage d'avoir dans ce Chap. XXVIII. expliqué Longin par lui-même. C'est ce que M. Pearce a fait aussi dans une Note. TOLLIVS paraphrase ainsi les mots, dont il s'agit : *eludendi, nasque suspendendi dexteritas incredibilis.* M. l'Abbé GORI dit : *nell' ucellare altrui e farlo scorgere scaltro ed avvenente.* Ces deux Traducteurs n'ont fait aucune attention à l'autre endroit, où Longin parle du *Diasirme* ; c'est ce qui m'a forcé de regarder de près à ce qu'il vouloit dire ici. Dans le Chap. XXXI. il prend le mot *Diasirme* dans une acception particulière, pour signifier ce que les *Rhétteurs Grecs* appellent *Tapeinose*, c'est-à-dire *Diminution* : la *Figure* opposée à l'*Hyperbole*. Mais dans ce Chapitre-ci le mot *Diasirme* me paroît pris dans le sens, que tous les *Rhétteurs* lui donnent, & pour la *Figure* que CICÉRON appelle *illusionem, irrisionem*, & QUINTILIEN *elevationem*, par laquelle l'ORATEUR, *sape in hilaritatem, risumque convertit : (id de quo agitur.)* Voilà sur quoi je me suis fondé dans la manière de traduire cet endroit ; & la suite du Discours ne me semble pas rendre le mot *Diasirme* susceptible ici d'une autre interprétation, que de celle que je lui donne. DE ST. MARC.

ne toutes ces choses d'un tour & d'une grace inimitable. Il est né (10) pour toucher & émouvoir la pitié. * Il est étendu dans ses narrations fabuleuses. Il a une flexibilité admirable pour les digressions, il se détourne, (11) il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces Fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraison funèbre, qui est écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne sçai si pas-un autre l'a jamais égalé en cela.

(12) Au contraire, Démosthène ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point étendu dans son stile. Il a quelque chose de dur, & n'a ni pompe ni ostentation. En un mot, il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. (13) S'il s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule, plutôt qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'au-

R E M A R Q U E S.

(10) *pour toucher & émouvoir la pitié.*] Le premier de ces Verbes est inutile ici. D'ailleurs, *toucher la pitié*, ne se dit pas. La Phrase Française est: *toucher de pitié.* DE ST. MARC.

(11) *il reprend haleine où il veut, &c.*] Il se remet en chemin quand il le trouve à propos, comme il fait voir dans cette digression de LATONE, qui a toutes les beautés de la Poësie. TOLL.

On voit par cette Note de Tollius, que M. Despréaux n'a pas rendu tout le Texte. Voyez cette Phrase traduite ci-dessus, Remarque 5. DE ST. MARC.

(12) *Au contraire, Démosthène... dont nous venons de parler.*] LONGIN dit: Au contraire DÉMOSTHÈNE ne réussit point dans l'expression des mouvemens modérés, il n'a nulle souplesse; il est sans pompe, & manque le plus souvent de toutes les choses, dont je viens de parler. DE ST. MARC.

(13) *S'il s'efforce d'être plaisant, &c.*] Voici pour la seconde fois Longin & Cicéron, qui se contredisent sur le compte de Démosthène. On a vu plus haut, Rem. 7. que l'Orateur Romain faisoit grand cas des plaisanteries de l'Orateur d'Athènes. Mais Quintilien n'est pas en cela du même avis que Cicéron. Il dit, en le comparant avec Démosthène, Liv. X. Chap. L p. 643. Sc

tant plus du plaisant, qu'il tâche d'en approcher.
 [(14) Et s'il s'étoit chargé de faire un petit Discours en faveur * d'Athénogène ou de Phryné, sans-doute il n'auroit travaillé que pour la gloire d'Hyperide.]

R E M A R Q U E S.

libus certe, & commiseratione (qui duo plurimum affectus valent) vincimus. Il avoit déjà dit, en traitant de Risu, Liv. VI. Chap. III. p. 369. huic (miserationi) diversa virtus, qua risum iudicis movendo, & illos tristes solvit affectus, & animum ab intentione rerum avertit, & aliquando etiam reficit, & à satiétate, vel à fatigatione renovat. Quanta sit autem in ea difficultas; vel duo maximè Oratores, alter Græcæ, alter Latinæ Eloquentiæ principes, docent. Nam plerique DEMOSTHËNI facultatem hujus rei desuisse credunt: CICËRONI modum. Nec videri potest novisse DEMOSTHËNES, cujus pauca admodum dicta, nec sane ceteris ejus virtutibus respondentia, palam ostendunt non displicuisse illi jocos, sed non contigisse. Noster verò non solum extra judicium, sed in ipsis etiam orationibus, habitus nimis risus affectator. On voit dans ces dernières paroles pourquoi, sur l'Article dont il s'agit. Cicéron est d'un autre sentiment que Longin. DE ST. MARC.

(14) CHANG. DE L'EDIT. Et s'il étoit chargé &c.] Ce que les deux Crochets renferment en Italique, est la traduction d'une Phrase de Longin, qui manquoit dans presque tous les Imprimés du tems de M. Despréaux; M. Pearce l'a remise le premier dans le Texte. Tullius s'étoit contenté de rapporter une Note de M. Le Febvre, qui donné cette Phrase, comme tirée du Mss. de Duditius, avec ces paroles, que ce dernier avoit écrites à la marge: Tutto questo dubito che sia stato trasportato dal margine nel testo; e che sia giudicio di qualchuno, che biasima LONGINO, perche dà tante lodi à HYPERIDE. M. Le Febvre ajoute, que Wolfius avoit lu cette Phrase dans les Mss. de Longin, qu'il avoit vus; & qu'il la rapporte dans ses Prolegomènes sur Démosthène, avec une petite différence de Leçon. M. Pearce dit dans une Note, que ce passage se trouve dans l'Édition de Robortel, dans deux Mss. du Vatican, dans le Mss. Ambrosien, & dans celui de la Biblioth. du Roi. Hudson avance, qu'il est plus que certain (certo certius) que la Phrase, dont il s'agit, n'est qu'une pure Glose. Je ne vois rien de moins certain que cette prétendue certitude. La Phrase suit si naturellement de tout ce que Longin a dit jusques-

Cependant, parce qu'à mon avis, (15) toutes les beautés qui sont en foule dans ce dernier, n'ont rien de grand; (16) * qu'on y voit, pour ainsi dire, un Orateur toujours à jeun, & une langueur d'esprit; (17) qui n'échauffe, qui ne remue point l'ame; personne n'a jamais été fort transporté de

R E M A R Q U E S.

là, qu'il me paroît au contraire très-certain qu'elle est de lui. C'est pourquoi je n'ai fait aucune difficulté de l'ajouter à la Traduction de M. Despréaux. Au reste, les deux Discours d'*Hypéride*, que l'Antiquité vantoit le plus, étoient ceux qu'il avoit faits pour *Athénogène* & pour *Phriné*. DE ST. MARC.

(15) CHANG. DE L'EDIT. *toutes les beautés qui sont en foule dans ce dernier*,] L'insertion de la Phrase, qui précède, m'a forcé, pour éviter des répétitions désagréables, de faire deux légers Changemens à ces paroles de M. DESPRÉAUX: *toutes ces beautés qui sont en foule dans HYPERIDE*. DE ST. MARC.

(16) qu'on y voit... de ses Ouvrages.] 1^o. LONGIN seroit mieux rendu de cette manière: parce qu'elles sont d'un Homme, dont le Cœur n'éprouva jamais de grands mouvemens, & parce qu'étant inefficaces, elles laissent l'Auditeur dans toute sa tranquillité; personne ne se sent transporté hors de lui-même, en lisant *HYPERIDE*.

2^o. De la manière, que M. l'Abbé Gori traduit toute cette Phrase, je doute qu'il soit entendu des Italiens même. *Ma, secondo il mio parere, le bellezze dell' altro, quantumque molte, son tutta via senza gradezza e inefficaci à chi è sobrio di cuore, e lasciano in quiete l'uditore, perche niuno di quelli che leggono IPERIDE, si spaventa, o per le cose che ivi si dicono si raccapriccia*. DE ST. MARC.

(17) qui n'échauffe, qui ne remue point l'ame;] Ou plutôt selon ma traduction: qui laisse l'Auditeur dans toute sa tranquillité. Cet Orateur est en cela bien différent de *Démotrhène*, dont la véhémence a fait dire à *Denis d'Halicarnasse*, traduit par M. Le Febvre, (Sect. CLXXVII.) *Ubi vel unam DEMOSTHENIS orationem legi, extemplo instinctu concitatus, huc illuc agor, ferorque; metus, contentus, odium, misericordia, furor, ira, &c. animum miscent, ac turbant: idemque apud me fieri videtur, quod illis evenire solet, qui Cybeles, & Corybantum sacris insistantur*. DE ST. MARC.

la lecture de ses Ouvrages. (18) * Au lieu que Démosthène ayant ramassé en soi toutes les qualités d'un Orateur véritablement né au Sublime, & entièrement perfectionné par l'étude, ce ton de majesté & de grandeur, ces mouvemens animés, cette fertilité, * cette adresse, cette promptitude, & ce qu'on doit sur-tout estimer en lui, cette force & cette véhémence, dont jamais personne n'a sçu approcher: Par toutes ces divines qualités, que je regarde en effet comme autant de rares présens, qu'il avoit reçus des Dieux, & qu'il ne m'est pas permis d'appeller des qualités humaines, il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs célèbres dans tous les siècles, les laissant comme abbattus & éblouis, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs. Car dans les parties où il excelle, il est tellement élevé au-dessus d'eux, qu'il répare entièrement par-là celles qui lui manquent. Et certainement il est plus aisé d'envisager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du Ciel que de n'être point ému des violentes passions qui regnent en foule dans ses Ouvrages.

REMARQUES.

(18) *Au lieu que Démosthène ayant ramassé en soi toutes les qualités &c.] Je voudrois traduire ainsi toute cette fin.* A l'égard de DÉMOSTHÈNE, comme il a pris pour son partage, d'un côté l'Esprit le plus propre au SUBLIME, & les qualités de l'Orateur conduites à leur souveraine perfection, l'élevation du Discours, les Passions animées, l'abondance, la présence d'esprit, la rapidité; d'autre part, ce qui l'emporte sur tout le reste, une force, une véhémence, dont il est impossible d'approcher: comme, dis-je, il rassemble en foule autour de lui toutes ces choses, qui font comme des dons envoyés par les Dieux (car il n'est pas permis de les appeller humains); c'est pour cela que, par les beautés *Sublimes*, qu'il tire de son fonds, il a toujours l'avantage sur tous les autres, & qu'à l'égard de ce qui lui manque, il terrasse, il obscurcit comme à coups de foudre & par des éclairs redoublés, tous les Orateurs de tous les siècles;

C H A P I T R E XXIX.

(1) * *De Platon, & de Lyfias; & de l'excellence de l'efprit humain.*

POUR ce qui est de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la différence. Car il furpasse Lyfias non-feulement par l'excellence, mais auffi par le nombre de fes beautés. Je dis plus, (2) c'est que Platon n'est pas tant au-deffus de Lyfias, par un plus grand nombre de beautés, (3) que Lyfias est au-deffus de Platon par un plus grand nombre de fautes.

R E M A R Q U E S.

& l'on pourroit plus aifément fixer fes yeux fur la foudre, quand elle tombe, que foutenir, fans baiffer la vue, l'éclat des Mouvemens pathétiques, qui chez lui naiffent rapidement les uns des autres. DE ST. MARC.

CHAP. XXIX. (1) *De Platon, & de Lyfias; &c.*] Le Titre de ce Chapitre est faux. Les Imprimés portent feulement: *De Platon & de Lyfias*, mais il n'est parlé d'eux qu'au commencement. *Ei de l'excellence de l'efprit humain*, est une Addition de M. Despréaux; mais c'est une matiere, dont il n'est pas question dans ce Chapitre, lequel n'est que la fuite du XXVII. Ce que Longin dit d'*Hipéride & de Démoftène*, de *Platon & de Lyfias*, est une digreffion, après laquelle il reprend fon fujet. Il avoit dit, que les *Grands Ecrivains* faisoient plus de fautes que les *Médécres*. Il en cherche ici la raifon, & finit par en revenir à fa premiere Proposition: *Que le Sublime avec quelques défauts est préférable au Médécres parfaits.* DE ST. MARC.

(2) CHANG. *c'est que Platon &c.*] Avant 1683. C'est que *Platon* est au-deffus de *Lyfias*, moins pour les qualités qui manquent à ce dernier, que pour les fautes dont il est rempli. BROSS.

(3) *que Lyfias &c.*] Le jugement que Longin fait ici de *Lyfias* s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chap. XXVI. pour faire voir que *Cécilius* avoit eu tort de croire que *Lyfias* fût fans défaut; mais il

(4) Qu'est-ce donc qui a porté ces Esprits divins à mépriser cette exacte & scrupuleuse délicatesse, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Ecrits? En voici une raison. * C'est que la Nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse & de vile condition; mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande assemblée, pour être spectateur de toutes les choses qui s'y passent; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlète, qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une passion invincible pour tout ce qui nous paroît de plus grand & de plus divin. (5) Aussi voyons-nous que le monde entier ne suffit pas * à la vaste étendue de l'esprit de l'Homme. Nos pensées vont souvent plus loin que les cieus, & pénètrent au-delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choses.

R E M A R Q U E S.

s'accorde fort bien aussi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un passage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum*; où Cicéron parle & juge en même temps des Orateurs qu'on doit se proposer pour modèle. D'AC.

C'est au IV. Chap. de l'Orateur, que M. Dacler nous renvoie; mais je doute qu'on y trouve cet accord; qu'il a cru voir entre Cicéron & Longin. DE ST. MARC.

(4) *Qu'est-ce donc... C'est que la Nature &c.] Il fau-
loit dire: Qu'est-ce donc qu'avoient en vue ces Génies
égaux aux Dieux, lorsque s'élevant à ce qu'il y a de
plus sublime, ils négligeoient de mettre par-tout une
exactitude scrupuleuse? C'est, entre autre chose, que
la nature &c. DE ST. MARC.*

(5) *Aussi voyons-nous ... toutes choses.] Il faut pa-
raphraser ainsi ce passage. De là vient que, dans l'agitation
continue de l'Esprit Humain, le monde entier même
ne suffit pas pour l'occuper; mais que ses pensées vont
souvent au-delà de ce qui nous environne. DE ST.
MARC.*

(6) * Et certainement si quelqu'un fait un peu de réflexion sur un Homme dont la vie n'a rien eu dans tout son cours que de grand & d'illustre, il peut connoître par-là, à quoi nous sommes nés. Ainsi nous n'admirons pas naturellement de peus

R E M A R Q U E S.

(6) *Et certainement ... nous sommes nés.]* 1°. Le texte Grec a été ici corrompu: & c'est la cause pour-quoi Monsieur Despréaux n'a pas bien réussi dans la traduction de ce passage. Il eut dû dire: *Et certainement si quelqu'un considère de toutes parts la vie humaine, & fait réflexion qu'on préfère toujours en toutes choses le surprenant & le grand, au mignon & au beau, il pourra aussitôt connoître par-là, à quoi nous sommes nés.* TOLL.

2°. Selon M. PEARCE il faut traduire: *Et si quelqu'un examine de toutes parts le cours de la vie, qui dans toutes choses offre par préférence de l'Excellent, du Grand & du Beau; bientôt il reconnoitra pourquoi nous sommes nés.*

3°. M. Pearce a pour lui la leçon des Mffs. & Tollus traduit en conséquence d'une Correction, qu'il fait au Texte. Retranchez de sa traduction le mot de *mignon*, qui n'est qu'une addition inutile, ce qu'elle dit s'accorde très-bien avec la suite du discours. Il a de plus en sa faveur un passage de la Rhétorique à Herodotus (Liv. III. Chap. XXII.), qui paroît être la source, où Longin a puisé ce qu'il dit ici. *Docet igitur nos ipsa Natura, quid oporteat fieri. Nam si quas res in vita videmus parvas, usitatas, quotidianas, eas meminisse non solemus: propterea quod nulla nisi nova, aut admirabili commoveret animus. At si quid videmus, aut audimus egregie turpe, aut honestum, inusitatum, magnum, id diu meminisse consuevimus.* Le même Auteur ajoute un peu plus bas: *Docet ergo se Natura vulgari & usitata re non exsuscitari: novitate verò & insigni quodam negotio commoveri.*

4°. Avec le sens que M. Pearce donne à cet endroit, le raisonnement n'a ni clarté ni justesse. Il faut que ce que les Mffs. ont pu fournir à ce dernier Traducteur, ne soit pas suffisant pour rétablir le Texte, où sans-doute il reste encore quelque défautosité. Longin veut dire, & la suite du Discours en est la preuve, que dans le cours de la vie on estime l'EXCELLENT & le GRAND, plus que ce qui n'est qu'AGRÉABLE; mais son Texte ne le dit pas. DE ST. MARC.

fulsieux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour notre usage: mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan sur-tout. Nous ne sommes pas fort étonnés de voir une petite flamme que nous avons allumée, conserver long-tems sa lumière pure: mais nous sommes frappés d'admiration quand nous contemplons (7) ces feux qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouissent en naissant: & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la Nature, que ces fournaises du mont Etna, qui quelquefois jette du profond de ses abîmes,

(8)* Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.

REMARQUES.

(7) *ces feux qui s'allument*] Ce sont ici le Soleil & la Lune, dont notre Auteur parle, qui s'obscurcissent quelquefois par des Eclipses. TOLL.

Ainsi, selon TOLLIUS, il falloit traduire: *Mais nous sommes frappés d'admiration, quand nous contemplons ces deux grandes Lumières du Ciel, quoiqu'elles s'obscurcissent quelquefois par des Eclipses.* BROSS.

C'est véritablement le sens de cette Phrase, qui, comme tout ce qui la précède, pouvoit être traduite en moins de mots. DE ST. MARC.

(8) *Des pierres, &c.* PINDARE, *Pyth. l. pag. 254* édit. de Benoît. DESP.

10. De tous les Traducteurs de Longin, M. Despréaux est le seul, qui soit Poète de profession, & le seul aussi, qui se soit avisé de voir ici des Vers de Pindare. LANGHAINE cite trois passages, auxquels les paroles de Longin semblent faire allusion; mais, bien que composées de mots qui s'y trouvent dans tous les trois, elles ne sont les termes de pas un. Ces Passages sont l'un de Platon, l'autre d'Eschile; & le troisième de Pindare.

28. Le Grec dit, en reprenant quelques lignes plus haut: *Et nous ne croyons pas ce feu* (que nous avons allumé) *plus admirable que les bouches du mont Etna, qui lancent du fond ou dehors des pierres & des rochers entiers, & répandent des rivières de même genre, & même de feu tout seul.* DE ST. MARC.

(9) De tout cela il faut conclure, que ce qui est utile, & même nécessaire aux hommes, souvent n'a rien de merveilleux, comme étant aisé à acquérir : mais que tout ce qui est extraordinaire, est admirable & surprenant.

C H A P I T R E X X X .

Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.

(1) * **A**L'EGARD donc des grands Orateurs, en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre joint avec l'Utile & le Nécessaire, il faut avouer qu'encore que ceux dont nous parlions n'aient point été exempts de fautes, ils avoient néanmoins quelque chose de furnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme : mais le Sublime

R E M A R Q U E S .

(9) *De tout ... & surprenant.] Il faut traduire ainsi : Mais on peut dire au sujet de toutes ces choses, que ce qu'il y a d'utile, ou même de nécessaire, est, pour ainsi dire, sous la main de tous les Hommes ; & que cependant ce qui passe leur attente, est toujours admirable. DE ST. MARC.*

CHAP. XXX. (1) *A l'égard donc ... le Grand se fait admirer.] LONGIN dit : Pour revenir donc à ceux qui sont nés pour être Grands dans leurs discours, & chez lesquels le GRAND n'est point resserré dans les bornes du NÉCESSAIRE & de l'UTILE ; il faut considérer ici que, bien qu'ils soient très-éloignés d'une perfection exemte de défauts, * ils sont tous cependant au-dessus de la condition des Mortels : Que toutes les autres qualités prouvent que ceux qui les possèdent, sont des Hommes ; mais que le SUBLIME élève presque à la hauteur des pensées de Dieu : Que qui ne fait point de fautes n'est point blâmé ; mais que le SUBLIME se fait de plus admirer. DE ST. MARC.*

nous élève presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut être repris : mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes, qui sont dans les ouvrages de ces excellens Auteurs, peut (2) payer tous leurs défauts. Je dis bien plus, c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homère, dans Démosthène, dans Platon, & dans tous ces autres célèbres Héros, (3) elles ne seroient pas la moindre ni la millième partie des bonnes choses qu'ils ont dites. (4) C'est pourquoi l'Envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait

R E M A R Q U E S.

(2) payer] Le Verbe Grec seroit mieux rendu par *racheter* dont nous nous servons de même que les Latins font du Verbe *redimere*. JUVÉNAL, *Sat. IV.* Vers a. dit :

————— *Monstrum nulla virtute redemptum.*
A vitis.

DE ST. MARC.

(3) Elles ne seroient pas la moindre ni la millième partie des bonnes choses qu'ils ont dites.] Cette Phrase est fort singulière. Elle paroît traduite exactement le Grec, lequel est fort clair, & cependant elle est inintelligible. Voici le seul sens, qu'elle puisse recevoir : *Elles ne seroient pas la moindre partie, c'est-à-dire, elles seroient une partie considérable des bonnes choses, qu'ils ont dites ; & cette partie considérable ne seroit pas la millième partie de ces choses.* M. Despréaux en se ferrant lorsqu'il devoit s'étendre, n'a pas pris garde qu'il affirmoit en même-tems deux propositions contraires ; & que d'ailleurs il prétait à Longin une absurdité, puisqu'il lui fait mettre les fautes de ces Grands Hommes, de ces Héros au rang des bonnes choses, qu'ils ont dites. Il falloit tourner ainsi cet endroit, en le paraphrasant : *il se trouveroit que leurs fautes, comparées à ce qu'ils ont dit partout d'excellent, seroient la moindre partie de leurs Ouvrages, ou plutôt qu'elles n'en seroient pas la millième partie.*

DE ST. MARC.

(4) C'est pourquoi ... toujours,] M. Despréaux paroît

donné le prix dans tous les siècles, & personne jusqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vraisemblablement ils conserveront toujours,

(5) Tant qu'on verra les eaux dans les plaines couler, Et les bois dépouillés au Printemps se sécher.

(6) On me dira peut-être qu'un colosse qui a quelques défauts, n'est pas plus à estimer qu'une petite Statue achevée; comme par exemple (7) le Soldat de Polyclète. (8) A cela je réponds que

R E M A R Q U E S.

avoir voulu se conformer à M. Le Febvre, qui traduit ainsi cette Phrase: *Quamobrem ipsamet invidia, que plerumque animos demencia sua implet, efficere haud potuit, quo ne omnes, qui unquam vixere, tam egregijs scriptoribus palmam deserrent, quam hostique retinent, & quoad homines erunt, incorruptam, ni me fallit opinio, retinebunt.* Cela fait un beau sens & doit passer pour bien écrit. C'est même la pensée de Longin; mais ce n'est pas ce qu'il dit. Le voici: *C'est pourquoi toute la Postérité, que les travers de l'Envie ne peuvent tromper, leur a décerné, donné le prix de la victoire. Elle leur conserve ce prix, que rien n'a pu leur enlever jusqu'à présent, & semble devoir la leur conserver tant que &c.* DE ST. MARC.

(5) *Tant qu'on verra &c.*] Epitaphe pour Mithas, p. 534. H. Vol. d'Homère, édit. des Elzevirs. DESP.

Le Grec dit: *Tant que l'eau coule, & que les hautes Arbres verdissent.* DE ST. MARC.

(6) *On me dira peut-être qu'un colosse, &c.*] 10. LONGIN dit: A l'égard de l'Ecrivain qui dit que le Colosse &c. 20. Il faut ici le Colosse, & non, un Colosse. Le nom est dans le Grec sans Article; & Longin veut parler du célèbre Colosse de Rhodes. DE ST. MARC.

(7) *le Soldat de Polyclète.*] Le Doryphore, petite Statue. DESP. N. M.

C'étoit la Statue d'un jeune Homme portant ses armes. Pline l'Ancien, Liv. XXXIV. Ch. VIII. appelle ce DORYPHORE, *viriliter pueram.* Il ajoute ensuite: *quos omnia artifices vocant, lineamenta artis ex eo patentia, velut à lege quadam.* DE ST. MARC.

(8) *A cela je réponds que &c.*] En conséquence de

dans les ouvrages de l'Art, c'est (9) le travail & l'achevement (10) que l'on considère : au lieu que dans les ouvrages de la Nature, c'est le Sublime (11) & le Prodigieux. (12) Or, discourir, c'est une opération naturelle à l'Homme. Ajoutez que dans une Statue on ne cherche que le rapport & la ressemblance ; mais dans le discours, on veut, comme j'ai dit, le surnaturel & le divin. Cependant (13) pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, (14) * comme c'est le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe,

R E M A R Q U E S .

la Rem. 6. 1°. il faudroit : *il est aisé de lui répondre, outre beaucoup d'autres choses, que &c.* DE ST. MARC.

(9) *le travail & l'achevement*] Le dernier de ces termes suffisoit. Le Grec dit simplement : *ce qu'il y a de plus exact.* DE ST. MARC.

(10) *que l'on considère*] Il faut : *que l'on admire.* Le Grec le porte. DE ST. MARC.

(11) *& le prodigieux.* Addition inutile du Traducteur. DE ST. MARC.

(12) *Or, discourir, &c.*] Le Grec est équivoque en cet endroit. Il ne signifie pas moins : *Homo quidem & natura. (Et quid) ratione præditum, que sermone præditum.* M. Despreaux suit le second sens. C'est ce que M. Perrice & M. l'Abbé Gori font aussi. Tullius les unit tous deux, en disant : *Hominem namque natura oratione, non facis, ac ratione instruit.* C'est le moyen de se tirer d'embaras. Je crois qu'il faut s'en tenir au premier sens, & traduire ainsi cette Phrase & la suivante, avec la liberté nécessaire pour faire entendre la pensée de LONGIN. *L'Homme a reçu de la Nature la Raison en partage ; & c'est pour cela que si l'on cherche dans les Statues des Hommes la ressemblance avec le corps humain, on souhaite dans le Discours ce qui s'élève, comme je l'ai dit, au-dessus de la Raison humaine.* Le Raisonnement n'est pas absolument bien juste. Mais les Anciens n'y regardoient pas d'aussi près que nous. DE ST. MARC.

(13) *pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord,*] Il falloit dire : pour revenir à ce que nous avons dit au commencement de ce petit Traité. DE ST. MARC.

(14) *comme c'est le devoir . . . la souveraine perfection.*]

& qu'il est bien difficile qu'une haute élévation à la longue se soutienne, & garde toujours un ton égal, il faut que l'Art vienne au secours de la Nature; parce qu'en effet c'est leur parfaite alliance qui fait la souveraine perfection. Voilà ce que nous avons cru être obligés de dire sur les questions qui se sont présentées. Nous laissons pourtant à chacun son jugement libre & entier.

C H A P I T R E XXXI.

*Des Paraboles, des Comparaisons, & des
Hyperboles.*

POUR retourner à notre discours, (1) * les Paraboles & les Comparaisons approchent fort des Mé-

R E M A R Q U E S.

JE traduirois ainsi cet endroit: comme l'exemption de fautes est le plus souvent l'avantage de l'Art, & que ce qui consiste dans l'élévation d'un Esprit naturellement grand, n'est pas toujours d'une égale force, il est à propos que l'Art donne en toutes choses du secours à la Nature, parce que leur alliance mutuelle pourroit bien produire la perfection. DE ST. MARC.

CHAP. XXXI. (1) *les Paraboles & les Comparaisons &c.]* Ce que Longin disoit ici de la différence qu'il y a des paraboles & des comparaisons aux métaphores, est entièrement perdu; mais on en peut fort bien suppléer le sens par Aristote, qui dit comme Longin, qu'elles ne diffèrent qu'en une chose: c'est en la seule énonciation: par exemple, quand Platon dit, que la cité est une chaudière, c'est une métaphore, dont on fera aisément une comparaison en disant que la cité est comme une chaudière. Il manque encore après cela quelque chose de ce que Longin disoit de la juste borne des Hyperboles, & jusqu'où il est permis de les pousser. La suite & le passage de Démosthène, ou plutôt d'Hégésippe son collègue, font assez comprendre quelle étoit la pensée. Il est cer-

taphores, & ne diffèrent d'elles (2) qu'en un seul point *****.

Telle est cette Hyperbole. (3) *Supposé que votre esprit soit dans votre Tête, & que vous ne le fouliez*

R E M A R Q U E S.

rain que les *Hyperboles* sont dangereuses; & comme *Aristote* l'a fort bien remarqué, elles ne sont presque jamais supportables que dans la colère & dans la passion. DAC.

Longin parle de deux espèces de *Comparaisons*. Il appelle les unes *Paraboles*; nom, qui, comme *technique*, ne signifie rien. Ce sont celles qui sont étendues, & qui sont accompagnées de la *Reddition*. Comme *ainsi que* &c. *de même aussi* &c. La seconde espèce de *Comparaison* est appelée par *Longin* & par d'autres *Rhétieurs*, *ICONES*, c'est-à-dire, *Images*, ou *Ressemblances*. Telle est ceci. *Pareil à la foudre, il frappe* &c. *Il se jette comme un Lion* &c. On pourra s'instruire plus amplement de cette matière dans *Quintilien*, Liv. V. Chap. XI. pp. 307. & 312. & sur-tout, Liv. VIII. Chap. III. pp. 396. & 397. DE ST. MARC.

(2) *qu'en un seul point.*] Cet endroit est fort défectueux, & ce que l'Auteur avoit dit de ces *Figures* manque tout entier. DESP. N. M.

La Lacune est d'environ quatre pages. DE ST. MARC.

(3) *Supposé ... talons.*] 1°. DÉMOSTHÈNE ou HEGESIPPE, de *Haloneso*, p. 34. édit. de Bassé. DESP.

2°. *Le Grec dit*: ne foulez pas votre cervelle sous la plante de vos pieds.

3°. C'est dans l'*Oraison de Haloneso* que l'on attribue vulgairement à *Démosthène*, quoiqu'elle soit d'*Hegesippe* son collègue. *Longin* cite ce passage sans-doute pour en condamner l'*Hyperbole*, qui est en effet très-vicieuse; car un *esprit foulé sous les talons*, est une chose bien étrange. Cependant *Hermogène* n'a pas laissé de la louer. Mais ce n'est pas seulement par ce passage que l'on peut voir que le jugement de *Longin* est souvent plus sûr que celui d'*Hermogène* & de tous les autres *Rhétieurs*. DAC.

4°. Le fonds de cette *Note* est à M. *Le Febvre*. C'est lui qui prétend, d'après *Wolfius*, que l'*Oraison de Haloneso* n'est pas de *Démosthène*, mais d'*Hegesippe* son Collègue dans l'administration de la République. Et c'est ce qu'il avoit promis de prouver & de rendre plus clair

pas sous vos talens. (4) C'est pourquoi il faut bien prendre garde jusqu'ou toutes ces Figures peuvent être poussées; parce qu'assez souvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détraite. C'est comme une corde d'arc, qui, pour être trop tendue, se relâche; & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainsi (5) Isocrate dans son Panégyrique, par une sottise ambition de ne vouloir rien dire (6) qu'avec emphase, est tombé, je ne sçai comment, dans une faute de petit Ecoier. Son dessein, dans ce Panégyrique, c'est de faire voir que les Athéniens ont rendu plus de service à la Grèce, que ceux de Lacédemone; & voici par où il débute: *Puisque le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes, petites, & les petites, grandes: qu'il sçait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, & qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites.* Est-ce ainsi,

R E M A R Q U E S.

que le jour, *ipso meridie clarior.* Au reste, l'*Hyperbole* citée dans cet endroit ressemble beaucoup à ce que *Diogene Laërce* rapporte avoir été dit par *Aristippe*, lorsqu'on lui fit des reproches de ce qu'il s'étoit prosterné devant *Denis le Tiran.* „ *Ne voyez-vous pas, dit-il, que le Tiran a les oreilles aux Pieds.* DE ST. MARC.

(4) C'est pourquoi il faut bien prendre garde . . . on la détruit.] Voyez *Additions à la Préface*, pp. 174. 175. où j'ai traduit ce passage. DE ST. MARC.

(5) *Isocrate &c.*] Pag. 42. édit. de H. Etienne. DESB. Le Passage est dans *Isocrate* fort différent pour les termes de ce qu'il est dans *Longin*, qui cite toujours de mémoire. DE ST. MARC.

(6) qu'avec emphase.] Qu'en exagérant. TOLL.

Il faut, qu'avec exagération. CAPPER.
M. Capperonnier conserve le tour de Phrase de M. Despréaux. Mais toute la Phrase seroit encore mieux rendue de cette manière. C'est pour cela que l'envie de tout exagérer a fait tomber, je ne sçais comment, Isocrate dans une puérilité. Le but de son Panégyrique &c. DE ST. MARC.

dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacédémoniens & des Athéniens? (7) En faisant de cette sorte l'éloge du Discours, il fait proprement un exorde pour exhorter ses Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

(8) C'est pourquoi il faut supposer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en général; que celles-là sont les meilleures; qui sont entièrement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir soin que ce soit toujours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme par exemple, (9) l'Hyperbole de Thucydide, à propos des Athéniens qui périrent dans la Sicile. (10) * *Les Siciliens étant descendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage de ceux surtout qui s'étoient jettés dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompue du sang de ces Misérables; & néanmoins toute bourbeuse & toute sanglante qu'elle étoit, ils se battoient pour en boire.* (11) Il est assez peu croyable que des hommes boivent du sang & de la boue, & se battent même pour en boire; & toutefois la grandeur de la passion, au milieu de

R E M A R Q U E S.

(7) *En faisant de ... va dire.]* Le Grec seroit mieux rendu de cette manière. *Cet éloge du Discours est, pour ainsi dire, une sorte de précepte, un avis qu'il donne à ses Auditeurs, de ne le pas croire.* DE ST. MARC.

(8) *C'est pourquoi il faut supposer, à l'égard des Hyperboles, &c.]* Voyez p. 175. DE ST. MARC.

(9) *l'Hyperbole de Thucydide.]* Liv. VII. pag. 555, édit. de H. Etienne. DESP.

(10) *Les Siciliens]* Le Grec dit: *Les Stracusalns.* DE ST. MARC.

(11) *Il est assez peu croyable ... à la chose.]* LONGIN dit: La violence de la Passion & la circonstance rendent croyable, que ces gens aient combattu pour boire ce mélange de sang & de boue. DE ST. MARC.

cette étrange circonstance, ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de même de ce (12) que dit Hérodote de ces Lacédémoniens, qui combattirent au Pas des Thermopyles. * *Ils se défendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur restoient, & avec les mains & les dents: jusqu'à ce que les Barbares, tirant toujours, les eussent comme ensevelis sous leurs traits.* Que dites-vous de cette Hyperbole? Quelle apparence que des hommes se défendent avec les mains & les dents contre des gens armés; (13) & que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs Ennemis? (14) Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir de la vraisemblance; parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'Hyperbo-

R E M A R Q U E S.

(12) *ce que dit Hérodote*] Liv. VIII. p. 458. édit. de Francfort. DESP.

(13) *& que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs Ennemis?* Les Grecs dont parle ici Hérodote, étoient en fort petit nombre. Longin n'a donc pu écrire, *& que tant de personnes, &c.* D'ailleurs de la manière que cela est écrit, il semble que Longin trouve cette métaphore excessive, plutôt à cause du nombre des personnes qui sont ensevelies sous les traits, qu'à cause de la chose même, & cela n'est point: car au contraire, Longin dit clairement, *quelle Hyperbole, combattre avec les dents contre des gens armés; & celle-ci encore, être accablé sous les traits? cela ne laisse pas néanmoins, &c.* DAC.

(14) *Cela ne laisse pas ... de les demander.*] J'ai retraduit encore cet endroit, *Additions à la Préface*, page 175. Il y faut voir en même-tems tout ce que j'ai dit depuis la page 172. au sujet de l'usage des *Hyperboles*, d'après notre *Rhétteur & Quintilien*. Je vais ajouter ici quelque chose de ce dernier. Mais auparavant écoutons *Sénèque*, qui dit Liv. VII. *De Benef.* Chap. XXIII. *In hoc omnis HYPERBOLE extenditur, ut ad verum mendaciam veniat: Itaque qui dixit:*

Qui candore nives anteirent, cursibus auræ,

les; mais que l'Hyperbole semble naître du sujet même. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, * un remède infailible pour empêcher que les hardieses ne choquent; c'est de ne les employer que dans la passion, & aux endroits à-peu-près qui semblent les demander. (15) Cela est si vrai, que dans le Comique on dit des choses qui sont absurdes d'elles-mêmes, & qui ne laissent pas toutefois de passer pour vraisemblables, à cause qu'elles émeuvent la passion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le Rire est une passion de l'ame, causée par le plaisir. Tel est ce trait

R E M A R Q U E S

quod non poterat fieri, dixit; ut crederetur, quantum plurimum posset. Il ajoute tout de suite: *Et qui dixit:*

His immobilior scopulis, violentior amne;

memini hoc quidem se persuasurum putavit, aliquem tam immobilem esse, quam scopulum: (nunquam tantum sperat HYPERBOLE, quantum audet) sed incredibilia affirmat, ut ad credibilia perveniat. Voici présentement ce que dit Quintilien, Liv. VII. Chap. VI. p. 530. 532. *HYPERBOLEN audactoris ornatus summo loco posui. Est hac eminentens superjectio. Virtus ejus ex diverso par augendi atque minuendi.... Sed hujus quoque rei servetur mensura quadam. Quamvis enim omnis HYPERBOLE ultra fidem, non tamen esse debet ultra modum: nec alia via magis in CACORELIAN itur. Piget referre plurima hinc orta vitia, cum præsertim minime sint ignota & obscura. Monere satis est, mentiri HYPERBOLEN, nec ita ut mendacio fallere velit. Quo magis intuentum est, quousque deceat extollere, quod nobis non creditur.... Tum est HYPERBOLE virtus &c. ci-devant, p. 172. Rem. 108. DE ST. MARC.*

(15) *Cela est si vrai.... de Lacédémonien.*] LONGIN dit: De là vient aussi que les traits comiques, bien qu'ils tombent dans l'incroyable, trouvent créance à cause qu'ils font rire, comme: „ Il avoit un champ „ qui n'avoit pas plus d'étendue qu'une Epître de Lacédémonien”: car le rire est une passion qui consiste dans le plaisir. DE ST. MARC.

d'un Poëte Comique, (16) * Il possédoit une Tê-
te à la Campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'un
ne Éptre de Lactédémonien.

Au reste, on se peut servir de l'Hyperbole, aussi
bien pour diminuer les choses que pour les agran-
dir: car l'Exagération est propre à ces deux diffé-
rens effets; * (17) & le *Diasyrme*, qui est une es-
pèce d'Hyperbole, n'est, à le bien prendre, que
l'exagération d'une chose basse & ridicule.

R E M A R Q U E S.

(16) Il possédoit &c.] V: Strabon, Liv. Li p. 26. édit:
de Paris. DESP. N. M.

M. Pearce oppose au trait du Comique Grec, dont il
s'agit ici, ce mauvais jeu de mots de Cicéron, rappor-
té par Quintilien, Livre VIII. Chapitre VI. page 531:

*Fundum Varro vocat, quem possim mittere funda:
Ni tamen exciderit, qua cava fundum patet.*

DE ST. MARC:

(17) & le *Diasyrme*, &c.] Longin dit simplement:
& le *Diasyrme* est en quelque sorte l'Amplification de la
petitesse.

LONGIN par *Diasyrme* entend ici la *Figure* appelée
TAPINOSIS, *Diminutio*, laquelle fait, en diminuant, le
même effet que l'*Hyperbole* fait, en aggrandissant. Chez
les Rhéteurs, le *Diasyrme* n'est point, à proprement
parler, une *Hyperbole*, c'est une espèce particulière
d'*Amplification*, dans laquelle on prête de la grandeur,
de la dignité, de l'élevation, soit aux personnes, soit
aux choses, pour en faire mieux sentir la petitesse, l'in-
dignité, la bassesse. C'est la *Figure* que Cicéron appelle
ILLUSIONEM, & Quintilien, ELEVATIONEM. Ils n'en par-
lent l'un & l'autre qu'en passant. Le *Diasyrme*, l'*A-
stéisme*, le *Charientisme*, le *Sarcasme*, le *Cleuasme*, ne
font que la même *Figure*, sur laquelle on peut consul-
ter *Aquila Romanus*, & *Julius Rastinianus*, pp. 16. 24.
& 25. des Rhéteurs de Pithou. Voyez Ch. XXVIII.
Rem. 9. DE ST. MARC.



CHAPITRE XXXII

De l'arrangement des Paroles.

DES cinq parties qui produisent le Grand, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquième à examiner; c'est à sçavoir (1) la Composition & l'Arrangement des Paroles. Mais, comme (2) nous avons déjà donné deux volumes de cette matière, où nous avons suffisamment expli-

REMARQUES.

CHAP. XXXII. (1) *la Composition & l'Arrangement des Paroles.*] Le Mot technique COMPOSITION est inutile ici. Tout est dit par, *l'Arrangement des Paroles.* Le Grec dit: *la Composition du Discours.* C'est le langage des Rhéteurs, & j'aurois voulu le conserver en l'expliquant par une courte *Note Marginale.*

QUINTILIEN traite fort au long de cette matière dans le IV. Chap. du Liv. IX. *Cicéron* s'est aussi beaucoup étendu sur ce même sujet dans son *Orateur.* Chap. XLIV. & suiv. Il établit trois parties de la *Composition*; sçavoir, la *Composition proprement dite* (COMPOSITIONEM) c'est-à-dire, *l'Arrangement des Mots*; *l'Agrément*, ou la *Politesse* (CONCINNITATEM) & le *Nombre* (NUMERUM). *Longin* traite d'abord de cette dernière partie, ensuite de la première; mais il ne dit rien de la seconde, comme n'ayant que très-peu de rapport avec *la Grande Eloquence.* C'est la réflexion de *TULLIUS.*

Je ne dirai rien dans ces *Remarques* touchant le *Nombre* & *l'Harmonie.* J'en ai dit assez dans la *Differt. sur l'Objet du Traité de Longin*, NN. VIII. IX. & X. pp. 117-127. DE ST. MARC.

(2) *nous avons déjà donné deux volumes de cette matière.*] Ceux qui voudront s'en instruire par rapport à la Langue Grecque, trouveront dans *Denis d'Halicarnasse* & le prétendu *Démétrius de Phalère*, de quoi se dédommager de la perte des deux Livres de *Longin.* Mais cependant, *Dolor ingens*, s'écrit ici M. LE FÉVRE, *annuum ingens, quod hi libri perierint! Longe enim acrius est DIONISII nostri iudicium, & exquisitius multo, quæ DYO-*

qué tout ce qu'une longue spéculation nous en a pu apprendre : nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument nécessaire à notre sujet ; comme par exemple, que (3) * l'Harmonie n'est pas simplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme, pour persuader & pour inspirer le plaisir ; (4) mais que dans les instrumens même inanimés, c'est un moyen merveilleux * pour élever le courage, & pour émouvoir les passions.

Et de vrai, ne voyons-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent, & les remplit de fureur, comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence, il les contraint de la suivre, & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et non-seulement le son des flûtes :
* mais

R E M A R Q U E S.

NISI HALICARNASSE; quod olim fise ostendam ex his *Scriptorum locis, quos uterque examinavit.* Ceux qui connoissent *Denis d'Halicarnasse*, ne manqueront pas de répondre à ces paroles : *M. LE FEBVRE a commenté LONCIN. DE ST. MARC.*

(3) *l'Harmonie n'est pas simplement &c.]* Depuis ces mots jusqu'à la fin de l'Alinéa suivant, j'ai tout retraduit ci-devant, pp. 118. 119. 122. & 123. & je crois qu'on ne peut gueres se dispenser de voir ma traduction, parce que celle de *M. Despréaux* manque d'exactitude en plus d'un endroit. Les *Rem. sur la Trad.* sont aussi nécessaires à consulter dans ce Chapitre. *DE ST. MARC.*

(4) *mais que dans &c.]* Cela ne se trouve pas dans le *Grec.* Lisez donc ; mais que c'est un moyen merveilleux pour rendre le discours sublime & pour émouvoir les passions. Car ce n'est pas la flûte seulement, &c. mais presque tout ce &c. *TOLL.*

Je ne sçais pas trop ce que *Tollus* a voulu dire par cette *Nota.* *M. Despréaux* ne traduit pas fidèlement, mais le fonds de tout ce qu'il dit est dans le *Grec.* *DE ST. MARC.*

* mais presque tout ce qu'il y a de différens sons au monde, comme par exemple, ceux de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mêmes, néanmoins, par ces changemens de tons qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le mélange de leurs accords, souvent, comme nous voyons, ils causent à l'ame un transport & un ravissement admirable. (5) Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien; n'étant, s'il faut parler ainsi, que des sons bâtards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la Composition, qui est en effet comme l'harmonie du discours, dont l'usage est naturel à l'homme, qui ne frappe pas simplement l'oreille, mais l'esprit: qui remue tout à la fois tant de différentes sortes de noms, de pensées, de choses, tant de beautés & d'élégances, avec lesquelles notre ame a comme une espece de liaison & d'affinité: qui par le mélange & la diversité des sons insinue dans les esprits, inspire à ceux qui écoutent, les passions mêmes de l'Orateur, & qui bâtit sur ce sublime amas

REMARQUES.

(5) *Cependant ce ne sont ... ne persuadent rien;* LONGIN, à mon sens, n'a garde de dire que les instrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, ne disent & ne persuadent rien. Il dit: *Cependant ces images & ces imitations ne sont que des organes bâtards pour persuader, & n'approchent point du tout de ces moyens qui, comme j'ai déjà dit, sont propres & naturels à l'homme.* LONGIN veut dire que l'harmonie qui se tire des différens sons d'un instrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'est qu'une foible image de celle qui se forme par les différens sons, & par la différente flexion de la voix; & que cette dernière harmonie, qui est naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre pour persuader, & pour émouvoir. C'est ce qu'il seroit fort aisé de prouver par les exemples. DAC.

de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribue beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours, & à toutes ces autres beautés qu'elle renferme en soi; & qu'ayant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout tems les ravir & les enlever? Il y auroit de la folie à douter d'une vérité si universellement reconnue, & (6) * l'expérience en fait foi.

(7) Au reste, il en est de même des discours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale excellence à l'assemblage, & à la juste proportion de leurs membres: de sorte même qu'encore qu'un membre séparé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous ensemble ne laissent pas de faire un corps parfait. * Ainsi les parties du Sublime étant divisées, le Sublime se dissipe entièrement: au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la période leur donne du son & de l'emphâse. C'est pourquoi on peut comparer le Sublime dans les périodes, à un festin par écot auquel plusieurs ont contribué. Jusques-là qu'on voit (8) beaucoup de Poètes & d'Ecrivains qui n'étant point nés au Sublime, n'en ont jamais manqué néanmoins; bien

R E M A R Q U E S.

(6) *L'expérience en fait foi.*] L'Auteur, pour donner ici un exemple de l'arrangement des paroles, rapportoit un passage de *Démophilène*. Mais comme ce qu'il en dit est entièrement attaché à la langue Grecque, je me suis contenté de le traduire dans les *Remarques*. Voyez les *Remarques*. DESP. *Note Marginale*.

(7) *Au reste, il en est de même]*... leur donne du son & de l'emphâse. J'ai retraduit tout ce que j'indique. Voyez p. 122. DE ST. MARC.

(8) *beaucoup de Poètes]*... *suffisamment montré.*] Voyez *ibid.* p. 123. où cela se trouve encore traduit. DE ST. MARC.

que pour l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses, communes, & fort peu élégantes. En effet, ils se soutiennent par ce seul arrangement de paroles, * qui leur enfle & grossit en quelque sorte la voix : Si bien qu'on ne remarque point leur bassesse. (9) Philiste est de ce nombre. Tel est aussi Aristophane en quelques endroits, & Euripide en plusieurs, comme nous l'avons déjà suffisamment montré. Ainsi quand Hercule, dans cet Auteur, après avoir tué ses enfans, dit :

(10) Tant de maux à la fois (11) sont entrés dans mon âme,
Que je n'y puis loger des nouvelles douleurs :

Cette pensée est fort triviale. (12) Cependant il

R E M A R Q U E S.

(9) *Philiste est de ce nombre.*] Le nom de ce Poète est corrompu dans Longin : il faut lire *Philiscus* & non pas *Philistus*. C'étoit un Poète Comique, mais on ne sauroit dire précisément en quel temps il a vécu. DAC.

M. Dacier a raison de préférer ici *Philiscus* à *Philistus*. Mais ce pourroit bien être ce *Philiscus* de Corfou, un des sept Tragiques du second rang, qui a vécu sous Philadelphe, & a été Prêtre de Bacchus. TOLL.

(10) *Tant de maux &c.*] *Hercule furieux*. V. 1245. DESP.

Le Grec dit : je suis plein de maux ; & il n'y a plus de place où en mettre. DE ST. MARC.

(11) *CHANG. sont entrés dans mon âme.*] EDITION de 1683. Les Editions précédentes portoient : *ont assésé mon âme*. BROSS.

(12) *Cependant il la rend . . . d'harmonieux.*] M. Despréaux suit ici la fautive interprétation de Gabriel de Pezira. Ce n'est pas la pensée de Longin, qui dit à la lettre, en reprenant ce qui précède : *Ce qu'il dit est fort trivial ; mais il devient Sublime, parce que par la Composition il répond, suppléé, au Sublime* ; c'est-à-dire, *il ressemble au Sublime*. Suivant une légère correction de Tottius, que M. Capperonnier paroit adopter, & que M. Pearce rejette, il faut traduire : *Ce qu'il dit est fort trivial, mais la Composition le fait ressembler au Sublime*. DE ST. MARC.

la rend noble par le moyen de ce tour qui a quelque chose de musical & d'harmonieux. Et certainement pour peu que vous renversiez l'ordre de sa période, vous verrez manifestement (13) combien Euripide est plus heureux dans l'arrangement de ses paroles, que dans le sens de ses pensées. (14) De même dans sa Tragédie intitulée, (15) Dirce traînée par un taureau :

(16) Il tourne aux environs dans sa route incertaine :
Et courant en tous lieux où sa rage le meine,
Traîné après soi la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette Pensée est fort noble à la vérité; mais il

R É M A R Q U E S.

(13) *combien Euripide... ses pensées.*] Il y a dans le Grec: qu'EURIPIDE est plus Poète par la Composition que par la Pensée; c'est-à-dire, qu'il écrit plutôt qu'il ne pense en Poëte. Ce jugement ressemble en quelque chose à celui qu'OVIDE, *Ann. Liv. I. Ellg. XV. Vers 13.* porte de CALBIMAQUE.

*Battiades semper toto cantabitur orbe;
Quamvis ingenio non valet, arte valet.*

DE ST. MARC.

(14) *De même... taureau.]* Le Grec dit seulement: Il dit aussi de Dirce traînée par un Taureau. DE ST. MARC.

(15) CHANG. *Dirce traînée par un taureau.]* Cette correction fut faite dans l'Édition de 1701. Il y avoit dans les autres: *Dirce emportée par &c.* Surquoi M. Dacier fit cette Remarque, que M. Despréaux a suivie: „ Longin dit; traînée par un Taureau, & il falloit conserver ce mot, parce qu'il explique l'Histoire de Dirce, que Zethus & Amphion attacherent par les cheveux à la queue d'un Taureau, pour se vanger des maux qu'elle & son mari Lycus avoient faits à Antiope leur mere”. BROSS.

Cette Note de M. Dacier, qui se trouve dans l'Édition de 1683; & dans Tollius, manque dans les Éditions de 1701. & de 1713. DE ST. MARC.

(16) *Il tourne &c.]* DIRCÉ ou ANTIOPE, Tragédie perdue. Voyez les fragmens de M. Barthe. DESP.

faut avouer que ce qui lui donne plus de force, c'est cette harmonie qui n'est point précipitée * ni emportée comme (17) une masse pesante, mais dont les paroles (18) se soutiennent les unes les autres, & où il y a plusieurs pauses. En effet, ces pauses sont comme autant de fondemens solides, sur lesquels son discours s'appuie (19) & s'éleve.

CHAPITRE XXXIII.

De la mesure des Périodes,

AU contraire il n'y a rien qui rabaisse davantage le Sublime que ces nombres rompus, & qui se prononcent vite; tels que sont les Pyrrhiques, les Trochées & les Dichorées, qui ne sont bons que pour la danse. (1) * En effet toutes ces sortes de

R E M A R Q U E S.

1°. *Le Grec dit:* De quelque côté qu'il se jette, en se tournant de toutes parts, il prend & traîne avec lui la femme, le rocher, & le chêne, changeant toujours de route.

2°. Voyez p. 49. ce que M. Silvain, pense de cet endroit d'*Euripide*. Je dois avertir, que dans cet Exemple & le précédent, on chercheroit en vain ce que *Longin* y veut faire remarquer. L'Artifice de la *Composition d'Euripide*, dépend du son de chacun des mots, qu'il emploie, & de la place qu'il leur donne. C'est ce qui ne sçauroit passer dans une autre Langue. M. *Despréaux* n'a pu que traduire noblement. DE ST. MARC.

(17) *une masse pesante,*] Il falloit dire selon le Grec: *une espèce de masse roulante.* DE ST. MARC.

(18) *se soutiennent les unes les autres,*] Il faudroit: *se font obstacle les unes aux autres.* Cela répond à cette Harmonie qui n'est point précipitée. DE ST. MARC.

(19) *& s'éleve.*] Il faut ajouter: *vers une grandeur solide.* DE ST. MARC.

CHAP. XXXIII. (1) *En effet, toutes ... avant qu'elle arrive.*] 1°. *LONGIN dit:* En effet, tout ce que l'on ex

pieds & de mesures n'ont qu'une certains mignardise & un petit agrément, qui a toujours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'est que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air, ne s'arrêtent point au sens des paroles, & sont entraînés par le chant: * de même, ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naître du discours; & impriment simplement dans

R E M A R Q U E S.

1^{re} prime avec des Nombres trop élégans & trop recherchés, paroît d'abord n'avoir qu'un léger agrément, & n'être nullement propre aux Passions, parce qu'il marche toujours du même train. Et ce qu'il y a de pis, c'est que, comme dans ce que l'on chante, l'air distraît l'attention des Auditeurs de la chose, dont il s'agit, pour les contraindre à se fixer sur lui-même; de même, dans ce que l'on dit, les Nombres trop élégans & trop recherchés produisent chez les Auditeurs, non l'impression, que le Discours devoit faire, mais la seule impression, qui naît du Nombre même; en sorte que souvent ils prévoient comment les Périodes doivent tomber; & frappant du pied de la même manière que celui qui parle, ils sont les premiers à former comme un Chœur pour marquer la chute des Périodes.

2^e. Je n'ai voulu que rendre la Lettre de ce passage, autant que cela se peut en notre Langue. Il faut, pour l'entendre, supposer que les Orateurs, en parlant en public, avoient coutume de marquer la mesure & la cadence de leurs Périodes en frappant du pied, de même à-peu-près que les Acteurs Tragiques marquoient, comme dit Horace la mesure de l'AMBE SENAIRE, *ter pede percusso*.

3^e. Je ne vois pas pourquoi M. Despréaux, M. Dacier, & Tollius veulent entendre de la Danse ce que Longin dit en finissant. Il a commencé par une Comparaison de l'Harmonie des Airs Chantans avec l'Harmonie du Discours. Ces Airs se chantoient à voix seule ou bien en Chœur. La fin de la Période de Longin ne contient que des Métaphores relatives à la Comparaison qui précède; & le tout se doit entendre du Chant, ainsi que M. Pearce & M. l'Abbé Gori l'ont entendu. DE ST. MARE.

Preille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette chute qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le prévient, marquant, comme en une danse (2) la chute avant qu'elle arrive.

(3) * C'est encore un vice qui affoiblit beaucoup le discours, * quand les périodes sont arrangées

R E M A R Q U E S.

(2) *CHANG. la chute avant &c.*] Dans les premières ÉDITIONS, *la cadence avant &c.* BROSS.

(3) *C'est encore un vice &c.*] *Longin* est si concis à la fin de ce Chapitre, qu'il en est extrêmement obscur. J'essaierai de le faire entendre, en conservant de mon mieux ses idées & ses expressions. *C'est quelque chose de contraire à la Grandeur, que les NOMBRES trop serrés, qui coupés en Syllabes breves & composés de peu de Lettres, sont attachés les uns aux autres, comme par une suite de clous qui les forcent à s'unir.* Cela n'est pas fort clair; ce que je puis ajouter, c'est qu'il me semble que *Longin* veut dire que les *Nombres* (car il s'agit ici de *Nombres*) qui se serrent trop les uns les autres, c'est-à-dire, qui sont composés de Mots, dont les Syllabes, courtes par rapport à la quantité des Lettres, & brèves par rapport aux tems de la Prononciation, sont trop pressées les unes sur les autres, que ces sortes de *Nombres*, dis-je, ne peuvent pas convenir au *Genre Sublime*. Si ce n'est pas-là sa pensée, je ne l'entens point. Passons à ce qui suit. Je serai forcé de paraphraser un peu pour être clair. *De plus le Style trop concis fait aussi beaucoup de tort au SUBLIME; car la Grandeur resserrée dans un trop petit espace, est comme estropiée.* Je crois que si l'on veut faire quelque attention à ces paroles, on n'aura plus aucun doute sur tout ce que j'ai dit de l'Objet de ce *Traité*. *LONGIN* continue; *Mais je ne prétens pas parler ici de ce qui, renfermé dans ses justes bornes, a la force, qui lui convient; mais de ce qui se trouve absolument trop court, & haché, comme en menues parcelles. La brièveté, quand elle est excessive, embarrasse l'esprit; mais quand elle a sa véritable mesure, elle conduit au sens par le plus droit chemin.* Pour traduire ainsi cette dernière Phrase, je me suis fondé sur ce passage de *Quintilien*, Liv. IV. Chap. II. p. 233. *Græcorum aliqui aliud circumcisam ex*

avec trop de soin, ou quand les membres en sont trop courts, & ont trop de syllabes brèves, étant d'ailleurs comme joints & attachés ensemble avec des cloux aux endroits où ils se desunissent. Il n'en faut pas moins dire des périodes qui sont trop coupées. Car il n'y a rien qui estropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit espace. Quand je défends néanmoins de trop couper les périodes, * je n'entens pas parler de celles (4) qui ont leur juste étendue, mais de celles qui sont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper son stile, cela arrête l'esprit; (5) au lieu que de le diviser en périodes, cela conduit le lecteur. * Mais le contraire en même temps apparoit des périodes trop longues; & toutes ces paroles recherchées pour alonger mal à propos un discours, sont mortes & languissantes.

R E M A R Q U E S.

positionem, id est SYNTOMON, aliud brevem (id est SYNCOPEM) putaverunt; quod illa (SYNTOMOS) supervacuis caeteret; hæc (SYNCOPE) possit aliquid ex necessariis desiderare. LONGIN finit par dire: *Il est certain au contraire que ce que l'on allonge trop, est, par l'excès même de sa longueur, destitue de force.* DE ST. MARC.

(4) *qui ont leur juste étendue.* TOLL.

Ce Traducteur suit une autre leçon, & même contraire à celle qu'il a suivie dans sa Version Latine. DE ST. MARC.

(5) *au lieu que de le diviser en périodes.* Au lieu qu'une brièveté louable le conduit & l'éclaire. TOLL.

Le Grec est défectueux en cet endroit, & l'on le traduit comme on le peut. DE ST. MARC.

CHAPITRE XXXIV.

De la bassesse des termes.

UNE des choses encore qui avilit autant le discours, c'est (1) la bassesse des termes. Ainsi nous voyons (2) dans Hérodote une description de tempête, qui est divine pour le sens; mais il y a mêlé des mots extrêmement bas; comme quand il dit: * *La Mer commençant à bruire.* Le mauvais son de ce mot, *bruire*, fait perdre à sa pensée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent dispersés par la tempête, firent une fin peu agréable.* Ce mot *balotter* est bas; & l'épithète de *peu agréable* n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

(3) De même, l'Historien (4) Théopompus a

REMARQUES.

CHAP. XXXIV. (1) *la bassesse*] Le Grec dit: *la petitesse.* Je crois qu'il falloit se servir de ce terme, parce que *Longin* ne se borne pas à parler ici des termes, qui, dans leur signification, offrent des *idées basses.* Il y parle principalement des Mots, dont le son est trop *petit*, trop *grêle*, & ne répond pas à la dignité des choses, qu'ils expriment. *Dua res sunt*, dit *Cicéron* dans son ORATEUR, Chap. XLIX. *qua permulceant aures, sonus ac numerus. Quare verba legenda sunt potissimum bene sonantia.* *LONGIN*, après avoir parlé du *Nombre*, devoit nécessairement dire quelque chose du *Son des Mots.* Et c'est ce qu'il fait, en passant, dans ce Chapitre. Je ne dirai rien sur la Traduction du commencement. *M. Despréaux*, en voulant l'adapter à notre Langue, a dû nécessairement s'écarter de l'Original. DE ST. MARC.

(2) *dans Hérodote*] Liv. VII. pag. 446. & 448. édition de Francfort. DESP.

(3) *De même, ... qu'il y a mêlé.*] *LONGIN* dit: De même *THÉOPOMPE* ayant décrit d'une manière sublime la décente des Perses en Egypte, * a rendu le tout répréhensible par certains Mots trop petits. DE ST. MARC.

(4) *Théopompus*] Livre perdu. DESP, N. M.

fait une peinture de la descente du Roi de Persé dans l'Egypte, qui est miraculeuse d'ailleurs; mais il a tout gâté par la bassesse des mots qu'il y a mêlé. *T a-t-il une Ville, dit cet Historien, & une Nation dans l'Asie, qui n'ait envoyé des Ambassadeurs au Roi? T a-t-il rien de beau & de précieux qui croisse, ou qui se fabrique en ces Pays, dont on ne lui ait fait des présens? Combien de tapis & de vestes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & (5) les autres historides de couleurs? Combien de tentes dorées & garnies de toutes les choses nécessaires pour la vie? Combien de robes & de lits somptueux. (6) Combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses ou artistement travaillés? Ajoutez à cela (7) un nombre infini d'armes étrangères & à la Grecque: une foule incroyable de bêtes de voiture, & d'animaux destinés pour les sacrifices: (8) des boisseaux remplis de toutes les cho-*

R E M A R Q U E S

(5) *les autres historides de couleurs?* Je ne sçais si cette expression a jamais été du bel usage. Elle passeroit aujourd'hui pour basse & triviale. Il falloit dire: *les autres mêlées de différentes couleurs.* Le mot Grec signifie, *variegata, versicolore, variis coloribus ornata.* DE ST. MARC.

(6) *Combien de vases d'or ... travaillés?* 1°. Le Grec dit: Et de plus de l'argent gravé, de l'or mis en œuvre, des gobelets, des vases, dont vous auriez vu les uns ornés de pierres précieuses, & les autres travaillés avec beaucoup d'art & de magnificence.

2°. Par cet *argent gravé*, cet *or mis en œuvre*, je crois qu'il faut entendre des Monnoies d'or & d'argent. DE ST. MARC.

(7) *un nombre infini d'armes?* Le Grec porte: *des milliers innombrables.* Sur quoi M. De Fevres qui trouve tout ce morceau de THÉOPOMPE puéril, & sentant l'École, s'écrie: *Quin & illa Hyperbole, ... (innumerabiles myriades) nugatoria est; nam ... (unitates innumerabiles) non minorem numerum efficiunt, quàm nullus unquam numerus efficietur.* DE ST. MARC.

(8) *des boisseaux remplis de toutes les choses propres pour*

ses propres pour réjouir le goût : (9) des armoires & des sacs pleins de papier, & de plusieurs autres ustenciles ; & une si grande quantité de viandes salées de toutes sortes d'animaux, (10) que ceux qui les voyoient de loin, pensoient que ce fussent des collines * qui s'élevoient de terre.

(11) De la plus haute élévation il tombe dans la dernière bassesse ; à l'endroit justement où il de-

R E M A R Q U E S.

réjouir le goût :] Voyez *Athènes*, Liv. II. pag. 67. édition de Lyon. DESP.

Le Grec dit : beaucoup de boisseaux d'assaisonnemens. DE ST. MARC.

(9) des armoires & des sacs pleins de papier,] 1°. THÉOPOMPUS n'a point dit des sacs pleins de papiers, car ce papier n'étoit point dans les sacs ; mais il a dit : des armoires, des sacs, des rames de papier, &c. & par ce papier il a entendu du gros papier pour envelopper les drogues & les épiceries dont il a parlé. DAC.

Ne dirait-on pas que M. Dacier y étoit présent ? Mais je ne dois pas oublier d'avertir, qu'il doit les rames de papier à M. Le Febvre.

2°. Ce que nous appellons *Armoires*, est un Meuble peu commode pour une armée ; & le terme Grec auquel celui-là répond ne signifie point cela, mais des especes de sacs de cuir, qui servoient à transporter la farine ou le pain.

3°. Traduisez donc : un grand nombre d'outres, & de sacs remplis de parchemin, de papier, & de toutes sortes d'autres choses utiles. Je rends compte de cette maniere de traduire, dans les *Remarques sur la Traduction*. DE ST. MARC.

(10) que ceux ... de terre,] Il faut : que ceux qui s'approchoient de leurs monceaux, les prenoient de loin pour des collines ou des tertres élevés les uns vis-à-vis les autres. DE ST. MARC.

(11) De la plus haute élévation &c.] 1°. Je préférerois, Des hautes pensées il descend aux basses : tout au contraire des préceptes de l'Art qui nous enseigne d'élever toujours le discours de plus en plus. TOLL.

2°. Traduisez ; De ce qu'il y a de plus Sublime ; il descend à ce qu'il y a de plus bas, lorsqu'il devoit au contraire s'élever de plus en plus.

voit le plus s'élever. (12) Car mêlant mal-à-propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boiffeaux, des ragoûts & des sacs, il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes & des vases d'or, au milieu de

R E M A R Q U E S.

3°. La réflexion de *Longin* est conforme à ce précepte de *Quintilien*, Liv. IX. Chap. IV. pag. 591. *Covendum est, ne decrescat Oratio, & fortiori subjungatur aliquid infirmius, ut sacrilegio fur, aut latroni petulans. Augeri enim debent sententia, ut optime CICERO: Tu, inquit, istis faucibus, istis lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate. Aliud enim majus alio supervenit. At si cepisses à toto corpore, non bene ad latera saucesque descenderes.* DE ST. MARÇ.

(12) *Car mêlant ... la bouche de leur Maître.*] 1°. *LONGIN dit*: En mêlant dans l'admirable narration de tout cet appareil des outres, des assaisonnemens, des sacs, il a fait comme la peinture d'une cuisine. Car de même que si quelqu'un alloit porter & placer des outres & des sacs, parmi tous ces ornemens, parmi des vases & des gobelets d'or, & garnis de pierreries, de l'argent gravé, des tentes dorées de toutes parts; ce seroit quelque chose de vilain à la vue: de même aussi ces sortes de Mots font le déshonneur de l'Elocution, & lorsqu'on les y place mal-à-propos, ils y font comme des marques de stérilité. *Théopompe* pouvoit, en quelque sorte, parcourir en passant, ce qu'il dit que l'on soupçonnoit être des collines; & dire du reste de cet appareil en prenant un tour différent: *des chameaux, une multitude de bêtes de charge, portant tout ce qu'il faut pour l'usage & les délices de la table, ou des monceaux de grains & de fruits de toute espèce, & de ce qu'il y a de plus délicat soit en viandes, soit en friandises.* Ou bien enfin, (s'il en vouloit dire suffisamment, comme en effet il l'a voulu) ne pouvoit-il pas dire encore: *tous ces Mêts délicats que les Officiers de bouche savent mettre en usage?*

2°. Quelque raisonnable que paroisse la Critique que *Longin* fait ici de *Théopompe*, elle n'a pas été du goût du P. *Cassini*, qui dans son I. Liv. *De Eloquentia sacra & humana*, Chap. XX. dit: *DIONYSIUS LONGINUS, mordax Criticus, eum (THEOPOMPUM) irridet; quòd ubi dona*

l'argent & des diamans, il mit en parade des sacs & des boisseaux, cela feroit un vilain effet à la vue: Il en est de même des mots bas dans le discours, & ce font comme autant de taches & de marques honteuses qui flétrissent l'expression: Il

R E M A R Q U E S.

*regi Persarum ab Asiaticis oblata commemorat, post stragulam vestem, purpuram, tabernacula aurea, peristromata, emblemata, carnes etiam victimarum salsas, regi oblatae ad alendum exesctum, commemorat: Debebat, inquit, ista minuta, aut omittere, aut initio collocare, ut à minoribus ad majora ascenderet: sed in eo frigidus est, & frustra mordax LONGINUS. Erat enim fidelis Historici, & prudentis, post opulenta principum dona, tenuiorum quoque in colendo rege studia commemorare; & rem, ut gesta est, describere. Quod si tantopere petasionem avertatur, quis & HOMBRUM, suum numen, reprehendit, qui tam simpliciter rem coquinariam à principibus obviat describit: & quid hoc est, nisi * (Culinæ) quod insectatur in THEOPOMPO (Vifio) est?*

3°. Le P. Caussin, dit M. GIBERT, (*Jugem. des Sav. T. I. Art. de Longin*), „ prétend justifier *Théopompe*, „ parce que les détails qu'on y reprend étoient, dit-il, „ d'un Historien fidèle. Mais outre que la fidélité d'un „ Historien n'exigeoit point ces détails, selon M. Bayle; „ (*Diction. Art. de Théopompe*); il est clair qu'autre „ chose est d'être fidèle, autre chose est d'avoir du grand „ Et assurément, pour n'avoir pas confondu ces deux „ choses, *Longin* ne méritoit pas qu'on le traitât de „ Critique mordant & froid”.

4°. Ce n'est pas la tout-à-fait ce qu'il falloit répondre au P. Caussin, qui raisonne sur un principe vrai, mais qui l'applique mal, & qui n'a pas compris quel est l'esprit de la Critique de *Longin*, auquel il répond de mémoire, & dont il rend inidèlement les pensées. Notre Rhéteur blâme *Théopompe*, premièrement de ce qu'ayant entrepris d'écrire l'Histoire dans le Genre Sublime d'Eloquence, il se laissa aller à des détails, qui ne conviennent point à ce Genre, parce qu'ils engagent à faire usage de termes, qu'il n'admet point: secondement, de ce qu'ayant en particulier commencé la Narration sur le ton le plus Sublime, il la finit par y mêler des termes, qui n'offrent que des Idées basses. On ne peut douter que ce ne soit là ce que *Longin* veut

n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en général, à propos de ces montagnes de viandes sèches, & du reste de cet appareil: qu'on envoya au Roi des chameaux & plusieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choses nécessaires pour la

REMARQUES.

dire, puisqu'il propose différentes manières de donner noblement l'idée de toutes ces petites choses, qu'il croit qu'il ne convenoit pas à *Theopompe* de nommer dans cet endroit. A l'égard de la fidélité qu'un *Historien* doit observer dans le détail des petites choses, j'étais bien de l'avis du P. *Cassini*. Mais je crois en même-tems qu'il faut prendre ses précautions pour ne pas s'avilir. Il n'y a rien que l'Histoire ne puisse dire; mais ce n'est pas dans le cours d'une Narration du *Stile Sublime* qu'elle doit faire entrer brusquement de petites circonstances, qu'elle est forcée d'exprimer en termes bas & petits. S'il est du devoir de l'*Historien* de rapporter ces petites circonstances, il faut qu'il s'y prenne de loin, & que par une dégradation insensible de teintes il arrive à ces petits objets; & que se relevant ensuite insensiblement encore par les mêmes degrés, il se remette au ton, qu'il avoit quitté. Ce sont ces précautions, dont *Theopompe* n'avoit point fait usage, qui mettent la Critique de *Longin* hors d'atteinte.

5°. On a vu ci-devant en différens endroits, quels éloges M. *Pearce* donne à *Longin*. Mais cet habile homme a du sens & du goût, & l'on va voir qu'il ne lous point en *Commentateur*. Voici sa Note sur cet endroit, que je rapporte dans ses propres termes, quoiqu'elle soit un peu longue. Mais j'aime mieux prendre ce parti, que de risquer en la traduisant, de ne la pas rendre à son gré. *Libere liceat loqui, quod sentio*; dit-il, LONGINUM hic arbitratur à proposito suo paululum aberrare, & itaque in his THEOPOMPI verbis citatis calpare, quam quæ postularer hujus sectionis materia: de exilitate, que sit propter ingratum vocum sonum, vel propter eorum significationem parum rerum ponderi respondentem, tradere. Nosse in principio Sectionis instituerat: nunc vero reprehendit in THEOPOMPO tum ordinem rerum (quippe quæ Sublimioribus Humilliora postposuit), tum res quasdam nimis humiles, totamque descriptionem dehonestantes. Rectè hoc utramque calpat LONGINUS, at hic non erat hîc aptus locus. Cette Critique est jusqu'à présent très-judicieuse & très-juste. Lon-

bonne chere & pour le plaisir : ou des morceaux de viandes les plus exquisés, & tout ce qu'on scauroit s'imaginer de plus ragoutant & de plus délicieux. Ou, si vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de

R E M A R Q U E S.

gin s'écarte de son sujet ; & , ce qu'il y a de pis, il s'en écarte, en croyant s'y renfermer. Il lie ce qu'il dit de *Theopompe*, à ce qu'il avoit dit d'*Hérodote*, par un *Et semblablement* ; & rien au fonds n'est moins semblable. Au sujet des termes d'*Outres*, de *Sacs*, d'*Assaisonnemens*, M. PEARCE ajoute : *Satis exprimunt sensum Auoris ; sed sensus ille, quem exprimunt, hac magnifica descriptione prorsus indignus est. Neque solum hoc LONGINO vitio vertendum esse arbitror (quis enim culpa omnino caret ? nemo certe, si ne LONGINUS quidem) ; nam in Sect. X. (CHAP. VII. à la fin.) cum dicit constare HOMERUM scripsisse ODYSSEAM post ILIADA ex eo quod Herods in ODYSSEA loquuntur de malis, qua passi erant in bello Trojano, tanquam multo ante sibi cognitis & expertis ; cum hoc, inquam, argumenti loco profert, nihil agit : Poeta enim ille, qui non nisi tertio post bellum Trojanum saculo vixit, potuit etiam in ODYSSEA, si eam ante ILIADA componendam susceperit, eo modo, quo dicit, de Heroum Graecorum ad Trojam arumnis dicere : neque tamen nego ILIADA ante scriptam fuisse quam ODYSSEAM, (LONGINUS hoc alitis argumentis probavit) ; hoc solum volo, illud argumentum parum sufficere. Sunt etiam, qui à LONGINI judicio abeant, cum profert velut ridicula ea, quæ HOMERUS dicit, de ULYSSIS SOCIIS in porcos mutatis, & de COLUMBIS, quæ JOVI infanti alimentum præbuerunt ; si hæc enim ALLEGORICE accipiamus, culpa forsitan carere reperientur. ULYSSIS SOCII post langam inediam cibum potumque nati, ebrii facti sunt ; quam rem Poeta per ALLEGORIAM narravit, eosque dixit (non immerito) in porcos conversos fuisse : quod verò ad COLUMBAS attinet, SAMUEL BOCHAR-TUS, in suo admirando opere, cui nomen PHALEG, rem pro sua singulari doctrina longe aliter tractavit. M. PEARCE est dans cette fin un peu plus Commentateur que je ne voudrois, non à l'égard de Longin, mais à l'égard d'*Homère*. On a peine à condamner des sottises consacrées par l'approbation de tant de Siècles ; & , plutôt que de souffrir à la juste censure qu'en fait un Criti-*

meilleur pour la bouche de leur Maître. (13) Car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses & de nulle considération, à moins qu'on n'y soit forcé par une nécessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite; & il est bon en cela d'imiter la Nature, qui en formant l'homme, n'a point exposé à la vue ces parties, qu'il n'est pas honnête de nommer & par où le corps se purge: mais, pour

R E M A R Q U E S.

que, qui ne montre nul part plus de jugement & de goût, que dans cette censure même, on aime mieux courir au subterfuge du *Sens Allégorique*. Mais si l'on admet une fois ces explications arbitraires, dont la *Raison* murmure, il n'y a point de *Fictions*, si grossières; si basses, si ridicules qu'elles puissent être? où l'*Imagination* ne trouve le moyen de découvrir des Idées Nobles, Grandes, Sublimes, ou du moins Raisonnables; & dès ce moment je soutiens que *Rabelais* est un Génie plus grand & plus élevé qu'*Homère*, à proportion de ce qu'il extravague d'avantage.

Spektatum admiffi rifum teneatis Amici?

Mais c'en est assez sur ce sujet. Achevons de rendre justice au bon sens de M. *Pearce*, en rapportant le reste de sa NOTE. *Hæc ausus sum*, dit-il, & in LONGINO reprehendere; neque enim, cum dico eum in scriptis judicandi ultra, quam vel optimi Critici, arbitror eum ultra, quam patitur natura humana, sapientem esse. DE STI MARC.

(13) Car il ne faut pas, ... n'en fût souillée.] Il falloit traduire: Car dans le SUBLIME il ne faut pas descendre à des termes rampans & grossiers, à moins qu'on n'y soit forcé par quelque nécessité; mais il conviendrait de se pourvoir de termes, qui répondissent à la dignité des choses: & d'imiter la Nature, qui lorsqu'elle a formé l'homme, n'a point mis sous nos yeux ces parties de notre corps qu'il ne faut point nommer; ni ces couloirs par où toute la masse se purge; mais qui les a cachés, autant qu'elle le pouvoit & qui, pour ne point gêner la beauté de tout l'animal, a détourné,

COM-

se servir des termes de Xénophon, (14) a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il lui a été possible, de peur que la beauté de l'animal n'en fût souillée. Mais il n'est pas besoin (15) d'examiner

R E M A R Q U E S.

comme dit XÉNOPHON, les canaux de ces sortes de choses de plus loin de la vue qu'il étoit possible. DE ST. MARC.

(14) a caché . . . de peur que la beauté de l'animal n'en fût souillée.] 1^o. La Nature favoit fort bien que si elle exposoit en vûe ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, la beauté de l'homme en seroit souillée; mais de la manière que Monsieur Despréaux a traduit ce passage, il semble que la Nature ait eu quelque espede de doute si cette beauté en seroit souillée, ou si elle ne le seroit point; car c'est à mon avis, l'idée que donnent ces mots, de peur que, &c. cela déguise en quelque manière la pensée de Xénophon, qui dit: *La Nature a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il a été possible, pour ne point souiller la beauté de l'animal.* DAC.

2^o. Cicéron a fort bien suivi Xénophon, lib. II. de Officiis (Chap. XXXV.) *Principio, corporis nostri magnam naturam ipsa videtur habuisse rationem; que formam nostram, reliquaque figuram: in qua esset species homesta eam posuit in promptu: que partes autem corporis ad naturam necessitatem data adspicuum essent deformem habitura, atque turpem, eas contexit atque abdidit. Hanc naturam tam diligentem fabricam imitata est hominum verecundia, &c.* TOLL.

3^o. La Note de M. Dacier est la chicane d'un Homme, qui ne savoit pas le François. Notre *De peur que*, mis entre deux Verbes, n'est pas plus dubitatif, que le *ne* des Latins entre deux Verbes. Il signifie constamment dans notre usage, *afin que* ou *pour que* avec une Négation.

4^o. Les pensées de Longin, de Xénophon & de Cicéron, ne sont pas de ces choses qu'il faille trop presser. On n'y retrouveroit plus le vrai, qu'elles semblent offrir. J'en dis autant de cet autre passage de Cicéron, Liv. II. de la Nature des Dieux, Chap. LVI. *Atque ut in aedificiis architecti advertunt ab oculis & naribus dominorum ea, que profuentia necessario tetri essent aliquid habitura: sic natura res similes procul amandavit à sensibus.* Ce n'est que de l'esprit, & rien de plus. DE ST. MARC.

(15) d'examiner de si près toutes les choses] IL faudroit: de compter l'une après l'autre toutes les choses. DE ST. MARC.

de si près toutes les choses qui rabbaissent le discours. (16) En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'ennoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait ramper.

CHAPITRE XXXV.

(1) *Des causes de la décadence des esprits.*

IL ne reste plus, mon cher Terentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit, il y a quelque jours, un Philosophe. Car il est bon

R E M A R Q U E S.

(16) *En effet, ... & le fait ramper.*] LONGIN dit: car comme nous avons montré ci-devant toutes les choses, qui rendent le Discours noble & Sublime, il est clair que celles qui leur sont contraires, le rendent aussi le plus souvent petit & méprisable. DE ST. MARC.

CHAP. XXXV. (1) *Des causes &c.*] Longin examine à la fin de ce *Traité*, pourquoi les *Orateurs Sublimes* étoient si peu communs de son tems. Mais il paroît n'introduire un *Philosophe* ici, que pour faire dire à ce Personnage emprunté, ce qu'il pensoit lui-même touchant l'utilité, dont est la liberté du *Gouvernement Démocratique*, pour élever les esprits des *Orateurs* jusqu'au *Sublime*. Il est donc à croire que ce sont les propres sentimens de Longin sur cette matière, que le *Philosophe* expose; & que ce qu'il lui répond, il le donne à la crainte qu'il avoit de se rendre suspect aux Empereurs, s'il s'étoit déclaré trop ouvertement le partisan de la liberté, s'il avoit dit crûment que la rareté des *Orateurs Sublimes* ne venoit que de ce que, sous une *Monarchie*, *Eloquence* ne peut pas aspirer à des récompenses aussi grandes que celles qu'elle pouvoit espérer dans les *Républiques*. Je dois ces réflexions à M. Pearce. Au reste ce que le *Philosophe* dit des causes de la disette des *Orateurs Sublimes*, se rapporte pour le fonds des choses, à ce que Cicéron dans le II. Liv. des *Tusculanes*, Chap. II.

de l'éclaircir; & je veux bien, (2) pour votre satisfaction particuliere, l'ajouter encore à ce Traité.

Je ne sçaurois assez m'étonner, me disoit ce Philosophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans notre siecle il se trouve assez d'Orateurs qui sçavent manier un raisonnement, & qui ont même le style oratoire: qu'il s'en voit, dis-je, plusieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & sur-tout de l'agrément dans leurs discours: mais qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort haut dans le Sublime. Tant la stérilité maintenant est grande parmi les esprits. N'est-ce point, pourfuiroit-il, ce qu'on dit ordinairement, que c'est le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands génies, puisqu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'Orateurs habiles ont fleuri, & sont morts avec lui? En effet, ajoutoit-il, il n'y a peut-être rien qui élève davantage l'ame des grands Hommes que la liberté, ni qui excite & réveille plus puissamment en nous ce sentiment na-



R E M A R Q U E S.

& dans le *Brutus*, Chap. XII. *Vellius Paterculus*, Liv. I. Chap. XVII. *Sénèque* dans la *Préface* du I. Liv. des *Controverses*. Le *DIALOGUE De Causis corruptæ Eloquentiæ*, *PETRONE*, *Pline l'ancien*, Liv. XIV. *Sénèque le Philosophe*, *Epst.* CXIV. *Pline le jeune*, Liv. VIII. *Epst.* XIV. & plusieurs autres Anciens ont dit sur les causes de la corruption de l'Eloquence. *M. Silyain* termine son *Traité du Sublime* de la même maniere que *Longin* finit le sien: il en adopte les sentimens, & les fait valoir, en les rapprochant de nos idées & de nos mœurs. Tout ce qu'il dit est bon, & ce dernier Chapitre de son Ouvrage mérite d'être lu. DE ST. MARC.

(2) *CHANG. pour votre satisfaction*] Avant l'Édition de 1683. *pour votre instruction*. BROSS.

1°. Le Grec veut dire: *pour satisfaire le desir, que vous avez d'apprendre*.

2°. Ce Chapitre est le mieux écrit de la *Traduction* de *M. Despréaux*; mais c'est en même-tems un des moins

turel qui nous porte à l'émulation, & cette noblé ardeur de se voir élevé au-dessus des autres. Ajoutez que les prix qui se proposent dans les Républiques, aiguissent, pour ainsi dire, & achevent de polir l'esprit des Orateurs; leur faisant cultiver avec soin les talens qu'ils ont reçus de la nature: (3) Tellement qu'on voit briller dans les discours la liberté de leur pays.

R E M A R Q U E S :

fidèlement traduits; & c'est en bien des endroits le plus difficile à traduire, parce que le Texte n'en est rien moins que correct par-tout. Comme c'est un hors d'œuvre, & que mon dessein n'étoit que de procurer l'intelligence de la doctrine de *Longin*, je ne donnerai pas à ceci la même attention qu'à tout ce qui précède; & le Lecteur trouvera bon que je le renvoie à l'*Edition* de *M. Pearce*, qui seule peut donner l'intelligence de ce Chapitre, qu'il me faudroit retraduire en entier, & charger de tant de *Notes textuelles*, que j'en deviendrois importun. Je ne m'arrêterai donc que sur un très-petit nombre d'endroits. DE ST. MARC.

(3) *Tellement qu'on voit briller dans les discours la Liberté de leur pays.*] 1^o. *LONGIN* dit: *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la même liberté que dans leurs actions.* Il veut dire, que comme ces gens-là sont les maîtres d'eux-mêmes, leur esprit accoutumé à cet empire & à cette indépendance, ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté, qui est le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toujours dans le mouvement. Cela méritoit d'être bien éclairci; car c'est ce qui fonde en partie la réponse de *Longin*, comme nous l'allons voir dans la seconde *Remarque* après celle-ci. DAC.

2^o. *M. Pearce* adopte l'explication, que *M. Dacier* donne à ce passage; lequel en effet ne paroît pas susceptible d'un autre sens. A l'égard de la *Remarque* à laquelle *M. Dacier* renvoie, ce ne peut pas être à la seconde après celle-ci, puisqu'elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, comme on le verra dans les *Remarques sur la Traduction*. Elle y sera rapportée Chap. XXXV. N. 1. Il faut que *M. Dacier* ait voulu dire à la troisième *Remarque*, laquelle cependant ne se rapporte que très-indi-

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dès nos premières années à souffrir le joug d'une domination légitime, (4) qui avons été comme enveloppés par les coutumes & les façons de faire de la Monarchie, lorsque nous avons encore l'imagination tendre & capable de toutes fortes d'impressions: en un mot, qui n'avons jamais goûté de cette vive & féconde source de l'Eloquence, je veux dire, de la liberté: ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grands & magnifiques Flatteurs. C'est pourquoi il estimoit, disoit-il, qu'un homme même né dans la servitude étoit capable des autres sciences: mais que nul Esclave ne pouvoit jamais être Orateur. Car un esprit, continua-t-il, abattu & comme dompté par l'accoutumance au joug, n'oseroit plus s'enhardir à rien: tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de lui-même, & il demeure toujours comme en prison. En un mot, pour me servir (5) des termes d'Homere:

R E M A R Q U E S.

rectement à ce dont il s'agit ici. Quoiqu'il en soit on va voir cette autre Note, ci-dessous, Remarque 6. 1^o. DE ST. MARC.

(4) qui avons été comme enveloppés par les coutumes &c.] 1^o. Être enveloppé par les coutumes me paroît obscur; il semble même que cette expression dit tout autre chose que ce que Longin a prétendu. Il y a dans le Grec, qui avons été comme emmaillottés, &c. mais comme cela n'est pas François, j'aurois voulu traduire, pour approcher de l'idée de LONGIN, qui avons comme sucé avec le lait les coutumes, &c. DAC.

2^o. L'équivalent, que M. Dacier propose, me paroît d'autant meilleur, qu'il est impossible de traduire avec grace la *Métiaphère*, que Longin emploie dans ce passage. Le voici mot à mot. Pour nous qui vivons aujourd'hui, dit-il, nous paroissions avoir été dès l'enfance, imbus d'un véritable esclavage, dont les mœurs & les coutumes nous ont, dès nos premières pensées, enveloppés, pour ainsi dire, comme des langes, &c. DE ST. MARC.

(5) des termes d'Homere:] ODYSSE, Liv. XVII. v. 322. DESP.

*Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu première.*

De même donc que, si ce qu'on dit est vrai, ces boîtes où l'on enferme les Pygmées, vulgairement appellés Nains, les empêchent non seulement de croître, mais * les rendent même plus petits, par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps: ainsi la servitude, je dis * la servitude la plus justement établie, est une espèce de prison, où l'ame décroît & se rapetisse en quelque sorte. (6) * Je sçai bien qu'il est fort aisé à l'homme, &

R E M A R Q U E S.

Les paroles d'Homère veulent dire: *Le jour de la servitude ôte la moitié de la vertu.* DE ST. MARC.

(6) *je sçai bien qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est son naturel, &c.]* 1°. Monsieur Despréaux suit ici tous les Interprètes qui attribuent encore ceci au *Philosophe* qui parle à *Longin*. Mais je suis persuadé que ce sont les paroles de *Longin* qui interrompt en cet endroit le *Philosophe*, & commence à lui répondre. Je croi même que dans la Lacune suivante il ne manque pas tant de choses qu'on a cru, & peut-être n'est-il pas difficile d'en suppléer le sens. Je ne doute pas que *Longin* n'ait écrit: *Je sçai bien, lui répondis-je alors, qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est même son naturel de blâmer les choses présentes.* Mais, prenez y bien garde, ce n'est point la Monarchie qui est cause de la décadence des esprits, & les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames, que cette guerre sans fin qui trouble depuis si longtemps toute la terre, & qui oppose des obstacles insurmontables à nos plus généreuses inclinations. C'est assurément le véritable sens de ce passage; & il seroit aisé de le prouver par l'Histoire même du siècle de *Longin*. De cette manière, ce *Rhétteur* répond fort bien aux deux objections du *Philosophe*, dont l'une est que le gouvernement Monarchique causoit la grande stérilité qui étoit alors dans les esprits; & l'autre que dans les Républiques l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Républicains dans un mouvement continuel qui élevoit leur courage, qui aiguïsoit leur esprit, & qui leur

que c'est son naturel de blâmer toujours les choses présentes : (7) mais prenez garde que ***** Et certainement, pour suivis-je, si les délices d'une

R E M A R Q U E S.

inspiroit cette grandeur & cette noblesse, dont les hommes véritablement libres sont seuls capables. DAC.

2°. Monsieur Dacier a eu ici les yeux assez pénétrants pour voir la vérité. Voyez ma traduction, & mes remarques Latines. Pour peu qu'on y défère, on croira aisément qu'il faut traduire: *Alors prendnt la parole.* Il est fort aisé, mon ami, *dis-je*, & c'est le naturel de l'homme, de blâmer toujours les choses présentes: mais considérez, je vous prie, si on n'aura pas plus de raison d'attribuer ce manquement des grands esprits aux délices d'une trop longue paix, ou plutôt à cette guerre sans fin, qui ravageant tout, bride & retient nos plus nobles desirs. TOLL.

3°. Voici la traduction latine de TOLLIUS. *Hic ego, Proclive est, inquam, o bone, & hominibus perquam familiare, fastidire semper, & culpam presentia. Attamen videbis, ne forte hac universi terrarum orbis pax grandia nobis ingenia corrumpat: seu multo etiam magis, interminum illud & perpetuum, quod studia nostra cohibet, ac refranat, bellum.* Ces paroles renferment une sorte de contradiction.

4°. M. Dacier doit sa Note presque entière à M. Le Fevre, qui n'a rien vu de manqué en cet endroit, & qui s'est contenté d'y donner un sens, en corrigeant le Texte. DE ST. MARC.

(7) *mais prenez garde que*] 1°. * Il y a beaucoup de choses qui manquent en cet endroit. Après plusieurs raisons de la décadence des Esprits, qu'apportoit ce Philosophe introduit ici par Longin, notre Auteur vraisemblablement reprenoit la parole, & en établisoit de nouvelles causes; c'est à sçavoir la guerre qui étoit alors par toute la terre, & l'amour du luxe, comme la suite le fait assez connoître. DESP.

M. Despréaux s'est trompé. Le Texte est légèrement corrompu; mais il n'y manque rien. Longin dit, en reprenant le commencement de la Phrase: *Je pris alors la parole. Il est facile, dit-on, & naturel à l'Homme de se plaindre toujours du présent. Mais prenez garde que ce n'est point une paix régnant dans tout l'Univers, qui corrompt les grands Es-*

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtemps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice; où tous nos talens font comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui font si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

pris; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont assiéges, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siecle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames.*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: *à plus forte raison*, qu'il retrancha dans l'Édition de 1683. BROSS.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: *plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté.* CAPPER.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA MOLESSE. TOLL. Cette Note de Tollus est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Faste & (12) la Moleffe, qui ne font point des enfans bâtards, mais leurs vraies & legitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait éclore (13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui : il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun : il

REMARQUES,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez *Rem. sur la Trad. DE ST. MARC.*

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) la Moleffe.] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie luxe, délices, & peut fort bien se rendre par Moleffe. Le mot Arrogance traduit un autre terme qui n'est point de Longin, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase ; mais une correction de Vossius, que Tullius a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de M. Pearce. DE ST. MARC.

(13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie.] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, l'Injustice, le mépris des Loix, & la Débauche. DE ST. MARC.

(14) Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.] LONGIN dit : Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtemps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traite dans le précipice; ou tous nos talens font comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui font si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

pris; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont assiegees, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siecle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames.*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: *à plus forte raison*, qu'il retrancha dans l'Édition de 1683. BROSS.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: *plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté.* CAPPER.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA Moleste. TOLL. Cette Note de Tollus est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Fasté & (12) la Moleste, qui ne font point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait éclore (13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui: il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun: il

REMARQUES,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez *Rem. sur la Trad. DE ST. MARC.*

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) la Moleste.] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie luxe, délices, & peut fort bien se rendre par Moleste. Le mot Arrogance traduit un autre terme qui n'est point de Longin, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase; mais une correction de Vossius, que Tollus a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de M. Pearce. DE ST. MARC.

(13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie.] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, l'Injustice, le mépris des Loix, & la Débauche. DE ST. MARC.

(14) Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.] LONGIN dit: Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtemps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens font comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui sont si riches, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

pris; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont assieges, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siecle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames,*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: *à plus forte raison*, qu'il retrancha dans l'Édition de 1683. BROSS.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: *plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté.* CAPPER.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA Molese. TOLL. Cette Note de Tollius est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Faste & (12) la Molesté, qui ne font point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait éclore (13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui: Il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun: il

REMARQUES,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez *Rem. sur la Trad. DE ST. MARC.*

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) la Molesté.] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie luxe, délices, & peut fort bien se rendre par Molesté. Le mot *Arrogance* traduit un autre terme qui n'est point de Longin, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase; mais une correction de *Vossius*, que *Tollius* a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de M. Pearce. DE ST. MARC.

(13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie.] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, l'Injustice, le mépris des Loix, & la Débauche. DE ST. MARC.

(14) Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.] LONGIN dit: Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtems toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traite dans le précipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarece, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui sont si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

pris; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont assiéees, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siecle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames.*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: à plus forte raison, qu'il retrancha dans l'Édition de 1683. BROSS.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté. CAPPER.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA MOLESSE. TOLL. Cette Note de Tollius est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Faste & (12) la Molesté, qui ne font point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait éclore (13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui: il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun: il

R E M A R Q U E S,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez *Rem. sur la Trad. DE ST. MARC.*

(11) *Et* Cet *Et* manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) *la Molesté.*] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie luxe, délices, & peut fort bien se rendre par *Molesté*. Le mot *Arrogance* traduit un autre terme qui n'est point de *Longin*, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase; mais une correction de *Vossius*, que *Tollius* a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de M. Pearce. DE ST. MARC.

(13) *l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie.*] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, *l'Injustice, le mépris des Loix, & la Débauche.* DE ST. MARC.

(14) *Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.*] *LONGIN* dit: Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtems toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traite dans le précipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui sont si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

pris; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont assiéges, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siecle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames.*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: à plus forte raison, qu'il retrancha dans l'Édition de 1683. BROSS.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté. CAPPER.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA Molesse. TOLL. Cette Note de Tollius est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Faste & (12) la Molesté, qui ne font point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait éclore (13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui : il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun : il

R E M A R Q U E S,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez *Rem. sur la Trad. DE ST. MARC.*

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) la Molesté.] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie luxe, délices, & peut fort bien se rendre par Molesté. Le mot Arrogance traduit un autre terme qui n'est point de Longin, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase; mais une correction de Vossius, que Tullius a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de M. Pearce. DE ST. MARC.

(13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie.] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, l'Injustice, le mépris des Loix, & la Débauche. DE ST. MARC.

(14) Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.] LONGIN dit: Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtemps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens font comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui sont si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

pris; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont assieges, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siecle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames.*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: *à plus forte raison*, qu'il retrancha dans l'Édition de 1683. BROSS.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: *plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté.* CAPPER.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA Moleffe. TOLL. Cette Note de Tollius est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Faste & (12) la Moleffe, qui ne font point des enfans bâtards, mais leurs vraies & legitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait éclore (13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui: il ne sauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun: il

REMARQUES,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez *Rem. sur la Trad. DE ST. MARC.*

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) la Moleffe.] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie *luxue, délices*, & peut fort bien se rendre par *Moleffe*. Le mot *Arrogance* traduit un autre terme qui n'est point de *Longin*, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase; mais une correction de *Vossius*, que *Tollius* a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de *M. Pearce*. DE ST. MARC.

(13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie.] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, *l'Injustices, le mépris des Loix, & la Débauche*. DE ST. MARC.

(14) Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.] *LONGIN* dit: Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtemps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traite dans le précipice, où tous nos talens font comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui font si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

pris; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont asségées, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siècle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames.*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: à plus forte raison, qu'il retrancha dans l'Édition de 1683. Bross.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté. CAPPER.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA Moleffe. TOLL. Cette Note de Tollius est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Pâste & (12) la Moleste, qui ne font point des enfans bâtards, mais leurs vraies & legitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait écloré (13) l'Infolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui : il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun : il

REMARQUES,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez *Rem. sur la Trad.* DE ST. MARC.

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) la Moleste.] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie luxe, délices, & peut fort bien se rendre par Moleste. Le mot Arrogance traduit un autre terme qui n'est point de Longin, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase ; mais une correction de Vossius, que Tullius a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de M. Pearce. DE ST. MARC.

(13) l'Infolence, le Dérèglement, l'Effronterie.] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, l'Injustice, le mépris des Loix, & la Débauche. DE ST. MARC.

(14) Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.] LONGIN dit : Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtemps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens font comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui font si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

priis; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont asségées, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siècle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames.*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: à plus forte raison, qu'il retrancha dans l'Editon de 1683. Bross.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: *plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté.* CAPPER.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA Moleffe. TOLL. Cette Note de Tollus est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Fasté & (12) la Moleste, qui ne font point des enfans bâtards, mais leurs vraies & legitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait écloré (13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui : il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun : il

REMARQUES,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez *Rem. sur la Trad. DE ST. MARC.*

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) la Moleste.] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie *luxue, délices*, & peut fort bien se rendre par *Moleste*. Le mot *Arrogance* traduit un autre terme qui n'est point de *Longin*, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase ; mais une correction de *Vossius*, que *Tollius* a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de *M. Pearce*. DE ST. MARC.

(13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie.] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, *l'Injustices, le mépris des Loix, & la Débauche*. DE ST. MARC.

(14) Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.] *LONGIN* dit : Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtemps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui sont si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

pris; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont asségées, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siecle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames.*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: *à plus forte raison*, qu'il retrancha dans l'Édition de 1683. BROSS.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: *plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté.* CAPPER.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA Moleffe. TOLL. Cette Note de Tollus est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Fasté & (12) la Moleste, qui ne font point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait éclore (13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui : il ne sauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun : il

REMARQUES,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez Rem. sur la Trad. DE ST. MARC.

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) la Moleste.] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie luxe, délices, & peut fort bien se rendre par Moleste. Le mot Arrogance traduit un autre terme qui n'est point de Longin, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase ; mais une correction de Vossius, que Tollius a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de M. Pearce. DE ST. MARC.

(13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie.] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, l'Injuste, le mépris des Loix, & la Débauche. DE ST. MARC.

(14) Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.] LONGIN dit : Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtemps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continua-t-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui sont si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

pris; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont assiegees, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siecle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames,*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: *à plus forte raison*, qu'il retrancha dans l'Édition de 1683. BROSS.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: *plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté.* CAPPER.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA Molesse. TOLL. Cette Note de Tollius est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Fasté & (12) la Molesté, qui ne font point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait éclore (13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui: il ne sauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun: il

R E M A R Q U E S,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez *Rem. sur la Trad. DE ST. MARC.*

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) la Molesté.] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie *luxue, délices*, & peut fort bien se rendre par *Molesté*. Le mot *Arrogance* traduit un autre terme qui n'est point de *Longin*, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase; mais une correction de *Vossius*, que *Tollius* a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de *M. Pearce*. DE ST. MARC.

(13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie.] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, *l'Injustice, le mépris des Loix, & la Débauche*. DE ST. MARC.

(14) Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.] *LONGIN dit*: Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

trop longue paix font capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si longtemps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice; où tous nos talens font comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui font si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près

R E M A R Q U E S.

pris; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par qui nos ames sont assésées, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siecle où nous vivons, & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus. DE ST. MARC.

(8) CHANG. *les plus belles ames.*] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: à plus forte raison, qu'il retrancha dans l'Édition de 1683. Bross.

(9) *plus infame que la Volupté.*] Il falloit: plus opposé à la générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté. CAPPET.

(10) *les autres mauvaises habitudes.*] LA Moleste. TOLL. Cette Note de Tollus est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans

près les richesses excessives : elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Fasté & (12) la Moleffe, qui ne sont point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bientôt fait écloré (13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui : il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun : il

R E M A R Q U E S,

cet endroit. Mais sa correction est inutile & fautive. Voyez Rem. sur la Trad. DE ST. MARC.

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713. DE ST. MARC.

(12) la Moleffe.] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie luxe, délices, & peut fort bien se rendre par Moleffe. Le mot Arrogance traduit un autre terme qui n'est point de Longin, dont le Texte est interpolé dans cette Phrase ; mais une correction de Vossius, que Tollerius a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de M. Pearce. DE ST. MARC.

(13) l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie.] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, l'Injustice, le mépris des Loix, & la Débauche. DE ST. MARC.

(14) Si-tôt donc qu'un homme ... que le mépris.] LONGIN dit : Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue,

se fait en peu de temps une corruption générale dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand se flétrit & se sèche de soi-même, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'est pas possible qu'un Juge qu'on a corrompu, juge sainement & sans passion de ce qui est juste & honnête; parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner aux présens, ne connoit de juste & d'honnête que ce qui lui est utile: comment voudrions-nous que dans ce temps (15) où la corruption regne sur les mœurs & sur les esprits de tous les hommes: où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci; qu'à tendre des pièges à cette autre, pour nous faire écrire dans son testament; qu'à tirer un infame gain de toutes choses, vendant pour cela jusqu'à notre ame (16) * misérables esclaves de nos propres passions: Comment, dis-je, se pourroit-il faire, que dans cette contagion générale, il se trouvât un Homme sain

R E M A R Q U E S.

ni prendre un certain soin de leur réputation; mais qu'insensiblement une corruption pareille à celle de ces tems (*dont nous parlons*) parvienne à son comble; que ce qu'il y a d'élevé dans l'esprit, étant négligé, se flétrisse & se dessèche; puisqu'admirateurs de ce qu'ils ont de mortel & d'inutile, les Hommes ne prennent aucun soin de l'accroissement de ce qu'ils ont d'immortel. DE ST. MARC.

(15) *où la corruption regne sur les mœurs & sur les esprits de tous les hommes:*] Il n'y a rien dans le Grec qui réponde à ces paroles, répétition inutile de ces autres termes, qui sont quelques lignes plus bas: *dans cette contagion générale.* DE ST. MARC.

(16) *misérables esclaves de nos propres passions:*] Il manque en cet endroit un mot dans le texte. M. Despréaux y supplée assez heureusement; mais Tollus & M. Pearce y suppléent plus heureusement encore, à mon avis, par un terme qui signifie l'amour des richesses. Selon eux, la lettre est: *réduits chacun en esclavage par l'amour des richesses.* DE ST. MARC.

de jugement, & libre de passion; qui n'étant point aveuglé ni séduit par l'amour du gain, pût discerner ce qui est véritablement grand & digne de la postérité? En un mot, étant tous faits de la manière que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande, que de demeurer en notre propre puissance: de peur que (17) * cette rage insatiable d'acquérir, comme un Furieux qui a rompu ses fers, & qui se jette sur ceux qui l'environnent, (18) n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre? (19) Enfin, lui dis-je, c'est l'amour du luxe qui est cause de cette fainéantise, où tous les Esprits, excepté un petit nombre, croupissent aujourd'hui. En effet si nous étudions quelquefois, on peut dire que c'est comme des gens qui relient de maladie, pour le plaisir, & pour avoir lieu

R E M A R Q U E S.

(17) *cette rage insatiable d'acquérir.*] M. Despréaux par cette *Périphrase* rend beaucoup mieux la force du terme Grec, qui signifie *avarice*, que ne font *Tollius* & M. *Pearce*, en le traduisant simplement par *cupiditates*, parce qu'il est au Pluriel. M. l'Abbé *Gori* donne à ce terme le même sens que M. *Despréaux*, & dit au pluriel, parce que sa Langue le lui permet: *quelle sfressate voglie d'aver.* DE ST. MARC.

(18) *n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre?*] LONGIN dit: ne mette en feu tout l'Univers même par les maux, qu'elle causeroit. DE ST. MARC.

(19) *Enfin, lui dis-je, ... louable & solide.*] 10. M. *Despréaux* paroît n'avoir point entendu ce passage. Je ne vois rien dans le Grec que ces mots, *l'Amour du luxe*, puissent rendre.

2^o. LONGIN dit, en le paraphrasant: Enfin, je lui dis que la *destructrice* des esprits de ce temps est la fainéantise, dans laquelle, à l'exception d'un petit nombre, nous passons tous notre vie, ne nous portant au travail, & n'entreprenant rien que pour notre plaisir, ou pour nous procurer un peu de vaine gloire, & nullement dans la vue de cette utilité digne de notre émulation, & de l'honneur qui nous en reviendroit. DE ST. MARC.

de nous vanter, & non point par une noble émul-
lation, & pour en tirer quelque profit louable &
solide. (20) Mais c'est assez parlé là-dessus, Ve-
nons maintenant aux passions, dont nous avons
promis de faire un Traité à part. Car, à mon avis,
elles ne sont pas un des moindres ornemens du dis-
cours, sur-tout pour ce qui regarde le Sublime.

R E M A R Q U E S.

(20) *Mais c'est assez parlé . . . ce qui regarde le Sublime.*
10. LONGIN dit : Mais il est à propos de laisser cela pour
passer à ce qui suit. Ce sont les Passions, dont j'ai pro-
mis de parler exprès dans un Traité particulier, & qui,
comme il me semble, font partie du *Sublime*, ainsi que
de tout autre genre du Discours.

20. Ces paroles disent très-clairement, que le *Traité des
Passions* devoit être la suite, & comme la seconde partie
du *Traité du Sublime*. Je ne vois donc pas pourquoi M.
Pearce reproche à *Follis* d'avoir conformé sa traduction
à cette idée. La Version de M. *Pearce* lui-même l'offre
également; & rien n'empêche qu'un *Traité particulier*,
étant la suite d'un autre *Traité*, n'en soit regardé com-
me la seconde partie; quand la matière en est nécessaire-
ment liée à celle de ce premier *Traité*. DE ST. MARC.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



T A B L E

DES MATIÈRES,

CONTENUES DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

A.

- A**bondance. A quel genre d'Eloquence elle convient, 406, 407.
- Accens** des Grecs & des Latins, plus marqués que les nôtres, contribuoient à l'Harmonie de leurs Langues, 124.
- Accords.** De quelle conséquence ils sont en Musique, 458, 459.
- Accilli.** Voyez, *Cailli*.
- Agnès** (*La Belle*). Voyez, *Sorel*.
- Agnès de Sainte Thècle** (*La Mère*). Voyez, *Racine*.
- Agreable** outré fait le puéril & le Froid, 205, 206.
- Ajax.** Sentiment sublime qu'Homère lui met dans la Bouche, 332, 333. Mal rendu par *Despréaux* & par la *Motte*, 334, 335. Demande en hâte que le jour paroisse, 335.
- Air.** Voyez, *Bel Air* & *Bon Air*.
- Alcide.** Voyez, *Hercule*.
- Aloïdes** (Les). Qui ils étoient, & ce qu'en disent Homère, *Virgile* & *Claudien*, 309, 310, 311, 312.
- Aloüs,** prétendu père des *Aloïdes*, 309.
- Ame.** Dissertation de *Longin* contre l'Opinion des Stoïciens sur l'Ame, 3, 4.
- Amélius** (Lettre de *Longin* à), 4.
- Ammonius,** cité par *Longin*, au sujet de l'Imitation, 378.
- Amour-Propre** diversément modifié, produit les Passions, les Vertus, & les Vices, 314, 315.
- Amphicrate,** en quoi blâmée par *Longin*, 282, 283.
- Amplification.** Quand elle est nécessaire, 367. Ce que c'est, 367. A quoi sert & comment se divise, 362, 363. Exemples tirés de *Cicéron*, 362, 363. Ce qu'il

- lui faut pour être parfaite, 363. Sa division par Quintilien, 364, 365. Définition qu'en font les *Rhétieurs* rejetée par *Longin*, 367. Comment il la définit, 368, 369. Sa définition expliquée, 371. En quoi elle diffère de la *Preuve*, 369, 370. Son usage, 370. De celle qui se fait *incremento*, 365.
- Anacharsis*. Mot de ce *Philosophe*, 356.
- Anacréon*, traduit en *Vers* par *Remi-Belleau*, & depuis en *Prose* par *Madame Dacier*, 29.
- Anaphore*, *Figure de Rhétorique*. Ce que c'est, 427.
- Anciens*. Il faut leur passer leurs fautes en faveur de ce qu'ils ont de bon, 269.
- Antimétabole*, *Figure de Rhétorique*. Ce que c'est, 441, 442.
- Apollonius*. Jugement sur son *Poème des Argonautes*, 486.
- Apostrophe*, 451. Son Effet sur l'*Auditeur*, 451. Voyez, *Serment & Transitions imprévues*.
- Aratus*. Puérilité de ce *Poète* dans une description de *Tempête*, 354. Ses *Phénomènes* traduits en Latin par *Germanicus-César*, 356. lequel enchérit sur l'*Original*, 356.
- Arc* (*Jeanne d'*) Voyez, *Pucelle d'Orléans*.
- Archiloque*. Sa description d'un *Naufrage*, 486. Jugement de *Longin* sur ce *Poète*, 486.
- Ariens*. Voyez, *Arius*.
- Arismaſpes* ou *Arismaſpiens*, (*Poème des*) De qui il est, 350. Jugement de *Longin* sur une Description de *Tempête* de ce *Poème*, & examen de ce jugement, 350, 351.
- Aristippe*. *Hiperbole* vicieuse que *Diogène Laërce* lui attribue, 506.
- Aristophane*, *Comique Grec*. Jugement sur ce *Poète*, 515.
- Aristote*. Donne les véritables Règles de la *Rhétorique* & de la *Poétique*, 78. Précautions qu'il demande à l'égard des *Figures hardies*, 473. Voyez, *Cassandre & Règles*.
- Armoires* pleines de *Papiers*, 523.
- Armoiries*. Voyez, *Blazon*.
- Arnauld* (*Simon*) Fils de *Robert Arnauld d'Andilly*, Voyez, *Pomponne*.
- Arrangement des Mots*. S'il peut contribuer au *Sublime*, 126. De peu de ressource à cet égard dans la *Langue Française*, 127. Enfle & grossit en quelque sorte la *Voix*, 515. Voyez *composition*.
- Art*. Si l'*Eloquence* en a besoin, 59. Ce qui fait sa perfection, 387. Son usage par rapport à l'*Orateur*, 503,

504. *Remarques* sur cet endroit du Texte de *Longin*, 504, 505.
Art du Sublime, s'il existe, 34, 55, 63, 64, 113, 274, 275, 277, 278.
Artamène. Voyez, *Cyrus*.
Astéisme; Figure de *Rhétorique*, 510.
Ayndeton, ou *Retranchement de liaisons*, Figure de *Rhétorique*, 424.
Athoïsme, Figure de *Rhétorique*. Ce que c'est, 441.
Attiques (Diction) Ouvrage de *Longin*, 4.
Aubri. Voyez, *Aubert*.
Audace dans les Pensées, source de *Sublime*, 207, 208, 307, 308. Dépend de la nature, 111. Fait le *Sublime des Images*, 112.
Avicula. Voyez, *Adulle*.
Aurélian assiège Palmyre; Ecrit à *Zénobie*, la fait Prisonnière; fait mourir *Longin*, 11, 12, 13, 14.
Autour. Voyez, *A l'entour*.

B.

- B**asse du Stile & des Termes, avilit le *Discours*, 521, 522.
Beau. En quoi il consiste, 26.
Belleau (Remi), A traduit *Anacréon en vers François*, 29.
Bien. Quel est le plus grand selon *Démotshène*, 276, 277.
Biens méprisables & qui n'ont rien de grand, 301. Les *Biens* dans le sens des *Richesses*. Voyez, *Richesse*.
Boivin (Jean), A traduit en Latin des *Fragmens d'un Ouvrage de Longin*, 4, 5.
Bossuet (Jacques Bénigne) Evêque de *Maux*, *Trait Pueril* de lui, censuré, 196, 197, 198. *Trait du Sublime des Circonstances*, 349, 350. — du *Sublime de l'Amplification*, 365, 366.
Bouche. Ouvrir une grande *Bouche pour souffler dans une petite flûte*, 282.
Bouclier d'Achille par *Homère*; d'*Enée* par *Virgile*; d'*Hercule* par *Hésiode*. Critiqués, 178, 179, 180, 181, 185, 186.
Bouhours (Dominique), Jésuite; Ce qu'il dit au sujet du mauvais emplois que les *Ecrivains Chrétiens* font du mot *Fortune*, approuvé en partie, réfuté en partie, 198, 199, 201, 202. Ce qu'il pense de quelques *Pensées des anciens & de Despréaux*, concernant *Alexandre*, examiné & réfuté, 208, 209. Jugement sur ce fameux *Philologue*, 208.
Brébeuf (Guillaume de) Poète célèbre. Autant & plus

enflé que *Lucain*, 157, 158. Moins digne d'attention que le *P. le Moine*, 159, 160.

C.

- C**anons. Voyez, *Artillerie Moderne*.
- Capandé**. Paroles qu'il faut supposer dans la bouche de quelque *Capandé*, 279.
- Capperonnier (Claude)**. Son jugement sur le *file d'Herzogène*, 6.
- Capperonnier (M.)** Neveu du Précédent, aujourd'hui *Professeur Royal en langue Grecque*; En quoi il contribue à cette *Edition*, 266.
- Caractères dominans dans le Discours**, 136, 137, 138.
- Cartésiens ou Cartistes**. Voyez, *Descartes*.
- Cas (Changement de)**, Figure de *Rhétorique*, 439, 440.
- Casaubon (Isaac)** Eloge qu'il donne à *Longin*, 7.
- Casébus**, estime qu'il fait de *Longin*, 10, 11.
- Castel (Le R. P.)**, Jésuite. Eloge qu'il fait de l'*Analogie*, 76, 82, 83, 84. Selon lui, en quoi le *Philosophe* & le *Poète* diffèrent, 76, 77, 82, 83, 84. Ce que c'est que *découverte* & *Pensée Poétique*, 78, 79. Maxime de *Despréaux*, qu'il trouve *Sublime*, & qui caractérise le *Sublime*, 77, 78. *Pensées de Virgile*, de *Lucain* & de *Corneille*, dont il montre le *Sublime*, 77, 78, 79, 81. Ce qu'il pense du *Traité du Sublime de Longin*, 84, 85. Sa *Définition du Sublime*, 84, 85.
- Catholicon d'Espagne**. Voyez, *Satire Ménippée*.
- Cécilius Rhéteur Grec**. A fait voir ce que c'est que le *Sublime*, 38, 268, 269. Qui il étoit & quand il vivoit, 268. Ouvrage, que *Suidas* lui attribue, 4, 5. A fait un *Traité du Sublime*, 7, 268. Ce qu'en pensoit *Longin*, 268, 312, 313. Si l'on peut préférer le *Traité de Longin* au sien, 10, 11. Son *Traité*, pourquoi doit être regretté, 24. Blâmé par *Longin* de n'avoir songé qu'à montrer ce que c'est que le *Sublime*, 268, 269.
- Centons**; Abus de cette sorte d'ouvrage, 172, 173.
- Chair**; usage que *Platon* lui assigne, 477.
- Changemens de Cas**, de *Tems*, de *Nombre*, de *Personnes*, de *Genre*, 441, 442.
- Chant**; son effet ordinaire & naturel, 512, 513.
- Chateaubeau (Etienne de)** Eloges qu'il donne à *Longin*, 10, 11. Ce qu'il dit de l'objet du *Traité* de ce *Rhétteur*, 133, 134.
- Cheval de Troie**; Etendue d'un Saut des *Chevaux des Dieux*; Réflexions critiques à ce sujet, 168, 169, 170.

- Choix des Mots**; Nécessaire pour le *Sublime*, 465, 466.
- Cicéron**; Caractère de son *Eloquence*, 132, 133, 372, 373. En quelles occasions son *Stile* est le plus d'usage, 132, 133, 372, 373. Il est comparé à *Démosthène* par *Longin*, 370, 371. Exemples d'*enflure* ridicule, tirés d'une de ses *Oraisons*; 285, 286. Exemples admirables d'*Amplification*, tirés d'autres *Oraisons*; 361, 362. Ce qu'il pensoit de *Démosthène*, 489, 490.
- Circonstances**; Leur choix & leur Amas, contribue au *Sublime*, 344, 345. Quelles *Circonstances* doivent entrer dans une *Narration*; & quelles doivent être omises, 101, 102, 366, 229, 230, 233, 234, 359. Nécessité de les entasser dans le *Pathétique*, 234, 235.
- Claudian**, Pensée, qu'il emprunte à *Homère*, 311.
- Cléomène**; Description de sa Mort, louée & critiquée, 468, 469.
- Cléuasme**, Figure de *Rhétorique*, 510.
- Cochon**. *Petits Cochons Larmoyans*, reprochés à *Homère* par *Zoile*, 341.
- Cœur**. Source d'où le sang se répand par tout le corps, 476.
- Collection**, Figure de *Rhétorique*; En quoi elle consiste, 441.
- Colombes**, qui nourrirent *Jupiter*, 357.
- Comique**. *Trait Comique* dans *Sirabon*, 513. Mauvais *Trait Comique* de *Cicéron*, rapporté par *Quintilien*, 509, 510.
- Comparaisons**, Réfroidissent la *Narration*, 322. En quoi elles diffèrent des *Métaphores*, 504. Exemple d'une *Comparaison* excellente, tiré de *Lucain*, 391.
- Composition**, Cinquième source du *Sublime*; si elle en est la Principale, 110, 117, 308, 511, 515. Dépend de l'*Art* autant que de la *Nature*, 117. Ce que *Longin* entend par là, 116, 117. Ce qu'en dit *Quintilien*, 511.
- Condé** (*Louis H. de Bourbon*, Prince de) dit *Monsieur le Prince*, ou le *Grand Condé*; Ce qu'il reconnoit pour le Caractère du *Sublime*, 302.
- Coribantes**, Prêtres de *Gibèle*, 118, 119.
- Corneille** (*Pierre*) *Trait Sublime* de ses *Horaces*, loué, 37, 69, 101, 102, 111, 112. *Trait Sublime* de sa *Médée*, loué, 69, 70. Expliqué, & justifié contre un *Anglois*, 102, 103, 104. Eloges des trois premiers *Actes* de ses *Horaces*, 30, 31. *Trait Sublime* de cette *Pièce*, 41, 42. Vers de la même *Pièce* condamné mal-à-propos comme *Cheville*; 101, 102. *Traits Sublimes* de son *Cinna*, 52, 53, 243. Dans *Sertorius*, 243. De son *Su-*

rène, 73. De son *Cid*, 80. De sa *Mort de Pompée*, 81, 206, 207. Ce dernier mal copié par *Brébauf*, 207. Belle image de sa *Tragédie d'Édipe*, 396, 397.
Coffin; Traits puérils de son *Apologie pour Voiture*, 203, 204, 205.
Critique (La) d'Andromaque. Voyez, *Folle Querelle*.
Curetes, Prêtres de *Cibelle*, 119.

D.

Dacier (André); ses *Notes sur Longin* adoptées par *Despréaux*, 29.
Dactyles; Prêtres de *Cibelle*, 119.
Déclamateur. Traits puérils de quelques *Déclamateurs Latins*, rapportés par *Sénèque*; Erreur du *P. Bouhours* à ce sujet, 208, 209.
Déesse des Ténèbres, comment dépeinte par *Hésiode*, 321, 322.
Désaite des Bouts-Rimés, Poème de *Sarrazin*. Voyez, *Sarrazin*.
Définition du Sublime, par *Despréaux*, 33, 34. par le *Févre*, 23, 25. par *La Motte*, 34, 35, 36, 37. par *Silvain*, 38, 39, 40, 41, 42. par *M. Raymond de St. Mars*, 72, 73, 74, 75. Selon le *P. Castel*, 84, 85, 86, 87. par *Longin*, 88, 89, 90, 116, 117, 118, 119, 120.
Démocrite. *Pensées froides & puériles de Juvénal* au sujet du *Rire* perpétuel de *Démocrite*, 214, 217.
Démofthène. Caractère de son *Sublime*, 371, 372, 373. Quand son *stile* est d'usage, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 371, 372, 373. Application d'une de ses *Maximes* au *Discours*, 276, 277. Est mis en Parallèle avec *Platon & Cicéron*, 371, 372, 373. Traits *Sublimes* de *Démofthène*, 399, 405, 406, 407, 408. *Remarques* sur cet endroit de la *Traduction de Longin*, 406, 408. Il peut avoir imité *Eupolis*, 408. Fournit des *Exemples d'Interrogation*, 419, 420. du *Concours des Figures*, 427, 428. Il use sagement de *l'Hyperbate*, 436, 437, 438. Il travailloit beaucoup ses *Harangues*, & pour-quoi, 37, 438. Exemple de *Transitions imprévues*, 438. *Longin* le compare & le préfère à *Hypéride*, 488, 489. *Défauts de Démofthène*, 492, 493. Ses *Perfections*, 494, 495.
Dents d'Halicarnasse. Confondu mal-à-propos avec *Longin*, 4, 5. Mis à tort au-dessous de lui par *Le Févre*, 511, 512.

- Dents de Phasèle**; Auteur d'un Ouvrage contre *Antimachus*, confondu avec *Longin*, 5.
- Desfontaines (L'Abbé)**; Défend mal *Racine*, 228, 249, 250, 257, 258, 259.
- Desmarais (L'Abbé Regnier)**. Voyez, *Regnier*.
- Desmarêts de Saint-Sorlin (Jean)** Poète & Vissonnaire François; Critique *Despréaux* avec raison, 320, 321, 332.
- Despréaux (Nicolas Boileau)**; Quand & pourquoi il donna la Traduction de *Longin*, 3, 4, 20, 21. sa défense du Récit de *Théramène* peu satisfaisante, 227, 228.
- Diafyrme**; Figure de *Rhétorique*, 491, 510.
- Diatypose**; Figure de *Rhétorique*, 427, 428.
- Dieux de la Fable**. Idées contradictoires de leur Puissance & de leur grandeur, par *Homère*, 318, 319, 320, 321, 329, 330, 331.
- Digression**. Dans le *Discours*, 373.
- Diminution**, Figure de *Rhétorique*, 306.
- Diogène Laërce**. Ce qu'il rapporte d'*Aristippe*, 506.
- Dirce**; Trait d'*Euripide* à son sujet approuvé par *Longin*, 516, 517. Désapprouvé par *Silvain*, 49, 50.
- Discorde (La Déesse)**, son Portrait par *Homère*, 318.
- Discours**; Ce qui le constitue selon *Tollius*, 27, 28. Ce qui en fait la Perfection, 270, 271, 272. Sources de ses Beautés & de ses Vices, 74, 75, 76, 77, 267, 268, 298, 299, 312, 313.
- Disposition**, l'une des parties de la *Rhétorique*, 26, 27.
- Dispute**; Quelle bonne foi elle exige, 428.
- Doriphore**, Ce que c'étoit, 502.
- Douleur**; son Langage, 241, 242, 245, 246, 247, 259, 261, 263, 264, 265.
- Doutes sur Homère**, Ouvrage de *Longin*, 4.
- Dudithius (André)**, Vouloit traduire *Longin*, 16.
- Dur ou Dureté dans le Stile**; D'où procède, 25, 26.

E.

- Ecriture (Sainte)**. Pleine de *Traits Sublimes*, 324. *Ecriture*, Prête du sentiment au choses inanimées, 257.
- Education**; une de ses parties essentielles trop négligée dans les *Collèges*, 99, 100, 101.
- Effort (Traité de l')** par *Longin*, 4, 5.
- Egalité uniforme du stile**; si perfection ou défaut, 14, 15.
- Élégance**; si elle constitue le *Sublime*, 308, 309.
- Élévation d'Esprit naturelle**, Image de la *Grandeur de l'Âme*, 314, 315. si elle diffère de la *Grandeur d'Âme*, 314, 315.

- Elocution** ; Combien elle a de parties, 25, 26.
Eloquence ; si elle peut se passer de l'Art, 36, 37. si *Longin* l'a confondue avec le *Sublime*, 58, 59. *Grande* ou *Sublime* ; sa Perfection, objet du *Traité* de *Longin*, 106, 107, 135, 136, 137, 138, 139, 277, 356, 358, 359, 362, 363, 364, 400, 404, 415. En quoi elle consiste, 115. Dépeinte par *Quintilien*, 108, 272. *Genre Sublime d'Eloquence*, différent du *Sublime*, 106, 114, 115. Avec des défauts, préférable au *Médiocre parfait*, 134. Est imparfaitement dépeint par *Rollin*, 135. Son caractère chez *Démofthène*, *Pindare*, *Sophocle*, *Cornelle* & *Bossuet*, 138, 139, 140. *Véhémence*, la plus parfaite de toute ; son caractère, 131, 132. *Fleurie* ; son caractère, 134, 139, 140. *Hipéride*, *Ton*, *Bacchilide*, *Racine* & *Fléchier* y excellent, 140. *Eloquence* attaquée par *Pourchot*, 99, 100. Défendue par *Gibert*, 99, 100, 101.
- Enée**, son *Bouclier* censuré, & mal justifié, 178, 179, 185, 186.
- Enfure** ; si pardonnable aux *Poëtes Tragiques*, 144. Re-prochée à *Virgile*, 146, 157, 147, 178, 185, 186. Difficile à éviter, 149, 152, 172, 296, 297. si elle vient de la force ou de la foiblesse de l'*Esprit*, 149, 150. Elle est de deux fortes ; En quoi chacune consiste, 151, 152. Autres citées par *Longin*, 153, 154, 156. Elle est *Froïde*, 190, 191. Aussi vicieuse dans le *Discours* que dans le *Corps*, 285, 286. N'a qu'un faux dehors, 286.
- Ennius** ; justifié contre le reproche d'*Enfure* ; 284.
- Epanaphore**, Figure de *Rhétorique*, 427.
- Epiqète** ; sa constance *Sublime*, 316.
- Epopée**. Voyez, *Poëme Epique*.
- Eratosthène**, comparé à *Archiloque*, 486.
- Eschile**, Caractère de son *Stile*, 146. Expression puérile de ce *Poëte*, 298. Il a quelques *Images Nobles* & *Héroïques*, dont un exemple ; mais il a souvent des pensées rudes & grossières, 394, 395, 396.
- Esprit** ; La Vaste étendue de ses vues, 497. *Esprit sous les pieds*, *Hiperbole* vicieuse, 505, 506. Remarques sur cet endroit de la *Traduction* de *Longin*, 505. Traits d'*Esprit* déplacés ; leur effet, 226, 227.
- Ethopée**, Figure de *Rhétorique* ; Ce que c'est, 427.
- Eunapius** ; Eloges *Hiperboliques* qu'il fait de *Longin*, 7, 8.
- Eupolis** ; *Poëte Comique* Grec, 408, Trait de ce *Poëte* imité & rendu *Sublime* par *Démofthène*, 439, 410.
- Euripide** ; Propre à exprimer l'*Amour* & la *Fureur*, 390. N'étoit pas né pour le *Grand*, 390, 391, 392. Belle

Image de lui, imitée par *Ovide*, 392, 393. Il imite souvent *Eschile* dans ses défauts, 395. Cité pour exemple du *Sublime* de la *Composition*, 516, 517.

Eusèbe; Ouvrage contre les *Stoiciens*, qu'il attribue à *Longin*, 4, 5.

Evandre sert mal-à-propos de modèle au *Théramène* de *Racine*, 250, 251, 252, 253.

Expression; *Proprement dite*, C'est en elle que le *Sublime* consiste, 85, 86, 87. Elle diffère de *l'Elocution*, & n'est autre chose que le *Tour de la Pensée*, 85, 86, 87, 88. Ce qu'elle est à la *Pensée*, 85, 86, 87. Prisée dans le sens ordinaire; Sa justesse préférable à l'exactitude scrupuleuse du Vers; A qui l'on doit cette règle de goût, 86, 87. *Convenable au sujet*; est une source du *Sublime*, 109, 110, 308. Elle fait nécessairement partie de la *Pensée*, 113. Dépend de *l'Art* autant que de la *Nature*, 115. *Nouvelle*; Quand & à quelle condition elle peut être hasardée, 221, 222.

F.

F*abricius*, Grandeur d'Ame de ce *Romain*, 301.

Faculté de bien parler, nécessaire pour arriver au *Sublime*, 307.

Fautes dans un Ouvrage; sont ce qui frappe le plus, 485. Se peuvent excuser dans le *Sublime*, 500. Sont rares chez les *Grands Maîtres* de l'*Antiquité*, 501, 502. & n'ont pas nui chez eux au *Sublime*, 501, 502.

Figures dans le Discours; Comment elles sont une des sources du *Sublime*, 109, 308, 403, 417. Elles sont de deux sortes, 307, 308. Les *Figures* & le *Sublime* se soutiennent mutuellement, 414, 415. Les *Figures* seules indisposent l'*Auditeur*, 415. *Remarques sur la Traduction* de cet endroit de *Longin*, 415. Par quel moyen on voile les *Figures*, 416, 417. Exemple de cette précaution de l'*Orateur*, 417, 418. Effet du concours des *Figures*, 426, 427. A quoi elles servent dans le *Discours*, 464, 465.

Félicier (*Esprit*), Evêque de *Nîmes*; Traits puérils de lui, 195. Trait du *Sublime* des *Circonstances*, 349, 350.

Fleuves de Flâmes, 499.

Flot qui Reçule épouvanté; Ce qu'il faut en penser, 249, 258.

Force; Moyen d'en donner au *Discours*, 385, 386.

Frivole opposé au *Sublime*, 179, 180.

Froid, presque inséparable de l'*Enflure*, 191, 192. Exemples du *Stile Froid*, 289, 290. Son origine, 298, 299. *Fureur noire de Saison* ou *Parenthésis*, *Pice*, opposé au *Sublime*. Ce que c'est, 190.
Furie, Comment peinte par *Euripide*, 389.

G.

Gacon, Poëte François; Censure justement *Roussau*, 164, 165.

Genèse (Passage de la); Trouvé *Sublime* par *Longin*, 27, 41, 89, 90, 323. S'il est véritablement *Sublime*, 27, 28, 74, 75, 330, 331, 332, 333.

Génie; Les plus éclairés, quand il tombent dans la *Badinerie*, & substituent les *Peintures des Mœurs* au *Poétique*, 341, 342. *Grands*, plus sujets à faillir que les *Médiocres*, 482, 483, 484.

Germanicus César, Traducteur Latin des *Phénomènes d'Aratus*, 356.

Gibert (*Baltazar*), Célèbre Professeur de *Rhétorique*, L'unique *Rhétteur* de ces derniers tems, 25. son *Eloge*, 98, 99, 100.

Gigantesque (Le); Ce que c'est, 153. Exemples différents, 159, 160, 161.

Gorgias, Orateur Grec, critiqué par *Longin* & justifié, 7, 8, 281, 282, 283, 287.

Gori (*Anton-Francesco*), Traducteur Italien de *Longin*, 22.

Graces du Discours; Ne font pas ce qui persuade, 427.

Gradation; Figure de *Rhétorique*, 442.

Grand dans le Discours; si c'est la même chose que le *Sublime*, 23, 24. Raisons de l'*Affirmative*, 26, 27, 45, 46, 100, 101. S'il y a des règles, qui établissent infailliblement cette distinction, 54, 55. Ce que c'est dans *Hermogène*; Ses sources selon *Longin*, 24, 25. Ce qu'en pense *Tollius*, 26.

Grandes idées, essentielles au *Sublime*, 36.

Grégoire de Naziance (*Saint*); *Métaphore hardie* de lui, 287.

H.

Harmonie dans le *Discours*; Ses effets, 122, 123, 130, 131, 512. Moins sensible dans notre *Langue*, que dans la *Grecque* ou dans la *Latine*, 121, 122. Nécessité de la varier, 123, 124. *Harmonie dans les Instrumens* aussi

- bien que dans la *Voix*, 512, 513. Impression qu'elle fait sur nos *ames*, 512. *Harmonie* précipité comme une *Masse Pésante*, 517. La *Composition* est une espèce d'*Harmonie*, 515, 516.
- Hécateé*, Historien Grec; Exemple d'une *Transition imprévue*, 459, 460.
- Hégésias*; Ecrivain enflé, 283.
- Hégésipe*; Exemple d'*Hiperbole* vicieuse, 505.
- Heinsius (Daniel)*; Ce qu'il dit de *Longin*, 9.
- Héraclite* pleuroit de toutes les actions des *Hommes*, 214.
- Hermogène*; Mauvaise critique qu'il fait d'un *Mot de Gorgias*, 281.
- Hérodote*; *Expression froide*, que *Longin* lui reproché, 295, 296. Si ce reproche est bien fondé, 296. *Hiperbate* remarquable dans cet *Historien*, 435, 436. A écrit dans le *Stile Sublime*, 449, 450. Belle *Hiperbole* de lui, 507, 508. Description d'une *Tempête*, 521, 522.
- Hésiode*; S'il est Auteur du *Bouclier d'Hercule*, 319.
- Hiperbate*; Figure de *Rhétorique*; En quoi consiste, 431, 432. Est de plusieurs espèces, & sert à peindre le désordre de la *Passion*, 432. Exemples, 433, 434, 437, 438. *Démotène*, à imiter à cet égard, 336, 437.
- Hiperbole*, Figure de *Rhétorique*; Doit s'employer avec discrétion, 172, 173. Exemples vicieux dans *Virgile*, 172, 174, 175, 178, 179, 180, 182. Conditions nécessaires aux *Bonnes Hiperboles*, 175, 176, 507, 508, 509. Elle s'anéantit à la pousser trop loin, 175, 507, 508. Figure hardie & dangereuse, 149. Exemple *Sublime*, dans *Homère*, 168, 169. dans *Thucydide*, & dans *Hérodote*, 507, 508. *Remarques* sur leurs *Traductions*, 507. Autres Exemples, 507, 508. Ce que disent de cette *Figure*, *Quintilien* & *Sénèque*, 172, 173, 508, 509. Elle peut servir pour diminuer, 510.
- Hépéride*, Orateur Grec; Trait énergique d'une de ses *Harangues*; 400, 401. Comparé à *Démotène*; pour quoi lui est inférieur, 488, 489, 495. Son ordonnance après la *Bataille de Chéronnée*, 401.
- Histérologie*; Ce que c'est, 433.
- Homère*. Excelle dans le *Stile imitatif*, 335, 336. Trait *Sublime* de lui, 67, 68, 69, 72, 89, 90, 91, 318, 319, 321, 322, 324, 325, 330, 334, 335, 352, 353, 354. Jugement sur son *Bouclier d'Achille*, 178, 179, 180, 181, 182, 183. Ses *Pensées* sur les *Dieux* sont allégoriques, 323, 324. A peint les *Hommes* en *Dieux*, & les *Dieux* en *Hommes*, 324, 325. Combien inférieur a

lui-même dans son *Odyssée*, 336, 337, 339, 340. Il est encore *Grand*, 457. *Sublime* dans les *Descriptions de Tempête*, 352, 353, 354. Belle *Image* de lui, 390, 391. *Transitions imprévues*, 452, 453, 456, 457. Il est comparé avec *Apollonius & Théocrits*, 486. Ressemble à un Homme en fureur, 336. En quoi imitable ou blâmable, 210, 211.

Hommes, Comment on doit écrire les *Vies des Hommes célèbres*, 34, 35.

Horace, *Trait puéril* d'une de ses *Odes*, 224, 225. Les *Transitions imprévues* lui sont familières, 453, 454.

Hudson (Jean), donne une édition de *Longin*, 20, 21. Son sentiment sur les Ouvrages attribués à ce *Rhétteur*, 3, 4, 5. Cas qu'il fait du *Traité du Sublime*, 7.

L

Iliade; Ouvrage *Dramatique & plein d'Action*, 339.

Images; Ce que les *Rhétteurs* appellent ainsi, 385, 386. Combien elles donnent de force & de Grandeur au *Discours*, 385. Usage différent, que les *Orateurs & les Poètes* en font, 387, 388, 397, 398. Exemples de *Belles Images*, 390, 391, 401, 402. Leur effet dans l'*Eloquence*, 400, 401.

Imitation. Son utilité, 372, 373, 378, 379. Si c'est un *Larcin*, 379. En quoi elle consiste, 379, 380, 382, 383.

Interrogation: *Figure de Rhétorique*, 419, 420. Donne du feu & de l'*Action* au *Discours*; Exemples, 420.

Invention: Une des Parties de la *Rhétorique*, 26. *Poétique*, déplacée dans la *Prose*, 398.

Inversion, *Figure de Rhétorique*, 432, 433.

Ion; Poète *Tragique*, inférieur à *Sophocle*. 487.

Ionie: Maniée finement par *Hypéride*, 488, 489.

Isocrate; Combien fut à faire son *Panégirique*, & ce que c'est que ce *Discours*, 289, 290. *Trait* de lui blâmé par *Longin*, 506, 507.

J

Jalouise Noble ou *Emulation*; Utile aux *Hommes*, 381.

L

La-Fosse (Antoine de), Poète *Tragique*, 397.

Langbaine (Gerard), Excellent commentateur de *Longin*, 3, 17.

- Langue Française** ; Sa délicatesse sur les bien-séances , 364 , 365.
- Le-Febvre (Tannégu.)** Estime qu'il fait de *Longin* , 6 , 7. Préférence qu'il lui donne sur *Cécilius* , 11. En fait une *Édition* , 19.
- La-Motte (Antoine-Houdart de)** Juge mal d'un *Vers* de *Racine* , 249 , 250.
- Liaisons (Retranchement des)** ; Son bon effet dans le *Discours* , 411 , 412.
- Libanius** , Sophiste Grec , 5.
- Lisias** , Orateur Grec ; Son exactitude & ses agrémens , 488 , 489. Préféré en tout à *Platon* par *Cécilius* , 481. En quoi par *Longin* , 496 , 497.
- Longepierre (Bernard de Roqueleyne de)** ; Ses mauvais raisonnemens en faveur du *Bouclier d'Achille* , 180 , 181.
- Longin** ; Son *Eloge* & *Catalogue* de ses *Ouvrages* , 3 , 4 , 5 , 6 , 13 , 14 , 15 . 16. *Eloges* que plusieurs *Savans* ont faits de lui , 8 , 9 , 10. Son *Histoire* , 8 , 9 , 15 , 16. S'il mérite le titre de *Philosophe* 14 , 15. *Trait Sublime* de lui en parlant d'*Homère* , 339. Est en contradiction avec *Cicéron* en parlant de *Démotsthène* , 488 , 489 , 490. Explication de ses principes par rapport aux *Descriptions Sublimes & Pathétiques* , 233 , 234 , 235. Voyez , *Sublime*.
- Lucain** , a fourni à *Corneille* ses plus beaux traits ; Jugement sur ce *Poète* ; & *trait Sublime* de lui , 80 , 81. *Traits Enflés* , 155 , 156 , 158.
- Lumière en Peinture** ; Combien frappante , 419.

M.

- Mélonésius ou Manolésius** ; Editeur de trois *Traductions Latines* de *Longin* , 18.
- Manuce (Paul)** ; donne une *Édition* de *Longin* , 18.
- Mascaron (Jules)** . *Traits puerils* de cet *Orateur* , 194.
- Matris** , Censuré par *Longin* , 283.
- Médiocre parfait** ; Si préférable au *Sublime* avec quelques défauts , 482 , 483 , 484.
- Messène** , Ville qui coûte trente ans à prendre , 290 , 291.
- Métaphore** ; Figure de *Rhétorique* , 299 , 440 , 442.
- Métaphore** ; Figure de *Rhétorique* . Si l'on en doit admettre plusieurs pour exprimer une même chose , 470 , 471 , 472. Est le plus commun des *Tropes* , 472 , 473. Il faut en adoucir la hardiesse & l'employer à propos , 474 , 475. *Remarques* sur ces deux endroits du *Texte* de *Longin* , 434 , 435.
- Méthode** ; L'une des parties de la *Rhétorique* , 25 , 26.

- Midas** ; Donne un soufflet à *Démophilène* ; Beaux traits de la *Harangue* de cet *Orateur* contre lui, 428.
Moïse. Eloge que lui donne *Longin*, 330, 331.
Montreuil. Voyez, *Montereuil*.
Mots ; *Simple* & *vulgaires* peuvent avoir place dans le *Sublime*, 466, 467. *Remarques* sur cet endroit du *Texte* de *Longin*, 465, 466.
Muret (Marc-Antoine) ; Avoit promis de traduire *Longin*, 16, 17.
Musa. *Trait ensté & pueril* de ce *Rhétteur*, 284.

N.

- Nature (La)** ; N'a pas regardé *l'Homme* comme un *vil Animal*, 497.
Noble (Le) ; Si c'est la même chose que le *Sublime*, 50, 101.
Noblesse de l'Expression ; A deux parties, 308.
Nombre Rompus, diminuent la *Noblesse* du *Discours*, 517, 518. *Remarques* sur la *Traduction* de cet endroit de *Longin*, 323, 324.
Nouveauté ; des Pensées, nécessaire au *Sublime*, 35, 36. Ce qu'elle produit quand elle est recherchée avec affectation, 1225, 226, 298, 299.

O.

- Objets (Les Grands)** frappent bien plus que les *Petits*, 497, 498, 499.
Ode. Ce qui en feroit la plus grande perfection, 75, 76. Si le *Stile Périodique* lui convient, 164, 165, 166, 170, 171.
Odenat, Mari de *Zénobie*, 10.
Odyssée d'Homère ; Ouvrage tout comique, 342. En quoi diffère de *l'Iliade*, 338, 339. Elle est le complément de *l'Iliade*, 337, 338. Contient plus de *Fables* & de *Narration* que d'*Action*, 340, 341.
Olivet (M. l'Abbé d'), de *l'Académie Française* ; Justice qu'on lui rend, 228. Sa justification de *Racine*, suffisante, 228, 249.
Orateur ; Ses *Devoirs*, 139. *Première qualité*, qui lui est nécessaire, 316, 317. N'ayant que des sentimens *bas*, ne produit rien de *Grand*, 317, 318. *Jugement* sur les *Grands Orateurs*, 500, 501.
Orgueil ; S'il est *l'Ame* du *Sublime*, 72.
Ovide, Cité en Exemple d'*Enflure ridicule*, 272.
Ouvrages Sans, comment il en faut juger, 488, 489.

P.

- Paganus (Petrus)**, Mauvais Traducteur de Longin, 17, 19.
Palmire, Alléguée par *Aurélien*, 12. Prise, 13.
Panégiriques & autres *Discours* du même Genre, n'exigent pas les grands *Mouyemens des Passions*, 310, 311.
Paradoxe; Ce que c'est, 85.
Parenthèse; sorte d'*Hiperbates*, 431, 432.
Parler (Faculté de bien); Base du *Sublime*, 426, 427.
Paroles trop mesurées, ne remuent point l'*Auditeur*, 517, 518.
Passions; Si les *Passions* sont essentielles au *Sublime*. Exemples, qui décident, 309. Elles sont les diverses modifications de l'*Amour-Propre*, 313. *Silyain* les dit à tort mauvaises en elles-mêmes, 312, 314. *Concours des Passions*, 229, 230, 240, 349, 350.
Pathétique (Sublime du), 307, 308, 311, 312, 345, 346. Pourquoi *Cécilius* n'en a point parlé, 309. Quand il fait le plus d'impression, 422, 423. Il exige des *expressions fortes*, 202. *Règles prescrites par Longin* pour les *Descriptions Pathétiques*, développées & appliquées aux *Récits des Catastrophes* de nos *Tragédies*, 229, 230. Voyez *Véhémence*.
Patru (Olivier), Condamne un *Vers* dans la *Prose* de *Despréaux*, dont il revoit les *Ouvrages*, 348, 349.
Pearce (Zacharie), Savant Anglois; Éditeur & Traducteur de Longin, 4, 5, 21, 22.
Pensée; En quoi consiste le *Sublime* de la *Pensée*, 314, 315.
Périodes; Trop courtes, Trop longues, sont un défaut, 519, 520.
Périphrases, Contribuent au *Sublime*, 462. A quelles conditions, elles sont bonnes dans la *Poësie Française*, 244, 245.
Persuasion: Si nous sommes les *Maîtres d'y résister*, 271. Confondue par les *Anciens* avec la *Conviction*, 401.
Petra (Gabriel de), Premier Traducteur Latin de Longin, 16, 17, 19, 20. Preuve qu'il donne de son *jugement*, 15, 16.
Pétrone; Fausseté d'un principe de lui, 179.
Phèdre, Poëte Latin; son *Eloge*; Trait de lui ridiculement ensté, 284, 285.
Philisique ou *Philiste*: Jugement sur cet *Auteur*, 515.
Philosophe; Sa supériorité sur le *Poëte*, 82.
Philosophie; Son Analogie avec la *Poësie*, 76, 77.
Phisique; Les *Traités de Phisique*, 372, 373.

- Phrases, Embarrassées de vaines imaginations gâtent le Discours*, 280, 281. *Autorité des Phrases Proverbiales*, 411.
- Phrinius*, Poëte Tragique Grec, 447.
- Pindare*; *Longin le critique*, 486, 487. *Raison qui sert à l'excuser*, 487.
- Pizimentius (Dominicus)*, Mauvais Traducteur de *Longin*, 17, 18.
- Platon*; *Caractère de son fils*, 128, 129, 372. *Longin & Le Febyre* lui reprochent des *Expressions froides, & puériles*, 294, 295. Autre *Expression* critiquée par *Longin*, 462. *Trait Sublime* de lui, 459, 460. Sa *Description du Corps Humain*; *Jugement* sur ce *Morceau*, 475, 476, 479, 480. *Pourquoi Cécilius* le mettoit au dessus de *Lisias*, 479, 480. *Remarques* sur cet endroit du *Texte*, 481, 482. *Longin* le met au-dessous de *Lisias*, 496, 497.
- Pléonasme*. Vice du *Discours*, & *Figure de Rhétorique*, 441, 442, 444, 445.
- Pluriels*, pour les *singuliers* & réciproquement, *Figure de Rhétorique*, 299. Les *Pluriels* plus emphatiques que les *singuliers*; *Exemples*, 442, 443, 445. *Réduits en singuliers*, 446, 447.
- Plutarque*; *Pourquoi Longin* n'est pas à blâmer de ne l'avoir pas critiqué, & s'il devoit l'être, 280, 292.
- Poëte*; *Comment traité dans la Chambre du Sublime*, 144, 145. *Tragiques Grecs*, étoient sujets à l'*Enflure*, de l'avcu de *Longin*, 145, 147.
- Poétique (La)*; *Aristote* en a donné les vraies *Règles*, 78.
- Polipiotes*, *Figure de Rhétorique*, 393, 394.
- Porphyre*; *Philosophe Platonicien*; *Eloge* qu'il fait de *Longin*, 7.
- Bortus (françois)*, *Editcur de Longin*, 18.
- Postérité*; *Il faut l'envisager comme Juge des Ouvrages*; que l'on fait, 384, 385.
- Précision*; *Ce que c'est*; *Est essentielle au Sublime*, 36, 37.
- Preuves tirées du fonds même des choses*, 399.
- Profond (Le)*; *S'il est Synonyme du Sublime dans Longin*, 274.
- Prunelles*, *Appellées Vierges* par *Xénophon*; par *Timée*, 292, 293.
- Pseaumes*; *Trait Sublime du Pseaume CXIII*, 49.
- Puéril (Le)*; *Vice opposé au Sublime*, 188, 287, 288. *En quoi il consiste*, 189, 287, 288. *Son effet sur l'Esprit de l'Auditeur ou du Lecteur*, 191. *Ce que Longin entendoit par puéril*, 192, 193. *Exemples*, 194, 195. *Il est difficile à éviter*, 224, 225. *Sa définition*, 287, 288.

Q.

Quintilien; Ce qu'il dit de l'Eloquence Sublime, 107, 272, 273, 317. De la Composition, 119, 120. De l'Agrement du Discours, 135, 136, 137. De l'Eloquence fleurie, mal entendu par Rollin, 136, 137. De l'Enflure, 150, 151. De l'Hiperbole, 172, 173. De la Nature des Règles de l'Eloquence, 274, 275. Il examine une Amplification de Cicéron; Inexactitude de Rollin à ce sujet, 206, 207. Sa division de l'Amplification, 208, 209, 210. S'il est d'accord avec Longin au sujet d'une sorte d'Amplification, 213, 214. Ce qu'il dit des Images, 385, 386, 387, 388. Du Serment de Démochène, 410. Des Interrogations, 419, 420. Du Retraitement des Liaisons, 424, 425. De l'Anaphore, 427. De l'Hiperbate & de l'usage des Figures des Mots, 431, 432, 433, 434. De l'Histerologie ou Renversement de Pensées, 409, 410. De la Collection ou Synathroïsmé, 439, 440. De la Métaphore & de la Gradation, 442. Du Pléonasme, 444, 445. De ce qu'on appelle Traits dans le Discours, 446, 447. Des Expressions, que l'on peut détourner à un sens obscène, 458. De la PérIPHRAse, 459, 460. De l'usage, que l'Eloquence Sublime peut faire des Termes bas, 466, 467. De la Métaphore, 471, 472, 473, 474. Des Fautes des Grands Ecrivains, 483, 484. Ce qu'il dit des Périodes trop longues, ou trop Courtes, 519, 520.

Quolibets; A quoi ils servent à ceux qui les emploient; Faciles à trouver, 226.

R.

Racine (Jean); Examen de son Réck de Thémistocle, 227, 228. &c. 266, 267. L'un des plus Beaux Morceaux de Poëse en François; Justement censuré par Subligny, Fénelon & la Motte; Mal justifié par Despréaux, M. l'Abbé d'Olivet & l'Abbé Desfontaines, 227, 228. En quoi Racine y pêche principalement, 239, 240, 242, 243, 245, 246, 247, 248, 249, 251, 252, 258, 259, 260. Il imite mal Virgile, 250, 251, 256, 257. Et plus mal encore l'Ecriture Sainte, 256, 257, 258, 259. Il y fait le Bel-Esprit mal-à-propos, 264, 265. Il est celui de nos Poëtes, qui sçait le mieux parler au cœur, 262, 263. Pourquoi ses Ouvrages doivent être examinés à la rigueur, 265. Ses succès ont été cause que Corneille n'a plus été le seul Poëte Tragique, qu'on eût eu jusqu'alors, 266. Traits Sublimes de lui, 347, 348, 407, 456.

- Raimont de Saint-Mard (M.)** ses *Réflexions sur le Sublime*, 66, 76. Divise le *Sublime* de même que *Silvain*, 74, 75, 76. Donne improprement au *Sublime des sentimens*, le nom de *Sublime des Tours*, 75, 76. A tort de l'exclure de l'*Ode*, 76.
- Rase**; Comment nommée par *Platon*, 360.
- Récits**. Règles pour ceux de la *Catastrophe des Tragédies*, 230, 235, 236. Celui de *Théramène* examiné conformément à ces Règles, 235, 264, 265.
- Rencontre**; Terme déplacé dans la *Traduction de Longin*, 389, 390.
- Renversement de Pensées**; Ordinairement condamnable, Où peut avoir lieu, 439, 440.
- Répétition**; Figure de *Rhétorique*, 427, 428.
- Rhétorique**; Ce que c'est & en quoi elle consiste, 26, 27. Si l'on peut devenir *Eloquent* sans la posséder, 274, 275.
- Riquié**. Voyez, *Antoine Riquié*.
- Robortel (François)**; Premier Editeur du *Texte de Longin*, 19, 20.
- Rollin (Charles)**; S'il à eu une idée nette du *Sublime*, 99. Eloge qu'il fait du Genre *Sublime*, 106, 107.
- Rousseau (Jean-Baptiste)**; Exemples de *Gigantesque* & de *Faux-Sublimes* tirés de ses *Odes*, 163, 164, 165, 170, 171. Inconvénient de son *Stile trop Périodique*, 164, 165, 166. Avantages que *la Motte* a sur lui à cet égard, 169, 170. *Traits puérils* de ce *Poëte*, 222, 223. Quelle est la meilleure *Ode*, 224.

S.

- Sapho**; Son *Ode*; Exemple admirable du *Pathétique Sublime*, tiré des *Circonstances*, 345, 346. Imité par *Lucrèce* & par *Catule*, 346, 347. Si elle est dans le Genre *Sublime*, 347, 348. Son *Ame* y paroit un rendez-vous de toutes les *Passions*, 349.
- Sarcasme**; Figure de *Rhétorique*, 510.
- Scipion l'Africain**; Trait *Sublime* de lui, 315.
- Sénèque le Philosophe**; Ce qu'il dit de l'*Hiperbole*, 508, 509. Trait de sa *Médée* imité par *Cornelle*; Supériorité de la Copie sur l'*Original*, 104, 105. Différens traits de lui, critiqués comme *ensés* ou *puérils*, 153, 154, 396, 397. Jugement sur ce *Poëte*, 192.
- Serment de Démosthène**, loué par *Longin*, 404, 405. Est une véritable preuve, 405, 206. Cet *Orateur* faisoit volontiers usage des *Sermens*, & *Longin* aussi, 409, 410, 411.

- Sténie**, Exprime quelquefois un *sentiment Sublime*, 314, 315, 316.
- Silyain**, Avocat; Jugement sur son *Traité du Sublime*, 37, 38. Sa *définition & division du Sublime*, 38, 39, 40. Ce qu'il dit de la *différence entre le Grand & le Sublime*, 42, 43, 64, 65. De *l'Art du Sublime*, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 64, 65.
- Simonide**, avoit peint magnifiquement l'apparition d'*Achille* sur son *Tombeau*, 396, 397.
- Simplicité**; N'est point incompatible avec *l'Élégance*; 37, 38.
- Soleil**. Il court après son fils *Phaëton*, 393.
- Sonnets**; Quand les *Anciens* en mettoient aux *Chevaux*, 445, 446.
- Sophaque**; Il excelle dans les *Images*, 396, 397. Jugement sur ce *Poëte*; 48.
- Stésicore**; Poëte *Lirique Grec*; Grand Imitateur d'*Hésiode*, 378.
- Stile**; Dégénère en *Affectation*, 287. Voyez, *Sublime*.
- Subligny**, Comédien; Censure en particulier le *Récit de Thérémène*, 22.
- Sublime (Le)**; Sa *Nature & différentes définitions*, 33, 34, 35, 37, 39, 43, 44, 45, 68, 69, 70, 85, 86, 87, 88, 94, 95, 96, 115, 116, 117. N'est point sans le vrai, 35, 36, 39, 40. Sans le *Nouveau*, 35, 36. Sans la *Précision*, 36, 37. Si *l'Élégance* lui est nécessaire, 37, 38. Comment il se *Divise*, 44, 45, 66, 67, 75, 76. S'il s'acquiert par *l'Art*, 39, 54, 55, 394, 395. Quel tour lui convient, 39, 40. Quels doivent être ses effets, 39, 43, 44, 270, 271, 302, 303. Ses *sources*, 109, 110. Qui sont celles qui dépendent de *l'Art* & celles qui n'en dépendent pas, 307, 308. Il doit être soutenu par de *grandes Idées*, 36. S'il est susceptible du plus ou du moins, 46, 47. Combien & pourquoi il est difficile de le définir, 66, 67. En quoi il consiste précisément, 85, 86. Moyens de le connoître, 301, 302. S'il diffère du *Grand*, 23, 24, 26, 27, 45, 46, 48, 49, 54, 55, 101, 102. Il est une affaire, moins de *sentiment* que de pure *sensation Spirituelle*, 32, 33. Si l'usage en doit être fréquent, 64, 65. S'il est compatible avec le *Pathétique*, 64, 66. Méthode pour y accoutumer *l'Esprit*, 61, 62. Du *Discours*; Différent de celui des *Mœurs*, 40, 41. Des *sentimens*, 63, 64, 68, 69, 75, 76, 77. Des *Images*, 66, 67. Hors de son lieu, & *Enflé* ou *Puéril*, 188. Ce qu'entend par *Sublime*, *Hermogène*, 24, 25, 26. Et *Longin*, 24, 25, 26, 29, 30, 31, 88, 89, 90, 91, 96, 97, 98. S'il est *l'Ob-*

jet du Traité de Longin. Termes, dont il se sert pour désigner cet *Objet*, 127, 128, 129. Ses *Caractères*, selon lui, 301, 302. Force de l'*Impression du Sublime*, quand il vient à éclater, 372, 273. Il peut être produit sans *Passion*, 308, 309, 310. Il soutient les *Figures* & en est soutenu, 414, 415. Il en cache l'*Art*, 417, 418. Il exige des *Expressions Fortes*, 474. Celui qui *naît des choses mêmes*, 474, 475. Le *Sublime* ne se soutient pas aisément longtems, 504. S'évanouit, si l'on sépare ses *Parties*, 514, 515. Forme l'*Excellence du Discours* & a formé les *Auteurs Célèbres*, 270. Donne au *Discours* une *vigueur Noble*, 271, 272. Il faut *ne pas prendre pour lui une vaine apparence de Grandeur*, 301, 302, 303. Longin ne le définit que par ses *effets*, 33, 90, 91. En a plutôt fait l'*Eloge* que la *définition*, 38, 39. Celle qu'en donne *Despréaux*, n'est qu'une simple *Description*, 33. *Suidas*; Ce qu'il dit des *Ouvrages de Longin*, 3, 4, 5. *Synathroïsmes*; *Figure de Rhétorique*, 440, 441.

T.

T *Apénoïse*, *Figure de Rhétorique*, 491.
Tempête, décrite *sublimement* par *Homère*, 197, 198. Par *Virgile*, 198, 199. Décrite par *Hérodote*, 521.
Térentianus (Posthumius), A qui *Longin* adresse son *Sublime*, 266. Homme instruit de toutes les belles *Connoissances*, 266, 267.
Théopre, *Rhétteur Grec*. Ce qu'il appelle *Parenthéses*, 288.
Théocrite; Critique de sa *Description d'une Coupe Gravée*, 179, 180, 181. Dans quel *Genre* il a écrit, 486.
Théophraste, *Philosophe Grec*; Ce qu'il pensoit d'employer les *Métaphores* trop hardies, 472, 473.
Théopompe, *Orateur & Historien*, *Disciple d'Isocrate*; Accusé par *Longin* de tomber du *Sublime* dans le *Bas*, 521, 522. Il est justifié par le *P. Caussin*; Réponse que lui fait *Gibert*; Véritable justification de *Longin*, 524, 525, 526, 527.
Théramène; Son récit dans la *Phèdre de Racine*, attaqué dans un point par *la Motte*, 228, 247, 248, 249. Par *M. de Fénelon*, 228. Justifié par *Despréaux*, 228, 236, 237, 238. Examen de ce récit entier, 227, 228, 229, 254, 255, 260, 261, 362, 270, 271, 272, 273.
Thoulier (Le Père, *Jésuite*. Voyez, *Olivet*.
Timée, *Historien Grec*; critiqué par *Longin*, 188, 289, 290, 291, 292. Il est critiqué à tort, 290.
Tollus (Jacques) A fait une *Edition de Longin* avec une *Traduc.*

- Traduction* estimée, 19, 20. Jugement sur cette *Traduction*, 20, 21, 277, 278.
- Tours de la Pensée ou Expression proprement dite*; Fait partie de la *Pensée*, 113. Dépend de l'*Art* autant que de la *Nature*, 115, 116.
- Traducteurs Latins*; Se tirent aisément d'affaire, lorsqu'ils n'entendent pas, 18, 19. En *langue vulgaire*; Combien doivent être exacts, 19, 20.
- Tragédie*; Si l'ensure y est plus pardonnable qu'en aucun autre genre d'écrire, 144, 145, 285, 286.
- Traits d'Esprit déplacés*; Leur effet, 226, 227.
- Transitions imprévues*; Figure de *Rhétorique*, 452, 453, 454, 455.
- Trépid de la Pythie*; Particularités à ce sujet, 377, 378.
- Tropes*; Ce que c'est, 110. Différent des *Figures*, 431, 432.

V.

- Vaisseaux en danger de périr lorsqu'on les abandonne*, &c., 129.
- Valère-Maxime*; Belle *Pensée* de lui, un peu gâtée, 311, 312.
- Vautours, Sépulchres vivans*. Voyez, *Gorgias*.
- Véhémence dans le Discours*; En quoi elle consiste, 24, 25, 26. *Véhémence & Enthousiasme de la Passion*, l'une des sources du *Sublime*, 109, 110, 307, 308. Dépend principalement de la *Nature*, 110, 111. Produit le *Sublime des sentimens*, 111, 112.
- Velleius Paterculus*. Fournit un exemple d'*Ensûre*; Jugement sur cet Historien *Bel-Esprit*, 158, 159.
- Vers Forts*, Erreur de ce Tems à leur sujet, 226, 227. Il est difficile qu'il ne se glisse des *Vers* dans la *Prose*, 360, 361.
- Vertu*; Produit seule le *Sublime des sentimens*, 61, 62, 63.
- Vices opposés au Sublime*; Comment on les évite, 299, 300.
- Virgile*; *Traits Sublimes* de lui, 77, 78, 79, 301, 324, 325, 331, 332, 353, 354, 355, 452, 453, 455, 456. Si sa *Description* du Mont *Étna* donne dans l'*Ensûre*, 146, 147, 149, 150. Critique de ses *Hiperboles* au sujet de la légèreté de *Camille*, 172, 173, 166, 177. Autres Exemples d'*Ensûre*, tirés de son *Ennéide*, 177, 178, 185, 186. Ce qu'il risque en imitant *Homère*, ce qu'il gagne en suivant son propre *Génie*, 185, 186.
- Voiture (Vincent)*; *Traits puérils* de lui, 204, 205, 206, 207, 208.

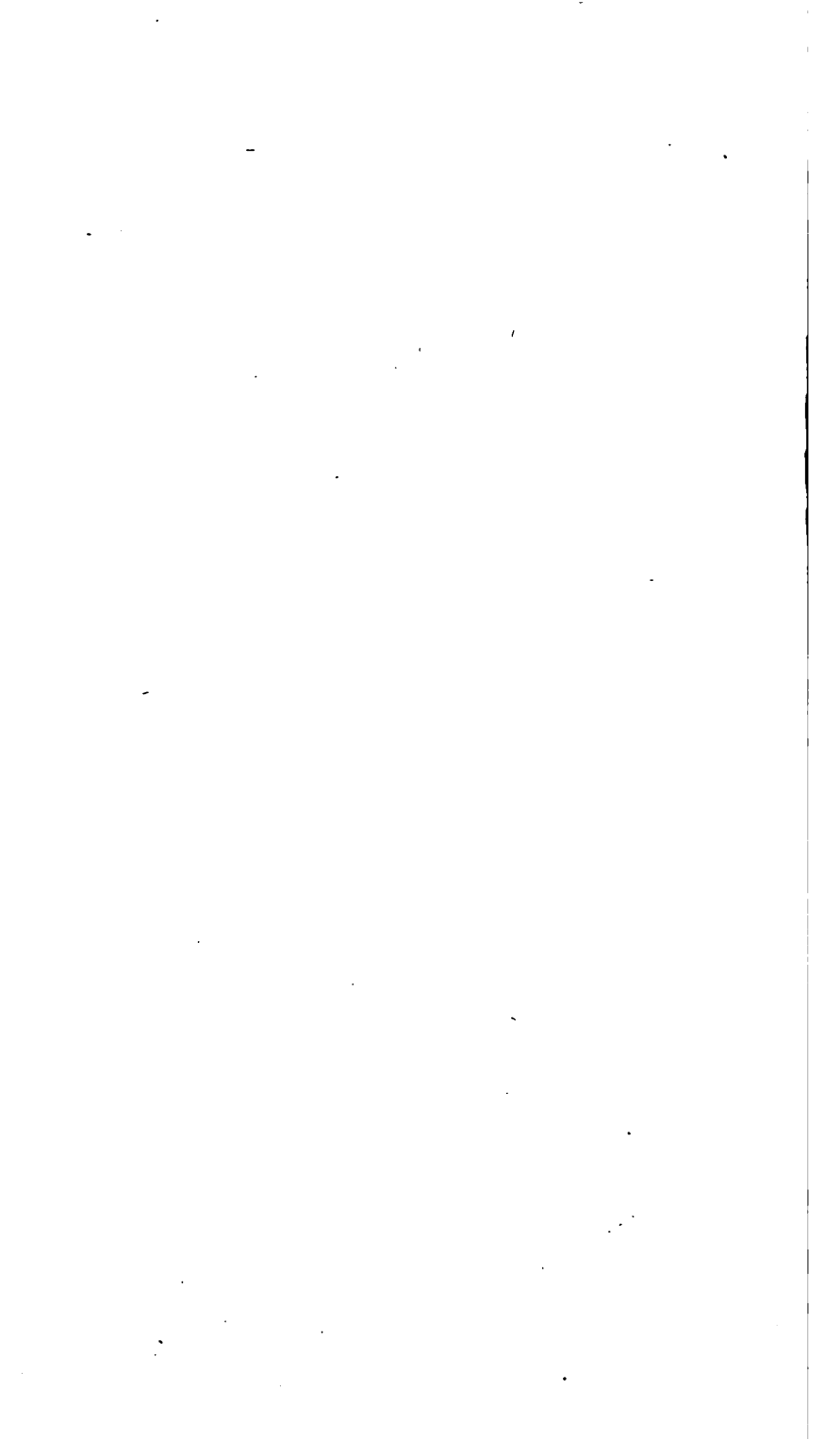
Vopiscus (Flavius); Ce qu'il dit de la *Mort de Longin*,
 12, 13.
Vossius (Jean-Gerard); Estime qu'il fait de *Longin*, 7.
Vrai; Ce que c'est dans le *Discours*, 34, 35. Essentiel
 au *Sublime*, 35, 49, 50, 77, 78.

Z

Zénobie, Reine de *Palmire*; se déclare Reine d'O-
 rient, 9, 10. Estime qu'elle faisoit de *Longin*, son
Homme de Lettres & son Ministre, 9, 10, 11. Elle
 en reçoit de *Mauvais Conseils*, 12, 13, 14. Dont elle
 est la *viâime*, 13. Sa *Lettre à Aurélien*, 12, 13. Elle
 dénonce elle même *Longin*, 14.
Zozime; Ce qu'il dit de *Zénobie & de Longin*, 14.







Reb'd J+D 7/1988



